



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>















# PARRHASIANA

OU

## PENSEES DIVERSES

SUR DES MATIERES

## DE CRITIQUE,

D'HISTOIRE,

DE MORALE

ET DE

POLITIQUE.

*Avec la Défense de divers Ouvrages de  
Mr. Le Clerk*

Par THEODORE PARRHASE.

TOME PREMIER.

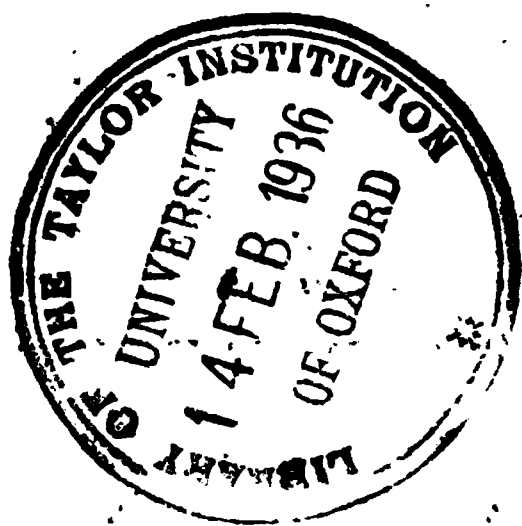
*Seconde Edition revue & augmentée.*

*B. B. Enkervort*

A AMSTERDAM,

Chez HENRI SCHELTE.

MDCCI.





# P R E F A C E.

**I**L y a déjà assez longtemps, que l'on remarque que le Public se plait à lire des pensées détachées, sur divers sujets. C'est ce que l'on a pu reconnoître au débit, non seulement des Pensées de Mr. Paschal, & des Mœurs de ce siècle, par Mr. de la Bruyere; mais encore des Scaligerana, Perroniana, Sorberiana, Valesiana, Menagiana &c. que l'on a publiez plusieurs fois. C'est aussi ce qui m'a fait venir la pensée de mettre sur le papier diverses reflexions, que j'ai faites, sur des sujets assez differents, & de les publier, comme je le fais à présent.

\* Je n'ai divisé ces pensées en aucuns Chapitres, mais seulement par quelques notes marginales; parce que je ne me suis pas proposé de donner rien de complet, sur aucune des matières que je traite. J'avouë néanmoins qu'elles sont généralement plus suivies, que  
\* 2 les

\* On a fait quelque petit changement dans cette Seconde Edition, à cet égard.

les pensées de ceux que je viens de nommer. On auroit pû faire divers petits Traitez de chacune, en y ajoutant quelque chose, & on auroit pû même en diviser quelques unes par Chapitres. Mais pour les réduire à cette régularité, il auroit nécessairement fallu dire des choses, que d'autres ont dites d'une manière si exacte & si nette, qu'il n'étoit pas besoin d'y revenir après eux. Je n'avois dessein de toucher, que des choses, que je ne sâche pas que l'on ait dites, ou que l'on ait au moins étendues & appuiées de la manière dont je le fais ici. Il y a assez, par exemple, de Traitez complets de Rhétorique & de l'Art d'écrire l'Histoire, auxquels on peut avoir recours, pour se former une idée exacte de ces Sciences; mais je n'ai rien lu, où j'aie vu les matières, que j'ai touchées, traitées dans toute l'étendue qu'elles meritoient. Ainsi l'on peut, si l'on veut, joindre ce que j'en dis, comme un supplément, aux Traitez de Rhétorique & d'Histoire que l'on a;



# P R E F A C E.

*outirer des autres ce qui me manque.*

*La principale chose , dont je me suis mise en peine , dans cet amas de pensées diverses , c'est de dire quelque chose , dont nôtre siècle eût besoin. C'est au Lecteur à juger si je lui ai donné quelques bons avertissemens. Pour moi , je suis persuadé qu'il avoit besoin qu'on lui dit quelque chose de semblable ; que les habiles gens pourront mieux dire que j'en'ai fait, & l'étendre davantage.*

*On trouvera peutêtre qu'il y a un peu de Liberté , dans mes pensées & dans mes expressions ; mais on n'y verra rien , si je ne me trompe , qui blesse le moins du monde ni la Religion , ni les bonnes Mœurs. Personne n'est plus persuadé que moi de la vérité & de l'importance de l'une & de l'autre de ces deux choses ; & je n'entreprends rien si volontiers , que de les défendre , contre ceux qui les attaquent. L'obéissance aux Souverains & aux Magistrats n'a rien non plus d'incompatible avec cette Liberté , & ce n'est pas une chose difficile à se persuader , dans le lieu où je*

\* 3

de-

## P R E F A C E.

*demeure ; puis qu'il n'y a personne, qui n'ait sujet de se louer de la douceur du Gouvernement, & de ses excellentes Maximes ; dont l'une des principales est de laisser parler librement ceux qui lui sont soumis, en obeïssant aux Lois Civiles. En effet, que l'on pousse si loin que l'on voudra la Liberté, pourvu qu'elle soit accompagnée de l'amour de la Justice & de l'Ordre, cette Liberté ne peut servir qu'à faire mieux reconnoître l'excellence de ce Gouvernement, & à porter ceux qui lui sont soumis à lui obeïr, avec plus de plaisir.*

*Au reste, la Liberté, que je dis que l'on pourra remarquer, dans les pensées de ce Recueil, ne va point à chercher querelle. Je ne m'en suis servi, que pour dire des Veritez générales ; dont je n'ai fait application, qu'à des Auteurs morts, il y a longtemps. Que s'il se trouve encore aujourd'hui, qu'il y ait des gens dans le même cas, ce n'est pas ma faute. On ne pourroit jamais reprendre aucun desordre, si l'on attendoit qu'il n'y eût personne, qui pût s'appliquer,*

## P R E F A C E.

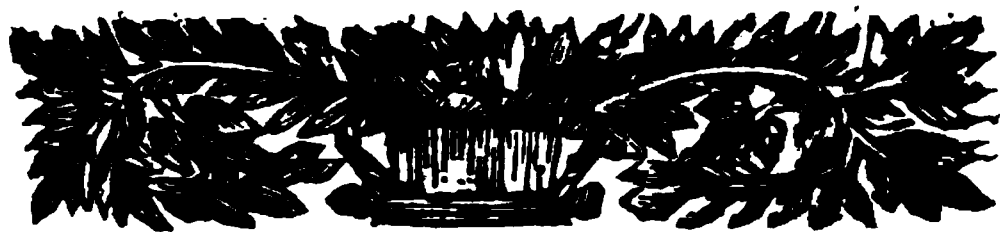
*quer, à quelque égard, ce que l'on en dit. Il suffit qu'on n'ait aucune vue particulière, & qu'on ne désigne qui que ce soit.*

*J'ai seulement entrepris de défendre, à la fin de ce Recueil, les Ecrits d'un Auteur en qui je dois m'intéresser, & si j'ai répondu un peu vigoureusement aux calomnies de ses Adversaires; je puis dire que ce n'est qu'après que plusieurs d'entre eux ont abusé longtemps de son silence, & se sont épuisés plus d'une fois en médisances & en injures. On a accoutumé de permettre à celui qui se défend de parler plus haut que ceux qui attaquent son innocence, & on lui passe bien des choses qu'on ne pardonne point aux agresseurs; mais ici je puis dire que j'ai parlé avec infiniment plus de douceur, que ceux qui ont attaqué celui que je défends. Ceux qui auront lu leurs libelles n'en pourront pas douter. Je ne suis entré ici en aucune matière, je me suis contenté de toucher quelques faits; en attendant que l'occasion vienne d'ex-  
pli-*

## P R E F A C E.

*pliquer les matières , autant qu'on le trouvera à propos. Cependant le Public ne pourra pas s'étonner que celui , que l'on défend ici , n'ait pas répondu autrement à ceux qui vouloient se quereller avec lui. Il a eu, & il a encore des occupations , qui lui paroissent plus utiles , & auxquelles par conséquent il vaut mieux qu'il s'attache. Mille personnes éclairées & équitables ne manqueront pas de prendre son parti , en attendant qu'il se défende lui-même , lors qu'il sera nécessaire. S'il peut rendre au Public quelque service , dans la recherche , ou dans la confirmation d'une seule Verité , d'un usage important & général ; on lui en devra , ce me semble , savoir plus de gré , que s'il avoit convaincu en forme ses Adversaires de mille faux raisonnemens & de mille calomnies. Comme il aura sacrifié son ressentiment particulier à l'utilité publique : il aura sujet d'attendre du Public , qu'il lui fasse justice , sans qu'il soit besoin de l'en importuner.*

P A R.



# PARRHASIANA,

O U

## PENSE'ES DIVERSES.

---

### *I. Reflexions sur les Poëtes & sur la Poësie.*

I. **B** IEN des gens lisent les Poë- *Usage des Poëtes.*  
 tes, sans savoir ce que c'est  
 qu'un Poëte; ou au moins,  
 sans pouvoir exprimer ce  
 qu'ils en savent. Un Poëte est un homme  
 qui invente, ou en tout, ou en partie,  
 le sujet qu'il traite; qui le range, selon un  
 certain ordre propre à surprendre le Lec-  
 teur, & à le rendre attentif, & qui l'ex-  
 prime d'une manière éloignée des expres-  
 sions vulgaires, non seulement pour la  
 cadence, mais encore pour l'éloquution.  
 Cela veut dire que quand on se met à lire

*Tom. I.*

A

un

un Poëme, il faut se dire que c'est l'ouvrage d'un menteur, qui nous veut entretenir de chimères, ou au moins de vérités si gâtées qu'on a bien de la peine à distinguer le vrai du faux. Il faut se souvenir que les expressions pompeuses, dont il se sert, ne sont le plus souvent que pour surprendre nôtre Raison; & que la cadence, qu'il emploie, n'est que pour flatter nos oreilles; afin de nous faire admirer son sujet & de nous donner une grande idée de lui même. Ces pensées serviront de contre-poison, dans cette sorte de lecture, qui peut être de quelque utilité à ceux qui ont l'esprit droit & juste; mais qui n'est propre qu'à brouiller ceux dont la Raison n'est pas assez forte, lors qu'ils s'y plaisent trop.

Si l'on demande quel usage on peut faire des Poëtes; il faut d'abord distinguer les anciens, des modernes; ceux qui écrivent dans les Langues vivantes, de ceux qui font des vers dans les Langues mortes. Il faut encore distinguer avec soin l'utilité, que l'on peut retirer des Poëtes seuls, & que l'on ne trouve pas dans les autres lectures; de celle qui est commune aux Ecrits des Poëtes, & à ceux des autres Auteurs. On peut dire, sur tout cela, des choses différentes.

Pour

Pour ne pas parler de l'utilité que l'on peut trouver dans la lecture des Auteurs en prose, aussi bien que dans celle des Poètes; il est certain que les Poètes anciens peuvent servir à deux choses. La première c'est qu'ils remplissent l'esprit de très-bonnes leçons de Morale, & de Politique, dont ils embellissent leurs Ouvrages; & que leurs maximes étant exprimées en beaux termes & en vers, on en est plus touché & on les retient plus facilement. La seconde c'est que leur style étant noble & élevé, il réchauffe l'imagination de ceux qui les lisent, & peut les accoutumer à s'exprimer d'une manière vive & animée. C'est pourquoi les anciens Rheteurs conseillent de les lire à ceux, qui s'appliquent à l'étude de l'éloquence.

Ce sont là en général les plus grands usages que l'on puisse tirer des Poètes anciens, car je n'appelle pas un usage celui qu'en font ceux qui ne les lisent, que pour se divertir; puis qu'on peut se divertir de même, dans la lecture des Historiens, outre que ne lire que pour s'amuser ne peut pas être regardé comme une occupation sérieuse. Mais vous me demanderez peut-être, si les Modernes, qui font des vers Grecs ou Latins, ne font

pas de la même utilité. Je réponds que non, parce qu'ils sont inférieurs en toutes manières aux Anciens. Ces belles sentences, que l'on admire dans leurs Ecrits, ne se trouvent guere dans ceux des Modernes; & il s'en faut de beaucoup que le stile des derniers soit aussi bon que le leur.

Bien des Modernes, qui ont fait des vers Latins ou Grecs, ressemblent aux Anciens, comme les singes ressemblent aux hommes. Ils imitent leurs défauts, bien plus que leurs bonnes qualitez; & il y a du danger à imiter les pensées des Modernes, aussi bien que leur stile. Au lieu de sentences graves & élevées, ils ne nous donnent que des pensées plates & rampantes. Au lieu d'un stile pur & serré, on voit dans leurs vers des manières de parler très-suspectes, & des répétitions ennuyeuses d'expressions synonymes, empruntées des Anciens, & mises hors de leur place. Il n'y a guere de Poètes modernes, Latins, & Grecs, à qui l'on ne puisse reprocher une bonne partie de ce que je viens de dire. Aussi n'y a-t-il personne, qui conseille de les lire, à ceux qui étudient les belles Lettres. On renvoie la Jeunesse aux Anciens, & on lui en recommande la lecture, sans daigner lui indiquer les Poètes modernes. En effet



effet il seroit souvent aussi ridicule de lire les Modernes, pour s'instruire de la Poësie ancienne; que de lire les vers Italiens des étrangers, comme ceux de *Mr. Menage*, pour apprendre à écrire en Italien. On fait que les Italiens s'en moquent, & qu'ils y trouvent de très-grandes fautes. Ne doutez pas que, si les Poëtes Anciens ressuscitoient, ils ne se moquassent de même de nos vers Grecs & Latins; & ne fussent surpris que l'on trouve des gens, qui perdent tant de temps à y réussir si mal.

Si les anciens Philosophes revenoient à présent au monde, & qu'ils étudiaffent, sans préjugé, nos Philosophes modernes; ils reconnoîtroient, de bonne foi, qu'ils ne leur sont comparables en rien; ni dans l'art de raisonner juste, ni dans celui de ranger & d'exprimer nettement ses pensées, ni dans l'importance des découvertes. On peut dire la même chose des anciens Critiques, & des anciens Interpretes de l'Ecriture Sainte, comparez avec les modernes. Mais à l'égard des Poëtes, la plupart de ceux d'aujourd'hui (je parle de ceux qui écrivent dans les Langues mortes) ne sont que des Ecoliers, en comparaison de ceux d'autrefois. D'où vient cela? C'est que les Modernes sont de vils imitateurs des Anciens, qu'ils n'ont rien

d'original, & qu'ils ne sont Poètes que par routine & par imitation; & nullement parce qu'ils ont pénétré les principes de l'art, dont ils font profession; comme ont fait les Philosophes modernes & les autres, dont je viens de parler.

Pour se défaire de cet esprit servile d'imitation, il faut écrire dans sa Langue. Alors on pense moins aux expressions & aux pensées des Anciens; & comme on est plein de mots & d'idées modernes, que l'on possède parfaitement, on devient soi-même un original. Les Poètes de cette sorte rendent à leur Langue; & à leur Nation le même service, que les Poètes Grecs & Latins rendirent autrefois aux leurs. S'il n'y en a pas encore, qui aient égalé *Homère* & *Virgile*, dans les Langues modernes; c'est, comme je croi, que l'esprit d'imitation règne trop parmi eux, & qu'ils n'ont pas encore osé prendre l'essor, qu'une noble imagination, éclairée & réglée par le bon sens, peut avoir. Ils mêlent encore trop dans leurs Ecrits des ornemens Poétiques de l'ancienne Grèce & de l'ancienne Italie; dont il faudroit entièrement se défaire; pour passer pour des originaux. Pour cela, il faut que quelque heureux génie, & qui soit entièrement au dessus des pé-

dan-

danteries de l'Ecole , montre exemple aux autres , & fasse voir aux nations d'aujourd'hui , ce qu'*Homere* pourroit leur faire voir , s'il naissoit à présent parmi nous , & qu'il inventât de nouveau la Poësie sur les idées du bon sens , qui sont infiniment plus connues à présent qu'autrefois. Alors on pourroit voir des Poëmes dégagés de tout ce fatras de Divinitez Paiennes , que les Anciens pouvoient mêler dans les leurs , parce que le peuple croioit ce qu'ils en disoient. Aujourd'hui qu'on ne le croit plus , on ne peut trouver beaux ces ornemens , qu'en oubliant le siècle auquel nous vivons , & les veritez desquelles nous sommes le plus assurés. Il faut , pour ainsi dire , transplanter son esprit dans les siècles passez , afin de prendre leur goût & leurs manières ; sans quoi , on ne sauroit digérer ces étranges ornemens.

Quoi qu'il en soit ; les Poëtes des Langues modernes ne laissent pas d'être utiles , & pour les pensées , & pour le stile , comme je l'ai dit des Anciens. Je pose en fait que les François & ceux des autres nations qui entendent bien la Langue Françoisse sont aussi obligez à Mrs. *Corneille* , *Despreaux* , *Racine* , *de la Fontaine* , *de Fontenelle* , & aux autres qui ont excellé en quelque genre de Poësie : que les An-

ciens l'ont pû être à leurs meilleurs Poètes. On voit dans leurs Ecrits une force de bon sens peu commune, une élévation, & une délicatesse de pensées, jointes avec tant de beautez & de finesse dans l'expression; qu'on ne peut les lire, sans les admirer. Les autres nations, même celles du Nord, se vantent d'en avoir, qui ne leur cedent guere, ou qui même les égalent; mais c'est de quoi je ne saurois juger.

Après avoir dit les principaux avantages, que l'on peut tirer de la lecture des Poètes anciens & modernes; il faut que je dise le mal qu'ils peuvent causer à ceux qui s'y attachent trop, & qui n'ont pas assez cultivé leur Raison. Premièrement les Poètes sont pleins de fausses pensées, par lesquelles si l'on n'est pas trompé, on perd insensiblement le bon goût, & la droiture d'esprit, qui sont les plus beaux ornemens de la nature humaine. En lisant trop souvent de ces sortes de livres, non seulement avec indulgence, mais encore avec admiration, à cause de la beauté du stile; on s'accoutume, sans s'en appercevoir, à penser de même, & à trouver juste ce qui est entièrement faux. On peut s'appercevoir de cette foiblesse de l'esprit humain, dans une lecture fort différente; mais qui produit le même effet,  
à cau-

à cause de la même raison. On lit, en quelques endroits, les Peres de l'Eglise, sur tout les Latins ; dans une forte résolution de les trouver beaux & solides, & de leur sacrifier humblement toute sa Raison ; après quoi, on fait non seulement quartier aux fausses pensées, & aux méchants raisonnemens dont leurs Ecrits sont pleins ; mais peu à peu on les admire, & on les imite. On ne garde aucun ordre dans ses pensées, que celui qu'une imagination échauffée, par les enthousiasmes d'une fausse Rhétorique, suggere ; & tout raisonnement, qui a quelque legere apparence, passe pour bon. Il en est de même de ceux, qui s'échauffent trop le cerveau de la lecture des Poëtes. Ils n'ont à la fin aucun goût, pour l'exaëtitude du raisonnement. Une figure de Rhétorique passe chez eux, pour une bonne preuve ; pourvû qu'elle soit exprimée en beaux termes, & que la cadence en soit harmonieuse. Comme on pardonne mille fadaïses à l'*Opera*, en faveur de la Musique : le son agreable des paroles & l'élégance de l'expression fait que l'on pardonne d'abord de semblables choses aux Poëtes, & ensuite à soi même.

Si l'on imite les fausses pensées des Poëtes à force de les lire, on se laisse bien plus gâter par leur stile, sur tout lors qu'on

est jeune. Ce qui n'est pas trop enflé envers est insupportable en prose ; & cependant lors qu'on est accoutumé aux termes empoulez des Poètes, on s'imagine de ramper, quand on parle d'une manière naturelle, & les expressions les plus relevées de la prose paroissent froides. Ainsi en tâchant de composer une prose sublime, on se jette dans une enflure poétique, condamnée par tous les Maîtres de l'Art.

*In Pro-  
am. Lib.  
VIII.*

*A corruptissimo quoque Poetarum, † dit Quintilien, figuras seu translationes mutuamur; tum demum ingeniosi, scilicet, si ad intelligendos nos opus sit ingenio. „ Nous emprun-*  
„ tons des figures, & des métaphores, des  
„ plus méchants Poètes; & nous croions  
„ être fort ingénieux, lors qu'il faut avoir  
„ de l'esprit, pour nous entendre.

Cependant il arrive que, par un stile trop figuré, on tombe dans le stile froid, que l'on prétendoit éviter par là. Car il n'y a rien de plus froid, que de vouloir faire passer des choses très-vulgaires, pour de grandes choses, en les exprimant d'une manière trop relevée. C'est ce qui fait que pendant qu'un Orateur de cette sorte se donne presque des mouvemens convulsifs, pour émouvoir son Auditoire ; ceux qui l'écoutent s'endorment, ou sont dans un calme qui n'est pas fort éloigné du sommeil.

meil. Que s'il s'avise de donner au Public quelque Ouvrage de sa façon, c'est encore bien pis; parce qu'un lecteur est infiniment plus rigoureux, qu'un auditeur.

C'est là le mal, que la lecture des Poëtes peut causer à ceux, qui ne les lisent pas avec assez de jugement. Je ne parle pas ici de ce qu'elle peut avoir de commun avec la lecture d'autres Ouvrages, qui peuvent corrompre l'esprit & le cœur, mais de ce qu'elle a de mauvais en particulier; si l'on n'y prend garde.

II. IL n'y a que trois choses, qui puissent plaire dans un discours; la matière dont il est composé, l'ordre selon lequel cette matière est rangée, & le stile dont on se sert pour l'exprimer. La Poësie plait de ces trois côtés; mais aussi il y a bien des choses à redire dans la Poësie, à ces trois égards.

La matière des Poëmes Heroïques & Tragiques, pour ne parler que de ceux là, plait par la grandeur des actions & des événemens qu'elle renferme; & par des accidens peu communs, ou propres à é-mouvoir les passions. L'admiration mêlée de la crainte, de la pitié, & de l'indignation; qu'ils excitent tour à tour, dans nôtre esprit, nous appliquent, & nous attachent à ce qu'ils représentent, & nous font

*Pourquoi  
la Poësie  
plait si  
fort,*

font trouver un plaisir sensible à les lire. Le cœur de l'homme est fait pour être passionné, il se plaît à être remué, il n'y a rien dont il s'accommode moins que du calme & de l'indolence; & c'est par là que les Poëtes le gagnent. Qui peut lire dans l'Enéide les aventures de *Turnus*, sans en être touché, & sans s'abandonner avec plaisir à une agreable mélancholie? On ne peut pas même lire, sans émotion, la description des passions qui agitoient l'impitoiable *Mezence*, après la mort de son fils, & que *Virgile* a exprimée de la sorte :

† *Lib. Æneid. X.*  
871.

————— ——— ——— † *Aestuat ingens*  
*Imo in corde pudor, mistoque insania luctu,*  
*Et furis agitatus amor, & conscia virtus.*

„La honte, la douleur de la mort de son  
„fils mêlée d'une furieuse colere, l'amitié  
„qu'il lui portoit irritée au dernier point  
„& le sentiment de sa bravoure agitoient  
„tout à la fois son ame. On n'est plus en  
état de bien juger des choses, dès que l'on  
est passionné. On pardonne tout, & l'on  
trouve tout beau, dans un Poëte qui a su  
nous ébranler.

Les Romains, qui avoient accoutumé  
d'user généreusement de la victoire, & qui  
auroient trouvé étrange, que l'on eût égor-  
gé



gé de sang froid des gens sur le bucher d'un Général tué dans le combat, ne trouvoient pas mauvais que *Virgile* introduisit son *Enée*, le plus pieux de tous les hommes; & le plus agreable aux Dieux, tuant huit personnes sur le bucher de *Pallas*.

————— † *Sulmone creatos*

† *Aeneid.*  
L. X. 518.

*Quattuor, hîc juvenes totidem quos educat*  
*Ufens*

Vide &  
Lib. XI.  
18.

*Viventes rapit, inferias quos immolet umbris,*

*Captivóque rogi perfundat sanguine flammâs.*

Rien ne peut excuser *Virgile*, que l'exemple d'*Homere* qu'il a suivi en cela. Car *Homere* fait commettre la même cruauté à son *Achille*, qui immole douze *Troïens*, autour du bucher de *Patrocle*, dans le XXIII. de l'*Iliade*. Mais ce qui pouvoit être pardonnable à un enragé & à un brutal, comme étoit *Achille*, ne l'étoit pas au pieux *Enée*. D'ailleurs *Virgile*, qui avoit bien plus de bon sens & qui vivoit dans un siècle infiniment plus poli que celui d'*Homere*, est moins pardonnable que lui, d'avoir fait commettre une action si barbare à son Heros. On lui passe néanmoins cette barbarie, en faveur des grandes choses, qu'il fait executer à *Enée*, & de la haute idée qu'il en donne par tout ailleurs.

Si *Virgile* a peché contre la bienséance, en faisant faire cette horrible action à son

son Enée ; il a peché contre le bon sens, en faisant changer en branches d'un arbre, duquel Polydore est la racine ; les traits dont Polymnestor l'avoit percé, dans le III. de l'Eneïde ; en faisant naître d'un autre arbre un rameau d'or, dans le VI. & en faisant metamorphoser en Nymphes marines les vaisseaux embrasés d'Enée, dans le XI. † Je sai que l'on excuse *Virgile*, en disant qu'il a suivi en cela l'usage des anciennes fables, & les idées du peuple, qui trouvoit ces fictions belles & qui croioit que les Poëtes en usoient bien modestement, quand ils n'attribuoient pas aux Dieux des choses palpablement contradictoires. Ces raisons sont bonnes, pour excuser des contes de vieilles, qu'on ne fait que pour endormir les enfans ; mais non pas un Poëme, travaillé avec beaucoup d'art, & où l'on ne doit rien mettre que de vrai-semblable. On ne peut pas dire que le merveilleux se trouve mieux, dans ces sortes de choses, que dans ce qui peut arriver. Ces fictions, s'il faut dire la vérité, ne sont point merveilleuses, elles sont ridicules. On m'avouëra que si *Virgile* les avoit omises, l'Eneïde n'auroit rien perdu de ses beautez ; & l'on n'auroit pas la peine de les excuser. A parler à la rigueur, nos Romans d'aujourd'hui ne sont,

† *Vossius*  
*Inst. Poët.*  
*Lib. I. c. 2.*

sont, s'il faut ainsi dire, que des Poëmes en prose. Mais si l'on y mettoit de semblables fictions, ils seroient sifflez ; quoi que l'on y introduise quelquefois des Heros, qui ont vécu dans des siècles fort éloignez ; tel qu'est Cyrus. Jamais Scudery n'auroit eu la consolation de voir la fin de ce gros Roman, s'il y eût mis de semblables chimères. Son Libraire ne pouvant vendre les premiers volumes, n'auroit jamais voulu continuer jusqu'au douzième. Pour moi, je trouve qu'il y a autant de différence, entre les fictions des Romans modernes, si l'on s'arrête à la seule matière, & celles des Poëmes antiques ; qu'il y en auroit entre les portraits d'un Peintre, qui imite la nature, & qui ne représente que ce que l'on peut voir : & ceux d'un Peintre, qui feroit des animaux qu'on n'auroit jamais vûs, comme seroit un Elephant avec une tête de Crocodile, ou d'autres monstres semblables. Ces derniers portraits blefferoient plus la vue, qu'ils ne la rejouïroient, & la beauté du coloris ne feroit point suffisante, pour faire goûter la bizarrerie du Peintre. Il n'est pas besoin que j'applique cette comparaison au sujet, dont il s'agit.

Pour parler de la disposition du Poëme, il est certain qu'elle a quelque chose de sur-

surprenant, & qui rend d'abord le Lecteur attentif; parce qu'au lieu de prendre l'action par le commencement, le Poète la prend par le milieu; ce qui tient le Lecteur en haleine, & lui fait souhaiter de savoir comment le Heros, dont ils'agit, en est venu à l'état, où on le représente d'abord. C'est ce que *Virgile* a bien mieux observé dans son *Éneide*, qu'*Homere* ne l'a fait dans son *Iliade*. Ce dernier commence par la querelle d'Achille & d'Agamemnon, & continue selon l'ordre du temps, sans faire raconter nulle part ce qui s'étoit passé auparavant, que par lambeaux; auxquels il faut ajouter beaucoup, pour avoir une idée complete de la guerre de Troie, jusqu'à la mort & aux funérailles d'Hector, par où il finit son Poème. Il est vrai que l'*Odyssée* est mieux disposée; mais l'*Éneide* l'est parfaitement bien. Elle commence à la septième année, & le Heros du Poème raconte dans le second & dans le troisième livre tout ce qui lui étoit arrivé auparavant. Ainsi le Lecteur se trouve d'abord engagé à lire la suite, dès qu'il a lû le commencement, & la pitié que lui donnent les malheurs des Troyens, que *Virgile* étale d'abord avec beaucoup d'art, lui cause une forte envie de voir comment ils s'en tireront. Quoi que

que l'on sâche que c'est une pure fiction du Poëte, la matière est si touchante & elle est si bien rangée, que l'on oublie que ce n'est qu'un Roman, & que l'on en est aussi ému non seulement que si c'étoit une chose véritable, mais encore que si l'on y étoit intéressé. Dès lors, comme je l'ai déjà dit, tout plait, & de Critique ou de Lecteur sévère on devient admirateur; après quoi, l'on s'intéresse dans la gloire de ceux que l'on admire. On ne peut souffrir que *quique* ce soit y trouve quelque défaut, *quoi* qu'il soit palpable. C'est ce qui a fait que *Zoile*, surnommé *le fouet d'Homere*, a été mille fois plus détesté, pour avoir osé censurer les défauts de ce Poëte, que s'il avoit blasphémé contre tous les Dieux. Sa mémoire étoit en horreur & en détestation parmi les Grammairiens, partisans jurés d'*Homere*; qui ne manquoient pas d'inspirer la même haine à leurs disciples; c'est à dire, à tout le monde, car tous ceux qui apprenoient quelque chose, passoient d'abord par leurs mains. Ces impressions de l'enfance ne s'effaçant qu'avec peine, il ne faut pas s'étonner si l'on a été si longtemps entêté d'*Homere*, & si l'on a imité ses défauts.

*Adrien de Valois*, qui étoit un fort habile homme, † a remarqué que *Virgile* a com-

† *Valesiana. p. 63.*

mis une grande faute, dans la description qu'il fait d'Ascanius. Il devoit avoir au moins sept ans, l'année que Troie fut prise, puis qu'il étoit en état de marcher avec son Pere, qui le tenoit par la main, en fuyant de Troie. *Sequiturque patrem non passibus aquis*, dit Virgile, dans le second de l'Enéide. Par conséquent quand Enée fut à Carthage, sept ans après, il devoit avoir pour le moins quatorze ans. Didon parle ainsi à Enée, sur la fin du premier livre :

*nam te jam septima portat  
Omibus errantem terris & fluctibus estas.*

En effet, en ce temps-là Ascanius fut d'une partie de chasse, où il alla à cheval. Il souhaitoit même de voir venir des montagnes quelque sanglier, ou quelque lion. Il paroît par là qu'il savoit non seulement conduire un cheval, mais qu'il avoit déjà du courage & de la force.

† *Aeneid.*  
*Lib. IV.*  
156.

† *At puer Ascanius, mediis in vallibus, acri  
Gaudet equo; jamque hos cursu, jam praeterit illos;  
Spumantemque dari pecora inter inertia  
votis  
Optat aprum, aut fulvum descendere monte  
leonem.*

Cepen-

Cependant, \* dans le même livre, aussi \* *Aeneid.*  
 bien que dans le premier, Didon le tient *Lib. 1. 722.*  
 sur ses genoux, comme un enfant de qua- *IV. 84.*  
 tre ou cinq ans. Il est visible que lors que  
*Virgile* mettoit cette circonstance, dans  
 son Poëme, il avoit oublié l'âge qu'*Asca-*  
*nus* devoit avoir, selon sa première sup-  
 position. Néanmoins sa narration gagne si  
 fort l'esprit du Lecteur, qu'il ne s'apper-  
 çoit pas de cette contradiction, & ne veut  
 pas même la voir, lors qu'on l'en avertit.

La troisième chose, qui nous fait trou-  
 ver tant de plaisir dans la lecture des Poë-  
 tes, c'est leur stile, où il y a deux choses à  
 remarquer. L'une est l'expression confi-  
 dérée en elle même, & l'autre la caden-  
 ce, ou l'harmonie de leurs vers. Leur  
 expression plait, quand elle est selon les Re-  
 gles de l'Art; parce qu'elle est pure, pro-  
 pre & simple quand il le faut, & figurée  
 quand elle le doit être. Les figures sur-  
 tout y sont fréquentes, & tirées des cho-  
 ses les plus relevées & les plus belles; de  
 sorte qu'elles ne présentent à l'esprit, que  
 de nobles & de sublimes idées.

Quoi qu'en général les Poëtes doivent  
 suivre les mêmes Regles de Rhétorique,  
 que ceux qui écrivent en prose; il leur est  
 néanmoins permis d'employer beaucoup  
 plus d'ornemens, & de réhausser toutes

leurs descriptions des plus vives couleurs. Il y a autant de difference, entre un même sujet traité par un Poëte, & par un Orateur, qu'il y en a entre une assemblée vêtue d'habits simples & ordinaires, & la même assemblée vêtue d'habits de cérémonie, dans quelque fête solennelle. Les descriptions bien touchées charment sur tout le Lecteur, qui s'imagine, non de lire les descriptions des choses dont le Poëte parle, mais de les voir & d'être présent aux actions qu'il raconte. *Homere* excelle en ceci, ce qui a fait dire qu'il surpassoit les Peintres, qui ne peignent que ce qui frappe les yeux : au lieu que souvent il peint les pensées, sans même les dire. Ainsi il ne faut pas être surpris, si les Poëtes nous rejouissent plus que les Orateurs.

La vivacité des couleurs, qu'ils emploient, frappe si fort nos yeux, que nous oublions avec eux les Regles du bon sens ; si nous ne sommes pas extrêmement sur nos gardes, en les lisant. L'imagination déreglée du Poëte s'exprime d'une manière si noble & si relevée, qu'elle éblouit facilement la nôtre, & lui donne les mêmes mouvemens dont elle se trouve agitée, ce qui fait disparoître toutes les irrégularitez. Par exemple *Virgile*, dans le premier livre de l'*Eneïde*, † décrit ainsi la demeure des vents :

† *Vers. 55.*  
 & *seqq.*

-- *Hic*



— *Hic vasto Rex Aeolus antro  
Lustans ventos, tempestatesque sonoras  
Imperio premit, ac vinclis & carcere frenat.*

„ Là dans une vaste caverne, le Roi E-  
„ ole commende aux vents, qui s'effor-  
„ cent de fortir, & aux bruiantes tempê-  
„ tes, qu'il retient en prison. Je ne di-  
rois rien du ridicule qu'il y a à faire sor-  
tir d'un seul trou d'un rocher d'une pe-  
tite île, proche de la Sicile, les quatre  
vents; parce qu'on peut dire que les Poë-  
tes sont pleins de semblables sottises, &  
qu'il ne faut pas être si severe envers eux;  
si quelques Interpretes ne vouloient nous  
persuader que c'est là un effet de la science  
de *Virgile*, qui savoit que les vents nais-  
sent de vapeurs souterraines. Car sup-  
posé que cela soit, quoi qu'il n'y en ait au-  
cune apparence; il falloit donner à cha-  
que vent son antre, & mettre le vent  
d'Est au bout oriental de l'Asie, & ainsi du  
reste; puis que l'on ne pourroit établir  
la source des vents, s'il y en avoit quel-  
cune, que vers les lieux d'où ils sem-  
blent venir. C'est pour cela que les An-  
ciens Grecs mettoient en Thrace la de-  
meure de Borée, qui en vint pour enlever  
la fille d'un Roi d'Athenes; quoique je

ne comprenne pas comment il y retourna , à moins qu'on ne dise comme celui , qui aiant donné le nom de vent de Sud à un vent de Nord , se défendit en disant *que c'étoit en effet un vent de Sud , mais qui s'en retournoit chez lui.* Mais voions la suite :

*Illic indignantes magnocum murmure montis ,  
Circum claustra fremunt. Celsâ sedet Aeolus  
arce.*

*Sceptra tenens , mollitque animos & tem-  
perat iras.*

*Nî faciat , maria ac terras cœlumque pro-  
fundum*

*Quippe ferant rapidi secum , verrantque per  
aëras.*

„ Irritez d'être resserrez de la sorte , ils  
„ frémissent avec un grand murmure , au-  
„ tour de la montagne qui les enferme.  
„ Mais Eole , qui est assis au haut , & qui  
„ tient son sceptre , les adoucit & modere  
„ leur colere. S'il ne le faisoit pas , ils em-  
„ porteroient avec eux les mers , les ter-  
„ res , & le ciel , comme des balliures par  
„ l'air. C'est là ce qu'on pourroit nommer  
*emporter la maison par les fenêtres.* Peut-on  
supposer , avec quelque sorte de vrai-sem-  
blance , que des vents qui naissent de la  
terre & qui coulent sur la superficie , em-  
por-

porteroient la terre ailleurs, si l'on n'y prenoit garde ? Outre cela, où l'emporteroient-ils ? Seroit-ce dans les espaces imaginaires, ou dans les *intermondes* d'*Epicure* ? Quel est ce *ciel*, que les vents emporteroient par l'air ? Quelques Interprètes disent que c'est l'air. Mais qu'y auroit-il de plus ridicule que de dire que le vent emporte l'air, *par l'air* ; c'est à dire, que l'air coulant d'un certain côté est emporté au travers de soi même ? Si l'on entend les corps célestes ; savoir, les étoiles fixes & errantes ; il n'y aura pas seulement ici une ignorance dans la Physique, pire que les plus creuses rêveries d'*Epicure*, mais ce sera une monstrueuse hyperbole. Je sai qu'on peut dire que *Virgile* regarde les vents, comme des personnes, & même comme des Dieux ; mais ce que l'on feint de cette espece de Dieux, que les Mythologistes nomment *Dieux physiques*, doit être fondé sur la nature des choses, que l'on déifie. Ainsi de quelque manière qu'on s'y prenne, on ne sauroit excuser cet endroit de *Virgile*. Il ajoute encore ;

*Sed pater omnipotens speluncis abdedit atris,  
Hoc metuens, molèmq' & montes insuper  
altos*

*Imposuit, regemque dedit, qui fœdere certo  
Et premere & laxas sciret dare jussus  
habeas.*

„ Mais le pere tout-puissant craignant ce-  
„ la ( *Jupiter* ) les a cachez dans de noires  
„ cavernes, & leur a mis dessus une masse  
„ de hautes montagnes. Outre cela, il  
„ leur a donné un Roi ; qui par son or-  
„ dre sauroit les retenir & leur lâcher la  
„ bride, selon de certaines loix. Comme  
si deux ou trois petites montagnes pou-  
voient retenir des Divinitez, qui peuvent  
en soufflant chasser ailleurs *le ciel & la ter-*  
*re, comme des balliures* ; & comme si une  
chose aussi changeante que les vents varia-  
bles, autant qu'ils nous sont connus, pou-  
voit être assujettie à des loix ! Cependant  
les belles expressions, dont se sert ici *Vir-*  
*gile*, éblouissent si fort les Lecteurs, qu'ils  
ne s'apperçoivent point de l'absurdité de  
sa fiction. Il y en a bien d'autres dans *Ho-*  
*mere*, que je ne veux pas examiner ; n'ayant  
aucun dessein de faire une Critique com-  
plette de ces deux grands Poètes, ni de  
quelque autre que ce soit.

Je sai que ce qu'on nomme *vrai-sem-*  
*blable & merveilleux*, en matière de Poësie,  
signifie autre chose que ce qu'on nomme  
ordinairement ainsi. On regarde dans

*He-*

*Homere* & dans *Hesiode*, comme une chose qui est merveilleuse, & qui n'est pas hors de la vrai-semblance poétique \* qu'il y \* *Hom. 1. liad. Lib. XVIII.* ait sur un seul bouclier plus de sculptu-  
res en bas relief, qu'on n'en pourroit *Hesiod. in Clypeo Herculis.* mettre dans un espace cent fois plus grand; que les sculptures s'y remuent & parlent, comme si c'étoient des personnes vivantes; & qu'il y en ait même qui soient suspendues en l'air & qui volent autour du bouclier, comme des mouches, sans s'en éloigner. Pour sauver le ridicule de ces fictions, on attribué ces boucliers à un Dieu; mais avoit-on jamais vû les Dieux faire des miracles de cette nature? Croioit-on qu'il y eût jamais rien de semblable? On auroit traité tout cela d'absurde & de ridicule, si on l'avoit écrit en prose; mais on l'admire en vers, à cause de la beauté de l'expression: comme on admire des figures grotesques sur du marbre, à cause de la finesse de la sculpture. C'est ce qui a donné à *Virgile* l'envie d'imiter ces Poëtes, dans la description du bouclier d'Enée, qui se trouve au VIII. de l'Eneïde, quoi qu'elle soit un peu moins hardie. *Théocrite* a hazardé la même chose, sur un méchant goblet de bois, dans sa première Idylle, où il représente aussi des choses que la sculpture ne peut pas exprimer.

\* Ch. xxv.  
On suit la  
version de  
M. Da-  
sier,

Mais afin que l'on conçoive mieux le ridicule de cette vrai-semblance des Poëtes, écoutons ce qu'en dit *Aristote*, dans sa Poétique, quoi qu'il prétende défendre les Poëtes, & leur donner des Regles. \*  
*Il faut jetter, dit-il, le merveilleux dans la Tragedie, mais encore plus dans l'Epopée, (ou le Poëme Heroïque) qui va en cela jusqu'au DERAISONNABLE; car comme dans l'Epopée, on ne voit pas les personnages, qui agissent, tout ce qui passe les bornes de la raison est très-propre à y produire le merveilleux. Par exemple, ce qu'*Homere* dit d'*Hector* poursuivi par *Achille*, seroit ridicule sur le Théâtre; car on ne pourroit s'empêcher de rire de voir d'un côté les Grecs sans faire aucun mouvement, & *Achille* de l'autre qui poursuit *Hector* & qui fait signe aux troupes. Mais c'est ce qui ne paroît pas dans l'Epopée. Or le merveilleux est toujours agréable, & une preuve de cela c'est que ceux qui racontent quelque chose ajoutent d'ordinaire à la vérité, pour plaire davantage à ceux qui les écoutent. Cela est bon, lorsqu'on ne fait qu'un peu outrer les choses; mais quand on va jusqu'au déraisonnable, on se rend ridicule à ceux qui aiment à faire en toutes choses usage de leur Raison, c'est à dire, aux gens sages. Le Poëte, dit-il un peu plus bas, doit plutôt choisir les choses impossibles; pourvu qu'elles soient vrai-semblables,*

bles, que les possibles qui sont incroyables, avec toute leur possibilité. J'avouë que tout ce qui est possible n'est pas croiable; mais ce qui est impossible l'est, ce me semble, encore moins. On a beau dire que ce qui est impossible aux hommes ne l'est pas aux Dieux; & qu'ainsi lors que les Dieux interviennent, il y a des choses impossibles aux hommes, qui deviennent vrai-semblables; ceux qui n'ont pas le goût gâté, par l'admiration aveugle de l'Antiquité, ne sauroient digérer cette prodigalité de miracles, pour des bagatelles, dont *Homere* est tout plein. Il n'y a que des \*

*Phéaques*, tels qu'étoient ceux à qui *Ulysse* contoit tout ce qu'il vouloit, sans crainte d'être traité de menteur, qui pussent se divertir à lire ces miracles ridicules; s'ils n'étoient racontés avec tout l'agrément possible, pour les expressions.

\* *Habitans de l'île Scherie, dans la mer Ionienne.*

L'autre chose, qui contribue beaucoup à surprendre nôtre Raison, dans la lecture des Poëtes, c'est l'agréable cadence de leurs vers, qui flatte nos oreilles de même que la Musique. Quand un air nous plaît, nous ne chicanons guere les paroles, comme on le voit par les *Opera*; que l'on ne sauroit lire, mais que l'on entend représenter avec admiration. Comme la Musique charme nos oreilles, en les frappant

pant diversement, en de certains temps mesurez; en ne passant jamais tout d'un coup d'un ton extrême à un autre tout opposé; en n'outrant aucun ton, de peur de nous étourdir, mais en employant des tons proportionnez à nos organes; & enfin en nous faisant ouïr les mêmes cadences, dans le même ordre, plus d'une fois: de même les Poètes, en employant des syllabes d'une certaine quantité (je parle des Latins & des Grecs) en certains endroits; en choisissant des mots, dont le son est agréable; en rompant leur cours, qui seroit autrement dur, par des césures; & en nous faisant entendre cette harmonie quelque temps de suite, nous remplissent si agréablement les oreilles, qu'ils obtiennent de nous grace pour beaucoup de fausses pensées.

Pour se convaincre de la vérité de ce que je dis, il ne faut que mettre dans l'ordre de la construction les plus beaux endroits des Poètes, & l'on n'y trouvera plus rien qui plaise. Quoique l'on y voie les morceaux dont les vers sont composez, *disjecti membra Poëta*, comme parle *Horace*, tout cela n'est plus qu'un froid amas de grands mots. Voici le commencement de la harangue de Sinon, dans le second livre de l'Énéide, qui est assurément la plus



plus artificieuse harangue, qu'il soit possible de faire, & qui charme tous ceux qui la lisent. *Equidem, Rex, fatebor tibi cuncta, quaecumque fuerint vera, neque negabo me de gente Argolica. Hoc primum; ne si improba fortuna finxit Sinonem miserum, finget etiam vanum, mendacemque.* Voilà bien un discours Latin, mais il n'approche pas des vers. Je n'en mettrai pas davantage, parce que chacun peut essayer ce que je viens de dire, sur tel endroit qu'il lui plaira. Il est aussi facile d'exprimer de même la description de l'autre d'Eole, & l'on s'apercevra d'abord, que la cadence des vers sert beaucoup à la faire passer.

III. IL y a néanmoins une chose à re- *Incommo-*  
 marker, à l'égard des vers; c'est que si *ditez de*  
 les Poètes ont de l'avantage sur ceux qui *la Poësie.*  
 écrivent en prose, par leur cadence, il y  
 a des incommoditez qu'ils ne sauroient  
 toujours éviter. C'est qu'ils ne disent pas  
 tout ce qu'ils veulent, qu'ils ne le disent  
 pas comme ils le souhaiteroient, qu'ils  
 renversent l'ordre des mots malgré qu'ils  
 en aient, qu'ils disent souvent ce qu'ils  
 ne voudroient pas dire, & qu'ils char-  
 gent leurs discours d'épithetes superflues,  
 & quelquefois forcées, pour remplir la  
 mesure de leurs vers. Il y a beaucoup de  
 mots très-beaux & très-significatifs, qui  
 n'en-

n'entrent point dans les vers , sur tout dans les Heroïques ; de sorte que l'on est souvent obligé d'omettre de bonnes pensées , qui viennent dans l'esprit , parce que les mots , qui sont nécessaires pour les bien exprimer , ne peuvent entrer dans les vers. Si l'on s'opiniâtre , il faut employer d'autres mots peu propres , & souvent les renverser étrangement , pour trouver la mesure. Il est vrai qu'en cela on rend assez justice aux Poètes , en faveur de la cadence ; puis que l'on a donné des noms de figures à de véritables défauts du discours , selon la remarque de Quinti-

† *Lib. I.* lien : † *Poëtis , quia plerumque metro servi-*  
*6. 8. recoguntur , adeo ignoscitur ut vitia ipsa aliis*  
*in carmine appellationibus nominentur. Meta-*  
*ptasmos enim & Schematismos & Schemata*  
*uocamus , & laudem virtutis necessitati damus.*  
 „ On pardonne si fort aux Poètes , parce  
 „ qu'ils sont assujettis à la mesure ; que  
 „ quand il s'agit de vers , les fautes du  
 „ langage changent de nom. On les nom-  
 „ me Metaplasmes , & figures ; & l'on don-  
 „ ne le nom de beauté à la nécessité où ils  
 „ ont été de parler autrement qu'il ne fal-  
 „ loit.

Mais il n'y a rien de plus incommode , que lors que ne trouvant pas de quoi remplir un vers bien commencé , on est obli-

obligé de le finir mal. Il n'y a rien de plus commun dans *Homere* & dans *Hesiodé*, que ces chevilles d'un mot, ou de plusieurs, pour achever le vers. Il y a même des vers entiers & des expressions, qui reviennent à tous momens; plutôt pour servir, pour ainsi dire, de *passévolants*, & pour faire nombre, que par nécessité. Ce qu'ils pourroient exprimer en un mot, ou en deux, ils emploient souvent un vers, ou même plusieurs à le dire; sans que cela fasse autre chose, que rendre le discours plus plat, & plus ennuyeux. Si cet Ouvrage étoit en Latin, j'en donneroie un bon nombre d'exemples. Cependant j'en prends à témoins tous ceux, qui ont lû ces Poètes, avec un esprit dégagé des préjuges des Grammairiens.

Il y a beaucoup d'apparence, que *Virgile*, qui a plus évité ces défauts que les Poètes Grecs, que je viens de nommer, n'a laissé quelques vers imparfaits dans son *Eneïde*; que parce qu'il ne pouvoit d'abord venir à bout de les remplir, sans y mettre des chevilles, ou des redites inutiles pour le sens. Il y a là dessus quelques endroits dignes de remarque, dans sa vie. Cependant il n'a pas laissé de mettre de temps en temps bien des mots & des expressions, qui ne servent qu'à remplir la mesure.

mesure. Ainsi dans le premier livre de l'Enéide, après avoir dit un peu auparavant, en plusieurs vers, la raison qui faisoit que Junon étoit si contraire à Enée, il reedit encore au vers 40. *eternum servans sub pectore vulnus*, „ gardant une éternelle „ blessure dans son ame. Otez ces paroles, vous estropierez un vers, mais vous n'ôterez rien du tout au sens. Un peu plus bas, Junon promet Déiopée pour femme à Eole en ces termes, vers 77.

*Connubio jungam stabili, propriamque dabo,*

*Omnes ut tecum, meritis pro talibus, annos  
Exigat & pulcrâ faciat te prole parentem.*

„ Je vous la donnerai en mariage, pour „ toujours, afin qu'elle passe ses jours avec „ vous, & vous fasse pere de beaux enfans. Il n'y a rien là, qui appartienne au sens, que ces paroles *connubio jungam, quæ pulcrâ faciat te prole parentem*, „ je vous la donnerai en mariage, pour vous faire pere „ de beaux enfans; quoi qu'en disent les Interpretes. Jupiter, en disant à Venus quel seroit le sort de la posterité d'Enée, pour dire qu'Ascanius regneroit trente ans, lui dit vers 271.

*At puer Ascanius, cui nunc cognomen Iulo*  
*Ad-*

*Additur (Ilus erat dum res fletit Ilia regno)*  
*Triginta magnos volvendis mensibus orbes*  
*Imperio explebit.* " Mais le jeune Asca-  
 nius, qui est présentement surnommé  
 Iule (Il se nommoit Ilus, pendant que  
 le regne d'Ilion subsistoit) régnera pen-  
 dant trente longues années. Il n'y a  
 rien là d'essentiel que les trois premiers  
 mots du premier vers, & le troisième vers,  
*at puer Ascanius triginta* &c. Soit que l'on  
 mette les autres paroles dans la bouche de  
 Jupiter, ou dans celle du Poëte, qui par-  
 le par parenthèse; c'est une cheville, que  
 la nécessité de la mesure a arrachée à Virgile.  
 Ce qu'il y a de pire c'est que souvent des  
 Poëtes moins judicieux, qui ont pris ces  
 fautes pour de beaux endroits, se sont é-  
 puisés à redire la même chose en divers  
 mots; comme si l'on avoit dû estimer  
 leurs vers, par leur nombre, & non par  
 le sens qu'ils renferment. C'est un défaut,  
 qu'on a reproché avec raison à Ovide & à  
 Lucain; quoi que le dernier ne manque  
 point d'enthousiasme poétique, & que le  
 premier ait la versification du monde la  
 plus facile.

*Jules Cesar Scaliger*, qui étoit un assez  
 bon Poëte & qui entendoit les règles de  
 la Poësie à fonds, a fait là-dessus un a-  
 veu fort sincère, & en même temps une ré-

paration publique au Bon Sens, que bien  
des gens lui devoient aussi faire; quand  
il a dit dans son Hippônax, "qu'il se re-  
posoit plus du temps, qu'il avoit em-  
ployé à lire les Grammairiens, les ba-  
billards & les vaines sottises des Poètes,  
qu'à lire des Livres barbares, & que ce  
qu'il avoit à dire là dessus se réduisoit  
à ceci; c'est qu'il faut être fou,  
stupide & en délire, pour abandonner  
les choses & vieillir dans la recherche  
des paroles.

*Plus paritet me temporis, quod impendi  
In Grammatistas & levis loquutores,  
Vanas Poetarum acque perditas nugas,  
Quam barbarorum qua leguntur in libris.  
Hac est meatum tota summa summorum  
Stultum ac supremum plumbei que delirii,  
Rebus relictis, consensescere in verbis.*

Défauts  
personnels  
des Poë-  
tes.

IV. On trouve, dans les Scaligerana, ce  
jugement de Joseph Scaliger : Jamais hom-  
me ne fut Poète, ou aima la lecture des Poètes,  
qui n'eût le cœur assis en bon lieu. Il s'expri-  
me encore plus fortement en Latin. Je  
croi que, par avoir le cœur assis en bon lieu, il  
entend être glorieux; car en effet il n'y a  
guere de Poète, qui ne le soit un peu.  
L'enthousiasme Poétique persuade à ces  
Mes-

Messieurs qu'ils font je ne fais quoi de plus que les autres, parce qu'ils parlent un langage tout particulier; & quand la fureur poétique les prend souvent, il en reste des traces sur leur visage, qui font dire aux connoisseurs

† *Aut insanit homo, aut versus facit ---*

† *Hor.*

„ Cet homme-là est fou, ou Poète. *Lib. II. Sat. VII. vers. 117.*  
 Leur démarche lente, & leur air rêveur semble venir de là; car accoutumez à se promener en versifiant & en se rongant les ongles, ils marchent de même, & ont le même air, que s'ils pensoient à quelque chose, quoi qu'ils ne pensent, comme l'on dit, à rien. Pour revenir à *Scaliger*, s'il s'est imaginé que les Poètes, ou les amateurs de la Poésie ne sont pas gens à faire des bassesses; il faut qu'il n'ait pas crû Poètes, ou amateurs de la Poésie, ceux qui ont tant fait de vers à la louange des Empereurs Romains, & de leurs Favoris, dont ils ont loué les vices, aussi bien que les vertus; c'est à dire, *Virgile*, *Horace*, *Ovide*, *Stace*, *Martial*, & tous les autres qu'il n'est pas besoin de nommer, après avoir parlé de ces cinq-là; dont les trois premiers ont loué excessivement *Auguste*, & ceux qui avoient de l'accès auprès de lui; & les deux autres l'infame

Domitien. Quelles bassesses Ovide en particulier n'a-t-il pas faites, pour être rappelé de l'exil? Virgile & Horace n'ont-ils pas aussi mis Auguste, de son vivant, parmi les Dieux? Ainsi on ne sauroit excuser ce jugement de Scaliger, qui n'étoit pas Poète, quoi qu'il fit quelquefois des vers; qu'en vertu du privilege poétique de mentir, lorsque l'on en a besoin.

Examen  
de ce qu'  
Horace  
dit en fa-  
veur des  
Poètes.

V. HORACE dans sa 1. Epître du second Livre, qui est adressée à Auguste, fait une espece d'Apologie pour les Poètes, sur laquelle il n'est pas difficile de le réfuter. Voici ce qu'il dit:

*Hic error tamen & levis hac insania quantas  
Virtutes habeat sic collige; vatis avarus  
Non temerè est animus; versus amat, hoc  
studet unum.*

„ Apprenez, dit-il, les vertus qui sont attachées à ce défaut & à cette legere folie. Il est rare qu'un Poète ait l'ame avare, il n'aime que les vers, c'est-là toute sa passion. Mais la passion de faire des vers s'accorde quelquefois fort bien avec celle d'arnasser de l'argent; & il n'y a guere de gens, qui croient que l'on doive plus paier leurs veilles, que les Poètes. Horace à la verité n'étoit pas avare, autant qu'on



qu'on en peut juger par ses Ecrits; mais l'un des Poëtes Grecs, qu'il estimoit le plus, l'inimitable *Pindare*, l'étoit autant qu'on le peut être. Ses Odes n'ont été faites, que pour de l'argent, & il y fait par tout le Panegyrique des richesses, comme pour marquer qu'il s'attendoit à des présents. Qu'y a-t-il de plus honteux, que le compliment qu'il fait à Xenocrate d'Agrigente, dans la seconde Ode de ses Isthmiennes? La Muse, dit-il, n'étoit pas encore alors amie du gain, ni mercenaire, & l'on ne vendoit pas les douces & les agreables chansons de *Terpsichore*, qui ont le front argenté; mais à présent elle permet de suivre le mot d'un Argien, qui n'est pas fort éloigné de la verité. Les richesses, les richesses font l'homme, disoit-il destitué de biens & d'amis. Vous êtes sage, & je ne chante pas pour un ignorant. C'est à dire, qu'à bon entendeur, il ne falloit pas tant de paroles, pour comprendre que le Poëte s'attendoit à une recompense. Si *Chaplain* avoit été en quelque sorte comparable à *Pindare*, ce seroit encore un Poëte qu'il faudroit excepter de ceux dont parle *Horace*. Mais *Pindare* seul suffit pour le démentir, & je laisse à ceux, qui ont plus de loisir que moi, à faire une liste des Poëtes avares. J'ajouterais seulement qu'*Horace* se contredit lui même, dans la suite,

comme si la Poësie leur donnoit de mauvais penchans. Ils n'en sont à cet égard ni meilleurs, ni pires que les autres. *Horace* continue à parler d'eux de la sorte :

*Militia quamquam piger & malus, utilis urbi.*

„ Quoique méchant soldat & paresseux ,  
 „ il ne laisse pas d'être utile à l'Etat. *Horace* entendoit sans doute parler des Poètes de son temps ; car il savoit bien que *Tyrée*, *Alcée*, & d'autres Poètes de l'Antiquité avoient fait des merveilles à la guerre. Pour lui, il avoit pris la fuite à la bataille de *Philippe*, † *relictâ non bene par-*  
 † *mulâ*, après avoir jetté son bouclier. Mais voions en quoi un Poète pouvoit être utile à l'Etat, en temps de paix :

† *Od. VII*  
*L. 2.*

*Si das hoc, parvis quoque rebus magna  
 juvari,*

*Ostenerunt pueri balbumque Poëta figurat.  
 Torquet ab obscænis jam nunc sermonibus  
 autem,*

*Mox etiam pectus preceptis format amicis,  
 Asperitatis & invidia corrector & ira.  
 Recte facta refert, orientia tempora notis  
 Instruit exemplis, inopem solatur & agrum.*

„ Si vous m'accordez que les petites choses servent aux grandes, le Poète forme la parole aux enfans qui ne savent

„ pas

pas encore bien parler. Il détourne  
 dès lors leurs oreilles des discours mal-  
 honêtes, en suite il leur forme le  
 cœur, par des préceptes d'ami. Il corri-  
 ge les manières dures, l'envie, & la co-  
 lere. Il raporte les belles actions, il four-  
 nit la jeunesse d'exemples fameux. Il  
 console le pauvre, & celui qui est acca-  
 blé de chagrins. *Horace* fait d'abord allu-  
 sion à la coutume que l'on avoit de faire  
 apprendre aux enfans les Poëtes, presque  
 dès qu'ils savoient parler. Cela servoit fi-  
 fort à leur inspirer de la vénération pour  
 eux, qu'ils n'en revenoient jamais ; de  
 sorte que les choses les plus absurdes ne les  
 choquoient point, dans un âge plus avan-  
 cé. On faisoit, par exemple, apprendre  
*Homere* aux enfans, lui qui parle des Dieux  
 non seulement comme de simples hom-  
 mes, mais même comme d'hommes vi-  
 cieux ; après quoi, on étoit disposé à rece-  
 voir toutes sortes d'absurditez, en matière  
 de Religion, & on les recevoit en effet. On  
 peut voir ce que je viens de dire du soin,  
 que l'on avoit d'enseigner *Homere* aux en-  
 fans, dans le commencement des *Allego-  
 ries d'Heracleide du Pont*. Les Philosophes  
 se sont plaints, avant & après le temps d'*Ho-  
 race*, de ce mauvais effet des fables ; témoin  
*Platon* dans ses livres de la République &c

*Eh bien, dans son traité de la manière dans  
laquelle les poètes doivent être les Poètes.*

On a beau dire que l'on y voit de bons  
exemples, on y en voit aussi de très-mauvais.  
*Homère* loue fouvent la vertu, mais il re-  
présente aussi de très-méchantes gens, com-  
me *favorisez des Dieux*. *Achille*, par  
exemple, en est extraordinairement pro-  
tégé, parce qu'il est fils de *Thetis*; quoi-  
que ce fût un courage, plus semblable à  
une bête, féroce, qu'à un homme. Il ne  
représente jamais les Dieux aimans la ver-  
tu, ou haïssans le vice, comme il s'au-  
roit dû; mais au contraire se partageans  
entre eux, sur les divers intérêts des hom-  
mes, par passion, sans avoir aucun égard  
à leurs mœurs, ni à la bonne, ni à la  
mauvaise cause. Il n'y en a voit pas moins  
pour les Troïens, que pour les Grecs,  
quoique la cause des premiers fût insou-  
tenable. Les autres Poètes, admirateurs  
aveugles d'*Homère*, ne sont pas plus so-  
igneux de donner de bons exemples,  
comme il seroit aisé de le faire voir, si  
cela étoit nécessaire. On ne leur est obli-  
gé que de quelque sentence détachée, dont  
ils sont redevables aux Philosophes.

Pour ce qu'*Horace* dit, que les Poètes  
détournent la jeunesse de discours mal-  
honteux, il ne seroit pas difficile de pro-  
duire

duire bien des endroits d'*Homere* & d'*Hesiodé* propres à donner des idées très-vilaines, & à débaucher l'esprit des jeunes gens, si en les produisant on ne commettoit la même faute qu'eux. Que si on leur mettoit en main non seulement *Ovide* & *Catulle*, & une infinité d'autres bons Poètes, mais *Horace* lui même, sans y rien retrancher, combien d'ordures n'apprendroient-ils pas? Mais la vertu du bon *Horace* n'étoit guere rigide, non plus que celle de son maître *Epicure*; & il réussit infiniment mieux à prêcher sur la vengeance, qu'à parler d'une Morale suivie, & qui se soutienne.

Ses Satires ne sont guere propres à corriger les manieres rudes, l'envie, & la colere; non plus que celles des autres Poètes, qui nous restent. Elles sont toutes farcies de traits, qui ne viennent que de ces passions; quoi qu'il y ait par-ci par-là des moralitez sans liaison, & sans principes. Leurs discours ressemblent à ceux du Curé qui se donnoit au Diable, & qui juroit de toute sa force que s'il entendoit les Paroissiens jurer, ou parler du Diable, il les excommunieroit. *Horace* lui même nous apprend un abus terrible de l'ancienne Poésie, dans ces paroles remarquables, où il parle de l'ancienne Comédie des Grecs:

————— *Sævus apertam*

*Inrabiens uerti cepit jocus, & per honestas  
Ire minax impune domos. Doluere cruento  
Dente lacesfiri, fuit intactis quoque cura  
Conditione super communi; quin etiam lex  
Pœnæque lata, malo qua nollet carmine  
quemquam*

*Describi; uertere modum, formidine fustis  
Ad benedicendum, detestandumque coacti.*

„ La cruelle raillerie devint une pure ra-  
„ ge, & déchira impunément & d'une  
„ manière menaçante les plus honêtes fa-  
„ milles. Ceux qui furent mordus par les  
„ dents sanglantes des Poètes en furent  
„ fâchez, & ceux qu'ils n'avoient pas  
„ touchés prirent l'alarme, à cause du  
„ danger commun. On fit même des  
„ loix, & l'on établit des peines, pour em-  
„ pêcher qu'on ne fit des vers médifans  
„ contre qui que ce soit. Les Poètes chan-  
„ gerent de discours, par la crainte du bâ-  
„ ton, contraints de s'appliquer à dire du  
„ bien & à divertir leurs auditeurs. Nous  
„ avons encore *Aristophane*, qui fut l'un  
„ des principaux ornemens de cette ancien-  
„ ne Comedie, pleine de fiel & de médifan-  
„ ces; & il y en avoit grand nombre, du  
„ temps d'*Horace*; dont il faisoit beaucoup de  
„ cas, comme il paroît par divers endroits de  
„ ses

les ouvrages. Que pouvoit-on apprendre dans des Poëtes, pleins de calomnies & d'obscenitez, tel qu'est *Aristophane*, si on les lisoit dans un esprit d'admiration; si ce n'est à mordre sans pitié & sans discretion, & à parler de la manière du monde la plus mal-honête? Ainsi la lecture de ces Poëtes ne pouvoit être que désavantageuse, quelque bonne opinion qu'*Horace* en ait eue. Quoi que l'on ne nommât plus les gens, dans les Comedies, comme avoient fait les anciens Grecs; on ne laissoit pas de faire de terribles Satires, où on les nommoit souvent, ou au moins on les décrivoit si bien, qu'il n'étoit pas difficile de reconnoître ceux à qui l'on en vouloit. Les Epigrammes aussi, qui étoient toujours fort à la mode, sont pour la plupart des pieces tout à fait mordantes. Ceux qui ont lû *Catulle*, *Horace*, *Perse*, *Juvénal* & *Martial* savent qu'il n'y a rien de si véritable que ce que je viens de dire. Après cela, il faut avouer qu'*Horace* se moque bien de nous de dire que les Poëtes servent à guerir la jeunesse de la colere, de l'envie, & des manières trop rudes.

Mais enfin, dira-t-on, on ne peut pas douter que ces Poëtes même, dont je viens de parler, n'aient mille belles moralitez, & ne servent, par exemple, beaucoup à con-

consoler ceux qui se trouvent dans la mauvaise fortune, ou dans quelque état fâcheux, comme *Horace* le dit. C'est ce qu'on ne sauroit nier, mais il faut aussi convenir qu'il y a mille autres choses dans ces Poètes, propres à faire un effet tout contraire. Ils décrivent souvent les richesses, les honneurs, & les voluptez, d'une manière si vive & si pleine de charmes; & au contraire, la pauvreté, la bassesse & les chagrins, comme quelque chose de si affreux & de si insupportable, qu'après les avoir lus, il est difficile de n'en être pas extraordinairement épouvanté. Qu'on lise ce que *Theognis* dit de la pauvreté & du soin qu'il faut prendre à la fuir, & l'on avouera qu'un avare ne sauroit en dire davantage. Cependant c'est un Poète sententieux, que l'on met entre les mains de la jeunesse, à cause de ses moralitez. Qu'on lise dans *Horace*, & dans une infinité d'autres, ce qu'ils disent du plaisir qu'il y a d'être considéré dans le monde, de parvenir aux honneurs, & d'aquerir de la gloire; & l'on avouera que les descriptions qu'ils font de la vertu estimable, quoi que méprisée, sont extrêmement forcées, en comparaison des louanges qu'ils donnent aux honneurs & à la réputation. La raison de cette différence c'est que ces dernières

louan-



louanges coulent de source, & que les autres ne viennent que par faillies, & pour imiter les Philosophes. Il n'est pas besoin de rien dire des plaisirs à ceux qui ont lu *Horace*, qui savent très-bien qu'il en parle d'une manière si pénétrée, que son éloquence là dessus est toute à fait contagieuse. Si l'on trouve donc, dans les Poëtes, quelque chose de bien, ce que je ne nie pas, on y trouve aussi beaucoup de mal, de sorte que l'on y voit ordinairement le pour & le contre, sans qu'ils donnent les moyens de discerner le mal du bien. C'est ce que l'on peut voir dans le Recueil de *Sobrié*, où l'on trouve, sur divers sujets de Morale, de quoi appuyer le pour & le contre, par des passages des Poëtes.

Mais pour revenir à *Horace*, il continue à faire le Panegyrique de ceux de son métier en ces termes :

*Castis cum pueris ignara puella mariti  
Disceret unde preces, vatem nisi Musa  
dedisset?*

*Poscit opem chorus & prasemia numina  
sentit.*

*Cælestes implorat aquas, doctâ prece, blandas,*

*Avertit morbos, metuenda pericula pellit,  
Impetrat & pacem & locupletem frugibus  
animum.*

Car-

*Carmines Dū superi placantur, carmines  
Manes.*

„Les jeunes garçons & les jeunes filles, qui  
„n'ont point éprouvé ce que c'est que le  
„mariage, d'où apprendroient-ils des prie-  
„res, si la Muse ne leur eût donné des  
„Poètes? Le Chœur implore le secours  
„des Dieux, & ressent leur faveur; il de-  
„mande de la pluie, par une prière qu'il  
„a apprise; il détourne les maladies & les  
„dangers, qui seroient à craindre; il ob-  
„tient la paix & une fertile année. Les  
„vers apaisent également les Dieux du  
„Ciel & ceux des Enfers.

Je ne dirai pas que tout ce discours n'est  
qu'un galimathias, dans la bouche d'*Hora-  
ce*, qui ne croioit pas que les Dieux se  
mêlassent de la conduite du monde, non  
plus qu'*Epicure*; puis que demander le  
secours des Dieux & s'adresser au concours  
fortuit des atomes c'étoit, selon lui, la mê-  
me chose. Je dirai seulement qu'il fait  
allusion à la prière que de jeunes filles &  
de jeunes garçons chantoient, pendant  
trois jours & trois nuits, aux jeux que l'on  
nommoit séculaires. Mais qu'y a-t-il de  
plus ridicule que de dire, que l'on auroit  
manqué de prière, s'il n'y eût eu per-  
sonne, qui eût sū faire des vers? Est-ce  
que l'on n'osoit pas prier en prose, ou que  
l'on

l'on croioit que la Divinité est plus touchée d'un discours pompeux, & cadencé, que d'une priere simple, & en prose? Croioit-on qu'elle aimât mieux une louange en musique, qu'un éloge récité sans chanter? Quoi que cela soit de la dernière absurdité, il est certain que les Poètes essaioient de le persuader au monde, pour faire valoir le métier. Ils ont feint des miracles, & ils ont fait revenir les âmes du Purgatoire (Car les Payens avoient le leur, aussi bien qu'une partie des Chrétiens.) pour faire accroire que la Divinité se plaisoit davantage à être louée en vers qu'en prose. \* Ils ont dit, que Simonide s'étant accordé à un certain prix avec un Athlete, pour faire une Ode sur sa victoire; comme cet Athlete étoit trop obscur, pour fournir au Poète de quoi remplir son Ode, il en employa les deux tiers à louer Castor & Pollux; sur quoi l'Athlete ne lui voulut donner que le tiers de ce qu'il lui avoit promis, en l'invitant néanmoins à dîner. *Simonide*, qui aimoit sans doute les bons morceaux, quand ils ne lui coûtoient rien, ne manqua pas de s'y trouver, quoi que trompé par l'Athlete. Comme on étoit à table & que l'on ne pensoit qu'à se bien divertir, *Simonide* mangeant & buvant sans doute de son mieux, pour se paier par

\* *Voiez  
Phedre  
Liv. IV.  
Fab. 24.*

là d'une partie de ce que l'Athlete lui re-  
tenoit injustement, deux jeunes hommes  
couverts de poussiere, & trempés de  
sueur, comme s'ils venoient fort à la  
hâte, firent appeller *Simonide*, pour  
lui parler tout à l'heure. A peine *Simo-  
nide* averti de cela, avoit-il mis le pied  
hors de la chambre, lorsque (ô miracle  
inouï!) le plancher tombant accabla tous  
les autres conviez; sans que ceux, qui  
avoient demandé à parler à *Simonide*, parus-  
sent en aucun lieu. Tout le monde, dit  
l'Histoire, aiant sù comment cette affaire  
s'étoit passée, reconnut visiblement que  
Castor & Pollux étoient venus sauver la  
vie à ce Poëte, à cause des louanges qu'il  
leur avoit données. Ceux qui croioient  
cette légende n'avoient garde d'employer  
*Simonide*, sans le bien paier. Ainsi il rem-  
plissoit le coffre fort, qu'il portoit, disoit-  
il, pour y mettre l'argent qu'il gagnoit.  
Car il avoit, comme il disoit, deux cof-  
fres, où il mettoit les recompenses qu'il  
recevoit, & dont l'un étoit toujours ex-  
trêmement léger, & l'autre assez pesant.  
Dans le premier étoient les complimens,  
& dans l'autre l'argent.

Ce qu'on dit de *Pindare* n'étoit pas  
moins propre à faire voir l'estime, que  
les Dieux faisoient de l'engens des Poë-  
tes.

tes. † Etant sur la fin de sa vie, il songea † *Pausan.*  
 que Proserpine lui reprochoit qu'elle é- *Bæoticor.*  
 toit la seule de toutes les Divinitez, pour p. 575.  
 qui il n'avoit point fait d'Hymne ; mais  
 qu'elle s'attendoit qu'il en composeroit  
 une à sa louange, lorsqu'il arriveroit chez  
 elle. En effet étant mort, incontinent  
 après il apparut en songe, dit la tradi-  
 tion, à une vieille parente qu'il avoit à  
 Thebes, & lui chanta à l'honneur de la  
 Déesse une chanson, que cette parente  
 retint si bien qu'elle l'écrivit à son reveil,  
 dans les mêmes termes qu'elle l'avoit en-  
 tenduë. La Prêtresse de Delphes, comme  
 nous l'apprend le même Auteur, rendit,  
 par ordre d'Apollon, un très-grand servi-  
 ce à un Poëte aussi avare que Pindare ;  
 en ordonnant à ceux de Delphes de parta-  
 ger avec lui toutes les premices, que l'on  
 offroit à Apollon. C'est ainsi que les Poë-  
 tes & leurs amis tâchoient de persuader  
 au monde, que les Dieux estimoient leur  
 langage plus que celui des autres hommes ;  
 & par conséquent qu'ils en obtenoient,  
 plus facilement que les autres, ce dont ils  
 pouvoient avoir besoin.

C'est ce qu'*Horace* étale aux yeux d'Au-  
 guste, & de ses Lecteurs, autant qu'il lui  
 est possible, dans les vers que l'on en a rap-  
 portez. Les peuples crédules le croioient

effectivement ; mais que n'auroient pas crû des gens , qui s'imaginoient qu'en dansant autour d'un autel on appaisoit la colere de la Divinité ? Une grande partie du Paganisme , comme un homme d'esprit l'a remarqué , a été fortement persuadée que c'étoit paier les Dieux en bonne monnoie , que de les paier *en sauts & en chansons*. Comme ces deux choses ont beaucoup de liaison , l'une avec l'autre , il ne faut pas douter que les Poëtes ne poussassent fortement à la rouë pour entretenir les peuples dans ces pensées. Aussi voit-on , dans l'histoire Greque & Romaine , que dès que l'on croioit les Dieux irritez , on leur consacroit des jeux ; dont les Pieces de Theatre , les dances & les chansons faisoient une bonne partie.

*Pourquoi  
le Droit  
Romain  
n'accorde  
aucune  
immunité  
aux Poë-  
tes.*

VII. CEPENDANT il semble que les Poëtes n'aient pas pû gagner les Jurisconsultes Romains. Au moins l'Empereur *Justinien* a inseré dans le Code une Loi de *Philippe* , qui leur est peu honorable & n'y a rien mis en leur faveur. Dans le Titre LII. du Livre X , où l'on trouve un recueil des Loix faites par divers Empe- reurs , en faveur des Grammairiens , des Rhéteurs , des Jurisconsultes , & des Médecins ; & où l'on voit que l'on avoit accordé des immunités , des privileges & des gages pu-

publics à ceux qui enseignoient ces Sciences, ou qui les exerçoient par autorité publique; on trouve cette loi de l'Empereur Philippe: *Poëta nullâ immunitatis prerogativâ juvantur*; LES POETES NE JOUISSENT DU PRIVILEGE D'AUCUNE IMMUNITÉ. On ne peut pas accuser Philippe, comme s'il avoit été le seul, qui n'eût pas été favorable aux Poëtes; car s'il y avoit eu quelque Ordonnance en leur faveur, *Tribonien* n'auroit pas manqué de l'insérer dans le Code. Il y a de l'apparence que du temps de Philippe, quelques Poëtes crottez voulurent avoir part aux immunités des Professeurs des autres Sciences; & que quelcun s'en étant plaint à l'Empereur, il explica ainsi les Loix favorables à ceux qui enseignoient publiquement les Sciences. Les Interpretes du Code ont cherché avec soin la raison de cette Loi, comme je l'ai vû dans ceux que j'ai pû consulter; mais il me semble qu'ils ne l'ont pas trouvée. Cependant on peut en rendre de très-bonnes. La premiere est, que les Maîtres publics des autres Sciences rendent service à l'Etat, en donnant à la Jeunesse des connoissances utiles; mais un Poëte, dont le plus noble emploi consiste à passer sa vie à composer des Ro-

mans en vers; car les Poèmes Epiques sont les Ouvrages les plus relevez de la Poësie; un Poëte, dis-je, rend-il par là un service à l'Etat, qui mérite une recompense publique? Aucun Empereur Romain ne l'a crû, & c'est pour cela qu'ils n'ont voulu donner aucune immunité aux Poëtes. En second lieu, s'il y avoit de l'utilité à avoir nombre de Poëtes, dans la République; il en auroit fallu remercier les Grammairiens, qui sans être Poëtes enseignent ce qu'on peut enseigner de l'art de la Poësie; témoins ceux qui en ont le mieux écrit, & qui n'ont pas été Poëtes. Enfin si l'on avoit donné quelque immunité aux Poëtes, tous les sujets de l'Empire Romain se feroient mis à faire des vers, & auroient prétendu passer pour Poëtes, pour s'exempter des charges de l'Etat. C'est alors que l'on auroit vû,

*Corvos Poëtas & Poëtridas picas.*

„ les corbeaux devenir Poëtes, & les pies  
„ Poëtesses. Qu'on ne me dise pas qu'on auroit pû établir des Tribunaux, qui auroient distingué les bons & les mauvais Poëtes. Il en auroit fallu un nombre prodigieux, pour lire & pour examiner les pieces qu'on leur auroit présentées, ce qui auroit été à charge à l'Etat; outre qu'il  
s'y



s'y seroit glissé de terribles abus, qu'il n'est pas besoin de décrire au long. Je dirai seulement que tous ceux qui auroient pû égaler *Chérile* (méchant Poète du temps d'*Alexandre*, & à qui ce Prince fit un gros présent, pour des vers faits à sa louange) auroient prétendu à l'immunité; comme étant bien raisonnable que des gens, qui auroient été jugez bons Poètes par *Alexandre* disciple d'*Aristote*, & admirateur d'*Homere*, fussent mis dans ce rang-là. Les Empereurs auroient été tous les jours importunez de vers de toutes les façons des Poètes qui se seroient plaints à eux, du prétendu tort qu'on leur auroit fait, en leur contestant ce glorieux nom. On ne peut pas dire à cela que chacun ne fait pas faire des vers; car quand il s'agit sur tout de la Langue maternelle, une infinité de gens s'imaginent d'en pouvoir faire; & cette imagination ridicule s'augmenteroit infiniment, par l'envie du gain.

† *Quis expedit Psittaco suum XAIPE,* † *Perfius*  
*Picâsque docuit verba nostra conari?* *in Prolo-*  
*Magister artis, ingenique largitor* *go.*  
*Venter, negatas artifex sequi voces.*  
*Quod si dolosi spes refulserit nummi,*  
*Corvos Poëtas & Poëtridas picas*  
*Cantare cernas Pegaseium melos.*

„ Qui a appris, dit un Poète, aux Perro-  
 „ quets à dire *bonjour* en Grec, & aux  
 „ Pies à effaier de parler comme nous?  
 „ Le Ventre, qui est le maître des arts,  
 „ qui donne de l'esprit & qui fait imiter des  
 „ paroles, que la nature n'a point appri-  
 „ fes. Que s'il y avoit l'apparence trom-  
 „ peuse du moindre gain, vous verriez  
 „ les Corbeaux devenus Poètes & les Pies  
 „ Poétesses chanter d'admirables vers. Je  
 ne conseillerois à aucun Prince de l'essaier,  
 mais pour ne pas laisser éteindre l'esprit  
 poétique, on peut donner des recompen-  
 ses à ceux qui sont capables d'enseigner  
 les autres Sciences, & leur permettre de  
 faire quelquefois des vers, s'ils y ont du  
 talent.

Si les Poë-  
 tes Epi-  
 ques ont  
 écrit à  
 dessein  
 d'instrui-  
 re, ou de  
 divertir.

VIII. J'AI dit dès le commencement de  
 cet Ouvrage, qu'il n'étoit pas inutile qu'il y  
 eût eu des Poètes. Je ne prétens pas m'en  
 dédire, en cet endroit; mais je soutiens  
 que les Poètes Epiques ne se proposent  
 nullement d'instruire, comme la princi-  
 pale partie de leur dessein, mais uniquement  
 de donner du plaisir au Lecteur, & de  
 l'instruire seulement autant que cela peut  
 servir à l'ornement du Poème. Je sai que  
 ceux qui ont écrit de l'Art Poétique sont  
 d'un sentiment contraire, mais je suis per-  
 suadé qu'ils ont plutôt dit ce que les Poë-  
 tes

tes auroient dû faire que ce qu'ils ont fait. Pour en convaincre aussi le Lecteur, il ne faut qu'examiner quelques unes de leurs principales raisons.

Un homme \* d'esprit, qui a écrit en Fran- \* *Le Bossu*  
 cois du Poëme Epique, avec beaucoup d'art *Liv. 1.*  
 & de netteté, définit ainsi l'Epopée; c'est, *Ch. 3.*  
*dit-il, un discours inventé avec art, pour for-*  
*mer les mœurs, par des instructions déguisées*  
*sous les allegories d'une action importante, qui*  
*est racontée en vers, d'une manière vrai-sembla-*  
*ble, divertissante & merveilleuse.* Mais, si l'on  
 y prend garde de près, on s'appercevra  
 que cette définition n'est la définition que  
 d'une idée. Car enfin si je nie qu'il paroisse,  
 par aucun endroit d'*Homere* & de *Vir-*  
*gile*, qu'ils aient eu d'autre dessein que celui  
 de plaire à leurs Lecteurs, personne ne  
 sauroit prouver le contraire. On dira  
 peut-être que l'on peut tirer certaines in-  
 structions des événemens, qu'ils racontent  
 dans leurs Poëmes. Mais je soutiens que  
 quelque narration, que l'on fasse, il y au-  
 ra de même toujours quelque moralité à  
 en tirer, quoi que celui qui a fait le dis-  
 cours n'y ait jamais pensé. Prenez quel-  
 que Roman, ou quelque Historiette,  
 qu'il vous plaira; & je m'engage d'enti-  
 rer des instructions morales, que l'Au-  
 teur du Roman, ou de l'Historiette n'au-

ra eu aucun dessein de nous donner. Comme l'homme est une Intelligence sujette à des Loix qui reglent sa conduite, on n'en sauroit presque rien raconter, sur quoi l'on ne puisse moraliser tant que l'on voudra. Pour être donc assuré qu'un Poëte a eu dessein de nous donner de certaines leçons, il faudroit qu'il l'eût dit lui même, ou au moins qu'il l'eût marqué dans ses Ecrits, d'une manière qui ne fût point douteuse. Or il est certain qu'il n'y a rien dans *Homere*, ou dans *Virgile*, qui nous puisse convaincre qu'ils ont eu dessein de nous instruire de certaines Moralitez.

Je pose même en fait, que si en raisonnant on tire de ces Poëtes des instructions morales, conformes aux idées de vertu & de vice qu'ils pouvoient avoir (car il les faut juger, par leurs idées, & non par les nôtres;) on en tirera aussi, par de semblables raisonnemens, des conclusions toutes contraires. Cela étant, il est visible que ce qu'ils disent en faveur de la vertu, & contre le vice doit être d'une très-petite utilité.

Voions ce qu'on dit de la Fable de l'Iliade, ou de ce que le Poëte a inventé, dans le dessein d'insinuer une certaine chose aux Grecs. † On nous dit qu'*Homere* voyant

‡ Ibid.

¶ VIII.

voiant la Grèce divisée en autant d'Etats, qu'elle avoit de villes, & néanmoins contrainte de se réunir souvent, en un seul corps, contre ses ennemis communs ; il entreprit de lui faire voir, dans son Iliade, qu'il n'y avoit que la bonne intelligence qui pût faire réussir des desseins formez & conduits par plusieurs Chefs : & au contraire que la mesintelligence, a toujours été la ruine inévitable de ces confédérations. *Homere*, dit-on, a donc pris pour le fonds de sa Fable, cette grande vérité, que la mesintelligence des Princes ruine leurs propres Etats. *Je chante*, dit-il, *la colère d'Achille, si pernicieuse aux Grecs & qui a fait périr tant de Heros, le Roi Agamemnon & ce Prince s'étant séparés en se querellant.*

J'avoué que l'on peut tirer cette instruction de l'Iliade, & qu'*Homere* raconte les maux que les Grecs souffrirent, pendant qu'Achille étoit irrité contre Agamemnon. Mais quoi qu'il eût raconté, on en eut pû tirer quelque Moralité, comme je l'ai déjà dit ; & l'on ne lit, en aucun endroit de son Poëme, qu'il se soit proposé ce but. Tout ce qu'on en dit n'est que par simple conjecture. On a autant de droit de la rejeter, que de la proposer. Si l'on peut conclurre de la narration d'*Homere*, touchant les Grecs, qu'il falloit,

dans

dans une confédération, comme la leur, que l'on se soumît à un seul Général; ne peut-on pas tirer une leçon toute contraire de ce qu'il dit des Troiens? Parce qu'ils obéissoient tous à Priam, qui se laissoit gouverner par ses fils; & que leurs Chefs & ceux de leurs Alliez suivoient aveuglément l'avis d'Hector, ils se perdirent entièrement. *Homere* nous apprend donc aussi par là, que la trop grande autorité d'un Prince, comme étoit celle de Priam, soutenue de ses fils, est la ruine de l'Etat; qu'aucune concorde ne peut sauver, lors qu'il est trop mal gouverné. Il auroit bien mieux valu, pour ce Prince & pour sa famille, qu'ils n'eussent pas eu assez d'autorité pour retenir Helene, malgré les Troiens; puis qu'en la rendant à son époux, ils auroient évité une guerre, qui leur causa les plus affreux malheurs, dont les Poètes aient jamais parlé. Que ne pourroit-on pas dire, à cette occasion, sur cette admirable maxime de la bonne Politique; qu'il ne doit y avoir, dans un Etat bien réglé, aucune autorité au dessus des loix; ou aucune personne, qui puisse faire tout ce qu'elle trouve bon, sans avoir rien à craindre? On feroit aussi un beau commentaire sur le conseil de † Polydamas de rentrer dans la ville de Troie, pour éviter la colère

† *Voiez le  
Liv.  
xviii,  
de l'Iliade.*

ler d'Achille, & sur la réponse d'Hector, où l'on montreroit qu'un Général doit écouter le conseil des principaux Officiers, & qu'il vaut mieux laisser échapper l'occasion de remporter quelque avantage sur l'ennemi, que de se perdre entièrement en obéissant à un Général, qui abuse de son autorité, & qui hazarde tout. On diroit encore qu'*Homere* ne s'est point proposé de montrer que la division est ruineuse; puis qu'il introduit, dans son Poëme, les Dieux étrangement \* divisez entre eux, sur le sujet des Troiens & des Grecs; sans qu'il crût qu'on les pût blâmer pour cela.

\* *Voiez particulièrement le Liv. XX.*

Pour venir † à l'*Odyssée*, on dit que le principal dessein du Poëte est de faire voir que l'absence d'une personne hors de chez soi, ou qui n'a point l'œil à ce qui s'y fait, y cause de grands desordres; de sorte que le principal de l'action & le plus essentiel est l'absence du Heros. On ne peut pas nier qu'*Homere* n'ait voulu décrire l'absence d'*Ulysse*, & les desordres qu'elle causa chez lui; mais qui peut assurer que c'est là son principal dessein, & que ce n'est pas pour toucher, & pour divertir le Lecteur; en lui donnant de la pitié pour *Ulysse* & pour sa famille, & en excitant son admiration & sa curiosité, par les accidents extraordinaires qui lui arrivent?

† *Le Bou Liv. I. c. 10.*

vent ? Il a fallu faire Ulyffe fort prudent & tort favorisé des Dieux, pour se tirer des dangers où il se trouva; ce qui le rend plus admirable, & qui lui attire l'estime du Lecteur. J'avouë que parmi tout cela, il y a beaucoup de bonnes instructions; mais ce n'est que la broderie de la Fable, & non le principal dessein du Poëte. On en trouve de semblables, dans tous les Romans; dont les Auteurs n'ont eu néanmoins d'autre dessein que celui d'amuser le Lecteur, en lui racontant agréablement un mensonge, comme une histoire véritable. On ne peut donc tirer de là aucune conséquence, en faveur d'*Homere*, à moins que d'attribuer aussi à *Scudery* & à *Calprenede* la vuë philosophique d'instruire le Public par leurs Romans; dont l'unique but étoit d'amuser & de divertir les personnes, qui ne savent à quoi employer leur loisir.

Outre cela, pour insinuer qu'un Prince ne doit pas s'absenter de chez lui, il auroit mieux vallu prendre quelque autre personnage que celui d'Ulyffe; qui étoit sorti malgré lui de sa maison & de sa patrie, & qui n'en demeueroit absent que par force. Il auroit fallu choisir quelcun, qui fût sorti par imprudence, & qui demeurât dehors par mauvaise conduite; ce qui



qui auroit marqué bien plus clairement ce que le Poëte auroit eu dessein d'enseigner. En voyant l'imprudence punie, on comprendroit bien plus facilement, qu'il faut qu'un Prince demeure chez lui; qu'en voyant arriver du desordre dans la maison d'un homme, qui n'est absent, que parce qu'il lui est impossible de revenir.

Mais quand ces raisons ne seroient pas aussi fortes, qu'elles le sont; on pourroit renverser tout d'un coup la conjecture que l'on a rapportée, touchant le dessein d'*Homere* dans l'*Odyssée*; en proposant d'autres conjectures, qui n'auroient pas moins de vrai-semblance. Rien n'empêcheroit qu'on ne dit, sur les mêmes principes, que le dessein du Poëte a été de montrer, qu'aucun retardement, de quelque nature qu'il puisse être, ne peut empêcher l'exécution des arrêts de la Destinée. C'est un dogme, qui n'est pas rare dans *Homere*, & dont l'*Odyssée* n'est que le commentaire. On y voit Ulysse dans des plaisirs, & dans des tentations considérables, pour lui faire oublier sa patrie. On le voit dans des dangers affreux, d'où il sort heureusement parce que le Destin vouloit qu'il retournât chez lui. *Homere* ne dit \* pas fort loin du \* *Odyss.* commencement de l'*Odyssée*, que lors *vers. 16.* que les années de l'absence d'Ulysse s'étoient *Lib. 1.*  
écou-

écoulées, le temps fut venu auquel les Dieux avoient destiné son retour chez lui, dans l'île d'Ithaque, il ne se trouva pas sans peine, même parmi ses amis.

On pourroit aussi dire qu'*Homere* auroit eu dessein de décrire l'amour conjugal, en représentant d'un côté *Penelope* inébranlable aux caresses & aux menaces de ses amans, pendant une si longue absence; & se laissant plutôt ruiner par tous ces gens-là, qui en lui faisant l'amour vivoient à ses dépens, que d'accorder à aucun d'eux ce qu'il souhaitoit: & de l'autre *Ulysse* ne pouvant être débauché ni par *Circé*, ni par *Calypso*, ni par la fille d'*Alcinoüs*, mais souhaitant toujours passionnément de revoir *Penelope*; à qui il n'étoit pas néanmoins si fidele, qu'elle lui étoit. Mais cela même sert à faire voir sa constance, puisque des Déeses, comme *Circé* & *Calypso*, qui ne lui refusoient rien, ne purent le retenir dans leurs agréables îles, pas même en lui offrant l'immortalité. Il est vrai qu'*Homere* fait entrer, dans le desir qu'*Ulysse* avoit de retourner, l'amour de la patrie; mais il n'est point incompatible, avec celui de sa femme. *Patria*, † dit *Ciceron*, *tanta est vis, ac tanta natura, ut Ithacam illam in asperrimis saxulis, tamquam nidulum affixam,*  
sapien-

† *De Orat.*  
 2or. L. I.  
 §. 44.

*sapientissimus vir immortalitati anteponeret.*

„L'amour de la patrie a tant de force,  
„& il est si naturel, qu'un homme très-  
„sage préféreroit Itaque, qui est placée  
„comme un nid d'oiseau, entre des cail-  
„loux très-rudes, à l'immortalité.

On m'avouëra que puis qu'on peut don-  
ner tant de sens differens à la prétendue  
allegorie, qui compose l'*Odyssée*; il n'y  
a pas grande apparence qu'*Homere* s'en soit  
proposé aucun en particulier, comme le  
but de son Ouvrage; ou que s'il avoit eu  
ce dessein, il l'auroit fort mal executé.

Une Allegorie si obscure, qu'elle est éga-  
lement susceptible de divers sens, n'est  
plus une Allegorie, mais une Enigme.

Ce que l'on dit du dessein \* moral, que \* *Le Bossu*  
*Virgile* s'est proposé dans l'*Eneïde*, n'est *Liv. I.*  
pas mieux fondé. On nous veut persua- *c. 11.*  
der que ce Poëte avoit dessein d'instruire  
Auguste; comme le fondateur d'un grand  
Empire, & lui inspirer, aussi bien qu'à  
ses successeurs, le même esprit & la mê-  
me conduite, qui avoient fait cet Empire  
si grand. Un Romain, dit-on, très-sa-  
vant & grand Politique (c'est *Cicéron*) nous  
apprend que la douceur étoit tellement  
l'esprit de cet Etat, qu'elle y regnoit jus-  
qu'au milieu de la guerre; & qu'il n'y  
avoit qu'une nécessité absolue, qui pût

en suspendre l'effet. On soutient que c'est là l'instruction, que *Virgile* a voulu donner aux Empereurs Romains, dans son *Eneïde*.

Mais premièrement on peut dire que *Virgile* représente bien par tout Enée dévot & attaché à suivre les ordres des Dieux; mais qu'au reste, il ne lui fait point exercer de douceur extraordinaire, envers les vaincus. On ne voit pas qu'il étale, en aucun lieu, sa clémence. Au contraire il lui fait tuer sans quartier, dans les combats, tous ceux qui l'implorent.

En second lieu, si l'on vouloit raisonner; dans la supposition que *Virgile* s'est proposé de donner des instructions morales; on diroit plutôt qu'il a dessein de montrer qu'il faut se soumettre aux ordres de la Providence, quoi qu'ils paroissent durs & difficiles à exécuter. C'est là une pensée, qui regne dans toute l'*Eneïde*, comme il seroit facile de le faire voir. On pourroit dire aussi, qu'il auroit eu dessein de faire connoître aux Romains, que l'établissement d'un grand Empire ne se fait point, sans une providence particulière du Ciel, & leur inspirer par conséquent de la dévotion. Mais ces projets ne tombent guere dans une ame Epicurienne; & tout le monde sait que *Virgile* étoit dans les senti-

sentimens d'Epicure , aussi bien que son bon ami *Horace*.

S'il faut dire la verité, comme elle est; il y a grande apparence , que *Virgile* n'a voulu que flatter les Romains & en particulier *Auguste*; en faisant un Roman sur l'origine de leur Empire, & de la famille *Julienne*, qu'il fait descendre d'*Iulus* fils d'*Enée*, selon la tradition de cette famille. C'est là le but du Poëte, qui ne perd guere d'occasion de flatter ou *Auguste*, ou tous les Romains, & non pas d'exhorter les Empereurs à la clémence.

Voilà donc les projets moraux des trois plus beaux Poëmes Epiques, qui aient jamais été faits , entierement renversez; après quoi, il ne fera pas difficile de croire que les Poëmes Tragiques n'ont pas eu des desseins plus relevez. *Aristote* \* dé-<sup>\*Chap. IV. de sa Poë- tique.</sup> nit ainsi la Tragedie; C'est, dit-il, une imitation d'une action grave, entiere & qui a une juste grandeur &c. qui par le moien de la compassion & de la terreur acheve de purger en nous ces sortes de passions, & toutes les autres semblables. Ainsi les Poëtes Tragiques se proposeroient de guerir les passions de leurs Auditeurs, ou au moins de les diminuer, en excitant en eux la compassion & la terreur. Je ne voudrois pas

pas dire que jamais aucun Poëte Tragique ne s'est proposé un dessein moral ; mais je croi que la plûpart du temps ils n'y ont pas pensé, & que les Moralitez, qu'ils mêlent dans leurs pieces, y sont plutôt pour embellir le sujet & pour plaire à l'Auditeur, qu'à dessein de calmer ses passions. En y représentant les malheurs de la vie humaine & l'incertitude de tout ce qui la regarde, à dessein de toucher, il se pourroit faire que quelquefois les Auditeurs, frappez de ce qu'ils auroient oui dire, se modéreroient un peu plus, dans leurs desirs & dans leurs emportemens. Mais la terreur & la pitié ne se guerissent pas en les excitant souvent dans le cœur, au contraire les hommes s'y accoûtument si bien, que la moindre chose est capable en suite de les émouvoir. C'est ainsi que se forment toutes les habitudes. A force d'avoir souvent les mêmes mouvemens, ils deviennent si naturels, qu'il est très-difficile de s'en défaire. Mais on dira peutêtre néanmoins qu'à force de considérer les objets tristes & propres à effrayer, que les Tragedies nous représentent, nous pourrions devenir, avec le temps, moins sensibles à la compassion & à la frayeur : comme les soldats s'accoûtument à mépriser les dangers, dans lesquels ils  
se

se trouvent souvent engagez. Mais cette comparaison ne vaut rien, parce que les soldats font ce qu'ils peuvent, toutes les fois qu'ils se trouvent en danger, pour n'en avoir point peur, & pour se rassurer les uns les autres: au lieu que le Poëte Tragique n'oubliant rien de ce qu'il peut employer, pour émouvoir ses Auditeurs; & ces derniers ne s'opposant nullement à son dessein, ils se font une habitude des passions qu'il excite en eux.

On dira encore que les exemples des malheurs de la vie humaine, que l'on voit dans les Tragedies, disposent ceux qui les ont souvent vû jouer à s'en étonner moins lors qu'ils leur arrivent à eux mêmes. \* Il est vrai que les Philosophes tâchent de faire cet usage de la Tragedie, & qu'ils en tirent souvent des exemples pour porter les hommes à la constance. Mais autre chose est tâcher de tirer quelque utilité d'un usage qui est établi; & faire cette même chose, dans un certain dessein. Les Philosophes font bien de tâcher de porter les hommes à la vertu, par les objets mêmes de leurs passions & de leurs plaisirs; mais les Poëtes Tragiques se font bien plus proposez l'applaudissement du peuple, & son divertissement, que sa correction. Aussi par-

† Vide  
Marc.  
Antoninum  
Lib. XI.  
n. 6. & ad  
eum locum  
Th. Gatakerum.

venoient-ils bien plus souvent à la première de ces deux fins, qu'à la seconde.

Les Poètes Comiques prétendoient néanmoins aussi avoir part à cet honneur; & l'on disoit communément *enseigner la Comedie*, aussi bien que la Tragedie, pour dire publier des pieces de Théâtre. En effet en représentant la vie commune & en raillant les sottises des hommes, ils pouvoient peut-être produire plus d'effet, qu'en leur étalant les malheurs extraordinaires des Héros de la Fable, comme faisoient les Poètes Tragiques. Il y a peu de Rois & de grands Seigneurs, à qui seuls les exemples de la Tragedie peuvent bien quadrer. Il y a au contraire une infinité de particuliers, qui peuvent voir utilement le ridicule de leurs passions jouë dans les Comedies. Mais afin que les Poètes Comiques puissent passer pour des *Maîtres publics de la Vertu*, il faudroit qu'ils eussent été Philosophes; ou qu'il n'y eût eu que des Philosophes, qui eussent fait des Comedies. Cela n'étant point, il est arrivé que les Comediens, étant composées par des gens peu réglez, n'ont pas moins servi à introduire les vices, qu'à en faire voir le ridicule. Elles ne représentent la débauche & plusieurs autres vices comme blâmables, que lors qu'ils sont venus à



un assez grand excès; c'est à dire, lors seulement qu'ils peuvent nuire à l'établissement & à la fortune de ceux qui s'y abandonnent. Or la bonne Philosophie demande bien plus de vertu, qu'il n'en faut pour ne pas se diffamer, & pour ne pas se perdre dans le monde. Aussi, quoi qu'on en puisse dire, les Poètes Comiques ne semblent avoir eu autre chose en vue, que de divertir le Public, & de gagner de la réputation & de l'argent, en le divertissant. Pour cela, il a fallu nécessairement mêler beaucoup de Moralitez dans les conversations de leurs personnages; parce que l'on tient souvent de semblables discours, & parce qu'après avoir bien ri, le Public se divertit à moraliser de temps en temps; plutôt pour changer de mœurs, que pour s'instruire. Preuve de cela, c'est qu'on n'en faisoit aucun profit, comme un Poète Comique l'a fort bien remarqué \* dans ces vers.

† *Plautus* €  
in *Rud.*  
*Act. IV.*  
*Sc. 7.*

*Spectavi ego pridem Comicos ad istum modum.*

*Sapienter dicta dicere atque iis plaudier,  
Cum illos sapientes mores monstrabant populo;  
Sed cum inde suam quisque ibant divorsi domum,*

*Nullus erat illo pacto, ut illi jufferant.*

„J'ai vû souvent qu'après que les Poètes  
 „Comiques avoient dit de bonnes choses  
 „& qu'ils en avoient été applaudis pen-  
 „dant qu'ils enseignoient les bonnes  
 „mœurs au peuple ; chacun s'en étant  
 „retourné chez soi, personne ne suivoit  
 „leurs avis.

Je ne prétends pas prouver , par tout ce discours , que l'on ne puisse pas donner en vers de très-utiles préceptes , & que l'on n'en ait en effet donné. J'ai seulement voulu faire voir que ce que l'on dit, des desseins-moraux des plus beaux Ouvrages de l'ancienne Poësie , a bien plus d'apparence que de solidité , lors qu'on le considère de près. Cela n'empêche nullement qu'un Poëte , qui auroit goûté les bonnes-maximes d'une Philosophie un peu plus severe , que celle des plus grands Poètes de l'Antiquité , & qui les posséderoit comme ils possédoient les opinions de leur temps, ne pût entreprendre un Poëme , dans les mêmes vues qu'on leur a vainement attribuées ; & rétablir ainsi l'honneur de la Poësie diffamée , par les défauts que l'on y a remarquez. C'est de ce Poëte, dont on pourroit veritablement dire ce qu'*Horace* dit de celui qu'il tâchoit de former dans son *Art Poétique* :

*Omne*

*Omne tulit punctum, qui miscuit utile dulci,  
Lectorem delectando, pariterque monendo.*

„Celui-là gagne les suffrages de tout le  
„monde, qui mêle l'utile à l'agréable, en  
„divertissant le Lecteur, & en lui don-  
„nant en même temps de bons avis. Mais  
j'ai grande peur, que ce Poète ne soit  
pendant long-temps; qu'une pure idée sans  
réalité.

## II. De la vraie & de la fausse éloquence.

**I**L n'y a rien que l'on estime davan-  
tage que l'Eloquence, non seulement  
parmi les personnes savantes, mais même  
parmi le peuple. Cependant il n'y a guere  
de Science, dont on ait communément  
une idée moins juste. On peut dire que  
c'est la chose du monde la plus utile,  
quand on la possède véritablement; mais  
on doit dire aussi, que lors que l'on croit  
seulement l'avoir, & que l'on en persua-  
de la multitude, il n'y a guere de chose  
plus nuisible. Non seulement on prend  
un fantôme, pour quelque chose de réel;  
mais souvent même, au lieu de la Verité,  
on persuade le Mensonge; ou du moins  
au lieu d'éclaircir la Verité, on l'envelop-  
pe de très-épaisses ténèbres. J'appelle veri-

table Eloquence, afin que l'on ne s'y trompe pas, l'Art de dire la Verité, comme on la doit dire pour en convaincre des personnes raisonnables, pour les rendre attentifs, & pour les toucher, s'il est nécessaire, en la disant. Au contraire, la fausse Eloquence est l'Art, si on peut lui donner ce nom, de proposer le Mensonge comme la Verité, & de faire rendre au premier le respect qui n'est dû qu'à la seconde; à quoi l'on doit joindre la mal-habileté de ceux qui proposent la Verité même, d'une manière si indigne, qu'ils en font douter ceux à qui ils en parlent, & que personne ne les écoute, ni n'est touché de leur discours, quoi que le fonds en soit véritable.

Pour faire voir toute l'excellence de la véritable Eloquence, & tous les désavantages de la fausse, il faudroit faire une Rhétorique entière; ce que je n'ai garde d'entreprendre, en cet endroit. Je ferai seulement quelques réflexions générales, sur les quatre parties de cette Science, *l'Invention, la Disposition, l'Expression, & la Prononciation.*

*De l'Invention.*

I. *L'Invention* consiste, comme l'on fait, à découvrir ce que l'on peut dire, sur le sujet que l'on doit traiter, mais comme on ne doit pas dire tout ce qui se présente à l'es-

l'esprit, quoi que le sujet le renferme, parce qu'on ne finiroit point; il faut nécessairement faire un choix des pensées les plus propres au but, que l'on se propose. C'est en quoi consiste l'art & l'habileté d'un Orateur. A moins que d'être stupide & sans lecture, il n'est pas possible de manquer absolument de matière, quand on a quelque vérité, ou quelque fait à traiter; mais à moins que d'entendre l'art de penser juste & d'y avoir fait souvent de longues & de profondes réflexions; à moins que d'avoir du goût, & du discernement, on fait ordinairement un mauvais choix entre les choses qui se présentent à l'esprit. On s'étend beaucoup sur ce qui est peu important, on s'attache même à des choses qui ont une liaison trop éloignée avec le sujet, que l'on traite: pendant que l'on omet celles qui sont les plus importantes & les plus essentielles, ou qu'on ne les touche que légèrement. C'est ce qui arrive tous les jours, sur tout aux Prédicateurs; qui, sans entendre les regles de l'Art, n'apprennent à prêcher que par coutume.

Mais pour dire quelque chose de plus particulier, on commet en cette occasion principalement trois fautes; qui ne paroissent pas telles aux yeux de ceux qui ne savent pas distinguer la véritable Elo-

quen-

quence de la fausse, mais qui n'en sont pas moins grandes, & qui, à cause de cela même, produisent de très-mauvais effets.

La première, c'est qu'une infinité de gens s'imaginent que pourvû qu'ils parlent beaucoup, de sorte que la matière ne leur manque point, c'en est assez pour passer pour éloquens ; à moi qu'ils ne soient d'ailleurs tout à fait destituez des talens extérieurs, qui regardent le stile & la prononciation. Parler une heure, ou deux, sur un pied de mouche, quoi que sans choix & sans discernement, paroît la plus belle chose du monde ; pourvû qu'on n'hésite point, & qu'on s'émeuve beaucoup. On s'imagine d'aquerir la réputation d'homme d'esprit, en dépit du bon sens ; comme si l'un pouvoit être, sans l'autre. Il en est de même des Auteurs, que des Orateurs ; quoi qu'ils devroient être d'autant plus severes dans le choix de leurs pensées, qu'un Lecteur est infiniment plus difficile à contenter, qu'un Auditeur. Cependant pourvû qu'ils puissent faire un gros Livre & que les paroles ne leur manquent pas, quand on les attaque ; ils croient satisfaire parfaitement à toutes les difficultez, & répondre à toutes les objections. Aussi cette espede de gens attaque universellement tout ce qui ne s'accom-

mode

mode pas avec ses passions ; dans la confiance qu'un torrent de paroles les tirera facilement d'affaire , & que ce secours ne leur manquera jamais. Je connois un homme de ce caractère, qui croit que parler & prouver c'est tout un ; de sorte que quand il a beaucoup parlé , il s'imagine qu'il a apporté quantité de preuves, & qu'au contraire ceux qui parlent peu ne prouvent rien. Il se persuade que l'on compte les périodes sur le papier, comme l'on compte les soldats dans les armées ; & que plus on emploie d'encre, plus on a d'apparence de raison. On peut appliquer à cet homme-là ce mot de † *Salluste* : *satis loquentia, sapientia parum*, assez de paroles, mais peu de bon sens. Au contraire ceux qui sont véritablement éloquens , après s'être formé une idée nette des propositions qu'ils veulent prouver, (car enfin c'est là le but de tous les discours, quels qu'ils puissent être, s'ils sont raisonnables) cherchent entre les preuves, que l'on en peut donner, celles qui leur paroissent les plus simples, les plus directes, & les plus sensibles , & abandonnent tout le reste. Ils embellissent ensuite les preuves, qu'ils ont choisies, de tous les ornemens, dont la solide Eloquence a accoutumé de se servir, & dont je parlerai dans la suite de ces réflexions.

† *Voiez Aulugel. le Liv. 1. c. 15.*

flexions. Lors qu'ils ont un sujet abondant, & qui mérite que l'on s'y étende, ils parlent plus long-temps, quand leur sujet est stérile, ou qu'il ne s'agit point d'une chose, qui mérite qu'on en traite fort au long, ils finissent plutôt. En un mot, ils étendent leurs discours, selon la nature de leur sujet; au lieu que les autres amplifient leurs sujets, selon l'envie démesurée qu'ils ont de parler, ou d'étaler leur prétendue Eloquence. Les premiers parlent, quand ils ont à dire quelque chose, qui mérite d'être écouté; & les derniers ne se taisent jamais, que lors que personne ne les écoute.

La seconde faute, que l'on remarque dans ceux, qui n'ont qu'une fausse Eloquence, & qui concerne le choix de ce qu'on doit dire; c'est qu'ils croient que s'il ne leur est pas permis de dire tout ce qui leur vient dans l'esprit, ils ne sont néanmoins pas obligez de n'employer que des preuves concluantes. Ils sont persuadez, qu'on les doit regarder comme des gens, dont le discernement est délicat, lors qu'ils n'emploient aucun raisonnement, qui soit palpablement absurde, ou qui choque l'imagination. Les plus légères vraisemblances, & les plus incertaines probabilités leur suffisent. Ils confondent perpetuel-



niellement le possible avec le vrai-semblable, & le vrai-semblable avec le vrai. Leurs discours & leurs ouvrages sont pleins de raisonnemens de cette nature, qui ne souffriroient pas plus l'examen de la Logique, qu'un metal doré ne souffriroit l'épreuve de la Coupelle. Si on les réduisoit en syllogismes, & que l'on prit garde avec soin à l'ambiguité des mots, & aux principes qu'ils supposent; on s'appercevroit d'abord, que ce ne sont que de purs sophismes, fondez sur des équivoques ou sur des suppositions insoutenables. On verroit qu'en raisonnant de la sorte, il n'y a rien qu'on ne pût combattre, & que l'on ne pût prouver. On trouve quantité d'exemples de ce que je dis, dans les Ecrits des anciens Philosophes & des Peres de l'Eglise; sur tout quand ils disputent, ou qu'ils raisonnent sur le Vieux Testament. A chaque pas, on voit des suppositions tout à fait incertaines, & qu'il seroit impossible de prouver, si on les nioit; & des raisonnemens qui ne sont appuiez que sur l'ambiguité de quelques mots, qu'ils ne se sont pas voulu donner la peine d'éclaircir, pour avoir occasion de raisonner à perte de vue. On me dira peut-être que l'on doit parler plus respectueusement des Peres; & que le consentement de l'Antiquité à rai-

raisonner de la sorte , prouve que cette manière de discourir est bonne. Mais il ne s'agit pas ici de dogmes de Théologie, sur lesquels on a accoutumé de faire valoir leur autorité; il s'agit de Logique, où il n'y a point d'autorité à citer, que les Regles de l'Art. Quiconque les viole est condamnable, devant le tribunal des Logiciens; fût-ce même un Concile Ecumenique, confirmé par plusieurs autres. Il n'y a point d'autorité au monde, qui puisse faire des loix arbitraires du bon raisonnement, ou changer un sophisme en un bon syllogisme, ou faire qu'un raisonnement juste devienne sophisme, sans y rien changer. Il n'y a personne, qui puisse accorder des immunités contre les droits de la Raison, ou faire quelque exception en faveur de qui que ce soit. Il faut observer ses Regles, ou subir sa condamnation. Les véritables Rhétoriciens suivent, en cette occasion, l'autorité des Philosophes, ou plutôt les lumières inviolables du Bon Sens. Ils soutiennent que quand il s'agit de prouver solidement quelque chose, on ne doit employer que des raisons concluantes. Si l'on veut se servir de raisonnemens vrai-semblables, ce que l'on en conclut ne peut pas être plus assuré, que les preuves qu'on en donne; l'on ne peut le débi-

débiter, que pour vrai-semblable. Comme il y a divers degrez de vrai-semblance, on doit aussi avoir égard à cela, & ne donner jamais de légères probabilités, que pour ce qu'elles valent.

Dans la Jurisprudence, par exemple; il n'y a point d'autorité, qui puisse faire passer une mauvaise conséquence pour bonne. Quand il s'agit de prouver quelque chose, par une Loi, ou par un Acte; il faut faire voir clairement que les termes de la Loi, ou de l'Acte ne peuvent pas être entendus d'une autre manière. La vrai-semblance, sur tout lors qu'elle est légère, ne sert qu'à se faire condamner; car l'Avocat de la partie, pour peu qu'il entende le métier, ne manque jamais de faire voir, que l'on ne dit rien de concluant; & les Juges demandent des preuves solides & non de simples conjectures. Si quelcun s'avisait de raisonner, dans le Barreau, sur les Loix, comme fait *Origene* sur la Bible; il seroit sifflé, & n'auroit en peu de temps aucune cause à plaider, à moins qu'il ne changeât entièrement de méthode. Qu'on dise tout ce qu'on voudra, les Peres n'ayant point eu de privilege du Ciel, qui les exemptât de suivre les Loix de la bonne Logique; rien ne nous peut obliger de croire que des raisonne-

mens, qui seroient mauvais par tout ailleurs, sont bons dans leurs Ecrits.

Cependant en bien des lieux, ceux qui se destinent à la Chaire les lisent, pour se former, sur leur éloquence, & pour se servir, dans le besoin, de leurs paroles ou de leurs raisonnemens; & comme ils n'osent pas employer les regles de la Logique, pour les examiner, ils apprennent peu à peu à raisonner comme eux, & à déclamer ensuite contre la Raison; de peur, comme il semble, qu'on ne s'apperçoive de leurs Sophismes. C'est là un des plus grands défauts de l'éloquence de la Chaire, telle qu'on l'estime dans les lieux, où les Peres passent pour des modeles. Il faut laisser sa Raison & sa Logique à la porte de l'Eglise, pour être édifié des prédications. Aussi ces suppositions arbitraires & ces raisonnemens irréguliers ont fait dire aux Italiens, de ces sortes de discours, que *il creder è di cortesia*, que ce n'est que par civilité, pour ceux qui les débitent, qu'on ne les rejette pas. Lors qu'ils entendent quelque fausse pointe, ou quelque raisonnement peu juste, ils répondent aussi, à cause de ce que je viens dire, *guardate questo per la predica*, gardez ces sottises pour quand vous prêcherez. Ils sont convaincus, par l'expérience, que bien des

des choses, que l'on souffre dans la Chaire, feroient ridicules dans une conversation sérieuse de personnes raisonnables.

Au contraire, la véritable Eloquence ne souffre que l'on débite pour vrai, que ce que l'on prouve d'une manière, où les Logiciens ne trouvent rien à reprendre. Si l'on n'a, comme je l'ai dit, que des choses vrai-semblables, ou probables à proposer, elle veut que l'on en avertisse l'Auditeur. Comme elle n'a aucun dessein, que celui d'instruire, & d'instruire d'une manière solide; en sorte que l'Auditeur soit non seulement persuadé sur le champ, mais encore que la vérité qu'on lui a prouvée lui demeure dans l'esprit; elle n'emploie rien de ce qui peut le surprendre, ou l'éblouir dans le moment, mais qui s'évanouit dans la suite du temps. Elle ne se sert que des lumières éternelles & invariables du Bon Sens, qui paroissent d'autant plus véritables, qu'on les examine de plus près.

Il y a néanmoins une occasion, où il est permis de se servir de raisonnemens foibles, pour un peu de temps. C'est lors que ceux qui nous écoutent, ou qui nous lisent en sont plus touchés, que par de bonnes raisons. On est alors obligé de s'accommoder à leur foiblesse, pour les gagner, & être ensuite en état de les mieux

instruire , dès qu'ils pourront écouter ce qu'on a à leur dire , sans préjuger. L'esprit de l'homme est fier & ombrageux , & il ne peut souvent être détrompé que par lui-même , en se servant adroitement des principes qu'il admet , comme s'ils étoient véritables ; en sorte qu'il attribue le changement , qui se fait en lui , à ses propres lumières , & non à celles des autres. Il faut donc se servir de ses principes , qui sont souvent ou faux , ou incertains , comme s'ils étoient vrais ; pour lui en faire tirer une conséquence , qu'il n'admettroit pas autrement.

Si l'on n'avoit à faire qu'à des esprits droits & sinceres , & qui ne cherchassent que la Vérité , il n'y auroit qu'à la leur proposer clairement , pour les gagner. Mais il s'agit à tous momens de détromper des gens passionnez , & prévenus de mille préjuges contraires à la Vérité. Il faut , autant qu'il est possible , raisonner avec ces gens-là , ou sur des principes communs , ou sur leurs propres idées. Si l'on témoigne que l'on est trop éloigné de leurs sentimens , & qu'on regarde leurs erreurs avec mépris , ils croient qu'on les méprise eux mêmes , & cette seule pensée ferme leur esprit à la Vérité. C'est pour cela que les Maîtres de l'Art avertissent ceux qui veulent

lent persuader, de n'avancer quoi que ce soit, qui puisse blesser le moins du monde l'imagination de leurs Auditeurs, & leur faire soupçonner qu'on manque de respect, ou de considération pour eux. On peut remarquer cette sage précaution, dans les premiers discours que les Apôtres firent autrefois aux Juifs & aux Payens, qu'ils ménagerent autant qu'il leur étoit possible. On peut voir là dessus le discours que S. Paul fait aux Atheniens, au Ch. XVII. des Actes, où il se sert de l'inscription d'un autel, & des paroles d'un Poëte Grec, en leur donnant le meilleur sens qu'il se pouvoit; pour tâcher de gagner ces Idolâtres, comme par leurs propres principes. On voit aussi, dans ses Ecrits, qu'il ménageoit extrêmement les esprits des Juifs, avant qu'ils l'eussent contraint, par leurs mauvais traitemens, à rompre avec eux & à s'adresser aux Gentils. En ces occasions, on dit bien des choses, qui supposent des opinions vulgaires que l'on ne croit pas néanmoins tout à fait véritables. Mais on n'en doit jamais venir là, que par force; c'est à dire, lors que la Vérité seroit d'abord rejetée, si elle paroïssoit telle qu'elle est en elle même.

La troisième faute, que l'on peut reprendre, dans l'Eloquence de bien des

gens , c'est qu'ils croient qu'on les doit regarder comme des Auteurs, ou des Orateurs judicieux & de bon goût, lors que leurs raisons sont bonnes & concluantes; sans se mettre trop en peine, si elles sont au sujet, ou au moins si ce qu'ils se proposent de prouver est précisément ce qu'ils prouvent. Ils n'expriment pas assez clairement les questions, dont il s'agit; & les raisons, qu'ils emploient ensuite, ne conduisent point le Lecteur ou l'Auditeur à reconnoître les vérités, qu'ils s'engagent de prouver. Ils choisissent quelques raisonnemens, qu'ils étendent par diverses réflexions & qu'ils embellissent de plusieurs exemples; sans se mettre en peine d'autre chose, sinon si ce qu'ils disent est vrai en soi même, & s'il a quelque rapport avec ce qu'ils ont entrepris de traiter. Ainsi ils donnent le change à leurs Auditeurs, & s'ils ne les trompent pas, dans le fonds des choses; ils les trompent au moins, dans leur attente. Les Auteurs, que j'ai nommez, sont pleins de cette supercherie, s'il est permis de parler ainsi. Le titre de leurs Ouvrages & les promesses qu'ils font d'abord de traiter de certaines matières, attirent le Lecteur, qui souhaite d'en être instruit. Mais dès qu'il s'est mis à lire, il s'apperçoit que son Auteur lui donne  
toute



toute autre chose, que ce à quoi il s'attendoit. Il ne peut s'empêcher de dire, *quo nunc se proripit ille?* où s'enfuit donc cet Auteur? Il semble que dès qu'il a voulu entrer en matière, son imagination déréglée a emporté sa Raison, où elle n'avoit aucun dessein d'aller: comme un cheval fougueux emporte un homme, malgré lui, lors qu'il n'a pas assez de force ou d'adresse, pour le retenir & pour le conduire. Il court, avec beaucoup de force, il ne bronche point, mais il va là où on ne l'attendoit pas.

Au contraire, ceux qui savent parler & écrire selon les Regles de l'Art, proposent d'abord la question qu'ils veulent traiter, avec toute la clarté possible; en sorte que ni eux, ni ceux qui les écoutent, ou qui lisent leurs Ecrits, ne s'y peuvent pas tromper. Ils vont à leur but, par le chemin le plus droit & le plus assuré, & tout leur discours conspire, pour parler ainsi, à prouver la même chose. L'Auditeur, ou le Lecteur de son côté comprenant parfaitement ce qu'on a voulu démontrer, & les preuves que l'on en a apportées, se trouve satisfait & éclairé, d'une manière à ne pouvoir jamais être trompé sur le même sujet, pendant qu'il se souvient de ce qu'il a ouï dire, ou de ce qu'il a lû.

LES défauts, que je viens de remarquer, *Mauvais*

*effets de la  
fausse Rhetorique.*

quer, dans la fausse Eloquence, sont au moins en partie la source de plusieurs desordres, que l'on voit dans le monde; auxquels il n'y a que la veritable Rhétorique, qui pût remedier.

Le premier, c'est que ceux qui se laissent toucher, par la multitude des paroles, par de mauvaises raisons, ou par des pensées qui ne font rien au sujet, sont bien étourdis par le bruit des paroles & par le grand nombre des pensées; mais ils n'entendent rien, dans la matière. Encore qu'ils s'imaginent avoir beaucoup profité dans les discours de cette nature, qu'ils ont ouïs, ou qu'ils ont lûs; ils ne feroient dire ce qu'ils renferment, ni le réduire à certains chefs clairs & suivis. Tout est confus, tout est renversé, dans leur esprit; & comme la liaison & l'ordre servent infiniment à la mémoire, qui se trouble & s'efface sans leurs secours, ces gens-là ont bien tôt oublié ce qu'ils avoient lû, ou ce qu'ils avoient ouï dire.

Le second desordre, que cette Eloquence prétendue produit, c'est que ceux, qui s'y accoutument, perdent peu à peu l'esprit & le goût; & se trouvent enfin tout à fait incapables de juger de ce qu'il faut dire ou omettre, d'un bon, ou d'un mauvais raisonnement, de ce qui est à propos,

pos, ou non. Ils ne peuvent plus démêler ce dont il s'agit, de ce qui ne fait rien au sujet; ni discerner les preuves dont on se sert pour arriver à ses fins, de ce que l'on n'ajoute que par ornement, ou à cause de la ressemblance.

Le troisième desordre, c'est que si le but des discours, que l'on fait, est de corriger les défauts des Lecteurs ou des Auditeurs, la multitude des paroles inutiles, la foiblesse des raisonnemens, & le mauvais choix des pensées ne produisent que très-peu d'effet. Comme on est persuadé, sans savoir pourquoi, & que l'on n'a aucuns principes clairs & suivis, pour se garantir de l'erreur & pour bien régler sa conduite; les mœurs se ressentent infailiblement du desordre de l'esprit, on fait du bien & du mal, sans les discerner assez distinctement, & la vie devient un mélange perpétuel d'un peu de Vertu & de beaucoup de Vices. On connoit confusément les Regles générales du bien & du mal, & on les applique presque au hazard aux actions particulieres de la vie.

Supposons au contraire que, par miracle, il arrivât que dans un Roiaume, ou dans une République, il n'y eût pas un Orateur public, (on voit bien que j'entens par là les Prédicateurs) ni pas un

Ecrivain, qui n'observât exactement les Regles de la bonne Rhétorique, dont j'ai parlé ; je ne doute nullement que l'on ne vît bien tôt un changement considérable dans les discours, & dans la vie. Les Assemblées publiques seroient d'excellentes Ecoles, pour se former l'esprit & le cœur. On y apprendroit à ne se paier pas de paroles inutiles, à ne dire rien qui ne soit à propos, & à raisonner juste, sur les dogmes de la Religion, & sur la Morale; & ces lumieres se répandroient sur toute la vie & sur toutes les actions. On ne verroit plus tant de gens, qui ne font du bien que presque par hazard, & qui n'évitent le mal, que par bonheur; à cause des lumieres confuses & peu certaines, sur lesquelles ils reglent leur conduite. Mais il faut avouer, si l'on veut dire la verité, comme on le doit dans une chose de si grande importance, que l'on voit communément dix Orateurs propres à détruire, pour un qui est capable d'édifier solidement; de sorte qu'on ne doit pas s'étonner de voir la multitude ignorante tâtonner en plein midi, sans savoir quel chemin elle doit prendre, ou suivre aveuglément le premier qu'elle rencontre.

*De la Dis-* II. EN voilà assez sur l'*Invention*, qui  
*position.* est la plus importante partie de la Rhéto-

rique, & le fondement de toutes les autres; puis qu'il faut savoir ce que l'on doit dire, avant que de penser à le ranger, ou à l'exprimer. Il est néanmoins aussi d'une très-grande conséquence de bien disposer la matière, que l'on a trouvée en méditant; parce que la disposition sert infiniment à faire bien entendre ce que l'on veut dire & à faire sentir la force des preuves, dont on se sert.

Les Rhéteurs donnent de bons préceptes généraux, concernant la disposition du discours, à l'égard de l'ordre que l'on doit garder entre les parties qui le composent, & de ce que l'on doit observer dans chacune de ces parties. Je ne trouve rien à recire dans ce qu'ils enseignent là dessus, & je croi que ceux qui parlent en public, font bien de relire de temps en temps les préceptes des Maîtres de l'Art, dont la plupart sont fondez sur le Bon Sens. Mais il y manque une chose si considérable, que sans elle tous les préceptes ne fervent de rien. C'est qu'ils ne disent presque rien de l'ordre essentiel des pensées, entre elles, dans chaque partie du discours & qui est absolument nécessaire; soit pour éviter les redites, soit pour instruire plus facilement & pour convaincre le Lecteur, ou l'Auditeur. Cet ordre est

est non seulement nécessaire, dans les Discours, que l'on prononce, sans les publier en les imprimant; mais principalement dans les Livres, de quelque nature qu'ils soient. Cependant on peut dire que rien n'a été plus négligé, non seulement par les anciens Orateurs, mais sur tout par les Philosophes, dont la plupart des discours sont de véritables cahos. *Plutarque*, par exemple, parmi les Grecs, & *Senèque*, parmi les Latins, ont écrit avec la plus grande confusion du monde. Les Auteurs Ecclesiastiques les ont imitez, en cela. On voit les uns & les autres commencer souvent à traiter un sujet, sans proposer nulle part l'état de la question, en termes clairs & sans équivoques; & continuer à parler, sans savoir ni d'où ils viennent, ni où ils vont, jusqu'à ce que leur imagination ne leur fournisse plus rien. Lisez & relisez leurs Traitez, & leurs Discours, & vous en trouverez un très-grand nombre, où vous ne pourrez comprendre ni le principal dessein, ni la méthode qu'ils se sont pû proposer pour l'exécuter. Les meilleurs sont ceux, dont on peut apercevoir le but en gros, & dont on voit que la matière ne s'éloigne pas, quoi qu'il n'y ait aucun ordre. Ils ramassent quantité de matériaux, pour  
bâtir,

bâti, comme il semble, un bel édifice; mais ensuite ils mettent ces matériaux l'un sur l'autre, sans ordre & sans aucunes Regles d'Architecture. Aussi est-il très-difficile de bien débrouiller cette confusion de pensées, & de se former une idée claire & suivie de leurs sentimens; & c'est en partie ce qui cause tant de disputes, concernant leur doctrine.

Il faut avouer que ceux qui parlent ou qui écrivent aujourd'hui ont beaucoup plus de méthode, au moins pour la plupart; & il est incontestable qu'en cela nous surpassons de beaucoup les Anciens, quoi qu'en puissent dire les admirateurs de l'Antiquité. Néanmoins il y a encore une infinité de gens, qui n'ont jamais fait aucun réflexion sérieuse, sur la méthode de disposer des raisons, d'une manière propre à rendre le discours clair & concluant. S'ils réussissent quelquefois en cela, c'est par hazard, & ils pèchent le plus souvent contre les Regles les plus essentielles.

Ces Regles étoient demeurées comme cachées, parmi les Géometres, jusqu'au temps de *Descartes*, qui a fait voir le premier leur grande utilité, pour toutes sortes de matières. Depuis les ouvertures qu'il a faites en nôtre siècle là-dessus, plusieurs

† *Logica*  
*Joannis*  
*Clerici,*  
*denuo edi-*  
*ta anno*  
*1698.*

seurs personnes ont étendu & rectifié même ses pensées ; comme on le peut voir dans *la Logique de Port-Royal*, & dans *la Recherche de la Verité*. On a aussi traité la même matière, avec soin, dans \* une *Logique Latine* imprimée deux fois à Amsterdam, depuis quelques années ; & l'on a montré au long l'usage que l'on en peut faire, dans toutes sortes de recherches. Ces Livres sont trop communs, pour les transcrire ici.

Je dirai seulement en général, que ces Règles apprennent qu'il faut premièrement avoir une connoissance exacte de la question, que l'on veut traiter, & l'exprimer sans équivoque ; en second lieu, qu'il faut la diviser en ses parties, si elle est composée de plusieurs propositions ; troisièmement qu'il faut ranger ces propositions, en sorte que les plus simples & les plus faciles marchent les premières ; quatrièmement que les propositions qui suivent doivent naître de celles qui précèdent, autant qu'il est possible. Il y a d'autres Regles particulieres, auxquelles je ne m'arrêterai pas. Il suffit de remarquer que l'on viole étrangement ces Regles générales, & dans les Discours & dans les Ecrits. On se met à composer, sans bien savoir de quoi l'on veut traiter, & après



après quelque division mal entendue, on dit en chaque partie ce qu'on croit y appartenir, sans se mettre en peine dans quel ordre on le range. Bien des gens même, qui se piquent de bel esprit, affectent de débiter leurs pensées sans liaison, & se contentent que chacune en particulier ait du rapport avec le sujet qu'ils traitent. On appelle cela écrire & prêcher *par pensées*. C'est ainsi qu'est écrite une bonne partie des *Traitez*, qui composent le fameux recueil des *Essais de Morale*; dont on ne peut souvent comprendre le but, que fort en général, & dont la méthode est extrêmement brouillée. Quoi que le stile en soit beau & pur, & qu'il y ait quantité de belles pensées détachées; ces Ouvrages, s'il faut dire librement ce que l'on en pense, pris en gros sont pleins de galimathias, & de sophismes; seulement, comme je croi, parce que ceux qui les ont composez, n'ont pas sçu ce que c'étoit que bonne méthode, ou au moins l'importance qu'il y a à l'observer.

Cependant personne ne peut disconvenir de l'excellence des Regles, que l'on a rapportées; quand ce ne seroit que parce que toutes les veritez des Mathematiques en dépendent. On ne sauroit nier que l'ordre, qu'elles prescrivent, ne soit
 ad-

admirable, & pour éclairer l'esprit & pour toucher le cœur des personnes raisonnables. On ne sauroit douter non plus qu'il ne soit très-commode, pour ceux qui composent. Ils se forment par-là un plan de ce qu'ils doivent dire, avec beaucoup de facilité, dès qu'ils y sont accoutumés; & ils évitent les redites inutiles, & la peine de chercher des pensées détachées & de les lier ensuite, par des transitions forcées. J'avouë que ceux qui n'ont pas la coutume de se former le plan, qu'ils doivent suivre, & qui ont contracté l'habitude de parler sans cela, s'en trouvent gênés; mais ceux qui raisonnent mal n'aiment pas, pour la même raison, les Regles du bon raisonnement. S'ensuit-il qu'ils ne doivent pas tâcher de se corriger, ou que les autres les doivent imiter?

\* *Quintil.*  
*Lib. IV.*  
*c. 5.*

On peut seulement m'objecter quelques sentimens des Rhéteurs. Ils disent, par exemple, \* qu'il n'est pas bon de diviser sa matière, avec exactitude, parce  
 „ que cela semble trop étudié & que la plû-  
 „ part des choses sont plus agréables, lors  
 „ qu'elles paroissent inventées sur le champ  
 „ & nées de la chose même, que lors que  
 „ l'on juge que l'Orateur les avoit médi-  
 „ tées chez lui. *Pleraque gratiora sunt, si*  
*inventa subito, nec domo allata, sed inter*  
*dicen-*

*Dicendum ex re ipsa nata videantur.* Je réponds à cela que cette remarque peut avoir quelque lieu dans une réplique ; que fait un Avocat devant les Juges, où quelque chose peut paroître avoir été inventé sur le champ. Mais dans d'autres rencontres, où tout le monde fait que l'on vient préparé, ou dans ce que l'on écrit, & que l'on fait imprimer, cette espece de tromperie n'a aucun lieu. Aussi *Quintilien* ne fait cette remarque qu'à l'occasion des Avocats, pour lesquels principalement il a composé ses Institutions. Dans cette occasion, ceux qui ont une mauvaise cause à défendre, sont souvent obligez de se servir de divers artifices, qui sont indignes de l'Eloquence dont je parle, qui ne se propose jamais que de soutenir la bonne cause. Tel est l'artifice, dont ce même Rhéteur parle dans la suite : „ Quelquefois, „ dit-il, il faut tromper le juge, & s'infiltrer dans son esprit par divers artifices ; „ en sorte qu'il croie que nous avons un „ dessein different de celui que nous avons „ en effet. On a quelquefois à proposer „ quelque chose de difficile à obtenir ; & „ si le juge le prévoit, il en a peur, avant „ qu'on le dise : de même qu'un malade „ a peur des instrumens d'un Chirurgien, „ quand il les voit avant que le Chirurgien

„gien s'en ferve. Mais si le discours entre  
 „dans l'esprit du juge, qui ne se défie de  
 „rien, & qui n'ayant point été averti ne  
 „se tient pas sur ses gardes; alors il produit  
 „des effets, que l'on n'auroit pû croire, si  
 „on les avoit promis. Cependant il faut  
 „non seulement éviter la division de ce  
 „dont il s'agit, mais même ne le traiter  
 „point. Il faut émouvoir les passions de  
 „l'Auditeur, & l'empêcher d'être trop  
 „attentif au fait. Car un Orateur ne se  
 „propose pas seulement d'instruire, mais  
 „bien plus encore d'émouvoir. Il n'y a  
 „rien de plus contraire à cela qu'une di-  
 „vision scrupuleuse & exacte, dans le  
 „temps où l'on tâche d'empêcher que le  
 „juge ne se serve de son jugement. *Inter-  
 rim verò etiam fallendus est iudex, & variis  
 artibus fubeundus; ut aliud agi, quàm quod  
 petimus, putet. Nam est nonnumquam dura  
 propositio, quam iudex, si providet, non aliter  
 reformidat, quàm qui ferrum medici prius quàm  
 curetur adspexit, &c.*

Il est vrai qu'il y a quelquefois des es-  
 prits si chagrins & si ennemis de la Veri-  
 té, que la disposition la plus exacte des  
 raisons, & la plus propre à faire paroître  
 leur force ou leur foiblesse, les choque  
 & les irrite; en sorte qu'il faut nécessai-  
 rement prendre des chemins détournés  
 & pleins

& pleins de circuits, pour l'introduire dans leur esprit. Quand on a à faire à des gens de cette sorte, on est obligé de faire une exception à la règle générale; dont autrement on ne doit jamais s'éloigner, sans nécessité. Comme le principal but de ceux qui parlent, ou qui écrivent est de persuader la Vérité; il faut changer l'ordre, dans lequel elle éclate le plus, si cet éclat blesse trop la vue de ceux qui ne l'aiment pas encore. Les préceptes de l'Art n'ayant été formez, par ceux qui en ont écrit, que pour nous conduire à ce but; il les faut nécessairement abandonner, lorsqu'ils ne nous y conduisent plus. „ Ce seroit manquer de sens commun, que d'observer superstitieusement les préceptes, „ contre l'intérêt de la cause, que l'on a „ entreprise de défendre. † *Amentis est, superstitioe præceptorum, contra rationem causæ trahi.* † *Quint. Lib. IV. c. 2.*

Autrement & dans les Livres & dans les Discours, on doit suivre la méthode la plus exacte qu'il est possible; en sorte que l'on voie d'abord nettement quel est le dessein général qu'on se propose, & quelles en sont les parties, & que l'on s'aperçoive de l'enchainure de toutes ces parties & de tous les raisonnemens, dont elles sont composées. Cet arrangement porte

avec lui la lumière & la conviction, comme je l'ai déjà dit, & outre cela le Lecteur, ou l'Auditeur y est plus attentif & se lasse beaucoup moins. C'est le jugement de *Quintilien*, qui dit que „la division, quand on s'en sert à propos, donne beaucoup de lumière & de grace au Discours. Elle fait non seulement, ajoute-t-il, que ce qu'on dit est plus clair; en tirant comme d'une foule de pensées ce que l'on a dessein de dire, & en le mettant tant devant les yeux des juges, mais elle délasse encore l'Auditeur, en marquant la fin de chaque partie: de même que les milles, marquez sur les pierres des grands chemins, délassent beaucoup ceux qui voient. Car on a du plaisir à apprendre combien on a déjà fait de chemin, & l'on achève le reste, avec plus de courage, quand on en connoit la longueur: parce que rien de ce, dont on voit le bout, ne peut paroître long. † *Opportunè adhibita plurimum orationi lucis & gratia confert. Neque enim id solum efficit ut clariora fiant que dicantur, rebus velut extractis, & in conspectu judicum positis; sed reficit quoque audientem, certo singularium partium fine: non aliter quàm facientibus iter multum detrahunt fatigationis notata, inscriptis lapidibus, spatia. Nam & exhausti laboris nos-*

† *Lib. IV.*

*c. 5.*

*se mensuram voluptati est, & hortatur ad reliqua fortius exsequenda scire quantum supersit. Nihil enim longum videri necesse est, in quo quid ultimum sit certum est.* Que si la seule division produit cet effet, selon cet habile Rhéteur, que ne doit-on pas attendre de toute la méthode, qui doit regner dans chaque partie du discours, & qui présente tous les raisonnemens dont elle est composée, dans leur ordre naturel?

Il n'y a guere aujourd'hui d'Auteur, ni d'Orateur, qui écrive tout à fait sans division, comme *Plutarque* & *Senèque* l'ont fait, & comme quantité de Peres Grecs & Latins l'ont pratiqué; mais il y en a plusieurs, qui divisent mal leur sujet, & qui n'observent aucun ordre ni entre les parties générales, ni entre les raisonnemens particuliers. Cela vient premièrement de ce qu'ils n'ont pas d'idée assez étendue de ce qu'ils veulent dire, & qu'ils divisent leur sujet, avant que de bien en connoître les parties; secondement de ce qu'ils ignorent les regles de la bonne division, ou qu'ils n'y pensent pas; & enfin de ce qu'ils ne savent point de quelle conséquence il est de faire précéder les idées les plus simples à celles qui sont plus composées. Pendant que ceux qui parlent & qui écrivent ignorent ces

principes généraux de la Logique; il est impossible qu'il n'y ait beaucoup de confusion dans leurs discours, & par conséquent beaucoup d'obscurité; ce qui diminue l'attention de ceux qui les écoutent ou qui les lisent, & qui leur cause nécessairement de l'ennui. Je suppose que les discours soient bons en eux mêmes, & qu'un homme instruit dans la méthode de ranger ses pensées pourroit en faire des discours exacts & solides. Mais c'est bien pis, quand ce n'est qu'un tissu confus de mauvais raisonnemens, & dont on ne pourroit rien faire de bon, dans quelque ordre qu'on les mît. La confusion sert alors comme de nuage, pour cacher la foiblesse des raisons, à ceux qui ne veulent pas se donner la peine de les examiner de plus près, ou qui n'en sont pas capables.

*De l'Ex-  
pression.*

III. QUOI QUE l'*Invention* & la *Disposition* des pensées soient les deux premières parties de la Rhétorique, & que personne ne puisse prétendre à l'Eloquence véritable, sans observer les Regles que l'on a rapportées, touchant l'une & l'autre; il est néanmoins certain, que si l'on n'ajoutoit à cela ce que les Maîtres de l'Art demandent que l'on observe dans l'*Eloquution*, on ne sauroit passer pour éloquent.

Car



Car enfin les pensées pourroient être justes & bien rangées, sans être, par exemple, intelligibles, à cause du mauvais choix des expressions. Or un discours inintelligible ou seulement difficile à entendre, ne sauroit passer pour éloquent. On doit dire la même chose des autres défauts du stile, sur lesquels on peut consulter les Rhéteurs. Lors qu'il ne s'agit que de se satisfaire soi-même, en pensant, ou en écrivant, il suffit d'observer les Regles, qui regardent l'*Invention* & la *Disposition*, mais quand il faut communiquer les pensées aux autres, elles doivent être conçues en des termes clairs & qui puissent faire sur leur esprit l'effet que l'on souhaite.

On se propose trois choses, en parlant, ou en écrivant, ou au moins une ou deux. C'est d'*instruire*, de *donner du plaisir*, & d'*mouvoir les passions*. On peut aussi réduire à trois sortes de choses tout ce dont on entreprend de parler. La première est de ce qui regarde la vie commune, ou des choses de pure spéculation, qui d'elles mêmes ne sont propres à exciter aucun mouvement dans l'esprit de ceux qui les écoutent. La seconde est de ce qui est un peu plus relevé, mais qui n'a pourtant rien d'extraordinaire, ni de grand. La troisième est des choses grandes

& peu communes, dans le bien & dans le mal. Les premières demandent un stile simple & propre ; les secondes une éloquution un peu plus relevée ; & les troisièmes un stile sublime. On doit regarder, comme une Loi inviolable, celle qui ordonne de proportionner le stile à la matière & au dessein que l'on a. Il ne doit pas être plus permis d'employer un stile bas, quand il s'agit de grandes choses : ou un stile relevé, quand on parle de matières vulgaires ; qu'il n'est permis d'habiller un homme fait des habits d'un petit enfant, ou un petit enfant des habits d'un homme fait. Il doit encore être aussi défendu d'employer un stile figuré & enflammé, lors qu'il ne s'agit que d'instruire ; qu'il doit être défendu de crier au feu, lors que l'on voit bruler un morceau de papier. Au contraire, on doit regarder comme une nonchalance impardnable, celle de ceux qui expriment de grandes choses, dans un stile froid & rimpant. C'est là ce qu'on peut dire en général du stile, & c'est à quoi se réduisent les principales Regles de la Rhétorique, concernant l'expression.

„Celui-là sera éloquent, dit un grand  
 „Orateur, qui parlera en sorte qu'il prou-  
 „ve, qu'il donne du plaisir, qu'il émeu-  
 „ve.

ve. Il faut nécessairement prouver ce  
 „ que l'on avance; l'agrément du discours  
 „ demande qu'on réjouisse l'Auditeur;  
 „ & pour vaincre, il faut l'ébranler.  
 „ Cette seule chose sert plus que tou-  
 „ tes les autres à gagner son procès. Il  
 „ y a autant de différences de stile, qu'il  
 „ y a de devoirs imposez à l'Orateur. Les  
 „ expressions exactes servent à prouver,  
 „ le stile mediocre à réjouir, & le stile  
 „ véhément à émouvoir; & c'est en quoi  
 „ consiste toute la force du discours.\* *Erit*  
*eloquens is, qui ——— ita dicet, ut probet,*  
*ut delectet, ut flectat. Probare necessitatis est,*  
*delectare suavitatis, flectere victoria; nam id*  
*unum ex omnibus ad obtinendas causas potest*  
*plurimum. Sed quot officia oratoris, tot sunt ge-*  
*nera dicendi; subtile in probando, modicum in*  
*delectando, vehemens in flectendo; in quo uno*  
*vis omnis Oratoris est.* Il fait voir ensuite  
 que le jugement de l'Orateur paroît prin-  
 cipalement, dans l'observation du *deco-*  
*rum* à l'égard de la matière. Tout son dis-  
 cours mérite d'être lû, mais je ne puis le  
 rapporter ici.

\* Cicero  
 in Orato-  
 re, C. 21.

Avant toutes choses, il faut savoir  
 exactement la Langue, dont on se sert;  
 c'est à dire, les sens propres & figurez de  
 chaque mot & tout ce qui concerne la  
 Grammaire de cette Langue; ce que l'on

apprend par l'usage & par la lecture des bons Auteurs. C'est ce que l'on doit avoir fait, dès son enfance; de peur que si l'on attend trop tard, on n'ait un stile formé comme par hazard, avant que de bien posséder sa langue maternelle, ce qui arrive assez communément. Alors il n'est plus temps d'étudier la Langue; les affaires indispensables de la vie, & la coutume que l'on a contractée de parler mal, ne permettent pas qu'on s'y applique assez, pour se corriger des fautes auxquelles on est accoutumé depuis plusieurs années. Si l'on peut dire cela, avec vérité, de la Langue maternelle; on l'expérimente bien davantage, quand il s'agit de Langues mortes, ou étrangères.

• Dès que l'on a assez de goût, pour distinguer un discours écrit élégamment d'un autre qui ne l'est pas, & pour prendre du plaisir à le lire; on est en état d'écouter & de comprendre les leçons des Rhéteurs. La première chose que l'on doit faire, pour pouvoir parvenir quelque jour à la véritable Eloquence, c'est de s'accoutumer à écrire en termes propres & simples; en sorte que l'on ne commette aucune faute, s'il est possible, contre la propriété du Langage, ni contre la netteté du stile. Comme la principale raison, pour laquelle  
le

le on parle, est pour être entendu : la première chose, que l'on doit tâcher d'acquiescer, c'est l'habitude de parler si bien que non seulement on puisse deviner nos pensées, mais encore qu'il ne soit pas possible de ne les entendre pas quand nous ne voulons pas parler obscurément, à dessein.

Cela devroit être facile, puis que les manières de parler les plus simples & les plus naturelles devroient se présenter d'abord à l'esprit ; mais on est environné, dès l'enfance, de gens qui s'expriment mal, & qui n'ont aucun goût pour ces sortes de choses ; de sorte qu'il faut nécessairement employer l'étude pour apprendre ce que la nature devroit avoir enseigné. Parmi les Grecs, il y avoit des Grammairiens, chez qui l'on envoioit les enfans dès qu'ils savoient lire & écrire, pour apprendre mieux leur propre Langue qu'ils ne le pouvoient faire ni chez leurs parens, ni par l'usage ordinaire de la vie. Parmi les Romains, on enseignoit non seulement le Grec, mais encore le Latin. Il devroit y avoir de même aujourd'hui des Grammairiens gagez du Public, qui enseignassent à la Jeunesse les Langues modernes ; & je m'étonne qu'on n'ait encore fait, en aucun lieu, de semblables établissemens ;  
car

car enfin il n'y a point de nation qui n'aime à entendre parler sa Langue avec politesse, & quelques unes même se sont beaucoup appliquées à la polir.

Ceux qui ne savent ce que c'est que d'écrire en termes propres & purs & de s'exprimer avec netteté, s'imaginent qu'il n'y a rien de si facile, & qu'il est bien plus difficile de parler d'une manière plus relevée. Ils croient qu'il faut beaucoup plus de génie, pour décrire quelque accident tragique, en termes pompeux, que pour parler avec netteté de ce qui arrive ordinairement dans la vie. Mais c'est en quoi, ils se trompent extrêmement. Il est beaucoup plus facile d'imiter, par exemple, les endroits enflés de *Senèque*, ou de *Lucain*, que d'imiter la simplicité de *Terence*, & de quelques unes des Epigrammes de *Martial*. Je soutiens que ceux qui sont capables d'écrire comme *Terence* pourront s'élever, s'ils veulent, au sublime de *Lucain*; mais je défie ceux, qui n'ont cultivé que le stile relevé, d'imiter jamais *Terence*. Pour parler d'une Langue moderne, je suis persuadé que *Brebeuf*, qui, comme l'on fait, a traduit la *Pharsale* en vers aussi enflés que ceux de l'Original, n'auroit jamais pû faire deux ou trois pages du *Misanthrope* de *Molière*;  
&

& que *Moliere* au contraire, s'il avoit voulu s'en donner la peine, se feroit guindé aussi haut que *Brebeuf*. On a des pieces de *La Fontaine* qui sont aussi bonnes en stile Heroïque, qu'une infinité d'autres de gens qui n'ont jamais écrit qu'en stile relevé ; mais on n'a rien de ces génies sublimes, qui approche de ses Fables.

Ce que l'on dit ici peut paroître un paradoxe à ceux, qui n'y ont pas assez réfléchi ; mais pour s'en convaincre, ils n'ont qu'à essaier d'imiter quelque Auteur, qui ait écrit en stile simple & propre, & qui soit estimé dans son espece ; & en suite tâcher d'imiter le stile sublime de quelque Ecrivain plus relevé. Ils se convaincront, par leur experience, que les anciens Maîtres de l'Art avoient raison de juger le premier plus difficile, que le second, quoi que cela ne paroisse pas du premier

abord. † *Orationis subtilitas imitabilis quidem illa videtur esse existimanti, sed nihil est experiēti minus.* „ L'exactitude du dis-

† *Cicero in Oratore. c. 23.*

„ cours paroît facile à imiter, quand on se  
 „ contente d'en juger sans l'essaier ; mais  
 „ quand on l'essaie, on s'apperçoit qu'il  
 „ n'y a rien de moins facile. *Horace* a dit  
 de même, en parlant du stile naturel de la  
 conversation : „ Je ferai des vers compo-  
 „ sez d'expressions connues, en sorte qu'en  
 „ les

„les lisant chacun pourra esperer d'en fai-  
 „re autant; & que ceux qui oseront  
 „l'essaiier sueront beaucoup, & prendront  
 „bien de la peine inutilement; tant l'or-  
 „dre & la liaison ont de force, & tant d'é-  
 „legance l'on trouve dans un stile pris du  
 „langage commun.

† Art.  
 Poët. vers.  
 240.

† *Ex noto fictum carmen sequar, ut sibi  
 quivis*

*Speret idem; sudet multum, frustra que La-  
 bore*

*Ausus idem; tantum series juncturae pol-  
 let!*

*Tantum de medio sumtis accedit honoris!*

„Ce talent, dit un autre, est négligé  
 „par beaucoup de gens, qui ne recher-  
 „chent que les acclamations de la multitu-  
 „de; qu'ils ont appostée pour leur ap-  
 „plaudir, ou qui se trouve par hazard  
 „autour d'eux, & qui ne peuvent souffrir  
 „le silence, que l'attention produit. Il  
 „leur semble qu'ils ne sont pas éloquens,  
 „s'ils n'étourdissent tout ce qui les en-  
 „vironne de cris & de clameurs. Ils croient  
 „qu'il n'appartient qu'à la conversation  
 „de décrire ce dont il s'agit, en termes  
 „vulgaires, & que les ignorants même le  
 „peuvent faire; au lieu qu'on ne fait s'ils  
 „ne



ne font pas ce qu'ils méprisent comme facile, parce qu'ils ne le veulent pas, ou parce qu'il leur est impossible. Car il n'y a rien dans l'étendue de l'Eloquence, que ceux qui ont tout essayé trouvent si difficile à imiter que ce que tout le monde croit qu'il auroit dit de même, lorsqu'il l'a ouï; parce que l'on ne croit pas que ce stile est élégant, mais qu'il est sincere. L'Orateur ne parle jamais mieux, que lors qu'il paroît dire la verité.

\* *Neque enim aliud in eloquentia cuncta experti difficilius reperient, quàm id quod se dicturos* \* *Quintil. Lib. IV.*  
*fuisse omnes putant, postquàm audierunt; quia* c. 2.  
*non bona judicant illa, sed vera. Tum autem optimè dicit Orator, cùm videtur vera dicere.*

Sil'on en doit croire chacun, dans son métier, lorsqu'il n'a aucun sujet de cacher la Verité; on ne peut pas douter de ce que cestrois grands Maîtres, dans l'Art d'écrire en vers & en prose, viennent de nous apprendre. Ce stile, qu'ils louënt si fort, n'est composé que d'expressions pures & propres, de métaphores peu recherchées, & de figures qui naissent de la chose même, & auxquelles on n'a recours que par nécessité, & pour se faire mieux entendre. Le principal écueuil, que l'on tâche d'éviter dans ce langage simple & naturel, c'est l'obscurité; & c'est pour  
 cela

cela que l'on fuit avec soin tout ce qui la peut produire, comme les termes équivoques, & trop figurez, & le mauvais arrangement des mots & des pensées. C'est là le stile qu'il faut emploier pour instruire; c'est là le langage de la Verité, qui ne demande qu'à paroître toute nue aux yeux des hommes. Ceux qui n'ont d'autre dessein que de la faire connoître, se servent de cette manière de s'exprimer, où tout est souvent négligé, excepté la netteté, & où la négligence est, selon le jugement de *Cicéron*, „ une négligence qui „ n'est pas désagréable, & qui est d'un „ homme qui se met plus en peine de la „ chose, que des paroles \* *non ingrata negligentia, de re hominis, magis quàm de verbis, laborantis.*

\* In Ora-  
tor. c. 2;

Ceux qui peuvent parler & écrire de la sorte, évitent deux défauts, qui me paroissent capitaux dans ceux qui ne se plaisent qu'à la déclamation. Le premier c'est l'obscurité, qui est la plus grande faute que l'on puisse commettre en parlant; lors qu'on ne parle que pour être entendu, comme je le suppose. Cette faute est ce qui regne principalement, dans le stile des Déclamateurs, qui ne disent rien naturellement, mais qui enveloppent tout de manières de parler figurées, de peur de  
tomber

tomber dans le stile froid & qui ne donnent d'idée claire & complete de rien, de sorte qu'il est très-difficile de savoir exactement ce qu'ils ont voulu dire. C'est un défaut que l'on peut reprocher à la plupart des Peres Grecs & Latins, qui haranguent presque toujours, & qui évitent les expressions nettes & propres, avec autant de soin que les Orateurs Athéniens les recherchoient. Aussi presque tout est déguisé & enflé chez eux, d'une manière si extraordinaire, qu'on a toutes les peines du monde à les entendre; quand il s'agit d'une matière, qui est un peu obscure en elle même. Quelquefois ils outrent si étrangement les choses, qu'on ne fait s'ils parlent sérieusement, ou s'ils ont dessein d'imposer seulement à la populace. C'étoit à la vérité le défaut du temps, autant que celui des personnes; car l'Eloquence de ces temps-là étoit aussi différente de celle des anciens Orateurs Athéniens, ou Romains: qu'une femme fardée & accablée, pour ainsi dire, de parures excessives l'est d'une femme vêtue modestement. Ainsi il leur faut pardonner ce défaut, mais on doit bien se garder de l'imiter. On peut voir cette matière traitée plus au long, \* dans les Auteurs qui ont fait l'histoire de la Rhétorique.

\* Vide  
Artem  
Crit. P.  
2. §. 1.  
Capp. 19.  
& 16.

Un autre défaut, que l'on ne trouve point dans le stile simple & naturel, c'est que l'on n'y voit rien qui puisse faire soupçonner ceux qui s'en servent d'une envie, qui nuit extrêmement à ceux qui veulent persuader. C'est l'envie de paroître éloquent, dont un Auditeur raisonnable ne peut s'appercevoir, sans soupçonner que l'Orateur qu'il écoute, ou l'Auteur qu'il lit, se propose bien plus d'étaler son éloquence; que de lui apprendre la Verité, ou de lui dire quelque chose d'utile. Il croit dès lors que celui qui parle pourroit bien n'être pas persuadé lui même de ce qu'il dit; qu'il a seulement choisi ce sujet, pour aquerir de la réputation, en le traitant éloquemment. D'ailleurs quand on est bien touché de quelque chose, & que la nature toute seule parle; on ne voit dans le discours aucuns des ornemens recherchez de la Rhétorique, mais seulement ceux qui naissent du sujet, sans que l'on y pense. C'est ce que l'on peut remarquer dans les Tragedies même, quand elles sont bien faites.

† Horat.  
de Arte  
Poët.  
vers. 95.

† *Et Tragicus plerumque dolet sermone pedestri.*

*Telephus & Peleus, cum pauper & exsul  
merque,*

*Projicit ampullas & sesquipedalia verba,*

Si

*Si curat cor spectantis tetigisse querelâ.*

„Les Poëtes Tragiques même expriment la douleur, en un langage commun. Telephe & Pelée, lors que l'un & l'autre est pauvre & exilé, abandonnent entièrement les discours empoulez, & les grands mots, quand ils veulent toucher le spectateur par leurs plaintes. La raison de cela est que l'on ne peut être touché, que de la représentation naturelle d'une passion, & que toute affectation choque. Je suis persuadé qu'un discours simple, pourvu qu'il soit prononcé naturellement, émeut plus les Auditeurs de bon goût, que les plus grandes figures; & que même sur le papier, il est plus touchant, qu'un discours conçu dans un stile beaucoup plus relevé.

J'avouë néanmoins qu'il y a des rencontres, où il faut nécessairement s'élever au dessus du stile vulgaire; comme quand on louë, ou que l'on blâme quelque chose, & que l'on veut exciter l'admiration, ou la haine; & en général quand il s'agit de quelque sujet plus relevé, que ce qui arrive ordinairement. En cette occasion, le Lecteur ou l'Auditeur veut bien que l'on ait recours aux figures de la Rhétorique. Comme il ne s'agit pas tant alors de l'instruire, que de le rejouir, ou d'exci-

ter en lui des passions plus turbulentes que la pitié, il souffre ces ornemens, & même il s'y attend, de sorte que si on le trompe, on s'attire son mépris, & il n'est plus attentif à ce qu'on lui dit. Il croit qu'il mérite que celui qui parle, ou qui écrit, pour l'entretenir, ne le fasse que bien préparé, & ne lui dise que des choses, qui ne tombent pas communément dans l'esprit de tout le monde.

Quand l'occasion est extraordinaire, ou que le sujet est naturellement relevé, on s'attend à un stile sublime, qui enleve, qui ravit, & qui tourne l'esprit de quelque côté que l'on veut. C'est ce stile merveilleux, dont *Longin* a fait un Traité qui est entre les mains de tout le monde, sur tout depuis qu'il a été traduit en François.

Je ne m'étendrai pas davantage sur ces deux dernières especes de stiles, qui sont, ou qui doivent être proprement le stile des Sermons, si l'on en excepte les endroits, où l'on ne fait qu'expliquer la matière, sans en tirer aucune conséquence, ni en faire aucune application aux Auditeurs. Il suffira de dire que ceux qui aspirent à cette éloquence ne sauroient trop lire les endroits des Maîtres de l'Art, où ils en traitent. Une infinité de gens confondent le stile relevé, avec l'enflure, & s'i-

imaginent ravir d'admiration tout le monde; lors qu'ils se perdent dans les nuës, & qu'ils s'attirent au contraire le mépris des gens de bon goût. Cela vient de ce qu'ils n'ont pas assez fait de réflexion sur les Regles de l'Art, & qu'ils ne savent pas, qu'il n'y a que les choses en effet sublimes, dont on doive parler en termes magnifiques.

ON peut faire quelques objections, *Objections* qui paroissent d'abord considerables, *contre ce* contre ce que je viens de dire de l'Eloquence. *qu'on a dit.* C'est que quantité d'Anciens, que j'ai dit avoir commis de très-grandes fautes, contre les Regles, & plusieurs Modernes qui les ont imitez, ont passé en leur temps & passent encore pour des Modeles d'Eloquence, dans l'esprit d'un très-grand nombre des personnes, qui entendent la Rhetorique, & qu'on ne sauroit traiter de gens de mauvais goût. On peut dire de plus que l'on voit tous les jours des Ouvrages reçus, avec de grands applaudissemens; & que l'on entend de même, avec admiration, des discours, où l'on n'observe presque aucunes des Regles dont on a parlé. Comme l'Eloquence, dira-t-on, n'est que pour ceux à qui l'on a à faire; dès que l'on a trouvé le secret de leur plaire, & de les toucher, en parlant, ou en écri-

H 3

vant,

vant, on a droit de prétendre à l'Eloquence, quoi qu'en puissent dire les Rhéteurs.

Si les Regles de Rhétorique, que l'on a établies, & qui sont pour la plûpart appuyées de l'autorité des plus fameux Rhéteurs, étoient des Loix arbitraires, & fondées plutôt sur l'usage de quelque Langue, qui dépend du caprice de la multitude, que sur la Raison, qui ne change jamais; j'avouë qu'on leur pourroit opposer des exemples, & contrebalancer le poids, qu'elles peuvent avoir, par la réputation de ceux qui les ont violées. Mais étant bâties sur des fondemens inébranlables, on ne peut que conclurre que le goût de ceux qui ont admiré les premiers ceux qui les négligeoient étoit un goût dépravé, & que s'il y a des gens d'esprit, qui continuent à louer la mauvaise Rhétorique des siècles passez, ils ne font en cela que suivre la coutume, sans consulter leur Raison, & que redire, sans examen, ce qu'on leur a dit dès leur enfance. On ne peut faire passer les Peres & les Philosophes qui ont vécu depuis Jesus-Christ, pour de bons raisonneurs, ni pour des Auteurs méthodiques; mais comme ils étoient les plus habiles gens de leurs siècles, & quelquefois même très-rédoutables, par leur



autorité & par leurs cabales, on les a infiniment louez de leurs temps, & dans les siècles suivans, qui ont été encore plus ténébreux que les leurs. Ces loüanges sont venuës de main en main, jusqu'à nous, & nous ne sommes que les Echos, pour ainsi dire, de siècles ignorans & barbares, sans vouloir examiner si ce que nous disons après eux est vrai, ou non. Nous louons tous les jours, par coûtume, des Ouvrages, que nous aurions honte d'avoir faits, & qu'on ne pourroit en effet produire dans ce siècle, sans s'attirer le mépris de tout le monde.

Ce qui entretient ce langage peu sincere, c'est que chacun cite les Peres, dans les controverses Theologiques, & veut qu'ils soient de son côté; ce qu'on ne pourroit faire, avec quelque fruit, si l'on étoit généralement persuadé, qu'ils étoient assez mauvais Orateurs, & encore pires Logiciens. Ainsi on les fait valoir le plus que l'on peut, sans être persuadé de leur mérite; pour se servir de leur autorité, en temps & lieu, contre ceux qui se sont éloignez des sentimens, que l'on croit avoir été favorisez par les Peres. Sans la coûtume & ces raisons de politique, on en parleroit par tout comme de gens, qui ont grand besoin de leur antiquité pour être soufferts.

J'avouë que l'on peut être admiré encore aujourd'hui, par le peuple, & passer pour éloquent dans son esprit, en violant à tous momens les Regles de la bonne Rhétorique & de la droite Raison. Mais s'ensuit-il de là qu'il n'y ait ni Raison, ni Rhétorique assurée ? Il faudroit dire, sur ce pied-là, que la Rhétorique & la Raison des Européens sont bonnes en Europe ; mais qu'elles ne valent rien en Asie, & en Afrique, où les peuples, ne parlent, ni ne raisonnent de même. Il faudroit louer en Asie & en Afrique les ridicules pensées des peuples qui habitent ces deux grandes parties de la Terre, parce qu'elles y trouvent un nombre infini d'admirateurs. Si on ne veut tomber dans ces absurditez, il faut avouër qu'on ne doit s'accommoder au goût du peuple, qu'autant que le Bon Sens le permet ; & que ceux qui cherchent d'en être applaudis, sans cela, abusent de son ignorance, qu'ils devroient tâcher de dissiper, au lieu qu'ils l'augmentent par leurs méchantes manières de discourir. Aussi les connoisseurs ne manquent-ils pas de s'opposer au goût de la multitude, & quoi qu'ils fassent moins de bruit qu'elle, ils sont les veritables distributeurs de la réputation solide & de durée.

On peut encore dire, ce que *Quintilien* remarque des Orateurs de son temps, qu'on est obligé de s'accommoder à la portée du peuple, qui a peu d'égard à cette extrême justesse de pensées, d'arrangement, & d'expression. „ Nous sommes obligez, „ disoient-ils, de composer nos discours, „ selon le goût des autres, & souvent il „ faut que nous parlions devant des gens „ tout à fait ignorans, & qui n'ont aucun „ ne connoissance des autres Sciences. Si „ nous ne les gagnons pas, par le plaisir; „ si nous ne les tirons dans nôtre sentiment, „ par la véhémence de nôtre discours, ou „ quelquefois en remuant leurs passions; „ nous ne saurions en obtenir les choses „ même, qui sont justes & équitables. \* *Lib. V.*

*Nobis ad aliorum judicia componenda est oratio, & sæpius apud omnino imperitos, atque aliarum certè ignaros litterarum loquendum est; quos nisi & delectatione allicimus, & viribus trahimus, & nonnumquam turbamus affectibus; ipsa, quæ justæ ac veræ sunt, tenere non possumus.* 6. 14.

Mais de bons raisonnemens proposez d'une manière claire & élégante, & rangez en bon ordre sont plus à la portée du peuple; que des galimathias, qu'il croit entendre, & que dans le fonds il n'entend point. D'ailleurs les Regles, que l'on a

données, n'empêchent nullement, qu'on n'embellisse le Discours de ce qui peut plaire à l'Auditeur, pourvû que ces embellissemens ne nuisent pas à la clarté. *Nulum ornatum*, dit *Quintilien* dans le même endroit, *qui modo non obscurer subtrahendum puto.*

„ Il ne faut retrancher aucuns ornemens, „ excepté ceux qui obscurcissent. On peut aussi émouvoir les passions de l'Auditeur; mais ce doit être après qu'on a éclairé son esprit, en sorte qu'il sache pourquoi il est émû, & qu'il soit persuadé par des lumières claires, qu'il a raison de l'être. Mais souvent les Orateurs publics ont irrité le peuple, contre ceux qui ne leur plaisoient pas; sans faire voir, par aucune raison claire, que ces gens-là fussent dignes de sa haine. Ils se sont contentez de dire contre eux mille choses odieuses, sans se mettre en peine de les prouver; mais comme ils les disoient, d'une manière véhémente & pathétique, & qu'ils paroissent eux-mêmes persuadés, ils gagnoient le peuple, sans aucune raison solide. On ne sauroit dire que l'on doive imiter cette conduite; sans se déclarer ouvertement ennemi du Bon Sens & de l'Équité.

De la Prononciation.

IV. IL faudroit que, selon mon projet, je parlasse ici de la *Prononciation*; mais je ne saurois mieux faire que de renvoyer le

le Lecteur au petit livre de l'*Action de l'Orateur*, composé par *Michel le Faucheur*, C'est un Chef-d'œuvre, en son espece, & auquel il n'y a rien à ajoûter. Je dirai seulement deux choses, qui dans le fonds renferment tout. La première c'est qu'il faut reciter naturellement, c'est à dire, prendre le ton de voix, que demande la nature des choses, que l'on traite; narrer, ou expliquer du ton de voix que l'on a accoûtumé d'avoir en narrant, ou en expliquant quelque chose de serieux, & où l'on prend beaucoup de part devant des personnes graves; & exprimer les passions, qui peuvent regner dans le discours, comme l'on fait lors qu'on ne pense pas à haranguer, mais que l'on suit le mouvement de la passion, dont on est animé. Il en doit être du geste, comme de la voix. La seconde chose, qu'il faut remarquer, c'est que quand on dit qu'il faut suivre la nature, on entend une nature polie par une éducation honête, & par la fréquentation des personnes, dont les manières sont approuvées. Autrement si ceux, qui ont été mal-élevez, & qui ont contracté de mauvaises coûtumes, qui par la longueur du temps leur sont devenues comme naturelles, s'avisent de reciter, sans se corriger de leurs mauvaises manières

manières, ils déplairoient à tout le monde. Il y a des gens, dont les manières sont naturellement si froides, que s'ils ne s'émouvoient pas davantage en public ils endormiroient nécessairement tout l'Auditoire. D'autres au contraire ont l'air si fougueux, qu'ils crient dès le commencement jusqu'à la fin; sans avoir aucun égard à la différence des matières, dont ils parlent. Il faut donc suivre la nature, mais une nature polie par l'éducation & par le soin, si l'on veut plaire en public.

Souvent des Discours dont ni la matière, ni la disposition, ni l'expression n'étoient pas mauvaises, ont déplu; seulement parce qu'ils avoient été mal prononcez, & sur tout parce que la prononciation avoit eu je ne sai quoi de forcé, & qui ne sentoit point l'homme persuadé. On peut même dire, que c'est un défaut des plus communs parmi les Prédicateurs, qu'ils prennent un ton de voix qu'on n'a jamais ouï, qu'en Chaire; & qu'ils font des gestes qui n'expriment aucune passion, & qu'on n'a jamais vûs que là. Vous diriez que dès qu'ils ont commencé à parler, & à remuer les bras, ce ne sont plus les mêmes personnes, & qu'ils parlent à des gens dont les manières sont toutes différentes. Ils se fâchent, ils se

se plaignent, ils admirent, en un mot ils expriment là les passions, qu'ils veulent représenter, tout autrement qu'on ne fait ailleurs. Si l'on en usoit de même dans le Barreau, il est certain que l'on feroit rire les Juges; & dans une conversation sérieuse, où l'on traiteroit de choses de conséquence, le ton de la Chaire réussiroit encore moins. Il sembleroit qu'on se moqueroit, si l'on se mettoit à faire des gestes, qui en effet ne sont bons qu'à chasser les mouches. J'ai ouï dire qu'un fameux Avocat s'entretenant avec un Orateur très-peu naturel, & grand *chasseur de mouches*, s'il en fût jamais; comme l'Orateur lui demandoit, ce qu'il jugeoit de sa manière de réciter, & s'il ne croioit pas qu'elle réussit dans le Barreau; cet Avocat lui répondit que la première chose que la Jeunesse, qui souhaitoit de paroître dans le Barreau, devoit faire, étoit d'oublier toutes ses leçons, & de revenir aux manières naturelles, qu'il avoit tâché d'effacer, au lieu de les polir.

J'ai ouï plusieurs fois un Orateur, qui n'avoit presque aucune des autres parties, que l'on demande dans un homme de sa profession; mais qui recitoit d'une manière si naturelle & si vive, qu'il charmoit ses Auditeurs, par ce seul talent, joint avec  
une

\* Cicero  
in Orat.  
6. 17.

une voix forte & articulée. Jamais je ne l'entendois, sans me ressouvenir de ce qu'on fait dire à Demosthene. \* Comme on lui demandoit quelle étoit la première partie de la Rhétorique, il répondit que c'étoit la Prononciation; & comme on lui demanda quelle étoit la seconde, il répondit encore la Prononciation, & ainsi de même, jusqu'à ce que l'on cessât de l'interroger. Il vouloit sans doute dire que ce talent étoit de la dernière conséquence dans Athenes, où les affaires de la plus grande importance, & pour l'Etat, & pour les particuliers se jugeoient souvent sur un simple Plaidoié sans que l'on eût fait aucunes écritures. Elle est encore très-importante dans nos Chaires, mais c'est uniquement pour la réputation du Prédicateur, & non pour l'utilité publique; lors qu'elle n'est pas jointe avec les autres parties de la bonne Rhétorique. Le peuple sort alors du sermon, plein d'admiration pour le Prédicateur; quoi qu'il n'ait presque rien compris dans ce qu'il a dit, & qu'il ne soit nullement convaincu par Raïson de ce qu'on lui a voulu persuader. Il faudroit au contraire qu'il en sortît plein d'admiration pour l'Evangile, plein de sentiment de ses fautes & plein d'une forte envie de les corriger, sans pen-

fer



ser à l'action de l'Orateur. Il faudroit qu'il pût dire ce qu'il a appris , & qu'il remportât chez lui une idée exacte de ses devoirs , sans faire attention à la personne de qui il les auroit appris. Un bon Juge ne pense nullement à l'action de l'Avocat , mais à ses raisons , lors qu'il en faut juger , sur tout s'il s'agit de choses d'importance.

On ne peut pas blâmer ceux qui prennent soin de la Prononciation , au contraire on auroit sujet de se plaindre d'eux s'ils ne le faisoient point ; mais il faut y joindre nécessairement les autres parties de la Rhétorique , & les cultiver avec d'autant plus de soin , qu'elles sont les plus importantes. Un Orateur devroit avoir honte de tromper le peuple , qui n'a égard qu'à l'extérieur , que parce qu'on l'accoutume à se paier de cette monnoie. Il devroit rougir de renvoyer ses Auditeurs persuadés qu'il récite bien , mais très-peu instruits de la matière qu'il a traitée ; semblable à ces Orateurs dont *Quintilien* a dit , avec beaucoup de jugement , " qu'ils „ adoucissent leur voix , & qu'ils la fléchissent en différentes manières , qu'ils pen- „ chent la tête , qu'ils remuent beaucoup „ les bras , qu'ils affectent une grande abondance de choses & de paroles artificieuses ,

,,cieuses , & qu'en suite (ce qui paroît  
 ,,monstrueux) on louë leur action ; &  
 ,,qu'on n'entend rien dans la cause qu'ils  
 • Lib. IV. ,,ont plaidée. \* *Vocem flectunt & cervicem*  
 • 2. *reponunt, & brachium in latus jactant, totòque*  
*& rerum & verborum & compositionis genere*  
*lasciunt ; deinde (id quod sit monstro simile)*  
*placet actio, causa non intelligitur.*

Ceux qui ont quelque délicatesse de conscience ne doivent se servir du talent qu'ils ont de réciter agréablement, & de rendre par là l'Auditeur attentif, que pour le mieux instruire, & lui faire goûter les grandes veritez de l'Evangile. Pour cela, ils doivent s'appliquer fortement à remplir les autres devoirs, que l'on demande d'un Orateur public, & parler à la multitude qui les écoute, non comme dans l'esperance, que la manière de réciter fera tout passer ; mais comme s'ils parloient devant des Juges sévères, qui ne leur pardonneront pas une seule fausse pensée, qui exigeront d'eux un ordre exact, & un stile proportionné à la matière qu'ils ont traitée ; & comme si en descendant de Chaire, ils devoient remettre leur Discours écrit entre leurs mains, pour être examiné à loisir. Sans cela, que peut-on dire de l'Eloquence de la Chaire, que l'on ne puisse appliquer à celle des Comédiens, que l'on

l'on va ouïr non pour s'instruire, mais seulement pour se divertir? Que peut-on penser de la charge d'Orateur public, que l'on ne pense du plus vil & du plus mal exercé de tous les métiers, dont les ouvriers tâchent de gagner ce qu'on leur a promis, sans se mettre en peine si l'ouvrage qu'ils ont fait est bon, ou non? Nos Orateurs doivent craindre ces reproches, avec d'autant plus de raison, qu'ils traitent devant le peuple des choses de la plus grande importance, & qu'eux-mêmes ils appellent leurs discours *la parole de Dieu*; sous prétexte que les premiers prédicateurs de l'Evangile, que Dieu avoit honorez du don des miracles, & de révelations extraordinaires, nommoient ainsi ce qu'ils amongoient aux hommes. C'est aujourd'hui une espece de sacrilege de parler de la sorte d'un Discours négligé; où l'on ne voit, ni bon sens, ni arrangement, ni stile conforme à la matière; mais qui est seulement prononcé, avec beaucoup de hardiesse & de présomtion, comme s'il ne renfermoit en effet que des Oracles célestes.

Puis que Dieu ne se fait connoître aux hommes, que par la Raison & par la Révelation, on ne devroit jamais nommer *sa parole* que ce qui est clairement fondé sur l'une, ou l'autre; & non des Discours,

où l'on ne voit aucunes lumières ni naturelles, ni surnaturelles. Si l'on doit tâcher d'avoir un extérieur agréable, ce n'est pas parce que dès lors, on est en possession de tout dire, & de faire tout passer dans l'esprit des Auditeurs aveuglez, par une voix & par des gestes qui leur plaisent; mais seulement pour s'accommoder à leur foiblesse, & pour être en état de leur faire écouter ce qui est véritablement *la parole de Dieu*. Autrefois les miracles, que faisoient les Apôtres, & la sainteté de leur vie rendoient les Auditeurs attentifs à ce qu'ils disoient, quoi que destitué des ornemens de l'éloquence humaine. Aujourd'hui qu'on ne fait plus de miracles, & que l'innocence de la vie des Orateurs publics n'est pas si éclatante; il est juste qu'ils emploient, pour se faire écouter, non le bras séculier, comme on le fait en quelques endroits; mais tout ce qui peut servir à éclairer & à toucher des gens raisonnables, & même souvent un peu trop délicats.

J'ai peur d'en avoir trop dit, sur cette espèce d'Eloquence; mais faut-il toujours dissimuler, par timidité, ou par esprit de cabale, des veritez qui seroient d'un usage infini, si quelque jour on les écoutoit? Si tous ceux, qui pourroient en profiter, ne le font pas, peut-être que quelqu'un le fera,

fera, & fera fuivi de quelques autres, *Quintilien*, après avoir parlé assez mal des Orateurs de son temps, dit „ qu'il vaut „ mieux omettre ces sortes de choses, de „ peur d'offenser plus les gens, en repre- „ nant ce qui est mal, qu'on ne les oblige „ en leur donnant de bons avis. † *Hec* † *Lib. IV.*  
*omittamus ne minus gratia, præcipiendo recta;* <sup>c. 2.</sup>  
*quàm offensa, reprehendendo prava, mereamur.*  
 Mais quand diroit-on la Verité, quelque importante qu'elle soit; si l'on atendoit qu'elle pût faire des amis, parmi la plûpart des hommes? Peut-être jamais.

---

### III. De l'Histoire & de la difference des Historiens Modernes & des Anciens.

**I**L n'y a rien de si beau, ni de si utile que l'Histoire, lors qu'elle est bien écrite; & au contraire rien de plus honteux & de plus nuisible, lors qu'elle n'est pas écrite comme il faut; c'est à dire, lors qu'elle débite le Mensonge pour la Verité, ou même qu'elle la dissimule. La première supplée à ce qui manque à l'expérience de chacun, qui est toujours extrêmement bornée; en racontant fidèlement ce qui est arrivé avant lui, & dont il peut alors profiter, comme s'il l'avoit

vû ; la seconde au contraire n'instruit de rien, parce qu'elle rapporte les choses autrement qu'elles ne sont arrivées, & qu'elles n'arrivent même ordinairement. La première représente l'homme tel qu'il est, avec ses bonnes & ses mauvaises qualitez, avec ses actions louables & blâmables : la seconde le décrit tel que l'Historien souhaite qu'il ait été, soit pour le mal, soit pour le bien ; ou plutôt elle substitue un fantôme, en sa place. Comme l'Histoire véritable & sincère se propose l'utilité du Lecteur, en lui découvrant la Verité ; la fausse & la déguisée n'a pour but que le profit de l'Historien, qui espere de gagner quelque chose, en mentant, ou en dissimulant ce qu'il fait.

Il me semble qu'il faut quatre choses, pour faire un bon Historien, & sans quoi on ne peut attendre de lui rien de considerable. La première est d'être bien instruit de ce qu'il entreprend de raconter ; la seconde est d'être capable de dire, sans déguisement, ce qu'il croit être véritable ; la troisième est de savoir raconter ce qu'il fait ; la quatrième enfin est d'être capable de bien juger des événemens, que l'on rapporte & des hommes qui ont contribué à les faire arriver. Il est bon de faire quelques réflexions, sur ces quatre choses ;  
dont

dont la connoissance générale nous peut mettre en état de juger si une Histoire est bonne, ou mauvaise.

I. ON peut être instruit de deux ma- *De la ma-*  
 nières de ce qu'on raconte, quand on *tière de*  
 écrit l'Histoire de son temps; ou par soi *l'Histoire,*  
 même, ou par les autres. On est instruit  
 par soi même de ce qu'on voit, & de ce  
 que l'on conduit, & dont on remarque  
 soi même toute la suite. Mais il faut  
 avouer que cela ne s'étend pas fort loin,  
 puis qu'absolument parlant, on ne peut  
 faire qu'assez peu de choses par soi même,  
 & que l'on n'est présent qu'en un lieu à  
 la fois. Ce que les autres font, ils nous le  
 racontent en suite, comme ils veulent;  
 sur tout lors qu'il n'y a pas eu beaucoup de  
 témoins de leurs actions, ou que les té-  
 moins ne sont plus, ou n'osent pas les con-  
 tredire. Ils n'ont garde de parler des fau-  
 tes qu'ils ont commises, ou ils les dégui-  
 sent étrangement. S'il leur est arrivé quel-  
 que accident défavorable, ils l'attri-  
 buent ou à la malice des autres, ou à la  
 mauvaise fortune, & jamais à leur im-  
 prudence. S'il arrive au contraire quelque  
 chose de favorable, c'est toujours un effet  
 de leur bravoure, ou de leur bonne con-  
 duite. Si l'on pouvoit douter de cela, il  
 n'y auroit qu'à jeter les yeux sur les Mé-

moires, que quantité de personnes illustres ont faits de leur propre vie; & l'on y verroit par tout ce que je viens de dire. Ce ne sont pas des Historiens, qui parlent d'eux mêmes sans passion; ce sont des Avocats, qui plaident eux mêmes leur cause, ou qui font leur Apologie devant la Posterité, aussi bien que devant ceux qui ont vécu de leur temps. Tels que sont ces Mémoires, tels, & peut-être pires, sont les rapports que l'on fait aux Princes & aux Généraux des choses, qui se sont faites là où ils n'étoient pas. C'est ce qui faisoit qu'*Asinius Pollion* † disoit „ que les Mémoires de Cesar (car c'est „ ainsi qu'il faudroit nommer en François „ ses *Commentaires*) étoient écrits avec peu „ de soin, & avec trop peu d'égard pour „ la Vérité; parce qu'il avoit crû trop légèrement la plus grande partie de ce „ qu'on lui avoit raconté des actions des „ autres, & qu'il avoit mal rapporté ce „ qu'il avoit fait lui même, ou tout exprès, „ ou faute de mémoire. † *Pollio Asinius* pariam diligenter pariamque integrâ veritate compositos (Cæsaris Commentarios) putat, càm plerumque, quæ per alios erant gesta cœmère crediderit, & quæ per se, vel consulto, vel etiam memoria lapsus perperam ediderit. Il ne faut pas douter que ceux, qui depuis ont écrit des

Mé-

† Suetone  
in Jul. Cæ-  
sare c. 56.



Mémoires, à son imitation, n'en aient fait autant. Cicéron \* dans une de ses Lettres, par laquelle il témoigne une extrême envie de voir l'histoire de son Consulat écrite par Luccius, dit agréablement que si cet Historien lui refusoit cette faveur, il l'écrirait lui même, suivant l'exemple de bien des gens; " mais, comme vous savez, ajoute-t-il, il y a des inconveniens dans cette manière d'écrire; c'est que l'on est obligé de parler de soi même, avec trop de retenue, lorsqu'il y a quelque chose de louable à dire, & que l'on omet ce qui peut y avoir à reprendre; *Sed quod te non fugit, hoc sunt in hoc genere vitia; Et ut verecundius de se ipse scribare necesse est, si quid est laudandum, & praeterea si quid forte reprehendendum est.*

\* Ad  
Fam. Lib.  
V. Ep. 12.

Cela étant ainsi, on ne peut apprendre exactement la vérité de tout, ni des Princes, ni de leurs Ministres, ou de leurs Généraux; quand même on pourroit les interroger, sur tout ce que l'on souhaiteroit, & qu'ils voudroient bien répondre; ce qui n'arrive néanmoins, que très-rarement. Comment peut donc faire un Historien, pour s'instruire de la Vérité? Je n'y vois point d'autre moyen, que d'interroger le plus de monde qu'il lui est possible, d'écouter ce que l'on dit de toutes

parts, & ce que les ennemis rapportent les uns des autres ; de ramasser tout ce qui se publie, en diverses Langues, des deux côtez & sur tout les Actes publics ; & de comparer enfin tous ces differents rapports, avec beaucoup de soin. Il reconnoît par là, qu'il y a de certains faits incontestables, dont tout le monde convient ; mais qu'il y a quantité de circonstances, dont on ne sauroit s'assurer, à cause de la variété des rapports. Un Historien se doit dégager de ces endroits douteux, par des termes généraux ; de peur de tromper le Lecteur, par un détail dont il n'est pas assuré.

Pour bien faire ses recueils, il faut savoir nécessairement plusieurs Langues, être instruit de la forme des Gouvernemens des lieux, dont l'on écrit l'Histoire, & de leurs intérêts, connoître le génie des peuples, & leurs forces, n'ignorer pas la situation des lieux ; & par dessus tout cela, être laborieux, attentif & diligent, avoir le discernement bon, le jugement solide, & l'esprit droit. Une seule de ces choses, qui manque, rend un Auteur incapable de réussir. On a vû, par exemple, il y a déjà quelques années des Histoires publiées en France, dans lesquelles on parloit de quantité de faits & d'autres choses, concernant l'Angleterre & la Hollande.

On

On remarque facilement que plusieurs de ces Auteurs ont été incapables de consulter les Ecrits, & les Relations, que l'on publioit tous les jours, dans ces deux Etats, & qu'ils ont entièrement ignoré leur manière de Gouvernement & leurs forces; aussi bien que le génie de leurs peuples. On voit encore que la différence des sentimens, touchant les principes de la Religion & de la Politique, leur a fait prendre les choses tout autrement qu'elles ne sont. Je ne doute pas que de l'autre côté, on ne commette aussi de très-grandes fautes, à l'égard de la France; sur tout quand on n'entend pas le François, & qu'on n'a jamais été en France, ou qu'on se laisse entêter, par un esprit de parti. On doit pourtant dire, que le Gouvernement de France, & tout ce qui la concerne est plus facile à entendre pour les Etrangers; que les affaires étrangères, pour les François.

Quelquefois quoi qu'on ait tous les secours nécessaires, pour savoir la vérité d'un fait, la négligence fait commettre de très-grandes fautes. Par exemple, *Vittorio Siri* dans ses *Memorie Recondite* T. VIII. p. 665. parle ainsi de la nuit, dans laquelle Louis XIV. nâquit. *Quattro bore spese il Rè in quel colloquio, si che l'horatrobatafi troppo tarda per ritornare quella notte neva-*

*siſſima* (correndo il meſe di Dicembre à Grobeis convenne per forzaſa neceſſità dormire) à Parigi; & riماſto il letto del Re à Grobeis, la Regina colla cena li fece parte del ſua; notte fortunatiſſima per la Francia, perche per un intrecciamento di circonſtance ſi ſupende, s'infantò il Dolſino &c. Je ne veux pas parler du galimatias, qu'il y a dans ces paroles, auquel on a peutêtre encore joint quelque faute d'impreſſion; mais Sire pouvoit facilement ſavoir que Louis XIV. étoit né non en Dicembre, mais en Septembre, & non à Paris, mais à S. Germain en Laye. Une faute, comme celle-là, ne peut être que l'effet d'une très-grande négligence.

On me dira peutêtre, que je demande déjà tant de choſes, dans un Historien, pour le juger ſeulement en état de s'informer des faits dont il a beſoin, qu'il y a très-peu de gens, à mon avis, qui doivent être admis à écrire l'Histoire. J'en conviens, & j'avoue que je ne croi pas qu'il y ait aucun métier auſſi difficile, que celui-là; ſi on veut s'en aquiter, comme il faut. Mais auſſi l'utilité que ceux qui vivent aujourd'hui, & ceux qui vivront après, nous tireront d'une Histoire bien faite, eſt ſi grande, qu'on ne la doit pas attendre d'un homme du commun.

On dira peutêtre encore, que ſuppoſé qu'un

qu'un habile homme, tel que je viens de le décrire, eût fait tout ce qui auroit été en sa puissance pour s'informer de la Vérité, il ignoreroit toujours les motifs de quantité d'actions très-considérables; parce que ceux, qui y ont eu part, ont intérêt de les tenir cachés; & que sans cette connoissance, une Histoire ressemble à un corps sans ame, dont les mouvemens paroissent tous forcez. Je répons à cela que, par les faits incontestables, & par la connoissance générale que l'on a des intérêts & des desseins des diverses Puissances, dont on parle, on peut reconnoître assez clairement au moins les motifs généraux qui les font agir, & qui sont sans doute les plus importants, & comme les principales roues, qui remuent toute la machine, dont on décrit les mouvemens. Pour les autres, qu'on ne peut pas pénétrer, on les doit omettre, ou ne les marquer qu'en doutant. Un Historien n'est pas obligé de raconter tout, & de n'avancer rien que ce dont il est parfaitement assuré; il est obligé seulement de ne rien raconter de faux comme véritable, & de ne point assurer ce qui est incertain.

Ce que je viens de dire regarde l'Histoire du temps présent, ou de ce qui arrive pendant la vie de l'Historien. Quand

il s'agit d'une Histoire, que nous ne pouvons plus apprendre de la bouche des témoins oculaires qui sont tous morts, ou depuis peu, ou depuis plus long-temps; nous ne pouvons consulter que les Ecrits qui nous sont restez, soit qu'ils soient publics, ou particuliers; & pour cela il faut employer les mêmes soins, & il faut avoir les mêmes connoissances & les mêmes talens, dont j'ai déjà parlé, à l'égard des témoins & des Ecrits modernes. On doit sur tout apporter beaucoup de discernement, à cette sorte de lecture; pour n'être pas surpris par des Ecrits pleins de mensonges, ou trop passionnez.

Les anciens Historiens Grecs & Latins, qui ont entrepris d'écrire des Histories des temps les plus éloignez, ou au moins des siècles, qui avoient précédé les leurs; ont souvent observé cette maxime, avec assez d'exactitude; quoi que je ne nie pas que plusieurs ne l'aient négligée. Quand ils parlent du temps des Fables, ils ne donnent l'Histoire fabuleuse que pour ce qu'elle vaut; c'est à dire, pour une narration, où parmi divers faits veritables, il y a une infinité de mensonges. Quand ils font l'Histoire des siècles, dont il restoit des monumens assurez, ils prennent beaucoup de soin de discerner le vrai du faux.

C'est

C'est de quoi l'on peut voir des exemples remarquables, dans l'histoire Romaine de *Denys d'Halicarnasse*, & même dans celle de *Tite-Live*, quoi qu'il ne soit pas si judicieux, ni si exact. *Polybe* a donné aussi des marques d'un discernement exquis, dans son Histoire, dont on peut voir un bel exemple dans \* le jugement qu'il fait de deux \* *Lib. I.*  
*Historiens*, dont l'un favorisoit les Ro- *P. 18.*  
 mains & l'autre les Carthaginois: " J'ai  
 „ été, dit-il, d'autant plus porté à écrire  
 „ l'histoire de cette guerre, que ceux que  
 „ l'on croit l'avoir le mieux écrite, ne  
 „ nous ont point dit la Verité, comme ils  
 „ devoient. Je ne croi pas qu'ils nous  
 „ aient débité des mensonges à dessein,  
 „ quand je considere leur vie & les partis  
 „ qu'ils ont suivis. Mais il me semble qu'il  
 „ leur est arrivé la même chose, qui arrive  
 „ à ceux que l'amour aveugle. Il semble  
 „ à *Philinus*, à cause de l'attachement qu'il  
 „ avoit pour son parti, que les Carthagi-  
 „ nois n'ont rien fait qu'avec bravoure; &  
 „ les Romains au contraire. *Fabius* est d'un  
 „ sentiment tout opposé. Il décrit en suite  
 admirablement bien le desintereffement  
 dans lequel un Historien doit être, & je  
 rapporterai ses paroles un peu plus bas. Mais  
 j'ajouterais ici un exemple, qu'il donne de la  
 passion de ces deux Historiens, & de la  
 manière

manière dont on doit juger des rapports passionnez. " Philinus, dit-il, dès le commencement de sa narration & de son second livre, dit que les Carthaginois & les Syracusains assiegeant Messine, les Romains entrèrent par mer dans la ville, & qu'étant promptement sortis contre les Syracusains, ils furent obligez de rentrer dans Messine, avec beaucoup de perte: Qu'ensuite aiant fait encore une sortie contre les Carthaginois, ils avoient non seulement été battus, mais que bon nombre de leurs soldats avoient été faits prisonniers. Après avoir raconté cela, il dit qu'Hieron, Roi de Syracuse, après ce combat, devint si extravagant, que non seulement aiant mis à l'instant le feu à son camp, il se retira de nuit à Syracuse; mais qu'il abandonna tous les lieux forts, qui étoient sur la frontiere des Messinois: Que les Carthaginois après ce même combat, abandonnerent aussi leur camp, & se disperferent par les villes, n'osant rien défendre de ce qui n'étoit pas fortifié: Que pour cette raison, leurs Chefs s'appercevant de la crainte de leurs soldats, résolurent de ne hazarder point le combat: Que les Romains, qui les suivoient, pillerent non seulement le pais, mais entreprirent même d'assieger  
Syracuse,



„Syracuse, & de la prendre par force.  
 „Cette narration, ajoute Polybe, me  
 „paroît si pleine d'absurditez, qu'il n'est  
 „pas besoin que je l'examine plus au long.  
 „Car ceux qu'il avoit représenté assie-  
 „geans Messine, & vainqueurs des Ro-  
 „mains, il les décrit ensuite fuians, aban-  
 „donnans tous les lieux non fortifiez, &  
 „enfin assiegez & pleins de crainte. Au  
 „contraire ceux qu'il avoit décrits comme  
 „vaincus & assiegez, il les représente pour-  
 „suivans leurs ennemis, maîtres de la  
 „campagne & enfin assiegeans Syracuse.  
 „On ne sauroit concilier ces faits; car  
 „il faut nécessairement que ce qu'il a dit  
 „d'abord soit faux: ou que la narration  
 „suivante ne soit pas conforme à la Verité.  
 „Mais cette narration est en effet verita-  
 „ble; car les Carthaginois & les Syracusains  
 „abandonnèrent la campagne & les Ro-  
 „mains assiegerent d'abord Syracuse &c.  
 „Il faut donc tomber d'accord que ce qu'il  
 „avoit dit au commencement étoit faux,  
 „& qu'entore que les Romains eussent été  
 „vainqueurs, dans les combats qui s'é-  
 „toient donnez autour de Messine, il les  
 „avoit représentez comme vaincus. On  
 „trouvera que *Philinus* en use de même  
 „dans tout son Ouvrage, & que *Fabius* ne  
 „fait point autrement. On voit par là,  
 qu'on

qu'on peut reconnoître la fausseté de plusieurs faits , en examinant toute la suite de l'Histoire.

Il seroit facile de faire application de ceci aux relations de la guerre qui est finie depuis peu, entre la France, l'Angleterre, & la Hollande. Les uns nous décrivent la France toujours victorieuse, pleine de prudence, abondante de tout, en état de continuer la guerre pendant longues années : & au contraire ses ennemis presque toujours battus , perdans leurs places l'une après l'autre, faute d'y pourvoir, épuisez & prêts à demander la paix à genoux au vainqueur. Il s'ensuivroit de là naturellement que la grande supériorité du vainqueur le mettroit en état de donner la paix, telle qu'il lui plairoit. Néanmoins on a vu le contraire, puis qu'il a rendu tout ce qu'il avoit pris & au delà ; après avoir pressé extraordinairement, pour avoir la paix. D'un autre côté, on a représenté la France comme abîmée à perpétuité , par ses fautes contre la bonne Politique, & par ses dépenses excessives, au lieu que ses ennemis étoient dans un état tout à fait florissant, & formidable. Si cela avoit été entièrement vrai , la paix auroit dû être beaucoup plus avantageuse pour eux, aussi bien que les événemens de la guerre. Pour dire

dire la vérité, il faut que les deux partis rabbatent beaucoup de leurs rodomontades & de leurs médisances. Quelcun trouvera peut-être que je parle trop librement d'une chose si récente ; mais en traitant des Loix de l'Histoire, pourrois-je parler autrement ? Ce seroit avoir trop méchante opinion des peuples intéressés dans la dernière guerre, que de croire qu'ils sont incapables d'ouïr là dessus la moindre vérité. Pour moi, je ne les crois pas si déraisonnables.

On demande si ceux, qui écrivent l'Histoire ancienne, ou au moins une Histoire, dont il n'y ait plus de témoins vivans, doivent citer les Auteurs, dont ils se servent, à chaque page, ou à chaque article. Les sentimens sont partagez là dessus. Les uns croient qu'il n'est nullement nécessaire de citer, & que le Lecteur se doit fier au choix & à la sincérité de l'Historien ; sans lui demander de qui il a appris les faits, qu'il rapporte. Ils se fondent sur l'usage des anciens Historiens Grecs & Latins, qui ne citent que très-rarement les Auteurs, dont ils se sont servis ; comme lors qu'il y a entre eux quelque diversité de sentimens. Puisque l'on se fie au rapport de ces Historiens, ils soutiennent que l'on doit aussi croire les Modernes, qui en usent de même. Si l'Historien le trouve.

à propos, il peut mettre, disent-ils, une liste des Historiens qu'il a consultez, au commencement, ou à la fin de son Histoire, afin que l'on voie de qui il s'est servi; mais il n'est pas obligé de marquer ceux qu'il a lûs, sur chaque fait en particulier.

Les autres soutiennent qu'il faut, en cette occasion, citer par tout, & prétendent que les Anciens ont eu tort de ne le pas faire, & qu'on ne leur doit pas tant ajouter de foi, à cause de cela. En effet, si la chose est mauvaise en soi, l'exemple des Anciens ne la rend pas meilleure, & rien ne nous doit empêcher de faire mieux qu'eux. La République des Lettres est enfin devenue un pays de raison & de lumière, & non d'autorité & de foi aveugle, comme elle ne l'a été que trop long-temps. La multitude n'y prouve plus rien, & les cabales n'y ont plus de lieu. Il n'y a aucune Loi divine, ni humaine, qui nous défende de perfectionner l'Art d'écrire l'Histoire, comme on a tâché de perfectionner les autres Arts & les autres Sciences. Comme un Philosophe ne peut pas s'excuser aujourd'hui, s'il parle obscurément, ou s'il suppose des choses incertaines, comme assurées; par l'exemple d'*Aristote* & des autres Philosophes anciens, qui ont commis les mêmes fautes: l'exem-

l'exemple d'*Herodote*, ou de *Tite Live* ne peut pas mettre à couvert ceux qui imitent leurs défauts. Si on les louë, il faut toujours se souvenir que les loüanges ne se rapportent qu'à ce qu'ils ont de bon; comme sont la pureté & l'élégance de leur stile; & nullement à ce qu'on y peut trouver de blâmable. Il faut penser encore qu'on ne les estime en partie, que parce qu'il ne nous reste point d'autres monumens que les leurs; & qu'on ne leur ajoûte foi, que lors que l'on n'a aucune raison de les contredire; ou à cause de la vrai-semblance de leurs narrations, ou à cause qu'on n'a aucun témoin plus exact ou plus ancien qu'eux, pour les redresser. On croit le gros de l'Histoire; mais on demeure en suspens, sur les circonstances.

Cela étant ainsi, s'il y a de grands inconveniens à ne citer point, les exemples des Anciens, ni de leurs imitateurs ne suffisent nullement, pour sauver de la censure ceux qui ne le font pas. On soutient donc que l'on n'évite de citer, qu'afin que personne ne puisse examiner l'Histoire, que l'on raconte, en comparant la narration avec celles des Historiens, qui ont écrit auparavant. Car le moyen d'examiner ce que l'on avance, sans citer person-

ne en particulier ; à moins que d'avoir tous les Historiens dont on s'est servi, & de les avoir bien lûs, & bien mis dans sa mémoire ? Peu de gens en sont capables, & peu de gens ont tout le loisir & tous les livres qu'il faudroit avoir. Sans cela, on peut toujours craindre de se tromper, parce qu'il se peut faire que l'Auteur que l'on lit ait suivi quelque Historien, que ceux qui ont intérêt à examiner l'histoire n'ont pas, ou qu'ils n'ont point lû, ou dont ils ne se souviennent pas. Mais si l'on n'ose pas s'inscrire en faux, contre un Historien, qui n'a pas cité, on n'ose pas aussi s'y fier. Comme on peut souvent faire des Romans impunément, en suivant cette méthode, & donner tel tour que l'on veut à l'Histoire : le Lecteur soupçonneux n'ose presque rien croire, & abandonne bien tôt une lecture dont il se défie.

On assure qu'un Historien moderne, qui a écrit une Histoire assez grosse, concernant des troubles de Religion, n'en a usé de la sorte ; que pour inventer impunément ce qu'il trouveroit à propos, & falsifier les faits qui lui déplairoient. Pour moi j'avouë que je ne l'ai point examinée, & je ne décide rien là dessus ; mais la méthode, qu'il a suivie, le rend suspect de tout ce dont on l'accuse ; sans qu'il s'en puisse

puisse justifier, à moins qu'il ne cite exactement ses Auteurs. Il ne satisfera jamais autrement aux plaintes, que l'on fait par tout de son Ouvrage, & qui doivent être venues à ses oreilles.

Outre cela, on soutient, que la précaution que quelques uns ont eu de mettre à la tête de leurs Histoires les Auteurs qu'ils avoient suivis, sans les citer ailleurs plus en particulier, est tout à fait inutile; parce qu'elle est sujette à presque tous les inconveniens, qui se trouvent dans la méthode de ceux qui ne citent point du tout. En effet il est très-difficile de savoir quel Historien un Auteur peut avoir suivi, dans chaque fait, quand même on les auroit tous. Mais on dit de plus, que l'on ne met souvent une grande liste d'Auteurs, que par pure ostentation; & qu'il y en a plusieurs, dont on n'a peut-être jamais vû la couverture. Il est vrai qu'il n'y a rien de si facile, que de composer un grand Catalogue d'Historiens, qu'on n'a jamais vûs, & le mettre hardiment à la tête d'une Histoire; & si l'on en use ainsi, de bonne foi, il dépend néanmoins du Lecteur de le croire, ou non. Il n'y a qu'une seule chose, qui puisse faire pardonner cela à un Historien; c'est si l'on est assuré d'ailleurs de sa sincérité. C'est aussi ce qui a fait

que l'on n'a pas censuré *Jaques Auguste de Thou*, pour en avoir usé de la sorte. Les marques claires de sincérité & de modération, qu'il donne par tout, lui ont fait pardonner cette faute; qu'on ne pardonne point à des gens comme *Verrillas*, dont la passion & l'esprit Romanoſque éclatent de toutes parts.

De la Ver-  
rité.

II. La ſeconde choſe, que l'on demande d'un Historien, eſt qu'après avoir apporté tout le ſoin dont il eſt capable, pour ſ'inſtruire de la Verité, il ait le courage de la dire, ſans biaiser. „Qui ignore que „la principale Loi de l'Histoire eſt, qu'elle „ne n'oſe rien dire de faux; & enſuite „qu'elle oſe dire tout ce qui eſt véritable; „en ſorte qu'on ne la puiſſe ſouſçonner „ni de favoriſer qui que ce ſoit, ni de paſſion contre perſonne? Ce ſont là ſes „fondemens, qui ſont connus de tout le „monde. † *Quis nescit primam eſſe Hiſtorie „legem, ne quid falſi dicere audeat; deinde „ne quid veri non audeat; ne qua ſuſpicio gratia „ſit in ſcribendo, ne qua ſimulacris? Hac, ſci- „licet, fundamenta nota ſunt omnibus.*

† Cicero  
Lib. II. de  
Oratore.  
C. 15.

Mais pour obſerver cette Loi, qui eſt ſans doute eſſentielle à l'Histoire, il faut avant que de l'écrire ſe dépouiller entièrement de toutes ſortes de paſſions, & de préjugés; ſans quoi on ne manque pas de  
ſup.



supprimer, ou de déguiser la vérité, & de débiter même mille mensonges, ou exprès, ou sans y prendre garde. On ne peut rien dire de plus fort, ni de plus véritable, ni de plus nécessaire, que ce que dit *Lacien* là dessus, dans le *Traité*, où il enseigne comment il faut écrire l'Histoire. Je rapporterai quelques unes de ses paroles, & je me servirai de la version d'*Ablancourt*; quoi qu'elle ne fasse qu'exprimer le sens, & qu'elle ait beaucoup retranché à l'Original: " Sur tout, dit-il, il ne faut point  
 „ être attaché à aucun parti. Car il ne  
 „ faut pas faire comme ce peintre, qui pei-  
 „ gnoit un Monarque de profil, parce qu'il  
 „ n'avoit qu'un œuil; il le faut représen-  
 „ ter tout entier. Que le respect de la pa-  
 „ trie n'empêche point de dire les pertes  
 „ qu'elle a reçues, ni les fautes qu'elle a  
 „ faites; car l'Historien, non plus que le  
 „ Comedien, n'est pas coupable des mal-  
 „ heurs qu'il représente. Si pour les dé-  
 „ guiser, ou les passer sous silence, on pou-  
 „ voit réparer les desordres; *Thucydide*  
 „ n'auroit pas manqué de raser, d'un  
 „ trait de plume, les fortifications des  
 „ ennemis, & de rétablir les affaires de sa  
 „ patrie; mais les Dieux même n'ont pas  
 „ le pouvoir de changer les choses passées.  
 „ Le devoir donc de l'Historien est de les

„ raconter , comme elles sont arrivées ;  
„ ce qu'il ne peut faire , lors qu'il est dé-  
„ pendant d'un Prince , ou d'une Répu-  
„ blique , de qui il a quelque chose à es-  
„ perer ou à craindre. Que s'il faut néces-  
„ sairement qu'il en parle , il doit faire plus  
„ d'état de la Verité , que de son intérêt , ou  
„ de sa passion. Car c'est la seule Divinité ,  
„ à laquelle il doit sacrifier , sans se soucier  
„ du reste. Enfin il doit avoir toujours  
„ pour but le jugement de la postérité , s'il  
„ ne veut remporter le titre de flatteur plû-  
„ tôt que d'Historien. --- Je veux que  
„ mon Historien aime à dire la Verité &  
„ n'ait point sujet de la taire ; qu'il ne don-  
„ ne rien à la crainte , ni à l'espérance ;  
„ à l'amitié , ni à la haine ; qu'il ne soit d'au-  
„ cun país , ni d'aucun parti ; & qu'il ap-  
„ pelle les choses , par leur nom , sans se  
„ soucier ni d'offenser , ni de plaire. C'est  
„ ce qu'a fait , ajoute-t-il , *Thucydide* quoi  
„ qu'il vît *Herodote* en si grande estime ,  
„ qu'on donnoit les noms des Muses à ses  
„ Livres. Il vaut mieux , disoit-il , que j'é-  
„ crive quelque chose qui dure toujours ,  
„ que de tâcher seulement de plaire pour  
„ le présent. Je ne dois pas embrasser des  
„ fables , mais je dois laisser à la postérité  
„ la verité de ce qui est arrivé. --- Voila  
„ quels doivent être les sentimens d'un vé-  
„ ritable Historien ,

On

On ne peut disconvenir de ces veritez, mais il est bon de les étendre un peu plus, pour en faire voir l'importance, d'une manière plus sensible. Je dis donc que l'Historien doit d'abord oublier, pour ainsi dire, qu'il a des amis, des parens & une patrie, afin de parler d'eux, avec le même désintéressement, que s'il n'avoit aucune liaison avec eux. Autres sont les devoirs d'un ami, d'un parent, ou d'un citoyen; & autre est celui d'un Historien. Les premiers sont bornez à de certaines personnes, & à de certains lieux, dont on tâche de procurer l'avantage; mais le dernier regarde tous ceux, qui pourront lire l'Histoire, dans quelques lieux & dans quelques temps qu'ils naissent. Comme il faut que les intérêts de nos amis & de nos parens cedent à ceux de la patrie; parce qu'il vaut mieux procurer l'utilité d'un grand nombre de personnes, ou d'une Société entiere, que celle de quelques uns de ses membres: de même l'intérêt présent de la patrie doit être moins considéré, que celui d'une partie infiniment plus considerable de tout le genre humain †. Polybe<sup>† Lib. 1.</sup> dit admirablement bien, en parlant de<sup>P. 18. Ed.</sup> quelques Historiens qui avoient été trop<sup>Amstelod.</sup> favorables à leur patrie, " que dans les autres devoirs de la vie, cette disposition  
,, d'esprit

„ d'esprit n'étoit point blâmable. Car il  
 „ est juste, ajoute-t-il, qu'un honnête hom-  
 „ me soit ami de ses amis & de sa patrie, &  
 „ qu'il ait de la haine pour leurs ennemis  
 „ & de l'amitié pour leurs amis. Mais dès  
 „ qu'il a entrepris de faire le personnage  
 „ d'Historien, il faut qu'il oublie tout cela.  
 „ Un Historien est souvent obligé de bien  
 „ parler des ennemis & de leur donner de  
 „ très-grandes louanges, lors que leurs  
 „ actions le méritent. Souvent il faut  
 „ qu'il censure ses plus proches, & qu'il les  
 „ couvre de honte; lors qu'ils ont commis  
 „ des fautes, dont on ne peut parler autre-  
 „ ment. Comme un animal, qui a perdu  
 „ la vue, devient inutile au monde: de  
 „ même si vous ôtez la Vérité à l'Histoire,  
 „ ce qui lui reste n'est d'aucun usage. C'est  
 „ pourquoi il ne faut pas faire difficulté de  
 „ reprendre ses amis, & de louer ses enne-  
 „ mis. Il ne faut pas craindre de censurer  
 „ les mêmes personnes, auxquelles on a  
 „ donné des louanges; puis que ceux qui  
 „ sont dans le gouvernement ne peuvent  
 „ par-toujours réussir, ni commettre per-  
 „ petuellement des fautes. Sans avoir  
 „ égard aux personnes, il faut juger des  
 „ choses, par elles mêmes, & en parler  
 „ dans l'Histoire, comme elles le méritent.  
 Ces paroles sont belles, dira quelcun, &

elles

elles renferment une excellente leçon, mais il faut avoir bien du courage & bien de la fermeté, il faut aimer la Vérité d'une manière toute extraordinaire, pour observer ce que cet Historien recommande. Ce sont là des qualitez fort difficiles à trouver. A-t-il lui même suivi les préceptes, qu'il donne aux autres?

Mais je demande à ceux qui font ces difficultés, s'ils s'imaginent qu'écrire l'Histoire soit un métier propre à toutes sortes de gens, qui ont quelque facilité à s'exprimer? S'ils croient qu'un petit esprit, qu'un lâche, qu'un flatteur, qu'un homme avare & intéressé soit propre à instruire toute la postérité? Les talens doivent répondre à la grandeur de l'entreprise, & s'il est rare de trouver des personnes qui les aient tous, il n'est pas commun non plus de trouver des Histoires qui méritent d'être lûes. A l'égard de *Polybe*, il n'y a que ceux qui ne l'ont pas lû, qui le puissent prendre pour un Philosophe, ou pour un Prédicateur, gens qui ont souvent fait tout le contraire de ce qu'ils recommandoient aux autres. Il témoigne par tout avoir eu une très-grande estime pour *Aratus* Général des Achéens, mais il ne laisse pas de reprendre, dans sa conquête, avec beaucoup de liberté, ce qu'il

y

\*p. 393.

y trouvoit à redire. Par exemple, il décrit au long, dans le \* IV. Livre de son Histoire, les fautes, qu'Aratus avoit faites dans un combat, qu'il perdit contre les Etoliens; sans rien en dissimuler, & sans essaier d'excuser ce qui étoit inexcusable. Il savoit la difference qu'il y a entre pardonner, & justifier, & quoi qu'il crût que les Achéens devoient pardonner à Aratus les fautes qu'il avoit commises, dans cette occasion, en considération des grands services qu'il avoit rendus à leur République & de la droiture de ses intentions, il savoit qu'un Historien ne devoit pas entreprendre de le justifier. Mais *Polybe* n'étoit pas capable de trahir la vérité, en faveur d'Aratus; lui qui ne cache nullement les fautes de Philopœmen, ni celles de Lycortas; dont le second étoit son pere, & le premier son ami, & son protecteur. C'est ce qu'on peut remarquer, dans † la narration de l'ambassade que Lycortas avoit faite en Egypte, au nom des Achéens. Il étoit allé renouveler l'alliance, que les Achéens avoient depuis long temps avec les Ptolomées; & ce dessein avoit été fortement appuié de Philopœmen. Cependant il s'étoit si négligemment acquité de cet emploi, qu'il s'étoit contenté de faire jurer le Roi d'Egypte,

&amp;

† *Excerpto*  
*Legat. xli.*

& de jurer au nom des Achéens, fans être auparavant convenu avec lui d'aucuns articles ; quoi que les Achéens eussent fait divers traitez tout differens, avec les Ptolomées. Quand il fut de retour, Aristenus, Général des Achéens, qui étoit d'une faction contraire, en disant son avis dans l'Assemblée générale de l'Achaïe, lui demanda quelle alliance il avoit renouvelée avec le Roi d'Egypte, & fit un détail des divers traitez que la République avoit faits avec ses prédecesseurs. Là dessus l'Assemblée souhaita de savoir lequel de tous ces traitez avoit été confirmé. " Or c'est, dit le fils de  
 „ Lycortas, ce que ni Philopoemen, qui é-  
 „ tant Général avoit été d'avis de renouvel-  
 „ ler l'alliance ; ni Lycortas, ni les autres  
 „ Ambassadeurs qui avoient été à Alexan-  
 „ drie, ne purent dire. On jugea donc qu'ils  
 „ s'étoient acquitez très-négligemment de  
 „ leur commission. Aristenus au contraire  
 „ parut un habile homme, comme sachant  
 „ seul ce qu'il disoit. C'est ainsi que *Polybe*  
 parle de son protecteur & de son Pere. Il n'en use pas autrement, lors qu'il s'agit de personnes qu'il n'aimoit pas. Il dit leurs vertus avec autant de desintéressement que leurs vices ; parce que son unique plaisir étoit de dire la Verité. J'en donnerai un exemple dans la suite.

Les

Les meilleurs Historiens l'ont imité plus ou moins, selon qu'ils ont eu plus ou moins de courage, ou d'amour de la Vérité. Il est presque impossible de n'avoir pas de l'aversion pour les ennemis de sa patrie, ou pour ceux de qui on a reçu des injures en particulier. On attache presque toujours l'idée de l'injustice à la leur, de sorte qu'ils ne se présentent presque jamais à l'esprit, que comme des peuples, ou des hommes ennemis de la justice. Les Princes Alliez contre la France ( dans la guerre, qui a commencé en 1688, & qui a fini en 1697 ) & les peuples qui leur sont soumis ont regardé & regardent peut-être encore la France comme une puissance injuste, qui a voulu se rendre maîtresse de toute l'Europe. En France au contraire, on a accusé d'injustice les Princes Alliez, & l'on y est peut-être encore prévenu de cette opinion. Ainsi il arrive que lors que les Auteurs de ces différens païs entreprennent de parler du parti contraire, ils ne manquent presque jamais de le décrire d'une manière odieuse & de faire l'Apologie du leur. Toutes leurs pensées prennent dans leur esprit, prévenus & passionnez, cette teinture, sans même qu'ils s'en apperçoivent. C'est ce qui fait, qu'on ne voit presque rien, qui mérite d'être lû, sur ces matières. Mais  
comme



comme il faut oublier que l'on a des amis, des parens, une patrie, lors qu'il s'agit de parler d'eux dans une Histoire : on ne doit pas penser si ceux, dont on parle, sont ennemis, ou publics, ou particuliers. On ne peut rien dire de plus raisonnable là dessus, que ce que dit *Polybe*, à l'occasion de l'Historien *Timée* & d'*Agathoclès* Tyran de Syracuse; & cela est d'autant plus digne de remarque, que *Polybe* étoit né dans une République & avoit les inclinations extrêmement républicaines, comme il paroît par tout ce qui nous reste de lui. † " Comme les gens sages, dit-il, † *Lib. XII.*  
 „ lors qu'ils se veulent venger de leurs *P. 917.*  
 „ ennemis, ne considèrent pas tant ce que  
 „ leurs ennemis ont mérité, que ce que  
 „ l'équité & la bien-séance permettent de  
 „ leur faire : de même quand il s'agit de di-  
 „ re d'eux quelque chose de défavanta-  
 „ geux, il ne faut pas tant considérer ce  
 „ qu'ils mériteroient qu'on leur dit, que  
 „ ce qu'il est séant de publier. C'est à quoi  
 „ il faut nécessairement avoir égard, avant  
 „ toutes choses. Ceux qui mesurent tout  
 „ à leur colere & à leur haine, tombent  
 „ infailliblement en mille fautes, & disent  
 „ d'eux beaucoup plus de mal qu'ils ne  
 „ doivent. C'est pourquoi on peut refu-  
 „ ser avec justice de croire la plupart des  
 „ choses

„choses que *Timée* a dites , contre Demo-  
„charès. Personne ne peut ni lui pardon-  
„ner , ni le croire ; parce qu'il a passé  
„toutes les bornes de l'équité, par envie  
„de médire. Je ne puis même souffrir le  
„mal qu'il dit d'Agathoclès , quoi que  
„ce fût un très-méchant homme. J'en-  
„tends ce qu'il dit à la fin de son Histoire ,  
„où il l'accuse des plus infames débauches  
„&c. Il faut nécessairement que la nature  
„eût donné à Agathoclès de très-grandes  
„qualitez ; ce qui paroît, par les choses  
„même que *Timée* en dit. Car puis qu'ayant  
„fui la rouë , la fumée & l'argile de la  
„boutique de son pere, qui étoit potier  
„de terre, ayant à peine dix-huit ans, &  
„s'étant retiré à Syracuse ; dans cette  
„situation, il fut quelque temps après se  
„rendre maître de toute la Sicile, & met-  
„tre les Carthaginois en de très-grands  
„dangers ; & qu'enfin après avoir vieilli  
„dans la tyrannie, il est mort avec le nom  
„de Roi ; ne faut-il pas avouer qu'il a été  
„un homme extraordinaire, & qu'il avoit  
„de merveilleux talens pour les grandes  
„choses ? C'est pourquoi un Historien doit  
„raconter à la posterité non seulement ce  
„qui fut mauvais & blâmable dans Agatho-  
„clès, mais aussi ce qui fut digne de louan-  
„ge. C'est là le propre de l'Histoire. Mais  
„*Timée* ,

„ *Timée*, aveuglé par son humeur médifante,  
 „ raconte le mal avec beaucoup d'animosi-  
 „ té & d'exaggeration, & ne dit les belles  
 „ actions qu'en peu de mots. Il ne favoit pas  
 „ apparemment, que supprimer dans l'Hi-  
 „ stoire ce qui est arrivé n'est pas un men-  
 „ songe moindre, que dire ce qui ne fut ja-  
 „ mais.

On peut joindre à *Polybe* un fameux  
 Historien moderne, qui après avoir souff-  
 fert beaucoup, par l'injustice d'un grand  
 Prince, n'a pas laissé de raconter ses bel-  
 les actions, avec autant de soin qu'aucun  
 autre Historien, & de parler par tout de  
 lui, comme ses grandes qualitez le méri-  
 toient; sans laisser rien échapper, qui pût  
 marquer, qu'il avoit juste sujet de s'en  
 plaindre. J'entends l'incomparable *Hugues*  
*Grotius* qui a parlé, dans son Histoire des  
 Pais-bas, du Prince Maurice de Nassau,  
 comme s'il n'avoit jamais eu aucun démê-  
 lé avec lui. C'est là un exemple remar-  
 quable de desintéressement, & qui fait voir  
 qu'il n'est nullement impossible de vain-  
 cre sa passion, & de parler bien de ses en-  
 nemis: comme s'imaginent beaucoup de  
 gens, qui jugent des autres par eux mê-  
 mes.

Une autre chose, qui a fait broncher  
 quantité d'Historiens, c'est qu'ils s'étoient

engagez dans le dessein d'écrire l'Histoire, pour obtenir quelque recompense, ou pour s'avancer dans le Parti, où ils étoient. Supposé qu'un Historien ait besoin en effet de quelque reconnoissance, & qu'il croie de l'obtenir en favorisant un parti; il est bien difficile que ses besoins ne l'emportent, sur l'amour de la Verité. Il y a peu de gens, qui soient capables de voir tranquillement des flatteurs recompensez vivre dans l'éclat & dans les plaisirs; & la triste Verité rebutée & méprisée, avec tous ceux qui osent l'admirer, ou la dire publiquement. Il n'y a non plus guere de gens de Lettres, dont la fortune n'est ordinairement pas fort grande, que les recompenses ne gagnent & n'engagent au moins à taire le mal, si elles ne leur font pas inventer des faits avantageux à ceux qui les recompensent. Il s'ensuit de là que le soin d'écrire l'Histoire moderne, dans les lieux où l'on y est intéressé, ne doit être ni une charge, ni un métier, où l'on se propose purement le profit. On pourroit écrire des Histoires étrangères, ou anciennes, dans lesquelles la Verité plaît à tout le monde; parce qu'on nes'y interesse plus, que pour savoir ce qui s'est passé. Mais il est presque impossible d'écrire dans un Etat, par ordre public, & en conséquence d'une pension

tion, ce qui y est arrivé depuis peu, & de dire exactement la Verité. Après cela, quand on voit une foule de gens s'empresfer, pour obtenir de semblables emplois, qui pourroit s'empêcher de s'écrier : *ô homines ad mentiendum paratos!* Que de gens prêts à mentir ?

Mais ne pourroit-il pas se faire qu'un Prince, ou un Etat voulût bien que l'on dît la Verité, & récompensât même la liberté généreuse d'un Historien, qui auroit dit le mal & le bien, sans rien dissimuler ? Cette vertu est-elle donc au dessus de la nature humaine ? Cela est sans doute possible à Dieu, qui peut changer le cœur des hommes comme il veut ; mais je le croi impossible aux hommes, dans l'état où ils sont aujourd'hui. Non seulement on récompense par tout les flatteurs, mais on regarde, comme des discours séditieux, ceux qui relevent quelque faute que l'on a commise ; & on les punit bien plus sévèrement, qu'on ne fait paroître de libéralité à l'égard des flatteurs. Les Souverains s'imaginent qu'il n'est pas si utile que l'on dise du bien d'eux, qu'il est dangereux de souffrir que l'on en parle mal. On a par tout de violents préjugés contre les louanges, de ceux qui ne peuvent pas blâmer, sans s'exposer à quelque disgrâce ; & l'on croit facilement

le mal, qu'il est dangereux de dire. C'est ce qui fait que l'on craint bien plus un Ecrivain sincere, que l'on n'aime ceux qui sont prêts à dire tout ce que l'on veut. Ainsi ceux-là même, qui ne seroient pas assez lâches, pour mentir pour une récompense, n'ont pas souvent assez de courage, pour s'exposer à des persecutions, en disant la Verité.

Si les Souverains vouloient instruire la posterité, à leurs dépens ; il faudroit que les Historiens n'eussent rien à craindre d'eux, en décrivant leurs défauts comme leurs vertus, & les fautes qu'ils ont faites aussi bien que leurs belles actions. Ceux à qui ils s'adressent, pour écrire leur Histoire devroient leur répondre en des termes semblables à ceux-ci : " Si vous voulez que l'on croie le bien, que je puis écrire de vous, souffrez que je ne dissimule point ce qu'on en peut dire, avec verité, de desavantageux. Si vous souhaitez que l'on soit persuadé que ce n'est point par intérêt que je vous louë, faites en sorte que l'on ait aussi raison de croire que la peur d'être mal-traité n'a pas empêché ma plume d'écrire ce qui peut être blâmé. Autrement permettez-moi de demeurer dans le silence, & gardez vos bien faits pour d'autres gens, que pour des flatteurs ;

„ flatteurs ; que l'on croit aussi peu lors  
 „ qu'ils louent ceux à qui ils ont vendu leur  
 „ liberté, que lors qu'ils blâment sans  
 „ raison les ennemis de leurs bienfaiteurs.  
 „ Il n'y a point de mensonges, ni de dissi-  
 „ mulations à acheter chez moi, & la Veri-  
 „ té ne se trouve nulle part à vendre. Mais  
 pour tenir un semblable discours, il faudroit  
 être de l'humeur de *Philoxene*, qui aimoit  
 mieux travailler aux carrières, les fers aux  
 pieds, que de ne pas se moquer des méchants  
 vers d'un Tyran de Syracuse. Il y a fort  
 peu de gens de cette trempe.

Mais ce ne sont pas seulement les pas-  
 sions, qui peuvent tromper un Historien ;  
 il y a des préjugés, qui ne causent pas moins  
 d'illusion. Dès qu'on a conçu bonne opi-  
 nion de quelqu'un, on est déterminé à croire,  
 sans examen, tout ce qu'on dit d'avantageux  
 de lui ; & au contraire on croit très-facile-  
 ment le mal, que l'on débite de ceux que  
 l'on n'estime pas. Il se peut faire néanmoins  
 que des personnes, dignes d'ailleurs de nô-  
 tre estime, commettent de grandes fautes,  
 & que des gens peu estimables fassent quel-  
 quefois de belles actions. La nature humai-  
 ne n'est pas si égale en elle même, dans quel-  
 que état qu'elle soit, qu'elle ne passe souvent  
 du bien au mal, & du mal au bien, lors  
 qu'on s'y attend le moins. Les exemples

d'Aratus & d'Agathoclès, que j'ai rapportez, en font une preuve claire. Ainsi un Historien doit se défaire de toute prévention, & examiner, en elles mêmes, les preuves des faits qu'il veut écrire, pour blâmer, s'il le faut, ceux qu'il a estimez, & pour louer au contraire ceux de qui il avoit mauvaise opinion, s'ils le méritent.

*Polybe* estimoit infiniment les Romains, pour leurs vertus morales & militaires; & en effet, il avoit raison à plusieurs égards de les admirer. Il s'en falloit beaucoup qu'il n'eût une aussi belle idée des Carthaginois, & véritablement ils n'égalent pas les Romains. Cependant il ne laisse pas de remarquer les fautes des premiers, & leur mauvaise foi, en bien des choses; comme dans la manière dont ils en usèrent envers les Carthaginois, après la première guerre qu'ils leur firent. Il loue de même la bonne conduite des Généraux Carthaginois, lors qu'elle le mérite. Aussi les Romains estimoient si fort sa sincérité & son discernement, que Brutus, qui tua Jules César, fit un abrégé de son Histoire dans les derniers temps de sa vie, où il étoit extraordinairement occupé.

Mais on ne voit guère d'Historiens si éclairés. Ceux qui écrivent aujourd'hui en France ne croient pas qu'il soit possible,  
que



que le Conseil qui la gouverne commette aucune imprudence, à cause de la haute idée qu'ils ont de sa sage conduite. Je n'ai garde de leur vouloir ôter cette idée, qui est en effet fondée sur plusieurs fortes raisons. Mais aussi il faut qu'ils jugent des faits & de leurs suites, sans y avoir d'égard; parce que les plus prudents Conseils ne sont pas infailibles, & sont sujets à prendre de fausses mesures, quoi que cela leur arrive plus rarement. Il est juste aussi que ceux qui estiment la conduite des autres Puissances de l'Europe, qui ont eu à faire avec la France, se souviennent que les meilleures têtes se trompent quelquefois. On se doit rendre justice réciproquement, les uns aux autres, & juger des fautes & des belles actions, par elles mêmes & par leurs suites, & non par de simples préjugés.

IL me semble que ces précautions sont tout à fait nécessaires à un Historien, pour s'aquiter, comme il doit, de ce qu'il entreprend. On en peut trouver, comme on l'a vû, des exemples & des preuves dans les meilleurs Historiens de l'Antiquité Paienne. Mais il y a une espece d'Histoire, parmi les Chrétiens, où, s'il faut parler historiquement, c'est à dire, sans biaiser, on néglige presque toutes les Regles, que l'on donne à ceux qui écrivent

*De l'Histoire Ecclesiastique.*

Histoires, telles que sont celles dont j'ai parlé jusqu'à présent. Un Auteur *Orthodoxe*, qui entreprend d'écrire une *Histoire Ecclesiastique*, ne sauroit être trop entêté de son parti, ni haïr trop les autres sectes. Il faut qu'il fasse éclater cette disposition d'esprit, dans tout son Ouvrage; sans quoi il est bien tôt diffamé non seulement comme un mal-habile homme, mais encore comme un impie. Il est juste qu'il se propose, pour récompense de son travail, les dignitez Ecclesiastiques, s'il est de profession à y prétendre, ou d'autres équivalentes, s'il est Laïque, à condition qu'il favorisera par tout l'*Orthodoxie*, c'est à dire, son parti. Que s'il s'avisoit de dire quoi que ce soit, en faveur des partis *Hérétiques* ou opposez au sien; il doit s'attendre à être exposé à la haine des Zelez, à leurs accusations, & peut-être à toutes les peines ecclesiastiques & civiles, qui sont en usage dans les lieux, où il vit; s'il ne veut pas retracter ces téméraires veritez, qui peuvent se trouver avantageuses à l'*Heresie*. Il doit se prémunir de ce préjugé, sans jamais s'en défaire; c'est que tout ce qui pourroit être honorable aux *Hérétiques* est faux, & que tout ce qu'on dit de desavantageux d'eux est véritable: comme au contraire tout ce qui peut faire honneur

aux

aux *Orthodoxes* est indubitable , & tout  
 ce qui peut leur causer de la honte est un  
 pur mensonge. Il faut que l'Historien *Or-*  
*thodoxe* supprime avec soin, ou extenué au  
 moins, le plus qu'il lui est possible , les  
 erreurs & les vices de ceux qui sont respec-  
 tez, parmi les *Orthodoxes*, souvent sans en  
 être bien connus; & au contraire, qu'il  
 exagere, le plus qu'il peut, les égare-  
 mens & les fautes des *Hétérodoxes*. Il doit  
 se souvenir encore qu'un *Orthodoxe* quel  
 qu'il soit, peut servir de témoin contre un  
*Hérétique*, & en doit être crû sur sa parole :  
 & qu'au contraire un *Hérétique* ne peut ja-  
 mais être crû, contre les *Orthodoxes*. Tout  
 l'honneur qu'on peut lui faire, est de l'é-  
 couter, lors qu'il a quelque chose à dire  
 en faveur de l'*Orthodoxie*, ou contre lui mê-  
 me. Un *Orthodoxe* peut servir de témoin  
 dans sa propre cause, mais un *Hérétique* ne  
 le peut pas même dans celle d'autrui. Ce  
 sont là des maximes, qu'il ne faut pas  
 examiner, mais qu'il faut suivre, si l'on  
 veut se mêler d'écrire l'Histoire Ecclesiast-  
 tique; sous peine d'infamie, d'excom-  
 munication, de bannissement &c. C'est  
 ainsi qu'ont écrit d'un côté les *Centuriateurs*  
*de Magdebourg* & de l'autre le *Cardinal Ba-*  
*ronius*; ce qui leur a aquis, à chacun dans  
 son parti, une réputation immortelle.  
 Mais

Mais il faut avouer qu'ils ne sont pas les premiers, & qu'ils n'ont fait qu'imiter la plûpart de ceux qui les avoient précédé, en ce genre d'écrire. Il y avoit déjà bien des siècles, que l'on cherchoit dans l'Antiquité, non ce qui y est, mais ce qu'on jugeoit y devoir être, pour le bien du parti où l'on étoit; & qu'on représentoit les Anciens, tels que l'on trouvoit à propos qu'ils fussent, pour l'avantage de la cause que l'on avoit entrepris de défendre. Il y avoit du profit, comme je l'ai dit, d'en user de la sorte, & du danger à faire autrement.

\* Lib. I.

c. 2.

*Sozomene*, \* dans son Histoire Ecclesiastique, après avoir fait une énumération des monumens d'où il l'avoit tirée, continue de la sorte: " De peur que quel-  
 ,, cun ne condamne mon ouvrage de men-  
 ,, songe, pour ne pas être assez instruit des  
 ,, choses comme elles sont, parce qu'il au-  
 ,, roit trouvé des Ecrits contraires à ce que  
 ,, je dis; il faut savoir qu'à l'occasion des  
 ,, dogmes d'Arius, & de ceux qui sont nez  
 ,, depuis, ceux qui gouvernoient les Egli-  
 ,, ses étant divisez, chacun a écrit à ceux  
 ,, qui étoient de son sentiment, touchant  
 ,, les choses qui lui tenoient à cœur:  
 ,, Qu'ayant assemblé des Synodes à part,  
 ,, ils ont confirmé ce qu'ils ont voulu, &  
 ,, sou-

„souvent condamné leurs adversaires, en  
 „leur absence: Qu'ils ont fait leur cour  
 „aux Empereurs, & à ceux qui avoient  
 „de l'autorité auprès d'eux, & qu'ils ont  
 „fait tout ce qu'ils ont pû, pour les gagner  
 „& pour les attirer dans leurs sentimens:  
 „Que pour paroître avoir des sentimens  
 „orthodoxes, chaque parti a eu soin de  
 „recueillir les Lettres qui favorisoient sa  
 „secte, & d'omettre les autres. C'est ce  
 „qui m'a donné, dit il, beaucoup de pei-  
 „ne, pour trouver ce qui s'étoit verita-  
 „blement passé. Mais puis que la sincéri-  
 „té de l'Histoire demande que l'on ait soin  
 „de découvrir la Verité, j'ai crû qu'il  
 „étoit nécessaire de rechercher curieuse-  
 „ment ces sortes d'Ecrits. Si je raconte  
 „les querelles que les Ecclesiastiques ont  
 „euës entre eux touchant le pas, ou tou-  
 „chant la préférence de leur Secte, que per-  
 „sonne ne croie que cela vienne d'aucune  
 „malice, ou d'aucun mauvais dessein.  
 „Outre qu'il est juste, comme je l'ai  
 „dit, qu'un Historien préfere la Veri-  
 „té à toutes choses; la Verité des dog-  
 „mes de l'Eglise Catholique n'en pa-  
 „roit que davantage; aiant été plusieurs  
 „fois mis à l'épreuve, par les embuches  
 „de ceux qui lui étoient opposez &c. Il  
 „semble qu'il n'a pas osé dire tout ce qu'il  
 pen-

pensoit, car après avoir parlé des querelles & de l'ambition des Ecclesiastiques, aussi bien que de leurs Ecrits, & de leurs Lettres opposées les unes aux autres, il falloit dire quelles Regles il avoit suivies dans son Histoire, pour distinguer la Verité du Mensonge. Il falloit encore conclurre autrement, qu'il ne fait, & dire que les vices & les mauvaises actions des Ecclesiastiques n'ont aucune liaison avec la Religion Chrétienne, qui les condamne, & ne lui doivent faire par conséquent aucun tort; Qu'ainsi en disant la verité des premiers, quoi qu'elle leur fût peu avantageuse; on ne devoit pas croire qu'il eût voulu donner aucune atteinte à la Religion: Qu'il ne falloit point confondre les interêts particuliers & personnels des gens d'Eglise, avec l'interêt général de l'Evangile: Que c'étoit là un artifice dont les Ecclesiastiques, peu réglez, se servoient, pour autoriser leurs mauvaises mœurs, ou pour empêcher qu'on ne les en osât reprendre; comme si ce qu'on disoit de leurs desordres devoit rejaillir sur la Religion, dont ils ne sont que les indignes ministres: Que l'on doit encore distinguer les bons & les mauvais, l'ordre institué avec raison dans l'Eglise de l'abus que l'on en peut faire; de sorte que l'on

com-

comprenne que ceux qui blâment les abus ne censurent pas la chose même, & que ceux qui racontent les mauvaises actions des méchans ne perdent pas le respect que l'on doit avoir pour les bons : Qu'il est d'une notorieté publique que la Verité des sentimens ne rend pas gens de bien tous ceux qui en font profession ; & que les erreurs spéculatives ne corrompent pas les mœurs de tous ceux qui y sont engagez ; en sorte que le mélange du mal & du bien, dans la conduite de la vie ; est à peu près égal parmi les *Orthodoxes* & les *Hérétiques* : Qu'ainsi on ne pouvoit pas prendre pour vrai tout ce que les premiers disoient, ni rejeter comme faux tout ce qui venoit des seconds ; mais qu'il falloit examiner ce que disoient les uns & les autres, selon les mêmes Regles que la Jurisprudence prescrit pour l'examen des témoins, dans les choses civiles & criminelles : Qu'il est enfin de la dernière importance de dire en tout cela la Verité librement, de peur que les Libertins ne s'imaginent que l'on croit parmi les Chrétiens que les sentimens de l'esprit, ou les emplois dans l'Eglise changent le vice en vertu, & la vertu en vice ; & de peur que les personnes moins pénétrantes ne s'y méprennent insensiblement, en voyant l'un & l'autre.

l'autre également consacré, dans la personne des Ecclesiastiques, & n'oublent enfin que la Religion Chrétienne consiste dans la créance des dogmes de l'Évangile, & dans l'obéissance à ses préceptes, & non dans le respect que l'on peut rendre à des hommes, que leurs Dignitez ne rendent ni meilleurs, ni plus éclairés. C'est là ce qu'il auroit fallu dire, dans la Préface d'une Histoire Ecclesiastique; & ce que *Salomene* auroit peut-être dit, s'il avoit osé dire tout ce qu'il pensoit. Mais il étoit trop dangereux alors de parler ainsi, à Constantinople: comme il l'est encore aujourd'hui, dans la plus grande partie de l'Europe.

*Du stile de  
l'Histoire.*

III. IL n'est pas besoin que je parle de l'ordre que doit garder un Historien, parce que l'ordre du temps le conduit assez, & que les Rhéteurs ont donné des Regles de la narration, qui quadrent aussi bien à un Historien qu'à un Orateur. A l'égard du stile, les seules qualitez, qu'il doit avoir, c'est d'être pur, clair, & aussi court qu'il est possible, sans devenir obscur. C'est ici, où doit avoir lieu principalement ce stile simple, & naturel \* auquel les Maîtres de l'Art donnent de si grandes louanges. Comme l'Historien se propose uniquement d'instruire ses Lecteurs de ce qui s'est passé; sans entreprendre de l'é-

\* *Voiez ci-  
dessus p.  
108. &  
suivantes.*

mou-



mouvoir, ni de le divertir, qu'autant que la matière y peut contribuer, sans que l'Historien y pense; toutes sortes d'ornemens recherchez sont inutiles, & l'affectation de faire paroître son éloquence est tout à fait hors de saison. Il faut écouter là dessus ou *Lucien*, ou d'*Ablancourt*, car il n'importe ici lequel des deux parle, pourvu que les Regles soient bonnes. "L'Histoire, disent-ils, est plus chaste que la Poësie, & ne peut employer ses ornemens, non plus qu'une honête femme ceux d'une Courtisane; d'autant plus, qu'elle n'emprunte pas le secours des fictions, & n'a pas les figures & les mouvemens, qui transportent l'ame, & la mettent hors d'elle même. Si vous y mettez trop d'ornemens, vous la rendez semblable à Hercule, vêtu des habits d'Omphale, qui est la dernière extravagance. Ils disent encore ailleurs, en parlant de l'Historien, qu'il faut que son stile soit clair & naturel, sans être bas. Car comme, continuent-ils, nous lui donnons la Liberté & la Verité, pour règle de ce qu'il doit dire: la Clarté & la Netteté doivent être la règle de la manière dont il s'exprime. Il faut que ses figures ne soient ni trop hautes, ni trop recherchées; si ce n'est lors qu'il veut décrire une bataille, ou faire quelque  
 „ ha-

harangue ; car alors il peut élever son  
 stile, & déplier, s'il faut ainsi dire, les  
 voiles de l'Eloquence. Il ne faut pour-  
 tant pas qu'il s'élève qu'à la mesure des  
 choses dont il parle, & son stile doit être  
 exempt d'enthousiasme & de toute fu-  
 reur Poétique ; car il y a danger, en  
 s'élevant trop, que la tête ne lui tour-  
 ne, & qu'il ne s'égare en des fictions.  
 — S'il veut donc s'élever, que ce  
 soit plutôt par les choses, que par les pa-  
 roles ; car il vaut mieux que son stile soit  
 ordinaire, & que sa pensée ne le soit pas ;  
 que de rendre foible sa pensée & son stile  
 trop élevé, ou de se laisser emporter à  
 l'effort de son imagination. Que ses pe-  
 riodes ne soient ni trop longues, ni trop  
 étudiées ; son stile ni trop nombreux, ni  
 trop négligé ; parce que l'un sent la bar-  
 barie & l'autre l'affectation.

C'est là ce qu'on peut dire en général de  
 raisonnable, du stile historique ; car je  
 ne suis nullement du sentiment de ceux  
 qui disent que le stile de l'Historien doit  
 être plus relevé que celui de l'Orateur,  
 & presque Poétique, \* comme l'a crû  
*Quintilien*. Je ne croi pas même qu'il fail-  
 le être Orateur, pour être Historien,  
 comme † *Cicéron* l'a soutenu. Comme il  
 ne s'agit que d'instruire, tout ce qui est  
 inuti-

\* *Lib. X.*  
 c. 1.

† *Lib. II.*  
*de Orat.*  
 c. 9. §  
 seqq.

inutile pour cela, ne regarde point l'Histoire; quelque goût que puissent avoir eu là dessus les Anciens, un peu trop amoureux des ornemens de la Rhétorique. Si l'on veut plaire au Lecteur, par son stile, il suffit qu'il ait les qualitez que l'on a remarquées. Une narration conçue en termes purs, claire & courte, autant qu'il est possible, est assez agréable d'elle même, sans chercher à l'embellir d'ornemens étrangers; si les choses que l'on raconte méritent d'ailleurs qu'on les lise. Dès que l'on voit qu'un Historien cherche à faire paroître son éloquence, on le soupçonne avec raison de peu de sincérité; parce que c'est la coûtume des Déclamateurs, de changer les choses, qu'ils racontent, en sorte qu'elles soient plus propres à être exprimées d'une manière oratoire. *Cicéron*, dans son *Brutus*, aiant comparé la mort de Coriolan, avec celle de Themistocle, comme si l'un & l'autre s'étoit tué, \* en fait \* *Cap. XL* excuse à Atticus son ami, qui croioit qu'il étoit mort de mort naturelle, & qui l'avoit écrit dans une Histoire, qu'il avoit faite, sur quoi Atticus lui répond agreablement „qu'il en pouvoit user, comme il lui plaisoit, parce qu'il étoit permis aux Rhéteurs de mentir dans l'Histoire, pour „avoir lieu de faire plus valoir leur élo-

„quence. Car ce que vous avez feint, dit-  
 „il, de Coriolan, c'est ce que *Clitarque* &  
 „*Stratoclès* ont inventé touchant Themis-  
 „tocle. *Thucydide* qui étoit Athenien, de  
 „bonne famille & un grand homme, & qui  
 „de plus n'a vécu qu'un peu de temps  
 „après, dit seulement qu'il mourut, qu'on  
 „l'ensevelit secrettement dans l'Attique, &  
 „que l'on soupçonna qu'il s'étoit empoi-  
 „sonné. Mais ces gens-là disent qu'ayant  
 „immolé un Taureau, il en reçut le sang  
 „dans une coupe, & qu'il tomba mort,  
 „après l'avoir bû. C'est qu'ils pouvoient  
 „décrire cette mort, d'une manière ora-  
 „toire & tragique; mais cette autre mort  
 „vulgaire ne leur donnoit aucun lieu d'é-  
 „taler leur éloquence. C'est pourquoi puis-  
 „que vous avez besoin que Themistocle  
 „& Coriolan soient pareils en tout; je vous  
 „prêterai, si vous voulez, une coupe, pour  
 „la lui donner; & je vous fournirai même  
 „une victime, afin que Coriolan soit en  
 „toutes choses un autre Themistocle. *Con-*  
*cessum est Rhetoribus ementiri in historiis, ut ali-*  
*quid dicere possint argutiùs, &c.*

Cette seule raison doit faire éviter toute  
 forte d'affectation, dans le stile d'une His-  
 toire. Mais il faut qu'il soit premierement  
 pur, parce que la pureté du stile n'ayant  
 rien d'incompatible avec la Verité, il est  
 ridi-

ridicule de rebuter le Lecteur, par un stile barbare. Tel est, par exemple, celui d'*Aubigné*, dans son Histoire, qu'on a de la peine à lire à cause de cela, & que rien ne peut excuser, parce qu'il pouvoit écrire autrement, comme on le peut voir par ses autres Ouvrages.

Tel est encore en partie le stile de *Mezerai*, dans sa grande Histoire de France & même dans son Abregé. Sans être moins bon Historien, il pouvoit parler beaucoup mieux François; dans un temps, auquel la Langue étoit infiniment plus belle & plus polie, qu'elle ne paroît dans ses Ecrits. Par pureté & par politesse, je n'entends pas un stile cadencé, & qui sente la déclamation; tels que sont les stiles de *Jean Baptiste Nani* dans son Histoire de Venise, ou d'*Emanuel Tesauro* en ses Ouvrages historiques; mais un choix de paroles & d'expressions conforme au meilleur usage de la Langue, & un arrangement qui n'ait rien de dur, ni d'embarrassé. C'est en quoi excellent *Jule Cesar*, & *Cornelius Nepos*, entre les Anciens, & entre les Modernes l'Auteur de la vie de S. Louis (j'entens l'*Abbé de la Chaise*) & celui de l'Histoire de Theodose le Grand & de la vie du Cardinal Ximenès.

Si l'on observe cet avis, il est presque

impossible d'être obscur; car il est certain que le bon usage des Langues n'autorise rien qui puisse causer de l'obscurité, dans une narration. Ceux qui parlent obscurément, ne tombent pas dans ce défaut; en écrivant conformément à l'usage, mais en voulant parler autrement que les autres. Personne, de ceux qui parloient bien, ne parloit ni à Athenes, ni à Rome, aussi obscurément que *Thucydide* & *Tacite* ont écrit. C'est sans doute en voulant s'élever au dessus de l'usage commun, qu'ils sont tombez dans l'obscurité, que l'on reprend avec raison dans leur stile. On ne sauroit nier que ce stile ne soit affecté, que ces Auteurs n'aient crû rendre leurs Histoires recommandables, par une éloquence mâle, s'il faut ainsi dire, où il semble que l'on exprime beaucoup de choses en peu de mots, & qui est au dessus de la portée du Vulgaire. Je ne comprends pas quel goût ont pû avoir en ceci d'habiles hommes, qui ont entrepris de les imiter, comme *Hugues Grotius*, & *Denys Vossius*, dans sa version de l'histoire de *de Rbeide*. Car enfin les bonnes pensées n'ont que faire d'être obscures, pour paroître bonnes aux connoisseurs; & le Lecteur, qui s'arrête à tous momens, pour chercher le sens, ne se sent nullement obligé à l'Historien, qui lui donne cette peine.

peine. Par là, ils ont fait que d'excellentes Histoires, à l'égard de la matière, ne sont luës que de peu de gens; au lieu que se proposant d'instruire ceux qui entendent assez la Langue Latine, pour lire un Historien avec plaisir, ils devoient tâcher de se faire entendre, sans peine, à tous ceux qui ont poussé jusques-là l'étude de cette Langue, & se rendre utiles au plus grand nombre de personnes, qu'il fût possible. Plus une histoire est digne d'être luë, à cause des événemens qu'elle renferme, plus elle mérite d'être répandue. L'autorité des Anciens, qui ont négligé la clarté du stile, ne sauroit mettre à couvert les Modernes, qui les ont imitez, contre les raisons que je viens de dire, ou plutôt contre le Bon Sens.

Tout ce qu'on peut dire, c'est que le stile obscur de ces Auteurs vient en partie de la brieveté de leurs expressions & de leurs périodes; qui entraîne nécessairement avec elle un peu d'obscurité, mais qui a aussi je ne sai quoi de plus majestueux & de plus vif, qu'un stile plus étendu. Je conviens de cela, mais je soutiens, que pour bien représenter le caractère de ces Historiens, à la brieveté il faut joindre l'impropriété des termes & des expressions, & la construction embarrassée, qui sans doute ne sont pas des ornemens du stile. Il

ne faut être court, qu'autant que la clarté le permet, quelque avantage que l'on pût trouver d'ailleurs dans la brieveté; car il n'y a point d'avantage, qui puisse égaler celui d'être bien entendu, lors qu'on écrit pour l'être. L'impropriété des termes & l'embarras de la construction ne peuvent faire trouver un discours plus digne d'être lû; qu'à ceux qui trouvent plus beau ce qu'ils n'entendent point, que ce qu'ils entendent, & dont il me semble que d'habiles gens n'ont pas de sujet de briguer les suffrages.

*Salluste* n'a pas le stile si serré que *Tacite*; mais il n'en est pas moins animé, & sans ses manières de parler antiques, & ses metaphores hardies, il seroit infiniment plus clair, sans rien perdre de sa force. Si l'on compare *Famien Strada* à *Grotius* ou à *de Rheide*; on le trouvera à la verité un peu trop étendu, & ses expressions quelquefois plus poétiques qu'historiques. Mais il n'a néanmoins rien de languissant, & si l'on retranchoit le superflu, en quelques endroits, & que l'on corrigeât les expressions peu Latines, qu'il emploie en divers lieux, il n'y auroit guere d'Historiens, qui fussent plus agreables à lire, à l'égard du stile; sans qu'il fût besoin de le faire parler à la manière des Oracles.



Je pourrois dire quelques autres choses du stile de l'Histoire, mais je n'ai pas entrepris d'écrire rien de complet sur cette matière. Le fameux *Gerard Jean Vossius* a traité de presque toutes les questions, que l'on propose sur ce sujet; & quoi qu'il me semble que quelquefois il s'est plus servi de ses lectures, que de son jugement (défaut ordinaire des gens de sa sorte) je n'ai pas dessein de le contredire.

IV. P O U R faire un parfait Historien, il ne faut pas seulement la connoissance de la vérité des faits qu'on raconte, la volonté de la dire, & l'art de l'exprimer, comme elle le doit être; il faut encore une science profonde de la Morale, & de la Politique, sans quoi on ne sauroit bien juger des actions des hommes. † Il est vrai qu'il y a des gens, qui croient que l'Historien doit se contenter de raconter les choses, comme elles se sont passées, sans se mêler de juger de rien; & laisser au Lecteur la liberté de prendre le parti, que les choses mêmes lui peuvent faire prendre, sans essaier de le prévenir. Mais comme cette retenue peut avoir lieu, dans les choses douteuses; lors que les événemens même parlent, pour ainsi dire, qui peut trouver mauvais que l'Historien y joigne son jugement? La plupart des Lec-

*Des jugemens que l'on fait dans l'Histoire.*

† *Vid. Vossium de Arte Hist. c. XVIII.*

teurs se plaisent à le lire, & en ont besoin, pour se souvenir plus facilement du résultat de ce qu'ils ont lû. Ce n'est nullement les prévenir, que de juger d'une chose que l'on a racontée, & d'en juger sur les faits incontestables qu'ils viennent de lire. Aussi est-ce la pratique générale de presque tous les Historiens ; dont les uns néanmoins jugent d'une manière plus directe, & les autres plus obliquement, selon leurs différens génies. Les uns mêlent plus de sentences que les autres, & il y en a qui veulent qu'elles soient comme tissées avec la suite de la narration ; quoi que d'autres les dégagent à dessein de l'Histoire, pour les faire mieux remarquer. En cela, on doit demeurer dans de certaines bornes, dans lesquelles on ne sauroit être blâmé ; c'est que les sentences ne soient, ni trop fréquentes, ni trop recherchées. Autrement, il sembleroit presque quel'on auroit écrit l'Histoire, pour avoir lieu de débiter les sentences ; plutôt que les sentences, pour rendre l'Histoire plus utile. On ne peut pas accuser *Strada* d'avoir eu dessein de publier ses recueils de sentences morales, en composant son Histoire ; mais on ne peut aussi nier, qu'il n'en soit un peu trop prodigue. On le peut remarquer même dans les Indices de ses deux Volumes, où il y en a bon nombre sur chaque lettre de l'Alphabet. Mais

Mais ce qu'il y a de plus important, en cette occasion ; c'est que les jugemens que l'on fait soient justes, & que les sentences puissent passer pour des maximes indubitables. Pour cela, il faut s'être appliqué fortement à la Morale & à la Politique ; sans quoi on est sujet à faire de faux jugemens, & à débiter des maximes trompeuses. Ce n'est pas ici le lieu d'établir les principes de ces Sciences. Je remarquerai seulement en général que comme l'Histoire renferme tous les peuples & tous les temps, & que l'Historien doit être un Juge équitable de tant de nations diverses, & dont les sentimens ont été si éloignez les uns des autres ; il faut qu'il se renferme dans les idées générales que le Bon Sens peut fournir, touchant la Religion, touchant la Vertu & le Vice, touchant les devoirs réciproques des peuples & de ceux qui les conduisent, & enfin touchant ce que les nations se doivent les unes aux autres.

Autrement si un Historien juge d'une nation, par les principes d'une Religion, qui lui est inconnue, ou qu'elle désapprouve ; il prend parti, & il expose sa Religion à subir la même Loi, quand des Historiens d'une Religion différente feront l'Histoire d'une nation dont il approuvera les sentimens. Car aucun homme,

me, sur la terre, n'a droit de supposer des opinions contestées comme indubitables; & s'il veut condamner un autre sur ce pied-là, il ne peut pas se plaindre si cet autre le condamne, en supposant des dogmes contraires, qu'il croit vrais. Qu'un Historien Catholique par exemple, écrive l'Histoire des troubles de Religion, qui sont arrivez dans l'Europe, depuis le siècle passé; il ne doit pas dans les jugemens qu'il fait des Protestans, supposer les idées que la populace, & ceux qui ne sont pas mieux instruits qu'elle, se font de la Divinité; comme si elle entroit dans les passions des Ecclesiastiques, & qu'elle dût abîmer, dans ce monde & dans l'autre, ceux qui ont osé trouver quelque chose à redire dans leur doctrine & dans leur conduite. Ou au moins s'il a de semblables idées, elles ne doivent pas entrer dans l'Histoire; où l'on ne voit que les démêlez que les hommes ont les uns avec les autres, & nullement les pensées secrètes de la Divinité; qui n'envoie pas toujours la prospérité, pour une marque de sa faveur: ni les accidens fâcheux, comme un signe de son indignation. De quelque sentiment que l'on puisse être sur la Religion, on ne manque point d'exemples, pour se convaincre que la prospérité accompagne  
aussi

aussi fréquemment ce que l'on croit erreur & injustice , que ce que l'on juge être la Verité & la bonne cause. Il n'y a aucun parti , contre qui on ne puisse rétorquer , à cet égard , ce qu'il pourroit objecter aux autres.

Par exemple , il est ridicule à *Strada* de remarquer , comme il fait souvent , la veille de quelle fête une ville a été attaquée par l'armée de Roi d'Espagne ; comme si le Saint , à qui l'Eglise Romaine a consacré ce jour , avoit favorisé les Espagnols , pour les rendre victorieux. On se moqueroit de même , avec raison , d'un Protestant , qui diroit qu'une marque sensible que l'invocation des Saints est une pratique désagréable à Dieu , c'est que les Protestans battirent les Catholiques en telle , ou telle rencontre ; quoi que ces derniers se fussent recommandez avant le combat , à tous les Saints du Paradis. Le même *Strada* menace souvent ce qu'il nomme l'Hérésie , de toutes sortes de malheurs ; & promet des victoires à la Monarchie d'Espagne , contre les Provinces Unies , à cause de son zèle pour la Religion Catholique. On voit aujourd'hui combien il étoit mauvais Prophète , & s'il falloit juger des desseins de Dieu , par les événemens , il faudroit dire que la Providence n'a voulu que les Provinces

vinces Unies formassent une République Souveraine , que pour la conservation de la Couronne d'Espagne; aux intérêts de laquelle elle devoit être aussi fortement attachée, sur la fin du XVII. siècle, qu'elle lui avoit été contraire jusque vers le milieu du même siècle, & sur la fin du précédent.

Ce qui fait voir le peu de fondement, quel'on doit faire sur ces réflexions Théologiques, c'est que le même Historien, qui ne manque point d'attribuer les avantages des Espagnols à une faveur particulière du Ciel, qui se déclaroit contre l'Hérésie; est obligé de tourner honteusement la médaille, lors qu'il parle des avantages que les Anglois remportèrent sur la prétendue *flotte invincible* des Espagnols. \* & de raisonner de la sorte. " On dit que la  
 „Reine Elisabet alla au Temple, dans  
 „un char triomphal, au milieu des dra-  
 „peaux des ennemis vaincus, & qu'elle  
 „y fit suspendre les dépouilles des Es-  
 „pagnols; après avoir rendu grâces de la  
 „victoire à Dieu, qui lui avoit été, com-  
 „me elle croioit, si favorable en cette oc-  
 „casion; au lieu que dans le temps qu'elle  
 „se faisoit accroire qu'il la favorisoit le plus,  
 „il lui marquoit le plus d'indignation; puis  
 „qu'il permettoit qu'elle abusât de ce bon  
 „succès,

\* *Sub fi-  
nem Lib.  
IX. Dec.  
2.*

„ succès , pour affermir l'Hérésie ; dont  
 „ elle auroit pû secouer le joug , pour elle  
 „ & pour son Roiaume , à son grand avan-  
 „ tage , si elle avoit été vaincue. D'ailleurs  
 „ les vents & les tempêtes n'avoient pas  
 „ laissé aux Anglois beaucoup de sujet de  
 „ se glorifier , & ils n'avoient pas de rai-  
 „ son de se croire plus gens de bien , parce  
 „ qu'ils avoient été plus heureux ; à moins  
 „ qu'ils ne crussent qu'il falloit préférer  
 „ l'impiété des Sarasins & des Turcs à la  
 „ piété des Chrétiens , parce que ces Barba-  
 „ res avoient plusieurs fois battu les forces  
 „ des Chrétiens , ramassées avec grand ap-  
 „ pareil. Cette dernière réflexion est très-  
 „ véritable , mais si *Strada* s'en étoit res-  
 „ souvenu par tout , où il a parlé des avan-  
 „ tages des Espagnols , il auroit épargné  
 „ bien de la rhétorique perdue à représenter  
 „ les faveurs du Ciel envers les Catholiques ,  
 „ dans les avantages qu'ils remportoient sur  
 „ leurs ennemis. C'est avoir deux poids &  
 „ deux mesures , que de vouloir que le Ciel  
 „ favorise les uns , lors qu'il leur donne des  
 „ victoires ; & qu'il soit irrité envers les au-  
 „ tres , lors qu'il les traite de même. Je  
 „ croi néanmoins que , sans rien hasarder ,  
 „ on peut dire que , si les Espagnols avoient  
 „ réüssi , dans l'entreprise d'envahir l'An-  
 „ gleterre , *Strada* auroit dit que Dieu au-  
 „ roit

roit changé les vents en leur faveur & béni une flotte qui alloit purger ce pais-là d'Hérétiques.

On dira peut-être, en faveur de *Strada*, & des autres Historiens, qui en usent ainsi, de quelque parti qu'ils puissent être ; qu'il n'est pas possible qu'ils ne croient pas véritable la Religion qu'ils suivent, & que par conséquent ils ne regardent pas comme une faveur du Ciel ce qui sert à l'établir. Je n'empêche nullement qu'ils ne le pensent, mais je soutiens que ces réflexions ne peuvent avoir aucun lieu dans l'Histoire ; où il ne s'agit point de rendre à sa Religion ce qu'on lui doit, mais d'instruire, s'il se peut, tout le genre humain, par des veritez, qui ne puissent être contestées nulle part. Qu'ils croient ce qu'il leur plaira, pour ce qui regarde leur particulier ; mais qu'ils ne censurent personne, que sur des principes du Bon Sens, ou de la Religion reconnus de ceux-là même qu'ils censurent. Personne n'est censurable, pour ne pas faire ce qu'il croit ne devoir point faire, selon ses principes, pendant qu'il les retient ; quoi que ces principes soient faux. Si on le peut blâmer, c'est d'avoir reçu légèrement des faussetez ; mais c'est aux Théologiens à entrer dans cette recherche & non aux Historiens, qui  
ne



ne traitent pas des erreurs , mais des actions des hommes.

Outrecela, ces Historiens si partiaux, en matière de Religion, sont extrêmement sujets à donner un tour avantageux à toute la conduite du parti, qui soutient ce qu'ils croient être véritable, pour ne rien dire de pire. Je ne parle pas des *Varillas* & des *Maimbours*, & d'autres semblables menteurs, qui ont renoncé à toute Vérité, mais des Historiens même plus moderez. Il seroit à souhaiter qu'ils eussent oublié, dans le temps qu'ils écrivoient leurs Histoires, le parti qu'ils avoient pris dans les divisions des Chrétiens ; pour parler de leurs démêlez, comme feroient des gens qui n'y prendroient point de part. L'amour du parti, tout raisonnable qu'il puisse être, fait toujours un peu biaiser, quand il s'agit de dire quelque chose de desavantageux à la bonne cause.

S'il m'étoit permis de décrire ici l'idée, que je voudrois qu'un Historien eût de la Divinité, par rapport aux événemens, que l'Histoire renferme ; je dirois qu'il doit considérer Dieu, comme le Pere commun de tous les hommes, qui les regarde avec pitié dans leurs égaremens & dans leurs vices ; mais qui se contente de leur donner des Lois, qu'ils peuvent observer,

server, ou violer, sans qu'il intervienne pour les faire obeïr, par des récompenses ou par des peines sensibles, pendant cette vie; se réservant de faire éclatter sa justice, lors qu'il jugera que les hommes auront été assez long-temps, sur cette terre. Ces sentimens ne pouvant être contestez de personne, un Historien doit considérer ce qu'on appelle le bonheur & le malheur, dans les choses de cette vie, comme des accidens qui ne signifient ni la colere, ni l'approbation du Ciel, & n'en tirer aucune conséquence, à cet égard, ni avantageuse, ni désavantageuse à quel parti que ce soit.

Quoique Dieu ait fait connoître aux hommes, par la Raison & par la Révélation, ce qui lui peut être agreable, il n'a néanmoins accompagné ni l'une ni l'autre d'une si grande lumière, qu'il ne fût pas possible de prendre pour Raison, ou pour Révélation ce qui ne l'est point. Il permet que les hommes disputent sur ces principes, & il regarde sans doute aussi leurs disputes avec pitié; sans pourtant tirer, pour ainsi dire, le rideau qui le cache à nos yeux & paroître d'une manière incontestable, pour venir juger de nos démêlez. Il le fera, lors qu'il le trouvera à propos; mais en attendant, c'est à chacun

à se souvenir qu'il est homme, sujet à l'erreur comme un autre, & soumis également à ce dernier jugement du Créateur du monde. Personne ne disconvient, parmi les Chrétiens, de ces principes; & les Historiens en particulier doivent s'en souvenir plus que tous les autres. S'ils y pensoient, ils ne s'aviseroient point de faire des invectives si aigres & si violentes, contre les opinions spéculatives des autres hommes; supposé même que ce soient des erreurs.

*Strada*, par exemple, n'auroit pas tant déclamé contre l'Hérésie, qu'il fait en toute occasion, & principalement dans † † *Intro*  
l'Histoire qu'il donne des causes de la guer- *Lib. II.*  
re des Pais-bas; où il emploie toute son *Dec. I.*  
éloquence pour persuader que l'Hérésie ne cause que des troubles, & des séditions contre les Souverains, & qu'elle ne fait que des impies & des Athées. Lors que les Historiens Protestans s'échappent en semblables invectives, en parlant de la fameuse *Ligue Catholique*, qui a si longtemps déchiré la France; on ne peut digérer, dans le Parti contraire, leur animosité, & l'on dit que c'est là *prêcher* & non écrire l'Histoire. Si l'on avoit quelque reste d'équité, on passeroit condamnation là-dessus, & l'on avoueroit que les vices des hommes

ont infiniment plus de part aux desordres, qui arrivent dans l'Europe; que la Religion, de quelque maniere qu'on l'explique. On s'abstiendrait de toutes ces invectives, qui ne sont pardonnables à personne; mais qui le sont infiniment moins aux Historiens, qu'aux autres hommes. Ou si l'on vouloit invectiver contre les partis, que l'on desapprouve; on ne trouveroit point mauvais qu'ils rendissent la pareille, à leur tour.

Mais c'est là la foiblesse de l'esprit de l'homme, de s'imaginer un Dieu aussi partial, & aussi chagrin que lui; & qui exige par conséquent qu'on ne perde aucune occasion de crier contre ceux, dont il est le Créateur & le Pere, aussi bien que des plus Zelez, & de les rendre odieux, à quelque prix que ce soit.

Les Historiens devroient être plus sages, & ceux qui les lisent devroient aussi applaudir généralement à ceux qui approchent plus que les autres de la belle idée, que les Maîtres de l'Art nous donnent d'un Historien desinteressé. Les çonnoisseurs ont beaucoup applaudi à *Jacques Auguste de Thou*, qui dans son Histoire a gardé une moderation très-rare, dans le Parti dans lequel il est né, & dans lequel il est mort; mais ceux qui ne peuvent souffrir

souffrir les veritez contraires à leur Parti, ont beaucoup crié contre lui. Tel étoit *Juste Lipse*, grand Critique, mais homme de très-peu de jugement en toute autre chose, qui lui écrivit † que cette *Histoire* † *Vide Scaligeriana* lui déplaisoit fort, & que la liberté de laquelle il avoit écrit, ne convenoit pas à ce siècle. Ce <sup>pag. 391.</sup> sont les termes dont se sert *De Thou*, dans une <sup>Ed. Amstel.an.</sup> Lettre à *Joseph Scaliger*, du 29. de Janvier 1695. 1605. Je ne sai, continue-t-il, si je lui dois faire réponse. Il a fort changé, depuis qu'il a changé *Leiden* à *Louvain*. Je suis le même que j'étois & serai, s'il plaît à Dieu, toujours prêt de corriger ce que j'ai écrit. Il m'exhorte fort à cette correction, mais il ne dit pas en quoi; tellement que je ne suis pas, pour recevoir ce conseil. ----- Je croi qu'il me renvoie à l'*Inquisition*, à laquelle il est difficile que la liberté *Françoise* se puisse assujétir. Il méritoit une plus verte reponse, que je ne lui puis faire. J'ai voulu rapporter presque toute cette Lettre, pour en tirer deux conséquences. La première c'est que souvent les gens de Lettres même, qui savent de quel prix est la Liberté, sont les premiers à la trahir honteusement, comme faisoit *Lipse*; quoi qu'ils sachent très-bien qu'ils font mal. Ce *Grammairien*, qui s'étoit livré pieds & poings liez aux *Jesuites*, en se retirant à *Louvain*, étoit bien persuadé que

*De Thou* n'avoit rien avancé de faux, au moins par passion, & ne lui reprochoit rien de contraire à la Verité, mais seulement une Liberté, *qui ne convient pas à ce Siècle*; comme si nous étions nez pour être Esclaves, plutôt que ceux qui sont nez les siècles passez ! Quel privilege du Ciel avoient-ils donc reçu, que nous n'ayons point ? Nous ne sommes moins libres, que parce que nous avons peur de nôtre ombre; & qu'au lieu de soutenir au moins modestement ceux qui ont plus de générosité que les autres, non seulement nous les abandonnons à la fureur des factieux, qui se servent du prétexte de la Religion, pour les empêcher de dire la Verité; mais encore nous tâchons de les perdre, pour nous attirer la faveur des Druides. Si tous les gens de Lettres avoient été en France de l'humeur de *Lipse*, on auroit abîmé cet illustre Président, à qui la posterité a tant d'obligation, & qui est, s'il le faut dire, le dernier des Historiens François, qui ait parlé avec moderation, d'un parti opposé à l'égard de la Religion. Car pour *Mezeray*, il s'en faut bien, qu'il ait gardé là-dessus les Lois de l'Histoire; quoi qu'on louë encore son peu de liberté, dans un país, où elle est entièrement éteinte.

L'autre

L'autre conséquence, que je tire des lâches avis de *Lipse*, c'est que l'on doit être bien-aïse qu'il n'ait été *Historiographe* d'*Espagne*, que par forme ; car un homme de son humeur auroit pour le moins dissimulé tout ce qu'il savoit de défavantageux à son parti, & auroit empoisonné tout le reste, † quoi qu'il fassent le Philosophe, & même le Stoïcien. Le Roi d'Espagne faisoit très-bien de lui donner une pension, à cause de son grand savoir dans les belles Lettres ; mais il ne devoit rien lui donner, en qualité d'Historien, titre dont il étoit tout à fait indigne. L'Histoire des miracles des deux Nôtre-Dames, dont on s'est tant moqué, font voir ce qu'il étoit capable de faire, dans une histoire où la Religion auroit été mêlée.

† Voiez  
Ep. ad  
Belgas  
Cent. II.  
Ep. 67.

La seconde chose, dont ceux, qui entreprennent d'écrire l'Histoire, doivent être parfaitement instruits, ce sont les principes sur lesquels la Société Humaine en général, & les Sociétez particulières sont fondées, & principalement ce qui concerne la Justice & l'Injustice. Sans cela, ils ne peuvent juger solidement de presque aucune action des hommes. Ils sont sujets à prendre de très-méchantes gens, pour des modèles de vertu ; & au contraire des personnes vertueuses, pour des gens dont les vices étoient insupportables. Ils don-

nent au Crime les éloges de la Vertu, & ils flétrissent la Vertu comme quelque chose de criminel. Ce qui est Vice, chez les uns, se trouve Vertu chez les autres; & ce que l'on trouve bon, dans sa patrie, on le déteste chez les ennemis. Ceux qui lisent ensuite ces Histoires, & qui ne sont pas plus éclairés que les Historiens, au lieu d'en tirer les usages que l'on en doit faire, se remplissent l'esprit de fausses idées, qui n'ont en suite que trop d'influence sur leur conduite.

L'Historien doit donc considérer quels sont les devoirs, que la constitution même de la nature humaine a imposés à tous les hommes, dans quelque état qu'ils puissent être, & dans quelque lieu, ou dans quelque temps qu'ils soient nez. Ce sont là les Loix, que tous les hommes sont obligés d'observer les uns avec les autres, & qui ne peuvent jamais souffrir de changement, ni être altérées par quelque forme de gouvernement que ce soit; sans violer les principes de l'humanité, & sans être par conséquent blâmable. Par exemple, (car il ne s'agit pas de traiter ici de cette matière) la faiblesse de la nature humaine nous a imposé la nécessité de nous aider les uns les autres; & la moindre expérience de la vie nous apprend, que nous ne devons pas faire aux autres ce que nous appellerions une injustice



tice, s'ils nous le faisoient. Ce principe étant posé, d'une manière inébranlable, il s'ensuivra que tout ce qui y est contraire doit être blâmé; qui que ce soit qui le fasse, & sous quelque prétexte que ce puisse être.

Ainsi ceux qui écrivent l'Histoire doivent condamner, sans détour, tout ce qui est opposé à ce principe de la Société Humaine. C'est ce qui doit paroître principalement, dans ceux qui écrivent des vies; où l'on parle distinctement des vertus & des vices de ceux dont on fait l'Histoire. En cela on ne peut guere blâmer les Auteurs Païens, au moins ceux qui sont dans quelque estime; car il est certain qu'ils ne dissimulent nullement les vices qui leur étoient connus, & qu'ils donnent aussi à la vertu les louanges qu'elle méritoit, selon l'idée qu'ils en avoient. C'est ce que l'on peut remarquer dans les vies de *Plutarque*, par exemple, & de *Suetone*; dans lesquelles ils distribuent le blâme & la louange, avec beaucoup d'équité & de liberté. Tout ce qu'on y peut trouver à redire, c'est qu'ils n'avoient pas des idées assez exactes des vertus & des vices. L'ambition, par exemple, & la passion de faire la guerre, pour regner & pour acquérir de la réputation, ou pour opprimer le pro-

chain, & se faire admirer aux plus méchants des hommes, passent dans leurs Ecrits pour des vertus ou au moins pour des qualitez d'une ame grande & élevée au dessus du Vulgaire. On s'apperçoit facilement, par la manière dont ces Auteurs parlent de leurs Heros, qu'ils prenoient pour de *grands hommes* des gens qui ont été de *grands fleaux* & de leur patrie & des nations voisines.

Le mal est qu'après la révélation de l'Evangile, on n'est guere plus sage. On connoit, par le stile des Historiens Chrétiens, qui ont écrit la vie de divers hommes illustres, soit à part, soit dans le cours de leurs Histoires générales, qu'ils ne les ont pas moins admirez, malgré leurs iniustices & tous les autres artifices qu'ils ont employez pour s'avancer, ou pour acquérir de la gloire; que s'ils avoient toujours observé la plus exacte justice, dans toutes leurs actions. Bien des gens croient même que cette scrupuleuse vertu est incompatible avec ce qui fait ce qu'on appelle un grand homme d'Etat, ou un grand Prince. On se fait une haute idée de Charles-Quint, par exemple, comme on s'en faisoit autrefois de Jule Cesar, dans laquelle il entre fort peu de Justice; comme si l'idée d'un grand homme pouvoit être

être , sans cette vertu ! Les Historiens pleins de cette prévention vulgaire , pour n'avoir pas assez étudié les grands principes de la Morale , trompent les Lecteurs , qui ne sont pas plus éclairés qu'eux ; & l'on continue ainsi de siècle en siècle à admirer des gens ; parce qu'ils ont eu le bonheur , s'il est permis de parler ainsi , de faire impunément beaucoup de mal à un très-grand nombre de ceux qui ont vécu de leurs temps.

Il y a néanmoins cette différence , entre les anciens Historiens & les modernes , que les premiers parlent beaucoup plus librement de ceux , dont ils écrivent les vies , & qu'ils dissimulent beaucoup moins leurs vices ; que ne font les modernes , dans de semblables Ouvrages. Au moins , je ne me souviens pas d'avoir lû aucun Moderne , dans les Ecrits de qui l'on voie la liberté & la sincérité , que l'on peut remarquer , dans les deux Auteurs que j'ai nommez. La plupart tâchent de faire valoir leurs Heros , autant qu'il leur est possible ; comme si le Lecteur leur devoit savoir plus de gré de lui cacher les défauts , de ceux dont ils écrivent la vie , que de les lui découvrir ; au lieu que l'essence de l'Histoire demande que l'on décrive les défauts & leurs mauvaises suites , afin

qu'on apprenne à les éviter ; aussi bien qu'à imiter les vertus, dont elle nous donne des exemples. Si un homme du genie de *Plutarque*, ou de *Suetone*, autant qu'on le peut être raisonnablement aujourd'hui, parmi les Chrétiens, avoit écrit la vie du Cardinal de Richelieu, ou du Cardinal Mazarin, il n'auroit eu garde de les écrire, comme a fait le Sr. *Aubery* ; qui a eu assez mauvaise opinion de nôtre siecle, pour essaier de persuader le monde, que c'étoient des hommes pieux, & de bons Evêques. Il n'auroit pas oublié leurs bonnes qualitez, telles qu'étoient leur vigilance & leur adresse ; mais il n'auroit pas été assez lâche, pour parler de leur dévotion & de leur humilité. Bien des gens croient aussi que c'est une raillerie, que de vouloir faire passer le Cardinal Ximenès, pour un Saint à canoniser ; puis que toute sa vie fait voir que c'étoit un homme très-ambitieux, & très-fier.

Les Grecs & les Romains ont généralement commis une très-grande faute, contre les principes de l'Humanité ; c'est que quand ils parlent des courses que leurs Généraux faisoient dans les pais, qu'ils nomment *barbares*, de la maniere dont ils tâchoient de les conquerir, & dont ils traitoient les peuples qui se rebelloient contre eux,

eux, après en avoir été soumis par force, ils coulent doucement sur ces endroits, comme si les Grecs & les Romains n'eussent commis en cela aucune inhumanité. Lors que les Grecs enlevoient les Persans & leurs Sujets, pour les emmener en esclavage, & qu'ils tuoient tous ceux qui s'opposoient à eux, \* ils appelloient cela *civiliser les païs barbares*. Ils disoient même que les Grecs étoient *naturellement ennemis* des Persans, & que *la nature* leur apprenoit à leur faire la guerre. Au contraire, lors que les Persans, ou les autres peuples qu'ils nommoient barbares, c'est à dire, tous ceux qui ne parloient pas Grec, leur faisoient quelque chose de semblable; il leur sembloit que ces nations violoient tout ce qu'il y a de plus sacré au monde, \* & ils faisoient des descriptions affreuses de leurs inhumanitez. Les Romains en usoient de même & ne parloient avec horreur, que du mal qu'ils souffroient des autres nations. Quand ils saccageoient leurs païs, & qu'ils faisoient esclaves les habitans d'une ville entière, pour avoir essayé de secouër leur joug injuste, ou qu'ils contraignoient les prisonniers de guerre d'être gladiateurs, & de s'entretuer, pour divertir la populace Romaine; tout cela n'étoit que des bagatelles. Mais lors que les Gau-

† Vid.  
Grotium  
de J.B. &  
P. Lib. II.  
c. XX. n.  
41. & c.  
XXII. n.  
10.

\* Vide  
Isocrat.  
Panegyri.

Gaulois ou les Parthes maltraitoient ceux qu'ils leur avoient pris prisonniers, il leur sembloit qu'aucun supplice ne pouvoit punir ces peuples, autant qu'ils le méritoient.

Les Historiens Grecs & Romains sont pleins d'une indulgence excessive, pour leur nation, & ne pardonnent rien aux autres; parce qu'ils n'avoient pas des idées assez étendues de la Justice & de l'Humanité, & qu'ils ne favoient pas que tous les hommes sont égaux, en matière de droit naturel. \* César n'avoit pas plus de droit de faire la guerre aux Gaulois & aux Germains: que les Pirates de Cilicie n'en avoient de le prendre lui même prisonnier, & de le mettre à rançon. Cependant on parle de ces Pirates avec détestation, & l'on louë infiniment les victoires de César.

† *Voiez  
Plutar-  
que dans  
sa vie.*

Les Chrétiens ne devroient pas imiter les Paiens, sachant par l'Evangile que tous les hommes sont freres, & sont soumis aux mêmes Loix, les uns envers les autres; par le Droit naturel, émané de Dieu qui est le Pere commun de tout le genre humain. Cependant quand ils parlent des Chrétiens & des Turcs, il semble souvent que les Turcs sont des creatures du mauvais Principe des Manichéens, & que l'on n'est obligé de traiter avec humanité, que

que lors qu'on ne leur peut pas faire du mal impunément ; mais qu'au contraire les Turcs sont obligez d'observer toutes les Loix de la Justice envers les Chrétiens, comme s'ils étoient les seules creatures du bon Principe. Les Turcs de leur côté ne sont pas plus raisonnables, envers les Chrétiens ; mais ces derniers, comme plus éclairés, devroient être plus sages, & plus humains. Quand ils parlent des courses des Chevaliers de Malte, sur les Turcs, ils en devroient parler en mêmes termes, que de celles des Pirates de Barbarie sur les Chrétiens. Au contraire, tout retentit de gémissemens dans les Ports de la Chrétienté, quand ceux d'Alger ou de Tunis font quelque prise sur les Chrétiens ; & tout le monde se rejouit, lors que les Chevaliers de Malte prennent quelque bâtiment Turc. Les vies que nous avons de plusieurs Grands Maîtres de Malte, & de quantité de Chevaliers de cet Ordre sont pleines de cette injustice. Il n'y a point de supplices, que les brigandages des Pirates Turcs sur les Chrétiens ne méritent : il n'y a point de loüanges, dont les voleries des Chevaliers de Malte, sur les Mahometans, ne soient dignes.

Si les Turcs tâchoient de pervertir les Chrétiens qui sont dans leur Empire, par  
des

des recompenses, ou par des supplices ; en donnant de l'argent à ceux qui voudroient prendre le Turban, & en maltraitant ceux qui demeureroient constans dans la profession de la Religion Chrétienne, que n'en diroit-on point ? Quelles clameurs n'entendrait-on point faire là dessus, dans toute la Chrétienté ? Que si les Mahometans lassez de la fermeté des Chrétiens, qui leur obéissent, les chasseroient tout d'un coup des lieux de leurs demeures, les obligeroient de sortir des Etats du Grand Seigneur, lors que l'on verroit la Chrétienté remplie de Grecs fugitifs, tout le monde y maudiroit la tyrannie Mahometane, & crieroit à l'injustice. On auroit sans doute raison, parce qu'il n'y a point d'autorité au monde, qui ait droit d'imposer à qui que ce soit une certaine Religion, ni de maltraiter ceux qui sont d'un autre sentiment, à cause de cela.

\* *Voiez sa  
vie par M.  
Fléchier  
Liv I.*

Mais quand le Cardinal \* Ximenès convertissoit les Maures de Grenade, tenant d'un côté la bourse à la main, & de l'autre des chaines ; on prétend que les Maures auroient eu tort de s'en plaindre. Ce qui est une action détestable à un Moufti, ou à un Alfaqui, devient une œuvre méritoire, quand c'est un Ecclesiastique Chrétien qui la fait ; quoi qu'il ne puisse



puisse produire aucun pouvoir du Ciel, qui l'autorise à traiter les Mahometans, d'une manière qu'ils ne pourroient employer contre les Chrétiens, sans injustice. Par quelle révélation fait-on que Dieu a donné aux Chrétiens de certaines regles de Justice, & aux autres peuples des Loix toutes différentes ? Pour moi, j'avouë que je n'en sai point.

Que si l'on dit que la Verité a ce droit, sur le Mensonge, qu'elle peut faire maltraiter avec justice ceux qui sont dans l'erreur, par ceux dont les sentimens sont veritables ; je réponds à cela deux choses. La premiere c'est que les hommes disputent encore de ce qui est vrai, ou faux ; & que les Mahometans, par exemple, sont aussi entêtez de leurs opinions, que les Chrétiens peuvent être persuadez des leurs. Ainsi si vous établissez que la Verité a droit de maltraiter l'Erreur, vous leur mettez les armes à la main, & vous ne sauriez vous plaindre de leurs persecutions. Car enfin pendant qu'ils sont entêtez du Mahometisme, c'est une consequence nécessaire qu'ils se croient en droit de persecuter les Chrétiens. La seconde chose c'est que supposé même que l'on persecute ceux que je jugerois être dans l'erreur ; je soutiendrois toujours que l'erreur n'est pas un

un crime, lors que ceux qui y sont engagez observent d'ailleurs les Loix de la Société Civile, & ne sont point punissables pour aucunes mauvaises mœurs. Ainsi il n'y a point de Puissance, qui ait le droit de maltraiter ses Sujets, sous prétexte d'erreur, dans la Religion : comme il n'y en a point, qui puisse punir un Mathématicien de s'être trompé, dans un calcul.

Il s'enfuit de là que l'Histoire, qui doit fonder ses jugemens sur des veritez incontestables, & reçues par tout, doit parler avec indignation de la conduite du Cardinal Ximenès, & des Rois Catholiques envers les Maures; au lieu de l'approuver, ou de la pallier, comme quelques Historiens font. Ils nous décrivent Ximenès & ces Rois-là comme des gens amis de la Justice, & leur font commettre une injustice criante contre plusieurs milliers de Maures; en les persecutant, & en les chassant de leur patrie, parce qu'ils ne vouloient pas se faire Chrétiens. Si les Maures, qui étoient au midi du détroit de Gibraltar, en avoient usé de même envers des Chrétiens, qui se seroient trouvez parmi eux; quelles descriptions n'en auroit on pas fait en Espagne?

Ce n'est pas seulement envers les Infideles, que l'on a une espece de Justice, qui n'est bonne que là où l'on est les plus forts.

On

On en use de même, de Chrétien à Chrétien, envers ceux que l'on appelle Hérétiques. Les Historiens de chaque parti, prévenus de cette étrange idée, vantent scandaleusement la Justice des Princes, qui ont employé des voies violentes, pour accabler ceux, qui ne se sont pas trouvez de leurs sentimens; & crient sans raison contre le parti contraire, lors qu'il en a usé de même. Ou il faut condamner tous ceux qui persecutent pour des opinions, ou les absoudre également. Quand on dépose les Evêques & les Prêtres Ariens, & qu'on les envoie en exil; quand on maltraite les peuples qui les suivoient, & qu'on leur ôte leurs Eglises, on ne fait que justice; & l'on supprime toutes les plaintes qu'ils faisoient de ces mauvais traitemens, & les circonstances odieuses que l'on pouvoit y remarquer. Mais quand les Ariens rendent la pareille à l'Evêque d'Alexandrie, & à quelques autres, & qu'ils tâchent d'opprimer leur parti; c'est un renversement affreux de toute sorte de Justice, & l'Orient & l'Occident ont raison de s'émouvoir, pour obliger l'Empereur Constance à les rétablir. Pour moi je ne puis souffrir les visions des Ariens, touchant leurs trois Dieux inégaux, ni excuser la violence de leur conduite; mais je ne comprends pas

comment ceux qui étoient sujets à l'erreur, aussi bien qu'eux, & qui erroient en effet, s'ils croioient trois Dieux collatéraux, comme on les en accuse, ce que je ne veux pas examiner ici; je ne comprends pas, dis-je, comment ils pouvoient se plaindre de leurs persecutions, après les avoir persecutez. Je ne voi pas comment les Historiens Ecclesiastiques peuvent se disculper de l'accusation qu'on leur peut faire, de n'avoir eu aucune regle qui fixe les idées qu'on doit avoir de la Justice & de l'Injustice; puis qu'Eusebe de Nicomedie passe pour un homme injuste, parce qu'il persecute; & que la même chose s'appelle Justice, dans Athanase d'Alexandrie. Il en est de même des autres Hérésies, qui ont maltraité les Orthodoxes, quand elles ont eu le dessus: & qui en ont été maltraitées, quand elles ont été plus foibles.

Ainsi comme l'on appelle, dans cette Histoire, Verité ce qui résulte de la pluralité des suffrages: on y appelle Justice tout ce que le plus fort parti fait. Ceux qui se trouvent les plus foibles n'ont jamais de leur côté, que l'Erreur & l'Injustice. Je ne sache pas que l'on puisse reprocher rien de semblable aux Historiens Payens. Quoiqu'ils soient souvent passionnez, comme je l'ai déjà dit; ils n'ont jamais remis à aucu-

ne Assemblée le soin de décider, pour eux, ce qui est vrai, ou faux; juste ou injuste; & cela d'une manière si absolue, qu'il fallût sacrifier à ces décisions toutes les idées que l'on avoit auparavant de vrai & de faux, d'équité & d'iniquité; comme ont fait les Chrétiens, pendant bien des siècles, & comme font encore plusieurs d'entre eux.

On pourroit dire plusieurs autres choses, touchant les procédures de ces Assemblées; où l'on a souvent foulé aux pieds toutes les règles d'Equité ou de Justice, que les Loix Civiles prescrivent si sage-  
ment. Celles qui ont condamné ceux qu'elles nommoient Hérétiques leur ont bien souvent ôté la liberté de se défendre, & ont été composées de gens qui étoient, sans scrupule, Juges & Parties. Cependant la plupart des Historiens leur applaudissent, & en parlent avec un respect extraordinaire. Ainsi ce qui s'appelleroit injustice, cabale, oppression dans le Palais; se nomme, dans les Conciles, justice, zèle, équité. Il faut donc se souvenir que ces mots signifient toute autre chose, dans les Ecrits d'un Historien Ecclesiastique; que dans une autre Histoire. D'où vient cela? C'est que ceux, qui écrivent l'Histoire de l'Eglise, n'ont

ordinairement aucune idée juste & exacte des Vices & des Vertus.

Ce que je viens de dire regarde les idées de Morale , qu'un Historien doit avoir , avant que d'entreprendre d'instruire la Posterité. On voit de quelle importance il est qu'il y ait bien pensé. Mais il n'est pas moins nécessaire qu'il ait de justes idées de ce qu'on appelle Politique ; puis que l'Histoire ne regarde pas seulement les actions des particuliers , mais encore les devoirs réciproques des peuples & de ceux qui les conduisent , & ce que les Nations se doivent les unes aux autres. C'est à quoi l'on peut réduire toute la Politique ; qui n'est autre chose , que l'art de rendre un peuple heureux , en le conduisant avec justice , & en le défendant contre le tort que lui pourroient faire ses ennemis.

Je n'entreprends pas de traiter ici de cette Science , je toucherai seulement quelques uns de ses principes généraux ; qu'un Historien , comme il me semble , ne doit jamais perdre de vue , & que l'on néglige néanmoins trop à présent. Le premier c'est que ceux qui gouvernent les peuples doivent se proposer le bonheur de ceux , que la Providence a commis à leur conduite , comme leur principal but. Cela

la renferme tous les devoirs de ceux qui sont à la tête de la Société, & c'est un principe si reçu, qu'à peine le plus injuste Tyran oseroit dire le contraire. Le *bonheur d'un peuple*, afin qu'il n'y ait point d'équivoque dans ce mot, consiste incontestablement 1. à n'être obligé que d'obéir aux Loix, qui sont approuvées par l'usage qu'il en a fait pendant longtemps, ou que l'on établit de la manière accoutumée : 2. à jouir tranquillement de son bien ou du fruit de son industrie, en obéissant aux Loix, sans que personne le lui puisse enlever par force : 3. à ne contribuer aux dépenses publiques, qu'autant qu'il le peut faire, sans s'incommoder trop. Il est visible que si le caprice d'un homme changeant, & environné de flatteurs, tient lieu de Loi; ou que si l'on ne possède pas sûrement ce qu'on a; ou que si l'on paie plus qu'on ne peut, on ne sauroit être heureux. On le voit, par l'exemple des Empires despotiques de l'Asie, où les peuples sujets à ces trois inconveniens sont les plus malheureux de tous les hommes.

Ces principes généraux étant posez, on ne peut louer dans une Histoire aucune maniere de Gouvernement, qu'autant qu'elle y est conforme. On ne peut van-

ter aucun Souverain, qu'autant qu'il règle sa conduite là dessus. C'est aussi ce que font constamment les Historiens Grecs & Latins, qui traitent de tyrannie toute forme de Gouvernement, où les Loix sont arbitraires, où l'on ne possède pas avec sûreté ce que l'on a, & où les charges sont si grandes, qu'on n'y peut vivre, qu'avec toutes les peines du monde. Ils appellent aussi ~~gouvernement~~ ceux qui gouvernent de la sorte, soit qu'il y en ait un, ou plusieurs. C'est là l'idée, qu'ils avoient de la bonne Politique; comme on le peut voir si l'on lit, avec quelque soin, les livres de Politique d'*Aristote*.

Quoi qu'il soit visible que les peuples ne peuvent être heureux, sans un Gouvernement tel que celui que je viens de décrire; & quoi qu'on ne puisse pas douter que les hommes n'ont formé des Societez, que pour être heureux, en se joignant ensemble; il s'est trouvé des gens, depuis le XVI. siècle, dont on peut dire que *Nicolas Machiavel* est la principal, qui ont essayé d'introduire une idée de Politique toute différente de celle que l'on vient de décrire. Ils n'ont eu aucun égard à la fin naturelle & inviolable de toutes les Societez raisonnables; mais ils  
ont



ont seulement cherché par quels moïens  
 les Chefs des Societez peuvent se rendre  
 maîtres absolus des Loix, des biens &  
 des vies des peuples, & s'aggrandir aux dé-  
 pends de leurs voisins, sans avoir aucun  
 égard à la Justice. Toute la Politique  
 d'un Souverain, selon ces gens-là, ne se  
 propose que ce que je viens de dire ; &  
 toute sa prudence consiste à venir à bout  
 de ses desseins par quelque voie que ce  
 soit, pourvu qu'elle soit sûre. Il ne s'a-  
 git plus de voir ce qui est juste, ou in-  
 juste ; mais seulement ce que la Puissan-  
 ce Souveraine peut faire sans se perdre.  
 Cette espece de Politiques regardent les  
 peuples, non comme des hommes, dont  
 les Conducteurs doivent procurer le bon-  
 heur, autant qu'il leur est possible ; mais  
 comme une meute de Chiens de chasse,  
 que l'on ne doit entretenir, qu'autant  
 qu'il est nécessaire pour pouvoir s'en fer-  
 vir, pour son divertissement. Le Prin-  
 ce de *Machiavel* n'a pour but que son u-  
 tilité propre, & ne travaille au bien de  
 ses Sujets, qu'autant qu'il lui en revient  
 d'avantage. C'est justement ce que les  
 Grecs appelloient un tyran, témoin la  
 définition \* d'*Aristote*, qui dit que la Ty-  
 rannie est une Monarchie qui ne se propose  
 que l'utilité du Monarque.

\* Polit.  
 Lib. III.  
 c. 7

Ce n'est pas ici le lieu de réfuter ces sentimens; & il n'y a qu'à les comparer avec ce que j'ai dit, de la véritable Politique, pour comprendre combien ils sont indignes d'un homme, qui n'a pas perdu tout sentiment de vertu. Aussi ceux qui en sont le plus entêtez n'osent-ils avoüer ouvertement de si pernicious principes. Les Puissances les plus despotiques, sans en excepter le Grand Seigneur, tâchent de persuader à leurs Sujets qu'elles n'ont autre chose en vuë, que le bien de l'Etat, auquel elles sacrifient tout; si on les en veut croire. C'est une espece de réparation que la Tyrannie & le Vice font à la Liberté & à la Vertu. Cependant comme il y a par tout, & principalement parmi ceux qui approchent le plus des Princes, une infinité de gens, qui ne cherchent que leur avantage particulier, en flattant la Puissance Souveraine, & en regnant, s'ils peuvent, avec elle; le *Machiavellisme*, tout abominable qu'il est, ne laisse pas d'avoir fait assez de progrès dans le monde. Ceux qui en sont infectez traitent de doctrine séditionneuse les sentimens de ceux, qui croient que les droits des Souverains sont bornez par les Loix, & on leur entend dire à tous momens, en Europe comme en Asie, que les  
les

les vies & les biens des Sujets appartiennent au Prince. Comme il y a quantité de lieux, où il n'est pas sûr de s'opposer à ces scandaleux discours; ces sentimens se sont glissez même dans les esprits de bien des Historiens, au moins en partie. Ils insinuent par tout, que les Etats ne peuvent être heureux & tranquilles, si les peuples ne se soumettent aveuglément à la volonté des Souverains, en toutes choses; comme étant nez; non pour former avec leurs semblables une Société avantageuse à tous ses membres, mais pour être Esclaves du Prince.

Les Ecclesiastiques, dont la plûpart prétendent à une semblable Monarchie sur les esprits, ont flatté autant qu'ils ont pu la Puissance temporelle; pour en être soutenus dans leurs prétensions, & pour regner même avec elle sur les corps, aussi bien que sur les ames; à cause de l'étroite liaison, qu'il y a entre ces deux choses. Pour parvenir à leurs fins, ils ont employé l'autorité divine, comme si la Religion Chrétienne n'étoit compatible qu'avec des Empires despotiques, sur les Corps & sur les Esprits: de même que les Mouftis & les Alfaquis promettent le Paradis de Mahomet à ceux, qui seront les meilleur esclaves du Sultan.

C'est ce qui fait que l'on voit quantité d'Histoires, composées par des gens de cette sorte, toutes remplies de cet esprit d'esclavage, envers les Souverains spirituels & temporels; & c'est en quoi plusieurs de nos Historiens d'aujourd'hui sont infiniment au dessous des Historiens Payens. Dans ces derniers, on voit par tout des principes constans de Justice & d'Equité, lors qu'il s'agit des Puissances & de ceux qui leur obéissent. On y remarque, à chaque page, des sentimens de gens raisonnables & libres. Mais dans quantité de Modernes, on ne voit que des flatteries honteuses envers les Puissances, à la volonté de qui ils sacrifient toutes leurs idées d'Equité & de Justice. Les moindres irrégularités des peuples, envers les Souverains, méritent, selon eux, toutes les peines de cette vie & de l'autre; & les plus grands desordres des Princes, à l'égard de leurs Sujets, ne sont que des péchez veniels.

J'ai souvent remarqué, dans les Histoires & dans les discours de plusieurs, de ceux qui ont parlé des Révolutions de l'Angleterre, beaucoup d'indignation contre les peuples de cette Ile; de ce qu'ils ne se sont pas soumis à leurs Rois, comme des Esclaves, à l'imitation de  
leurs

leurs voisins. On traite communément les Anglois de peuples farouches, & changeans sans en avoir d'autre raison, si ce n'est qu'ils obeissent à leurs Rois, quand ils ne touchent pas à leurs privileges, & qu'ils s'opposent en suite à leurs desseins, quand ils entreprennent de les détruire; parce qu'on est accoutumé ailleurs à obeir sans repliche, dans le mal, comme dans le bien. Ces heureux peuples portent l'obeissance aussi loin qu'il leur est possible, sans perdre, ou sans hazarder la Liberté publique; & pendant qu'on n'exige rien d'eux, qui soit contraire à leurs coutumes, il n'y a rien qu'ils ne fassent pour leurs Rois; comme on l'a vû dans cette dernière guerre finie en 1697. sous le regne d'un Prince, qui les laisse jouir de leurs Libertez. Mais ils ne veulent pas se rendre esclaves, comme plusieurs autres. Les voisins, qui sont soumis à l'Empire arbitraire, appellent cela ferocité & humeur changeante; au lieu qu'un Historien Grec ou Romain le nommeroit Constance & Liberté. Ils nomment au contraire Fidolité au Prince & à la patrie, une obeissance aveugle, qui est prête à faire toutes sortes de crimes, si on les lui commende: ce que les Grecs & les Latins auroient nommé Esclavage. C'est ainsi qu'en changeant

d'i-

d'idées & de coutumes on a aussi changé les noms des Vertus & des Vices. On peut dire de ces gens-là ce que *Salluste* fait dire à *Caton*, dans le Sénat, en parlant de son temps: „ Il y a long-temps que „ nous avons perdu les véritables noms „ des choses; parce que donner le bien „ d'autrui s'appelle libéralité, & la hardiesse à mal faire courage. *Fam pridem „ nos vera rerum vocabula amisimus, quia bona aliena largiri liberalitas, malorum rerum audacia fortitudo vocatur.*

En cela, il est certain que les Anciens surpassent de beaucoup les Historiens modernes; mais il y a une chose, dans laquelle les derniers surpassent peut-être les premiers. C'est qu'il semble que les Anciens aient ignoré ce que les Nations se doivent les uns aux autres. La Justice & l'Équité leur sembloient être des vertus, qui étoient bonnes pour chaoun en particulier, mais auxquelles une Nation entière n'étoit pas obligée. De là vient qu'ils nous décrivent, avec admiration, les conquêtes de ces grands Empires, qui envahirent autrefois une partie considérable du monde habité, comme celui des Perses, ou celui des Romains. S'ils reprennent quelque chose, dans leur conduite, c'est seulement quand ils ont manqué

qué de foi , d'une maniere sensible & grossiere; ou qu'ils ont violé l'humanité, avec un excès peu commun. Mais ils ne censurent guere l'envie de dominer, & de soumettre ses voisins, à la premiere occasion, qui s'en présente. Cette envie, si l'on trouve moien de la satisfaire, par la voie des armes, passe dans les Ecrits des Historiens Payens, pour je ne sai quoi de noble & même d'heroïque. On estimoit infiniment ceux qui éloignoient les bornes de l'Empire, sans se mettre en peine si c'étoit avec justice, ou non, pourvu que leurs entreprises eussent réussi. Les Romains, par exemple, firent des guerres perpetuelles, non tant pour se défendre, que pour se rendre maîtres premierement de l'Italie, & ensuite des païs voisins; jusqu'à ce qu'ils eussent soumis à leur Empire les parties les plus cultivées de l'Europe, de l'Asie, & de l'Afrique, autour de la mer Méditerranée. Les Historiens Grecs & Latins se sont appliquez, à l'envi les uns des autres, à décrire leurs guerres & leurs conquêtes; d'une manière qui fait assez connoître qu'ils avoient infiniment plus d'admiration, pour leur bravoure & pour leur vigilance à profiter des occasions de s'agrandir; qu'ils n'en auroient eu du plus
   
 juste

juste peuple de toute la terre, qui se feroit renfermé dans ses bornes; en se contentant de repousser les injures de ses voisins, sans essayer de s'élargir. S'ils lâchent quelques mots contre leur ambition, & contre leurs injustices, comme ils le font quelquefois, ce n'est rien en comparaison des louanges qu'ils leur donnent, quand ils parlent de leurs victoires.

La Religion Chrétienne nous aiant donné des idées plus exactes & plus étendues de la Justice, que les Payens n'en avoient communément; plusieurs Historiens Chrétiens ont parlé de l'ambition des anciens Conquerans, en des termes plus conformes à l'idée immuable de la Justice, que les Historiens Payens n'avoient jamais fait. J'avoué que les Philosophes ont dit là dessus quantité de choses, qui sont aussi fortes, ou peu s'en faut, que ce que les Chrétiens en ont publié; mais ce n'étoient que les Philosophes, qui parloient ainsi, & l'on avoit peu d'égard à leurs sentimens, dans l'Histoire.

\* H. Gro-  
tius.

Un homme \* incomparable a fait voir le premier, dans ce XVII. Siècle, quelles sont non seulement les *Loix de la Paix*, mais encore *de la Guerre*; & a montré si clairement ce que les Nations se doivent les unes aux autres, à cet égard, qu'il n'y



n'y a plus de lieu de douter que les guerres, qui ne se font que par ambition, ne soient de véritables brigandages. Ce grand homme a réduit en art & a prouvé méthodiquement les Veritez, que l'on trouvoit semées en divers endroits, sur cette matiere, & les a appuyées de quantité d'exemples & d'autoritez. Après cela, s'il se trouve quelque Historien, qui veuille faire passer pour justes & pour pieux les Princes, qui ont fait, ou qui feront à l'avenir des guerres si mal fondées, il ne pourra pas se plaindre, si on le traite de lâche & de flatteur. Un Prince, qui aura réduit à la pauvreté & à la misere plusieurs provinces, & fait perir des millions de personnes, par pure ambition, sans qu'on l'attaquât, ne passera jamais pour un homme de bien; à moins que le Paganisme ne reprenne le dessus, ou que le *Machiavellisme* ne devienne par tout la Religion à la mode. Les Payens louoient la Clemence de Jule César, à qui l'on pouvoit reprocher ce que je viens de dire; parce qu'il donna la vie, comme par grace, à plusieurs de ses Concitoiens qui avoient défendu la liberté de leur Patrie contre lui, & qui se soumettoient à sa tyrannie. Mais désormais aucun Historien, digne de ce nom, ne pourra parler  
de

de la Clemence de ceux qui ont fait, ou qui feront quelque chose de semblable. Ceux qui ne font point de réflexion, sur les malheurs que cause la guerre, & à leurs sujets & à leurs voisins; ou qui ne font point touchez des maux qu'ils font souffrir & des larmes qu'ils font répandre à une infinité d'innocentes & de malheureuses familles, & du sang qu'ils font verser dans une longue guerre, ne sauroient passer pour clemens, ou pour justes; que dans l'esprit de ceux qui n'ont presque aucune idée de ces vertus, ou dans les livres de quelques flatteurs, qui ne peuvent être soufferts que par ceux qui n'osent pas les contredire.

C'est là ce que j'avois à remarquer sur l'Histoire, où si l'on trouve un peu de Liberté, on ne doit pas s'en prendre à moi, mais à la matière; qui ne souffre aucun déguisement, ni aucune dissimulation. Je sai bien que ces discours & tous les autres semblables n'empêcheront pas qu'on ne flatte & qu'on ne mente, dans l'Histoire; mais ceux qui veulent le faire souffriront, s'il leur plait, qu'on dise aussi quelquefois la Verité.

IV. *Décadence dans les Belles Lettres,  
d'où elle vient.*

**I**L y a sans doute de la décadence, dans la République de Lettres, à plusieurs égards ; mais je ne veux parler que de celle, que l'on voit dans les belles Lettres. Il est certain qu'on ne voit depuis plus d'une génération, en aucun lieu de l'Europe, des gens qui égalent les illustres Critiques, qui ont vécu dans le siècle passé, & au commencement de celui-ci. On ne voit personne, par exemple, qui égale en savoir, en application, & dans la grandeur, comme dans la multitude des Ouvrages, *Joseph Scaliger, Juste Lipse, Isaac Casaubon, Claude de Saumaise, Hugues Grotius, Jean Meursius, Ger. Jean Vossius, Jean Selden, Jean Fred. Gronovius*, & quantité d'autres, qu'il n'est pas besoin que je nomme ; parce qu'ils sont assez connus de tout le monde. J'estime, autant que je le dois, plusieurs habiles gens de ma connoissance ; mais je suis persuadé que personne ne se plaindra, si je dis que je n'en connois aucun, qui égale ces gens-là, pour l'érudition, ou pour les travaux. Nous ne voions rien paroître, depuis long-

temps, qui puisse être comparé à leurs Ouvrages.

J'en ai recherché les raisons, & il me semble que j'en ai trouvé d'assez satisfaisantes. Les unes regardent ceux qui devroient favoriser les belles Lettres, & qui ne le font plus. Les autres se trouvent dans ceux qui en font profession, & qui sont cause qu'on les méprise. J'en indiquerai quelques unes, auxquelles le Lecteur ajoutera celles qu'il fait, & joindra à mon discours l'expérience qu'il peut avoir de ce que je m'en vai dire.

*Difficultés dans l'étude.*

I. POUR commencer par les dernières, c'est à dire, par ce qu'on peut reprocher aux gens de Lettres. La première chose, qui a fait que peu de gens se sont appliqués aux Humanitez, & par conséquent que l'on a encore moins vû de personnes qui y aient réussi, d'une manière extraordinaire; c'est que les habiles gens, en cette espece de Science, se sont peu mis en peine de la faciliter aux autres. Comme la plûpart étoient parvenus au savoir, qu'ils avoient aquis, non par une voie courte & méthodique, mais par une lecture immense & par une application prodigieuse au travail; ils ne se soucioient nullement de faciliter aux autres les moyens de se rendre savans. Après être parvenus,

nus,

nus, pour ainsi dire, au haut du rocher, par des chemins escarpez, & pleins d'épines, avec une très-grande peine; ils croioient qu'il étoit juste que les autres essuïassent la même fatigue, s'ils vouloient parvenir au même degré d'érudition. Mais comme il se trouve peu de gens, dont le génie soit si porté aux belles Lettres; qu'ils puissent se résoudre à prendre tant de peine, pour en acquérir la connoissance; il ne faut pas s'étonner si la plûpart du monde s'en est rebuté, presque dès le commencement, & si une grande capacité, dans les belles Lettres, est devenue si rare.

On me demandera peut-être ici ce que je voulois que ces Savans du premier ordre fissent, pour faciliter aux autres l'étude des belles Lettres, qu'ils n'aient pas fait? Je répons à cela qu'il y a deux sortes de livres, qui peuvent servir à acquérir cette espece de connoissance; dont nous ne sommes pas encore fournis, comme nous le devrions être, depuis le temps qu'on s'attache aux Humanitez.

Les premiers sont de bonnes édi- *Des Notes*  
tions de tous les Auteurs Grecs & La- *Critiques,*  
tins, non seulement correctes pour le *sur les*  
Texte, mais accompagnées de tout ce qui *Auteurs*  
*Latins.*  
est nécessaire, pour le rendre plus intel-

ligible. Pour entrer plus dans le détail, je commence par les Latins, & je dis que les grands Humanistes, que j'ai nommez, ou d'autres semblables devroient nous avoir donné au moins tous les bons Auteurs Latins, non seulement revûs sur les anciens MSS. qui nous restent, mais encore éclaircis dans tous les lieux qui ont quelque obscurité, par des notes courtes, nettes & méthodiques, qui fussent à la portée de la jeunesse, & à l'usage de ceux qui sont plus avancez. Au lieu de cela, les Savans dont j'ai parlé, se sont le plus souvent contentez de publier les Auteurs qu'ils ont entrepris d'éclaircir, avec de purs notes de Critique, qui regardent seulement la manière de lire; à quoi s'ils ont ajouté quelque chose pour l'intelligence des expressions, des opinions, ou des coutumes, ce n'a été que sur quelques endroits, où ils pouvoient faire parade de leur érudition, en débitant leurs lieux communs, ou leurs recueils; encore s'éloignent-ils souvent si fort de leur Auteur, que ce qu'ils disent sert à toute autre chose, qu'à l'éclaircir. Mais il y a une infinité d'autres endroits, qui arrêtent non seulement ceux qui n'ont que de légers commencemens, mais encore ceux qui sont plus avancez, sur lesquels  
ils

ils ne disent rien. Quand le texte est clair, ils parlent souvent beaucoup ; & quand il est obscur, ils ne disent mot. Il y a des Critiques, qui regardent comme au dessous d'eux la peine de faire des Notes de cette espece ; dans la pensée, comme ils disent, qu'elles ne sont bonnes que pour les jeunes gens , & qu'un homme un peu avancé peut facilement suppléer à cela. Mais ni l'un ni l'autre n'est tout à fait veritable. Il y a grand nombre de personnes serieuses, & occupées à des emplois plus relevez, qui ont besoin de Notes ; qui expliquent les endroits obscurs, & qui seroient ravies d'en trouver. Elles n'ont pas le temps de chercher dans d'autres livres les éclaircissements, dont elles ont besoin ; parce qu'elles ne lisent ces Auteurs, que pour se délasser d'autres occupations, & non pour se fatiguer à chercher dans de grands volumes l'explication de ce qui leur fait de la peine. D'ailleurs ces Notes sont plus difficiles à faire, qu'on ne croit, ou qu'on ne feint de le croire. Les remarques de *Paul Manuce*, sur les Epîtres de Cicéron, qui sont de cette nature, lui ont infiniment plus coûté, que les Notes Critiques de plusieurs autres, quelque estime qu'on en puisse faire ; & il vaudroit beaucoup mieux qu'on les eût

mises sous le texte, que diverses autres, qui ne servent qu'à établir la maniere de lire. De dix Lecteurs, il y en a huit qui ont besoin des remarques de *Manuce*, & qui à peine jettent les yeux sur les discours que l'on fait sur les diverses leçons. Il est inutile de dire que c'est un abus, le monde est ainsi fait & peu de gens ont assez de temps, pour examiner tant de minuties. Les plus curieux se contentent d'avoir recours à ces recueils, quand il leur importe de savoir exactement le sens d'un passage, sans quoi ils ne les regardent pas. En effet, après les avoir lûs, on en retient fort peu de chose.

Des Notes conçues en bons termes, en peu de mots, & où l'on n'avance rien sans le prouver, ou sans indiquer au moins quelque bon Auteur, où l'on puisse voir la verification de ce qu'on dit; en marquant si bien l'endroit, qu'il soit facile au Lecteur de le trouver, s'il a besoin de le chercher; des Notes, dis je, de cette sorte, sont un trésor pour la plupart des Lecteurs. Mais il s'en faut beaucoup qu'elles soient si aisées à faire, qu'il l'est de pointiller sur quelques endroits, où l'on trouve des varietez de lecture, ou des occasions de faire quelque digression.

Des gens de Lettres, beaucoup inférieurs



rieurs en faveur à ceux que j'ai nommez , ont entrepris en nôtre siècle, sur tout en Hollande, de remedier à ce desordre, & de compiler des Notes tirées des divers Critiques, qui avoient travaillé sur les meilleurs Auteurs, ou qui les avoient expliquez en passant dans d'autres Ouvrages, & à l'occasion de quelque autre chose. C'est ce qu'on a appelé les Notes *Variorum*. Mais la plupart des premiers recueils ont été fort mauvais, à cause du peu de capacité de ceux qui les ont faits. Souvent ils ont choisi le moindre, ils n'ont apporté aucune des preuves des Auteurs qu'ils ont abregez, & ils ont entièrement estropié leurs pensées. Pour mettre des Notes par tout, ils ont autant parlé sur les endroits clairs, que sur ceux qui sont obscurs, & ont rempli leurs recueils de digressions inutiles, ou hors de propos.

Tout le monde se plaignant de ces défauts des Notes *Variorum*, d'habiles gens ont crû qu'il falloit faire un choix des plus Savans Critiques & mettre leurs remarques entieres, sans y rien retrancher, en y ajoutant seulement ce qu'on trouveroit de bon dans les autres. C'est ainsi que sont faites les dernieres éditions des Notes *Variorum*, & sans doute elles sont

beaucoup préférables aux précédentes. Aussi le Public en a-t-il été plus satisfait, & tous ceux qui aiment les belles Lettres ont été ravis d'avoir des recueils complets des meilleurs Critiques, pour les consulter au besoin. Néanmoins ils se plaignent encore d'une chose, en quoi ils me paroissent bien fondez. C'est qu'ils voudroient que ceux qui font ces recueils ne missent au dessous du Texte que des Notes, qui servissent à l'intelligence des expressions, des opinions, des coutumes &c. en suppléant ce qui y peut manquer. autant qu'il est possible ; & que l'on renvoiât les notes complètes & toutes les digressions à la fin, afin de les consulter quand il seroit nécessaire. Ils voudroient encore que ces Notes de divers Auteurs fussent rangées en sorte, qu'on n'eût qu'à chercher en un seul endroit, pour les trouver toutes ; au lieu que quand il y en a plusieurs, il faut feuilleter tout un Volume, pour trouver ce que chacun a dit, ce qui est long & ennuyeux. On a deux éditions des Mémoires de *Cesar* de *Godefroi Jungerman*, où toutes les Notes sont à la fin, & dont il est difficile de se servir, parce que chacune de ces Notes sont à part, dans leur ordre particulier ; au lieu que si elles étoient mêlées, on verroit  
sur

sur chaque endroit, d'un coup d'œil, ce que disent tous les Commentateurs.

On a crû en France, qu'il valloit mieux, que ceux qui entreprendroient de publier des Auteurs à l'usage de Mr. le Dauphin tiraissent à leur maniere des Savans, qui avoient écrit avant eux, ce qu'ils trouveroient à propos. Mais, s'il faut dire la verité, la plûpart de ces interpretes se sont assez mal acquitez de leur emploi. Premièrement ils ont suivi, pour le Texte, de très-méchantes éditions; au lieu d'avoir soin de se regler sur les meilleures; ce qui est une faute impardonnable. Secondement dans les Notes, on voit les mêmes fautes, que l'on a censurées dans les premieres Editions de Hollande, avec les Notes *Variorum*. On voit néanmoins une chose, dans ces Editions de Paris, qui n'est pas dans les Editions de Hollande. C'est qu'il y a des Indices de tous les mots, qui peuvent beaucoup servir à trouver les passages dont on a besoin, & dont on ne fait que quelques mots. Il faut pourtant avouer qu'ils seroient & meilleurs & plus courts, si en omettant les mots tout à fait communs, & qu'on ne cherche jamais, comme le verbe *Sum* avec tous ses temps, les conjonctions, les adverbes & les prépositions, quand il n'y a aucune

signification particuliere à remarquer &c. on avoit mis non seulement les mots séparés, mais encore les phrases. La raison de cela est, que personne ne cherche dans un Indice le verbe *Sum*, par exemple, dans sa signification ordinaire; & que si on le cherchoit dans quelque sens particulier, il faudroit peutêtre demeurer un jour entier à le chercher, dans les endroits marquez dans l'Indice, avant qu'on eût trouvé ce que l'on voudroit, quand on ne se souviendroit pas à peu près où il seroit. Il en est de même d'une infinité d'autres mots. Au contraire, si la phrase y étoit, quand elle n'est pas tout à fait commune, on trouveroit dans l'instant le passage dont on auroit besoin. C'est ce qui fait estimer les Indices faits par *Matthias Berneggerus* & par *Jean Freinshemius*, qui étoient d'habiles gens, & qui ont fait des Indices exacts & judicieux de plusieurs bons Auteurs, quoi qu'ils n'y mettent pas tous les mots. Mais peutêtre que ceux qui ont dirigé en France les Editions pour l'usage de Mr. le Dauphin, n'ont pas crû pouvoir s'en fier à ceux qui ont fait les Indices, & qu'ils leur ont ordonné de mettre tout, de peur qu'ils n'oubliaissent quelque chose d'essenciel. Les Auteurs des Notes auroient dû se char-

charger de ce soin, dont on les devoit croire capables, si on les jugeoit assez habiles pour faire les Notes.

C'est ainsi que la liberalité d'un grand Roi, & celle de ses Ministres ont assez mal réüssi; par la faute de plusieurs gens de Lettres, que l'on a employé pour ce travail; quoi que le projet, en soi même, fût bon, & digne de la générosité d'un grand Prince, & de l'érudition de ceux à qui l'éducation de Mr. le Dauphin avoit été confiée. En servant celui, pour lequel on avoit entrepris ces Ouvrages, on auroit pû travailler très-utilement, & pour toute la France, & pour le reste de l'Europe; si l'on s'y étoit pris de la maniere, dont j'ai dit qu'on devoit faire les Notes *Variorum*. Mais c'est de quoi les Libraires de Hollande ne sont point fâchez; parce que tous ceux qui souhaitent de se rendre habiles dans les belles Lettres, en quelque endroit de l'Europe que ce soit, sont nécessairement obligez d'acheter les Editions de Hollande. Il faut néanmoins avouer que quelques unes des Editions de Paris sont meilleures que les autres, comme celles dont Mr. & Mad. Dacier ont eu soin, & quelques autres que je ne nommerai pas. Le *Tite Live* est aussi estimé, à cause des Supplémens de  
Freins-

*Freinshemius*, qu'on ne trouve pas ailleurs si complets, ni si corrects.

*Des ver-  
sions des  
Auteurs  
Grecs &  
des Notes.*

APRES avoir parlé des Auteurs Latins, il faut dire quelque choses des Grecs. Les Savans du premier ordre se sont encore moins acquitez de leur devoir, en cette occasion, qu'à l'égard des Latins. Il y en a très-peu, dont les versions soient exactes, la plûpart étant plutôt des Paraphrases, que des versions, sur tout dans les passages obscurs; ce qui en diminue infiniment l'utilité. On diroit que ceux qui les ont faites les avoient faites à dessein de les faire lire à part, à ceux qui n'entendoient point le Grec; au lieu que le veritable usage de ces versions est de les mettre à côté du Grec, pour aider ceux qui lisent l'Original, quand il y a quelque chose qui les arrête. Ce qu'il y a de pire, c'est que la plûpart ne sont point assez fideles, & qu'elles donnent souvent un sens à l'Original qu'il n'a point; parce qu'il y en a peu qui aient été faites, par des gens assez habiles. En s'éloignant sans nécessité de l'Original, elles ne sont pas même Latines. Les Savans, qui étoient capables de se bien acquiter de cet emploi, s'en sont dégoutés, comme d'un travail ennuyeux & au dessous d'eux; & ceux qui s'en sont chargés n'étoient pas en état

état de s'en bien acquiter. La version d'*Ange Politien* de l'Histoire. d'*Herodien* est admirable ; à cause de la Latinité & de la fidélité. *Isaac Casaubon* a aussi très-bien traduit *Polybe*, *Enée le Tactique*, & les Caractères de *Theophraste*. Il seroit à souhaiter que ce Savant homme eût traduit plusieurs Auteurs, comme ceux-là. Il auroit rendu un service infiniment plus grand au Public, qu'à écrire contre *Baronius* de matieres qu'il n'entendoit pas assez, & qu'il n'étoit plus temps qu'il étudiât, sur ses vieux jours.

Quelcun me dira peut-être, que j'ai tort de tant parler des versions des Auteurs Grecs ; qu'il faut que les personnes studieuses s'accoutument à lire l'original, sans version. Mais je répons à cela, que pour s'y accoutumer, il faut avoir quelque secours, & qu'il n'y en a point de meilleur, que celui d'une version, qui est à côté du texte. J'en prends à témoin tous ceux qui sont parvenus à une assez grande connoissance de la Langue Greque, pour n'avoir plus besoin de ce secours. Il n'y a personne, qui ne s'en soit servi avec utilité, sur tout dans les Auteurs difficiles ; tels que sont les Poëtes Tragiques, & autres semblables, comme *Pindare*, *Lycophron*, *Thucydide* &c.

Une

Une version bien faite sert autant qu'un Commentaire ; & l'on ne doit pas plus avoir honte de la consulter, que des Notes. Quand l'Interprete a été habile homme , il est à présumer qu'il a pris plus de peine à expliquer son Auteur , qu'on n'en peut souvent prendre en le lisant ; & il mérite bien qu'on l'écoute, sur cette matière. On fait dire à Mr. *Menage*, dans les *Menagiana*, quoi qu'il eût assez étudié cette Langue , qu'il ne pouvoit se passer de version ; & je croi que bien des gens qui passent pour Savans en diroient autant , s'ils étoient aussi sinceres que lui.

Il y a peu d'Auteurs Grecs , sur lesquels on ait fait des Notes , pour tout expliquer ce qu'il y a d'obscur, & l'on trouve dans ces Notes tous les mêmes défauts , que l'on a remarquez dans celles que l'on a faites sur des Auteurs Latins. On a néanmoins publié depuis peu en Hollande trois Auteurs Grecs avec des Notes *Variorum* , dont on a sujet d'être assez satisfait ; parce qu'on y a mis le travail de plusieurs habiles gens, sans en rien ôter. Je veux dire *Diogene Laërce*, *Longin* & *Callimaque*. On s'est mis aussi, depuis quelques années, à imprimer en Angleterre des Auteurs Grecs, avec les anciennes

nes



des Scholies & des Notes de Critique; mais ils ne sont pas comparables à ceux de Hollande, pour la commodité de la disposition, ni pour les Notes, quoi qu'ils ne soient nullement méprisables. Il falloit trouver le moien de mettre toutes les Notes sous le Texte, ce qui étoit facile parce qu'elles sont assez courtes; pour épargner du tems & de la peine au Lecteur, qui n'aime pas recourir à la fin du volume, dans le cours de sa lecture; étant sur tout incertain, s'il trouvera quelque Note sur l'endroit qui l'embarasse; & qui ne manque pas de se fâcher contre le Commentateur, quand il ne trouve rien. Quelques Critiques écoutent cet avis, avec chagrin; mais en cela ils s'opposent au goût de tout le monde; qui a raison de demander que l'on épargne, autant qu'il est possible, son temps & sa peine.

Je sai qu'il y a des gens, dont on ne peut pas mépriser l'érudition, qui diront que tout ce que je viens d'avancer ne tend qu'à faciliter l'accès des Sciences aux paresseux; & même qu'à les avilir, en les rendant trop communes. J'avoüe que je voudrois, s'il étoit possible, en aplannir si fort le chemin, que les plus paresseux pussent devenir habiles gens; car  
 enfin

enfin c'est de quoi il s'agit, & non pas de prendre de la peine, qui en elle même ne sert de rien. On estime ceux qui peuvent supporter le travail, & s'appliquer longtemps à l'étude, seulement parce que le travail & l'application servent à acquérir des connoissances utiles. Il est bon de s'accoutûmer à la peine, non que cela soit un mérite en soi même ; mais parce que, dans cette vie, on ne peut parvenir à rien de considerable sans peine. Cette verité, confirmée par l'experience de tous les siècles, doit encore rassurer nos Humanistes chagrins, contre la peur qu'ils ont que ceux, qui prendront un chemin plus droit & plus uni, ne les atteignent en peu de temps, dans leur route pleine de détours & de rochers. Quelque voie que l'on prenne, pour apprendre la Langue Greque, il faut toujours beaucoup de temps, beaucoup d'application, & beaucoup de mémoire ; sans quoi, il est impossible de venir jamais à une connoissance fort considerable.

D'ailleurs il n'y a rien de plus faux, que ce qu'ils croient que l'intelligence de l'Antiquité devenant commune, les habiles gens seroient moins estimez. Cette crainte seroit bien fondée, s'il s'agissoit de quelque Science infructueuse, & qui  
ne

ne feroit accompagnée d'aucun plaisir; qu'on a raison de mépriser, dès qu'on la connoit. Mais lors qu'une Science est utile & agréable; plus on la connoit, plus on l'aime, & plus on estime ceux qui la savent. Au contraire de quelque utilité, qu'elle pût être en elle-même, & quelque plaisir qu'elle pût donner à ceux qui la sauroient; si elle est connue de trop peu de monde, on doute de son utilité, & de ses agrémens; parce que l'on ne croit pas si facilement ce que l'on ne voit, que par les yeux des autres. Pendant que les Sciences des Grecs & la beauté de leur Langue ne furent connues à Rome que par le rapport de quelque peu de personnes, qui les avoient étudiées; les autres qui n'en savoient que très-peu, ou rien du tout, les méprisoient & même les haïssoient. *Caton* le Censeur, dans un livre de préceptes, adressé à son Fils, parloit † en ces termes, de cette nation: „Je vous dirai, quand il le faudra, ce „que j'ai découvert touchant ces Grecs, † *Apud Plinium* „à Athenes; & je vous prouverai qu'il *H. N. L.* „est bon de savoir un peu de leurs Scien- *XXIX. c. 1.* „ces, mais non de les apprendre tout à „fait. C'est une race très-méchante, & „qu'on ne sauroit ranger. Croiez que „c'est un devin, qui vous dit ceci. Si

*Tom. I.*                      Q                      „ja-

„jamais cette nation enseigne aux autres  
 „ses Sciences, elle gâtera tout, & princi-  
 „palement si elle envoie ici ses Médecins.  
 „Les Grecs ont conjuré de tuer tous les  
 „barbares, par la Médecine : *Dicam de*  
*istis Gracis suo loco, Marce Fili, quid Athenis*  
*exquisitum habeam; & quòd bonum sit illorum*  
*litteras inspicere, non perdiscere, vincam.*  
*Nequissimum & indocile genus illorum, &*  
*hoc puta vatem dixisse : quandocumque ista*  
*gens suas litteras dabit, omnia corrumpet. Tum*  
*etiam magis, si Medicos suos huc mittet. Fu-*  
*rarunt inter se barbaros necare omnes medici-*  
*nâ.* Il n'est pas besoin que l'on montre  
 l'injustice & la fausseté de ce jugement.  
 Cependant de semblables discours firent  
 que long temps après on chassa les Grecs  
 de Rome & particulièrement les Méde-  
 cins; comme *Pline* nous l'apprend, dans  
 la suite de l'endroit, où il rapporte les pa-  
 roles de *Caton*, que l'on vient de lire.  
 Mais depuis que les Romains se furent  
 rendus plus habiles, & que l'on eut appris  
 communément le Grec; on eut honte de  
 cette barbarie, & les Grecs furent infi-  
 niment plus estimez. Il n'y avoit point  
 de bonne maison, qui pût se passer d'un  
 Grammairien, ou d'un Philosophe Grec;  
 que l'on tenoit chez soi au moins par hon-  
 neur;

neur ; comme *Lucien* nous l'apprend dans un *Traité* exprès , qu'il a fait là dessus.

Nos Humanistes devroient tâcher, pour une semblable raison, de rendre la lecture des Auteurs Grecs très-commune, en la facilitant autant qu'il leur seroit possible. On verroit peutêtre alors les personnes les plus relevées se divertir à les lire, & à cause de cela procurer mille avantages à ceux qui auroient contribué à leur divertissement. Je ne parle que de divertissement, quoi que je sois très-persuadé, qu'on tireroit beaucoup d'utilité de cette lecture ; parce que les personnes occupées dans les emplois de l'Etat n'ont pas assez de temps, pour faire une étude formelle de cette sorte de Science, & n'ont accoustumé de lire l'Antiquité, que par une espece d'amusement. Au contraire pendant que ceux, qui ont de l'autorité, croiront qu'il y a tant de peine à se rendre capable de lire les Auteurs Grecs, qu'il faut pour cela tout le loisir de quelque Chanoine, & employer tout son temps à cette étude ; ils regarderont cette lecture, comme une chose qui leur est défendue, & viendront enfin à la mépriser tout à fait, aussi bien que ceux qui l'estiment. Il seroit à souhaiter, que

Q 2

cela

cela ne fût pas déjà arrivé ; mais ce sera bien pis à l'avenir ; si ceux qui aiment les Antiquitez Greques n'y mettent ordre, en facilitant , plus qu'ils n'ont fait jusqu'à présent, cette espece d'Etude.

*Autres secours qui manquent.*

Pour cela, il faudroit non seulement que l'on eût de bonnes Editions des Auteurs anciens , & disposées comme je l'ai dit ; mais encore de bons Dictionnaires, enrichis de toutes les découvertes, que l'on a faites dans la Langue Greque, depuis *Henri Etienne & Robert Constantin*, qui sont les derniers qui en ont fait de bons. Au lieu de cela on n'a imprimé depuis eux que de mauvais Abregez, auxquels on n'a rien ajoûté , mais seulement retranché. Il seroit à souhaiter que quelque habile homme, & bien versé dans les Ecrits des Critiques, qui ont écrit depuis, aussi bien que dans la lecture des Anciens, entreprît de nous augmenter le Dictionnaire de *Constantin*.

Il faudroit encore qu'on nous fît quelques Traitez méthodiques des Antiquitez Greques , par la lecture desquels on pût s'instruire des opinions & des coûtumes des Grecs, sans être obligé de lire tous les traitez qu'on a publiez là-dessus. Après tous les recueils qu'on a faits, nous n'avons rien d'exact & de complet , sur

ce sujet. Que si on ne fait pas un Traité méthodique de tout cela, il seroit au moins à souhaiter que dans un siècle, où les Dictionnaires ont tant eu de cours, quelcun en composât un bon de tout ce qu'on a écrit sur ces matières, pour y avoir recours dans le besoin; les recueils que l'on a étant si confus & si peu complets, qu'il est difficile de s'en servir, ni d'y trouver l'éclaircissement de ses difficultés.

Ce que je viens de dire des derniers secours, pour l'intelligence des Auteurs Grecs, doit aussi s'entendre des Latins; quoi que nous ayons plus de moiens, pour nous tirer d'affaire, à l'égard de ces derniers.

II. IL y a des gens, qui croient que pour faire estimer une profession, il la faut louer excessivement; sans faire difficulté d'abaisser toutes les autres, en comparaison de celle pour laquelle on veut inspirer de l'estime. Ils sont du goût de ces Prédicateurs, qui élèvent les Saints, qu'ils ont entrepris de louer le jour de leurs fêtes, au dessus de tous les autres. Cette maniere peut être bonne, pour surprendre le peuple, pour un peu de temps; mais dans le fonds elle ne vaut rien, parce qu'elle ne manque jamais de choquer

*Les Hum-  
manistes  
loient trop  
leur mé-  
tier.*

Q 3

les

les personnes raisonnables ; qui veulent qu'on estime chaque chose ce qu'elle vaut ; & qui se fâchent lors qu'elles s'apperçoivent qu'on les a trompées. Elles ne méprisent rien de ce qui peut être utile, mais elles ne veulent pas que l'on attribue aux choses , plus d'utilité qu'elles n'en ont en effet.

Ceux qui ont employé leur temps , à la lecture de l'Antiquité , commettent ordinairement cette faute. A les entendre parler , ceux qui sont destituez de cette lecture ne sauroient être comparez à ceux qui ont lû les Anciens Originaux. Les autres Sciences n'approchent pas de celle , qui ouvre le chemin à ces sources de tout ce qu'il y a d'érudition au monde. Ceux qui ne l'ont pas étudiée sont destituez d'un secours si grand , qu'il n'y en a point de semblable ; & ceux qui s'y sont appliquez sont seuls en état de conduire à la perfection les desseins les plus relevez.

On ne peut pas nier qu'il n'y ait infiniment à profiter , pour nous , dans la lecture des Anciens ; mais s'il étoit possible que nous devinssions Anciens à leur égard , & qu'ils fussent en nôtre place ; qu'ils lussent nos Ecrits , comme nous lisons les leurs , n'y auroit-il rien à profiter pour eux ? Beaucoup plus sans doute,



te, qu'il n'y a à profiter, pour nous, dans leurs Ouvrages. Il s'ensuit de là qu'il faut lire les Anciens, perfectionner leurs lumieres par celles de nôtre temps, ne mépriser point ceux qui excellent dans les connoissances nouvelles. Je ne veux pas entrer dans la querelle fameuse, de la préférence des Anciens aux Modernes; mais je croi que ceux, à qui l'Antiquité est inconnue, ont raison de se plaindre, lors qu'on les méprise, parce qu'ils ne savent que ce que le temps présent leur peut avoir appris.

Je conçois la nécessité, si l'on veut, de joindre la connoissance du temps passé au nôtre, & de puiser dans les Originaux mêmes ce que l'on souhaite d'en savoir; mais il n'est pas juste pour cela de parler de ces lumières, comme si elles renfermoient tout ce qui est nécessaire. \* *Quintilien* a dit avec raison : *si quid discere satis non est, ideo necesse non est*; „ ce qui ne suffit pas pour rendre savant ne laisse pas „ d'être nécessaire, & tels sont les principes de la Grammaire dont il parle. Mais je voudrois aussi renverser sa pensée, de cette maniere : *si quid discere necesse est, ideo satis non est*; „ si une connoissance est „ nécessaire, il ne faut pas croire qu'elle „ suffise, pour rendre habile.

Il vaudroit beaucoup mieux louer & l'Antiquité, & les moïens de la connoître en elle même, moins qu'ils ne méritent, & que ceux qui s'y appliqueroient y trouvaissent plus qu'ils ne s'étoient attendus d'y trouver; que de les louer en sorte que ceux qui s'y appliquent aient sujet de dire qu'on les a trompez. Alors on vient non seulement à rabattre les louanges excessives, mais le chagrin d'avoir été trompé fait qu'on refuse à ces connoissances les louanges même qu'elles méritent. Combien de gens, après s'être appliquez à la lecture d'*Aristote*, par exemple, sur les éloges excessifs, qu'ils voioient qu'on lui donnoit, sont sortis de cette lecture avec du mépris pour ce Philosophe; parce qu'ils n'y avoient pas trouvé la dixième partie de ce qu'on leur avoit dit y être? Si au lieu de cela, on ne leur avoit loué que médiocrement cet Auteur, ils feroient sortis de la lecture de ses Ouvrages avec beaucoup de satisfaction; à cause de la diversité des matieres qu'il traite & des occasions qu'il donne de penser à quantité de choses, à quoi peut-être on ne penseroit pas si on ne les avoit lûs; outre la connoissance des sentimens de plusieurs autres anciens Philosophes, qu'il fournit à ses Lecteurs.

Il faut du travail, de l'application & de l'esprit, pour réussir d'une manière un peu au delà du commun, dans les belles Lettres. Il y a du plaisir & du profit à lire les livres de Critique bien écrits; personne n'en doute. Mais il ne faut pas élever la connoissance des mots, au dessus de celle des choses; comme font quelquefois les Humanistes, qui méprisent toutes les autres Sciences, & qui s'imaginent devoir tenir le premier rang entre les Savans, à cause de cela. Ils soulèvent ainsi souvent contre eux ceux qui font profession des autres Sciences, & font mépriser ce qu'on estimeroit, s'ils en parloient plus modestement.

III. M A I S ce qu'il y a de plus fâcheux *Défauts* pour eux, & ce qui fait infiniment plus *personnels* mépriser les belles Lettres à ceux qui ne *des Hu-* les connoissent pas, par eux mêmes; *manistes.* c'est que bien des gens, qui s'y sont beaucoup appliquez, font voir, dans leurs personnes, que ces Sciences, qu'ils louent avec tant d'excès, ne produisent point les effets auxquels l'on s'attend, après avoir ouï ces louanges. Quand on vient d'ouïr un de ces Messieurs, qui a dit en beau Latin & qui a prouvé par les suffrages de toute l'Antiquité Greque & Romaine, qu'il n'y a rien qui donne plus de bon

bon sens, qui forme davantage l'esprit & le goût, qui adoucisse même plus les mœurs, & qui bannisse plus sûrement la grossiereté, & l'humeur farouche, que l'étude des belles Lettres; quand, dis-je, on vient d'ouïr tous ces éloges, & que l'on cherche les admirables effets de ces Sciences, dans leurs Panegyristes, on est étrangement surpris d'y voir souvent tout le contraire. On ne peut pas s'imaginer que si elles produisoient véritablement un si heureux changement, dans les hommes; on ne le remarquât principalement en ceux, qui en font profession; & lorsqu'on voit qu'il n'en est rien, toutes ces louanges paroissent fausses.

Des gens de ce caractère, & qu'on ne peut pas compter parmi le Vulgaire, raisonnent souvent d'une manière pitoïable, & ne savent en aucune façon ranger leurs pensées; ils chargent leur mémoire d'une infinité de mots, mais de très-peu de choses; ils sont pleins d'un orgueil ridicule, qui fait qu'ils décident de tout, avec un air de maître, qui est insupportable aux habiles gens; ils mordent tout le monde, ils se querellent entre eux pour des bagatelles, & se disent des injures de harangeres; enfin, au lieu de cette politesse charmante, qu'ils disent que l'on ne trou-

trouve que dans les Anciens, ils n'offrent à nos yeux qu'une pédanterie qu'on ne peut souffrir, que parmi les Ecoliers.

Si je voulois m'étendre sur tous ces défauts des Humanistes, autant qu'il le faudroit faire, pour en donner un portrait complet, je serois obligé de faire là dessus un volume entier. Mais il n'est point nécessaire de s'étendre sur des défauts, dont on ne voit tous les jours que trop d'exemples; & je n'ai dessein de dif-  
famer ni le métier, ni ceux qui en font profession. Tout ce que je souhaiterois, c'est que ceux, qui se sentent coupables des défauts, qui rendent méprisable leur profession à ceux qui ne la considèrent que par là, travaillassent à s'en corriger, & à gagner le cœur des honêtes gens, par des manières toutes contraires. Qui pourroit n'aimer pas les belles Lettres, si l'on voioit ceux, qui s'y sont le plus appliqués, raisonner plus juste & avec plus de netteté & d'ordre que les autres; étaler aux yeux de leurs Lecteurs non seulement un stile pur & Latin, mais des choses qui ne tombent pas dans l'esprit du Commun, & qu'il soit avantageux de savoir, faire éclatter autant de modestie, que de lecture, & ne décider hardiment, que de ce qu'on peut prouver avec évidence;

dence ; surpasser les autres hommes en douceur & en condescendance, les uns pour les autres, & ne se défendre ou n'attaquer que par des raisons, sans fiel & sans animosité ; enfin faire paroître, dans leurs mœurs, autant de politesse, qu'on en voit dans le stile des bons Auteurs, & qu'ils en avoient apparemment dans leur conduite ? Qui pourroit ne pas cherir des gens de cette sorte, & ne les pas combler de tous les bienfaits, que l'on auroit en sa puissance ?

Si l'on voioit quelque chose de semblable, on n'auroit plus sujet de se plaindre du mépris, que l'on a communément pour les belles Lettres, & pour ceux qui en font profession ; car assurément il ne seroit pas possible qu'on ne les estimât.

Peut-être que quelque Humaniste chagrin me dira que j'ai tort de censurer de la sorte ceux de sa profession ; puis qu'il est certain que ceux qui s'appliquent aux autres Sciences, comme les Théologiens & les Philosophes, scandalisent bien autant le monde, en ne faisant pas ce que les Sciences qu'ils enseignent ordonnent. Mais je ne prétends pas excuser, ou défendre ceux dont je ne dis mot, & dont je ne dois pas parler en cet endroit. Il me suffit que je ne dise rien de ceux, dont  
je

je parle , que l'experience ne confirme tous les jours. Si les autres ont les mêmes défauts , que nous ; nos défauts n'en font pas moins réels , & il ne faut pas moins travailler à nous en corriger , que si les autres en étoient exempts ; sur tout lors que ces défauts nuisent si fort & au métier , & à ceux qui le font.

J'ai ouï dire qu'un homme riche , mais qui n'avoit aucune teinture des belles Lettres , après les avoir , ouï louer infiniment à un de ses Amis ; qui , avec cette connoissance , avoit toutes les qualitez qui peuvent faire estimer , résolut de mener un fils qu'il avoit à une Academie fameuse , & de n'épargner aucune dépense pour le faire bien étudier. Mais comme il ne manquoit pas d'ailleurs de bon sens & qu'il avoit aussi ouï dire , que l'étude rendoit souvent pédant & orgueilleux ; il voulut aller passer quelque temps lui même , avec son fils , dans cette Academie , pour lui choisir un Professeur exempt de ces défauts , & sous l'institution de qui il pût profiter , sans s'infecter de la pédanterie & du sot orgueil que l'on rapporte souvent des Ecoles. Il se rendit donc à l'Academie , & pour mieux y connoître les Professeurs , avant que de se déterminer dans le choix qu'il vou-

vouloit faire , il les traita souvent & ensemble & à part , il les entendit parler les uns des autres , il les mit sur tous les discours qu'il put , & principalement sur les sujets qu'il entendoit lui même à fonds. Il en usa de même , envers leurs principaux Disciples. En peu de temps , il fut toutes les intrigues de l'Academie , & vit que ceux qui y faisoient profession des belles Lettres étoient justement comme ceux , que j'ai dit être cause du mépris que l'on a pour ces Sciences. Il se retira mal satisfait de cette Academie , & s'en alla dans une autre faire le même essai , qui lui réussit de la même manière. Alors il crut que son Ami , qui lui avoit si fort loué l'étude des belles Lettres , l'avoit joué , & il ne voulut plus en entendre parler ; s'imaginant que cet excellent homme n'avoit réussi , que par ses talens naturels , & nullement par la lecture des Anciens. Il crut que son fils se formeroit assez , par les affaires mêmes de la vie ; sans s'embarrasser d'une Science , qui ne lui paroissoit qu'une pure charlatanerie ; & comme c'étoit un homme d'autorité , il ne porta pas un petit préjudice aux Academies , où il avoit vainement cherché des gens semblables à son Ami. Il se mit même dans l'esprit que les grands hommes



mes de l'Antiquité, dont il avoit ouï si fort louer les Ouvrages, avoient été des Pédants, comme ceux qu'il avoit trouvez, dans l'Academie; & peu s'en falloit, qu'il ne prît *Demosthene* & *Ciceron* pour des Professeurs en Rhétorique semblables à ceux qu'il avoit vûs, & les Auteurs moins estimez pour de veritables cuistres.

On me dira que ce jugement & tous les autres semblables sont injustes, & que l'on doit toujours distinguer les défauts des hommes de ceux des Sciences, dont ils font profession. J'en conviens, mais ces jugemens ont toujours été si communs dans le monde, qu'on ne doit pas s'attendre à voir changer les hommes là-dessus; & ceux qui diffament les Sciences qu'ils cultivent, par leurs défauts personnels, sont encore plus blâmables, que ceux qui en jugent mal à cause de ces défauts. Je dirois volontiers à ces Messieurs, ce que quelcun disoit aux Déclamateurs: *pace vestra liceat dixisse, primi omnium eloquentiam perdidistis*: „c'est vous, avec vôtre „permission, qui avez principalement „ruiné les belles Lettres.

IV. VOIONS néanmoins les plaintes, *Les belles* que les Humanistes font des autres, car il *Lettres* faut rendre justice à tout le monde, & *négligées* *par ces* *il*

qui les  
prote-  
geoient.

il est certain aussi que ceux qui devroient honorer & récompenser les personnes qui excellent dans la connoissance des belles Lettres, ne le font plus. C'est sans doute là une des principales raisons de leur décadence. Car enfin il y a fort peu de gens, qui aient assez de générosité pour cultiver, avec beaucoup de peine, des Sciences steriles, qui ne servent à rien dans le monde. Les esprits propres pour cette espece d'érudition, ne manqueroient pas plus à présent, qu'ils n'ont manqué jusques vers le milieu de ce siècle; mais les récompenses venant à cesser, ceux qui seroient propres à y réussir se dégoûtent entierement d'un travail tout à fait ingrat. On peut dire en cette occasion quelque chose de semblable à ce que *Martial* \* disoit à ceux qui s'étonnoient qu'il n'y avoit plus de *Virgiles*: „Qu'il y ait des „*Mécènes*, & les *Virgiles* ne manqueront „pas. Votre métairie même vous en „fournira.

\* L. VIII.  
Ep. 58.

*Sint Macenates, non deerunt, Flacce,  
Marones,  
Virgiliumque tibi vel tua rura dabunt.*

\* Lib. I.  
Ep. VIII.

„Vous me dites souvent, \* répondoit-  
„il à un autre, que je suis oisif & que je  
„dois composer quelque grand ouvrage.  
„Faites

„Faites en sorte que j'aie du loisir, mais  
 „un loisir, tel que celui que *Mecenas* fit  
 „avoir à *Horace* & à *Virgile*. Alors je  
 „tâcherai de faire des Ecrits, qui ne  
 „meurent jamais, & d'empêcher que  
 „mon nom ne perisse avec moi. Les  
 „Boeufs n'aiment pas à labourer de ste-  
 „riles campagnes. Une terre grasse  
 „fatigue, mais la culture en est avanta-  
 „geuse.

*Sape mihi dicis, Luciclarissime Juli;  
 Scribe aliquid magnum, desidiosus ho-*  
*mo es.*

*Otiada nobis, sed qualia fecerat olim  
 Macenas Flacco, Virgilioque suo.*

*Condere victuras tentem per secula chartas,  
 Et nomen flammis eripuisse meum.*

*In steriles campos nolunt juga ferre juvenci;  
 Pingue solum lassat, sed juvat ipse labor.*

Dans les Païs Catholiques, les belles Let-  
 tres ne servent de rien, pour parvenir  
 aux dignitez Ecclesiastiques; qui se don-  
 nent pour toute autre raison, que pour  
 mettre un homme en état de servir le Pu-  
 blic & de travailler à éclaircir l'Antiqui-  
 té; & le peu de Chaires, qu'il y a dans  
 les Academies, de Professeurs aux belles  
 Lettres est en trop petit nombre, & d'un  
 trop petit revenu, pour exciter beaucoup

de gens à étudier. Quelques Ordres Religieux, qui font profession de les enseigner, comme les Jésuites, ne les cultivent communément qu'autant qu'il faut, pour être Régens de Rhétorique, c'est à dire, fort légèrement. D'ailleurs ces gens-là ne lisent guere les Critiques Protestans, qui sont néanmoins infiniment plus habiles que les leurs; au moins depuis un siècle, ou environ. Ainsi il n'y peut avoir que très-peu de gens, qui cultivent ces Sciences, d'une manière extraordinaire; parce qu'ils y ont un penchant naturel, & qu'ils se trouvent dans une situation propre à cela.

Parmi les Protestans, la plupart des gens de Lettres, entretenus par le Public, ne le sont que pour prêcher, & sont obligés d'employer tout leur temps à composer des sermons. A l'égard des Chaires de Professeurs aux belles Lettres, il en est de même que dans les pays Catholiques. Ainsi il n'y a pas sujet de s'étonner qu'il y ait si peu d'habiles gens, dans cette sorte d'érudition, parmi les Protestans, non plus que parmi les autres.

Mais d'où vient, dira-t-on, qu'on a cessé de favoriser cette espece d'étude? En a-t-on découvert les défauts, & juge-t-on qu'elle est désormais inutile? On  
n'y

n'y a point découvert de nouveaux défauts, mais il semble que la mode a changé à cet égard, aussi bien qu'à beaucoup d'autres. Sur la fin du XV. Siecle & au commencement du XVI. les Princes favorisoient infiniment les personnes habiles, dans les belles Lettres. Ils leur faisoient des présens, ils leur donnoient des pensions, ils les avançaient aux dignitez, ce qui fit qu'en Italie & en France il s'éleva une infinité de savans hommes, particulièrement sous Leon X. & sous François I. C'étoit alors la mode, parmi les grands Princes, de favoriser les Lettres, soit qu'ils les connussent par eux mêmes, ou qu'ils ne les aimassent, que par ce qu'ils en entendoient dire aux autres. Les bienfaits qu'ils répandirent sur les gens de Lettres excitèrent si fort les esprits, que cela servit non seulement pendant que la faveur des Princes, envers les Lettres, dura, mais encore assez longtemps après. Ces premiers mouvemens des esprits, si conformes à la curiosité naturelle, que nous avons de savoir les opinions & les actions de ceux qui ont été avant nous, ces mouvemens, dis-je, semblables à ceux que les vents excitent dans la mer, n'ont pû se calmer tout d'un coup, & céder par tout à la nonchalance de ceux qui n'ont

d'égard que pour le présent , & se mettent aussi peu en peine du passé, que de l'avenir.

Mais un grand nombre de Savans hommes s'étant jetté dans le Parti Protestant, & publiant par tout que la connoissance des belles Lettres avoit ouvert le chemin à l'intelligence de l'Ecriture Sainte & des Antiquitez Ecclesiastiques; en sorte qu'on ne pouvoit mieux reconnoître les erreurs & les abus, dont on demandoit la réformation, qu'en apprenant à fonds les Langues anciennes; le Parti, qui ne vouloit rien changer aux usages, ni aux opinions des derniers Siècles, commença à tenir pour suspects ceux qui vantoient si fort les belles Lettres, & peu à peu négligea de les avancer. Il n'y eut plus de faveur, que pour les zèlez défenseurs de la Monarchie Ecclesiastique, & l'on regarda peu à peu l'érudition, que l'on avoit tant recherchée, comme une chose qui lui pouvoit faire plus de mal, que de bien. Ainsi l'Italie & l'Espagne cessèrent presque entièrement de produire quoi que ce soit, dans ce genre de Lettres, & les Bibliothèques, qui y sont, devinrent des ornemens assez inutiles, pour les gens du pais. Ce dégoût se répandit, par contagion, dans les  
pais

païs voisins, & même dans ceux où l'on auroit sujet d'être dans des sentimens tout opposez.

On dit qu'un grand Ministre d'Etat, qui n'avoit aucune connoissance des Lettres, avoit accoutumé de traiter ceux qui en font profession de séditieux; apparemment parce que ce sont ces gens-là, qui ont le plus parlé de l'autorité des Loix, de la Justice & de l'Equité. En effet, dans les lieux, où le *Machiavellisme* prévaut, les idées de l'Antiquité, sur ces sortes de choses, ne s'accommodent point avec les passions déreglées de la Puissance Souveraine. Je croi que c'est encore là une des raisons, qui nuisent beaucoup, en certains lieux aux belles Lettres.

Ainsi d'un côté les soutiens de l'autorité souveraine de la Monarchie Ecclesiastique, & de l'autre ceux du pouvoir arbitraire des Princes temporels, ont jugé que bien loin d'avoir besoin des livres de l'Antiquité Payenne, ou Chrétienne, comme on l'avoit crû pendant quelque temps, il étoit plus à propos, qu'on oubliât les idées républicaines des Grecs & des Romains; & que les pensées des anciens Chrétiens de l'Orient & de l'Occident, qui ne sont pas conformes aux opinions ou aux intérêts modernes, demeura-

raissent couvertes du voile d'une Langue inconnue. On a cherché des gens qui obeissent sans discourir, & qui ne raisonnassent, que pour soutenir & pour augmenter l'autorité spirituelle & temporelle, sans avoir aucun égard aux idées du temps passé. Des soldats sans principes, & sans sentiment de vertu, & des Ecclesiastiques, esclaves aveugles de l'autorité présente, qui n'examinent rien & qui exécutent à la rigueur tout ce qu'on leur ordonne, passent pour les colonnes les plus inébranlables de l'Etat & de l'Eglise; & l'on ne veut plus entendre parler de gens, qui citent l'Antiquité, & qui ont des principes indépendans de la volonté des Souverains.

*Raisons de  
cultiver de  
nouveaux  
les belles  
Lettres.*

M A I S dans les lieux, où l'on se pique de n'avoir aucunes loix, que fondées sur l'Equité naturelle, & de les vouloir suivre, on n'a que faire de craindre que l'Antiquité républicaine y puisse être contraire; & ainsi il faudroit favoriser ceux qui tâchent de la faire connoître au monde, & de profiter de ses lumières. Ceux qui ne craignent pas de trouver, dans les anciens Originaux Ecclesiastiques, rien qui puisse ébranler les idées de Religion & de Vertu, qu'ils ont tirées de l'Ecriture Sainte, ne devroient rien oublier, pour exciter



exciter les esprits à la recherche exacte de la Verité. Mieux elle sera connue, plus l'autorité des Loix sera grande, & plus la Justice fleurira.

Quoi que les belles Lettres ne renferment proprement que la connoissance des Langues anciennes, & ce qui est nécessaire pour l'intelligence de l'Antiquité; elles ne laissent pas de nous mettre en état de connoître les choses mêmes, en nous donnant le moyen de fréquenter, pour ainsi dire, une infinité d'habiles gens & Payens & Chrétiens en lisant leurs Livres. Ainsi elles ont une étroite liaison, avec toutes les connoissances, que nous pouvons tirer des Anciens; & l'on ne sauroit séparer cette érudition de l'envie de savoir ce que ceux, qui ont vécu avant nous, ont crû, ont dit, & ont fait de remarquable, autant qu'il est possible de l'apprendre. La connoissance des Langues mortes est comme un Trucheman, que l'on meine avec soi, pour voyager avec profit dans un monde intelligible, s'il faut parler ainsi, qui ne subsiste que dans des livres écrits en des Langues, que l'on ne parle pas dans celui d'à présent. Sans ce Trucheman, on ne peut rien savoir de ce qui s'y est passé; & comme les grands Princes ont des Interpretes de

plusieurs Langues , pour pouvoir traiter par leur moien, avec les Etrangers : il faut nécessairement entretenir cette connoissance & la rendre aussi commune qu'il est possible, si l'on ne veut renoncer entièrement à l'envie de savoir le passé.

Ces raisons générales & plusieurs autres particulières, que je ne dis pas, doivent engager les Puissances à favoriser les belles Lettres; & ceux qui les cultivent doivent aussi travailler, de toute leur force, à les rendre faciles & aimables, à ceux dont les bienfaits les peuvent faire fleurir de nouveau, plus qu'elles n'ont jamais fait. Je ne prétens pas avoir marqué toutes les voies, que l'on pourroit prendre pour cela. C'est assez que j'en aie indiqué quelques unes des principales, & que je donne occasion d'y penser à ceux qui y ont le plus d'intérêt.

---

#### V. *De la Décadence de quelques Etats.*

**I**L y a des Etats; où la décadence est visible, soit à l'égard des arts, soit à l'égard des forces. Il n'est pas besoin que je les nomme, & que je fasse voir en particulier leur foiblesse. Tout le monde le fait;

fait; mais tout le monde ne fait pas comment ils se sont affoiblis.

Pour bien comprendre les raisons de la décadence d'un Etat, il faut savoir ce qui peut le rendre florissant; puis qu'il ne va en décadence, que parce qu'il manque de ce qui pouvoit le faire fleurir. Il y a principalement trois choses, qui peuvent rendre un Etat heureux en dedans & formidable au dehors. La première c'est le grand nombre d'habitans; la seconde sont les revenus de l'Etat, qui doivent être considérables, sans néanmoins fouler les peuples; la troisième c'est la Concorde de ceux qui composent l'Etat, & qui doivent tous conspirer à travailler à son bien. Par tout où ces trois choses se trouvent, à moins qu'il n'arrive quelque tempête extraordinaire, de la part de quelque Puissance plus considérable, on peut dire qu'il y a aussi du bonheur & de la tranquillité; & par tout où elles ne sont pas, on peut assurer, sans se tromper, que l'Etat tombera en décadence, pour peu que le desordre dure. Mais il faut prouver tout cela, un peu plus en détail.

Premièrement, on ne peut pas douter que le nombre des habitans ne contribue si fort à rendre l'Etat florissant, que sans cela, il n'y a point d'Etat, qui ne soit

dans l'indigence, foible & en danger, s'il arrive que le voisinage soit plus peuplé. Plus il y a de gens dans un Etat, plus l'industrie y est grande; chacun travaillant, à l'envi de son voisin, à y subsister le plus honnêtement qu'il lui est possible; ce qui augmente infiniment le commerce, attire l'argent du dehors, & fait venir toutes les commoditez de la vie, autant que la situation des lieux le peut permettre. Au contraire, peu de gens ne peuvent avoir qu'une industrie fort bornée, parce qu'il se fait peu de consommation de marchandises, & que ce commerce est par conséquent infiniment plus petit. Ils ne peuvent pas attirer l'argent étranger, en envoyant dehors ou leurs manufactures, ou ce qui croit dans leurs pays; parce que la quantité en est trop peu considérable. Ils ne peuvent pas non plus faire venir d'ailleurs ce qui leur manque, qu'en petite quantité, & par conséquent sans qu'il leur revienne trop cher.

S'il arrive que cet Etat soit attaqué par des voisins, dont les terres soient mieux peuplées, il ne pourra pas lui opposer des armées égales de ses habitans, & par conséquent il sera infailliblement tôt ou tard envahi; s'il n'a le moyen de faire venir du secours étranger, pour suppléer à sa faiblesse.

se. Mais comment en pourroit-il faire venir, s'il n'a que peu de revenus; à cause du petit nombre de ses habitans & de leur peu d'industrie?

Il s'ensuit de là nécessairement qu'on ne peut pas commettre de plus grande faute contre la Politique, que de faire des Loix, qui empêchent que le nombre des Sujets de l'Etat ne s'augmente autant qu'il est possible, de quelque maniere que cela se fasse. Par exemple, s'il y a des Loix, ou des Usages, qui ne permettent pas aux étrangers de s'y établir, de même que les habitans naturels du pais, ou qui rendent cet établissement trop difficile; ces Loix & ces Usages ne servent qu'à affoiblir l'Etat. Si vous supposez encore que le pais, dont ils s'agit, soit une Ile, ou au moins près de la mer, & qu'il ait des colonies éloignées, ou un grand commerce maritime; il faudra tomber d'accord que le pais se vuide insensiblement, & par ces colonies, & par ceux qui périssent toute les années, dans les voïages de mer, & alors ce pais, s'il est difficile de s'y établir, se dépeuple peu à peu, ou au moins ne se peuple jamais autant qu'il le faudroit. Il y a une fameuse Ile dans le Septentrion, dans la politique de laquelle on peut remarquer ce défaut.

défaut. Aussi n'a-t-elle que la moitié des habitans qu'elle pourroit avoir, si on la compare avec une République qui n'en est pas fort éloignée, ou avec les paisfertiles de l'Allemagne. On a aussi remarqué qu'elle n'étoit pas en état de faire autant d'effort, à proportion de son étendue, en temps de guerre, que cette même République.

Il y a encore en Europe une vaste presque-île située le plus heureusement du monde, entre de grandes mers, qui est infiniment plus dénuée d'habitans, d'industrie, & de moïens de se défendre, lors qu'on l'attaque; parce qu'elle se trouve dans les mêmes circonstances, que l'Ile dont je viens de parler, & qu'il y a encore d'autres raisons qui la rendent dépeuplée. Une des principales, c'est qu'il n'y a qu'une seule Religion permise, & qu'il y a un Tribunal tyrannique, qui sous prétexte de Religion peut faire perir impunément les plus innocens; ce qui en éloigne plusieurs peuples, qui la rendroient le plus florissant Roïaume du monde; s'il leur étoit permis de s'y établir, & d'y vivre avec sûreté, en obeïssant aux Loix Civiles. Une autre encore c'est qu'elle est pleine de Prêtres, de Moines, & de Religieuses; qui mangent une grande partie  
des

des revenus du païs , & qui ne contribuent à le faire fleurir , ni par leur industrie , ni par la propagation ; parce que sous prétexte de Religion , ils font vœu d'oïfiveté & de célibat. Ces gens-là prétendent à la vérité que l'Etat leur est fort obligé , parce qu'ils instruisent les peuples de la Religion , & qu'ils implorent avec plus d'affiduité le secours du Ciel , qui ne manque pas d'écouter leurs prières. Mais il y a d'autres personnes au monde , qui doutent beaucoup si ces gens-là peuplent le Paradis , & attirent la faveur du ciel sur la Monarchie ; au moins ne le voions-nous pas encore. Cependant on ne peut pas douter qu'on ne pût faire tout ce qu'ils disent , en se mariant ; & qu'ils n'affoiblissent l'Etat , en ne se mariant point. Ceux qui sont sous leur domination sont obligez de feindre de croire qu'en dépeuplant le Roiaume , & en ne faisant rien , ils lui rendent de grands services ; sous peine d'être mis dans un cachot & de finir leur vie , par une cruelle mort ; tant ces gens-là entendent bien l'interêt de l'Etat , & les principes de la bonne Politique !

Il y a eu autrefois des maximes toutes contraires , parmi les Romains , dont on a vu des effets admirables. Bien loin de crain-

craindre que leur ville ne se remplît d'étrangers, ils tâcherent, dès le commencement, d'y attirer le plus de gens qu'il étoit possible, & leur donnerent la Bourgeoisie, comme aux plus anciens habitans.

\* Lib. II. Voici comme \* *Dionys d'Halicarnasse* parle  
p. 88. des moïens, dont Romulus se servit, pour augmenter la ville, qu'il avoit bâtie: „Sachant, dit-il, que plusieurs vil-  
„lès d'Italie étoient mal gouvernées, par  
„des tyrans, ou par peu de gens qui s'en  
„étoient rendus maîtres, il entreprit d'at-  
„tirer & de recevoir dans sa ville tous  
„ceux qui étoient chassés des autres,  
„quelque malheur qui leur fût arrivé,  
„pourvû seulement qu'ils fussent libres;  
„pour augmenter par là la puissance des  
„Romains, & diminuer celle de leurs  
„voisins. En suite il raconte comment  
Romulus fit un Asyle, & comment il  
tâchoit de retenir ceux qui s'y réfugioient,  
en leur donnant la Bourgeoisie, & des  
terres pour subsister; après quoi il ajoû-  
te que Romulus avoit une autre maxime  
d'Etat, „que les Grecs sur tout, selon  
„lui, devoient observer, comme étant  
„la plus excellente de toutes les maxi-  
„mes, qui fut un des plus fermes fon-  
„demens de la Liberté Romaine, & qui  
„ne contribua pas peu à l'établissement  
de



„de cet Empire. C'est qu'il défendit  
 „de tuer tous les habitans des villes que  
 „l'on prenoit, ni de les rendre esclaves,  
 „ni de réduire leurs habitations en prai-  
 „ries. Il voulut que l'on partageât leurs  
 „terres, entre ceux qui voudroient les al-  
 „ler habiter, & que l'on en fit des co-  
 „lonies Romaines. Il donna même à  
 „quelques villes le droit de Bourgeoisie.  
 „Par ces maximes & autres semblables,  
 „d'une petite ville il en fit une grande,  
 „comme il parut par la chose même.  
 „Car ceux qui étoient allez habiter Ro-  
 „me avec lui, ne faisoient pas plus de  
 „trois mille hommes de pied & de trois-  
 „cents Chevaux; au lieu que lors qu'il  
 „mourut, il laissa quarante six mille  
 „hommes de pied & près de mille Che-  
 „vaux. *Darys* fait voir que les Rois sui-  
 „vans, & la République eurent les mêmes  
 „maximes, & firent ainsi en sorte que Ro-  
 „me ne le cedit à aucune ville du mon-  
 „de, pour le nombre des habitans. „Que  
 „si je compare, continue-t-il, les cou-  
 „tumes des Grecs avec celles-là, je ne  
 „saurois louer les Lacedemoniens, les  
 „Thebains, ni les Atheniens quoi que  
 „célèbres par leur sagesse; qui pour con-  
 „server leur noblesse, sans mélange,  
 „n'ont donné que très-rarement le droit  
 „de

„de Bourgeoisie. Je ne parle pas de  
„ceux qui ont chassé les étrangers. Les  
„Lacedemoniens aiant été battus , dans  
„la bataille de Leuctres, dans laquelle  
„ils perdirent dix-sept cents hommes,  
„ne purent jamais se relever de cette  
„perte, & perdirent honteusement l'au-  
„torité qu'ils avoient eue. Les The-  
„bains & les Atheniens aiant été vaincus  
„par les Macedoniens, dans la seule ba-  
„taille de Cheronée, furent privez &  
„de la préminence qu'ils avoient entre  
„les Grecs , & de la liberté de leur pa-  
„trie. Mais les Romains embarrasséz  
„dans des guerres en Espagne & en  
„Italie , occupez à regagner la Sicile &  
„la Sardagne, ne jouissant point d'une  
„paix entiere avec les Macedoniens &  
„les Grecs ; & les Carthaginois tâchant  
„de nouveau de se rendre les maîtres ;  
„presque toute l'Italie se joignant à ces  
„derniers & aiant attiré Annibal ; les  
„Romains, dis-je, exposez à tant de dan-  
„gers , non seulement ne succomberent  
„pas sous les fâcheux accidens , qui leur  
„arriverent alors , mais se fortifierent  
„même plus qu'auparavant, par le nom-  
„bre de leurs soldats qu'ils eurent suffi-  
„samment , pour opposer à tous les maux  
„qui les menaçoient ; & nullement,  
„com-

„comme quelques uns se l'imaginent,  
 „par la faveur de la fortune. S'ils n'a-  
 „voient eu que cet appui, ils auroient  
 „été ruinez par la seule défaite de Can-  
 „nes, où de fix mille chevaux, il leur  
 „en resta seulement trois-cents-soixante,  
 „& de quatre vint mille hommes de pied,  
 „qu'on avoit levez, pour cette expedi-  
 „tion, un peu plus de trois mille.

La facilité qu'il y a toujourns eu & qu'il  
 y a aujourd'hui à s'établir dans les Pro-  
 vinces Unies, en se soumettant aux Loix  
 Civiles du pais, & sur tout en Hollande,  
 & dans la ville d'Amsterdam, a rendu  
 ces lieux si peuplez, qu'il n'y en a point  
 de semblables, dans toute l'Europe; au-  
 lieu que si l'on avoit fait difficulté d'y  
 recevoir ceux qui s'y réfugioient, ils se-  
 roient deserts, & par conséquent ruinez  
 & soumis à l'Inquisition; car sans un  
 grand nombre de peuple, ils n'auroient  
 jamais pû résister à l'Espagne. Mais ceux  
 qui ont fondé cette République voiant  
 que l'on perfecutoit, en divers endroits  
 de l'Europe, des gens très-soumis aux  
 Gouvernemens des lieux où ils se trouve-  
 rent, excepté dans la Religion, résolurent  
 de recevoir tous ceux qui voudroient se  
 retirer chez eux, pourvû qu'ils obeissent  
 aux Loix Civiles. Par là les Etats ont si

fort rempli leur país, & l'entretiennent si peuplé, que les longues guerres qu'ils ont eues depuis le commencement de leur République, & par mer & par terre, & les navigations qu'ils font perpétuellement dans l'un & dans l'autre Hémisphère, ne les épuisent en aucune manière.

Pour augmenter encore le nombre des habitans, & pour empêcher que la pauvreté ne fasse retirer ailleurs le petit peuple; on y a un soin extraordinaire des pauvres, pour qui l'on fait tous les ans une si grande dépense, dans la seule Province de Hollande, qu'il y a plusieurs têtes couronnées dans l'Europe, qui n'ont pas tant de revenu. De là vient un nombre prodigieux d'artisans de toutes sortes, de matelots, & de gens de toutes les professions dont un Etat a besoin. De là vient encore l'industrie, que l'on y voit regner d'une manière extraordinaire, & à laquelle on ne voit rien de semblable ailleurs.

Cette Politique, conforme en même temps & à la Raison & à la Révélation, est aussi sage & aussi admirable; qu'il est injuste & impie de regarder un homme, comme son ennemi, de quelque lieu qu'il vienne, & de quelque sentiment qu'il soit; s'il veut obeir aux mêmes Loix Civiles, & employer son industrie à faire  
fleurir

fleurir l'Etat. Cependant de grandes Nations de l'Europe, & qui croient être beaucoup plus polies, que la Nation Hollandoise, n'ont point encore pû comprendre une chose aussi claire que celle-là, & fondée sur les principes les plus inébranlables de l'Humanité & de la Religion Chrétienne. Ces peuples loin de souffrir que les étrangers s'établissent facilement chez eux, chassent même leurs compatriotes, ou sous prétexte de Religion, ou en ne donnant presque aucun moyen aux pauvres de se soutenir. Loin d'admirer l'humanité de leurs voisins, & leur charité Chrétienne; ils ont une idée si étrange de la Morale & de la Religion, qu'ils croient que c'est manquer de Religion & de Vertu, que d'avoir pitié de son prochain, & de ne lui faire pas ce qu'on ne voudroit pas qu'il nous fit. Mais ce n'est pas ici le lieu de s'étendre là dessus.

Cela étant ainsi, il n'est pas difficile de voir pourquoi certains Etats de l'Europe vont en décadence, & pourquoi d'autres au contraire sont si florissans. La seconde chose, que j'ai dit être nécessaire pour la conservation de l'Etat, & pour le faire fleurir, c'est qu'il ait de grands revenus, sans opprimer le peuple. Ce qui se peut, lors que le pais est extrêmement

peuplé & que personne n'est exempt des droits; parce qu'alors, quoi que chacun contribue peu, la multitude de ceux qui paient fait de très-grandes sommes. Cela se peut encore, lors qu'il y a une grande industrie dans le païs; les droits, que l'on leve sur l'entrée & sur la sortie des marchandises, pouvant produire de grands revenus. A l'égard des terres, elles ne peuvent payer qu'à proportion de ce qu'elles rendent, & elles rendent peu, lors que le païs n'est pas assez peuplé, & que l'industrie est petite; parce que la consommation des fruits n'est pas assez grande, ni dedans, ni dehors le païs.

Ce sont là les principales sources du revenu, que peut avoir un Etat, sur quoi il n'est pas besoin que l'on s'étende, parce que c'est une chose assez connue de tout le monde. La même raison fait que je ne m'arrête pas non plus à prouver de quelle importance il est que l'Etat ait des revenus considérables, pour pouvoir se défendre contre les invasions des voisins. Personne n'en peut douter, sur tout dans ce siècle. Je remarquerai seulement quelques fautes, que l'on fait en divers Etats, contre ce principe, dont tout le monde convient.

En divers lieux, on peut partager les  
ha-

habitans en trois sortes; la premiere est le Clergé, ou en général tous les Ecclesiastiques; la seconde est la Noblesse, & ceux qui jouissent des mêmes privilèges qu'elle, à cause de leurs charges; la troisième le reste du peuple, qui subsiste de son industrie, sans avoir aucun privilege particulier. Là où le Clergé, & la Noblesse sont en trop petit nombre, ou n'ont aucun privilege, on ne les peut pas regarder comme une partie considerable de l'Etat, c'est à dire, qui puisse beaucoup augmenter ou diminuer ses revenus. Mais là où l'un & l'autre sont en grand nombre, & jouissent de grandes exemptions; comme en Espagne, en Italie & ailleurs; ils font une partie considerable des habitans, & par leur multitude, & par leurs richesses.

On ne peut pas nier, à parler en Politique, qu'un grand nombre d'Ecclesiastiques Séculiers & Réguliers, qui n'ont aucune industrie, pour faire fleurir leur pays, & qui jouissent d'un grand revenu, sans paier aucuns droits, ne soient à charge au Public; puis qu'ils diminuent considerablement les revenus de l'Etat, qu'ils empêchent qu'il ne se peuplé de gens qui les augmenteroient, & qu'ils n'ont aucune adresse, qui y puisse attirer l'argent étran-

étranger. Ainsi plus le nombre de ces gens-là s'augmente dans l'Etat, plus l'Etat s'affoiblit à l'égard des revenus; Il manque outre cela de gens qui le défendent, lors que l'ennemi y entre à main armée; car les Prêtres Séculars, ni les Religieux; pour ne pas parler des Religieuses que leur sexe exempté de ces sortes de choses, ne sont point obligez de défendre les terres, dont ils jouissent. Ils sont établis, pour manger leurs revenus & non pour les conserver; au lieu que si ces revenus appartennoient à des Laïques, ils se croiroient obligez de les défendre, au péril de leurs vies. Ainsi le grand nombre de ces gens, qui ne se croient obligez d'aider l'Etat ni de leurs biens, ni de leur industrie, ni de leurs personnes, est une source manifeste de sa décadence. C'est sans doute, à cause de la multitude de ces gens-là, que l'on a vu, pendant plusieurs années, dix mille Allemands, mal disciplinez, & mal entretenus, exiger des contributions de cinq ou six Princes, qui auroient pu mettre, sans s'incommoder, quarante mille Mobilles sur pied. Ce fût sans doute aussi une des grandes causes de la ruine de l'Empire d'Orient, qui auroit taillé en pieces les Sarasins & les Turcs, s'il avoit pu entretenir  
sur



sur pied la moitié autant de soldats qu'il avoit de Moines & de Religieuses, sans parler des autres Ecclesiastiques. Tout ce qu'on peut dire, en faveur des Ecclesiastiques, c'est qu'ils consomment diverses marchandises sur lesquelles il y a des droits à payer, & qu'ainsi ils font valoir les fermes de l'Etat; mais plusieurs Moines consomment peu de cette espèce de marchandises, & les Laïques, outre tout ce qu'ils paient en particulier, font la même chose; de sorte qu'on ne leur peut nullement comparer les Ecclesiastiques, à cet égard.

Le grand nombre de Noblesse, & de gens qui possèdent des Charges privilégiées fait le même effet, à l'égard de la diminution des revenus de l'Etat, & de l'industrie, qui les peut augmenter. Car la Noblesse & ceux qui jouissent de mêmes privilèges, ne paient que très-peu à l'Etat, & n'emploient aucune industrie, pour y attirer l'argent étranger. Ils n'en tirent que des habitans, dont ils ruinent même souvent l'industrie. Ainsi plus il y a de Noblesse & de Charges privilégiées dans l'Etat, plus il s'affoiblit; & les Princes, qui en augmentent le nombre, pour de l'argent, quoi qu'ils semblent y gagner sur le champ, y perdent beaucoup dans la suite. Bien des gens se persuadent

dent que l'Empire d'Allemagne ne s'est trouvé assez embarrassé dans plusieurs guerres, qui demandoient de la dépense, & surtout en celle qui a fini en 1697. qu'à cause du grand nombre de gens qu'il y a, qui ne fournissent à la guerre que leur personne. On croit aussi que l'Espagne ne paroît si foible, en grande partie, qu'à cause de la multitude de la Noblesse, qui partage, avec le Clergé, les plus belles terres du Roiaume, aussi bien que les Charges, & qui contribuë très-peu à l'entretien des armées, à proportion des revenus qu'elle a. Je ne suis pas assez informé de ces faits, pour en rien assurer; mais c'est une chose constante que tant de Roiaumes & de Principautez dont l'Allemagne & l'Espagne sont composées, n'ont fait dans cette guerre, pendant plusieurs années, qu'une simple diversion d'une partie des forces de la France, sur le Rhin & en Catalogne.

On dit en faveur de la Noblesse, qu'elle est nécessaire dans la paix, & dans la guerre, pour le gouvernement de l'Etat, & pour la conduite des armées; parce qu'ordinairement les personnes de qualité ont l'ame plus grande & plus relevée, que les Roturiers, & sont aussi plus respectées du peuple. Je ne répondrai pas à cela que

que souvent les personnes de qualité n'ont pas plus d'élevation d'esprit, que bien des Roturiers, ou qu'ils peuvent avoir des défauts, qui les rendent incapables de procurer le bien de l'Etat; mais en tombant d'accord que la Noblesse est utile à ce que l'on dit, je soutiens que lors qu'elle est en trop grand nombre, elle est à charge à l'Etat, à moins qu'il ne lui soit permis d'entrer dans le commerce. Car enfin ceux qui ne sont ni dans le gouvernement, ni dans les armées, & qui n'ont aucune industrie, ne font que manger le revenu du pais, sans lui rendre aucun service. Ils lui nuisent même beaucoup, parce que l'oïveté honteuse, dans laquelle ils vivent souvent, sans daigner même rien apprendre qui leur forme l'esprit, les porte à toutes sortes d'excès; & ils séduisent même insensiblement les peuples, qui les veulent imiter. C'est alors qu'on peut dire véritablement ce que la Noblesse Espagnole disoit des milices bourgeoises, du temps de Ximenès, „que les Artisans quittant leur métier & faisant les „Gentilshommes, les Arts & le Commerce finissent, & que par conséquent „les Etats se perdent infailliblement.

On peut conclurre de là, que dans les lieux où toutes les dignitez sont entre les  
S 5
mains

moins du Clergé & de la Noblesse, & où ils ont toutes les richesses du païs, il s'ensuit que le reste du peuple est nécessairement foulé par ces deux partis, qu'il se dégoûte de l'état où il est, & que ceux du peuple qui ont des talens, ou de l'argent, tâchent d'acheter la Noblesse, ou de se pousser dans les dignitez Ecclesiastiques. Cependant les arts & l'industrie, qui rendent l'Etat florissant, sont négligés, les revenus publics diminuent, & l'Etat s'affoiblit. Après cela, faut-il s'étonner si les païs, où l'on remarque ce désordre, se trouvent si foibles, qu'ils sont hors d'état de faire les dépenses nécessaires, pour se défendre & pour se soutenir ? Ils sont pleins de personnes inutiles & incapables de servir leur patrie, qui jouissent néanmoins de toutes les douceurs qu'on y peut avoir, & qui foulent aux pieds ceux qui peuvent la servir & qui y emploient toute leur industrie. Ce grand nombre de gens qui ne font rien, sous prétexte de leur Noblesse ou des Dignitez Ecclesiastiques dont ils jouissent, se jettent dans le désordre & débauchent une infinité de gens, qui, sans ce mauvais exemple, seroient utiles à la Société.

Une autre chose, qui sert aussi beaucoup à diminuer les revenus publics, ce sont

font les trop grandes exactions, quoi que d'abord elles semblent les augmenter. La raison de cela est que par là on détruit le Commerce, en peu de temps, & que l'on tarit entièrement, ou en grande partie, cette source des revenus publics. Car dès qu'il n'y a presque rien à gagner dans un Commerce, ceux qui le font s'en dégoutent, & n'en font que le moins qu'ils peuvent. Se trouvant insensiblement déstitués d'argent, ou n'en ayant aucune somme considérable, ils ne peuvent faire aucune grande entreprise; de sorte qu'enfin le Commerce se réduit peu à peu à ce qui est tout à fait nécessaire à la vie, & ne rend que peu au Souverain.

C'est ce qu'un † des plus anciens Poë-  
tes Grecs nous a voulu apprendre, il y a  
plus de deux mille ans, en parlant de son  
frère, qui avoit corrompu les Juges,  
qu'on nommoit en ce temps-là *Rois*, pour  
avoir plus de part dans l'héritage pater-  
nel qu'*Hésiode*. „ Nous avons autrefois,  
„ dit-il, partagé notre héritage, mais  
„ vous m'enlevâtes plusieurs choses, qui  
„ ne vous appartenoient pas, en donnant  
„ beaucoup aux *Rois* avides de présents,  
„ qui prétendoient que notre procès soit  
„ vuide. Gens aveugles, qui ne savent  
„ pas que la moitié vaut mieux que le  
„ tout!

† *Hésiod.*  
*Op. &*  
*dies vs. 37.*

„ tout ! Il veut dire qu'il valloit mieux pour les Rois de ne tirer que la moitié de ce qu'ils exigeoient des peuples ; que de leur extorquer tout ce qu'ils avoient, & les mettre ainsi hors d'état de contribuer davantage à fournir à leurs besoins.

Ainsi les propositions que font les fermiers, ou ceux qui inventent de nouveaux Impôts, de donner de grandes sommes au trésor public, si on leur permet de lever de nouveaux droits, doivent être d'autant plus suspectes, que les sommes qu'ils promettent sont grandes, parce qu'ils ne peuvent les fournir, sans ruiner entièrement le Commerce, sur lequel ils les levent. Il en est de même de toutes les impositions excessives, qui rendent beaucoup d'abord, mais qui épuisent en suite tout à fait ceux de qui on les exige. Écoutons là-dessus un raisonnement de

† Verr. III.  
n. 119.

† *Cicéron* " Si un fermier, dit-il, pour un fonds, qui ne rendoit que dix mille Sesterces par an, en donnoit vint mille au propriétaire, & en gagnoit cent mille pour lui, après avoir coupé & vendu les bois, & fait de l'argent des tuiles, des meubles & du bétail ; le propriétaire en seroit d'abord bien aise, pendant qu'il ignoreroit la perte qu'il auroit faite, & seroit ravi d'avoir un fermier,

„ fermier, qui auroit fait si fort valoir son  
 „ fonds. Mais quand il apprendroit qu’il  
 „ auroit vendu & aliéné ce qui faisoit que  
 „ ce fonds rendoit quelque chose; il fe-  
 „ roit pendre le fermier, & soutiendrait  
 „ qu’il lui auroit fait tort. De même le  
 „ Peuple Romain, lors qu’il apprend que  
 „ Verrès a plus fait hausser la ferme des  
 „ dîmes de la Sicile, que Sacerdos à qui  
 „ il a succédé, & dont la conduite est  
 „ irréprochable, pourroit croire qu’il a  
 „ trouvé un homme qui a bien gardé le  
 „ revenu que nous tirons des terres labou-  
 „ rables, & un bon fermier. Mais lors  
 „ qu’il saura qu’il a vendu tous les uten-  
 „ ciles des laboureurs, & tout ce qu’ils  
 „ avoient pour paier les impôts; que par  
 „ son avarice, il a ôté toute espérance à la  
 „ posterité, qu’il a saccagé & pillé toutes  
 „ les terres labourables, & qu’il a fait  
 „ pour lui même de grands gains; il com-  
 „ prendra que Verrès lui a fait un très-  
 „ grand tort, & il le jugera digne du der-  
 „ nier supplice. *Si quis villicus* &c. Le  
 passage est trop long, pour le rapporter  
 tout entier, en Latin.

Si les Princes, & leurs Ministres fai-  
 soient quelque réflexion là-dessus; ils com-  
 prendroient qu’en tirant trop promte-  
 ment de leurs sujets des sommes excessi-  
 ves,

ves, ils les mettent hors d'état non seulement de continuer à payer autant, mais encore à payer des impôts modiques. L'industrie tarit alors, avec ce qui l'entretient; c'est à dire, lors qu'il y a trop peu d'argent dans le Commerce, & que les richesses de l'Etat sont trop long-temps entre les mains du Prince. Le courage des sujets s'abbat, car qui voudroit travailler pour un autre, plutôt que pour soi? Enfin tout cela produit une extrême pauvreté, telle qu'est celle des Indiens, qui sont esclaves de leurs Rois, & qui aiment mieux manquer de tout, que de travailler à les enrichir, sans retirer aucun avantage de leurs peines.

Un grand Ministre d'Etat demanda un jour au fameux *Bernier*, qui a écrit le *Voyage de l'Indoustan*, & qui lui disoit que les peuples étoient dans la dernière pauvreté, dans toutes les Indes, d'où venoit cela; puisque les Européens y envoient toutes les années de grandes sommes d'argent, pour acheter de leurs marchandises. Ce Voyageur répondit que la raison en étoit facile à comprendre; c'est que dans ce pais-là il n'y avoit point de *rien & de rien*, tout étant au Prince, ce qui faisoit que le peuple n'avoit rien. Le Ministre fut peu satisfait de cette réponse,



se, qui lui faisoit comprendre que si l'on continuoit à dire que tout est au Roi, dans le lieu où il étoit, on réduiroit peu à peu un florissant Roiaume à la même pauvreté & à la même faiblesse, que ceux des Indes.

Ondit qu'un autre voyageur, qui n'est pas moins connu (c'est *Jean Baptiste Tavernier*) après avoir vendu les pierreries qu'il avoit apportées des Indes, témoigna devant un grand Prince, qu'il l'avoit dessein d'acheter une Seigneurie en Suisse, & que ce Prince lui ayant demandé d'où venoit qu'il n'en achetoit pas une, dans son Roiaume; le voyageur, qui n'avoit aucune politesse répondit: *c'est que je veux que ma Seigneurie soit à moi.* Réponse grossière, pour la faire à un Prince; mais qui marquoit fort naïvement ce que *Tavernier* vouloit dire. C'est que quiconque veut jouir des fruits de son industrie doit fuir les Etats, où les exactions n'ont point de bornes.

Que peut-on donc penser d'un Etat, dans lequel on fait tous les efforts possibles, pour ne laisser que le moins d'argent que l'on peut entre les mains de ceux à qui il appartient? Où il semble que l'on a peur que la génération prochaine n'y trouve de quoi se soutenir? On n'en peut croire-

croire autre chose, si ce n'est que c'est un commencement de décadence ; que le bruit que l'on peut faire, par la grandeur des armées & des appareils de guerre, ne sauroit cacher à ceux qui savent ce qui peut rendre un Etat florissant, & ce qui le peut affoiblir.

Il y a une République fameuse dans l'Europe, dans laquelle les droits que l'on paye sont fort grands, si on les compare avec ce que l'on paye en d'autres lieux ; mais néanmoins assez moderez, si l'on considère l'état de cette République. Premièrement, c'est un país, où la plus grande partie du bien est en argent, de sorte que la quantité de l'argent qu'il y a diminue son prix. Secondement, personne ne paie de taxe, personnelle, ou réelle, que ceux qui le peuvent, le petit peuple ne payant rien en particulier ; au lieu qu'ailleurs on l'écorche entierement. Il est vrai que les choses les plus nécessaires à la vie y sont assez cheres, mais les ouvriers y sont plus payez qu'ailleurs. Aussi quelque plainte que puissent faire ceux qui ont de la peine à y subsister, si on compare leur état avec ceux qui paient les tailles, comme on le fait en d'autres Etats, ils sont infiniment plus à leur aise que les voisins ; comme ceux qui ont voyagé  
gé

gé le savent assez. En troisiéme lieu, le Commerce est fort peu chargé, & l'on peut dire que ceux qui contribuent le plus à augmenter les revenus de l'Etat, par cette voie, sont aussi les plus favorisez. L'on y considere le Négoce comme la principale chose, qui fait que tout y abonde, & l'on a égard aux risques que les Marchands courent nécessairement dans le Commerce, ce qui fait qu'on les charge très-peu.

Il faut avouër que ceux, qui ne peuvent pas négotier, & qui vivent de leurs rentes, y sont beaucoup chargez en temps de guerre ; où ils perdent la moitié des revenus, qu'ils tirent des obligations qu'ils ont sur l'Etat, ou sur les Villes. Mais c'est un inconvenient, qu'il est impossible d'éviter. Car enfin on ne peut pas soutenir une guerre sans argent, & l'on ne peut chercher de l'argent, que là où l'on voit qu'il y en a. Tout ce que peuvent souhaiter ceux qui contribuent si fort aux frais de la guerre, c'est qu'on ne l'entreprenne, que lors qu'elle est absolument nécessaire pour la conservation de l'Etat, qu'on ménage les finances le plus qu'il est possible, & qu'on fasse la paix, dès que l'occasion se présente de la faire d'une manière sûre & honête. C'est aussi ce que

cette République ne manque pas de faire, & s'il arrive que l'on y commette quelque faute, ce sont de ces fautes qui se commettent par tout où il y a des hommes; & non des démarches que l'autorité Souveraine fasse à dessein formé d'appauvrir les Sujets de l'Etat, comme on le fait en plusieurs Roiaumes. D'ailleurs une grande consolation, que les sujets de cette République peuvent avoir, dans les contributions un peu fortes, c'est qu'il est certain qu'elle ne fait la guerre, que pour la conservation de la Liberté; pour laquelle il n'y a point d'argent que l'on ne doive perdre volontiers, quand même il en faudroit faire quelque profusion. Combien n'y a-t-il pas de Roiaumes, où les Princes ne font nullement la guerre, en faveur de leurs sujets; mais seulement pour satisfaire leur ambition, & où les victoires & les conquêtes ne rendent les sujets que plus esclaves & plus malheureux? Cela me fait ressouvenir d'une \* réponse remarquable d'un Sénateur Romain, qui dans un temps auquel l'Etat étoit engagé dans une dangereuse guerre, aiant travaillé à faire élire Consul un homme avare & intéressé, qui étoit même son ennemi, mais qui entendoit bien la guerre, plutôt que d'autres, qui n'étoient pas capables

\* A. Gell.  
Lib. IV.  
c. 8.

pables de commander les armées de la République; comme on étoit surpris de sa conduite, & qu'on lui en demandoit la raison, il répondit, „ qu'on n'avoit pas sujet d'être surpris, s'il avoit mieux aimé „ être pillé, que vendu : *Nihil est quod miremini, si malui compilari quàm venire.*

La troisième chose, qui est absolument nécessaire pour rendre un Etat florissant; c'est que les membres & ceux qui le gouvernent doivent s'accorder, & rechercher uniquement le bien public. Si dans un Etat Monarchique, mais où le Monarque ne puisse rien entreprendre de considérable, ni faire aucun changement dans les Loix, sans le consentement des Etats, il arrive que le Monarque se propose pour but de toutes ses actions l'autorité despotique, & que les Etats au contraire travaillent à conserver leurs Loix, & leurs Privileges; cette division les met nécessairement hors d'état de se défendre au dehors, & de faire de bonnes Loix pour le dedans. Le Monarque ne pense qu'à surprendre, & qu'à subjuguier, s'il peut, les Etats; & les Etats, occupez à défendre leur liberté, contre les artifices & contre la force, ne peuvent pas faire attention à des choses de moindre importance. Cependant on commet mille desordres au

dedans, & l'on ne remédie point au mal qui arrive au dehors. C'est un spectacle, qu'on a pû voir, pendant plus de quatre-vints ans, en Angleterre; où les divisions cachées ou publiques des Rois & des Parlemens ont si fort occupé les esprits, qu'ils n'ont pensé à autre chose. Pendant ce temps-là, un Roiaume qui n'en est pas éloigné a fait ce qu'il a voulu, & s'est mis en état d'inquieter impunément tous les voisins. Peu s'en est fallu même, qu'il n'ait envahi une République, dont les forces jointes aux siennes lui auroient servi à mettre dans les fers non seulement le Parlement, mais encore le Roi d'Angleterre. Dans ce même intervalle de temps, on auroit pû faire bien des Loix, dont l'Angleterre auroit extrêmement besoin; comme on le voit par l'expérience des voisins, & sur tout des Provinces Unies.

Dans une République composée de membres égaux, la Concorde à procurer le bien commun sert infiniment à la faire fleurir, & la Discorde est la chose du monde la plus dangereuse. On l'a vû, dans ces mêmes Provinces, lors que la guerre de 1672. les mit à deux doits de leur ruïne. C'est en vain que *Samuel Pufendorf*,

*dorf*, \* qui étoit d'ailleurs un très-habile homme, a cherché d'autres raisons des progrès extraordinaires, que l'ennemi fit d'abord, contre cette République. Il n'y en avoit point d'autres, que la discorde, qui l'empêcha de faire les préparatifs nécessaires, pour se défendre, contre l'invasion de l'ennemi.

\* *Introd.  
ad Hist.  
Cap. VI.  
n. 21.*

Personne ne doute, de la nécessité de la Concorde, pour rendre un Etat florissant, & du danger où la Discorde le jette; mais il faut prendre garde de ne pas se tromper, dans l'intelligence de ces mots. La Concorde qui est utile à l'Etat, soit qu'il soit Monarchique, ou Aristocratique, est celle dont le but est l'utilité générale de ceux qui le composent. Si dans un Etat Monarchique, mais dans lequel l'autorité du Monarque est bornée par les Loix, les principaux membres de l'Etat venoient à s'accorder de gré, ou de force, à soumettre toutes les Loix à la volonté du Prince, sans avoir aucun égard au bien de l'Etat, cette Concorde ne lui seroit nullement avantageuse. Elle changeroit une Société de personnes libres, en une troupe de malheureux esclaves. La grande Concorde des Chinois à obéir aveuglément à leur Roi, ne sert qu'à affermir sa tyrannie, & qu'à augmenter leur misère.

misère. Car enfin quand on dépend de la volonté d'un seul homme sujet à mille passions, & aux fantaisies de qui on ne peut opposer aucune Loi, on n'est en sûreté de rien. Cet homme a des favoris qui en ont d'autres eux mêmes, ou qui se laissent acheter par de l'argent; & cette forme de Gouvernement n'est qu'une subordination de tyrans, dont chacun tâche de profiter de l'esclavage du peuple.

Mais on dit là dessus que cette obéissance générale des Chinois sert à tenir leur pais en paix, & qu'ils jouissent par là de tous les avantages de la Concorde. Il faut entendre de tous les avantages, dont on peut jouir dans la servitude. Mais il n'y a point de personne libre, qui n'aimât mieux qu'il y eût des desordres plus fréquens, que de subir le joug d'un esclavage éternel. D'ailleurs il est faux que dans cette forme de Gouvernement, il n'y ait point de guerres civiles. L'excessive tyrannie lasse enfin les peuples les plus soumis, & à la première occasion, ils ne manquent pas de faire voir que le desir de la Liberté n'est pas tout à fait éteint, dans leurs cœurs. C'est ce qui est arrivé assez souvent parmi les Chinois, & parmi les Turcs. Fort peu de gens ayant intérêt à conserver l'autorité despotique  
dans



dans une certaine famille, ou dans une certaine personne, & la plupart ayant sujet de s'en plaindre, peu de gens s'opposent aux changemens, & les autres croient que s'il n'y a rien à gagner, il y a au moins peu à perdre.

Il faut dire la même chose du Gouvernement Aristocratique. La Concorde de ceux qui gouvernent ne serviroit de rien, si elle ne tendoit à faire observer les Loix, & à travailler au bien général de la République. C'est ce que l'on peut voir par l'Histoire des *Trente Tyrans* d'Athènes, & par celle des *Decemvirs* de Rome. La Concorde, qui étoit entre ces gens-là, ne servoit qu'à opprimer le peuple, & à le rendre malheureux; parce qu'ils ne pensoient qu'à satisfaire leurs passions particulieres, sans avoir égard au bien public.

On peut encore considerer la Concorde à l'égard du peuple, qui, dès que le Gouvernement est une fois formé, en sorte qu'on y peut jouir tranquillement du fruit de son industrie, en obeïssant aux Loix du pais, sans qu'il soit au pouvoir d'aucun membre de la Société de les changer, ou de les violer, comme il veut, doit s'estimer assez heureux, & obeïr de concert aux ordres de l'Autorité Souve-

raine. Pour entretenir la multitude, dans cette Concorde, il faut non seulement qu'elle s'en trouve bien, mais encore qu'elle sâche son bonheur. Sans cela, il y a toujours des esprits inquiets, qui après avoir perdu par la débauche, ou par la fainéantise, ce qu'ils avoient, voudroient le regagner par le moien de quelque brouillerie. Ces gens-là persuadent facilement à un peuple, qui se croit mal à son aise, de se soulever contre le Souverain, dès qu'il s'en trouve une occasion. Au contraire, lors que l'on est généralement persuadé qu'on ne peut pas être mieux, dans un changement, & qu'au contraire on court risque de perdre beaucoup s'il en arrive; il est fort difficile qu'on se laisse séduire. Je pourrois faire bien des remarques là dessus; mais ce n'est pas mon dessein de composer un *Traité de la Politique en général*.

La Concorde de ceux qui gouvernent, & celle des peuples devant avoir pour but le bien de l'Etat; il s'ensuit que toute union, qui ne se propose pas cette fin, lui est nuisible. On la doit plutôt nommer *Conspiration*, que *Concorde*; puis qu'on ne sauroit donner raisonnablement le nom d'une vertu à ce qui ne sert qu'à incommoder, ou à détruire la Société. Tout ce  
que

que l'on a dit de la Societé Civile, on le peut dire de la Societé Ecclesiastique, qui ne peut être florissante que par le nombre, par le savoir (car le savoir est dans cette Societé ce que les richesses sont dans l'autre) & par la Concorde. Pour ne pas parler du nombre, ni de la science; la Concorde de ceux qui la gouvernent ne doit pas être une conspiration tyrannique, qui la ruine. Telle est par exemple, la Concorde des Inquisiteurs en Espagne & en Italie, qui s'accordent parfaitement bien ensemble; mais à quoi? A empêcher que ni les Laïques, comme ils les appellent, ni les Ecclesiastiques qui pourroient s'appercevoir des erreurs que l'ignorance peut avoir introduites dans la Religion, ou des abus qui peuvent s'être glissés dans la Discipline, par l'ambition, ou par d'autres passions, ne puissent jamais proposer d'y rien corriger. A tenir, à cause de cela, tout le monde dans une profonde ignorance, ou dans une dissimulation criminelle. Il vaudroit mille fois mieux, pour la Societé Ecclesiastique, qu'il y eût bien des disputes, qu'une éternelle tyrannie, qui en renverse entièrement le but; qui est de s'instruire de la vérité de la Religion, & d'en être convaincu par lumière.

Je n'en dirai pas davantage là dessus, parce que je n'ai dessein de parler ici que de la décadence de la Société Civile en divers Etats. Il faut seulement que je réponde à une objection, que l'on fait contre ce que je viens de dire, & qui est tirée de la tranquillité de la Société Civile. On dit que pour l'entretenir, il faut nécessairement empêcher la diversité des sentimens sur la Religion, & par conséquent n'accorder aux peuples aucune liberté sur ce sujet. Autrement sous prétexte de Religion, on déchire l'Etat en diverses factions, qui s'aigrissent si fort les unes contre les autres, qu'elles viennent souvent à se faire la guerre, & à se traiter plus cruellement que ne font les nations les plus ennemies. On ne manque pas d'entasser un grand nombre d'exemples des disorders & des guerres Civiles, arrivées sous prétexte de Religion, en divers Etats.

Mais que veut-on conclurre de là? Autre chose, si ce n'est que dès qu'une Religion est établie dans un lieu, quelle qu'elle puisse être, il ne faut pas souffrir qu'on y fasse aucun changement, de peur d'exciter des troubles. Mais ce principe autorise les Païens, les Juifs & les Mahometans dans tout ce qu'ils ont fait, contre la Religion Chrétienne, qu'ils ont persé-

secutée, pour conserver la tranquillité dans les lieux, où leurs Religions étoient les plus fortes. Outre cela, il est faux que la tolerance de diverses Religions cause du desordre, c'est au contraire la persecution, qui produit nécessairement tous les troubles, qui suivent la diversité des sentimens. Si l'on souffroit tous ceux qui obéissent aux Loix Civiles, & si l'on étoit persuadé que l'humanité, pour ne pas parler de la Religion, demande que l'on se souffre réciproquement, on vivroit le plus tranquillement du monde, quoi qu'éloignez de sentimens les uns des autres. Mais quand dans la persuasion que le plus grand nombre a droit de décider des sentimens que le peuple doit suivre, & de persecuter tous ceux qui ne veulent pas se soumettre à ses décisions; le plus grand nombre commence à maltraiter le moindre, & continue jusqu'à ce qu'il l'ait réduit au moins à feindre d'être de son sentiment; c'est alors que les troubles commencent & que les persecuteurs travaillent à la ruine de la Société Civile, sous prétexte de défendre la Religion. En un mot, ceux qui ne demandent qu'à être soufferts ne font aucun desordre, pendant qu'ils en demeurent dans ces termes; ce ne sont que ceux, qui les persecutent, qui troublent l'Etat. Mais

Mais les Ecclesiastiques, dit-on, portent les peuples à se maltraiter les uns les autres, & souvent les Grands profitent de ces conjonctures, pour exciter des troubles dangereux. Cela même sert à montrer que ce n'est point la Tolerance, mais l'Intolerance qui trouble l'Etat. Si l'on étoit persuadé, comme d'une maxime essentielle de la Religion & de la Politique, qu'il faut se supporter les uns les autres, en observant tous les devoirs de la Société Civile; les discours des Ecclesiastiques, ni les cabales des Grands ne pourroient pas troubler l'Etat, ni lui nuire sous prétexte de Religion.

Mais ce n'est point l'amour de la tranquillité de l'Etat, ni le dessein de lui faire du bien, qui a porté les Ecclesiastiques à établir l'Intolerance, comme un dogme de Religion; c'est l'envie de dominer, c'est le plaisir de n'être point contredits, c'est l'augmentation de leurs revenus, qui sont d'autant plus grands qu'il y a un grand nombre de peuples, qui se soumettent à leurs décisions. Si les Princes touchent le moins du monde à leurs prétendus privileges, ils hasardent alors toute la tranquillité de l'Etat, plutôt que de leur relâcher quoi que ce soit. Si l'Etat jouit d'une profonde paix, dans la diver-

sité

sité des sentimens ; ils ne font aucune difficulté de la troubler , pour accabler ceux qui ne leur plaisent pas.

Ce ne fut point à cause des séditions des Juifs , que Ferdinand & Isabelle les chasserent d'Espagne en 1492. Les Juifs n'avoient aucune autorité dans l'Etat , & se contentoient de faire tranquillement leur Commerce , sans qu'on les accusât d'avoir rien tramé contre l'Espagne. Le zele des Inquisiteurs les chassa , pour avoir occasion de s'enrichir des dépouilles de quantité de familles , & non pour rendre service à l'Etat. On auroit pû aussi fort facilement , dans le même Roiaume , prévenir les mauvais desseins des Maures , après les avoir subjugués , sans rendre l'Espagne deserte , en les faisant sortir. Je pourrois ajoûter d'autres exemples plus considérables & plus modernes de peuples maltraitez , non pour avoir fait aucun desordre , mais par la conspiration des Ecclesiastiques ; dont toutes les divisions n'ont jamais tant fait de mal aux Etats , dans lesquels ils se sont partagez en divers sentimens , que la funeste concorde du plus grand nombre à opprimer le moindre.

Il est aisé de conclurre de tout cela , que les Etats dont les Loix tendent à augmenter les peuples , & à les faire jouir  
tran-

tranquillement des fruits de leur industrie, en ne tirant d'eux que ce qu'ils peuvent payer; & où ceux qui commencent & ceux qui obéissent se proposent pour principale fin le bien public, ou au moins ne font rien, qui n'y contribue; que les Etats, dis-je, reglez & conduits sur ces principes doivent être nécessairement florissans; & qu'au contraire ceux, qui ont des maximes opposées, doivent tomber en décadence. Tout Etat donc, qui chasse, ou qui maltraite ses sujets quoi qu'ils obéissent aux Loix Civiles, & qui en diminue le nombre par quelque voie que ce soit; tout Etat qui les accable de tailles & d'impôts, qui les appauvrissent jusqu'à les empêcher d'exercer leur industrie; tout Etat enfin, où l'on ne s'accorde point à travailler au bien public, renferme en lui même des principes qui le conduisent insensiblement à sa ruine, s'il n'y apporte du remede. Mais ce remede ne peut être proposé, que par des gens qui soient capables de vues beaucoup plus relevées & plus étendues, que n'en a le Vulgaire; qui ne cherche que son bien particulier, & qui ne prend de part à ce qui arrive dans l'Etat, qu'autant que peu de personnes, dans lesquelles ils s'intéressent, y perdent, ou y gagnent dans le temps



temps présent ; sans se mettre en peine, ni des autres, ni de l'avenir.

---

VI. *Défense de la Providence, contre les objections des Manichéens.*

**M**R. BAYLE a étalé, en plusieurs endroits de son *Dictionnaire*, les objections des Manichéens contre l'unité d'un Dieu bienfaisant & ami de la Vertu ; & leur a même prêté des raisons, pour attaquer les différens systèmes des Chrétiens. Il croit qu'en raisonnant contre nous, ils sont beaucoup plus forts que nous ; & que le plus sûr, pour toutes les Sectes du Christianisme, est de se taire, & de croire ce que l'Ecriture dit, sans se mettre en peine si ce qu'elle nous enseigne en quelques endroits n'est point contraire à ce qu'elle dit ailleurs, & s'il s'accommode avec les lumières de la Raison, ou non. Je ne suis point de son sentiment, & si j'avois le loisir, j'entreprendrois de faire voir au long qu'il se trompe ; lors qu'il leur donne tant d'avantage sur tous les Chrétiens, quels qu'ils soient. Je mettrai seulement ici des principes, dont on pourroit se servir, pour ramener les Manichéens de leur erreur, touchant le Principe mauvais, qu'ils  
joi-

joignent au bon ; mais il faut que je remarque deux choses auparavant.

La première est, qu'en répondant aux objections Manichéennes, je ne prétends faire aucun tort à *M. Bayle* ; que je ne soupçonne nullement de les favoriser. Je suis persuadé qu'il n'a pris la Liberté philosophique de dire, en bien des rencontres, le pour & le contre, sans rien dissimuler ; que pour donner de l'exercice à ceux qui entendent les matières qu'il traite, & non pour favoriser ceux dont il explique les raisons. On doit prendre les difficultez qu'il propose, pour des objections qu'il est permis de faire, dans un Auditoire de Théologie & de Philosophie ; où plus on pousse une difficulté, plus elle fait d'honneur à ceux qui la peuvent résoudre. C'est une justice qu'il a droit de demander à ses Lecteurs, & qu'on ne peut lui refuser. Pour moi, je la lui accorde très-volontiers, mais je croi pouvoir demander à mon tour, qu'il me soit permis de répondre à ses objections, sans que l'on fasse aucune application odieuse à la personne des réponses, qui ne regardent que les difficultez.

La seconde chose, que j'ai à remarquer, c'est que comme *Mr. Bayle* a crû avoir droit de donner aux Manichéens telles

les armes, qu'il lui a plu : il me doit être permis de parer leurs coups, comme je le trouverai à propos. Il a crû que c'est une chose fort humiliante, pour la Raison humaine, que de ne pouvoir défendre la Providence, contre l'une des plus ridicules Sectes, qui aient jamais été, & moi je croi que l'une des Sectes, les moins suivies, peut entierement renverser tout ce qu'il fait dire aux Manichéens. Comme il ne s'engage point à défendre le systême de ces Héretiques, ni ne prétend même approuver les raisons, qu'il leur prête : je dois avoir la liberté d'en user de même à l'égard d'*Origene*, au nom duquel, pour ainsi dire, j'entreprendrai de répondre aux Manichéens. Je déclare que je ne veux ni approuver, ni défendre tout ce qu'il a dit, ni tout ce que je vai faire dire à un de ses disciples. Je ne m'intéresse nullement dans sa réputation, ni dans ses dogmes, & je n'empêche pas qu'on n'en pense ce qu'on voudra. Il ne s'agit pas ici de satisfaire personne là-dessus, mais seulement de fermer la bouche aux Manichéens, en faisant parler un Origeniste. Si un homme de cette sorte peut réduire un Manichéen au silence, que ne feroient pas ceux, qui raisonneroient infiniment mieux, que les Disciples d'*Origene*? C'est

de quoi je laisse le jugement aux Philosophes & aux Théologiens. Voici donc ce que pourroit dire un Origeniste, après avoir lû toutes les Objections des Manichéens.

„Les Manichéens prétendent prouver  
„qu'il faut reconnoître un Principe mau-  
„vais, c'est à dire, malaisant & enne-  
„mi de la Vertu, qui gouverne le mon-  
„de, à cause de deux choses, que l'on  
„y remarque. L'une est le mal phyfi-  
„que, auquel les hommes sont sujets,  
„comme sont les maladies, les douleurs,  
„& toutes les incommoditez de la vie,  
„de quelque manière qu'elles arrivent;  
„l'autre est le mal moral, c'est à dire,  
„le Vice & tout ce qui en dépend. Les  
„Manichéens étalent, avec soin tous les  
„maux & physiques & moraux, qui ar-  
„rivent aux hommes; après quoi ils di-  
„sent que, si le Principe, qui gouverne  
„le monde, procure ces maux, il n'est  
„ni bien-faisant, ni ami de la Vertu; &  
„que s'il les permet, les voiant, & les  
„pouvant empêcher, il n'a que de l'in-  
„difference, pour nos malheurs & pour  
„nos bonnes actions. Ils ajoutent qu'il  
„est visible que la bënëfice n'est pas  
„une qualité de ce Principe, puis qu'il  
„a décrété de condamner la plupart des  
„hom-

„hommes à des supplices éternels , ou  
 „qu'au moins il n'empêche nullement qu'ils  
 „ne s'y précipitent ; quoi qu'il ne l'ignore  
 „pas , & qu'il puisse prévenir cet effroiable  
 „malheur , avec facilité.

„On ne peut pas nier , continueroit  
 „notre Origeniste , ce que les Mani-  
 „chéens disent du mal physique & du  
 „mal moral , qui arrivent parmi les hom-  
 „mes ; & on ne peut pas douter non plus  
 „que si celui qui les gouverne faisoit en  
 „sorte qu'ils tombassent dans le Vice , il  
 „ne fût ennemi de la Vertu en général ,  
 „& de la Justice en particulier , s'il les  
 „punissoit pour les fautes qu'il leur auroit  
 „lui même fait commettre.

„Mais il est faux que les hommes tom-  
 „bent nécessairement dans des fautes ,  
 „que Dieu punisse. La nécessité n'est pas  
 „compatible avec ce qu'on appelle fau-  
 „te punissable , non plus qu'avec une a-  
 „ction digne de récompense. Il faut a-  
 „voir fait l'une & l'autre librement ,  
 „c'est à dire , avoir pû ne la pas faire ,  
 „pour être récompensé , ou puni. C'est  
 „une maxime reconnue de tous les Lé-  
 „gislateurs du monde , & que personne  
 „ne peut contester raisonnablement.  
 „Dieu ne fait donc que permettre que  
 „nous violions ses Loix , après nous a-

„voir donné tout ce qui est nécessaire,  
„pour les observer.

„S'il ne l'empêche pas, quoi qu'il le  
„voie, & qu'il puisse nous retenir dans  
„nôtre devoir; c'est qu'il nous a fait li-  
„bres, pour donner lieu à la Vertu &  
„au Vice, au blâme & à la louange, à  
„la recompense & aux peines. C'est de  
„quoi chacun peut être convaincu, par  
„sa propre experience, ou par le senti-  
„ment interieur du pouvoir qu'il a de  
„faire ou de ne faire pas les actions bon-  
„nes, ou mauvaises, que l'on peut louer,  
„ou reprendre en lui. C'est ce que tous  
„les Législateurs, & tous les Magistrats  
„supposent, comme un principe indu-  
„bitable; puis qu'ils recompensent ou  
„punissent les hommes, selon qu'ils ob-  
„servent, ou qu'ils violent les Loix.

„Cela étant ainsi, j'avouë, pour sui-  
„vrait le disciple d'*Origene*, qu'il s'enfuit  
„de là un inconvenient, c'est que les  
„hommes peuvent abuser du pouvoir  
„qu'ils ont d'obeir, ou de desobeir aux  
„Loix divines; & Dieu ne l'ignoreroit  
„pas, quand même il ne l'auroit pas pré-  
„vû, puisque tous les hommes, qui par-  
„viennent à un âge de Raison, deso-  
„beissent à ses Loix. C'est pour cela  
„qu'il n'arrête pas le cours des maux phy-  
„siques,

„fiques, qui ravagent toute la Terre, en  
 „tant de différentes manières. Les hom-  
 „mes pecheurs ne sont pas dignes qu'il  
 „intervienne d'une façon furnaturelle,  
 „pour les délivrer de ces maux, & ils ne  
 „peuvent pas s'en plaindre.

„Mais pourquoi, disent les Mani-  
 „chéens, Dieu a-t-il créé les hommes, se-  
 „lon les autres Chrétiens, sujets à tomber  
 „dans le peché, puis qu'il n'ignoroit pas  
 „le mal qui en arriveroit. Je réponds à  
 „cela que les hommes ne peuvent pas se  
 „plaindre de Dieu à cet égard, pour  
 „deux raisons. La premiere est qu'il  
 „n'exige pas des hommes qu'ils soient  
 „impeccables; ce qui seroit injuste,  
 „comme étant au dessus de leur nature.  
 „La seconde est que Dieu ne damne per-  
 „sonne simplement pour avoir peché,  
 „mais pour ne s'être pas repenti. S'il  
 „les a fait fragiles, il n'exige d'eux que  
 „ce que la fragilité de leur nature peut  
 „permettre.

„Outre cela, il n'a pas été nécessaire  
 „que Dieu prévînt, ou arrêtât les maux  
 „physiques & moraux, qui sont des ef-  
 „fets ou des punitions des Vices des hom-  
 „mes; pour pouvoir passer pour bien-fai-  
 „sant, & pour ami de la Vertu. Pour  
 „nous en assurer, examinons les uns, a-

„ près les autres. Mais il faut s'élever l-  
 „ ci, au dessus des idées que le Vulgaire  
 „ a de la longueur & de la grandeur des  
 „ maux; qui arrivent ou pendant toute la  
 „ durée de la vie de chacun en particu-  
 „ lier, ou du temps, pendant lequel il  
 „ plaira à Dieu de laisser la Terre, que  
 „ nous habitons, dans l'état où elle est.  
 „ Pour rendre compte, autant qu'il nous  
 „ est possible, de la conduite d'un Erre  
 „ Infini, il faut comme oublier que nous  
 „ sommes bornés; & nous mettre, s'il  
 „ est permis de parler ainsi, dans la pla-  
 „ ce de celui qui n'a point de bornes.  
 „ Autrement nous ne pourrions pas dé-  
 „ fendre sa cause, ni rendre aucune bon-  
 „ ne raison de ce qu'il fait. Dieu n'agit  
 „ pas, selon les idées bornées & faibles,  
 „ qui sont les règles de la conduite des  
 „ hommes; & c'est ce qui lui a fait dire,  
 „ dans un Prophète, *que ses voies ne sont pas*  
 „ *nos voies, ni ses pensées nos pensées.*

„ Les maux physiques, que nous souff-  
 „ frons en nos personnes, nous paroîs-  
 „ sent d'une longueur insupportable, s'ils  
 „ durent pendant toute nôtre vie, ou  
 „ seulement quelques années. Nous nous  
 „ plaignons & nous crions, avec impatien-  
 „ ce, que Dieu tarde trop longtemps à  
 „ nous secourir; sur tout si ces maux sont  
 „ fort



„ fort sensibles. Que si nous joignons  
 „ ensemble tout le mal qui est arrivé &  
 „ qui arrivera à tout le genre humain,  
 „ pendant que cette Terre subsistera; nô-  
 „ tre imagination foible se trouble & s'é-  
 „ pouvante, & il nous semble que celui  
 „ qui nous gouverne n'a presque aucun  
 „ soin de nous, & qu'il n'est rien moins  
 „ que bien-faisant. Mais si l'Etre Tout-  
 „ puissant élevoit tout d'un coup nos es-  
 „ prits à un état de perfection, qui nous  
 „ fit envisager clairement la durée de cer-  
 „ te Terre, telle qu'elle est comparée  
 „ avec l'éternité, & nous fit voir le mo-  
 „ ment auquel elle a commencé, & celui  
 „ auquel elle doit finir; cette longueur de  
 „ temps, qui nous épouvante, disparoi-  
 „ troit à nos yeux, & nous dirions qu'il  
 „ y a infiniment moins de proportion en-  
 „ tre elle & l'éternité, qu'il n'y en a en-  
 „ tre une minute & cent millions d'an-  
 „ nées. Alors les maux, qui nous ar-  
 „ rachent aujourd'hui des plaintes si amè-  
 „ res, & qui nous paroissent si effroia-  
 „ bles, ne nous toucheroient en aucune  
 „ manière, à cause de leur peu de durée.  
 „ Parmi les hommes, ceux qui traitent un  
 „ enfant de quelque incommodité, &  
 „ qui se guérissent par un remède amer,  
 „ ne font que rire des plaintes qu'il fait

„ de cette amertume ; parce qu'ils savent  
 „ qu'en très-peu de temps il ne la sentira  
 „ plus, & que le remede lui fera du bien.  
 „ Il y a infiniment plus de disproportion  
 „ entre Dieu & les hommes les plus é-  
 „ clairez , qu'il n'y en a entre eux & les  
 „ enfans les plus simples. Ainsi nous ne  
 „ pouvons pas nous étonner raisonnable-  
 „ ment que Dieu regarde les maux que  
 „ nous souffrons , comme presque rien ;  
 „ lui qui seul a une idée complete de  
 „ l'éternité, & qui regarde le commen-  
 „ cement & la fin de nos souffrances com-  
 „ me infiniment plus proches , que ne  
 „ le sont le commencement & la fin d'une  
 „ minute.

„ Il faut raisonner de même des Vices  
 „ & des actions vicieuses , qui à l'égard  
 „ de Dieu ne durent pas longtemps, &  
 „ qui dans le fonds ne changent rien dans  
 „ l'Univers. Si un Horloger faisoit une  
 „ Pendule, qui étant montée une fois al-  
 „ lât bien pendant une année entière,  
 „ excepté deux ou trois secondes, qui  
 „ ne seroient pas égales, lorsqu'elle com-  
 „ menceroit à marcher , pourroit-on di-  
 „ re que cet Ouvrier ne se piqueroit pas  
 „ d'habileté, ni d'exactitude dans ses Ou-  
 „ vrages ? De même si Dieu redresse un  
 „ jour, pour toute l'éternité , les desor-  
 „ dres

„dres que le mauvais usage de la Liber-  
 „té aura causé parmi les hommes, pour-  
 „ra-t-on s'étonner qu'il ne les ait pas fait  
 „cesser, pendant le moment que nous au-  
 „rons été sur cette Terre?

„Mais je vois bien, diroit encore nô-  
 „tre Origeniste, que les Manichéens  
 „m'objecteront les peines éternelles dont  
 „Dieu menace les impénitens, c'est à  
 „dire, la plupart des hommes, dans l'E-  
 „criture Sainte. Je ne nie pas que Je-  
 „sus-Christ ne menace les méchans d'un  
 „*feu éternel* & je ne veux point me re-  
 „trancher dans l'ambiguïté de ces ter-  
 „mes; mais qui a dit aux Manichéens,  
 „que le Suprême Législateur de l'Uni-  
 „vers n'a pas le droit de relâcher les pei-  
 „nes, dont il menace les méchans, quand  
 „il le trouvera à propos? Lors qu'un  
 „Souverain condamne à une prison per-  
 „petuelle, il s'exprime toujours d'une  
 „manière absolue; mais il ne se lie pas les  
 „mains, pour ne se pouvoir jamais relâ-  
 „cher envers ceux qu'il a condamnés.

„Quand Dieu promet quelque chose à  
 „ses Créatures, sa souveraine bonté &  
 „sa fidélité l'engagent à tenir inviola-  
 „blement ses promesses, & malgré la di-  
 „stance infinie, qu'il y a entre lui &  
 „nous, nous pourrions nous plaindre

quelcun aujourd'hui, qui ne pût être guéri, que par là, comme cela pourroit arriver; on ne feroit pas mal de raisonner de la sorte contre lui; puis qu'il est hors de doute qu'il vaudroit mieux être Origeniste, que Deïste, ou Athée, ou Manichéen. Pour moi, je n'ai voulu faire ce petit essai, que pour rembarquer un peu les Manichéens, & pour exciter les Théologiens à traiter cette matiere, qui demanderoit un volume entier, pour être examinée en détail.

---

VII. *Les passions persuadent ce qu'elles souhaitent.*

ON croit facilement ce que l'on souhaite, & les plus mauvaises raisons, qui servent à le persuader, paroissent souvent des démonstrations. Après s'être trompé soi même de la sorte, l'air décisif dont on dit ce que l'on croit, sert à tromper les autres. Si on ne les trompe pas en effet, on s'imagine néanmoins les avoir persuadés, quand on leur a dit des raisons, dont la foiblesse sauteroit aux yeux; si l'on étoit sans passion, ou possédé d'une passion contraire. *Qua volumus & credimus libenter, & que sentimus ipsi reliquos sentire speramus.* C'est une remarque de Cesar, dans

dans son Histoire de la Guerre des Gaulles, Liv. II. c. 27. *Nous croions, dit-il, volontiers ce que nous souhaitons, & nous nous persuadons sans peine que les autres sont de nôtre sentiment.*

On trouve ces paroles, dans les *Perro-niana*: Le Cardinal *Sforza*, qui ne croit pas la puissance du Pape, comme beaucoup d'autres choses, me disoit qu'elle est bien aisée à prouver à Rome. C'est qu'il la faut croire, ou au moins feindre de la croire, si l'on y veut être avancé. Le fonds de cette pensée n'est pas nouveau, ni même la manière de l'exprimer. *Socrate* disoit de même, selon le rapport d'*Aristote*\*, qu'il n'étoit point difficile de louer les *Atheniens* à *Athenes*.

\* *Rhet.*  
*Lib. II*  
*c. 9.*

C'est que les *Atheniens* étoient si disposez, par l'amour propre, à trouver leurs loüanges bonnes, que les plus méchants raisonnemens leur paroïssent admirables; quand leur but étoit de prouver quelque chose, qui pouvoit faire honneur à leur ville. Ils applaudissoient aux plus méchants Orateurs, pourvû que le sujet de leurs discours fût l'éloge des *Atheniens*.

Ceux qui ne raisonnent que par passion & par intérêt devroient quelquefois penser à cela, & se demander à eux mêmes si ceux qui sont dans des intérêts & dans des passions opposées trouveroient leurs raisons bon-

bonnes? Ils s'apperceroient peut-être par là de la tromperie, que l'amour propre leur fait. Car enfin personne n'a plus de droit qu'un autre d'établir cette règle, pour lui même, que ce qui lui est favorable est vrai ; & que ce qui lui est désavantageux est faux. Si les Européens prétendent pouvoir s'en servir, ils ne doivent pas trouver mauvais, que les Asiatiques s'en servent ; ou s'ils veulent condamner les Asiatiques, il faut qu'ils se servent eux mêmes des Regles, auxquelles ils prétendent que les Asiatiques soient soumis, & qu'ils avouent tout ce qu'on pourra prouver selon ces Regles. Telles sont celles des Logiciens, que l'on ne peut violer en aucun lieu du monde, sans raisonner mal.

Mais il est aussi difficile de suivre ces principes du Bon Sens, quand quelque passion, ou une longue coutume s'y oppose, qu'il est facile d'en reconnoître la vérité, lors qu'on les propose en général. Les Chinois, par exemple, en conviendroient facilement ; & il faudroit aussi par conséquent qu'ils reconnussent toutes les vérités, qu'on leur peut prouver selon les Regles ; comme celle-ci, par exemple, que la Polygamie est mauvaise. Cependant il n'y a pas moyen de le leur persuader, &

& c'est là le plus grand obstacle, que les Missionnaires rencontrent en travaillant à leur conversion. \* Les Mandarins, à qui la plupart des plaisirs, que le peuple prend, sont défendus, se font une espèce de Serrail pour se dédommager de cette perte; où ils passent le temps, qu'ils peuvent dérober aux affaires. Quoi qu'ils n'aient qu'une femme légitime, il leur est permis de prendre autant de Concubines qu'ils en peuvent nourrir, & les enfans qui en naissent passent pour enfans de la femme légitime, & sont élevez également. Pour les recevoir au baptême, il faut qu'ils promettent aux Missionnaires de quitter toutes ces Concubines, & de se contenter d'une femme légitime. Ils accordent souvent tout le reste aux Missionnaires, mais leurs passions & leurs coutumes se trouvent trop opposées à cet article; ils ne peuvent se résoudre à croire que Dieu exige des hommes qu'ils n'aient qu'une femme, quoi que l'on puisse montrer plus facilement la conformité de ce dogme avec la Raison, que de plusieurs autres que les Chinois reçoivent sans faire beaucoup de difficulté.

„ Quand nous proposons aux Mandarins, dit un Missionnaire, les autres difficultés de nôtre Religion, ils disputent

\* Non.  
Mém. de la  
Chine T.2.  
Lett. 4.

„tent , ils cherchent à les surmonter ,  
„ils ne desespèrent pas de se faire violen-  
„ce ; mais ce dernier point les rebute  
„d'abord , & leur ôte ordinairement tou-  
„te pensée de se convertir. Il rapporte  
ensuite l'exemple d'un Chinois , qui sou-  
haitoit de se faire baptizer , & que cet ar-  
ticle en détournâ entièrement.

La difficulté de reconnoître la Verité  
augmente encore davantage , par les Loix  
qui autorisent cette mauvaise coûtume ,  
& qui embarrassent même si fort bien des  
gens , qui voudroient se faire Chrétiens ,  
qu'ils ne savent comment faire. „ Il est  
„permis à ceux qui se convertissent de  
„prendre pour femme une de leurs Con-  
„cubines , en cas que l'Epouse légitime  
„ne veuille pas se faire Chrétienne ;  
„mais les Loix défendent aux Chinois  
„d'en user de la sorte , & l'on ne peut  
„parmi eux repudier sa femme , si ce  
„n'est en très-peu de cas particuliers. De  
„plus les parens de celle , que le Mari au-  
„roit ainsi renvoïée , ne manqueroient pas  
„de s'en venger , & de l'obliger même  
„en justice à la reprendre.

„Ce qui regarde la conversion des fem-  
„mes est encore plus difficile. Une Con-  
„cubine , par exemple , reconnoit la ve-  
„rité de la Religion & le malheur de son  
„état.



„état. Elle veut en sortir, & demande  
 „le baptême. On lui dit que la premie-  
 „re démarche, que sa foi exige d'elle, est  
 „de se séparer de son prétendu Mari. Et  
 „le y consent, elle le desire même, de  
 „tout son cœur, mais voici ce qu'elle  
 „représente. *J'appartiens à un Mandarin,*  
*qui m'a achetée. Si je sors de sa maison, il*  
*a droit selon la Loi, de me reprendre, & de*  
 • *me punir comme son esclave. Si par hazard*  
*j'évite ses poursuites, où puis-je me retirer,*  
*pour être plus sûrement ? Mes parens, qui*  
*m'ont vendue, n'oseroient me recevoir, & je*  
*tomberai infailliblement entre les mains d'une*  
*autre personne, qui m'engagera dans l'état que*  
*je veux éviter. Il faut donc demeurer dans*  
*la maison, où je me trouve, mais comment*  
*résister à un brutal, qui ne consulte que sa pas-*  
*sion justifiée par les Loix, & par l'exemple*  
*de tout l'Empire. J'ai beau lui représenter la*  
*sainteté du Christianisme, que je veux embras-*  
*ser ; mes prières, mes larmes, ma résistance*  
*même, & tous les efforts, que je suis en état*  
*de faire, ne sont pas capables de l'arrêter.*

„Il arrive aussi quelquefois qu'un Ido-  
 „latre, dégoûté par caprice de sa fem-  
 „me, qui est Chrétienne, l'accuse in-  
 „justement & obtient à force d'ar-  
 „gent, la permission de la vendre à un  
 „autre. Quelquefois même il la vend,

sans autre forme de justice, & se reti-  
 re dans une autre Province. Cette  
 femme entre les mains de l'Adultere,  
 que les Loix autorisent, comment  
 peut-elle éviter le peché, & perséve-  
 rer dans la foi?

J'ai voulu rapporter ce passage entier,  
 parce que supposé qu'un homme, qui se  
 trouve dans ces circonstances, ait de l'in-  
 clination à vivre comme il a fait jusqu'à ce  
 qu'il ait qui parler de l'Evangile, la dif-  
 ficulté qui se trouve à se dégager de tout  
 cet embarras, jointe à un penchant qu'il  
 a suivi pendant longtemps, le détermine  
 à croire que l'Evangile n'est pas verita-  
 ble; non par des raisons, mais parce que  
 s'il étoit vrai, il faudroit d'abord se cont-  
 damner soi-même, & changer d'inclina-  
 tion & de vie, quelque peine & quelque  
 danger qui s'y rencontrent. Les Juifs  
 du temps de Notre Seigneur, étoient à  
 peu près dans le même état, à cause du  
 Divorce, & de la pluralité des femmes.  
 Ceux qui s'étoient mariez plusieurs fois,  
 après des Divorces, ou qui se trouvoient  
 engagez avec plusieurs femmes, dont ils  
 avoient des enfans, & qui avoient d'ail-  
 leurs du penchant à cette manière de vi-  
 vre, étoient disposés & par ce penchant  
 & par la difficulté qu'il y avoit à chan-  
 ger,

ger, à croire que la doctrine de Jesus-Christ étoit fautive. C'est pour cela, au moins en partie, que Jesus-Christ & ses Apôtres disoient aux Juifs, aussi bien qu'aux Payens, que pour devenir ses disciples, il falloit *naître de nouveau, devenir un nouvel homme*, & abandonner ses plus proches parens, lors qu'on ne pouvoit pas vivre avec eux, comme l'Evangile l'ordonne. Ce fut là sans doute une des grandes raisons de l'opiniâtreté des Juifs. Il leur étoit dur de renoncer non seulement à leurs inclinations, qui les porteroient à changer de femmes, & à en avoir plusieurs; mais encore d'avouer qu'ils avoient vécu en adultère, & que plusieurs de leurs enfans étoient illégitimes. Les enfans souffroient aussi, avec beaucoup de peine, de s'entendre traiter de race d'adultères, & de voir leur pere abandonner leur mere. Cela causa de terribles divisions, dans les familles; & c'est peut-être à ses desordres, auxquels Jesus-Christ a égard en partie, quand il dit qu'il \* *n'étoit pas venu apporter la paix, mais la division*; & qu'il décrit les plus proches parens si cruellement divisez: *De cinq personnes, qui seront dans une maison, trois seront contre deux & deux contre trois. Le pere sera en discorde avec le fils,*

\* Luc  
XII, 51.

le fils avec le père ; la mère avec la fille, & la fille avec la mère ; la belle-mère avec la belle-fille, & la belle-fille avec la belle-mère. Ceux qui envisageoient toutes ces suites, & qui n'avoient pas beaucoup de piété, ne pouvoient se résoudre à embrasser une doctrine, que les plus honnêtes gens de la nation Judaïque ne pouvoient recevoir, comme bonne, sans se diffamer, & sans s'attirer des querelles avec leurs plus proches. Cette passion, & plusieurs autres les empêchoient de voir la beauté & la vérité de l'Evangile, qui brille dans l'instant aux yeux de ceux, qui ne sont pas prévenus de semblables passions.

Il ne seroit pas difficile de faire application de cette vérité à plusieurs d'entre les Chrétiens, qui sont encore dans de grossières erreurs, malgré toute la lumière de nôtre siècle. Mais il vaut mieux que chacun la fasse lui-même, pourvû qu'il prenne garde de n'être pas dans le même cas, que ceux qu'il censure.

### VIII. Des Louanges & des Satires.

**I**L n'y a rien de plus équivoque, que les louanges & les satires ; & l'on ne sauroit presque fonder aucune estime, ni

ni aucun mépris, sur les unes, ou sur les autres. Pour ne parler que d'une sorte de louanges, les Théologiens d'un Parti se louent les uns les autres, par tant de mauvais motifs, qu'on ne sauroit faire aucun fonds là dessus. C'est ordinairement par pur entêtement, & seulement à cause de la ressemblance des sentimens. En ce cas-là, que peut-on conclurre des louanges, si ce n'est que ceux qui se louent réciproquement sont du même Parti, & soutiennent les mêmes veritez, ou les mêmes menfonges? Souvent on louë par flatterie un Ouvrage, à cause de celui qui l'a fait, qui tient un poste considerable, qui a de grans revenus, qui est un homme de credit, & qui a d'autres qualitez qui n'ont aucun rapport avec son Livre. On voit bien que ces louanges cesseroient, si cet homme perdoit ces emplois, ce credit, ces revenus, ou ces qualitez, quand même il feroit des Livres infiniment meilleurs. Quelquefois on louë par sottise, parce qu'on n'entend point les matières dont il s'agit, & que l'on trouve beau ce que l'on ne comprend pas. D'autres fois on louë par imitation, ou par complaisance; sans en avoir aucune raison, si ce n'est qu'on le voit faire à d'autres, quoi

que l'on ne sache point s'ils ont raison. Après cela, qu'on parle d'approbations de Livres, ou d'autres semblables louanges; & que l'on aille vanter la réputation, qui n'est fondée que sur ces louanges trompeuses!

Il faut pourtant avouer qu'il y a des rencontres, où les louanges peuvent être de poids. C'est lors qu'étant en état de bien juger de ce qu'on loue, l'on marque de l'estime, pour des gens d'un Parti opposé; ou quand on n'a aucun intérêt de louer; & même au contraire que l'on peut craindre en le faisant. Un Théologien Catholique est dans le cas, lors qu'il loue un Auteur Protestant. On peut dire alors, de ceux qui sont loués de la sorte, qu'il n'y a que des bons gens, qui les louent; comme Aristote avoit dit, dans une élegie qu'il avoit faite en l'honneur de Platon, qu'il avoit érigé un autel à ce Philosophe qu'il n'étoit pas permis aux méchants gens de louer.

Παρὰν Ἀριστοτέλης ἐνδρόσας τόνδε Πλάτωνα  
 vos, ...

Ἀνδρὸς οὗ ἔτ' αἰνεῖν τοῖσι κακοῖσι θέμις.

Une période de louanges de cette nature vaut plus que des volumes entiers d'approbations de personnes du même Parti, ou que l'on peut soupçonner d'ignorance, ou de passion. On

- On doit donc hâter le contraire des jugemens d'avantageux, ou des fautes.

Quand on s'empporte contre un homme qui est d'un sentiment opposé, ou dans un Parti contraire, que s'ensuit-il de là? Rien, si ce n'est que l'on diffère d'opinion, ou de Parti. On blâme par envie, ou par quelque autre passion, qui ne vaut pas mieux, ce qu'on louerait si ces passions cessaient d'agir. On s'emporte, par exemple, contre ceux qui sont dans un Parti différent, pour faire le zèle & pour acquérir de la réputation dans le sien; et parce qu'on peut impunément s'abandonner à la plus honteuse colère, sous prétexte de zèle, & dire mille calomnies, sans en être puni, on entre de gayeté d'œur dans des querelles, où l'on n'observe aucunes règles non seulement de la charité chrétienne, mais pas même de l'équité naturelle. Alors les mauvais jugemens que l'on fait du prochain ne signifient autre chose, si ce n'est qu'on le hait, qu'on veut s'avancer en le déchirant, ou qu'on lui porte envie; & si les hommes voioient le cœur, comme ils entendent, & comme ils lisent les paroles, ils verroient souvent dans l'âme de ceux qui parlent, ou qui écrivent si aisément, une estime secrète

pour ceux de qui ils médifent; que l'envie & la haine s'efforcent en vain d'étouffer, & qu'elles empêchent seulement de paroître au dehors. Quand on blâme par ignorance, ou par imitation; comme il arrive tous les jours aux personnes peu éclairées, & peu équitables, que peut-on recueillir de là; si ce n'est que les Chiens n'aient jamais seuls; où il y a des animaux de leur espèce? Que peut-on dire après cela du jugement de ceux qui pour faire tort à quelque autre, ramassent les médifanées que l'on a faites de lui, & les injures qu'on lui a dites. Si quelqu'un pour faire voir au Public le jugement que l'on peut faire de *Samuel Desmarêts*, autrefois Professeur en Théologie à Groningue, ramassoit ce que *Gilbert Voetius* Professeur à Utrecht dans la même faculté a dit contre lui; & au contraire, pour faire tort à la mémoire de *Voetius*, recueilloit ce que *Desmarêts* en a écrit; on auroit raison de croire qu'il se moque du Public, ou qu'il veut surprendre les simples. C'est néanmoins ce qu'un Theologien, de ma connoissance, a fait depuis peu contre un de mes Amis. Il a recueilli des impertinences, que quelques Theologiens emportez d'un autre Parti ont écrites contre lui; comme si l'on pou-



pouvoit conter sur le jugement de personnes sans équité & sans lumières ! Il seroit bien aisé de le vaincre, par ses propres armes, & de publier ce que des gens aussi Orthodoxes que lui, à sa manière, ont dit de désavantageux de ses sentimens.

Mais on ne doit écouter les Censures, que lors que ceux qui les font auroient de l'intérêt à les supprimer. Lors que le Cardinal *Baronius* parle mal de quelques Papes, son opinion est sans doute de poids, en cette occasion. Lors que *Melancheton* fait un jugement peu avantageux de plusieurs Lutheriens de son temps, on a sujet de croire que ces gens-là donnoient lieu de mal parler d'eux.

Les passions, qui nous animent aujourd'hui, regnoient de même autrefois, comme tous ceux qui ont lu l'Histoire Ecclesiastique, avec quelque soin, en sont convaincus. Il faut donc peser les loüanges, & les censures des siècles passez, dans la même balance que celles du nôtre, & ne leur donner du poids qu'autant que l'Equité le demande, & que l'examen rigoureux de ce qu'on loue, ou que l'on blâme le peut souffrir. Si l'on en usoit ainsi, comme il le faudroit faire, combien d'Histoires Ecclesiastiques ne mériteroient-elles pas d'être jet-

tées

témoin font les meilleurs ne pourroient  
servir, en bien des endroits, que de Tan-  
bles Chronologiques, pour ranger les faits,  
selon l'ordre du temps.

Une autre chose, à quoi il faut bien  
prendre garde, dans les loüanges & dans  
les censures, ou, si l'on veut, à l'égard  
des termes honorables ou ohocquants, c'est  
au stile du temps, auquel ceux qui par-  
lent ont vécu.

Ceux qui ont vécu, par exemple,  
dans le temps que la République Ro-  
maine fleurissoit encore, ou sous Jule  
Cesar, loüoient ceux qui étoient au au-  
torité, & blâmoient ceux qui avoient du  
dessous en quoi que ce soit, comme on  
a toujours fait, parmi les hommes; mais  
ils gardoient beaucoup plus de mesure,  
qu'il n'en a fait au troisième siècle, sous  
les derniers Empereurs Payens, & au  
quatrième sous les Empereurs Chrétiens.  
Du temps de Jule Cesar, ou même d'Au-  
guste, on n'auroit pu souffrir dans les  
plus grands flatteurs la manière dont les  
Empereurs parloient d'eux mêmes, dans  
leurs Edits & dans leurs Loix. Ceux  
qui connoissent le caractère du siècle  
d'Auguste, n'ont qu'à jeter les yeux  
sur l'un ou l'autre Collé, pour y trouver  
une infinité d'endroits, que l'on auroit  
jugé

juger intolérables en ce temps-là. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que les Empereurs Chrétiens, suivoient cette mauvaise coutume, même dans les Loix, où il s'agit de choses qui concernoient la Religion, où ils auroient dû, comme il semble, parler d'une manière plus modeste. Par exemple, voici une Loi d'Arcadius, d'Honorius, & de Théodose le Jeune, publiée l'an 408. Que l'on avertisse tous les Officiers du Palais de s'abstenir d'aller à des assemblées tumultueuses, & que ceux qui par un esprit de sacrilège auront osé s'opposer à l'autorité de notre Divinité, soient privés de leur Emploi, & que leurs biens soient confisqués. *Quod Officia moneantur tumultuosis se conventibus abstinere, & qui sacrilego animo auctoritatem nostri Numinis ausu defuerint expugnare, privati cingule honorum proscriptioe mulcentur.* Cod. Theod. Lib. XVI. Tit. IV. L. 4. Les Lettres qu'ils écrivent s'appellent (a) des Lettres sacrées, *sacra littera*. Quand les fils parlent de leur Père, c'est (b) leur pere de divine mémoire, c'est leur divin pere, *divus recordationis*, & *divus genitor*. Ils appellent leurs propres Loix des Oracles & des Oracles célestes, (c) même quand ils les révo-

(a) Ibid.  
T.V.L.

20.  
(b) Ibid.  
L. 20. §  
26.

(c) Ib. L.

quent, § 1.

quent. Honorius en parlant d'un Edit, par lequel il avoit donné liberté de conscience aux Donatistes, en Afrique, s'exprime ainsi dans des Ordres, qui se trou-

(a) *Vide* vent (a) dans la Conférence de Cartha-  
 & *Cod.* ge: „ Nous n'ignorons pas le langage  
*Theodos.* d'un ORACLE CELESTE, que la  
*Gothofredi* „ fausse interpretation des Donatistes sou-  
 T.VI.p. „ tient être favorable à leurs erreurs, &  
 300. „ que nous avons révoqué ci-devant, quoi-  
 „ qu'il invitât avec plus de douceur les  
 „ esprits dépravés à se corriger. *Nec fa-*  
*ne latet conscientiam nostram sermo COELE-*  
*STIS ORACULI, quem erroris suo posse*  
*proficere ista Donatistarum interpretatio pro-*  
*fuitur, qui quamvis depravatos animos ad*  
*correctionem mitius invitaret, aboleri cum ta-*  
*men ordinem antè jussimus.*

Lors que les Princes parloient ainsi d'eux mêmes, comment vouloit-on que leurs sujets les traitassent? Aussi les traitoient-ils de *Votre Perpetuité*, & de *Votre Eternité*, *Perennitas* & *Aeternitas Vestra*, comme on le voit par les Epîtres de Symmaque adressées à divers Empereurs. S. Athanasie s'étoit moqué avec raison des Evêques Ariens, (b) qui avoient donné ce titre à l'Empereur Constance: *Ceux qui*  
*nient, dit-il, que le Fils est éternel l'appel-*  
*lent Roi éternel.* Mais les Empereurs eux-  
 même-

(b) *De Sy-*  
*nodis p.*  
 718.T.I.  
*Ed. Paris-*  
*an. 1698.*

mêmes ne firent pas difficulté ensuite de prendre ce titre d'honneur, comme il paroît par une (a) Loi de Theodose le Grand, qui commence ainsi: „Si quel-  
 „que Juge, après avoir achevé un Ouvre-  
 „ge public, y met son nom plutôt que  
 „celui de NÔTRE PÉREPETUITE,  
 „qu'on le juge criminel de Leze-Maje-  
 „sté: *Sí qui Judices perfecto operi suum po-  
 „tius nomen, quam NOSTRÆ PEREN-  
 „NITATIS scripserint, Majestatis tenean-  
 „tur obnoxii.* Au lieu de ces mots, Tri-  
 bonien a mis dans le (b) Code, sans faire  
 mention de NÔTRE DIVINITE, si-  
 ne NUMINIS Nostræ mentione.

(a) Cod.  
Theod. L.  
XV. T. L.  
L. 31.

(b) Lib.  
VIII. T.  
XII. L.  
10.

Les Ecclesiastiques suivoient aussi la même mode, car on ne nommoit pas les Evêques simplement par leur nom; mais on y ajoûtoit les titres de très-saint, de très-pieux, de très-agréable à Dieu, de très-bonneux, de nôtre très-saint Pere, & autres semblables, dont les Actes des Conciles sont pleins, sur tout quand on parloit des Evêques des grandes villes.

Je ne doute pas que l'on ne fût fort bien que c'étoient-là des titres d'honneur, qu'il ne falloit pas expliquer rigoureusement; mais quoi qu'il en soit, on ne les donnoit pas sans flatterie, & l'on ne les recevoit pas non plus sans vanité.

Ces

Ces siecles si ouverts, dans leurs loüanges, ne l'étoient pas moins dans leurs censures & dans leurs invectives. C'est là le caractère perpetuel de l'esprit de flatterie; il inspire non seulement mille bassesses envers les Supérieurs, mais encore des emportemens étranges envers ceux contre qui l'on se fâche. C'est ce que l'on peut voir dans le Livre XVI. du Code Theodosien, Titre V. des Hérétiques, à qui il n'y a fortes d'injures, que les Empereurs, ou leurs Secretaires ne disent. De peur qu'on ne s'imagine qu'ils n'en veulent qu'aux Manichéens, ou à d'autres semblables Hérétiques, dont la doctrine étoit incompatible avec les bonnes mœurs, Arsadius & Honorius ont défini ce que c'est qu'Hérésie, & marqué ceux à qui ils donnent le nom d'Hérétiques. \* „Ceux que l'on découvrirait dis-  
sent-ils, s'éloigner tant soit peu du juge-  
ment de l'Eglise Catholique & du che-  
min qu'elle suit, sont compris sous le nom  
„d'Hérétiques, & doivent être soumis aux  
„Loix, que l'on a faites contre eux.  
*Hereticorum vocabulo continentur, & tamen  
adversus eos sanctionibus debent succumbere,  
qui vel levi argumento à iudicio Catholica Re-  
ligionis, & tramite detecti fuerint deviare.*  
Il ne faut que lire ce Titre V. du XVI.

\* Cod.  
Theod. Lib.  
XVI. Tit.  
V. L. 28.

Livre du *Cad. Theodoric*, contre les Hé-  
rétiques, pour voir que comme c'étoit  
alors l'usage de donner des loüanges ex-  
cessives, on blâmoit aussi excessivement  
ceux que l'on n'aimoit pas. On y traite  
les Hérétiques, non seulement de gens  
entêtés d'opinions erronées, & d'opiniâ-  
tres, ce qui pouvoit être véritable; mais  
on dit encore qu'ils sont des insensés,  
des furieux, des profanes, des perfides,  
des execrables, des sacrilèges, des gens  
qui ont conjuré misérablement contre la  
Divinité &c. Jacques Godefron a recueilli  
toutes ces injures, & les a mises à la tête  
du Titre que je viens de marquer.

Quoi qu'il soit clair comme le jour  
que les loüanges & les censures de ce  
temps-là sont le plus souvent outrées,  
bien des gens qui lisent les Livres de ce  
siècle-là n'y prennent point garde; & la  
mode, ayant changé dans ces derniers siè-  
cles, ils s'imaginent que tous ceux que  
l'on y nomme *Saints*, ce qui n'étoit qu'un  
titre d'honneur, qu'on donnoit à tous les  
Evêques, & à tous les Prêtres, font en  
effet *Saints*, dans le sens, auquel on en-  
tend ce mot aujourd'hui; c'est-à-dire,  
qu'ils jouissent de la gloire céleste & que,  
selon les principes de l'Eglise Romaine,  
on les peut hardiment invoquer, comme  
des

des Médiateurs entre Dieu & les hommes qui vivent encore. De là il s'ensuit que leurs Ouvrages, qui nous restent, doivent être infiniment plus estimez que ceux auxquels nous apportons aujourd'hui beaucoup plus d'application & d'étude, & où nous observons toutes les règles de l'Art. Car qui oseroit croire que des gens de cette sorte eussent mal raisonné, & eussent apporté peu de soin à leurs Ouvrages ? On en tire encore cette conséquence, c'est que des gens, que l'on invoque, n'ont pû avoir aucune erreur dangereuse, & que leurs mœurs doivent être la règle des nôtres. Ainsi l'on canonise avec eux les erreurs & les vices, auxquels ils ont été aussi sujets que ceux qui vivent aujourd'hui. Un Ordre, qui a pour patron quelcun de ces Saints, soutient à quelque prix que ce soit, & ses opinions & sa conduite. Voilà ce que ces éloges flatteurs ont enfin produit.

Comme ces grands Saints ont condamné, avec beaucoup d'aigreur, ceux qui s'éloignoient de leurs décisions, & qu'ils les ont persécutés, le plus qu'ils ont pû ; ceux qui estiment leurs Livres se régilent là dessus, & accablent d'injures, & de mauvais traitemens, lors qu'ils le peuvent, ceux qui ne sont pas de leur sentiment.



ment. C'est ce qui arrivera toujours, pendant que l'on recevra, sans examen, les loüanges & les censures de l'Antiquité; au lieu de les comparer à la Regle invariable de l'Evangile & de la Raison.

---

*IX. Qu'il est très-difficile de ne pas juger par passion.*

**T**OUT le monde dit; qu'on ne doit pas se fier à un Auteur passionné, & l'on ne peut pas disconvenir que cette maxime ne soit très-véritable & très-utile à ceux qui sont en état de la suivre. Mais pour connoître si un Auteur est passionné, ou non, il faut se dépouiller soi-même de sa passion. Autrement on se trompe plus soi-même, qu'on ne le peut être par l'Auteur le plus passionné; parce qu'on se défie toujours moins de soi-même, que des autres. Pour se défaire de ses passions, il faut sentir que l'on est passionné; car on ne sauroit se dépouiller d'un habit, que l'on ne croiroit pas avoir. Mais comment peut-on faire, pour sentir que l'on est passionné? Tous les jours on s'y trompe, & les personnes les plus échauffées croient demeurer dans les bornes de la Moderation & de l'Equité. J'a-

vouë que dans le moment qu'une passion nous agite, nous ne sommes pas en état de bien juger de nous mêmes ; mais il n'y a presque point de passion , qui n'ait ses intervalles. C'est alors que les lumières générales du Bon Sens & de l'Équité, que nous avons acquises, par l'étude, ou par l'expérience, brillent dans nôtre esprit ; parce que les fumées des passions ne le remplissent plus. Il faut profiter de ce temps-là, pour prendre des résolutions salutaires, & se former des maximes que l'on ne viole jamais : comme les Médecins se servent des intervalles des accès, pour faire des remèdes à ceux qui ont la fièvre. S'ils ne préviennent pas de nouveaux accès, au moins ils en diminuent la violence. De même des réflexions faites dans le calme préviennent souvent des emportemens, auxquels on se laisseroit aller, ou au moins les diminuent considérablement. On s'aperçoit sur tout de l'effet de ces réflexions, quand on les a faites souvent : comme de celui des remèdes, quand on les a réitérés. Mais il y a cette différence, entre la fièvre & les mouvemens de nos passions ; que nous guérissons souvent de la première, sans remèdes, mais que nous ne nous défaisons jamais de nos passions, sans y réfléchir,

fléchir, & sans réitérer plus d'une fois les réflexions.

S'il arrive donc que quelcun ne réfléchisse jamais, il est perdu sans ressource, sa maladie devient mortelle par là. Il y a certaines choses, sur lesquelles tout contribue à entretenir nos passions, & à nous empêcher de réfléchir sur l'état où nous sommes. C'est ce qui arrive dans ce que l'on appelle *zele de Religion*, dans les Partis les plus éloignés de la Verité. Ce *zele* n'est autre chose qu'une passion ardente de faire triompher les dogmes, que l'on suit, par quelque voie que ce soit. Les Théologiens de ces fausses Religions le font passer pour une vertu, sans laquelle on ne peut être agreable à Dieu; & le calme, qui lui est opposé, pour un vice détestable. Depuis l'enfance, cette leçon frappe à toute heure les oreilles des peuples; on la lit dans tous les Livres, & on la voit pratiquer aux personnes les plus estimées. La haute réputation dans le Parti, & toutes les autres récompenses font pour les zelez; & les admirateurs de la tranquille Equité n'en retirent souvent que du chagrin & de la honte. Ne me demandez donc plus, pourquoi tant de gens se laissent tromper.

Vous me direz que vous concevez fa-

cilement la difficulté qu'il y a à présent à se garentir des illusions des passions; mais que vous ne comprenez pas comment des hommes raisonnables ont pû faire des établissemens si contraires à la Verité. Des gens d'autorité & qui se trompoient de bonne foi, ont pû faire des Loix, & introduire des coûumes, aussi propres à autoriser ce qui est faux, qu'à soutenir ce qui est vrai; après quoi, il a été difficile de résister au torrent. Des fourbes ont pû aussi se mettre de la partie, au commencement & dans la suite; de sorte qu'enfin les préjugés se sont trouvez si bien établis, qu'il a été très-difficile de les vaincre. C'est ainsi que les plus ridicules opinions des Payens, & des Mahometans se sont introduites d'abord, & qu'elles se sont ensuite conservées, par les moiens que j'ai marquez. Ces peuples aveugles croient tout ce que leurs Auteurs & leurs Prêtres leur disent; sans prendre garde que ces gens-là aiant leurs revenus fondez sur ces erreurs, se passionnent nécessairement, pour soutenir un Parti; dans la ruine duquel, ils seroient infailliblement enveloppez. Plût à Dieu que ce ne fût que parmi ces gens-là, qu'il y eût à gagner à soutenir le Mensonge, & à opprimer la Verité! Plût à

à Dieu qu'il n'y eût qu'eux, qui se laissent tromper à leurs passions & à celles des autres ! Mais c'est un mal, qui est répandu par tout, & qui demeurera apparemment sur cette Terre, aussi longtemps qu'il y aura des hommes. Il faut néanmoins s'y opposer, de peur qu'il ne s'augmente excessivement.

---

X. *Des Ouvrages de Mr. L. C.*

**I**L n'y a personne, qui puisse rendre un meilleur compte des Ouvrages & des Etudes de Mr. L. C. que moi ; & puis qu'il est utile que le Public le sache, à cause de ceux qui l'ont attaqué, je dirai ce que j'en fai. Il a fait le fonds de ses Etudes de trois choses, des Belles Lettres, de la Philosophie, & de la Théologie, avec leurs dépendances ; & il s'y est appliqué également dès sa plus tendre jeunesse, en sorte que l'une de ces Sciences a succédé à l'autre, tour à tour, selon la situation où il s'est trouvé, ou selon ses occupations. Il en use encore de même à présent ; & il y a de l'apparence qu'il le fera le reste de sa vie. Je ne puis pas dire s'il a réüssi, ou non, dans les Ouvrages qu'il a publiés, concernant ces trois sortes de choses ;

Y 3

les; vous en savez les raisons. Mais je puis vous dire, avec toute la sincérité, dont je suis capable, que je suis persuadé qu'il a recherché la Vérité, avec beaucoup d'application, sans autre vuë que de la trouver; premièrement en ce qui concerne la Religion Chrétienne, & en suite sur beaucoup de points de Théologie, de Philosophie, d'Histoire Ecclesiastique, & de belles Lettres. Pour la Religion Chrétienne; je sai, non seulement parce qu'il en a écrit, mais encore par une infinité de discours qu'il en a faits, en diverses occasions, qu'il en est très-fortement persuadé; non par coûtume, ou par faiblesse, ou parce qu'il y a quelquefois à gagner à faire le persuadé, comme il semble que bien des gens le soient, mais par examen & par raison. Peu de gens ont plus pensé là-dessus que lui, & peut-être qu'il n'y a point de Théologien, qui ait une plus haute idée de la Divinité & du Christianisme, Il ne peut souffrir que l'on emploie, pour les défendre, aucunes raisons mauvaises, ou douteuses; par politique, & parce qu'elles font de l'effet sur l'esprit du peuple, ou des ignorans. Il dit que c'est là égaler la Révelation Divine avec les Fausses Religions, qui se servent de ces voies pour se sou-

soutenir, parce qu'elles n'en ont point d'autres; & qu'il faut employer les raisons particulieres à la Religion Chrétienne, & qui la distinguent entierement du Mensonge, qu'on ne sauroit défendre par les mêmes armes. Il soutient qu'on ne doute du Christianisme, que parce qu'on ne le connoit que sur de fausses descriptions, ou pour ne savoir pas raisonner, ou par des motifs de la chair & du sang.

Mais pour voir la Religion dans un jour digne d'elle, il croit qu'il la faut considérer dans ses premieres sources, sans y mêler aucunes décisions humaines, ni aucunes explications de ce qu'on n'entend point. Ce sont, selon lui, ces explications & ces décisions, qui sont cause de la plûpart des disputes & des erreurs; pour ne pas parler de mille autres maux, qu'elles ont causez. Aussi en parle-t-il, avec autant de mépris, qu'il a d'admiration pour ce que Dieu nous a révélé, par Jesus-Christ & par ses Apôtres.

Mr. *Vander Wayen*, Théologien Cocceïen, dans deux libelles qu'il a fait pour le déchirer, lui ôte néanmoins la qualité de Théologien. Mais c'est de quoi il se met si peu en peine, qu'il seroit au contraire bien fâché de passer pour grand Théologien, dans l'esprit d'un homme

fait comme ce Professeur de Francker. Mr. L. C. fait profession d'être Chrétien, & il ne fait rien qui démente cette profession; mais il ne voudroit pas être Théologion à la mode de Mr. *Vander Wayen*, & il n'est pas le seul. Il y a très-peu de Théologiens Reformez, à qui cette Théologie ne fasse pitié. Mr. *Spanheim*, Professeur dans l'Université de Leide, à qui celui de Francker n'est comparable en rien, a parlé assez ouvertement là-dessus; & s'est attiré son indignation, depuis long temps, sans que cela ait fait aucun tort à sa réputation. Mr. L. C. prie Dieu qu'il fasse comprendre à M. *Vander Waeyen* ce que le titre de *Théologien* demande de ceux qui le portent, & qui ne le veulent pas deshonor.

Pour la Philosophie, quoi qu'il eût été instruit dans celle de *Descartes*, il ne le fut que dans ses principes généraux, qu'il juge admirables, & dont il croit que *Descartes* ne s'est éloigné; quand il est entré dans le détail; que pour avoir trop dépêché, dans l'envie de donner un *Système* complet, avant que de mourir. Je vous en dirai davantage, en vous parlant des Ouvrages Philosophiques de Mr. L. C. Le dessein général de ces Ouvrages est de former l'esprit des jeunes gens, & de leur



ouvrir le chemin à la recherche de la Vérité, dans les choses même de la plus grande importance. Car l'Auteur croit que la véritable manière de philosopher sert infiniment à établir, d'une manière inébranlable, les preuves de la vérité de la Religion Chrétienne, & à faire voir l'excellence & la nécessité de ses préceptes. Selon lui, il ne faut point se défaire de la Raison, ou étouffer ses lumières, pour la trouver belle; cette voie lui paroît le plus sûr moyen d'établir toutes sortes de mensonges. Au contraire mieux on raisonnera, & plus on sera convaincu de la Vérité.

L'étude des Langues & des Belles Lettres a consumé une partie de sa vie, & fait encore son plus agréable divertissement. Il est persuadé qu'on en tire un très-grand secours, pour l'intelligence de l'Ecriture Sainte, comme on le peut voir par ses Ouvrages. Il croit encore que cette espece d'étude peut beaucoup servir à former l'esprit, & à régler les mouvemens du cœur; si l'on y joint en même temps l'étude de la Philosophie, qu'on ne doit jamais abandonner. Par là, on se met en état de profiter de ce que les Anciens ont de bon, sans être en danger d'admirer leurs défauts, comme font ordinairement les Critiques, qui n'ont cul-

tivé que leur mémoire. On apprend, par cette lecture, non seulement à exprimer ce que l'on veut dire, d'une manière agréable & élégante, mais encore plus nettement & plus distinctement; pourvû qu'on n'oublie pas en les lisant de certaines Regles inviolables, que l'on trouve dans les bonnes Logiques; & que les Critiques ignorent le plus souvent.

Mr. L. C. croit que si l'on joignoit les trois sortes de Sciences, dont je viens de parler, on verroit infiniment augmenter les lumieres qui en dépendent, & par conséquent que les bonnes mœurs ne seroient pas si rares qu'elles sont; car il soutient que l'Ignorance est la mere de la Dépravation des mœurs, & que le veritable Savoir est la source de la Vertu la plus solide. Si les Théologiens, dit-il, étoient en même temps bons Philosophes, il en arriveroit un très-grand bien, en ce qu'ils éviteroient une infinité de mauvais raisonnemens & de puerilitez, dont leurs Livres sont pleins, & qu'ils veulent souvent faire passer pour des articles de foi, ce qui fait un très-grand tort à la Religion. Ils ne la trahiroient pas, sans y penser, en disant qu'il faut renoncer aux lumieres les plus assurées de la Raison, pour l'embrasser. Ils proposeroient leurs pensées  
dans

dans un ordre infiniment plus clair & incomparablement meilleur, pour éviter l'erreur; & ils convaincroient l'esprit de leurs Lecteurs ou de leurs Auditeurs, d'une manière, qui influeroit sur leur conduite. Toute la Théologie se réduiroit en maximes, ou en conséquences nécessaires qu'on en tireroit; & l'on en comprendroit facilement la nécessité, pour vivre heureusement ici bas, & pour devenir agreable à celui qui a mis les hommes sur cette Terre, pour un peu de temps; afin de les rendre heureux après la mort, s'ils veulent observer des Loix, qui leur sont infiniment avantageuses pendant cette vie.

Si les Théologiens possédant, comme ils devroient, la Révelation; & se servant de la Raison, comme elle nous apprend elle même que l'on doit s'en servir; savoient assez de belles Lettres, pour lire sans peine toutes sortes d'Auteurs Ecclesiastiques & Profanes, dans les langues originales, tant de matériaux ramassez ensemble, rectifiez par les regles inébranlables de la Révelation & de la Raison, & embellis par tout ce que la véritable Eloquence a d'ornemens solides; tous ces matériaux, dis-je, feroient le plus bel effet du monde, & sur les esprits & sur les cœurs. La solidité des pensées accompa-

gnée

gnée de l'ordre & de la lumière , que la bonne Philosophie répand par tout , & soutenuë de tous les ornemens extérieurs , que le Bon Sens permet de rechercher , gagneroit les plus opiniâtres , & charmeroit les personnes qui ont l'esprit droit & le cœur bien réglé.

Je ne dirai pas que l'on voit aujourd'hui tout le contraire , parce qu'on sépare des choses , qui devroient être inséparables ; c'est de quoi je fais juges ceux qui entendent ces sortes de choses. Mr. L. C. croit que l'on peut remarquer la conjonction des trois Sciences , que j'ai dites , dans le fameux *Hugues Grotius* , dont les Ecrits sont au dessus de l'envie. Car s'il n'avoit pas assez de connoissance de l'art de bien penser , parce que la Philosophie de son temps étoit encore pleine de ténèbres ; il a suppléé , en grande partie , à ce défaut , par la force de son bon sens. Si sans le secours de l'Art , il a fait paroître tant de bon goût & de jugement ; que n'auroit-il point fait , s'il avoit eu toute la connoissance de l'Art de raisonner juste & de bien ranger ses pensées , que l'on peut avoir depuis quelque temps ? Imaginez-vous présentement , qu'il y eût aujourd'hui en Hollande nombre de gens , de la force de *Grotius* , ou même plus habiles que lui , comme cela  
se

se pourroit, si l'on étudioit comme il faut; quel effet leurs connoissances ne produiroient-elles pas, non seulement dans les Provinces Unies, mais encore dans toute l'Europe? C'est alors qu'on pourroit espérer une réformation générale, dans toutes les Sciences, digne de celui qui ne nous a donné des lumières, que pour en profiter.

Mr. L. C. a témoigné plus d'une fois, que cette belle idée lui a souvent frappé l'imagination, & lui a fourni mille agréables rêveries. Si jamais on ne voit aucune réalité, qui y réponde; au moins les personnes, qui ont quelque goût pour ces sortes de choses, peuvent s'amuser innocemment à des pensées, qui remplissent l'esprit d'admiration pour Dieu, & pour la Religion Chrétienne, & qui n'inspirent que l'envie de connoître & de répandre la Vérité, sans aigreur & sans emportement contre ceux qui l'ignorent.

Si les Philosophes étoient aussi Théologiens, & versez dans les belles Lettres, quelle solidité & quel éclat n'auroient pas leurs pensées? De quel usage ne seroient point leurs raisonnemens, & leurs principes? Comme ils tireroient de la Révélation ce qui manque à la Raison, ils disposeroient aussi insensiblement l'esprit de ceux qui apprendroient la Philosophie

sophie à prendre le véritable parti , en matière de Religion ; & ils leur feroient voir , à toute occasion , l'importance des lumières du Bon Sens. Comme la Philosophie Scholastique , succédant à la mauvaise Rhetorique des Siècles précédens , a achevé de perdre les esprits , & de défigurer la Religion : la bonne Philosophie rallumeroit les lumières de la Raison , que l'on n'a éteintes , que pour introduire mille mensonges , & disposeroit l'esprit à voir toute la beauté de l'Evangile. Si les discours des Philosophes étoient pleins d'exemples importants , tirez des Auteurs Ecclésiastiques & Profanes , auxquels on appliqueroit les Regles de l'Art de raisonner ; cette manière d'enseigner feroit comprendre l'usage de la Philosophie , qui est autrement toute renfermée dans les murailles d'un Auditoire , & que l'on rend ainsi digne de mépris.

J'avouë que la plûpart des matières Philosophiques sont peu susceptibles d'ornemens ; mais il est certain que si on les peut exprimer en termes propres , & conformes au bon usage de la Langue , dont on se sert , autant que cela est possible , on les rend infiniment plus claires & plus agréables à tout le monde , & par conséquent plus utiles ; puis qu'on fait plus d'attention

tention aux choses que l'on entend & qui plaisent, qu'à celles qu'on n'entend qu'avec peine, & qui ont je ne sai quoi de rebutant, quoi qu'elles soient bonnes. C'est ce que l'on a reconnu, en France, depuis qu'on s'est mis à philosopher en François. Des Livres, pleins des recherches les plus abstruses de la Philosophie, ont été lûs d'une infinité de gens avec plaisir, & avec utilité ; parce qu'ils sont bien écrits, & dégagés de la barbarie de l'Ecole. On en auroit sans doute vu d'heureuses suites, si, dans ce pais-là, on n'avoit pas peur d'être détrompé.

Pour venir présentement aux Belles Lettres, & à l'étude des Langues, il est certain que si ceux qui s'y appliquent, s'attachoient en même temps à l'étude de la Théologie & de la Philosophie, ils serviroient le Public, avec beaucoup plus d'utilité. On verroit que cette étude entre dans les choses de la plus grande importance, puisque l'intelligence de l'Ecriture Sainte & de l'Histoire Ecclesiastique en dépend, autant que de la connoissance même des choses. C'est sur quoi l'on pourroit encore faire un grand nombre de découvertes, utiles à éclairer l'esprit, à lui donner plus d'élevation & en même temps plus de respect, pour la Révela-  
tion

tion Divine. Au lieu de cela, nos Critiques vieillissent pour la plûpart dans des bagatelles de Grammaire, dont l'usage est très-petit, & où l'on peut se tromper sans aucun danger. S'ils étoient aussi versez, dans la Philosophie, ils jugeroient infiniment mieux des Anciens, qu'ils ne font, & ils nous en pourroient donner une plus juste idée; qui nous mettroit en état d'imiter ce qu'ils ont de bon, & de fuir ce qu'ils ont de mauvais. Ils rangeroient leurs pensées, d'une manière propre à éviter l'erreur & à éclairer l'esprit de leurs Lecteurs. Au lieu d'en user ainsi, ils admirent plus souvent les défauts de l'Antiquité, que ses beaux endroits; parce qu'ils n'ont souvent dans l'esprit presque point de marques certaines du vrai & du faux, de ce qui est estimable & de ce qui ne l'est pas. Quand ils veulent dire ce qu'ils pensent, on ne voit souvent qu'un amas confus d'érudition mal digérée; qu'il est fort difficile de réduire en quelque ordre, & qui est plein de faux raisonnemens. C'est ce qui fait en partie qu'on méprise cette sorte d'étude, & que bien des gens s'imaginent mal à propos qu'elle est presque incompatible avec le Bon Sens.

*Mr. Vander Waeyen*, qui ne s'est apparemment jamais guere mis en peine de Philo-

loso-



losophie, ni de Belles Lettres, aiant été d'abord uniquement appliqué à apprendre la Théologie ordinaire des Réformez & ensuite celle de *Cocceius*, semble être en colère que d'autres s'appliquent aux Sciences que je viens de nommer, & il appelle, comme par mépris, Mr. L. C. *Critico-Philosophus*, quoi qu'il lui fasse quelquefois des complimens. Il est en effet bien plus commode de dire tout ce qui vient à la tête, touchant le sens des Prophetes, comme lors que l'on assure hardiment que *Juda* signifie les Réformez, & *Ephraïm* les Lutheriens, dans les Prophetes; que de prouver tout, par des raisons exactes de Critique & de Philosophie. Si *M. Vander Waeyen*, trouve néanmoins bon de se passer de ces Sciences, personne ne l'en peut empêcher; mais il ne doit pas trouver mauvais, que d'autres les estiment.

S'il y a quelque chose à reprendre dans la manière, dont on se sert souvent de la connoissance de l'Antiquité; il y auroit des moiens, comme je viens de le dire & comme je l'ai déjà marqué ailleurs, de relever cette sorte de Science, en s'y prenant autrement; mais il vaut mieux que je parle ici des Ouvrages de Mr. L. C. en particulier, après avoir décrit les idées générales qu'il a, de la manière

d'étudier & d'employer les Sciences, auxquelles ils s'occupe.

*Des Que-  
stions Sa-  
crées &c.*

ÉTANT arrivé en Hollande en 1683. il publia l'année suivante, un Livre intitulé *Davidis & Stephani Clerici Quaestiones Sacrae*, qui sont des Discours de Critique sur des sujets, qui sont presque tous tirés de l'Ecriture Sainte. Il y ajouta quelques notes de sa façon, où il ne fait pas difficulté de contredire son Oncle & son Pere, lors qu'il croit qu'ils se trompent; étant dans la pensée que l'on doit préférer la Verité aux plus étroites liaisons du sang. Il publia ces Ouvrages, non seulement pour faire honneur à ses Parens, qui avoient une grande connoissance des Langues Orientales & des belles Lettres, & dont il ajouta la vie à la tête de ce Volume; mais encore pour tâcher de rendre service au Public, ce qu'on ne peut jamais faire, qu'en lui disant la Verité. Il ne crut pas perdre le respect, qu'il devoit avoir pour la mémoire de deux personnes qui lui étoient si proches, en marquant qu'il jugeoit qu'ils avoient eu le sort de tous les autres hommes, qui se trompent quelquefois. Néanmoins la plupart des remarques sont pour éclaircir, ou pour confirmer ce qui est dit dans les Dissertations. On a vû une suite des Ouvrages de

de ces deux Freres, en 1686. imprimée chez *Wetstein*, in 8. Mais Mr. L. C. n'y a rien ajouté du sien, qu'une préface. Ce sont des Harangues sur divers sujets, & un *Comput Ecclesiastique* de *David Le Clerc*, avec quelques Poësies de sa façon, & des Dissertations d'*Etienne Le Clerc*, sur des endroits de divers Auteurs profanes.

Sur la fin de la même année 1684. *Des Entretiens de Theologie.* Mr. L. C. publia un Ouvrage d'un de ses Amis intitulé, *Entretiens sur diverses Matieres de Theologie*, in 12. & comme le Volume étoit trop petit, il y ajouta une seconde partie composée de cinq Entretiens. Les trois premiers traitent de l'étendue de nos connoissances métaphysiques & de leur usage dans la Religion, & contiennent divers exemples, par lesquels il est clair que les Métaphysiciens n'ont fait souvent qu'obscurcir la Théologie, & que faire naître mille difficultez; en raisonnant de choses, dont ils n'avoient point d'idées. Le sentiment de l'Auteur est, qu'il ne faut pas étendre l'usage des facultez que nous avons reçues de Dieu au delà de certaines bornes qu'il leur a marquées, à moins que de vouloir se jeter dans une infinité d'erreurs; & il croit que comme les sens ne nous instruisent de ce que les corps renferment, qu'autant qu'il est nécessaire pour la conservation

de nôtre vie : les lumières de l'esprit ne vont qu'aussi loin qu'il faut, pour regler nôtre conduite, sur la volonté de Dieu, & pour parvenir au souverain bonheur. Ainsi Dieu ne nous aiant donné des lumières, que pour cela, quand nous voulons sortir des bornes de ces connoissances, & de ce qui y est nécessairement attaché ; nous courons risque de nous égarer, & de tomber dans quantité de doutes, que nous ne sommes pas capables de lever, comme l'Auteur le fait voir au long.

Le quatrième Entretien contient un examen de plusieurs passages de l'Ecriture Sainte, dont les Métaphysiciens se servent mal à propos. La plûpart de ces passages sont tirez des Ecrits de l'Auteur de la *Recherche de la Verité* ; mais il y a diverses choses, qui lui sont communes avec d'autres Métaphysiciens.

Le but de ces quatre Entretiens est de faire voir qu'en matière de Religion, il faut s'en tenir à la Révélation, & ne s'imaginer point que nous aiyons des idées complètes, & exactes des sujets dont elle nous parle, & qu'elle ne nous fait connoître qu'en partie, pour en pouvoir tirer des conséquences à l'infini. Si les Théologiens s'étoient toujours tenus dans ces bornes, sans ajoûter quoi que ce soit

aux

aux idées, que l'Ecriture Sainte nous fournit, & sans inventer des termes nouveaux, comme plus commodes que ceux, dont les Auteurs Sacrez se sont servis; on n'auroit peutêtre jamais vû le quart des Hérésies, qui se sont formées depuis les Apôtres jusqu'à nous, & la Théologie Chrétienne seroit infiniment plus belle, & plus propre à porter les hommes à la piété.

Le cinquième Entretien renferme une explication des Chapp. IX, X, & XI: de l'Epître aux Romains, tirée principalement de la Paraphrase Angloise de *Henri Hammond*; qui est présentement beaucoup plus connu deçà la mer, depuis que Mr. L. C. l'a publié en Latin, comme je le dirai dans la suite. Ces Entretiens sont le premier Ouvrage François, qu'il ait publié, & l'on y peut voir les trois Sciences, dont j'ai parlé, la Théologie, la Philosophie & la Critique concourir également à inspirer des sentimens pieux & raisonnables, touchant la Religion & les bonnes mœurs. Car il n'est nullement de l'opinion de ceux, qui crient contre la Raison; afin d'avoir lieu de débiter mille choses déraisonnables de Dieu & de la Religion, sans qu'on ose les contredire. On peut voir ce qu'il en dit, sur la fin du troisième Entretien. La Rai-

son & la Révélation sont, pour ainsi dire, deux Filles du Ciel, qui ne se querellent jamais l'une l'autre ; & si l'on voit, comme il semble, le contraire, dans la Théologie Scholastique, c'est que ce qu'on y nomme Raison ou Révélation ne sont souvent que des phantômes, qu'on a substituez en leur place ; comme ceux qui sont capables de consulter l'Ecriture Sainte & de raisonner, avec quelque justesse, le reconnoissent facilement.

*Des Sentimens sur l'Hist. Critique.*

L'ANNEE 1685. Mr. L. C. publia un autre Ouvrage François in 8. intitulé : *Sentimens de quelques Théologiens de Hollande, sur l'Histoire Critique du Vieux Testament composée par R. Simon*. Cet Ouvrage est en forme de Lettres, dans lesquelles Mr. L. C. rapporte les sentimens de diverses personnes, sur plusieurs endroits de l'Histoire Critique de *M. Simon*, & fait comme l'Histoire de quelques conversations, où il représente des Amis parlans avec beaucoup de liberté, & sur le Livre de *M. Simon*, & sur quelques sujets, qui ont du rapport avec ceux dont il a traité. Dans la conversation que l'on a avec des personnes, dont on ne se défie pas, on croit avoir droit de dire hardiment ce que l'on pense, sur tout quand on ne le propose que comme des conjectures ;

res; parce qu'on ne s'engage nullement à le soutenir, comme un sentiment déterminé que l'on a; & qu'on ne fait point de difficulté de les abandonner, dès que des réflexions plus mûres font connoître que ces conjectures ne sont pas assez vrai-semblables, pour s'y arrêter. Mr. L. C. en a usé de même dans ce Livre, où il a avancé des conjectures de lui & de ses Amis, sans s'obliger jamais à les soutenir, que comme des conjectures, qui ne sont pas dénuées de probabilité; & non comme des sentimens fixes, que l'on a embrassés, parce qu'on croit pouvoir les prouver clairement.

IL est certain qu'il y a divers degrez de vrai-semblance & de certitude, dans les opinions des hommes. Il faut avouer que tout ce qu'on croit n'est pas également clair, quoi qu'en pussent dire les anciens Stoïciens, qui croioient que leur Sage ne conjecturoit point, mais que tout ce qu'il croioit étoit démonstratif. Tout n'est pas non plus incertain, comme l'ont crû les Académiciens, & il y a une infinité de choses que l'on peut démontrer, ou rendre extrêmement vrai-semblables, par le raisonnement. C'est de quoi Mr. L. C. a traité au long, dans la seconde partie de sa Logique. Selon les différens degrez de vrai-semblance, ou de certitude que l'on a

*Digression  
sur les  
Conjectures.*

des choses, on en doit parler d'un ton plus ou moins affirmatif. Comme il seroit ridicule de parler, en doutant, d'une proposition claire des Mathématiques : il n'est pas moins absurde de proposer une conjecture, comme une démonstration. Il a toujours été permis de conjecturer, & de dire ce qui paroissoit probable; mais à condition que l'on se souvint que l'on ne disoit que des probabilités, que l'on ne pouvoit pas faire passer pour des vérités certaines. Ainsi le Bon Sens demande qu'on se conduise d'une manière toute différente, lors que l'on voit une conjecture, que l'on avoit publiée, attaquée par quelqu'un; & lors que l'on s'apperçoit que l'on attaque, par malice, ou par entêtement, une chose claire. Si l'on montre qu'une conjecture peut être fautive, on ne doit nullement s'opposer à cela; parce que qui dit *conjecture* dit une opinion, dans laquelle on pourroit se tromper. Si après un examen plus exact, on juge la conjecture moins probable, qu'elle n'avoit paru d'abord, on la doit regarder avec plus d'indifférence qu'auparavant; & même l'abandonner, sans façon, si l'on découvre quelque chose de meilleur. Dans des choses, dont les preuves ne sont nullement démonstratives, on ne doit jamais se



se déterminer absolument; en forte que l'on embrasse, ou que l'on défende comme vrai, ce qui n'est que vrai-semblable.

C'est ce que Mr. L. C. a crû avec raison devoir faire, à l'égard de la conjecture, que l'on trouve dans la Lettre VI. des *Sentimens*, touchant le Compilateur du Pentateuque; que l'on soutient avoir pû être un Israélite, craignant Dieu, qui auroit recueilli tous les Ecrits de Moïse, & y auroit ajouté d'autres faits tirez de Livres anciens & dignes de foi, en faveur des Samaritains, vers le temps de la Captivité. Comme il traite perpétuellement cette opinion de *conjecture*, il ne l'a jamais défendue, que sur ce pied-là; & si on l'a attaquée, il ne s'est pas crû obligé de la soutenir, comme l'on fait une chose dont on est assuré. Il a même fait voir, quelques années après, comme je le dirai dans la suite, qu'encore qu'il y ait dans le Pentateuque quelques endroits plus récents que Moïse, cela n'empêche point qu'on ne doive l'en regarder, comme l'Auteur.

Il a été d'autant plus porté à abandonner cette conjecture, que c'est une de ces conjectures *complexes*, pour parler ainsi, où l'on suppose un trop grand nombre de choses incertaines; dont chacune pouvant  
être

être fausse, il s'ensuit de là que la conjecture n'est pas assez probable, pour servir de principe dans l'explication du Pentateuque. Car enfin plus il entre de choses douteuses dans une conjecture, plus elle est incertaine, & plus il est dangereux de la supposer, pour en tirer quelque conséquence. Il en est des conjectures, comme des comptes, composez de plusieurs sommes. Si l'on suppose quelque chose touchant la grandeur d'une de ces sommes, qu'on ne fait pas bien, on ne peut commettre qu'une faute, si l'on se trompe; mais plus l'on fait de suppositions incertaines, plus le compte devient douteux, & sujet à un plus grand nombre d'erreurs. Que faut-il donc faire, en ces occasions? Conjecturer le moins qu'il se peut, & ne tirer guere de conséquences de ce qu'on a conjecturé, afin que, si l'on est dans l'erreur, on se trompe le moins qu'il est possible. Si les Savans avoient toujours fait ainsi, nous aurions plus de connoissances réelles & solides, que nous n'en avons, & nous distinguerions mieux ce qui est assuré de ce qui est incertain; au lieu que les conjectures étant confonduës, avec les choses assurées, nous croions savoir bien des choses, que nous ne savons point. Par exemple,

ple,

ple, *Joseph Scaliger*, qui étoit d'ailleurs un très-habile homme, a tant mêlé de conjectures, dans son *Ouvrage de la Correction des Temps*, avec ce qu'il pouvoit prouver incontestablement, & il en a tant tiré de conséquences, qu'une grande partie de sa Chronologie en est devenue très-suspecte; si même elle n'est fausse, comme le fameux *Denys Petau* le prétend. Je connois un très-savant homme, qui a publié divers Ouvrages très-doctes sur l'Histoire Ecclesiastique & sur les sentimens de l'Antiquité Chrétienne, qui est si plein de conjectures, dont les unes servent à soutenir les autres; que ses raisonnemens sont souvent très-peu concluans, & ne gagnent guere de Lecteurs judicieux & attentifs.

Il vaut infiniment mieux ne pas parler de ce qui est douteux, ou n'en tirer au moins aucune conséquence, au hazard de paroître plus ignorant, que de débiter trop de choses incertaines. Mais c'est là le défaut des gens d'esprit; après qu'ils se sont bien fatiguez à chercher la Verité, qui les fuit, ils se font un phantôme de leurs propres conjectures qu'ils substituent en sa place, pour ne pas paroître avoir entièrement perdu leur temps. Pour soutenir ce phantôme, ils en font d'autres, sur  
tout

tout lorsqu'ils sont pressés; & peu à peu, au lieu de solides veritez, ils ne débitent que des songes à ceux qui les écoutent. Lors qu'ils croient avoir beaucoup contribué à la découverte des veritez cachées avant leur temps, ils n'ont fait souvent qu'en éloigner davantage les esprits; semblables au Turnus de *Virgile*, qui plus il suivoit le spectre d'Enée, plus il s'éloignoit du lieu où étoient les ennemis.

On pourroit faire, ce me semble, un *Traité fort utile de l' Art de conjecturer*, que l'on réduiroit en maximes, dont voici les principales: 1. Il faut que toute conjecture soit vrai-semblable: 2. Il faut qu'elle soit la plus simple qu'il est possible: 3. Il faut s'abstenir d'en tirer des conséquences: 4. Il en faut parler tout autrement que de ce qu'on fait assurément; c'est à dire, en doutant: 5. Il ne faut point se croire engagé d'honneur à la défendre, ni faire difficulté de l'abandonner: 6. Si on croit la devoir soutenir, il ne faut pas recourir, pour cela à de nouvelles suppositions. On pourroit faire voir l'utilité de ces maximes, par de très-bonnes raisons, & par quantité d'exemples tirez des Philosophes & des Critiques; qui les ont négligées, & qui, à cause de cela, sont tombez en de grandes

erreurs, & ont défendu les choses du monde les plus incertaines, avec une chaleur & une confiance, qu'on ne doit jamais employer qu'à la défense d'une vérité assurée.

Bien des gens auroient besoin de ces remarques, pour apprendre à ne parler plus d'un ton si affirmatif de ce qu'ils ne savent pas; & à ne trouver pas étrange que l'on abandonne une conjecture, que l'on n'a jamais confonduë avec les veritez dont on est assuré. C'est la coûtume de ceux qui n'ont pas fait assez d'attention sur les differens degrez de probabilité, de parler de tout avec une égale assurance; & de soutenir tout ce qu'ils ont dit avec opiniâtreté, sans distinguer ce qui est soutenable de ce qui ne l'est pas. Mais ce ne doit pas être l'usage de ceux qui savent raisonner, & qui n'aiment que la Verité, à laquelle par conséquent ils doivent sacrifier toutes leurs conjectures.

DANS les Lettres XI. & XII. il y a un petit *Traité de l'Inspiration des Auteurs Sacrez*, qu'il a proposé non comme l'approuvant, mais avec beaucoup de précaution, seulement pour engager les habiles gens à travailler sur cette matière. Il le dit positivement, en plus d'un endroit. Cela a en effet été cause que divers Théologiens

*Du Traité  
de l'Inspira-  
tion.*

logiens ont examiné ce sujet en Latin; en François & en Anglois; & Mr. L. C. n'a pris aucune part à leurs réponses, quoi qu'il eût sujet de se plaindre de ce que quelques uns d'entre eux n'observoient aucune règle d'équité, ni de bonne foi, non seulement à l'égard des sentimens renfermez dans le Traité de l'Inspiration, mais encore envers lui-même.

*Mr. Simon*, qui étoit fortement attaqué dans les *Sentimens de quelques Théologiens de Hollande*, y répondit avec tout l'emportement qu'on pouvoit attendre d'un homme, qui n'avoit aucunes bonnes raisons à dire, & employa toutes les injures dont il put s'aviser, en cette occasion. Il voulut encore persuader au monde, que *Mr. Allix*, autrefois Ministre à Charenton, & le Sr. *Aubert de Versé*, qui est à présent (en 1699.) à Paris, où il jouit d'une pension du Clergé de France, étoient les Auteurs de ce Livre & que le Sr. *Aubert* en particulier avoit fait le Traité de l'Inspiration.

Peu de temps après, en 1689, Mr. L. C. publia la *Défense des Sentimens*, où il acheva de renverser les découvertes chimeriques de *Mr. Simon*, dont tout le monde s'est moqué depuis; en lui déclarant, qu'il ne lui répondroit plus, quoi qu'il pût écrire, parce qu'il croit le Public assez bien

bien instruit du procès qu'il avoit avec lui, pour l'en laisser juger, sans l'importuner davantage de la mauvaise foi & des mauvais raisonnemens de *Mr. Simon*. En effet quand on a dit tout ce qui est nécessaire, pour éclaircir & pour défendre la Verité, on n'a que faire d'aller plus loin; le Public se mettant peu en peine de la réputation d'un Particulier, & de ses intérêts personnels. Aussi *Mr. Simon* a eu beau crier plus haut que devant, selon la coutume de ceux qui défendent une mauvaise cause, on a méprisé également ses injures & ses redites. Dans sa Défense, il a traité de mensonge grossier, ce que *Mr. Simon* avoit inventé, concernant *Mrs. Alix & Aubert*, qui savent bien qu'il n'y a rien de si faux, & qui n'ont garde de se faire honneur du travail d'un autre. Ils ont fait l'un & l'autre des Ouvrages, par lesquels il est facile de reconnoître qu'ils n'ont eu aucune part aux *Sentimens de quelques Théologiens*, ni au *Traité touchant l'Inspiration*. Quelque opinion que l'on puisse avoir de leurs Livres, ils n'ont rien fait qui y ressemble, ni pour le stile, ni pour la disposition, ni pour la matière. Je ne dis pas ceci, pour leur faire du tort, ou pour louer qui que ce soit, mais pour réfuter d'une manière plus convaincante

*Mr.*

*Mr. Simon.* Ceux qui ont lû les autres Ouvrages de Mr. L. C. n'auront point de peine à croire, qu'il n'a que faire de rien emprunter ni de l'un, ni de l'autre, & que l'Auteur de *Traité de l'Inspiration* est un tout autre homme que ces Messieurs. Ils auroient peutêtre bien fait de déclarer eux mêmes qu'ils n'y ont eu aucune part; mais puis qu'ils ne l'ont pas fait, ils ne seront pas fâchez, s'il leur plaît, que je le fasse ici. S'ils croient que ce seroit faire tort à leur réputation, que de leur attribuer en partie des Ouvrages, où ils n'ont aucune part; ils seront bien-ai-ses que je l'aie dit en cet endroit. Que si leur silence venoit au contraire de quelque autre principe, que je ne veux pas pénétrer; ils ne pourront pas se plaindre que l'on dise la verité d'un fait, qui pourroit faire tort à Mr. L. C. qui a aussi peu besoin d'eux, qu'eux de lui.

Du juge-  
ment que  
quelques  
Théolo-  
giens ont  
fait des  
Sentimens  
&c.

§. En 1688. un Chanoine de Mayence, nommé *Matthias Honcamp*, publia en Latin un Livre qu'il intitula *Examen de l'Histoire Critique du V.T. & des Sentimens* &c. Mr. L. C. lui répondit dans le X. Tome de la *Bebliotheque Universelle*; où il donne une très-mauvaise idée des principes & de la methode de l'Auteur, qui méritoit peutêtre d'être traité encore plus rudement.

En



En 1690. Mr. *Mainus* Professeur à Gief-  
sen, publia quatre Dissertations sur l'E-  
criture Sainte, où il entreprit de réfuter  
*Mr. Simon*, & l'Auteur des *Sentimens*. Ce  
dernier replica quelque chose dans le XIX.  
Tome de la *Bibliothèque Universelle*, où il  
fait voir que Mr. *Mainus* lui attribue des  
sentimens qu'il n'a point, & qu'il raison-  
ne pitoiablement, contre ce qu'il atta-  
que. Mais comme il ne s'attache princi-  
palement qu'au *Traité de l'Inspiration*, Mr.  
L. C. ne s'est pas senti obligé d'entrer  
dans cette controverse, ni avec Mr. *Mainus*,  
ni avec qui que ce soit. Il auroit sou-  
haité seulement que cet Auteur eût pu  
bien traiter ce sujet, & réfuter son Anta-  
goniste par de bonnes raisons, & non par  
des injures, & des raisonnemens; qui n'ont  
rien de concluant. L'Equité demandoit  
aussi que l'on n'attribuât à Mr. L. C. que  
ce qu'il reconnoit, & que l'on ne débitât  
pas des Romans, touchant les Auteurs  
des *Sentimens* & du *Traité de l'Inspiration*,  
comme fait Mr. *Mainus*, qui ramene en-  
core ici le Sr. *Aubert* sur la scene. Ce de  
quoi il peut être assuré, c'est que Mr. L.  
C. a une idée de la Révelation divine  
infiniment plus haute & plus belle,  
que celle qu'il en semble avoir lui-mê-  
me; aussi bien que de la Charité Chré-

tienne, & même de l'Equité naturelle, qu'il a très-peu observées dans ces réfutations. Il a fait encore d'autres Dissertations, rangées selon l'ordre des Lieux Communs, où il attaque de même Mr. L. C. d'une manière propre seulement à tromper quelque jeune Etudiant en Théologie des Academies d'Allemagne; mais nullement à satisfaire ceux qui savent ce que la Charité & l'Equité demandent, & à qui les Regles du bon raisonnement ne sont pas inconnues. Mr. L. C. pourroit encore se plaindre de ce que M. *Mainus* a pris la peine de copier de lui tout ce qu'il dit de bon des Rouleaux des anciens Hebreux, contre *Mrs. Vossius & Simon*, & des Scribes contre le dernier. Il devoit au moins rendre justice à celui, du travail de qui il a crû pouvoir profiter; en ne lui attribuant que ce qu'il avouë, & ne tirant aucune conséquence odieuse contre lui. J'ai crû devoir dire ceci, non pour venger Mr. L. C. du tort que ce Professeur a crû faire à sa réputation; qui ne peut être que très-petit, & dans des lieux, où il auroit honte d'être fort estimé, après avoir vû quelles gens on y estime; mais pour faire voir qu'il se met très-peu en peine de ce que quelques Théologiens Allemands ont pû écrire de lui, &

& qu'il a raison d'en user ainsi. C'est à eux à faire réflexion sur leur propre conduite, dont ils ne rendront pas compte aux Théologiens de Wittemberg, mais à un Juge, qui nous a appris d'autres Regles d'Equité, selon lesquelles il nous jugera les uns & les autres. Mr. L. C. supplie ce Juge suprême de changer leur humeur aigre & emportée, & les ténèbres dont ils sont environnez, en un esprit de charité & de paix, & en une lumière, qui leur fasse reconnoître leurs égaremens.

*Mr. Witsius*, Professeur à Utrecht & depuis à Leide, a attaqué divers endroits des *Sentimens*, dans ses *Miscellanea Sacra*, imprimez en 1691. & Mr. L. C. a averti le Public pourquoi il n'y répondoit pas, dans un des mois de *l'Histoire des Ouvrages des Savans* de cette année-là, où l'on pourra voir ce qu'il jugea à propos de publier. Depuis aiant fait une Dissertation, où il fait voir que Moïse est l'Auteur du Pentateuque, & l'Ouvrage de *M. Witsius* aiant été rimprimé, ce dernier félicita, dans une Préface, Mr. L. C. de ce qu'il ne s'éloignoit pas du sentiment reçu. Comme *Mr. Witsius* en a usé, en cette rencontre, avec la moderation & l'équité, qu'un Théologien doit toujours avoir pour ceux qu'il réfute, Mr. L. C.

n'en a pas parlé davantage. Il est juste que l'on souffre sans se fâcher, les réfutations, lors qu'on veut avoir le droit de réfuter les autres. A l'égard du reste, en quoi il ne convient pas avec *M. Witsius*, il en laisse le jugement à ceux qui liront les pieces de part & d'autre, & qui pourront examiner les raisons des deux côtez. Elles sont assez claires, pour en porter un jugement solide, si l'on n'a égard qu'à la Verité.

Il n'étoit nullement besoin que *Mr. Vander Waeyen*, qui n'approche ni pour l'érudition, ni pour l'esprit, du Professeur de Leide, reviat à la charge, avec de simples injures, sans rapporter aucune raison, & sans avoir aucun égard à ce qui avoit été écrit, sur les matières. Tout ce que l'on peut remarquer, dans ses préfaces sur les Livres d'*Etienne Rittangelius*, qu'il vient de publier; dans lesquelles il attaque *Mr. L. C.* & dans sa Dissertation du *Logos* de S. Jean, qu'il a écrite contre le même, & dont je parlerai dans la suite; c'est une envie démesurée de le diffamer, & de le rendre odieux à tout le monde; envie fort opposée à l'esprit du Christianisme, qui permet d'attaquer les sentimens, que l'on croit faux, mais qui ordonne d'épargner les personnes. Pour cela,

cela, il faut simplement se servir de raisons, pour détruire ce que l'on croit être erroné ; & s'abstenir d'attribuer des desfeins aux gens qu'ils ne témoignent nulle part, & de tout ce qui peut les rendre odieux , sans détruire leurs sentimens. Il est fâcheux qu'il faille faire des leçons de cette nature à un vieux Théologien ; mais il a tort d'agir, comme s'il ne savoit pas ces principes de la Morale Chrétienne. Pour moi, je ne comprends pas d'où vient ce zele de *M. Vander Waeyen*, ou, pour parler plus simplement, cette colere excessive qu'il témoigne contre Mr. L. C. qui n'a jamais rien écrit de lui, que je sâche, ni eu aucun démêlé avec lui. Si l'a des sentimens qui déplaisent à ce Théologien, qu'il les réfute honêtement, & sans rien falsifier, ni dissimuler. Etant supérieur à Mr. L. C. en raisons, en érudition, en nombre de Disciples, en autorité, en moïens de servir ses amis, de quoi a-t-il peur ? Craindroit-il que ceux qui admirent *Cocceius* ne vinssent à trouver meilleur ce que Mr. L. C. a écrit, que ce que Mr. *Vander Waeyen* enseigne, malgré tout cela ? Si l ne le craint pas, pourquoi se fâcher si violemment, & sonner le tocsin à Franeker, contre un homme qui n'est nullement à craindre ? Il vau-

droit bien mieux agir, avec plus de retenue, car le monde s'imagine, que la colère est une marque qu'on est destitué de raison; parce que ceux qui se sentent supérieurs à cet égard, n'ont pas accoutumé de se fâcher contre ceux dont ils peuvent réduire en poudre les erreurs, en raisonnant contre eux. Ils sont plus prêts à rire des impertinences de ceux qui s'opposent à la Vérité, ou à en avoir pitié; qu'à se fâcher contre des opinions, qu'ils savent bien n'être pas en état de prévaloir, lorsqu'elles sont également destituées de la Raison, & des appuis humains. Mais il faut voir ce que M. *Vander Waeyen* dit en particulier des *Sentimens des Théologiens de Hollande*.

Dans sa préface sur le Livre de *Rittangelius*, intitulé *Libra Veritatis*, pour faire voir qu'il n'est pas lui seul & quelques-uns de ceux de son parti qui sont en colère, contre les Ouvrages de Mr. L. C. il cite Mrs. *Mainus* & *Etzard*, deux Luthériens très-emportez contre tous ceux qui ne sont pas de leur sentiment; & que personne n'oseroit comparer, en aucune manière, avec ceux qui ont soutenu les opinions qu'ils attaquent, je veux dire *Grotius* & *Erasme*; qui ont eu plus de bon sens, de savoir, de piété & de vertu que tous les Professeurs d'Allemagne qui  
res-

resembloit à ceux que j'ai nommez ; & dont les travaux sur l'Ecriture Sainte sont admirez de tout le monde. D'ailleurs si l'on vouloit se servir de la méthode de Mr. Vander Waeyen, il fait bien que les querelles presque perpétuelles, qu'il a eues avec de Théologiens Réformez, lui ont attiré assez de censures de leur part, pour donner lieu de lui rendre la pareille. Une seule Lettre de Mr. *Spanheim*, Professeur à Leide, me fourniroit plus de matière que je n'en voudrois. Mais je n'ai que faire de me servir de cette voie, pour défendre Mr. L. C. qui pour des raisons, que j'ai dites \* en parlant des louanges & des censures, se doit mettre peu en peine du jugement de quelques Lutheriens. Il croit qu'il n'y a qu'à lire leurs Ecrits & les siens, pour les condamner, sans qu'il soit nécessaire qu'il leur fasse aucune réplique. Plus ils témoigneront d'emportement contre lui, plus ils lui diront d'injures, moins il se détournera de ses études, pour répondre à des Livres aussi pitoiables que ceux qu'ils font.

\* Vide  
suprà p. 327.

Mr. *Vander Waeyen* ne peut pas dire que je n'en parle ainsi, que parce que je n'ai pas sujet d'être satisfait d'eux ; puis que lui-même ne daigneroit pas les écouter, sur

l'Ubiquité de la Nature Humaine de Jéſus-Chriſt, ni ſur ſa préſence corporelle dans l'Euchariftie. Voudroit-il bien encore que je les lui citaffe, ſur la Prédeſtination abſoluë ? Il répondroit ſans doute que leur autorité n'eſt d'aucune conſéquence, & il auroit raiſon. Qu'il ſ'abſtienne donc de ſe ſervir de manières de rendre odieux ſon prochain, qu'il ne voudroit pas que l'on emploiat contre lui.

Mr. *Vander Waeyen* a néanmoins choiſi deux Lutheriens, entre les adverſaires de Mr. L. C. pour les croire ſur leur parole, & ajoûter ce qui lui plait à ce qu'ils diſent, comme ſ'il ne falloit que parler pour perſuader. \* Il dit, par exemple, que *quelques unes des Lettres*, qui compoſent les Sentimens de quelques Théologiens de Hollande, *portent le nom d'un certain de Verſé*; mais il n'y a rien de plus faux. Il n'y en a aucune qui porte le nom de qui que ce ſoit, & l'Auteur du Traité de l'Inſpiration (qui n'eſt nullement le Sr. *Aubert de Verſé*, comme je l'ai déjà dit) eſt désigné par la Lettre N. qui n'a aucun rapport avec ſon nom. \* Il n'eſt pas plus véritable que M. L. C. ſ'attribue ce Traité, quoi qu'il ne faſſe pas difficulté de dire qu'il eſt Auteur des Lettres, dans leſquelles il eſt inſéré. U-

ne

\* Pag. 3.  
Diff. de  
vocabulo  
λόγος.

\* End.  
pag.



ne troisiéme fausseté , qu'il y a quelques lignes au dessous, c'est que Mr. L. C. ait dit que le Pentateuque a pû être compilé *par un Sacrificateur de Bethlehem*. Il a parlé de *Bethel*, & non de *Bethlehem*. Mr. *Vander Waeyen* ajoûte, comme par parenthese, que ce *Sacrificateur étoit en effet Idolatre*, comme s'il le savoit, par révélation; & sans marquer que l'Auteur de la conjecture étoit persuadé du contraire, comme il le témoigne clairement au commencement de la VII. Lettre de sa *Défense des Sentimens*, pag 167. En quatriéme lieu, il dit que *par une erreur honteuse, on n'a pas craint d'assurer que les Ouvrages, qui portent le nom de Moïse & d'autres Auteurs inspirez, ont été écrits par ce Sacrificateur*. Il y a en ces paroles une double falsification. Il est faux que Mr. L. C. ait attribué à un Sacrificateur Israélite, mais craignant Dieu, autre chose que le soin d'avoir recueilli les Ecrits de Moïse, & de quelques Histoires plus anciennes, qui composent le Pentateuque; & il est faux de plus qu'il ait dit que ces Ouvrages avoient été écrits, *scripta esse*, par cet homme-là, ce qui signifieroit qu'il en est l'Auteur; car il n'a dit autre chose, sinon qu'il en pouvoit être le Compilateur.

Voila comme Mr. *Vander Waeyen* est fi-

dele à rapporter la conjecture touchant le Compilateur du Pentateuque, pour avoir lieu de la traiter d'*impiété* & de *profaneté* ; sans témoigner nulle part que l'Auteur des *Sentimens* a dit & redit, en l'avançant, que le Pentateuque ne contient rien, qui ne fût approuvé par les Sacrificateurs de Jerusalem, & par tous ceux qui étoient alors attachez au culte du vrai Dieu parmi les Juifs. En supprimant ce que l'on veut, dans un sentiment, & l'exprimant comme on le juge à propos, il est fort aisé de faire d'une conjecture innocente un sentiment *impie* & *profane*. Mr Vander Waeyen doit savoir, s'il lui plaît, que M. L. C. n'estime outre cela pas beaucoup cette conjecture, comme je l'ai déjà dit, & comme il paroît par sa Dissertation Latine concernant *Moïse Auteur du Pentateuque*. Il auroit été de l'équité d'en dire un mot, comme a fait Mr. *Witsius*, qui devoit avoir appris par là à Mr. *Vander Waeyen*, que tout le monde & sur tout un Théologien doit se faire honneur de la sincérité. Ce Professeur de Leyde s'est attiré l'approbation de tout le monde, par cette conduite; & celui de Franeker n'augmentera pas sa réputation, en prenant une route opposée.

S'il

S'il étoit en état de se guerir de ses préjugés, & de juger sans colere des sentimens d'un homme, qu'il a offensé, sans en avoir jamais reçu aucune injure; il n'y auroit qu'à appeller de lui-même pour le jugement qu'il en a fait, à lui-même, & de le prier de relire les Ouvrages, contre lesquels il a tant crié. Il s'appercevroit facilement qu'il a violé & la Charité & la Justice d'une manière peu commune, & qu'il a grand sujet d'en demander pardon à Dieu; que je prie de tout mon cœur de lui pardonner. Il apprendroit encore à ne pas faire des Romans des gens, comme il fait dès le commencement de sa Dissertation; sans penser, qu'étant convaincu évidemment de fictions grossieres, à l'égard des opinions qu'il attribue à Mr. L. C. il deviendrait trop suspect, pour en être crû sur sa parole.

Pour revenir aux Ouvrages de Mr. L. C. il entreprit en 1686. de faire un Journal, à l'imitation de ceux qui se faisoient en divers endroits de l'Europe. Il l'intitula, comme l'on fait, *Bibliothèque Universelle*, & tâcha d'y faire deux choses principalement, que l'on ne voit pas, dans les autres Journaux. L'une est de donner des Extraits plus étendus & plus exacts, à l'égard des Livres de quel-

*De la Bi-  
bliothèque  
Univer-  
selle.*

quelque conséquence , que l'on n'en voit dans les autres Journaux. L'autre est d'y inserer diverses pieces de sa façon, tels que sont un projet de *l'Histoire fabuleuse* , dans le I. Tome, une Explication de *la fable d'Adonis*, dans le III; & de celle de *Cerès*, dans le VI; un *Essai de la Poësie des Hebreux* dans le IX; la *vie d'Eusebe de Cesarée* dans le X; celles de *Cyprien* & de *Prudence*, dans le XII. & celle de *Gregoire de Nazianze* dans le XVIII; les *Mémoires sur l'Histoire du Jansenisme* , dans le XIV. &c.

Il fit les VIII. premiers Volumes, conjointement avec *le Sr. de la Crose*, qui suivit ses avis jusqu'au VIII. Dans le Neuvième, il voulut parler à son goût de quelques Ouvrages, dont Mr. L. C. n'approuva pas les Extraits; de sorte qu'il fut obligé de distinguer ceux qu'il avoit faits de ceux du *Sr. de la Crose*, pour n'avoir pas à en répondre. Il faut aussi dire que ce dernier mit son nom & celui de Mr. L. C. à la tête du IV. Tome, à son insû, & malgré lui; car il avoit toujours souhaité que cet Ouvrage demeurât Anonyme, comme le Journal de Leipzig & la plupart de ceux de Paris. Mais son nom aiant paru une fois, il fallut le laisser dans la suite. Après cela, Mr. L. C. fit seul le

le X. Tome, & le Sr. de la Crose le XI. comme on le peut voir par les Préfaces. Le reste, jusqu'au XIX. Tome inclusive-ment, est de Mr. L. C. excepté le XIII.

Il étoit nécessaire d'entrer dans ce détail, non seulement pour faire voir que Mr. L. C. emploie tout autrement son temps, que ceux qui perdent le leur à composer des libelles; mais parce qu'il est arrivé que quelques personnes, n'y ayant pas pris garde, lui ont attribué un Tome, auquel il n'a eu aucune part. Le premier, qui a commis cette faute, est Mr. *Meibom*, dans ses Additions à un livre de *Valentin Henri Vogler*, intitulé, *Introductio Universalis in Notitiam cujuscunque generis bonorum Scriptorum* &c. Dans ses Additions sur la pag. 29 en parlant des Journaux, il se plaint du jugement qu'il dit que Mr. L. C. a fait, de son Recueil des *Ecrivains sur l'Histoire Germanique*, dans le X. Tome de la *Bibliothèque Universelle*. Il est vrai que Mr. L. C. a fait le X. Tome de cet Ouvrage, mais il n'est pas vrai qu'il y ait parlé du Recueil de Mr. *Meibom*, qu'il n'a même jamais feuilleté. Mr. *Meibom* a voulu dire le Tome XI. où il y en a un long Extrait; mais ce Tome ayant été fait par le Sr. de la Crose, comme on le peut voir par la Dédicace; il n'étoit pas

pas juste de l'attribuer à Mr. L. C. qui n'y a eu aucune part. On a déjà reproché cette injustice, d'une manière douce & obligeante, à Mr. *Meibom* dans la 2<sup>e</sup> Partie du Tome XXII. de la *Bibliothèque Universelle* Art. V. & on vient de renouveler ces reproches, dans les *Nouvelles de la République des Lettres*, du Mois de Mai 1699. parce qu'on n'a point appris que M. *Meibom* se soit retracté, comme l'équité le demandoit, & que d'autres ont abusé depuis peu de l'injustice qu'il a faite. C'est à lui à y pourvoir, s'il lui plaît, sans quoi on aura raison de croire qu'il a pris plaisir à commettre cette injustice, & de penser de lui ce qu'on doit penser d'un homme, qui commet exprès de semblables fautes, & de le publier dans l'occasion. S'il n'avoit fait qu'attribuer ce Volume à Mr. L. C. sans se plaindre de lui, on pourroit dire que c'est une faute de mémoire, & la laisser passer; mais on ne peut pas dissimuler cette injure, à cause des plaintes injustes, qu'il fait de Mr. L. C. sur un fondement si faux.

Après Mr. *Meibom*, on a vû commettre la même faute aux Journalistes de Leipzig, à la fin des Actes du Mois de Juin 1691. Mr. *Juncker* a copié aussi cette bévue dans son *Traité des Journaux*, publié

blié à Leipzig, vers le même temps. On ne peut pas se taire ici sur une coutume, que les Journalistes de Leipzig ont affecté de suivre, à l'égard de Mr. L. C. & de plusieurs autres. C'est que si un Auteur en colère a dit quelque chose d'injurieux, on de desobligeant de lui, ils n'ont point manqué de le remarquer; comme si le but d'un Journal étoit de conserver la mémoire des injures, que ceux qui les ont dites ont bien souvent honte d'avoir laissé échapper. Néanmoins si c'est à dessein de décrier les livres pleins d'injures, & d'en donner du dégoût au Lecteur, par cet odieux échantillon, ces Messieurs ne font pas mal de relever ces endroits; mais, si c'est, parce qu'ils les trouvent beaux, ou qu'ils jugent qu'ils sont importants à la matière, ou parce qu'ils entrent dans la passion de l'Auteur, on ne les sauroit trop blâmer. C'est sur quoi, ils pourront éclaircir le Public, quand il leur plaira, pour ne pas donner lieu de les soupçonner de rien de défavantageux.

Mr. Cave, Chanoine de Windsor, a crû trouver un bel endroit dans Mr. Meibom, contre Mr. L. C. puis qu'il vient de l'insérer dans sa Dissertation touchant l'*Arianisme* d'Eusebe, dans la supposition que Mr. L. C. en son Tome X, avoit censuré

suré le Recueil des Auteurs *Rerum Germanicarum*. En quoi Mr. Cave a commis une double faute, dont l'une consiste dans l'approbation de l'injustice de Mr. Meibom; & l'autre dans la pensée, qu'il a eu de faire tort à la réputation de Mr. L.C. par le jugement de cet Auteur; qui, s'il est honnête homme, ne peut pas se dispenser de lui faire réparation au plutôt, dans le Journal de Leipzig, ou ailleurs.

Un cinquième Auteur a fait aussi la même faute. C'est l'Auteur des Remarques sur la *Confession de Sancy*, qui viennent d'être imprimées à Amsterdam. On peut voir ces Remarques sur le Chap. II. On ne peut pas dire que le Sr. de la Crose, étant moins connu, on attribuoit tout cet Ouvrage à Mr. L.C. puisque le nom du premier est dans tous les Volumes qu'il a aidé à faire, excepté dans les trois premiers, qui sont sans nom, & sous la dédicace du Tome XI. dont il s'agit. Quand on veut censurer, il faut au moins prendre garde à qui l'on adresse sa censure; pour ne pas faire souffrir l'innocent au lieu du coupable.

Entre ceux qui se sont plaints injustement de la Bibliothèque, il faut aussi compter Mr. Poiret, Sectateur d'Antoinette Bourignon; qui irrité d'une très-petite rail-



raillerie \* contre son *Economie Divine*, \* Dans le  
s'est emporté extraordinairement contre T. V. de la  
Mr. L. C. non seulement dans un Extrait Bibl.  
opposé qu'il fit mettre dans la *République  
des Lettres* en 1687. mais encore quelques  
années après, dans une longue Lettre  
pleine de fiel & de malice, qu'il publia  
en 1692. à la fin de son *Livre de Erudi-  
tione solida* &c. sans en avertir le Librai-  
re, qui en témoigna beaucoup de chagrin.  
Mr. L. C. n'a pas crû y devoir répondre,  
parce que les visions de Mr. *Poiret* sont si  
connues, qu'il est hors d'état, depuis long-  
temps, de nuire à personne; quoi que  
dans cette Lettre, il n'épargne rien pour  
diffamer M. L. C. Si ce dernier a eu quel-  
que tort, dans cette affaire, c'est de s'être  
contenté de railler légèrement un Ou-  
vrage, qui méritoit une très-forte censu-  
re; parce qu'il tourne la Religion en ri-  
dicule, dès le commencement jusqu'à la  
fin, en la changeant en un pur fanatisme.  
M. *Poiret* s'imagine que toutes les sottises  
des mystiques, & toutes les chimères qu'il  
lui plaît d'y ajouter doivent passer pour  
des Oracles, au lieu qu'il devroit rougir  
du métier qu'il fait, depuis longtemps,  
de tâcher de séduire les simples, par les  
spiritualitez ridicules qu'il publie. L'air  
fanatique des Mystiques ne trompe que

ceux qui sont tout disposez à se tromper eux-mêmes , & à prendre pour Religion des imaginations creuses , au lieu des bonnes mœurs, fondées sur l'esperance d'une autre vie , que l'Evangile nous propose. Mais pour ceux qui savent de quelle importance est l'amour du prochain, ils n'ont garde de se laisser surprendre par la dévotion extatique de Mr. Poiret, qui se trouve compatible avec la plus noire malice. Une marque insigne de sa mauvaise foi , c'est le soin qu'il prend de faire l'Apologie de S. *Augustin* , des sentimens de qui il est lui même infiniment éloigné, à l'égard de la prédestination absolue & de la grace irrésistible, seulement pour tâcher de rendre odieux Mr. L. C. s'il pouvoit. Telle est encore l'explication qu'il donne à la Lettre de ce Pere à *Vincent* , dans laquelle il prétend qu'il n'a pas enseigné que la persécution est permise ; comme si personne n'avoit les Oeuvres de S. *Augustin* , pour la lire. Si Mr. *Poiret* ne veut pas étudier la Critique, qu'il feint de mépriser , il ne doit pas se mêler de parler de ce qu'il n'entend pas. Il trouvera cette Censure un peu rude, mais il ne peut pas disconvenir qu'il ne se la soit justement attirée ; & il ne doit pas s'imaginer, que l'on veuille entrer en

en lice avec lui. Il ne cherche qu'à faire des querelles, pour exciter, s'il peut, du bruit dans le monde, & faire vendre ses livres, que personne ne lit. Mais M. L. C. ne lui donnera pas lieu d'en faire beaucoup. Il consent que si quelqu'un a assez de temps à perdre, pour lire sa Lettre, il en juge en la comparant à ce que Mr. *Poiret* attaque, sans autre réplique.

EN travaillant à la *Bibliothèque Universelle* Mr. L. C. trouva le temps de traduire en Latin les derniers livres de l'Histoire Philosophique de *Thomas Stanley*, qui comprennent l'histoire de la Philosophie des Orientaux, & dont il avoit donné un Extrait dans le Tome VII. qui avoit plû à plusieurs personnes. Il publia cet Ouvrage en 1690.

Après avoir quitté le peinible travail de la *Bibliothèque Universelle*, il s'appliqua à son Commentaire sur le Pentateuque, comme je le dirai dans la suite; & cependant il publia en 1692. une *Logique*, une *Ontologie* & une *Pneumatologie*, qui ont été ensuite réimprimées en 1697. Il avoit dédié la *Logique* à feu Mr. *Boyle*, mais celui qui s'étoit chargé de lui en porter un exemplaire, aiant trop tardé en chemin, il ne put le lui offrir, Mr. *Boyle* étant mort au mois de Janvier de l'an 1692.

C'est ce qui lui a fait changer la dédicace , dans la seconde Edition , qui est adressée à Mr. *Locke* , à qui l'*Ontologie* & la *Pneumatologie* avoient été dédiées. La seconde édition est incomparablement meilleure , que la première ; sur tout pour le stile , que l'Auteur a beaucoup retouché. Il y a à la fin de la Logique une Dissertation de *l'argument Theologique tiré de la haine* , que les Théologiens emportez devroient lire & relire , pour se corriger de la mauvaise coutume qu'ils ont de rendre odieux , par des artifices honteux , les personnes qui n'adorent pas leurs décisions , & les sentimens qu'ils ne peuvent pas réfuter solidement.

Pour rendre complet son Cours de Philosophie , il composa peu de temps après une *Physique* , qu'il publia en 1695. & qui a été rimprimée deux ans après , en deux Tomes *in 8.* de sorte que toutes ses Oeuvres Philosophiques sont comprises en 4. Tomes.

Pendant que je suis sur ce sujet , il ne fera pas hors de propos de défendre la manière dont Mr. L. C. prouve l'immortalité de l'ame. Comme il croit que l'essence ne nous en est pas assez connue ; il juge qu'on ne peut pas prouver son immortalité , par des raisons tirées de sa nature,

ture, mais qu'il faut se servir des preuves que l'on a de la bonté divine, qui n'a créé les hommes, que pour les rendre éternellement heureux. Quelques personnes ont crû, que c'étoit diminuer la certitude de l'immortalité de l'ame; comme si l'on devoit faire passer des preuves foibles, pour de bonnes raisons, à cause de l'interêt que nous y avons; & comme si les preuves, que l'on a de la bonté divine, étoient douteuses. Quand même nous n'en aurions aucune preuve que celles, que la Révélation nous en donne, il me semble qu'elles devroient satisfaire ceux qui sont convaincus de la divinité de la Révélation. Un savant Théologien d'Angleterre \* aiant objecté à un homme d'esprit, qu'il diminuoit la force des raisons, qui nous persuadent l'immortalité de l'ame, en disant qu'on ne peut pas en démontrer l'immaterialité; il lui a répondu une chose, qui peut aussi servir de réponse à ceux qui ont censuré la *Pneumatologie* de Mr. L. C. J'en mettrai ici le sens en François, parce qu'il n'y a pas d'apparence que l'on traduise jamais les Livres éristiques de ces deux habiles hommes. „ L'accusation, dit M. Locke, que vous me faites de rendre moins „ croiable l'immortalité de l'Ame & la

\* 3. Replique de M. Locke à M. Stillingfleet, p. 418.

„Résurrection du corps est fondée sur  
„cette proposition, que l'immaterialité  
„de l'ame ne peut pas être démontrée  
„par la Raison. Ainsi le fonds de vôtre  
„raisonnement revient à ceci : que la  
„Révélation divine devient moins croia-  
„ble, dans tous les articles qu'elle pro-  
„pose, à proportion que la Raison hu-  
„maine est moins en état de la soutenir.  
„Selon vous, Dieu promet-il quelque  
„chose au genre humain, qu'il veut que  
„l'on croie ? Sa promesse devient croia-  
„ble, si la Raison peut démontrer qu'el-  
„le est vraie, indépendemment de l'au-  
„torité de celui qui la propose. Mais  
„si la Raison ne le peut pas démontrer,  
„cette promesse devient moins croiable.  
„Cela veut dire que la fidélité de Dieu  
„n'est pas un fondement assez ferme &  
„assez sûr, pour s'y reposer, sans le  
„concours du témoignage de la Raison ;  
„& que Dieu n'est pas croiable sur sa pa-  
„role ( ce qui soit dit sans blasphème ) à  
„moins que ce qu'il révèle ne soit en  
„soi-même si croiable, qu'on en puisse  
„être persuadé sans révélation. Je n'au-  
„rois pas crû pouvoir trouver cela, dans  
„un Livre fait pour défendre le mystère  
„de la S. Trinité.

„Vous dites que vous ne doutez pas  
„que

„ que Dieu ne puisse donner l'Immortalité à une substance matérielle ; mais  
 „ vous croiez que l'évidence de l'Immortalité diminue beaucoup , lors qu'on la  
 „ fait dépendre entièrement de la volonté de Dieu , qui rend immortelle une  
 „ substance , qui ne l'est pas d'elle-même. Je réponds à cela , qu'encore que  
 „ l'on ne puisse pas montrer que l'Ame  
 „ est immatérielle , cela ne diminue nullement l'évidence de son Immortalité ,  
 „ si Dieu l'a révélée , parce que la fidélité de Dieu est une démonstration de  
 „ la vérité de tout ce qu'il révèle ; & que  
 „ le manquement d'une autre démonstration ne rend pas douteuse une proposition démontrée. Car où il y a une démonstration claire , il y a autant d'évidence qu'une vérité , qui n'est pas évidente d'elle-même , en peut avoir.

„ Vous voulez prouver que l'Ame ne  
 „ peut pas être matérielle , parce que si  
 „ cela étoit , l'évidence des preuves de son  
 „ Immortalité diminueroit beaucoup ;  
 „ c'est à dire , qu'après la Révélation divine , il n'est pas si croiable qu'une substance matérielle puisse être immortelle , qu'une substance immatérielle ; ou ,  
 „ ce qui est tout un , que Dieu n'est pas  
 „ si digne de foi , quand il déclare qu'u-

„ne substance materielle jouira de l'Im-  
 „mortalité, que lors qu'il dit la même  
 „chose d'une substance immaterielle ;  
 „parce qu'on ne la peut pas démontrer  
 „par la Raison.

„Examinons un peu davantage cette  
 „maxime. Dieu a révélé qu'après la  
 „résurrection les corps des hommes vi-  
 „vront éternellement, aussi bien que leurs  
 „ames. Croiez-vous la vie éternelle de  
 „l'un, plutôt que de l'autre ; parce que  
 „vous pouvez prouver l'immortalité de  
 „l'un par la Raison, & non pas celle de  
 „l'autre ? Ceux qui reçoivent la Révé-  
 „lation divine, peuvent-ils juger cette  
 „proposition moins croiable ; que les  
 „corps des hommes vivront éternelle-  
 „ment, après la résurrection ; que la  
 „même proposition appliquée à l'Ame ?  
 „si cela est, il faudra consulter la Rai-  
 „son, pour savoir jusqu'où l'on en doit  
 „croire Dieu ; & son témoignage tirera  
 „toute sa force de l'évidence de la Rai-  
 „son ; ce qui est déclarer que la Révéla-  
 „tion n'est point croiable, dans les ve-  
 „ritez surnaturelles, où l'évidence de la  
 „Raison lui manque.

Si ceux qui ont censuré ce que Mr. L.  
 C. a dit de l'immortalité de l'ame, font  
 réflexion sur ces judicieuses remarques,  
 ils



ils verront que leur censure étoit très-mal fondée. Au reste, tous ceux qui liront ces quatre petits volumes de Philosophie, s'appercevront facilement qu'outre le but général que l'on a accoutumé de se proposer dans cette sorte d'Ouvrages; l'Auteur a tâché de rendre fructueuse l'étude de la Philosophie, en faisant application de ses principes aux dogmes les plus relevez de la Théologie; autant qu'ils peuvent avoir de liaison, les uns avec les autres. En mille endroits, il fait voir la source de diverses erreurs de la Théologie Scholastique, nées d'une mauvaise Philosophie; & quelquefois aussi les erreurs, qu'une fausse Theologie a introduites dans la Philosophie; car ces deux Sciences, se sont souvent gâtées l'une l'autre. Il jette ailleurs des fondemens inébranlables, pour s'assurer de la verité de la Religion Chrétienne. Dans sa *Pneumatologie*, il prouve qu'il y a un Dieu, & tous ses attributs, autant qu'on le peut faire par la seule Raison. En quoi l'on peut remarquer quels sont les fondemens de la Religion naturelle, sur laquelle la Religion Chrétienne est bâtie.

Dans ces Ouvrages, Mr. L. C. fait paroître beaucoup d'estime pour *Descartes*, dont il suit les principes généraux; mais

il s'éloigne souvent de ses conjectures particulieres, qu'il réfute par des raisons, ou par des experiences. Souvent aussi, dans la *Pneumatologie* & dans la *Physique*, il déclare qu'il ne propose que des conjectures, qui pourroient être fausses, & il dit assez fréquemment qu'il faut suspendre son jugement. Par tout, il distingue avec soin ce qui se peut démontrer, de ce qui est incertain. Outre que le respect que l'on doit avoir pour la Verité en général & la sincerité philosophique demandent que l'on en use constamment ainsi, ceux qui sont dans cette disposition d'esprit sont bien plus convaincus, que les autres, de la petitesse de nos connoissances; ils ont des sentimens plus modestes d'eux mêmes, & ils souffrent bien plus facilement qu'on les contredise. Au contraire, ceux qui ne distinguent pas assez ce qui est douteux de ce qui est certain, s'imaginent de savoir beaucoup plus qu'ils ne savent & fiers de leurs prétendues connoissances, ils soutiennent, avec une égale hardiesse, les choses du monde les plus incertaines & ce dont on est le plus assuré. De là naissent une infinité de disputes emportées sur des choses, que personne ne fait, où l'on se trompe peut-être des deux côtez; & de là viennent

nent encore tous les malheurs, qui accompagnent les longues disputes. Ceux qui sont accoutumés à distinguer leurs conjectures, de ce qu'ils peuvent prouver, sont beaucoup plus en état de parvenir à la connoissance solide & assurée de la Verité; que ceux qui croient savoir ce qu'ils ne savent point, & qui ne cherchent plus ce qu'ils s'imaginent avoir déjà trouvé. En substituant la connoissance imaginaire à la réelle, on se repaît de phantômes, au lieu de réalitez; & comme l'on a embrassé hardiment ce qui n'avoit qu'une légère vraisemblance: on a peur au contraire d'être trompé, par des démonstrations, & on les fuit, avec le même soin, que l'on doit fuir le mensonge. Mais quand on ne croit pas savoir ce qu'on ne fait point, & qu'on ne s'entête nullement de sa haute capacité; on est prêt de recevoir la Verité, de quelque côté qu'elle se présente.

Ce qui me surprend le plus, dans l'entêtement de certaines gens, c'est qu'ils parlent comme s'ils étoient persuadés que la Verité ne dépend pas tant des choses mêmes, que de la manière, dont on la soutient. On diroit qu'ils croient qu'en défendant fortement une opinion, elle acquiert par là une plus grande certitude, & enfin devient véritable. Si nous accordions, dis-

sent.

sent-ils, que telle chose fût vraie, il faudroit abandonner nos principes. Il la faut donc combattre, sans se mettre en peine si elle est veritable, ou non, & ne reculer jamais; comme celui, qui ne pouvant plus rien repliquer aux objections qu'on lui faisoit contre son sentiment, s'écria en colère: *si cela n'est pas vrai, il le doit être.*

*Du Dictionnaire de Morery.*

§. MAIS pour revenir aux occupations de Mr. L. C. dans le même temps que ses Oeuvres philosophiques ont été composées, imprimées pour la première fois & rimprimées, il a été embarrassé d'une revision qui lui a donné beaucoup de peine & de dégoût. Quelques Libraires ayant envie d'imprimer en Hollande le Dictionnaire de *Morery*, lui proposerent en 1689. de revoir ce Dictionnaire; ce qu'il entreprit, dans la pensée que cet ouvrage ayant déjà été imprimé cinq fois en France, il n'y auroit pas grand' chose à rectifier; mais s'étant engagé dans ce travail, il s'apperçut bientôt qu'il avoit eu meilleure opinion du Sr. Morery, qu'il ne méritoit. Il vit un peu trop tard, que la revision de cet Ouvrage seroit peñible, de peu d'honneur, & d'encore moins de profit; il fallut achever ce qu'il avoit commencé. On peut voir ce qu'il en dit, & dans le XIV, Tome de la *Bibliothèque*

*thèque Universelle*, & dans la Préface qu'il y a au devant des Editions de Hollande. Il a ôté, en trois revisions, un nombre prodigieux de fautes, sur tout dans les articles qui regardent l'histoire ancienne, & à force de le feuilleter & de l'examiner, ils'est apperçu que le Sr. *Morery* avoit eu si peu de savoir & d'exactitude, qu'on ne peut se fier de rien en lui. Mais pour l'examiner regulierement, & dans tous les articles, il faudroit avoir presque tous les livres dont il s'est servi, & y employer un temps, qui suffiroit pour en refaire un nouveau. Ainsi on a été obligé de laisser sans examen une infinité de choses, faute d'avoir les livres & le temps nécessaires; outre qu'à dire la verité, il y a un très-grand nombre d'articles, qui ne méritent pas d'employer le temps d'un homme, qui peut faire quelque chose de meilleur. A quoi serviroit-il d'aller rechercher avec peine ce qui concerne la personne, ou les Ecrits d'une infinité de méchans Auteurs, dont il parle? C'étoit à celui, qui commençoit cet Ouvrage. à être exact, puis qu'il avoit fait l'entreprise. Cependant il s'en est fait, \* trois éditions en Hollande, depuis l'an 1690. jusqu'à l'an 1698. & il s'en est débité

près

\* Il y en a une quatrième sous la presse, cette année 1701.

près de sept mille exemplaires; ce qui n'étoit peut-être jamais arrivé à un Livre de cette grosseur. C'est en effet un Livre nécessaire à une infinité de gens, qui ne sont pas en état d'avoir une *Bibliothèque*, ni de puiser dans les sources, & qui se contentent d'une connoissance générale des choses. La dernière Edition de Hollande est beaucoup plus exacte que les autres, mais il n'est pas absolument vrai, que le *Public* puisse s'y fier à présent, comme les Libraires l'ont fait mettre dans l'avertissement de cette VIII. Edition, à l'insu de Mr. L. C. On s'y peut mieux fier à la vérité qu'aux précédentes; mais si l'on avoit besoin de savoir quelque chose avec exactitude, on feroit fort mal de ne recourir pas aux Originaux. J'apprens qu'il en va paroître une nouvelle † Edition à Paris (en 1699.) & je ne doute pas qu'on n'y puisse avoir encore corrigé bien des fautes, dans les articles modernes; parce qu'à Paris on est fourni de tous les Livres nécessaires pour cela, dont on ne sauroit trouver la dixième partie en Hollande, où ces Livres ne sont pas de grands cours.

*Du Pen-  
satenque.*

Mr. L. C. aiant tourné ses études principalement du côté de l'Ecriture Sainte, il y avoit long-temps qu'il avoit dessein

† Voyez ce qu'on en a dit dans les *Nouvelles de la Rep. des Lettres*, Mois de Février 1700.

sein de travailler sur le Vieux Testament, mais n'ayant pas été maître de son temps, ni de ses occupations, il ne put s'y appliquer qu'en quittant la *Bibliothèque Universelle*. Pour donner une idée de son dessein, il fit imprimer en 1690. dans une feuille in 4. le Prophete *Abdias* de sa traduction, avec une paraphrase, & un Commentaire Critique. Il distribua cet Essai à ses amis, & l'envoia de toutes parts, pour apprendre quels étoient les sentimens du Public, sur une semblable entreprise; & les ayant trouvé favorables, il s'engagea volontiers à ce travail; qui, quoi que très-grand, ne lui fit pas peur à cause que ç'avoit toujours été là sa plus agréable étude, & qu'en cas qu'il y pût réussir, il croioit que l'utilité que le Public en retireroit surpasseroit de beaucoup sa peine.

Il fit donc imprimer la Genese en 1693. avec une Paraphrase suivie & un Commentaire critique, de même qu'*Abdias*. Comme il regardoit ce travail, comme un Ouvrage, qui n'étoit pas pour quelque petite partie des Chrétiens, mais pour tous ceux qui s'attachent à l'étude de l'Ecriture Sainte; il n'y mêla aucune controverse, & ne s'appliqua qu'à rechercher le sens littéral; sans en tirer de conséquences Théologiques, qui pussent choquer au-

aucune Société Chrétienne. Il chercha la Vérité, avec aussi peu de préjugés, que s'il eût été le premier, qui eût entrepris un semblable travail. Aussi comme il se trouva conforme aux sentimens des plus habiles Interpretes, pour le gros des matieres; il lui sembla qu'il avoit découvert quantité de choses, que les autres n'avoient pas vûës, soit à l'égard des choses mêmes, soit à l'égard de la manière de les prouver. Cet Ouvrage fut aussi fort bien reçu du Public, comme il le reconnut non seulement par le débit, mais par l'approbation de plusieurs habiles gens.

Mais comme il y a toujours des gens, qui n'étant capables de rien produire de bon d'eux-mêmes, se croient néanmoins très-capables de décider de l'estime qu'on doit faire des Ouvrages d'autrui; il y eut des Théologiens, dont l'envie & la malice éclatterent bien-tôt contre lui. S'il avoit fait une mauvaise rapsodie des Interpretes, qui avoient écrit avant lui; peut-être l'auroient-ils estimé, ou au moins laissé en paix sans en dire ni bien, ni mal. Mais quiconque essaie de leur apprendre quelque chose de nouveau, & de faire mieux que les autres, est infailliblement exposé à leur colere. Quelque Théologien de cet humeur eût soin d'enflam-



flammer contre lui *Mr. Kidder*, Evêque de Bath & Wels en Angleterre, qui a fait des notes Angloises sur le Pentateuque, qui ont paru en 1694. Ce savant homme prévenu par un homme, dont il ne se défioit pas, contre *Mr. L. C.* parla assez de sobligement de lui, parce qu'il reconnoissoit que quelques passages du Pentateuque ne sont pas de Moïse, quoi que *Mrs. Huet & Wisfius* & plusieurs autres n'aient pas fait difficulté de reconnoître de semblables additions, qui sont visibles. Mais *Mr. L. C.* s'étant adressé à lui même, par une Lettre de plaintes, il en reçut une réponse plus obligeante; comme il l'a dit dans une Préface, qui est au devant de l'Exode. Il connut par là que des gens, qui ont sujet de se louer de lui, & qui ne desapprouvent pas même ses sentimens, lui avoient rendu de mauvais offices auprès de ce Prélat.

*M. Edzard* Professeur en Philosophie à Wittemberg, Academie d'où l'on ne doit attendre rien de raisonnable, ni de modéré, pendant que l'esprit de *Calovius* y regnera, a écrit une Dissertation fort aigre contre une explication que *Mr. L. C.* a donné de la Prophetie du *Schilo*; sans rien assurer, à cause de l'obscurité du passage.

Mais le Docteur Allemand, qui ne

trouve de difficulté en rien, a fait un recueil indigeste de choses très-communes, & d'injures qui lui sont particulières; sans se mettre aucunement en peine de raisonner conséquemment, ni d'entendre celui qu'il critique, à dessein de le rendre odieux, comme s'il favorisoit les Juifs. Il s'imagine qu'en criant, comme un porte-faix, contre M. L. C. il fera croire au monde que le blanc est noir, & qu'à force d'affurer que ce qui est obscur est clair, il le deviendra en effet. Qu'on lise l'explication de Mr. L. C. & qu'on la compare avec le livre du Docteur Lutherien; après quoi l'on peut prononcer. Il n'a point peur que les raisonnemens de Mr. *Etzard*, & tout le zèle aveugle, qui l'échauffe, lui fasse aucun tort; & il ne se détournera point de ses études, pour lui répondre. Autrement tous les Ecoliers des Academies d'Allemagne entreprendroient de rompre une lance avec lui, en copiant seulement quelque méchant lieu commun, ou quelque maigre commentaire, & en l'affaisonnant de grossières injures. Si ceux qui méprisent *Grotius*, & qui estiment *Calovius*, ne trouvent pas les Ouvrages de Mr. L. C. à leur goût; il n'a pas plus de sujet de s'en étonner qu'eux, lors qu'ils lisent dans ses

Ecrits

Ecrits les loüanges de *Grotius*, sans y voir jamais aucune marque d'estime pour les Livres de *Calévin*, & de ceux qui l'imitent.

*Qui Bavium non odit amet tua carmina  
Mavi.*

Il falloit donner cet avertissement aux Etudians Allemands, afin qu'ils ne croient pas, qu'il est en leur pouvoir de troubler le repos de Mr. L. C. par leurs libelles, lors qu'il leur plaira; & d'acquiescer de la réputation, en l'obligeant de leur répondre.

Mr. *Vander Waeyen* s'est voulu aussi signaler, en attaquant la Genese de Mr. L. C. dans de certaines Disputes de Théologie, soutenues dans l'Academie de Franeker, auxquelles Mr. L. C. ne voulut rien répondre; parce que la manière, dont ce Théologien s'y prenoit, ne sentoit nullement un homme, qui eût aucun amour pour la Verité. Il trouvoit, par exemple, fort étrange que Mr. L. C. eût dit que les trois hommes, qui apparurent à Abraham, & dont il est parlé au Chap. XVIII. étoient trois Anges, quoi que Mr. L. C. n'eût fait en cela que suivre le sentiment de S. *Augustin*, qu'il a cité dans sa note. Il accusoit même Mr. L. C. de mauvaise foi, ce qui est malhonête, & ab-

surde, en toute manière. Car enfin on ne peut soupçonner de mauvaise foi, que ceux qui soutiennent quelque sentiment ridicule, sur tout lors qu'ils y gagnent quelque chose; au lieu qu'en cette occasion tout autre sentiment est tout à fait insoutenable, & qu'il savoit très-bien que Mr. L.C. ne faisoit par là sa cour à personne.

Mr. *Vander Waeyen* en revient encore à la charge, dans sa Dissertation, sur le *Logos*, & attaque dès le commencement divers endroits du Commentaire sur les autres livres de Moïse; mais comme ce n'est qu'en passant, & seulement pour tâcher de le rendre odieux, la meilleure réponse qu'on y peut faire c'est de prier le Lecteur de lire ces passages dans l'Original, & d'y faire quelque attention, en cas qu'il veuille juger du procès que Mr. *Vander Waeyen* Intente ici à Mr. L. C. Pour peu qu'il ait de justice & de bon goût, il verra facilement lequel des deux a tort.

Mr. *Vander Waeyen* ici & ailleurs accuse perpétuellement Mr. L. C. de favoriser les Sociniens, à qui il n'a pas plus pensé, en écrivant sur le Pentateuque, que s'il n'y en avoit jamais eu au monde. Si les Sociniens disent vrai, en quelque chose, & que quelcun le dise après eux, est-ce un crime & s'ensuit-il qu'on est de tous  
leurs

leurs sentimens, à cause de cela? Que diroit-il, s'il favoit que Mr. L. C. a fort peu lû des Ecrits de ces gens-là, qu'il les consulte très-rarement, & qu'il n'a jamais rien lû d'eux concernant les types; ce qui est la matière, sur laquelle il l'accuse de les favoriser? Au moins il ne pourroit pas l'accuser d'imiter les Sociniens. Mais c'est aujourd'hui l'usage de quelques Théologiens Protestans, de traiter de Socinianisme tout ce qu'ils veulent rendre odieux; comme en Espagne & en Italie on traite de Calvinisme ou de Lutheranisme les opinions, pour lesquelles on veut rendre suspects ceux que l'on n'aime pas. C'est ce qu'on appelle *argumentum Theologicum ex Invidia ductum*; donner un nom odieux à quelque chose, afin de le faire condamner, sans l'entendre. Mr. L. C. n'est nullement Socinien, mais il n'est pas juste qu'on l'oblige de faire une confession de Foi, sur ce que les Sociniens croient, toutes les fois qu'il prendra fantaisie à quelque Théologien de l'injurier, & de lui faire querelle sur des questions de nulle importance, comme fait Mr. *Vander Waeyen*.

P E N D A N T que l'on imprimoit *Des notes* le Commentaire de Mr. L. C. sur les qua-*sur S.* tre derniers livres de Moïse, au commen-*Jean.*

\*Voiez la  
préface de  
l'Ed. in 8.

cement de l'année 1695. \* il eut une occasion de publier ses pensées sur le commencement de S. Jean; comme il le fit, d'autant plus volontiers que quelques malhonêtes gens prenoient plaisir à le confondre avec un certain Mr. *Clark*, Anglois, qui favorisoit les Sociniens; dont quelques-uns avoient écrit en Anglois de l'Evangile de S. Jean, d'une manière à faire croire, qu'ils doutoient de son autorité. Ce Mr. *Clark* a publié un livre intitulé *Ante-Nicenisimus*, en 1694 & est mort quelque tems après. Si vous joignez ce que je viens de dire avec la Préface des Notes sur le commencement de S. Jean, vous saurez pourquoi Mr. L. C. publia alors ce petit Livre.

Mr. *Benoît*, Ministre à Delft, trouva à propos de le critiquer, dans une Dissertation imprimée à Rotterdam en 1696. Mr. L. C. n'y répondit rien & n'a pas dessein d'y rien répondre, pour la même raison, qui l'a empêché de répondre à bien d'autres; je veux dire parce qu'il croioit que le Lecteur pouvoit juger de cette querelle, en comparant les deux Ecrits, sans qu'il fût besoin d'y répliquer. Je ne sais si cela a fâché M. *Benoît*, qui souhaitoit que son livre fit du bruit, mais il a trouvé à propos d'attaquer longtemps après, sur

sur quelque autre chose, Mr. L. C. dans les libelles qu'il a faits, contre Mrs. *Jaquelot* & *Le Vasser*, quoi que Mr. L. C. n'eût aucune part à cette querelle, & que ce que l'on attaque n'ait aucun rapport avec les choses dont il s'agit. Mr. *Benoît*, croioit que Mr. L. C. courroit incessamment aux armes, & feroit ainsi valoir sa Dissertation que personne n'achetoit. Il s'est trompé, & Mr. L. C. ne s'est pas plus ému de ses libelles, que de sa Dissertation, & il a plusieurs raisons de *prudence* & de *mépris* pour ces sortes de disputes, qui l'ont empêché de rien répliquer. La première est qu'il ne sert de rien de faire des livres, pour expliquer ce que tout le monde entend. Mr. *Benoît* parle à la vérité, comme s'il ne l'entendait pas; mais qu'il relise l'endroit, qu'il a attaqué, & il se répondra à lui-même. Pour les autres, tous ceux qui savent le Latin n'ont qu'à faire la même chose. La seconde c'est que l'indignation de la plupart des François Réfugiés même, contre les libelles de M. *Benoît*, & l'accommodement honteux, auquel il a été obligé de venir, après avoir sonné le tocsin, sur deux de ses Confrères, doivent l'avoir assez humilié, sans qu'il faille que d'autres s'en mêlent. Il

devroit penser, au lieu d'attaquer ceux qui ne lui disent mot, à satisfaire les plaintes, que font d'honnêtes gens de ses Compatriotes de son Histoire, qu'ils accusent publiquement de mauvaise foi, & que bien des gens jugent plus propre à diffamer le parti, qu'à lui faire honneur. Il ne fera pas cesser leurs plaintes, en criant à l'Hérétique; au contraire il fera peut-être déterrer des discours, qu'il a faits il y a quelques années à des personnes illustres, qui se souviennent bien, qu'il faisoit tout autrement le modéré qu'à présent. C'est de quoi M. L. C. se rapporte à sa conscience, qui ne peut pas manquer de lui rendre justice, sans qu'il soit besoin qu'il lui fasse aucune réponse; d'autant plus que, comme je l'ai dit, les coups que M. Benoît a voulu porter à d'autres, dans ses libelles, sont retombés sur lui-même.

Mr. *Vander Waeyen* a publié l'année suivante 1697. la Dissertation du *Logos*, dont j'ai déjà touché divers endroits, & pour la faire mieux acheter y a joint un Livre d'*Etienne Rittangelius*, qui avoit été Juif, & qui s'étoit fait Chrétien, dans lequel il tâche de prouver que les Paraphrastes Chaldéens ont entendu les mots de parole de Dieu, comme S. Jean. Je ne le  
croi



croi pas, & *Rittangelius* me paroît fort mal réfuter son adverfaire; mais ce n'est pas de quoi il s'agit ici. Mr. *Vander Waeyen* ne se contente pas de vouloir réfuter Mr. L. C. mais il n'oublie rien pour tâcher de le rendre odieux. Il avoit longtemps auparavant publié qu'il préparoit une Dissertation contre Mr. L. C. où il prouveroit qu'il avoit cité *Philon* de mauvaise foi. Cela obligea Mr. *Van Limborch*, Collegue de Mr. L. C. de comparer avec soin tous les passages de *Philon*, citez dans les Remarques sur le commencement de S. Jean; & comme il eut reconnu qu'ils étoient fidelement citez, il le dit à quelcun, qui le redit à Mr. *Vander Waeyen*; qui à cause de cela s'est emporté avec excès contre lui, jusqu'à l'accuser d'une calomnie honteuse. Mr. L. C. étoit trop occupé à un Ouvrage, qui vient de paroître, & dont je vous parlerai dans la suite, pour répondre à Mr. *Vander Waeyen*; mais Mr. *Van Limborch* lui a répondu avec beaucoup de douceur, selon sa coutume, & d'une manière à fermer entièrement la bouche à un homme, qui seroit fait comme les autres. Un Théologien Cocceïen, accoutumé depuis longues années à se quereller, ne rougit pas facilement, quoique convaincu d'une ma-

nière palpable ; ou au moins la honte intérieure, qu'il doit avoir dans son ame, ne paroît point sur le papier de ses Ecrits. Mais il y a une chose qui y paroît, malgré qu'il en ait, c'est un chaos, qui fait que tout le monde voit fort bien, qu'il ne fait ce qu'il dit, quoi qu'il fasse le plus de bruit qu'il lui est possible. C'est ce qu'on remarque dans la repliche de Mr. *Vander Waeyen*, intitulée : *Responsionis Limburgianæ discussio* ; qui ne représente clairement qu'un homme extrêmement en colère, depuis le commencement jusqu'à la fin ; car au reste c'est un amas confus de citations inutiles, & de mauvaises raisons, sans liaison, sans ordre, & quelquefois sans qu'on en puisse voir le sens. La Dissertation du *Logos* n'est pas meilleure dans le fonds, mais comme il avoit mis un peu plus de temps à la faire, il s'y possède un peu plus, au lieu que dans l'autre il est tout à fait hors de lui-même. C'est de quoi les Lecteurs, qui auront le loisir d'y jeter les yeux, pourront juger sans en lire beaucoup. Dès que l'on en use ainsi, la querelle est finie ; car on n'a que faire de repliquer à un homme, qui en est réduit là, & qui ose tout. Quand on l'auroit convaincu de calomnie cent fois de suite, il y revient toujours,

jours, s'il lui en prend fantaisie, sans se mettre en peine du jugement du Public. Par exemple, Mr. *Vander Waeyen* après avoir accusé Mr. *Van Limborch* de mauvaise foi, & en avoir lui-même été convaincu, aussi clairement que deux & deux sont quatre ; ne laisse pas de dire hardiment \* que les Rémontrants sont plus \* *Discuf.*  
doux envers je ne sai qui, qu'envers les *p. 48.*  
Réformez ; comme si les livres des premiers n'étoient pas pleins de protestations, par lesquelles ils témoignent qu'ils sont prêts de vivre avec eux dans la même Communion, pourvû que leurs sentimens y soient supportez, comme ceux des Réformez. Mais pendant que l'on ne propose aux Rémontrants, que de supprimer leurs sentimens, ou même d'y renoncer ; lors qu'on canonise, & que l'on prêche des opinions, qu'ils croient erronées ; il est visible qu'ils ne peuvent pas se réunir, en conscience. Une réunion, où l'on supprime ce que l'on croit véritable, pour donner place à ce que l'on croit faux, quand même on n'iroit pas plus loin, est indigne d'un homme qui a quelque piété ; & il n'y a point de Réformé, honête homme, qui voulût se réunir de la sorte avec les Lutheriens. Mr. *Vander Waeyen* n'ignore pas que

que ce sont là les sentimens des Rémontrans, puis que les enfans le savent dans les Provinces-Unies. A quoi sert-il de disputer avec un homme, qui comme il assure hardiment les choses les plus obscures, ne fait aucune difficulté de nier ce qui est clair, comme le jour ? Que se soucie de plus le Public de savoir si Mr. *Vander Waeyen*, ou Mr. L. C. raisonnent mal, ou si le dernier se plaint de l'autre ? Ces querelles personnelles l'intéressent si peu, qu'il ne daigne pas lire les livres qu'on fait, pour les soutenir.

Mr. L. C. ne feroit donc que perdre son temps, s'il s'amusoit à réfuter pied à pied les injures, & les calomnies du Professeur de Francker, sur tout aiant donné au Public infiniment plus de preuves de son attachement à la Révélation Divine en général & à la Religion Chrétienne en particulier, que son Adversaire. Mr. *Vander Waeyen* a beau traiter d'impies & de profanes quelques pensées du *Traité de l'Inspiration*. Le Public sait bien que Mr. L. C. ne se dit pas l'Auteur de ce petit Ouvrage, & il sait bien encore qu'il n'y a presque rien, qui n'ait été dit par *Grotius*; que l'on a imprimé & rimprimé tant de fois, & que l'on regarde comme le plus excellent Interprète du  
Nou-

Nouveau Testament. C'est à lui que Mr. *Vander Waeyen* s'en devoit prendre, & il l'auroit sans doute fait, si le seul nom de ce grand homme n'étoit capable de contrebalancer, dans l'esprit des habiles gens, toute la malignité de ses adversaires.

Mais Mr. L. C. ne fera pas mal d'examiner dans un Ouvrage Latin, quelques questions que Mr. *Vander Waeyen* n'a fait qu'obscurcir; \* comme, si *Philon* a pris dans *Moïse*, ce qu'il dit du *Logos*; si les *Platoniciens* entendoient par ce mot-là la parole; si *Platon* étoit redevable à la lecture du V. T. pour ce qu'il dit des trois Principes &c. Il pourra faire voir en passant, que Mr. *Vander Waeyen* n'a étudié que fort légèrement cette matière, & qu'il auroit bien mieux fait, pour son honneur, de n'y toucher pas. Il montrera très-aisément qu'il a cité *Philon*, avec beaucoup de bonne foi & d'exactitude; & que son Adversaire n'a aucune sincérité, en cette occasion. Mais il faut que le Professeur de *Francker* se donne un peu de patience. Il a assez vomi de fiel contre M. L. C. pour être content.

Pour ce qui est de Mr. *Van Limborch*, il a si parfaitement réfuté les objections de Mr. *Vander Waeyen*, & si bien satisfait le

Pu.

\* Cela a été fait dans le 3 Tome de l'*Ars Critica*, publié en 1699.

† Voiez  
*Frid Span-*  
*heimii Ep.*  
*ad Ami-*  
*cum Ed.*  
*Ultrajecti*  
 1684. pag.  
 71. & seq.

Public là-dessus, qu'il seroit inutile d'y revenir. Les matières que ce dernier a ramassées contre les Rémontrants, sont si peu considérables, si confuses, & si pleines de passion, que cela saute aux yeux de tout le monde. Un accusateur, aussi peu judicieux que Mr. *Vander Waeyen*, & si connu dans ces Provinces, par ses querelles & par ses emportemens contre les autres Réformez, n'est pas capable de leur faire du tort dans le monde. Il n'a fait que de l'honneur à ceux qu'il a attaquez, aux dépens de sa propre réputation; comme à Mr. *Spanheim*, † à qui il vouloit ridiculement apprendre à confondre les degrez de longitude & de latitude, en se moquant de ce que Mr. *Spanheim* avoit dit que le Nouveau Monde a plus de 180 degrez d'étendue. Là-dessus Mr. *Vander Waeyen* prenant un ton de maître, a dit que c'étoit parler très-ignoramment, *ignorantissime*, & que les Geographes ne mettoient que 180 degrez, depuis un Pole jusqu'à l'autre, comme s'il s'agissoit des degrez de latitude. La Dissertation de Mr. *Vander Waeyen* étant imprimée, & publiée, feu Mr. *Anselaar*, Ministre à Amsterdam, l'avertit de sa bevue; mais il n'étoit plus temps. Mr. *Spanheim* & plusieurs autres en avoient déjà des exemplaires. On ne put

put changer cet endroit, que dans ceux qui se trouvoient encore chez le Libraire. Mr. *Van Limborch* a fait allusion en passant à cette lourde faute, pour obliger Mr. *Vander Waeyen* à rentrer en lui-même, & à reprendre plus modestement les autres. \* *Voiez* \* Mais il fait semblant de ne savoir ce que *Discus.* c'est; au lieu de faire son profit d'un avertissement, qui lui est si nécessaire pour se défaire de la mauvaise coutume d'insulter d'une manière si hautaine ceux qui ne sont pas de son sentiment. p. 68.

Il faut tirer de là une Verité, qu'il est très-utile d'avoir souvent dans l'esprit, c'est que l'air de confiance dont on parle n'est point une preuve que l'on est bien assuré de ce qu'on dit; comme il paroît par cet endroit de Mr. *Vander Waeyen*, qui a insulté d'un air triomphant, & sans la moindre raison, Mr. *Spanheim*, en commentant lui même une faute puerile. Cet artifice a été employé mille fois, on en a mille fois découvert l'illusion; mais le Commun s'y laisse encore tromper tous les jours, † „ & la hardiesse extrême, † *Juvenal.* „ que l'on apporte à défendre une mau- *Sat. XIII.* „ vaise cause, passe dans l'esprit de bien *vers. 109.* „ des gens, pour une juste confiance en „ son bon droit:

*Nam cum magna mala superest audacia causa.*

*Cre-*

*Creditur à multis fiducia.*

Au reste Mr. *Van Limborch* se doit mettre peu en peine du jugement que ce Professeur de Francker fait de ses Ouvrages. Il faut nécessairement qu'un homme, qui trouve bonnes les explications arbitraires des Propheties & qui se repait de tant de Chimeres, trouve mauvaises les explications régulières & méthodiques de l'Ecriture Sainte, dans lesquelles on ne lui ose rien attribuer que ce que les termes signifient clairement, & selon les regles de la Grammaire. Mais tous ceux qui entendent bien les principes des Réformateurs, & qui savent qu'en matière de Théologie, tout se doit prouver par l'Ecriture Sainte expliquée littéralement, sans y rien mêler du sien, estimeront toujours infiniment les livres comme ceux de Mr. *Van Limborch*, quoi qu'en puissent penser les Théologiens Allegoristes.

Je suis néanmoins de l'opinion de Mr. *Vander Waeyen*, que les lumières doivent s'augmenter quelque jour parmi les Chrétiens; mais ce ne sera pas comme il croit, en substituant à la Raison & à la Critique, l'imagination déréglée de ceux qui expliquent l'Ecriture Sainte, comme le son des cloches. Au contraire Dieu emploiera cette Raison & cette Critique, qui



qui sont cultivées à présent plus que jamais, pour produire ce changement. Si l'on estime aujourd'hui les Théologiens de l'Eglise Anglicane, ce n'est qu'à cause qu'ils raisonnent mieux, & qu'ils se servent mieux de la connoissance des Langues, qu'on ne fait en bien des lieux. A la vérité, Mr. *Vander Waeyer* ne les aime pas, parce qu'ils ne peuvent souffrir les explications Gocceïennes de l'Ecriture Sainte, & qu'ils s'accommodent de celles de *Grotius* & des autres Interpretes, qui sont du même goût. Mais qu'y faire? Il faut qu'ils se consolent de ce qu'ils ne sont pas à son gré, aussi bien que tant d'autres Réformez.

A P R È S la publication du Penta-<sup>Du Traité</sup>  
teuque, Mr. L. C. acheva de composer <sup>de l'Incredulité.</sup>  
son Traité François de l'Incredulité, où il  
examine les motifs & les raisons générales,  
qui portent les Incrédules à rejeter la  
Religion Chrétienne. Il le publia en  
1696. & promit de le traduire quelque  
jour en Latin, & d'y joindre des notes,  
pour confirmer ce qu'il dit. Il est si per-  
suadé, que mieux on raisonne, mieux  
on s'assure de la vérité de la Religion  
Chrétienne, & de la beauté de sa Morale;  
qu'il témoigne partout, dans cet Ouvrage,  
que l'on n'est incrédule que parce qu'on

\* P. 2. raisonne mal. \* Il soutient même que c'est  
 Chap. VI. trahir la Religion, que de dire qu'il faut  
 n. IV. renoncer à la Raison, pour la croire;  
 car enfin dès que nous nous sommes dé-  
 faits des lumières de la Raison, nous n'en-  
 tendons rien dans la Révélation, ni dans  
 ses preuves, qui supposent que nous sa-  
 vons raisonner. Il croit qu'on n'a parlé  
 ainsi contre la Raison, que pour tromper  
 le peuple, & lui faire accroire ce que l'on  
 voudroit.

† Ibidem. Ce n'est pas † que, selon les princi-  
 pes de M. L. C. nous devons avoir des  
 idées claires, & complètes de tous les  
 objets que la Révélation renferme, ni en-  
 tendre parfaitement tout ce qu'elle nous  
 dit. Il est très-éloigné de cette pensée.  
 Il y a, selon lui comme selon tous ceux  
 qui n'ont pas perdu le sens, une infinité  
 de choses dans Dieu & dans les choses di-  
 vines, que nous ne comprenons point du  
 tout, ou que nous n'entendons que  
 très-imparfaitement. Mais il ne faut point  
 confondre cette obscurité, avec ce qu'on  
 appelle contradiction, qui ne se trouve  
 point dans ce qui est vrai. Il ne faut pas  
 non plus s'imaginer d'en savoir plus, que  
 ce qui nous a été révélé, mais se conten-  
 ter de cela, sans y rien ajouter. Il y a  
 dans les choses divines des mystères, que  
 nous

nous ne pénétrerons jamais, & dont nous avons néanmoins des preuves assurées dans la Révélation, & quelquefois même dans la Raison, comme Mr. L. C. l'a fait voir dans sa *Pneumatologie*. Par exemple, les Apôtres parlent du Messie, non seulement comme d'un homme, mais encore dans les mêmes termes, que de Dieu le Pere, & ils lui attribuent la création du monde; ce qui nous fait comprendre qu'ils ne l'ont nullement regardé comme un simple homme, mais comme étant uni à la Divinité, d'une manière si étroite, qu'on peut lui attribuer ce que Dieu a fait long-temps avant qu'il naquît. Mais il n'y a personne, qui puisse définir la manière de cette union & s'en former une idée claire. Que faut-il donc faire? Acquiescer dans l'idée générale & confuse, que nous en pouvons tirer de l'Écriture Sainte, & n'expliquer pas ce que nous ne savons point, ou imposer aux autres la nécessité de croire nos explications particulières. † La Raison nous apprend que Dieu a créé le monde du néant, mais il n'y a personne, qui puisse savoir la manière de cette action divine.

† *Voiez la Tr. de l'Incred. P. 2. Ch. VII. n. VI.*

Il y a un grand nombre d'autres choses semblables, qui sont de véritables mystères, que Mr. L. C. a toujours reconnus

dans la Théologie naturelle & révélée; de sorte qu'il est très-éloigné de soupçonner seulement qu'il n'y en a point, comme Mr. *Vander Waeyen* l'en accuse très-injustement. Il est vrai qu'il n'estime pas beaucoup les explications mystiques des Propheties, que les Cocceïens nous donnent, mais si c'est-là un crime, il faut l'attribuer à tous les autres Réformez, qui n'en font pas plus grand cas que lui. Si quelcun s'en accommode, qu'il jouisse des lumières qu'il croit avoir; mais qu'il ne se fâche pas contre les autres, qui croient plutôt devoir méditer les préceptes clairs de l'Evangile, & s'appliquer à les rendre aimables à eux-mêmes & aux autres hommes.

Je puis dire au reste que tous ceux, qui liront avec attention ce Traité de Mr. L. C. s'appercevront non seulement que l'on ne peut convaincre les Incrédulés que par de semblables raisons; mais encore que celui qui a entrepris de désarmer l'Incrédulité, dans ce livre, est très-fortement persuadé de la Vérité de la Religion qu'il défend, non par crédulité, ou par intérêt, mais par des lumières claires, & auxquelles aucune personne raisonnable ne peut résister. Voilà à quoi ses études de Philosophie & de Théologie l'ont

l'ont conduit ; comme tous ceux qui ont lû ses Ouvrages le peuvent remarquer, en mille endroits.

Je ne sâche pas que personne ait attaqué publiquement ce *Traité de l'Incredulité*, excepté Mr. *Cave*. Dans sa Dissertation de l'Arianisme d'*Eusebe*, il a osé dire que Mr. L. C. a fait voir qu'il étoit mal disposé , à l'égard des *Théologiens Chrétiens*. Si dans le Dictionnaire de Mr. *Cave*, les mots de *Théologien Chrétien*, signifient un homme vicieux , & qui regarde sa profession, comme un moyen de s'enrichir, de vivre dans les délices, & de dominer sur les consciences des autres hommes ; il est sans doute qu'un *Théologien Chrétien* ne plaît guere à Mr. L. C. & qu'il a tortement censuré ces *Théologiens Chrétiens-là*, qui diffament la Religion par leurs mauvaises mœurs. Mais si Mr. *Cave*, entend par là un homme, dont la conduite conforme à la Théologie de Jesus-Christ & de ses Apôtres édifie ceux qui le connoissent, c'est une honteuse calomnie de dire que Mr. L. C. est mal intentionné envers ces gens-là. On peut lire là-dessus le Chap. VI. de la seconde partie du livre de *l'Incredulité*, où il décrit les Ecclesiastiques qui contribuent, par leurs mauvaises mœurs, à entretenir

les incredules dans leur opiniâtreté. Il n'y a point d'honête homme, qui n'en dise autant que lui ; & il n'y a que des Athées, qui puissent souhaiter que l'on confonde les vices des Ecclesiastiques avec les maximes de la Religion Chrétienne ; & que des débauchez, qui veuillent qu'on tolere les desordres, en faveur d'une profession qu'ils deshonoreroient.

Si Mr. L. C. avoit dit que *tous les Ecclesiastiques* sont dans le libertinage, & vivent scandaleusement, ce seroit une calomnie ; mais quand on dit, *qu'il n'y en a que trop*, qui sont en scandale aux peuples, que dit-on que tout le monde ne sâche & dont les gens de bien ne gémissent par tout ? Se plaindre de la sorte, c'est être véritablement ami des Ecclesiastiques, que l'on tâche de ramener à leur devoir ; c'est être ami du Christianisme, & ce seroit lui faire un des plus grands services, qu'on pût lui rendre, si ces plaintes produisoient quelque effet. Au contraire, les trouver mauvaises, & n'oublier rien pour pallier & pour éterniser par conséquent des défauts, que les peuples imitent, ou détestent, & qui font que les Incredules rejettent la Religion, c'est être véritablement ennemi des Théologiens Chrétiens, aussi bien que de la Religion, &

ami

anné seulement des revenus Ecclesiastiques, & de l'autorité que les emplois de cette sorte donnent.

Je pourrois faire voir que Mr. L. C. n'en a pas dit le quart que S. Gregoire de Nazianze, & S. Isidore de Peluse en ont dit, sans que personne en ait été scandalisé; mais un \*Ouvrage Latin, que Mr. Cave entendra mieux, lui fera voir le tort qu'il a eu d'injurier Mr. L. C. pour avoir parlé de la sorte.

Au reste, Mr. L. C. est persuadé que ceux qui examineront cet Ouvrage, avec soin, seront convaincus de l'utilité de la véritable Philosophie, pour ramener les Incrédulés, & pour défendre la Religion contre toutes les objections, qu'on peut faire contre elle, pourvû qu'on y joigne l'étude de l'Ecriture Sainte. En effet, ceux qui ne savent ni bien raisonner, ni expliquer l'Ecriture, selon les regles de la bonne Critique, ne font qu'exposer la Religion aux moqueries des Incrédulés, lors qu'ils entreprennent de la défendre; & ce n'est que par leur faute, que les Incrédulés croient être plus forts en raisons, que les Théologiens Chrétiens.

Au commencement de l'année 1697. De l'Art

D 4

Mr.

\* Le 3 Tome de l'Ars Critica publié sur la fin de l'an 1699.

de la Cri-  
tique.

Mr. L. C. publia en deux volumes in 12, son *Ars Critica*, que l'on contrefit peu de temps après en Angleterre. Comme cet Ouvrage est assez connu, & par ce que les Journaux en ont dit & par soi-même, je ne dirai rien de ce qu'il contient. † Je remarquerai seulement, que l'on peut voir, dans cet Ouvrage, un essai de ce que l'Auteur croit que l'on pourroit faire, si l'on joignoit ordinairement l'étude de la Philosophie & de la Théologie avec celle des belles Lettres. Le tour philosophique qu'il a donné à diverses matières, qui concernent les Humanitez, & les exemples importants, tirez des Auteurs Sacrez, aussi bien que des profanes, qu'il rapporte en divers endroits, peuvent faire voir la liaison que ces Sciences ont ensemble, & combien elles contribuent à s'éclaircir l'une l'autre. Mr. L. C. garde en tout cet Ouvrage, une conduite, que l'on peut remarquer dans les autres qu'il a publiez, c'est qu'il ne dissimule aucune verité, sous prétexte que la connoissance en peut être nuisible, comme s'imaginent bien des gens. Il croit que la dissimulation en matières importantes ne peut servir qu'à tout perdre, & ne vient que d'un esprit peu attaché à la Verité & peu instruit de la manière, dont

† Il a été réimprimé en 1699.

il



il la faut défendre. Il ne peut souffrir que l'on se vende de l'avoir de son côté, & que l'on ait néanmoins peur que quelque autre Verité ne la détruise, comme si deux Propositions véritables pouvoient être contraires. En effet, quand les Incrédulés s'apperçoivent qu'on leur dissimule quelque verité, & qu'on substitue un mensonge en sa place; ils ne manquent jamais de se récrier terriblement contre cette pieuse fourberie, & de rendre par là tout le reste suspect. On a beau dire que dans le fonds on soutient la Verité, il paroît par là qu'on n'y est nullement attaché, parce qu'on en est clairement convaincu, & qu'on l'aime, mais par quelque mauvais principe; puis qu'on soutient un mensonge, utile, comme l'on croit, pour la défense, avec le même air de confiance, & avec beaucoup plus d'emportement qu'on ne fait ordinairement la Verité. Cette conduite est scandaleuse & ressent son esprit factieux, qui ne regarde que l'utile, & qui sans changer guere de disposition, soutiendrait le Mahometisme en Asie, avec le même zele que le Christianisme en Europe. C'est ignorer tout à fait ce que c'est que le Vrai & le Faux, que de croire que l'un puisse appuyer l'autre; & c'est deshonorer la Ve-

rité, que d'agir, comme si l'on avoit peur qu'elle ne se détruisît elle même. C'est la conduite de quelques Zelez, peu éclairés, qui chicanent, autant qu'il est possible, sur les Varietez de lecture, dont Mr. L. C. a parlé, dans la 3. Partie de sa Critique, Sect. III. c. 8. & c. 14.

Uncertain Auteur Anglois Anonyme, qui se dit *Maître aux Arts de l'Université de Cambridge*, a censuré malicieusement la *Critique* de Mr. L. C. par un semblable principe. Mais Mr. L. C. l'a déjà réfuté, par une Lettre Latine, qu'on a traduite en Anglois, & qui est à la tête de ses Additions sur les Notes de *Hammond*. Comme \* elle paroît bientôt en Latin, je ne m'arrêterai pas à celibelle.

Mr. *Vander Waeyen*, qui a cherché par tout de quoi mordre dans les Ecrits de Mr. L. C. a aussi censuré quelques endroits de la Critique. Par exemple, il a † trouvé mauvais qu'il ait dit que la *grace* efficace & irrésistible de S. *Augustin* est une chose dont on n'a aucune idée, & il s'efforce de nous apprendre § ce que c'est un peu plus bas; mais par malheur, il le fait si bien, que jamais rien ne fût plus propre à confirmer ce que Mr. L. C. avoit dit. „Cet acte, dit il, qui est le „pre-

† P. 164.  
Diff. de  
voc.

λόγος.

§ P. 167.

\* Dans le 3 Tome de l'Ars Critica.

„ premier de la conversion, se fait tout  
 „ entier librement par celui qui se conver-  
 „ tit; le soin, la providence & la grace  
 „ de Dieu font en sorte qu'il se fasse tout  
 „ entier; en se servant des moiens de la  
 „ prédication, ou de la parole pour en-  
 „ seigner, lesquels nous reconnoissons  
 „ tous. Tout cet acte est de Dieu, il  
 „ est de l'homme, il est un effet des moiens;  
 „ chaque cause operant à sa maniere &  
 „ dans son ordre. On appelle *grace* tant  
 „ la volonté de Dieu, par la vertu de la-  
 „ quelle cet effet est produit; lequel effet  
 „ est un bien, que l'on fait sans rien me-  
 „ riter; que l'effet même, qui est de plu-  
 „ sieurs sortes &c. *Ille actus, qui conversionis primus est, totus tantus quantus liberè exseritur ab eo qui se convertit; totus ille actus prestat divina cura, providentia, gratia ut exseratur, adhibitis iis predicationis, seu verbi docendi mediis, quæ omnes agnoscimus. Totus ille actus est Dei, est hominis, est modiorum effectus, qualibet earum causarum operante suo modo & ordine. GRATIA autem dicitur tum Dei voluntas, cujus virtute sistitur effectus, qui effectus habet rationem boni citra demeritum prestiti: tum effectus ipso, qui multiplex est &c.* Premièrement, il n'est pas veritable que S. Augustin, quand il parle du secours interieur & irrésistible, qu'il

qu'il croioit que Dieu donnoit pour la conversion, entende l'effet de la grace, ou la conversion même. En second lieu, je consens d'avouër, que Mr. L. C. a tort d'avoir dit que ce mot de *grace* est très-obscur, si quelcun qui entende la Philosophie, ou la Théologie, soutient de bonne foi qu'il comprend clairement ce que Mr. *Vander Waeyen* a voulu dire dans les paroles, que je viens de rapporter. Pour moi, je n'ai aucune idée d'une action qui fasse vouloir irrésistiblement, & qui laisse la liberté de ne vouloir point.

\* P. 2. S. Mais nôtre Théologien Cocceïen accuse Mr. L. C. d'avoir reconnu la grace irrésistible, dans un \* endroit du même  
L. C. 4. Ouvrage, où il explique ce que veut dire  
n. 11. cette expression, *ouvrir le cœur*. Il soutient qu'il ne faut chercher aucune emphase, dans ces paroles, & que lors qu'il est dit Act. XVI, 14. que Dieu *ouvrit le cœur de Lydie, pour être attentive à ce que S. Paul disoit*, cela ne signifie autre chose, sinon qu'il arriva, par la providence divine, de quelque moien que Dieu se soit servi pour cela, que Lydie écouta attentivement S. Paul. Comme rien ne se fait, sans la providence divine, & que nous sommes, dans le fonds, redevables à Dieu de tout; S. Luc a dit que Dieu *avait ou-*  
verte

vert le cœur à *Lydie*, sans vouloir par là nous apprendre que dans ce moment la grace de S. *Augustin* agit d'une manière efficace sur l'esprit de cette femme. On peut voir ce que Mr. L. C. dit, en cet endroit de sa *Critique*. Il est clair qu'il ne parle d'aucune grace irrésistible. Il ne s'agit pas même là, à la rigueur, de la conversion de *Lydie*; mais seulement de l'attention qu'elle apporta aux discours de S. Paul; qui furent ensuite la cause de sa conversion; que S. Luc ne raconte pas, parce qu'il suppose qu'être attentif à l'Evangile & le croire véritable sont deux choses, qui sont ordinairement ensemble. Ceux qui ne sont pas prévenus de préjugés trop violents, ni trop gâtés par des vices incompatibles avec l'Evangile, n'ont besoin d'autre chose, si ce n'est d'attention, pour en reconnoître la vérité, pour l'aimer & pour lui obéir. Les Juifs même avoient une semblable expression, comme *Louis Cappel* l'a remarqué sur S. Luc. XXIV, 45. Mais il ne s'agit pas ici de la chose même; il ne s'agit, que de ce que Mr. L. C. a dit, dans sa *Critique*.

Il y a un autre endroit, dans cet Ouvrage, dans lequel Mr. *Vander Waeyen*, soutient que l'Auteur tombe d'accord  
avec

avec lui, que les anciens Juifs ont employé le mot de *Parole*, dans le même sens que les Chrétiens. Voions ce que c'est.

† P. 2. S.  
I.C. XIV.  
n. 22.

† C'est dans un Chapitre, où il est traité du langage des Sectes, qui semble souvent s'accorder, mais qui, par les mêmes expressions, signifie des choses toutes différentes. Un exemple remarquable de cela, c'est ce qui est arrivé à l'égard de ces mots : *il n'y a qu'un Dieu*. Les Anciens Juifs entendoient par là qu'il n'y a qu'une seule substance divine en nombre, comme tous les Chrétiens l'entendent aujourd'hui. Mais S. Athanase & les autres *Consubstantialistes*, pour parler ainsi, se servoient des mêmes paroles dans un sens tout différent ; pour marquer seulement qu'il n'y avoit, selon eux, qu'une seule essence divine en espèce, quoi qu'il y eût trois substances égales & coéternelles. C'est ce que plusieurs Savans ont prouvé dans ce siècle, & entre autres Mr. Cudworth, dans son *Système Intellectuel de l'Univers* ; que Mr. Vander Waeyen cite avec éloge, & qui est en effet un Ouvrage très-savant, quoi que très-éloigné des idées du Professeur de Franeker. Cela étant ainsi, Mr. L. C. dit „ que par cette ambiguïté de paroles, il a pû facilement se faire, comme Grotius l'a crû, que ceux „ qui

„ qui sembloient s'accorder, n'aient pas  
 „ été du même sentiment, & que peu à  
 „ peu, en gardant les mêmes paroles, on  
 „ leur ait substitué une autre signification.  
 „ Cela a pû, ajoute-t-il, d'autant plus fa-  
 „ cilement arriver, dans la question de  
 „ l'Unité de Dieu, que la posterité s'est per-  
 „ suadée que les Peres de l'Eglise étoient  
 „ du même sentiment que les Juifs, &  
 „ qu'il étoit clair que les Juifs avoient crû  
 „ l'Unité de l'essence divine *numerique*. Mais  
 „ comme les *Consubstantialistes* cachotent  
 „ sous les mêmes mots, dont les Juifs s'é-  
 „ toient servis, & qu'ils n'osoient aban-  
 „ donner, un sentiment différent: de mê-  
 „ me nos Théologiens reçoivent aujour-  
 „ d'hui les termes consacrez, par les Peres,  
 „ mais ils semblent leur donner d'autres  
 „ significations. *Verum uti Homœusiani*  
*sub iisdem verbis, quibus Hebraei utebantur,*  
*aliam abscondebant sententiam, cum non au-*  
*derent ab iis discedere: ita nostri hodie Theo-*  
*logi à Patribus verba quidem consecrata reti-*  
*nent, sed alias iis subicere potestates videntur:*  
 Est-ce là tomber d'accord que les an-  
 ciens Juifs se sont servis du mot de *Paro-*  
*le*, comme fait S. Jean? Cependant c'est  
 ce que \* Mr. *Vander Waeyen* assure hardi-

\* P. 108.  
*Dissert. de*  
*voc.*

dont

dont il s'est déjà débité plus de deux mille exemplaires. Fiez-vous, après cela, à un homme qui entreprend de citer des livres moins connus, & d'accuser les autres de mauvaise foi.

Nôtre Théologien Cocceïen attaque encore Mr. L. C. en divers endroits de ses Rapsodies; mais il n'est pas nécessaire que je perde le temps à le réfuter. Qu'il se donne la peine de lire un livre d'*Episcopius*, contre un Professeur d'une Academie voisine, si je ne me trompe, & intitulé *Vedelius Rhapsodus*; il y trouvera de très-bonnes leçons, dont il seroit à souhaiter qu'il pût faire son profit. Parce que je viens de dire, on peut juger du reste de son livre; & l'on comprend facilement que l'on ne peut pas se fier en lui, ni le croire sur sa parole. Si l'on a donc le courage de lire toute sa Dissertation, que l'on cherche les endroits qu'il attaque, qu'on les compare avec ce qu'il en dit, & que l'on juge. Ce seroit abuser de la patience du Lecteur & avoir mauvaise opinion de lui, que d'entreprendre de montrer au long, combien il y a de mauvais raisonnemens, de citations hors de propos, & dont on ne peut rien conclurre, & même de mauvaise foi, dans ces Dissertations. On l'a prouvé  
clair-



clairement, à l'égard de divers chefs, & d'ailleurs ceux qui ont quelque connoissance des disputes, qu'il a, depuis si longtemps, avec les autres Réformez, sont assez instruits de son génie & de sa maniere d'écrire.

Il faut pourtant dire encore un mot, de la conclusion de sa Dissertation du *Logos*. *Il dit \* qu'il n'a rien donné, ni à la haine, ni à quelque passion mauvaise.* Mais pour moi j'avouë que je ne comprends pas quel arbre peut avoir produit tant d'emportemens, de mensonges, & de calomnies, si ce n'est la haine, & quelque autre passion semblable. Au moins, ce ne sont pas les fruits de la Charité Chrétienne. Ce ne sont pas non plus les effets d'aucun zele, pour la Verité; car le zele pour la Verité n'a rien de commun avec le mensonge, & la calomnie.

Il ajoûte, *qu'il ne s'est pas proposé, comme son principal but, de ramener Mr. L. C.* Je le croi, car son principal but est visiblement de se quereller, & de s'abandonner à sa passion dominante; après quoi, il se propose de perdre Mr. L. C. de réputation, par tous les artifices dont il peut s'aviser. Il auroit beau dire le contraire, Dieu & les hommes jugent des paroles, par les choses mêmes; & non des choses, par les paroles.

Il dit néanmoins, qu'il souhaiteroit extrêmement de ramener Mr. L. C. & qu'il le demande à Dieu par des prières ardentes. A quoi voudroit-il ramener M. L. C. ? A l'état où il est lui-même, que l'on a pu assez reconnoître par ce que j'ai dit de ses libelles; & dont il a sujet de sortir incessamment, en demandant pardon à Dieu des querelles qu'il a faites mal à propos à tant d'honnêtes gens, & des calomnies, dont il a tâché de les noircir.

Il reproche à Mr. L. C. ses préjugés, sa manière de philosopher, & la réjection de la vraie clef de science, le mystère du Père & du Fils. Le Public peut juger lequel des deux est plus aveuglé de ses préjugés, & dont la manière de philosopher est plus conforme à la Pieté & à la Raison. Je ne sai ce qu'il entend, par le mystère du Père & du Fils, mais je soupçonne qu'il veut dire la manière nouvelle dont Corceius a voulu expliquer l'Alliance de grace; qu'assurément M. L. C. ne croit point, non plus que les autres Réformez. Il laisse très-volontiers cette Clef de Science à Mr. Vander Waeyen, & à ceux qui s'en accommodent. Le reste des Chrétiens ne la jugent propre, qu'à fermer la porte à la véritable intelligence de l'Ecriture Sainte, & M. L. C. est persuadé qu'ils ont rai-

raison. Que si l'on entendoit par là la Divinité du Fils, sa distinction d'avec le Pere, & la rédemption du genre humain, Mr. L. C. en est plus convaincu que ne le sont les plus zélés Cocceïens, mais il n'aime pas que l'on ajoute à ces dogmes ce que l'Ecriture Sainte ne nous en a pas appris.

Il semble que nôtre Professeur de Francker est fâché que l'on estime les Ecrits de Mr. L. C. & il dit que c'est parce qu'ils favorisent les *profanes*, c'est à dire, ceux qui se moquent du Cocceïanisme, car si on le méprise, rien n'est capable d'appaîser Mr. *Vander Waeyen*; on est un *profane*, un *impie* &c. C'est là le langage de ces pieux Entêtez, qui font consister la Religion en spéculations creuses, qu'ils tâchent de confondre avec l'Ecriture Sainte; comme font Mrs: *Vander Waeyen* & *Peiret*, bons amis quand ils'agit de défendre le Fanatisme en général (car dès qu'on abandonne la Raïson, on tombe nécessairement dans le Fanatisme) mais cruels ennemis dès qu'il s'agit de savoir lequel est le meilleur, celui de *Jean Cocceius*, ou celui d'*Antoine Bourignon*. Ce seroit un plaisir de les voir conférer ensemble, avec leur moderation ordinaire, de leurs explications de l'Apocalypse, du Purgatoire, de la Prédestination &c. Pour lors

Mr. *Poiret* ne seroit plus *clarissimus*, mais *obscurissimus tenebrio* pour le moins: & Dieu fait les belles Epithetes qu'il rendroit au Docteur de Fræncker.

Ce dernier veut que M. L. C. soit de ces gens, qui réduisent la Religion à peu de Chêfs, concernant la connoissance de Dieu, & à quelque pratique Morale, telle quelle, pour passer tranquillement cette vie. Mr. L. C. ne diminue, ni n'augmente les articles de Foi; il les prend dans l'Ecriture Sainte, tels qu'ils sont, sans y rien changer; & pour la Morale, il n'approuve aucun relâchement. Mr. *Vander Waeyen* le fait bien, & je prie Dieu qu'il ne lui impute point la maniere, dont il a violé ses plus sacrez préceptes.

De quel-  
ques au-  
tres Ou-  
vrages de  
M. L. C.  
& de ses  
adversai-  
res.

APRÈS les Livres dont je viens de parler, Mr. L. C. a publié encore un petit *Abregé d'Histoire Universelle* en 1697. in 8. les *Remarques & la Paraphrase d'Henri Hammond*, Théologien Anglois, sur le Nouveau Testament en 1698. in folio, & une *Harmonie Evangelique Greque & Latine* en 1699. \* Ceux qui ont vû ces deux

\* Il a encore publié en 1700. un Ouvrage intitulé *Quæstiones Hieronymianæ*, où il examine l'Edition de S. Jérôme, commencée à Paris; & en 1701. *Hesiodæ*, avec des notes.

deux derniers Ouvrages, & qui penseront aux autres, dont j'ai parlé, quel jugement qu'ils puissent faire d'ailleurs de ses sentimens, ne pourront pas au moins douter qu'il n'emploie son temps le mieux qu'il peut, & qu'un homme si occupé à éclaircir l'Ecriture Sainte, & à servir le Public, de la manière qu'il croit la plus avantageuse, ne méritât au moins qu'on le laissât en paix. Il est honteux de publier libelle sur libelle, contre un homme qui ne répond point; & dont les sentimens sont désormais trop connus, pour espérer de réussir en les représentant tout autres qu'ils ne sont. Quelques Théologiens ont beau dire qu'ils ne les jugent pas *orthodoxes*; puis qu'ils savent bien qu'il n'y a que Dieu, qui puisse juger souverainement de la véritable *orthodoxie*, en matière de dogmes speculatifs; & que l'égalité, où tous les hommes sont à cet égard, ne leur donne que le droit de se réfuter honêtement, & par de bonnes raisons. Ils devroient rougir de honte d'employer le mensonge & la calomnie, pour diffamer ceux qui ne songent pas à eux.

Peut-être néanmoins qu'il se trouvera quelqu'un, qui ne sachant pas l'humeur & les manières des Théologiens, sera d'abord surpris que tant de gens se soient é-

chauffez contre Mr. L. C. & pourra soupçonner qu'il n'y ait de sa faute, & qu'il ne leur ait donné sujet de se fâcher. Mais ces gens-là se délabuseront facilement, s'ils font quelque réflexion sur ce que je leur vai dire.

Premièrement, ils doivent se ressouvenir que pour mettre en une terrible colère de certains Théologiens, il suffit de n'être pas de leur sentiment en tout, & de témoigner que quelques unes de leurs raisons ne paroissent pas concluantes. Ils veulent bien avoir la liberté de crier contre le Pape, qui est un peu plus grand Seigneur qu'eux; mais ils ne peuvent souffrir que l'on témoigne qu'on ne les croit point *Papes* eux-mêmes, c'est à dire, infailibles, & qu'on ose proposer d'autres sentimens que les leurs. Combien deux hommes incomparables, & qui font plus d'honneur à la Hollande, qu'en feront jamais tous les Cocceïens; je veux dire, *Erasme* & *Grotius*, se sont-ils attiré autrefois de censures? Il leur a fallu faire de gros volumes *in folio*, pour se défendre en peu de mots, contre quelques unes; mais ils en auroient dû composer vingt fois plus, s'il leur avoit fallu réfuter au long les *Vander Waeyens* & les *Benoits* de ce temps-là. Que s'il falloit aujourd'hui entre-

tre-

reprendre leur Apologie, en forme, contre toutes les impertinences & toutes les calomnies qu'on a débité contre eux, après leur mort; il faudroit faire peut-être encore autant de Volumes, qu'il y en a dans la dernière Edition de la *Bibliothèque des Pères*. En second lieu, ceux que le nombre des censeurs de Mr. L. C. épouvanteroit, doivent savoir qu'il n'en faut compter qu'un par Société; car ces gens-là ne sont que des Geais ou des Pies, qui ne savent tous que la même chanson; c'est à dire, un seul & même Système, qu'ils n'ont pas la liberté d'examiner, & qu'ils doivent suivre, sous toutes les peines dont on menace les Ecclesiastiques, qui changent de sentiment. Il n'y a que Mr. Poiret, qui n'étant d'aucune Société, peut dire toutes les rêveries qu'il lui plaît; & qui vaut tout seul autant qu'un bataillon de Lutheriens, contre qui il a donné des preuves de sa bravoure plus d'une fois. En troisième lieu, on doit se souvenir que Mr. L. C. a assez travaillé, pour dire son sentiment sur bien des sujets de Critique, de Philosophie, & de Théologie, sur lesquels il y a des disputes parmi les gens du métier; de sorte qu'on ne doit être nullement étonné qu'il y en ait plusieurs, qui le contredisent;

y en aiant un grand nombre d'une humeur très-contredifante & très-empor-tée. Enfin si l'on joint à cela la jalou-sie, qui est une maladie très-commune, entre les gens de Lettres, il ne serapas difficile de comprendre qu'il y en a qui sont chagrins de voir que l'on ne méprise pas tout à fait ses Ecrits. Mr. *Vander Waeyen* a marqué, en plus d'un endroit de ses libelles, qu'il ne regardoit point de bon œuil ceux qui les achètent, & sur tout les Anglois; chez qui il se plaint amèrement que l'Arminianisme ait péné-tré, & chez qui les Arminiens n'ont pas sujet de se plaindre que le Cocceïanisme ait fait de grands progrès. Pour dire la verité, Mr. L. C. fait plus de cas du ju-gement de cette nation libre & savante, que de tous les Théologiens esclaves & peu studieux de tout le reste de l'Euro-pe. Il se consoleroit néanmoins, dans les travaux, dont il est chargé, quand il n'auroit pour lui, que le témoignage de sa conscience, & l'esperance certaine que Dieu protegera la Verité, & ceux qui la défendent, d'une manière conforme aux préceptes de l'Evangile.

Si Mr. L. C.  
doit se dé-  
tourner de

V O I L A quelles ont été les occu-pations de Mr. L. C. depuis qu'il a été en Hollande. Il y a des gens, qui vou-droient



droient l'en détourner, & l'engager à <sup>ses études;</sup> faire d'autres sortes de livres. Ces gens-<sup>pour ré-</sup> là, comme on l'a vû, l'attaquent depuis <sup>pondre à</sup> quelque temps le plus aigrement qu'ils <sup>ceux qui</sup> peuvent, ils n'épargnent ni termes odieux, <sup>quens.</sup> ni mensonges, ni calomnies, pour l'irriter & pour lui faire quitter les Ouvrages, auxquels il travaille, afin de leur répondre. Il feroit fort mal de leur faire ce plaisir-là, & d'abandonner des matières utiles, pour leur donner des démentis, ou faire voir leur ignorance, & leur malignité. Le Public les connoit assez, car un Auteur a beau faire le zélé, & couvrir sa colere ou sa malice des prétextes les plus specieux; sa passion se découvre aisément, par ceux qui ont un peu de pénétration; & pour les autres, il importe peu qu'ils en jugent bien ou mal. On est depuis long temps accoutumé à voir les Théologiens s'emporter, d'une manière indigne, & leur haine a passé en proverbe. Ils ne sont plus à craindre, que dans les lieux, dans lesquels ils sont juges & parties.

*Il y a des gens, \* disoit fort bien Mr. \* Mena-  
Menage, qui ont besoin d'être vivans pour <sup>giana, T.</sup> que l'on écrive contre eux. Après leur mort, <sup>2. P. 236.</sup> ils cessent d'être assez considérables, pour que  
personne en veuille prendre la peine. Mais il*

y en a qui ne méritent, ni morts, ni vivans, qu'on leur réponde. Ce sont ceux qui font querelle aux autres, pour avoir la satisfaction de se quereller, ou pour faire parler d'eux, & qui d'ailleurs n'objectent rien de solide. Ce feroit leur faire plaisir & honneur, que de répliquer à leurs Satires, ou à leurs Déclamations. J'en connois plus d'un de cette sorte, entre ceux qui ont attaqué Mr. L. C. qui seroient ravis qu'il leur répondît, par quelque gros livre. Les bonnes raisons ne font point peur à ces gens-là, car ils ne les connoissent point, comme on le voit par leur manière de raisonner; & ils n'ont point honte des plus grossières absurditez, qu'ils disent avec la plus grande hardiesse du monde. Mais le silence les accable, & s'ils ne trouvent pas à se quereller au dehors, ils se querellent au dedans, avec leurs Confreres.

Il a dessein de travailler à une \* Dissertation Latine, où il traitera cette question, *en quels cas on doit répondre ou ne répondre pas aux Calomnies des Theologiens*. Elle n'est pas moins nécessaire, que celle qu'il a mise à la fin de sa Logique de l'argument Theologique tiré de la haine, dont j'ai parlé. Ceux qui tâchent d'acquiescer de la réputation, en le déchirant, verront les raisons, qu'il a de les laisser crier. Ce-

\* Elle est dans le 3. Tome de l'Ars Critica.

Cependant il ne doit pas s'appliquer moins à la recherche de la Verité, ni à la publier qu'il n'a fait jusqu'à présent; en observant toujours toutes les mesures, que la prudence Chrétienne demande, en cette occasion. A qui laisseroit-on le soin de la dire, & de la défendre? A ceux qui ne la recherchent point, parce qu'ils ne l'aiment pas, & qu'elle n'entre pas dans la vue qu'ils ont de s'avancer dans le monde; ou qui n'ont point les qualitez nécessaires ni pour la trouver, ni pour la publier? Ou à ceux qui la connoissent, mais qui ne l'osent pas dire, de peur de s'attirer des affaires? Car enfin, il faut avouer que dans plus d'une Société Chrétienne, on n'a point la liberté nécessaire, pour bien réussir dans l'explication de l'Ecriture Sainte & de la Religion. Il n'y en a qu'une, en Hollande, où cela se puisse faire & où l'on a déjà vu plusieurs grands hommes, toute petite qu'elle est. Dans les autres, bien souvent ni on ne pense ce qu'on dit, ni on ne dit ce qu'on pense.

Aussi y a-t-il longtemps que quantité de personnes éclairées, deçà & delà la mer, & parmi les Catholiques Romains & parmi les Protestans, regardent les Ecrivains de ce petit Parti comme les Interpretes des pensées qu'ils n'osent eux-mêmes

mes publier dans les lieux, où ils se trouvent; &, pour ainsi dire, comme les bouches de la Verité & de la Liberté, opprimées presque par-tout ailleurs. Je ne veux pas en faire l'éloge, mais je soutiens que ceux qui se trouvent dans ces circonstances, doivent parler pendant qu'ils peuvent, & qu'on les écoute. Le temps viendra, auquel nous recueillerons des fruits des semences de piété, de charité & de toutes les vertus Chrétiennes que leurs Ouvrages répandent par toute l'Europe; & l'on sera surpris quelque jour qu'on ait pû dire tant de mal de gens, que l'on avoit tant de sujets de remercier. Ce n'est qu'à eux qu'on est redevable de la Moderation, qui s'établit peu à peu dans les esprits des plus habiles d'entre les Protestans; & de mille veritez générales & particulieres, que l'on n'auroit point encore ouï dire, ou appuier comme il falloit, si leurs Auteurs avoient gardé le silence.

Il n'est pas besoin que j'en dise davantage, sur cette matière, ni que je parle des soins que Mr. L. C. a eus de l'édition de divers livres qui ne sont pas de lui; ou de ce qu'il peut avoir fait, par manière de divertissement, pour se délasser des Ouvrages qui demandoient plus d'attention. Tel est son petit *Traité François du bonheur*

*heur ou du malheur en matiere de Lotteries*, qu'il fit en 1696. lors que les Lotteries étoient extrêmement en usage, dans les Provinces-Unies. Il a eu aussi soin de l'édition des *Peres du siecle Apostolique*, en 1698. en deux volumes *in folio*, & y a ajouté quelque peu de notes, comme on le peut voir par les Préfaces qu'il a mises au devant. Si ceux qui ont plus de loisir que lui, plus de génie, plus de savoir, & plus de commoditez; comme il y en a sans doute un grand nombre, en Angleterre & ailleurs; vouloient prendre la même peine pour le Public, la multitude des bons livres, que l'on verroit paroître dans peu d'années, ôteroient peut-être à bien des gens l'envie d'en lire tant de mauvais que l'on publie tous les jours. Mais outre les raisons, que j'ai rapportées, l'envie de travailler se trouve moins souvent, parmi ceux qui le pourroient faire mieux que les autres; que parmi ceux, qui ont le moins de commoditez pour cela.

F I N.

I N-



# INDICE DES MATIERES.

I. <b>D</b> ES POETES & de la Poësie. P. 1	
<i>Usage des Poëtes anciens.</i>	2
<i>Inutilité des Poësies Grecques &amp; Latines modernes.</i>	3
<i>Utilité de celles qui sont écrites dans les Langues modernes.</i>	6
<i>Du mal que peut causer la lecture des Poëtes.</i>	8
<i>Pourquoi la Poësie plaît.</i>	11. & suiv.
<i>Critique de quelques endroits de Virgile.</i>	12
<i>&amp; suiv.</i>	
<i>De vrai-semblable &amp; de merveilleux poësi- que.</i>	24
<i>Incommoditez de la Poësie.</i>	29
<i>Un exemple remarquable de J. C. Scaliger.</i>	34
<i>Défauts personnels de bien des Poëtes. Ibid.</i>	
<i>Réfutation de l'éloge des Poëtes composé par Horace.</i>	36
<i>Pourquoi le droit Romain n'accorde aucune im- munité aux Poëtes.</i>	52
<i>Que les Poëmes Epiques les plus fameux com- me ceux d'Homere &amp; de Virgile ont été plutôt faits pour divertir, que pour instrui- re.</i>	

# DES MATIERES.

<i>Examen du dessein de l'Iliade.</i>	56. & suiv.
<i>De celui de l'Odyssée.</i>	58
<i>De celui de l'Enéide.</i>	61
<i>Examen du dessein des Tragedies &amp; des Comedies.</i>	65
<b>II. DE L'ELOQUENCE fausse &amp; veritable.</b>	67
<i>De l'Invention, ou du choix des matières.</i>	73
<i>Mauvais effets de la fausse rhétorique, auxquels la bonne pourroit remedier.</i>	74
<i>De la Disposition, ou arrangement des pensées.</i>	88
<i>De l'Expression &amp; des differences du stile.</i>	90
<i>Du stile propre &amp; simple.</i>	102
<i>Objections résolues.</i>	106
<i>De la Prononciation.</i>	117
<b>III. DE L'HISTOIRE &amp; de la difference des Historiens Modernes &amp; des Anciens.</b>	122
<i>De la matière de l'Histoire, &amp; de la manière de la recueillir, pour n'être pas trompé.</i>	131
<i>Cesar peu sincere.</i>	133
<i>Faute de Vittorio Siri.</i>	134
<i>Beau passage de Polybe, sur la manière de connoître si une Histoire est veritable.</i>	137
<i>Si un Historien doit citer, ou non.</i>	141
<i>De la verité de l'Histoire.</i>	145
	150
	Que

# I N D I C E

*Que l'Historien ne doit rien donner à la passion.* 153

*Exemple de Polybe.* 155. & suiv.

*De Grotius.* 161

*Ce qui empêche de dire la Verité.* 162

*Que l'Historien doit se défaire de tous préjugés.* 165

*De l'Histoire Ecclesiastique & de ses défauts.* 167

*Exemple de Sozomene.* 170

*Du style de l'Histoire.* 174. & suiv.

*Style affecté mauvais, ce que l'on éclaircit par divers exemples.* 176. & suiv.

*Des jugemens que l'on fait dans l'Histoire.* 183

*Principes généraux, qu'il faut avoir pour bien juger, & premièrement de la Religion.* 185

*Fautes de Famién Strada.* 187

*Théologie d'un Historien, quelle elle doit être dans ses livres.* 191

*Eloge de J. A. de Thou.* 194

*Censure de J. Lipse.* 195

*Sentimens de l'Historien, touchant la Justice & l'Injustice.* 197

*Fautes des Historiens Anciens & Modernes à cet égard.* 201.

*Idées de Politique que l'Historien doit avoir.* 212

*Gouvernement louable quel il est.* 213  
Poli-



# DES MATIERES.

<i>Politique de Machiavel.</i>	214 & suiv.
<i>Histoires flatteuses des derniers siècles.</i>	218
<i>Apologie des Anglois.</i>	Ibid.
<i>Guerres injustes.</i>	220
<b>IV. DE LA DÉCADENCE DES BELLES LETTRES.</b>	225
<i>Difficultez qu'il y a à en acquérir la connoissance, que les Savans n'ont point diminuées.</i>	226
<i>Manière de faire des Notes sur les Auteurs Latins.</i>	227
<i>Des Notes variorum.</i>	231
<i>Des Auteurs pour Mr. le Daupin.</i>	233
<i>Des Versions des Auteurs Grecs &amp; des Notes pour les éclaircir.</i>	236
<i>Si en facilitant l'étude des Belles Lettres, on les rend méprisables.</i>	239
<i>Secours qui manquent à ceux qui étudient les Auteurs Grecs.</i>	244
<i>Que les Humanistes louent trop leur métier, &amp; lui nuisent.</i>	245
<i>Que leurs défauts personnels nuisent beaucoup à leur profession.</i>	249
<i>Que les Grands ont cessé mal à propos de favoriser les Belles Lettres.</i>	255
<i>D'où vient cela.</i>	257
<i>Raisons que l'on a de les cultiver de nouveau.</i>	262
<b>V. DE LA DÉCADENCE de quelques ETATS.</b>	264
<i>Tom. I.</i>	Ff
	Que

# I N D I C E

<i>Que la multitude des habitans rend l'Etat florissant, &amp; au contraire.</i>	265
<i>Faute de quelques Etats qui empêchent que leurs sujets ne se multiplient.</i>	267
<i>Maximes contraires de la République Romaine &amp; de celle des Provinces-Unies.</i>	270
<i>&amp;c. &amp;c.</i>	
<i>Revenus de l'Etat, sans trop charger ses sujets, doivent être aussi grands qu'il est possible.</i>	275
<i>Nombre trop grand d'Ecclesiastiques &amp; de Nobles nuisible à l'Etat.</i>	277
<i>Trop grandes exactions ruineuses à l'Etat.</i>	283
<i>Remarques sur le Tien &amp; le Mien.</i>	286
<i>Eloge des Provinces-Unies.</i>	288
<i>Discorde combien nuisible à l'Etat.</i>	291
<i>En quoi consiste proprement la Concorde.</i>	293
<i>Si l'on ne doit souffrir dans l'Etat qu'une Religion.</i>	298
<b>VI. Défense de la PROVIDENCE CONTRE LES MANICHEËNS, dont les raisons ont été proposées par Mr. Bayle dans son Dictionnaire Critique.</b>	<b>303</b>
<i>Qu'aucune nécessité ne rend les hommes vicieux,</i>	<b>307</b>
<i>Pourquoi ils sont libres.</i>	<b>308</b>
<i>Que Dieu n'exige pas des hommes plus qu'ils ne peuvent,</i>	<b>309</b>
<i>Pourquoi Dieu souffre les maux Physiques.</i>	<b>310</b>
<i>Pour-</i>	

## DES MATIERES.

*Pourquoi il souffre les moraux. Ibid. & suiv.*  
*Des peines dont Dieu punira les méchans, se-*  
*lon Origene.* 313.

VII. QUE LES PASSIONS persuadent ce  
qu'elles souhaitent. 316

*Difficulté de convertir les Chinois, à cause de*  
*cela.* 319

*Semblables difficultés dans la conversion des*  
*Juifs.* 322

VIII. DES LOUANGES & des CENSU-  
RES & des conséquences qu'on en peut  
tirer. 324.

*Manières de parler flatteuses & superbes sous*  
*les Empereurs.* 331.

*Mot de Saint mal entendu ce qu'il a produit.*  
335.

IX. QU'IL NE FAUT pas juger par pas-  
sion. 337

*Le zèle de Religion mal-entendu en empêche.*  
339

X. DES OUVRAGES & des ETUDES  
de M. L. C. 341.

*Theologie, Philosophie & Belles Lettres, quel*  
*effet elles peuvent faire jointes ensemble.*  
344 & suiv.

*Jointes dans Grotius, dont on fait l'éloge.* 348

*Etudes de Mr. L. C. défendues contre Mr.*  
*Vander Waeyen.* 353

*Opuscles de David & d'Etienne Le Clerc.*  
354

# INDICE

Entretiens sur diverses matieres de Théologie.	355
<i>Lumières de l'homme quelles bornes elles ont.</i>	Ibid.
Sentimens sur l'Histoire Critique de R. Simon.	358
<i>Digression sur les Conjectures, &amp; sur la maniere dont on les doit proposer &amp; défendre.</i>	359
Du Traité de l'Inspiration des Auteurs Sacrez & de la Défense des Sentimens.	365
<i>Remarque sur ce que Mrs. Maius, Witfius &amp; Vander Waeyen en ont dit.</i>	368
<i>Invectives &amp; mauvaise humeur du dernier repoussées.</i>	372 & suiv.
<i>Plusieurs faussetez dans une seule de ses pages.</i>	376
Bibliothèque Universelle. Ce que Mr. L. C. en a fait.	379
<i>Que le Tome onzième lui a été attribué mal à propos, par plusieurs personnes.</i>	380
<i>Injustice de Mr. Meibom là-dessus.</i>	381
<i>Plaintes ridicules de Mr. Poiret, à l'occasion d'un Extrait.</i>	384
Oeuvres Philosophiques de Mr. L. C.	387
<i>Manière dont il prouve l'immortalité de l'Âme, défendue.</i>	388
<i>Que l'on doit distinguer avec soin ce que l'on con-</i>	608

# DES MATIERES.

<i>conjecture de ce que l'on fait.</i>	394
<i>Du Dictionnaire de Morery.</i>	396
<i>Le Pentateuque traduit &amp; commenté par M. L. C. défendu contre les Censures de quelques Théologiens.</i>	398
<i>Mr. Etzard censure mal à propos une Explica- tion du Schilo.</i>	400
<i>Raisons de ne point répondre à lui, ni à ses semblables.</i>	401
<i>Censures mal-honêtes &amp; injustes de Mr. Van- der Waeyen repoussées.</i>	401
<i>Que Mr. L. C. n'est point Socinien.</i>	403
<i>Remarques de Mr. L. C. sur le commencement de l'Evangile de S. Jean.</i>	404
<i>Censurées mal à propos par Mr. Benoit, à qui Mr. L. C. ne veut pas répondre.</i>	405
<i>Critiquées injustement par Mr. Vander Wae- yen.</i>	407
<i>Eloge de Mr. Van Limborch, &amp; querelle indigne que lui fait Mr. Vander Waeyen.</i>	408
<i>Que ce dernier est indigne de réponse.</i>	409
	412
<i>Rémontrants, pourquoi ils ne se réunissent pas avec les Réformez.</i>	410
<i>Censure ridicule que Mr. Vander Waeyen en- treprit de faire à Mr. Spanheim, sur les degrez de longitude, que le premier con- fondoit avec ceux de latitude.</i>	413
<i>Que la confiance, avec laquelle on parle, n'est pas</i>	

# INDICE DES MATIERES.

<i>pas une marque de la bonté de la cause qu'on défend.</i>	415
<i>Pourquoi les Ecrits de Mr. Van Limborch déplaisent à Mr. Vander Waeyen.</i>	416
<i>Traité de l'Incredulité, par M. L. C.</i>	417
<i>Qu'il y a quantité de mysteres, dans la Religion.</i>	418
<i>Censure ridicule de Mr. Cave, du livre de l'Incredulité.</i>	421
<i>De l'Art de la Critique.</i>	424
<i>Censure de Mr. Vander Waeyen, sur le mot de Grace réfutée.</i>	427
<i>Remarques sur l'expression ouvrir le cœur.</i>	428
<i>Unité de Dieu, termes Equivoques dans les Peres.</i>	430
<i>Examen de la Conclusion de la Dissertation de Mr. Vander Waeyen, sur le Logos.</i>	433
<i>En quoi il s'accorde avec Mr. Poiret.</i>	435
<i>De la multitude des Adversaires de Mr. L. C.</i>	437
<i>S'il doit quitter les Ouvrages, qu'il a entrepris, pour leur répondre</i>	440.
<i>Eloge des Auteurs Rémontrants.</i>	443

F I N.







# PARRHASIANA

O U

PENSEES DIVERSES

SUR DES MATIERES

DE CRITIQUE,

D'HISTOIRE,

DE MORALE

ET DE

POLITIQUE.

Par THEODORE PARRHASE.

*TOME SECONDE.*



A AMSTERDAM,

Chez HENRI SCHELTE.

M DCC I.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

## AVERTISSEMENT.

**S**I l'on pouvoit juger de l'utilité d'un Livre, par son débit; on auroit sujet de croire que le premier Tome de ces Pensées Diverses auroit été utile au Public; puis que la première Edition Françoisse & la version Angloise, que l'on en a publié à Londres, se sont assez promptement vendues. Mais comme il y a mille raisons, qui peuvent faire vendre un Ouvrage & qui n'ont aucun rapport avec son utilité; on n'a garde de se flatter, à cause de cela, d'avoir rendu quelque service au Public. Quoi qu'il en soit, il est certain que la meilleure Pièce

\* 2

du

## AVERTISSEMENT.

du monde ne sert de rien , lors  
qu'elle demeure chez le Libraire ;  
parce qu'un livre n'est utile , que  
lors qu'on le lit. J'avoue aussi  
que c'est ce qui m'a fait résoudre  
de donner un second Volume de  
*Parrhasiana* , où j'ai traité de di-  
verses matières , sur lesquelles il me  
semble qu'on ne fait pas par tout  
assez de réflexion , quoi qu'elles  
soient de très-grande importance.  
Si on lit , avec quelque attention ,  
ce que j'en ai dit ; peut-être qu'on  
entrera dans mes pensées , au  
moins en partie , & alors cet Ou-  
vrage pourra être de quelque fruit.  
Que si l'on est d'un sentiment  
opposé , & que l'on en ait de bon-  
nes raisons , il ne sera pas non  
plus inutile ; parce que cela pour-  
ra donner occasion à quelqu'un de  
mieux instruire le Public , & de  
me détromper moi-même ; car il  
n'y a personne , qui se rende plus  
faci-

## AVERTISSEMENT.

facilement à la raison , que moi. Quand même il arriveroit que je ne croirois pas m'être trompé , il seroit toujours avantageux aux Lecteurs de voir le pour & le contre , sur des matières de grande conséquence. Ce n'est pas que je veuille m'engager à entrer en dispute , avec qui que ce soit. Il suffira , si cela arrive , qu'on examine ce que j'ai écrit , & qu'on le compare avec ce qu'on y aura opposé.

Je ne dis pas cela , comme si je m'attendois à rien de semblable , ou comme si je croiois avoir donné lieu à qui que ce soit de m'attaquer. Je n'ai parlé , dans ce Volume , contre personne , ni n'ai répliqué à qui que ce soit. Quoique je croie , comme je l'ai fait voir dans le premier Article , que les Disputes peuvent être utiles , quand elles sont bien ménagées ,

## AVERTISSEMENT.

la plûpart des gens contredisent les autres, d'une manière si indigne de ceux qui aiment la Vérité, qu'il vaut beaucoup mieux se taire, que s'engager à leur repliquer. Il suffit d'avoir montré en Latin & en François, qu'on ne manque ni de raisons, ni de courage, pour défendre ce que l'on croit être vrai; & d'avoir par là aquis le droit de se taire impunément, lors qu'on ne juge pas qu'il faille parler. Je puis même dire que c'est un avertissement, qui m'est venu de plus d'un endroit, de la part de personnes considérables, & capables de juger des querelles, que quelques Auteurs m'ont faites, sans que je me les fusse attirées. Il est juste que je fasse voir, par ma conduite, que je suis pour le moins aussi capable de garder le silence, que de faire des livres,

vres,

## AVERTISSEMENT.

vres, pour me défendre.

J'ai divisé ce Volume, en cinq Chapitres, ou Traitez, si l'on aime mieux les nommer ainsi, & divisé encore ces Traitez en divers Articles; parce que j'ai reconnu qu'on le trouvoit mieux de la sorte. Ce n'est pas que j'aie entrepris de faire rien de complet, sur les matières dont je parle, comme on le fait dans des Traitez exprès; mais c'est que ces divisions contribuent beaucoup à être mieux entendu. Quoi qu'il n'y ait ici que cinq Traitez, on ne laissera pas d'y trouver beaucoup de diversité, comme on le reconnoîtra par la lecture. On a crû pouvoir prendre plus de liberté dans des pensées de cette sorte, que dans un ouvrage plus méthodique; & peut-être même qu'elle étoit nécessaire, pour le faire lire avec plus de plaisir; si

## AVERTISSEMENT.

tant est néanmoins que l'on y en trouve , de quoi je me rapporte aux Lecteurs. Je n'ai eu dessein au reste que d'être utile , & non de nuire à qui que ce soit. Si quelcun prend autrement ce que je dis, il expliquera mes paroles contre mon intention , & contre ma pensée.

PAR.



# PARRHASIANA

O U

## PENSÉES DIVERSES

---

I. *Réflexions sur les Disputes des Gens de Lettres & particulièrement des Théologiens.*

I. **HISTOIRE** & l'EX-*Diversité*  
 perience nous apprennent *des senti-*  
 que non seulement dans *ments iné-*  
 les affaires de la vie, *vitables.*  
 mais encore dans les  
 Sciences les plus spéculatives, il y a toujours eu une grande diversité de sentimens entre les hommes, & qu'on n'y a jamais pû trouver de remède. La Vérité, toute aimable & toute éclatante qu'elle est, n'a jamais pû dissiper entièrement les ténèbres de l'Erreur, quelques soins qu'elle y ait apportez; & tous

les artifices du Mensonge, soutenus quelquefois de la dernière violence, n'ont pû éteindre, par tout, ou pour toujours, la lumière de la Verité. Des Opinions également douteuses, ou même fausses, se sont fait la guerre, pendant plusieurs siècles; sans qu'un Parti ait pû réduire l'autre à avoir les mêmes sentimens. Les hommes cesseront aussi tôt de penser, que de juger diversement des mêmes sujets; & pour les accorder parfaitement en tout, il faudroit les mettre hors d'état de juger de rien, c'est à dire, les priver de la Raison, & les rabaisser au rang des Bêtes, ou des Plantes. On peut à la verité empêcher quelquefois par la violence, pendant qu'elle dure, qu'on ne témoigne cette diversité de sentimens; mais cette violence est infiniment plus nuisible à la Société, que toutes les disputes du monde. On peut encore, en tenant les hommes dans une extrême ignorance, comme on le fait parmi plusieurs peuples barbares, les empêcher de disputer de questions subtiles, qui ne leur tombent point alors dans l'esprit; mais on ne peut pas se garentir des suites nécessaires de cette grande ignorance, qui est toujours accompagnée de mille desordres & des crimes même les plus hor-

horribles , qu'elle fait commettre sans scrupule ; comme on le voit dans les Histoires des Turcs, & des autres peuples de l'Asie.

Si l'on veut donc jouir des douceurs, que l'on trouve dans une Société, composée de personnes éclairées , ou qui ne soient pas indifférentes sur le Chapitre de la Vérité & de l'Erreur ; il faut se résoudre à supporter les inconveniens, qui naissent de l'envie ou de l'opinion de savoir, c'est à dire, les divisions & les disputes. „ Il y a mille sortes d'hommes , & „ des usages bien différens d'une même „ chose. Chacun a sa volonté , & tout „ le monde ne fait pas les mêmes fou- „ haits :

\* *Mille hominum species , & rerum di-* \* *Perse*  
*scolar usus ,* *Sat. V. 52.*  
*Velle suum cuique est , nec voto vivitur*  
*uno.*

Si l'on demande d'où peut venir cette étrange variété d'opinions , puisque les hommes participent tous à la même Raison ; on répondra qu'elle peut venir ou de la diversité d'éducation, ou de la différente disposition du cerveau & du temperament, ou des passions & des interets

qui ne sont pas les mêmes, ou de l'ignorance de ceux qui sont dans l'erreur, ou peut-être enfin de quelque diversité qu'il y a dans les Esprits, & qui ne nous est connue que par ses suites. On peut consulter là dessus, comme sur plusieurs autres Questions très-improtantes, un excellent Livre intitulé *Essai Philosophique, concernant l'Entendement Humain*, \* qui vient de paroître depuis peu en François. Mais quoi qu'il en soit de l'origine des erreurs des hommes, il est certain qu'il faut s'attendre à en voir toujours quantité d'incurables.

\* A Amsterdam  
chez H.  
Schelte  
1700.

Qu'il doit  
être per-  
mis d'at-  
taquer &  
de défendre.

II. Cela étant ainsi, l'Equité naturelle demande qu'il soit permis à ceux qui se trouvent de différens sentimens de soutenir ce qu'ils croient véritable, & d'attaquer ce qu'ils regardent comme faux. Si je croi qu'il est juste que l'on m'écoute, quand je dis ma pensée, ou que je réfute celle d'un autre; parce que j'agis de bonne foi, & que je croi avoir la Vérité de mon côté; je ne puis pas refuser la même liberté à un autre, sans commettre une très-grande injustice. On ne peut imposer silence, par pure autorité, à aucuns discours, qu'à ceux qui vont à renverser la Société Civile, non par des conséquences éloignées, ou  
que

que l'on ne reconnoît point , mais directement & par eux mêmes. La raison de cela est , que de quelque côté que puisse être la Verité , à l'égard des Disputes , touchant les questions spéculatives ; il faut cependant que la Société Civile subsiste ; sans laquelle , non seulement on n'auroit plus les moyens de rechercher la Verité , mais même la vie deviendrait insupportable à tout le monde. Le mal que l'on ressent à l'instant des Discours , qui la renversent , n'est pas une chose douteuse , ni qui souffre que l'on délibère là dessus. Néanmoins on doit prendre garde de ne pas juger qu'une Opinion renversée , par elle même , la Société , seulement à cause que la plûpart de ceux qui la composent en peuvent être choquez , parce qu'ils se trouvent prévenus de pensées contraires. Autrement il faudroit regarder comme perturbateurs du repos public tous ceux , qui apprennent aux autres quelque nouveauté , qui n'est pas d'abord bien reçue ; c'est à dire , qu'il faudroit condamner tous ceux qui ont tâché d'augmenter les lumieres de leurs temps , ou traiter de brouillons tous les plus grands hommes des siècles passés & de celui-ci. Il faudroit même envelopper , dans cette con-

damnation, Jesus-Christ & ses Apôtres ; dont la doctrine , toute utile qu'elle est au genre humain , y a excité de très-grandes disputes. On auroit toujours été obligé de regarder l'état présent des Sciences, comme le plus avantageux à la Société, & auquel on ne pouvoit rien changer, sans hazarder la tranquillité publique. Ainsi les sentimens de la multitude seroient devenus la regle du bien & du mal ; ce qui seroit la chose du monde la plus dangereuse, & qui effaceroit tout à fait les idées du Juste & de l'Injuste, de la Vertu & du Vice. Car enfin ce qui plairoit au plus grand nombre passeroit pour bon & pour avantageux à la Société, sans aucune autre raison, que celle-là ; & comme toutes les Nations sont bien éloignées d'être dans les mêmes pensées, chacune d'elles auroit sa Politique & sa créance à part ; qui quoi que toutes différentes, & même contraires, seroient également inviolables, dans les lieux où elles se trouveroient établies. On seroit obligé d'avouer que ce qui seroit bon, dans un Etat, seroit mauvais dans un autre.

Si l'on y prend bien garde, ceux là sont les veritables perturbateurs de la Société, qui, en quelque nombre qu'ils  
puis-

puissent être, prennent occasion de quelques sentimens éloignez des leurs, pour en opprimer les membres, & souvent même les membres les plus utiles & les plus zelez pour son bien. Ces derniers donnent à la verité aux autres occasion de brouiller; mais ce n'est qu'une occasion innocente, qui n'est pas la veritable cause des brouilleries. Il la faut chercher dans l'orgueil & dans la malice de ceux, qui ne veulent rien apprendre, & qui veulent être maîtres des sentimens des autres. Ainsi les Juifs & les Payens étoient de veritables perturbateurs du repos public, & non Jesus-Christ & ses Disciples; quoi que ceux-ci fussent le petit nombre, & qu'ils travaillassent à introduire des sentimens nouveaux; ce qui donnoit occasion à leurs ennemis de troubler la tranquillité des lieux, où ils demeuroient.

Pour traiter donc une Opinion de nuisible à la Societé, il ne suffit pas qu'elle déplaie à la multitude, il faut qu'elle soit contraire aux Loix généralement reçues de tout le Genre humain, ou du moins des nations les plus polies, de sorte que les mauvaises suites en soient palpables. Si l'on disoit, par exemple, que la Fornication est une chose honête,

ou que le Larcin n'est pas mauvais , & que l'on fait mal de les punir ; ces discours ne devroient pas être soufferts , parce que ces opinions ne pourroient être établies , sans ruiner entièrement la Société , dans laquelle on les auroit reçues. Si l'on disoit encore que l'on ne doit pas obéir aux Magistrats , ou aux Princes établis selon les Loix , & qui ne feroient que ce qui y est conforme ; ce sentiment ne seroit pas tolerable , parce que l'obéissance aux Loix civiles , & à ceux qui en sont les Exécuteurs & les Ministres , est absolument nécessaire pour la conservation de quelque Société que ce soit.

Mais pour les autres choses , qui n'ont point de rapport , ou qui n'ont qu'un rapport éloigné avec les fondemens de la tranquillité publique , en forte que quoi que l'on soutienne , ces fondemens demeurent inébranlables ; il doit être permis à ceux , qui croient pouvoir le faire , de réfuter ce qu'ils jugent être faux , & d'établir ce qu'ils regardent comme véritable. On ne peut diminuer la liberté naturelle des hommes , à cet égard , sans s'exposer à de très-grands reproches , & auxquels il n'y a rien à repliquer. Le droit du plus fort n'a point ici de lieu , à moins qu'on ne fasse , comme je l'ai dit ,



dit, de la force le caractère de la Justice, ce qui est la dernière absurdité.

Il me semble que j'entends ici certains Politiques, qui ne se soucient de la Vérité & de la Justice, qu'autant qu'elles servent à leurs fins, se récrier que quoi que l'on puisse dire de l'amour que l'on doit avoir pour elles en général, il est néanmoins certain que les Disputes troublent l'Etat, comme l'expérience le fait voir. Pour ne pas redire ce que j'ai déjà dit, je soutiens qu'il n'y a guère de plus mauvaise constitution dans un Etat, que lors qu'il ne peut souffrir aucun changement d'opinion, même dans des choses spéculatives, sans se brouiller; parce qu'il n'est pas possible que les hommes ne changent souvent. Ceux qui souhaitent donc la conservation de leur patrie, doivent travailler par avance à mettre les choses sur un autre pied, & à accoutumer leurs Concitoyens à souffrir qu'on les contredise, sans avoir recours à la violence, pour opprimer le parti opposé. Il est beaucoup plus facile de les porter à cette moderation, que l'on ne pense; car le peuple ne s'émeut ordinairement que par l'instigation de ceux qui le conduisent, ou qui l'instruisent de ses devoirs; & il dépend souvent de ces

gens-là de lui inspirer des sentimens doux, ou violens. Si l'on faisoit par tout, pour introduire la moderation, la centième partie de ce qu'on fait ordinairement pour augmenter l'autorité des Dignitez ou des Charges que l'on possède; il n'y auroit guere de lieux, où les disputes, sur des dogmes spéculatifs, pussent troubler le repos public. Mais on hazarde souvent tout, pour augmenter son pouvoir, & l'on ne veut pas courir la moindre risque pour rétablir entre les hommes l'Equité, qu'ils auroient naturellement les uns pour les autres, si on ne les en détournoit pas.

*Que les  
disputes  
sont utiles.*

Si l'on considère, avec quelque attention, ces Disputes, on trouvera qu'elles ne font d'elles mêmes aucun mal, mais qu'au contraire elles servent beaucoup. Par exemple, quel mal faisoient à la Grece, & à l'Empire Romain les Disputes des Philosophes divisees en tant d'opinions differentes? Empêchoient-elles que l'on n'observât les loix du Droit Naturel, ou celles du Droit Civil? Les villes de la Grece s'en font-elles mal trouvées, & l'Empire Romain, qui les soumit, s'est-il plaint que les Philosophes empêchassent les particuliers de bien vivre les uns envers les autres, ou les portassent à l'Anar-

l'Anarchie ? Je ne me souviens pas d'avoir rien lû de semblable , & je ne crois pas qu'on le pût dire avec quelque raison. Au contraire par le moien de ces Disputes , les Grecs & les Romains découvrirent mille veritez importantes , & les établirent sur des fondemens , desquels les plus habiles gens se servent encore aujourd'hui. On peut même dire , qu'après la bénédiction du Ciel , qui est la cause premiere de l'admirable révolution , qui arriva dans l'Empire Romain , lors que la Religion Chrétienne y devint la dominante ; les disputes des Philosophes , & la liberté , qu'ils prenoient d'examiner tout ne contribuerent pas peu à disposer les hommes à embrasser l'Evangile. A force de raisonner & de se réfuter même les uns les autres , ils reconnurent la plûpart des défauts du Paganisme , & découvrirent des Veritez , dont les Chrétiens se servirent en suite très-avantageusement contre eux. C'est ce que l'on peut voir , dans les plus anciens Apologistes de la Religion Chrétienne , & particulièrement dans *Clement Alexandrin* , & dans *Eusebe* ; qui ont ramassé une infinité de passages des Philosophes Grecs , par lesquels ils ruinent le Paganisme , & établissent les dogmes de  
 l'Evan-

l'Evangile, d'une manière à laquelle les Paiens n'avoient rien à repliquer de raisonnable. *Lactance* a aussi montré, parmi les Latins, par quantité de passages remarquables des plus habiles d'entre les Romains, comme de *Cicéron* & de *Senèque*, que la Religion Payenne étoit ridicule, & qu'il n'y a rien de plus conforme au bon sens, que le Christianisme.

Quand ce dernier commença à gagner quelque nombre de personnes, dans l'Empire Romain; c'est à dire, peu de temps après la mort des Apôtres; il s'éleva quantité de gens, qui se trouverent dans des sentimens fort éloignez les uns des autres, & qui exciterent de très-grandes disputes dans le Christianisme. Il y eut encore davantage de divisions, dans les siècles suivans; comme ceux, qui ont quelque teinture de l'Histoire Ecclesiastique, le savent assez. Ces disputes auroient beaucoup pû servir à réduire la Théologie Chrétienne, dont il n'y avoit plus alors de Maître inspiré du Ciel, aux idées de ses premiers fondateurs, & à les mettre dans leur véritable jour; si ceux qui avoient le plus d'autorité, & le plus grand nombre de sectateurs n'avoient employé que des raisons,

con-

contre leurs Adversaires ; car on auroit  
 enfin reconnu le fonds des choses , & dé-  
 couvert la véritable manière d'entendre  
 les Ecrits des Apôtres , & des Prophe-  
 tes. Mais après avoir employé quelques  
 raisons , bonnes ou mauvaises , le Parti  
 qui se trouvoit le plus foible étoit accablé  
 d'excommunications , pendant qu'il ré-  
 sistoit , & de pénitences mêmes souvent  
 honteuses , s'il vouloit rentrer dans le  
 plus fort. Quand les Empereurs furent  
 Chrétiens , les Excommunications fu-  
 rent suivies de confiscations , d'emprison-  
 nemens & d'exils. Des traitemens si  
 durs n'éteignirent pas les disputes , mais  
 ils empêcherent que l'on n'y apportât la  
 liberté nécessaire pour découvrir , ou  
 pour expliquer la Verité. Ce qui se  
 trouvoit autorisé par le plus grand nom-  
 bre des Evêques , ou par le pouvoir des  
 Empereurs , avoit le dessus ; & l'on fai-  
 soit d'étranges cabales , pour gagner les  
 uns & les autres. Après quoi , il ne  
 s'agissoit plus que de chercher des moyens  
 de défendre les dogmes , qui avoient pré-  
 valu , & que l'on n'avoit plus la liberté  
 d'examiner , sans s'exposer aux peines  
 que l'on faisoit souffrir à ceux que l'on  
 nommoit *Hérétiques* ; c'est à dire , à ceux  
 qui ne se soumettoient pas à l'autorité  
 du

du grand nombre. Il falloit avoir beaucoup de fermeté & de constance , ou , si l'on veut , d'opiniatreté & d'entêtement , pour abandonner le gros Parti. Ceux qui se donneront la peine de lire , avec quelque soin , l'Histoire des disputes , concernant le culte des *Images* , y trouveront des exemples remarquables de ce que je viens de dire. L'Histoire même de *Louis Maimbourg* , quoi que peu fidele & peu exacte , peut suffire pour cela , si on la lit avec quelque discernement. Mais les Protestans y peuvent joindre \* celle de Mr. *Spanheim* , où il a relevé les fautes du Jesuite , & établi la verité des faits dont il est question.

\* Imprimée in 8.  
à Leide en  
1686.

On ne peut regarder ces sortes de disputes , où il ne s'agit pas tant du Vrai & du Faux , que de la réputation , de l'autorité , & des avantages mondains du Parti victorieux , & au contraire de la honte & de la ruine du vaincu ; que comme une espece de guerre civile , plus propre à cacher ou à opprimer la Verité , qu'à la découvrir , & à lui donner de l'éclat. L'évenement , dans des querelles qui ne se terminent que par le nombre des suffrages , ou par une autorité qui n'est nullement infallible , est aussi peu propre à nous découvrir qui a raison ;

son ; que le bon ou le mauvais succès d'une guerre civile l'est à nous montrer de quel côté étoit la justice. Comme personne ne peut conclurre que Pompée avoit tort , parce qu'il fut vaincu ; on ne peut pas dire non plus que le Parti, par exemple , qui fut le plus foible au second Concile de Nicée, & qui rejettoit le culte des images, soutenoit une fausse doctrine. Les décisions des Assemblées Ecclesiastiques , considérées en elles mêmes, & destituées de raisons, ne sont pas plus infaillibles, en matière de Doctrine ; que le sont celles des armées victorieuses, en matière de Justice. Ainsi comme il seroit ridicule de faire battre des armées , pour savoir ce qui est juste ou injuste : ce seroit se conduire, avec beaucoup d'imprudence , que de chercher la Verité, en faisant disputer deux Partis , pour se remettre à la décision de celui qui n'auroit que l'autorité & la multitude de son côté.

Feignons qu'un peuple voulant savoir qui auroit raison des Stoïciens , ou des Epicuriens, les fit assembler pour se remettre à la décision des suffrages. Ajoutons à cela que les principaux de l'Etat favorisassent l'un ou l'autre parti. Il ne seroit pas difficile de savoir qui auroit  
le

le dessus. Si les Epicuriens étoient en plus grand nombre , & si l'Etat les favorisoit , qui doute qu'ils ne l'emportassent ? Il faut dire la même chose des Stoïciens. Si l'on joint encore à tout cela , que le Parti le plus fort chassera , s'il veut , ceux qui auront soutenu l'autre , qu'il leur ôtera leurs emplois , qu'il confisquera leurs biens , & qu'il sera en son pouvoir d'attacher une espece d'infamie au Parti vaincu ; bien tôt cet infortuné Parti se trouvera réduit à rien , & l'opinion du vainqueur recevra seule les honneurs qu'on ne doit qu'à la Vérité.

On m'objectera peutêtre , que dans tout le discours , que je viens de faire , je semble supposer que ceux , à qui j'entreprends de persuader que les disputes sont utiles , sont dans l'Erreur ou dans le Doute ; au lieu qu'ils supposent que la Vérité est établie parmi eux , & qu'il ne s'agit que de la conserver , en ne permettant pas que l'on attaque les sentimens reçus. Je répons à cela premièrement , que chaque Parti m'accordera au moins , qu'il seroit à souhaiter que les autres , qu'il croit être dans l'Erreur , fussent convaincus de la solidité de mes raisons. Secondement , que s'il veut que  
ceux



ceux qui se trompent, quoi qu'ils ne le croient pas eux mêmes, aient assez de douceur pour s'entendre contredire, sans se fâcher : il n'est pas moins juste que ceux qui possèdent effectivement la Verité témoignent de la moderation, envers ceux qui se trompent ; car si l'on veut être traité avec douceur par les autres, il faut les traiter de même. Il ne faut pas dire que la Verité a droit de maltraiter l'Erreur, sans que cela soit reciproque, puis que c'est porter toutes les Societez à la violence ; parce que chacune d'entre elles est persuadée qu'elle a la Verité de son côté, de sorte que pendant qu'elle sera dans cette persuasion, on ne pourra pas trouver mauvais qu'elle soutienne ses opinions par la force. Je répons en troisième lieu, que si l'on est persuadé, par de bonnes raisons, qu'on a la Verité de son côté, on ne peut rien craindre pour elle, pourvu qu'il soit toujours permis de la défendre & qu'on ne lui oppose que des raisonnemens. On ne la peut véritablement conserver dans l'esprit des hommes, que par les mêmes moïens, par lesquels elle y est entrée, c'est à dire, par la lumière, & par le raisonnement. Si elle n'est pas si commune, parmi les hommes, qu'elle

lè devroit être , ce n'est pas qu'il soit difficile de détruire l'Erreur , par des raisons ; mais c'est qu'on leur oppose la violence. Supposé que ces deux Adversaires n'emploiasent que le seul raisonnement , la Verité auroit bien tôt le dessus. J'avouë que je ne puis m'empêcher de soupçonner de peu de sincérité ceux qui disent qu'ils sont persuadés , par de bonnes raisons , que la Verité est dans leur Parti , & qui croient néanmoins qu'elle a besoin de toutes les recompenses & de toutes les peines des Loix Civiles ; pour se soutenir contre l'Erreur déstituée de raisons solides , & qui n'emploie ni recompense , ni peine pour gagner personne. Il faut avoir , qu'oi qu'on dise , bien mauvaise opinion de ce qu'on veut nommer la Verité , pour la croire toujours prête à succomber , si on ne la soutient par la force.

*Ce qu'il  
faut ob-  
server  
dans les  
disputes ,  
à l'égard  
de ceux  
qui atta-  
quent.*

III. IL paroît par là que les disputes servent à découvrir ce qui est véritable , & que l'autorité & la violence ne sont propres qu'à opprimer ceux qui se trouvent les plus foibles , soit qu'ils aient tort , ou non. Mais on demandera s'il est beau , & s'il est utile pour la Société de voir les Gens de Lettres , & sur tout les Théologiens , perpetuellement  
aux

aux prises, se dire tout ce que la passion leur suggere, ou au moins se tourner en ridicule les uns les autres. Si cela est nuisible & honteux, comme on ne peut guere en douter; on demandera encore, ce qu'il faudroit observer dans les contestations, pour les rendre utiles & honêtes. Je répons qu'il y a deux choses principalement, à quoi il faut prendre garde, & que si l'on observe avec soin, les disputes deviendront aussi avantageuses, & aussi honêtes, qu'elles sont ordinairement nuisibles & indignes de ceux qui cherchent la Verité.

La premiere est, qu'il faut distinguer les opinions des personnes; & comme il ne s'agit pas des dernieres, mais seulement des sentimens, on doit éviter avec soin, en les attaquant, de mêler rien de personnel. La haine, ou le mépris, que l'on peut exciter contre les personnes, n'ont aucun rapport avec les dogmes; qui peuvent être également vrais ou faux, quelques sentimens que l'on ait pour ceux qui en font profession. Ceux qui soutenoient la Verité ont été aussi souvent méprisés, ou haïs, que ceux qui défendoient le Mensonge; & ces derniers ne se sont pas moins souvent attiré le respect & l'a-

mour des peuples , que ceux qui avoient  
 la Verité de leur côté. Il est donc ri-  
 dicule de parler de la personne , lors  
 qu'il s'agit des sentimens. „ On ne  
 „ peut pas à la verité se dispenser de dire  
 „ ce que l'on desapprouve , dans les  
 „ sentimens dont on est éloigné. C'est  
 „ pourquoi on ne peut pas blâmer les  
 „ critiques reciproques de ceux qui sont  
 „ dans des pensées contraires ; mais les  
 „ injures , les paroles choquantes , les  
 „ emportemens , les querelles , & les  
 „ combats opiniâtres dans la dispute me  
 „ paroissent indignes de la Philosophie.  
 „ Si l'on ne peut pas disputer , sans se  
 „ critiquer les uns les autres ; on ne peut  
 „ pas bien disputer , lors que la colere ,  
 „ ou l'opiniâtreté s'en mêlent. Ce sont  
 „ les sentimens de \* Ciceron , dont on  
 aimera peutêtre mieux lire les paroles  
 Latines : *Fieri nullo pacto potest ut non di-*  
*cas quid non probes ejus à quo dissentias ,*  
*— Quamobrem dissentientium inter se re-*  
*prehensiones non sunt vituperanda ; male-*  
*dicta , contumelia , tum iracundia , conten-*  
*tiones , concertationesque in disputando perti-*  
*naces , indigna mihi Philosophia videri so-*  
*lent. — Neque disputari sine reprehensio-*  
*ne , nec cum iracundia aut pertinacia rectè*  
*disputari potest.*

Lib. I. de  
 Fin.  
 numm.  
 27. § 28.

C'est

C'est néanmoins ce que l'on fait tous les jours. Au lieu de réfuter les raisons , on ramasse contre les personnes tout ce que l'on peut trouver de propre pour leur attirer la haine , ou le mépris de ceux qui ne pénètrent pas le fonds des choses , & qui n'en jugent que par le dehors. S'il s'agit , par exemple , de réfuter *Epicure* , qui parmi bien des faussetez avoit dit mille choses très-vertueuses & très-utiles ; on se jette sur sa vie , dans laquelle on tâche de trouver à reprendre le plus que l'on peut , pour rendre suspects ses sentimens les plus véritables. C'est ainsi que faisoient les anciens Stoïciens , contre lesquels le fameux *Gassendi* a si bien défendu ce Philosophe. Il en faut néanmoins excepter *Senèque* , qui ne fait pas difficulté de se servir des préceptes & des regles d'*Epicure* , lors qu'il les juge conformes à la Vérité. Il finit \* diverses de ses Let- \* Lib. I. tres , par des sentences de ce Philosophe , dont les Stoïciens étoient ennemis jurez ; & il ne se peut rien de plus juste que ce qu'il répond , à ceux qui lui objectoient „ qu'*Epicure* avoit dit „ ce qu'il donnoit pour d'admirables „ avis , & qu'il ne devoit rien avoir de „ commun avec un Philosophe d'une au-

• Ep. 12. „ tre Secte \* *Epicurus dixit , quid tibi cum alieno ?* „ Tout ce qui est vrai , disoit-  
 „ il , est à moi , je continuerai de vous  
 „ produire Epicure , afin que ces gens ,  
 „ qui suivent aveuglément leurs maî-  
 „ tres , & qui n'ont point d'égard à ce que  
 „ l'on dit , mais seulement à celui qui  
 „ parle , sâchent que tout ce qu'il y a  
 „ de meilleur est commun. *Perseve-*  
*rabo Epicurum tibi ingerere , ut isti qui in*  
*verba jurant , nec quid dicatur estimant ,*  
*sed à quo , sciant quæ optima sunt esse com-*  
*munia.* Bien des gens auroient besoin  
 aujourd'hui d'une semblable leçon ; puis-  
 que souvent ce qu'ils objectent de plus  
 fort aux sentimens qui leur déplaisent ,  
 c'est qu'ils viennent de personnes qui ne  
 suivent pas le plus gros Parti , ou que  
 des gens , diffamez par le titre odieux  
 d'*Hérétiques* , ont dit quelque chose de  
 semblable. Les Jansenistes accusent les  
 Jesuites de *Pelagianisme* , ou de *Demi-*  
*pelagianisme* , pour le moins ; & les Je-  
 suites les traitent eux mêmes de *Calvi-*  
*nistes* ou de *Lutheriens* ; injures qui sont  
 également dangereuses dans l'Eglise  
 Romaine , mais qui dans le fonds ne  
 peuvent servir à décider aucune que-  
 stion. Tout ce que *Pelage* & ses secta-  
 teurs ont dit n'est pas nécessairement faux

&amp;

& tout ce que leurs Adversaires ont écrit n'est pas toujours véritable, témoin leurs rétractations. Il en est de même de *Luther* & de *Calvin*, & de ceux qui ont disputé contre eux ; aussi bien que de tous les autres hommes, qui ont écrit les uns contre les autres.

Les Protestans ne doivent pas imiter ces reproches, sur tout faisant profession de ne rien recevoir, & de ne rien rejeter qu'après un mûr examen ; comme de n'avoir aucun égard à la qualité, ni au nombre des personnes. Cependant la coutume s'établit, parmi plusieurs d'entre eux, de se traiter réciproquement de *Sociniens* ; dès qu'ils croient remarquer quelque chose dans leurs Adversaires, qui approche de quelque sentiment de *Socin* ; comme s'il ne falloit que contredire cet Auteur, pour trouver à coup sûr la Vérité, & si avoir quelque chose de commun avec lui suffisoit pour être indigne d'être écouté. Il faut répondre à ces gens-là, ce que *Senèque* a répondu, dans une \* autre Let- \* Ep. 5, tre, à une semblable objection, en changeant seulement les personnes : „ Il „ se pourra faire que vous me demandez, pourquoi je rapporte tant de „ belles paroles de *Socin*, & non de nos

„ Théologiens. Mais pourquoi les pre-  
 „ nez-vous pour des pensées de Socin ,  
 „ & non pour des paroles qui appar-  
 „ tiennent à tout le monde ? Combien  
 „ les *Hétérodoxes* ont-ils dit de choses ,  
 „ que les Théologiens *Orthodoxes* ont  
 „ dites , ou qu'ils devoient dire ? *Potest fieri ut me interrogas , quare ab Epicuro tam multa bene dicta referam , potius quàm nostrorum. Quid est tamen quare tu istas Epicuri voces putes esse non publicas ? Quàm multa Poëta dicunt , quæ à Philosophis aut dicta sunt , aut dicenda ?*

Sans se mettre en peine de qui viennent certaines pensées , si on les juge fausses , il les faut réfuter en elles mêmes ; premierement en montrant directement que les fondemens , sur lesquels elles sont bâties , ne sont pas solides , ou que les raisons , sur lesquelles on les appuie , sont fausses ; & en second lieu en prouvant les sentimens contraires , par des principes incontestables. C'est là la seconde chose , qu'il faut observer dans les Disputes. Je n'ajoute pas qu'il faut agir en ceci de bonne foi , & n'attribuer à son Adversaire aucun sentiment , que ceux qu'il soutient véritablement. C'est un principe dont tout le monde convient , & que ceux là même ,  
 qui



qui le violent , prétendent observer , tant il est conforme à la justice !

Cette manière de réfuter l'Erreur & d'établir la Verité , est la seule qui éclaire l'esprit , qui en arrache les Erreurs pour jamais , & qui au contraire y fait entrer ce qui est vrai , en sorte que rien n'est capable de l'en faire sortir. C'est la seule voie , qui soit digne de ceux , qui souhaitent que l'on croie que c'est l'amour de la Verité qui les porte à écrire , contre ceux dont ils désapprouvent les sentimens. Tout le reste n'est propre qu'à deshonoré la Verité , & qu'à donner de l'apparence à ce qui lui est contraire. Car enfin l'on se persuade , pour peu que l'on sâche raisonner , que ceux qui emploient volontiers cette sorte d'armes ne sont pas trop assurés de ce qu'ils disent , & qu'ils ne se servent de termes outrageans , que parce qu'il y a plus de passion dans leur fait , que de persuasion claire & solide.

Cela est si véritable , que l'on remarque clairement dans les controverses , que les Chrétiens ont les uns avec les autres , que ceux qui croient le plus pouvoir se défendre par de bonnes raisons , & réfuter leurs Adversaires de même , n'emploient jamais , ou au moins

beaucoup plus rarement que les autres, des considérations personnelles dans leurs Disputes. On remarque dans leurs Ecrits une certaine confiance, que l'on ne voit point dans ceux des Partis opposés ; & par laquelle ils témoignent être persuadés , que , si l'on écouloit leurs raisons ils auroient infailliblement le dessus ; pourvû qu'il ne s'y mêlât aucune considération étrangere, & que l'on permît à la Verité de produire tout l'effet, qu'elle peut avoir, lorsque rien de violent n'arrête sa force. Ces gens-là se persuadent même , que lors que l'on a une fois compris leurs raisons, on ne les sauroit jamais mépriser ; quoi que des interêts mondains obligent souvent ceux qui en sont frappez de dissimuler ce qu'ils en pensent , ou même de dire le contraire. Ils n'ont nullement peur que ceux, qui les ont une fois goûtées, ne soient gagnez par les raisonnemens de leurs Adversaires. Ils ne craignent point leur commerce, ni leurs sophismes ; pourvû qu'il ne s'y mêle rien d'autre. Cette généreuse confiance fait voir, par quels principes ils sont persuadés ; & au contraire ceux des Partis, qui sont dans le fonds plus foibles en raison, & qui sont plutôt animez par un esprit de faction, ou

ou entêtez des préjugés de leur enfance, que convaincus par lumière, paroissent avoir peur que leurs raisons ne fassent pas assez d'effet ; s'ils n'y mêlent mille *personalitez*, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, qui leur donnent, comme ils le croient, une force qu'elles n'auroient pas toutes seules. Ils tremblent que le commerce de ceux, qui sont dans des sentimens opposez, ne leur enleve leurs admirateurs. Ils croient qu'il est fort facile d'abandonner leur opinion, pour passer à une autre ; parce que, quelque mine qu'ils fassent, ils sont dans le fonds convaincus qu'elle ne tient dans les esprits, que par de très-foibles racines, & qu'il est facile d'arracher en raisonnant.

Ceux qui se sentent forts en raisons consentent qu'on dépouille les questions controversées de tout ce qui n'a aucun rapport essentiel au Vrai & au Faux ; qu'on les examine froidement, comme si l'on n'y avoit aucun intérêt ; qu'on raisonne à la rigueur, & que l'on pousse le raisonnement si loin que l'on voudra, pourvû que l'on garde toujours les règles de la bonne Logique. Rien de tout cela ne leur fait peur, & ils esperent même d'y trouver infailliblement leur comp-

compte ; prêts à changer de sentiment, en cas qu'on leur fît voir qu'ils s'étoient trompez, en faisant quelque supposition fausse, ou en raisonnant mal. Mais ceux qui n'ont de confiance que dans la grandeur de leur Parti, ou en d'autres choses semblables, qui d'elles mêmes n'ont point de liaison avec la Verité, ne veulent pas permettre que l'on dégage les opinions des circonstances personnelles de ceux qui les défendent, ou qui les attaquent. Ils ne peuvent souffrir qu'on parle d'examiner les leurs, comme s'il y avoit à craindre pour la Verité dans un examen, quelque rigoureux qu'il soit. Ils se déchainent contre la Raison, comme s'ils craignoient que les lumières que le Ciel nous a données, par la nature même de nôtre Amé, & par l'usage des regles les plus assurées du bon raisonnement, ne soient contraires à la Révélation ; ce qui est la même chose, que dire que celui, qui a éclairé d'une manière extraordinaire les Prophetes, & les Apôtres, peut être opposé à celui qui a créé la nature humaine, & qui lui a donné des facultez par lesquelles elle discerne le Vrai du Faux, & distingue ce qui est incertain de ce qui ne l'est pas. Ils s'attachent à ce qu'ils font profession

fection de croire comme veritable , avec un air aussi timide , que ceux qui dans un procès soutiennent un Acte douteux , mais qui passant pour vrai leur peut faire gagner leur cause. Ils voudroient bien qu'on le reçût , sans l'examiner , & ils tremblent dès qu'ils voient l'Avocat de leur Partie tomber sur cette matiere. Il n'y a personne , qui soit un peu éclairé , qui ne s'apperçoive qu'ils ont peur qu'on ne les convainque de s'être trompez.

Cette disposition d'esprit produit un effet très-nuisible à la recherche des veritez que l'on ignore , & à la confirmation de celles que l'on fait déjà. C'est que ceux , qui sont dans cette situation , imitent les chicaneurs , & ceux qui sont convaincus de la foiblesse de leur cause. Soit qu'ils attaquent les sentimens des autres , ou qu'ils défendent les leurs , ils font naître mille questions incidentes , qui n'ont que peu ou point de rapport avec le fonds des choses , comme pour empêcher qu'on ne s'apperçoive de ce qui est principalement en question , & pour en retarder le plus qu'ils peuvent le jugement , qu'ils croient leur pouvoir être desavantageux.

Quoi que l'on n'ait que trop d'exemples

ples modernes de cette étrange manière de disputer, & que l'on pourroit facilement produire ; il vaut mieux que le Lecteur les devine, & que ceux qui sont coupables se fassent justice à eux mêmes ; que de les irriter peut-être inutilement, en les nommant. Je me contenterai donc de faire application de ce que je viens de dire à ceux qui ont eu autrefois des démêlez, avec les premiers Chrétiens. Les Juifs & les Payens n'eurent pas plutôt oui les sentimens des Chrétiens, sur la Religion, qu'ils ramassèrent avec soin tout ce qu'ils purent trouver de plus propre à rendre les Chrétiens odieux ou méprisables. \* On les traita

\* On trouvera des exemples de tout ceci dans les *Apologies des Chrétiens*, & sur tout dans celles de Tertulien, & d'Arnobé.

par tout de *Novateurs*, on ne parla que de leur petit nombre ; de la basse extraction de ceux qui prêcherent les premiers le Christianisme, de leur ignorance dans les belles Lettres ; si on les comparoit avec leurs Adversaires, des supplices honteux qu'ils avoient soufferts, de la haine qu'ils s'étoient attirée, & d'autres choses qui regardoient purement leurs personnes. Au contraire on faisoit beaucoup valoir l'antiquité du Judaïsme & du Paganisme, la multitude de ceux qui en faisoient profession, les Puissances & les personnes de qualité qui

qui les souûtenoient , le grand savoir des Sacrificateurs Juifs , & des Philosophes Payens , l'état florissant des uns ou des autres , pendant plusieurs siècles , & l'éclat dans lequel ils avoient vécu & dans lequel ils étoient morts , & tout ce qui peut faire estimer une doctrine, par rapport à ceux qui l'ont cruë. Jamais il ne vint dans l'esprit à ces gens là , qu'il en doit être des opinions , comme des mœurs. Comme on ne doit pas haïr les personnes , à cause de leurs vices : on ne doit pas aussi aimer les vices , à cause des liaisons que l'on a avec ceux qui y sont engagez. On ne doit non plus ni embrasser , ni rejeter les opinions , à cause de ceux qui les défendent , ou qui les attaquent ; mais à cause des opinions mêmes , selon que l'on a reconnu qu'elles sont ou véritables , ou fausses. \* „ Celui qui vit selon Dieu, \* *De civi-*  
„ dit S. *Augustin* , doit avoir une haine *vit. Dei*  
„ parfaite pour le mal , mais en sorte *Lib XIV.*  
„ qu'il ne haïsse pas les hommes , à cau- *c. 6.*  
„ se du vice ; ni qu'il n'aime pas les vi-  
„ ces , à cause des hommes ; mais qu'il  
„ ait de la haine pour le vice & de l'a-  
„ mour pour les hommes. *Perfectum*  
*odium debet malis , qui secundum Deum*  
*vivit ; ut nec propter vitium oderit homi-*  
*nem,*

*nem : nec amet vitium , propter hominem.*  
On doit dire de même , que celui qui veut trouver ou défendre la Verité , doit avoir une aversion parfaite pour l'Erreur ; en sorte qu'il n'embrasse aucune opinion , parce qu'il aime ou qu'il respecte ceux qui la soutiennent ; & qu'il n'en rejette non plus aucune , parce qu'il voit que ceux qui la défendent sont hais , ou méprisés. La Verité est toujours Verité , de quelque bouche qu'elle sorte ; & l'Erreur n'en est pas moins Erreur , pour venir de gens que l'on chérit , ou que l'on honore. Le Vrai & le Faux sont tout à fait indépendans des personnes qui les attaquent , ou qui les défendent.

Les Juifs , ni les Payens ne montrèrent jamais , d'une manière qui pût souffrir le moindre examen , que les fondemens du Christianisme ne sont pas inébranlables. Jamais ils ne prouverent que leurs sentimens étoient véritables , par des preuves que l'on pût recevoir en bonne Logique. Ils ne parloient que des traditions de leurs Peres , ou des Loix que les Puissances , qu'ils respectoient , avoient faites en faveur de leurs opinions , ou contre les Chrétiens ; raisons que toutes les Nations , qui ont été pendant quelques siècles dans l'Erreur ,



reur, ont pû alleguer, avec autant de fondement qu'eux, à ceux qui ont tâché de les en tirer.

Les Juifs & les Payens ne pouvoient souffrir que l'on examinât à la rigueur leurs pensées. Ils trembloient que le Judaïsme, entant qu'il est opposé à la Religion Chrétienne, & que le Paganisme ne tombassent tout d'un coup, si l'on donnoit aux Chrétiens une pleine liberté de les examiner & de découvrir leurs défauts. Ils croioient déjà voir leurs Temples & leurs Autels abandonnez devenir le mépris de cette nouvelle secte; qui alloit remplir tout l'Univers, si l'on ne s'y opposoit, par des voies violentes. Le sentiment interieur de la foiblesse de leur cause, qu'ils ne pouvoient étouffer, quoi qu'ils fissent, les porta à tenter les dernieres extremitéz, pour opprimer les Chrétiens, avant qu'ils eussent gagné trop de monde.

Ils crioient les uns & les autres contre la Raison, comme contre un guide infidele, qui ne pouvoit que conduire dans de grands égarements, en matière de Religion. Quelques Rabbins, \* qui ont suivi sans doute les sentimens de leurs Peres, nous disent *qu'en matière de Théologie, celui qui suit sa Raison & ses* *Voiez Buxtorf dans son Florilegium, au titre de Ratio humana.*

pensées, marche sans bâton & sans soutien, & qu'il est semblable à un homme qui marcheroit seul la nuit dans un desert, ou dans un lieu ténébreux; qu'il va à sa perte, & qu'il tombe dans des fosses & dans plusieurs dangers: Que dans le culte de Dieu l'opinion, la Raison & la sagesse n'ont aucun lieu, & autres choses semblables. Les

\*Voiez J.  
Meursii  
Eleusinia.  
Ch. XX.

Payens avoient leurs Mysteres, \* sur lesquels il étoit si peu permis de raisonner, qu'il y alloit de la vie, si l'on en disoit un mot devant ceux qui n'étoient pas initiez. Un fameux Historien Grec,

\* Diodore  
de Sicile  
Bibl. Lib.  
IV.

le, \* „ dit que dans les fables, que l'on „ raconte, il ne faut pas chercher rigoureusement la verité. Car dans les „ Théâtres, dit-il, quoi que nous soyons persuadés qu'il n'y a jamais eu „ de centaures composez de deux natures différentes, ni de Geryon, qui „ ait eu trois corps; néanmoins nous ne „ laissons pas d'approuver ces fables & „ d'y applaudir, en l'honneur de la Divinité. Un Historien Latin \* dit

\* Tacite  
dans sa  
Germanie,  
C. 34.

aussi „ que l'on avoit crû témoigner plus „ de respect aux Dieux, en croiant leurs „ actions, qu'en voulant savoir si elles „ étoient veritables. *Sanctius ac revere-*

*rentius visum de actis Deorum credere,*  
quàm

*quàm scire.* En effet, si les Juifs s'étoient mis à examiner leurs opinions, opposées à celles des Chrétiens, sur la durée & sur l'excellence de leur Loi comparée à celle de Jesus-Christ; il n'auroit pas fallu raisonner long-temps, pour voir que la Loi Mosaique ne contient, comme \* parle S. Paul, que *de foibles & de pauvres élémens*, si on la considère par rapport à l'excellence de l'Evangile. Les Payens auroient encore reconnu beaucoup plus facilement la fausseté de la Religion, dans laquelle ils avoient été élevez. Il ne faut donc pas s'étonner si ceux qui avoient un intérêt temporel, dans la conservation de ces Religions, crioient tant contre l'examen & la Raison. Quand on a attaché des avantages mondains à certaines opinions, ou que ces opinions en sont la source; ceux qui jouissent de ces avantages ne peuvent souffrir qu'on les mette en compromis, en disputant des opinions sur lesquelles ils sont fondez. C'est là ce qui rend certaines gens si fort ennemis de l'examen, & non l'amour de la Verité. Les Missionnaires éprouvent encore aujourd'hui, que rien n'est si contraire à l'établissement, ou à l'avancement de la Religion Chrétienne, parmi les peuples de l'Asie,

soit Gentils, soit Mahometans ; que parce que ces malheureuses nations ne raisonnent point, en matière de Religion, & ne sont point en état de distinguer une supposition chimerique d'un principe assuré ; ni une conséquence bien tirée d'une fausse. Il en est de même des Juifs, qui ne se mettent en peine que d'apprendre par cœur les traditions de leurs Rabbins. Pour reconnoître la vérité & l'excellence de la Religion Chrétienne, il faut être homme, c'est à dire, raisonnable ; sans quoi, on ne sauroit revenir d'aucune erreur, en matière de Religion.

Dès que le Christianisme a eu le dessus, les Juifs & les Payens opiniâtres, au lieu d'examiner le fonds de la Religion, tel qu'on le trouve dans les Ecrits des Apôtres, qui en sont l'unique source, se sont mis à incider sur mille choses, qui n'ont point de liaison nécessaire avec l'essentiel du Christianisme. Les Juifs ont objecté aux Chrétiens leurs divisions, & les erreurs de quelques uns d'entre eux. Ils ont chicané sur quelques passages du Nouveau Testament, où il y a de l'obscurité ; comme si le Vieux n'étoit pas plein de semblables & de plus grandes difficultez, & comme si  
leur

leur Nation avoit toujours été d'accord sur tous les articles de leur créance. Les Payens en ont usé à peu près de même , comme on le peut voir par les fragmens qui nous restent de *Porphyre* , dans les Oeuvres de *S. Jérôme* & ailleurs ; & par les objections de *Julien l'Apostat* , que l'on trouve dans *S. Cyrille d'Alexandrie*. S'ils avoient cherché la Verité , avec la même application , avec laquelle ils ont cherché à faire des difficultez , il leur auroit été facile de voir que ces menuës objections ne fauroient rendre ni douteux , ni obscur le fonds de la Religion Chrétienne. Mais ils ont imité ceux qui font naître le plus d'incidens qu'ils peuvent , dans un procès , afin de retarder le jugement du principal.

Il est visible que des gens , qui disputent de la sorte , ne disputent , que pour disputer , & nullement pour venir à la connoissance de la Verité ; qui doit être la fin de toutes les controverses. Cependant il faut avouer , à la honte de nôtre siècle , quelque éclairé qu'il soit , que c'est là la méthode de la plûpart des controversistes d'aujourd'hui.

IV. CE que j'ai dit jusqu'iciregar- *De ceux*  
de principalement-ceux qui commen- *qui se dé-*  
cent quelque dispute , ou qui sont les *fendent.*

agresseurs. Ceux qui se défendent sont dans une situation un peu différente, & on leur peut passer bien des choses, qu'on ne sauroit pardonner à ceux qui attaquent. Mais il faut voir, un peu plus distinctement, les devoirs auxquels ils sont obligez ; pour rendre fructueuses les disputes, dans lesquelles ils sont contrains d'entrer.

La première chose, qu'ils doivent observer, c'est qu'ils ne se doivent jamais fâcher que l'on attaque leurs sentimens ; ou en ruinant les preuves, dont ils se servent pour les établir ; ou en prouvant des opinions, qui leur sont opposées. Puis qu'ils ont crû que la justice demandoit qu'on leur permît de dire leurs sentimens, lors qu'ils l'ont trouvé à propos, soit pour prouver leurs pensées, ou pour résoudre les difficultez qu'on leur peut objecter ; il faut qu'ils souffrent, de bonne grace, que les autres prennent la même liberté. Ce seroit une tyrannie insupportable, si dès que quelcun auroit écrit quelque chose, ou feroit profession de certains sentimens ; il n'étoit permis à personne d'en parler, que pour les louer. On n'a pas donc droit de se plaindre, ou de se fâcher, simplement parce que l'on se voit réfuté. C'est un  
avis

avis que *Ciceron* donne , \* avec beaucoup \* *Tuscul.*  
 de bon sens : „ souffrons , dit-il , qu'on *Quaest. Lib.*  
 „ nous reprenne & qu'on nous réfute. *11. c. 5.*  
 „ Personne ne s'en chagrine , que ceux  
 „ qui sont comme livrez & consacrés à  
 „ certains sentimens fixes , & liez si étroi-  
 „ tement qu'il faut qu'ils défendent mê-  
 „ me les choses qu'ils n'approuvent pas ,  
 „ de peur de paroître inconstans. Mais  
 „ nous , qui ne suivons que ce qui est  
 „ probable , & qui ne pouvons pas aller  
 „ plus loin que ce qui nous paroît vrai-  
 „ semblable , nous pouvons réfuter sans  
 „ opiniâtreté , & être réfutés sans nous  
 „ mettre en colere. *Nos ipsos redargui ,*  
*refellique patiamur ; quod ii ferunt iniquo*  
*animo , qui certis quibusdam destinatisque*  
*sententiis quasi addicti & consecrati sunt ,*  
*eaque necessitate constricti , ut etiam quæ non*  
*probare soleant , ecogantur , constantia cau-*  
*sâ , defendere. Nos qui sequimur probabilia ,*  
*nec ultra id quod verisimile occurrit progredi*  
*possumus , & refellere sine pertinacia , & re-*  
*felli sine iracundia parati sumus.* Il est vrai  
 que , dans ces dernières paroles , *Ciceron*  
 parle des *Academiciens* , qui croioient  
 qu'il n'est pas possible de découvrir la  
 Verité , avec certitude , & qui rédui-  
 soient toutes nos connoissances , ou plû-  
 tôt nos opinions à plus , ou moins de

vrai-semblance ; mais il seroit honteux, à ceux qui se croient assurez de la Verité, de témoigner moins de modération qu'eux ; puis qu'ils sont persuadez que la Verité l'emporte toujours sur les simples apparences , pourvû qu'elle ait le temps & la liberté de paroître.

On ne peut l'attaquer que par ignorance, ou par malice. Si ce n'est que par ignorance , il est facile de convaincre ceux qui sont dans l'erreur, non en se fâchant, mais en les instruisant mieux. S'il y a de la malice , il faut bien se garder de se mettre en colere ; parce que c'est faire ce que les personnes malicieuses souhaitent ; car elles ne cherchent qu'à chagriner ceux qu'elles attaquent, & qu'à leur arracher quelque expression, peu circonspecte , telles que sont ordinairement celles que la colere dicte ; pour leur en faire des affaires & pour les rendre odieux dans le monde. Ainsi , l'on doit souffrir patiemment les attaques , auxquelles tous ceux qui contredisent les sentimens des autres sont nécessairement exposez.

Mais on doit remarquer , en second lieu , que ceux qui se trouvent engagez dans une dispute , qu'ils n'ont pas recherchée , ne sont pas toujours en état de



de choisir la manière dont il faut qu'ils se défendent. Quoi qu'ils aient proposé leurs pensées , sans y mêler rien de ce qui regarde les personnes de ceux qui sont dans des sentimens opposez , & qu'ils se soient attachez à la recherche de la Verité en général ; ceux qui entreprennent de les réfuter attaquent souvent bien plus dangereusement leurs personnes que leurs discours. Comment se défendre contre ces gens-là ? si l'on ne dit rien des personalitez , il semble quelquefois que l'on est coupable. Si l'on en parle , on perd de vue le principal sujet de la dispute , qui est l'éclaircissement de la Verité. Ce dernier inconvenient est sans doute grand , sur tout quand les querelles personnelles sont longues ; mais il faut souvent s'y exposer , malgré qu'on en ait. Sans cela , on seroit en danger de perdre sa réputation , & en suite les moiens de subsister , & d'être utile à la Société , dans laquelle on vit. Souvent tout ce que l'on a de douceur & de repos , dans la vie , en dépend ; & la vie elle même y est quelquefois attachée. Lors qu'on se rencontre en de semblables conjonctures , il est visible que l'on est obligé de repousser la calomnie , par des considérations person-

nelles , dans lesquelles il ne feroit pas besoin d'entrer autrement. Si le Public se plaint alors de cette manière d'écrire, s'il condamne ceux qui l'emploient ; ses plaintes & ses condamnations doivent s'adresser à ceux qui commencent à en user de la sorte , & non à ceux qui n'y entrent que malgré eux.

Supposons qu'un Théologien attaque quelqu'un , non seulement en disputant contre ses opinions ; mais encore en employant tout ce que ceux , qui sont indignes de ce beau nom , savent mettre en œuvre pour rendre odieux ceux qui leur déplaisent ; que peut faire celui qui est obligé de repousser les traits empoisonnez d'une si dangereuse calomnie ? Il est contraint de faire voir que celui , qui l'attaque , est un calomniateur , & par conséquent indigne que l'on ajoûte foi à ses discours ; ce qui ne se peut faire , sans bien des personalitez. Mais est-ce à l'agresseur , ou à celui qui se défend , qu'il s'en faut prendre ?

En troisiéme lieu , quoi que l'on ne puisse pas assez blâmer un agresseur , qui entre dans un combat , par des discours où il s'applaudit à lui même , avant que d'avoir vaincu , & où il méprise son Adversaire , qu'il prétend terrasser ou per-

perdre entierement de reputation , par l'air hautain & méprisant dont il en parle ; on ne doit pas trouver étrange que celui , qui répond , dise de lui même ce qu'autrement il n'en devroit pas dire. J'avouë qu'il n'est jamais permis de se louer directement ; mais pour repousser un mépris injuste , il est permis de faire voir que l'on n'est point méprisable ; non par de vains discours , ou des promesses chimeriques de ce que l'on fera , mais par une énumération modeste de ce que l'on a déjà fait , pour l'utilité publique. Il est permis d'en user ainsi , non pour s'attirer la louange des autres , mais pour faire voir l'injustice de ceux qui méprisent ce qu'ils devroient estimer.

*Plutarque \* dans son traité de la ma- \* Tom.  
nière de se louer , sans s'attirer de l'envie , II. p. 539.  
fait voir même qu'en de certaines occa-  
sions , personne n'est surpris que l'on se  
louë soi même. „ On peut se louer ,  
„ dit-il , sans en être blâmé , lors que  
„ c'est pour se défendre contre quelque  
„ calomnie , ou contre quelque accusa-  
„ tion ; comme lors que Periclès disoit :  
„ vous vous mettez en colere contre un hom-  
„ me comme moi , qui ne suis inferieur à  
„ qui que ce soit d'entre vous , ni dans la con-  
„ noissance*

„ noissance de ce qu'il faut faire , ni dans  
„ l'art de le faire comprendre aux autres ,  
„ & qui suis plein d'amour pour ma patrie ,  
„ & de mépris pour les richesses. Non  
„ seulement on ne l'accusa point de ven-  
„ terie , de vanité , ou d'ambition , en  
„ parlant si avantageusement de lui mê-  
„ me ; mais il fit paroître l'élévation de  
„ son esprit & la grandeur de sa vertu ;  
„ qui en ne s'humiliant point , humilia  
„ & surmonta l'envie. On ne sauroit  
„ condamner après cela des gens de cette  
„ sorte ; au contraire on imite avec joie  
„ l'élévation de leur esprit , & l'on est  
„ extraordinairement touché de leurs  
„ louanges ; pourvu qu'elles soient soli-  
„ des & veritables , comme l'événement  
„ l'a fait voir. Les Généraux des The-  
„ bains accusez , parce que le temps de  
„ leur Généralat étant expiré ils n'étoient  
„ pas revénus à Thebes , mais qu'ils  
„ avoient mis ordre aux affaires de Mes-  
„ sene ; les Béotiens eurent beaucoup de  
„ peine à absoudre Pelopidas , qui par-  
„ loit avec soumission & qui imploroit  
„ leur misericorde ; mais ils n'osèrent  
„ pas même mettre en délibération l'af-  
„ faire d'Epaminondas , qui avoit décrit  
„ d'une maniere sublime ce qu'il avoit  
„ fait pour l'Etat , & qui avoit dit ,  
pour

„ pour conclusion , qu'il étoit prêt de  
 „ mourir , si les Thebains avoient  
 „ qu'on ne le condamnoit à la mort ,  
 „ que pour avoir pillé la Laconie , (*au*  
 „ *dela des temps de sa Magistrature*) pour  
 „ avoir mené une colonie à Messene ,  
 „ & avoir rétabli l'Arcadie , malgré les  
 „ Lacedemoniens. Les Thebains se re-  
 „ tirerent en riant & pleins d'admiration  
 „ pour lui.

Il ajoute un peu plus bas un autre  
 exemple de la même chose , qui n'est  
 pas moins remarquable : „ Les Ro-  
 „ mains, dit-il, ne purent souffrir que  
 „ Cicéron fit souvent l'éloge de ce qu'il  
 „ avoit fait contre Catilina ; mais Sci-  
 „ pion étant accusé devant eux, & ayant  
 „ dit qu'il n'étoit pas séant que ceux-  
 „ là jugeassent de Scipion , qui lui  
 „ étoient redevables du pouvoir qu'ils  
 „ avoient de juger de tous les hommes ,  
 „ ils monterent avec lui couronnés au  
 „ Capitole , & assisterent au sacrifice  
 „ qu'il y fit. C'est que Cicéron se loüoit  
 „ lui même, par vanité , sans que rien  
 „ l'y obligât ; & que le danger , où  
 „ étoit Scipion , le délivroit de l'envie.

C'est ainsi que les plus modestes mê-  
 mes en ont usé. S. Paul voyant l'hon-  
 neur de son Apostolat attaqué chez les  
 Co-

\* Chapp.  
XI, &  
XII.

Corinthiens, se crut obligé de dire \* la vérité de lui même , comme il l'auroit dite d'un autre ; c'est à dire , d'en parler très-avantageusement. On ne peut donc pas douter que cela ne soit permis en certaines conjonctures , ou lors que cette conduite est tout à fait nécessaire , pour soutenir une réputation , qu'on ne recherche pas , pour elle même , mais seulement pour être en état de servir plus utilement la République des Lettres, On doit dire de tout le monde ce que *Plutarque* dit de l'homme d'Etat , dans le Traité que j'ai cité : „ L'homme „ d'Etat , dit-il , ne recherche pas la „ gloire , comme une recompense , ou „ comme une consolation de sa vertu ; „ il n'aime pas à cause de cela , qu'elle „ accompagne ses actions ; mais parce „ que la confiance que l'on a en lui , „ & la bonne opinion que l'on a de sa „ probité , lui donnent occasion de faire „ un plus grand nombre de bonnes actions , & d'en faire même de plus belles. Nous pouvons être utiles , avec „ plaisir & avec facilité , à ceux qui ont „ de la confiance en nous & qui nous „ aiment ; mais si les soupçons & la calomnie prévalent contre nous , nous „ ne saurions employer par force nôtre „ ver-

„ vertu , envers des gens qui fuient  
„ nos bienfaits.

En quatrième lieu, on doit regarder un homme , qui se défend , dans une querelle ou littéraire , ou théologique, avec le même œuil que ceux qui repoussent la guerre que l'on porte dans leur pays. Si l'ennemi n'observe pas les loix ordinaires de la guerre, comme s'il manque de parole à ceux qui se rendent à lui, s'il fait main basse sur tout ce qu'il rencontre , s'il met en feu tout ce dont il se rend maître; l'attaqué est contraint de faire la guerre de la même manière, jusqu'à ce que l'agresseur la fasse, avec plus d'humanité & de retenue ; parce qu'il ne peut arrêter autrement la rage de son ennemi. On ne trouve rien à redire dans la conduite de celui qui se défend de la sorte ; on en donne tout le tort à celui qui le premier n'a pas voulu faire *bonne guerre*, comme l'on parle, à ceux qu'il est allé attaquer. On fait qu'il y a des gens si durs & si aveugles, qu'ils ne sentent pas qu'il font mal ; jusqu'à ce que l'on en use envers eux, comme ils en usent envers les autres. Ils commencent seulement alors à sentir, par leur propre expérience , l'injustice & l'inhumanité de leur première conduite.

te. Il faut juger de même de ceux, qui foulant aux pieds toute sorte d'équité & d'honêteté, vomissent des livres pleins de fiel & d'emportement, contre leur prochain; sans se mettre le moins du monde en peine du tort qu'ils lui font, & sans se demander jamais s'ils voudroient bien qu'on les traitât de la sorte, s'ils étoient dans la place de ceux qu'ils ont attaquez. On les voit commencer de gaieté de cœur des querelles, qui ne tendent principalement qu'à diffamer, par mille artifices honteux, des gens qu'ils ne connoissent quelquefois pas; comme s'il étoit honête de faire, dans des livres imprimez, ce qu'on ne souffriroit pas dans la conversation de personnes un peu réglées; & qu'on ne pourroit faire, sans infamie, devant le tribunal d'un Juge, qui demanderoit qu'on prouvât tout ce que l'on avance. Dès qu'on répond à ces gens-là, avec un peu de vigueur, pour les faire rentrer en eux mêmes; il leur semble qu'on viole tous les droits humains & divins; sans penser qu'ils n'ont aucun droit de se plaindre d'être traitez, comme ils ont traité les autres. Cependant si on ne le faisoit pas, ils ne s'appercevroient peutêtre jamais de leur injustice, & ils passeroient leur vie  
à diffam-



à diffamer & à perdre leur prochain, en riant, & cet honête amusement feroit leur unique plaisir.

Il est vrai que les spectateurs de cette forte de combats, après avoir blâmé l'agresseur, blâment aussi quelquefois celui qui se défend, comme on l'a attaqué. On ne peut pas douter qu'ils n'aient raison, si celui qui se défend le fait sans aucune nécessité; c'est à dire, lors que les injures & les calomnies de l'agresseur ne lui font aucun mal, quoi qu'il y réponde froidement, ou qu'il garde le silence. Repousser, avec trop de vigueur, ce qui ne fait aucun tort, c'est imiter ceux qui tuent un homme, pour en avoir reçu un coup de coude, par accident. Mais lors que la calomnie peut faire beaucoup de mal à celui qui est attaqué, s'il ne se défend, & s'il ne le fait même avec chaleur; il est injuste de le blâmer. Si on le fait, cela ne vient nullement d'un principe d'équité & de douceur; mais de ce que l'on ne ressent point les injures, que l'on fait aux autres. On a toujours mille belles leçons de moderation à leur donner, parce qu'il s'agit de leur honneur & de leur repos, & non de l'intérêt de ceux qui leur conseillent le silence. Quand il est question de re-

gler la dépense d'un autre , on est toujours extrêmement généreux , parce qu'il n'en coûte rien ; & l'on n'est pas moins liberal de la réputation d'autrui.

J'avouë néanmoins , que l'on a raison de se plaindre de ceux qui non contents de défendre & leur innocence & la vérité de leurs sentimens , s'emportent jusqu'à rendre à leurs Adversaires les injures qu'ils leur ont dites. Non seulement l'Evangile ne le permet pas , mais la Raison même le condamne. Il ne faut pas abandonner une bonne cause , il la faut défendre comme elle le mérite ; mais il faut épargner les personnes autant qu'il est possible , afin de les gagner à la Vérité , si cela se peut ; par la modération & par la douceur ; ou au moins de laisser leurs emportemens , en les laissant fâcher tous seuls.

Je n'entreprendrai pas de montrer ici , en quel cas il faut repliquer aux calomnies , & en quel cas il vaut mieux se taire ; cela a été fait dans une Dissertation Latine , qui est à la fin du Troisième Tome de l'*Ars Critica* , & qui est intitulée *s'il faut toujours répondre aux calomnies des Théologiens*. Je remarquerai seulement deux choses ; la première est que toutes les disputes doivent finir aussi prompte-

promptement qu'il est possible , parce que lors qu'elles sont longues , elles dégènerent inévitablement en querelles personnelles , & en discussions concernant la bonne & la mauvaise foi de ceux qui disputent , ce qui est la chose du monde la plus ennuyeuse ; & parce qu'il faut nécessairement tomber dans des redites , qui ne fatiguent pas moins les Lecteurs , que les discussions personnelles. On ne sauroit produire presque aucun exemple de longue dispute , d'où l'on n'ait vû naître ces inconveniens. Ainsi on ne doit jamais se faire un point d'honneur de parler le dernier , ni une nécessité de relever toutes les fautes de son adversaire. „ Quand finiroit-on de disputer & „ de parler , s'il falloit toujours repli- „ quér à ceux qui répondent ? Car ceux „ qui ne peuvent pas entendre ce que „ l'on dit , ou ceux qui , par un esprit „ de contradiction , sont si durs , que quoi „ qu'ils comprennent qu'ils ont tort , „ ils ne veulent pas se rendre , répon- „ dent , comme dit l'Ecriture , disent „ des choses injustes , & ne se lassent „ point de leur vanité. Si nous vou- „ lions réfuter ce qu'ils disent contre „ nous , toutes les fois qu'ils se résol- „ vent impudemment de ne se mettre

\* Augu-  
stinus de  
Civ Dei  
Lib. II. c.  
I.

Voyez le  
Trésor de  
la Langue  
Grecque  
sur le mot  
κλέψυδρα.

„ pas en peine de ce qu'ils disent , pour-  
„ vû qu'ils contredissent en quelque for-  
„ te nos discours ; ce ne seroit jamais  
„ fait , & il faudroit s'engager dans un  
„ grand & infructueux travail. \* *Quis  
disceptandi finis erit , & loquendi modus , si  
respondendum esse respondentibus semper exi-  
stimemus ? Nam qui vel non possunt intelli-  
gere quod dicitur , vel tam duri sunt ad ver-  
itate mentis , ut etiamsi intellexerint , non  
obediant ; respondent , ut scriptum est (Psalm.  
XXXI, I.) & loquuntur iniquitatem , atque  
infatigabiliter vani sunt. Quorum dicta  
contraria si toties velimus refellere , quoties  
obnixâ fronte statuerint non curare quid di-  
cant , dum quocumque modo nostris disputa-  
tionibus contradicant , quàm sit infinitum ,  
& arduum & infructuosum vides. Il  
seroit quelquefois à souhaiter que ceux ,  
qui disputent , fussent renfermez dans  
une certaine étendue de paroles qu'il ne  
leur fût pas permis de passer : \* de mê-  
me que l'on regloit la longueur des plai-  
doyers à Athenes , par des clepsydres. On  
en donnoit une ou deux à l'accusateur ,  
& le double au défenseur , selon la gra-  
vité & l'étendue de la cause ; & dès qu'el-  
les étoient écoulées , il falloit que les  
Avocats se tussent , & qu'ils souffrissent  
qu'on jugeât le procès. Autrement les  
Grecs*

Greco étant auffi grands parleurs qu'ils l'étoient , on n'auroit pû juger aucune caufe , qu'après une infinité de plaidoyers , qui auroient fait enfin perdre de vuë les principales questions. Il feroit fouvent utile de regler de même le nombre & la grandeur des feuilles , qu'on pourroit remplir pour attaquer & pour défendre , dans les difputes que les gens de Lettres ont tous les jours les uns avec les autres. On ne verroit pas employer volumes fur volumes , à embrouiller , plutôt qu'à éclaircir les questions que l'on entreprend de traiter ; ou à dire & à repouffer des injures , qui n'ont point de rapport avec les doctrines conteftées. La féconde chofe , que j'ai à remarquer , c'eft que les Savans intentent bien des procès , qui peuvent être jugez , fans qu'il foit befoin de replique ; en comparant feulement les endroits des livres , que l'on attaque avec ce que l'on y oppofe. Il vaut fouvent mieux que celui , qui eft attaqué , demande fimplement au Public qu'il compare l'accufation , avec l'endroit que l'on accufe , fans rien repliquer. Il obtient fouvent ainfi plus de juftice , qu'il ne feroit par de longues défenses ; ou s'il n'obtient pas ce que la juftice de la caufe demanderoit ,

il y a moins à perdre pour lui, qu'il n'y auroit en prenant la peine de repliquer. On louë quelquefois la justice des Turcs, qui décident tout dès la première instance, ou dont les promptes injustices valent souvent mieux que la lenteur, avec laquelle on rend justice en bien des Tribunaux, qui ruinent également par là les deux parties. Pour moi, je croirois souvent moins perdre, en étant d'abord condamné, quoi qu'injustement, par des Lecteurs ou prévenus, ou iniques; que si j'étois obligé de faire des volumes, pour me défendre, & pour gagner un Procès littéraire, qui ne vaut pas la dépense du temps, pour ainsi dire, qu'il y faudroit employer.

II. *Pensées sur la nécessité & sur la manière d'étudier, pour les personnes qui ne font pas profession de Lettres.*

*Que tout le monde juge nécessairement d'une infinité de choses.*

I. **S**I l'on pouvoit passer sa vie dans la suspension des Pyrrhoniens, & dans l'inaction des Quietistes; c'est à dire, en considérant ce qui se passe autour de nous, & ce que nous entendons dire, sans juger si ce que l'on dit est vrai ou faux, & si ce que l'on fait est juste ou in-

injuste, & sans rien faire qui eût aucun rapport à l'un ou à l'autre ; il ne seroit pas nécessaire de s'informer de quoi que ce soit, & l'on regarderoit tout, comme une espece de Comedie, dans laquelle on ne prendroit aucune part. Tel seroit l'état des habitans des autres Planetes (supposé qu'il y en ait) s'il arrivoit qu'ils pussent venir voir ce qui se passe sur nôtre Terre, entendre tout ce que disent les differentes nations, entre lesquelles sa surface est partagée, & comprendre les motifs de leurs actions. Comme je suppose qu'ils n'y vinssent que par pure curiosité, & qu'ils ne s'interessassent dans rien de ce qui nous regarde ; ils verroient avec étonnement nos occupations, nôtre bonne & nôtre mauvaise conduite, nos plaisirs & nos malheurs ; ils feroient surpris de l'étrange variété de nos opinions & ils auroient de quoi faire à leur retour des rélations très-divertissantes aux Citoyens, s'il est permis de parler ainsi, de ces Mondes qui ne s'interessent point dans ce qui arrive parmi nous. Il en feroit de même de nous, à leur égard, si nous pouvions quitter ce Séjour, parcourir, sans en être empêché par la pesanteur ni par les besoins de nôtre corps, les espaces immenses qui

nous environnent , & voyager dans les Mondes qui nagent dans la matiere fluide , que nous voyons de toutes parts , autour de nôtre Soleil , & autour de ceux qui éclairent les autres Tourbillons. Mais il faut nécessairement que nous jugions de ce qui se dit & de ce qui se fait parmi les hommes , & sur tout parmi ceux qui sont membres des mêmes Societez Ecclesiastiques & Politiques , que nous. Il faut que nous aiyons des principes , sur lesquels nous reglions nôtre conduite , dans la prodigieuse varieté des conjonctures , dans lesquelles nous nous trouvons. Nous ne pouvons pas ne nous mêler en aucune sorte de mille choses & publiques & particulieres , sur lesquelles il ne nous est pas libre de ne prendre point de parti. C'est une nécessité indispensable , pour tous les habitans de cette Terre , & dont aucun genre de vie ne peut entierement exempter. Dieu nous a faits non seulement pour contempler ses Ouvrages , mais encore pour juger & pour agir ; comme nous en sommes convaincus par la nature même de nôtre Esprit , & de nôtre Corps : aussi bien que par celles des Societez , que nous avons formées , pour vivre ici bas , avec quelque tranquillité. Car enfin on doit



doit regarder, comme une institution de l'Auteur du genre humain, tout ce qui est une conséquence nécessaire de la nature de l'homme, qui est son ouvrage.

Il est donc visible qu'il y a une infinité de choses, dont il faut juger & qu'il faut faire, sans qu'on puisse s'en exempter ; mais on les peut réduire à trois chefs généraux, auxquels elles se rapportent. Les unes concernent la Morale, entant qu'elle regarde la conduite de chaque homme, ou de chaque famille en particulier : les autres regardent la Politique, & renferment tout ce qui appartient à la Société en général ; & les dernières enfin sont des questions de Théologie, qui sont souvent de la dernière importance, à cause de leurs suites. On ne peut pas demeurer sans principes, à l'égard de ces trois choses ; & de plus il faut, autant qu'il est possible, savoir l'art de ramasser ces principes & de distinguer le Vrai du Faux, sans quoi toute l'Experience & toute la Lecture du monde seroient souvent inutiles, & même nuisibles.

Il faut premièrement que nous jugions de ce qui est bon ou mauvais, à l'égard de nôtre conduite envers nous mêmes, & envers les autres ; pour nous regler

sur ces jugemens. Nous devons être déterminés sur ce que l'on appelle Vertu & Vice, sans quoi nous ne saurions ce que nous ferions. Il faut savoir si la Sobriété, la Chasteté, l'Application au travail, la Patience dans le mal, l'Amour de la Verité &c. sont des Vertus, c'est à dire, des Habitudes utiles & souhaitables; & au contraire si l'Excès dans les plaisirs, l'Oisiveté, la Mollesse, le mépris de la Verité sont des Vices, ou des habitudes nuisibles, & que l'on doit fuir. Nous ne pouvons pas non plus demeurer en suspens, sur la Justice, & sur les devoirs qui en dépendent, sur la Charité, sur la Misericorde, & sur les autres Vertus qui regardent le prochain.

Comme nous ne vivons pas seuls, ou avec nôtre seule famille, dans des bois, ou dans des deserts, où l'on a feint que les premiers hommes avoient vécu; mais dans des Villes, dans des Républiques, dans des Royaumes, qui renferment de grandes Societez, qui vivent sous les mêmes Loix, & sous les mêmes Magistrats; il faut prendre parti, sur l'observation de ces Loix & sur l'obéissance, que nous devons à leurs Ministres. Il faut même savoir ce à quoi nous sommes obligés à l'égard des Societez

cietez voisines, ou éloignées, & de ceux d'entre leurs membres, avec qui nous avons à faire.

Le genre humain n'étant pas assez heureux pour être tout attaché au culte du vrai Dieu, & pour n'avoir que de droites & de nobles idées de ce qui est dû à cette haute Majesté ; nous sommes dans la nécessité de choisir un parti ; car il n'est pas sûr de demeurer neutre, ni à l'égard de Dieu, ni à l'égard des hommes. Dieu n'approuve pas également toutes sortes de sentimens, & les hommes sont bien éloignez de les souffrir.

Il faut donc nécessairement juger, & pour bien juger des questions particulières, qui se présentent à nôtre esprit, & que les disputes ont fait naître, en si grande quantité, il faut s'être déterminé sur la manière la plus sûre de se conduire dans la recherche de la Verité. Autrement on ne jugera que par routine, comme l'on dit ; ce qui ne diffère guere de juger par hazard, & ce qui est sujet à de très-grands inconveniens, comme je le montrerai dans la suite. On me dira peut-être, que tout le monde n'est pas en état de juger, ni de savoir quelles précautions il faut prendre pour n'être pas trompé ; ou plutôt que la plûpart

part des hommes sont hors d'état de juger de rien, par eux mêmes; parce que des nécessitez indispensables de la vie ont empêché leurs parens de leur donner l'éducation qu'il faut pour cela, & qu'eux mêmes ne sont nullement en état de réparer les défauts de leur éducation. Je dirai en suite ce que le Bon Sens & l'Équité demandent de ces gens-là; il me suffit ici que l'on m'accorde, que l'on engage par tout ces gens-là à juger, en leur persuadant qu'il faut qu'ils suivent les sentimens de ceux qu'ils croient plus éclairés qu'eux & de la probité de qui ils ont bonne opinion. Croire que le plus sûr pour eux est d'en user de la sorte, & vouloir se tenir à ce principe est un jugement très-considérable & de très-grande importance, puis que de là dépend toute la conduite de leur vie. Un Chinois, qui croit qu'il doit suivre les Loix Religieuses & Civiles du Royaume, dans lequel il est né, sans les examiner, parce qu'il sent que cela est au dessus de sa portée, fait un jugement général qui est en suite la regle de toutes ses actions particulieres. Un Indien, ou un Siamois, qui s'en rapporte aux *Bramines*, ou aux *Talapoins*, juge par là, qu'ils sont dignes de foi. Un Ma-

home,

hometan , qui s'en remet aux *Mouftis* , ou aux *Alfaqis* , fait le même raisonnement. Un Moscovite , qui se foumet au jugement du *Czar* & du Clergé de Moscovie , en use de même. Tous ces gens-là , quoi que dans une honteuse ignorance , pour ne pas parler de la populace de l'Europe plus civilisée , jugent aussi décisivement , & peutêtre plus , que les personnes les plus éclairées. Ils livrent , pour ainsi dire , une fois en leur vie leur Raison à ceux qui les conduisent , & sont prêts de croire & d'exécuter tout ce qu'ils leur commandent ; sans faire en suite aucun usage de leur Raison , que pour obéir aux ordres qu'on leur donne.

II. PUIS qu'il n'est au pouvoir de personne de demeurer dans la suspension ou dans l'inaction , sur tant de choses , comme je viens de le montrer ; il s'ensuit nécessairement que tout le monde est obligé de s'instruire , au moins en quelque sorte , des matières dont il entreprend de juger. Il est visible qu'on ne peut porter aucun jugement ni particulier , ni général , d'une chose , que l'on ne connoit point ; sans s'exposer à l'erreur , & à toutes ses conséquences. Pour contester ce principe , il faut renoncer  
 au

*Que tous ceux qui veulent juger doivent s'instruire.*

au Sens Commun , & se jeter dans des extrémités mille fois pires que le plus outré Pyrrhonisme.

Le Sens Commun nous convainc que juger déterminément d'une chose particulière que l'on ne fait pas , ou se rapporter de tout à l'autorité de quelqu'un , sans en avoir aucune raison solide , c'est jeter au sort la décision du Vrai & du Faux , du Juste & de l'Injuste ; puis que l'on n'a aucune certitude que l'on ne se trompe pas. Si ceux qui se conduisent de la sorte , parmi les Chrétiens , étoient nez Chinois , Indiens , ou Mahometans ; par ce même principe , qui les attache aux sentiments des lieux où ils sont nez , ils seroient dans les opinions des Asiatiques , parmi lesquels la Providence les auroit fait naître , quelques absurdes que soient ces opinions. Est-ce donc que l'on croit que chaque pays a sa Verité & sa Morale à part ? Nullement. Chacun croit-il que , par un ordre du Ciel , la Verité & la Vertu sont attachées aux lieux , dans lesquels il est né ? On n'oseroit le dire , car on n'en sauroit produire de raison. Que croit-on donc ? Que l'on a raison , sans savoir pourquoi ; ce qui est tout à fait hazarder sa créance. Car s'il est arrivé , sans que je le sache , que la  
Ve-

Verité & la Vertu se soient établies dans mon pais, ce sera un bonheur pour moi, qui n'en fais rien ; mais si au contraire le Mensonge & le Vice y regnent , ce sera un malheur , dans lequel je serai tombé, sans le savoir. C'est là l'état d'un homme , qui juge sans connoissance de cause & sans savoir à quoi l'on discerne le Vrai du Faux.

Les Pyrrhoniens soutenoient que tout est incertain , appuiez sur des principes qui les embarrassoient , & dont ils ne decidoient même pas. Ils disoient seulement qu'après avoir tout considéré, ils trouvoient par tout des sujets de douter, dont rien ne les pouvoit dégager ; de sorte qu'ils étoient inévitablement tombez dans le doute , sans en pouvoir sortir. Ils ne disoient pas qu'il n'y a point de Verité , mais seulement qu'ils ne la pouvoient trouver. Je ne veux pas entreprendre de les réfuter, & il n'est pas nécessaire ; parce qu'il n'y a que fort peu, ou point d'esprits qui soient engagés dans le Pyrrhonisme. Mais il est certain que ceux, qui jugent , sans savoir pourquoi , sont dans un état pire qu'eux. Car enfin on peut amener par degrez un Pyrrhonien , parce qu'il raisonne, à quelque certitude ; mais ceux  
qui

qui jugent, sans raison, & qui n'en veulent point entendre, ne peuvent être desabusez de rien; parce qu'ils rejettent l'unique moien d'être détrompez, qui est la Raison. Un Pyrrhonien demeure en suspens, parce qu'il croit ne pouvoir se déterminer, pendant qu'il voit des apparences égales de tous les côtez; mais un homme qui juge au hazard, & qui n'en veut pas revenir, décide par sa conduite que la Verité, & la Vertu ne sont que des chimeres, pour lesquelles on ne doit avoir aucun égard; & que chacun a droit de jetter au sort de quelle opinion il sera, & de quelle maniere il vivra, après quoi il devra suivre aveuglément ce que le sort aura décidé.

Si l'on ne veut admettre ces absurditez, il faut tomber d'accord de ce principe; qu'il faut être instruit de ce dont on entreprend de juger, & avoir quelques Règles, pour distinguer le Vrai du Faux.

On ne peut pas dire qu'il ne s'agit pas, en cette occasion, de choses de grande importance, & qu'il importe peu de quelque côté que l'on se jette. Que peut-il y avoir de plus important, & pour cette vie & pour l'autre, que les veritables principes de la Morale, de la Poli-



Politique & de la Théologie ? Peut-on dire qu'il n'importe pas beaucoup, quel que parti que l'on embrasse dans ces sortes de choses ? Sans parler des funestes conséquences, qui naissent d'un mauvais choix, à l'égard de l'autre vie ; l'état présent des hommes sur cette Terre est si différent, selon le parti qu'ils ont suivi, qu'on ne peut pas douter qu'il ne soit de la dernière importance d'examiner celui que l'on choisit, & de s'instruire avec soin sur les matieres dont il faut nécessairement juger.

Si les particuliers prennent une mauvaise Morale pour bonne, ils se jettent dans une conduite suivie de desordres, de crimes, de chagrins, & souvent même d'infamies & de peines corporelles. La Volupté, l'Ambition, ou l'Avarice se rendant maîtresses d'un esprit aveugle, & qui croit que tout est bon, pourvû qu'il parvienne à posséder les plaisirs, les honneurs, ou les richesses qu'il souhaite, lui font commettre tous les desordres & toutes les méchancetez imaginables ; dont il est rare qu'il ne recueille ensuite des fruits très-amers, & qui lui font perdre entierement le bonheur, qu'il avoit crû trouver en s'abandonnant à ses passions. Il est vrai qu'il y a peu de gens, parmi

les Chrétiens, qui portent les choses aux derniers excès ; mais c'est qu'il y a peu de gens , qui ne fassent quelque réflexion sur leur devoir , & qui ne s'en instruisent en quelque sorte. Il paroît par là qu'il est nécessaire d'étudier la Morale, puisque ceux qui prennent un bon parti là dessus, ou au moins qui en approchent, évitent mille crimes & mille malheurs ; dans lesquels les autres tombent.

Il y a néanmoins des nations entières , qui se mettent si peu en peine de savoir si elles jugent bien ou mal de des matieres ; qu'elles suivent les coutumes établies parmi elles , par des gens qui n'y avoient fait aucune réflexion , sans vouloir seulement essayer de s'en dégager. Je parle de la multitude, car il y a sans doute des particuliers , qui s'instruisent de leurs devoirs & qui désapprouvent les mauvaises mœurs qui y regnent ; mais ils sont en très-petit nombre , en comparaison des autres. „ Il y en a peu qui „ reglent leur conduite , après y avoir „ bien pensé , les autres , comme le „ bois qui nage sur les rivières , sont „ plutôt emportez par la coutume , qu'ils „ ne marchent dans le chemin qu'ils ont „ jugé le meilleur : \* *Plurimi sunt , qui con-*

\* Seneque  
Ep. xxiii.

*filio se faigue disponant; ceteri, eorum more  
 que fluminibus innuant, non eunt, sed se-  
 rantur.* Quelques peuples, fobres d'ail-  
 leurs pour le manger & pour le boire,  
 croient que la débauche des femmes &  
 l'oisiveté sont presque des vertus; ou au  
 moins des défauts si légers, que les plus  
 honêtes gens y sont fujets, fans aucune  
 forte d'infamie. S'ils n'osent pas louer  
 ouvertement le premier de ces vices,  
 ils ne font pas difficulté de louer le se-  
 cond, & de regarder le travail, surtout  
 s'il est assidu, comme une efpece  
 de fupplice, auquel personne n'est sou-  
 mis que par force. Ils aiment mieux vi-  
 vre dans l'indigence d'une infinité de  
 choses, & s'accoutumer à s'en passer,  
 que de s'engager dans un travail, qui de-  
 mande quelque vigueur & quelque affi-  
 duité. Ils n'aspirent qu'à avoir des em-  
 plois ou dans l'Etat, ou dans l'Eglise;  
 non pour être utiles au Public, mais  
 pour avoir fans peine des revenus, qui  
 leur donnent lieu de s'abandonner tout  
 à leur aise à la Volupté & à la Fainéan-  
 tise. C'est là leur Morale, comme il  
 paroît par leurs discours & par leur con-  
 duite. Mais comme ils l'ont embrassée,  
 plutôt par imitation que par connoissan-  
 ce, ils n'en ont pas vû les inconveniens;

& les habitudes qu'ils ont contractées de s'abandonner au Plaisir & à l'Oisiveté sont si fortes qu'une grande partie de leur prétendue Vertu consiste non à travailler à se guerir de leurs Vices, mais à supporter patiemment les affreuses conséquences de leurs desordres. La Fornication, l'Adultere, la mauvaise Education de leur famille, la Vengeance, les Jalousies, les Divisions, les Meurtres, race maudite de l'Amour déréglé du Plaisir & de la Faineantise, sont les inconveniens, contre lesquels il faut qu'ils s'arment de constance, s'il est permis de donner ce nom à une Insensibilité vicieuse, pour continuer de vivre comme ils font. S'ils habitent des pais délicieux, dont le doux climat, & dont la fertilité leur donneroient, avec fort peu de peine, ce qui est nécessaire à la vie; s'ils ont des trésors, dans d'autres, cachez dans les entrailles de la Terre; ils n'en sont pas plus heureux pour cela, parce qu'il faut tirer une infinité de choses des nations voisines plus industrieuses qu'eux, & auxquelles leur Faineantise les rend comme tributaires. Ils ont besoin de tant de choses, qui sont des fruits d'une industrie inconnue chez eux, que les vastes pais qui leur obeissent peuvent à pei-

à peine produire de quoi payer ce qu'ils achètent des étrangers ; qui exigent souvent d'eux des prix excessifs , pour les choses les plus viles. Il arrive encore de là qu'on les regarde eux & leur país, comme une proie assurée à ceux qui auront la hardiesse de s'en saisir , dès que les conjonctures seront favorables.

S'il falloit continuer à donner des exemples des tristes suites d'une mauvaise Morale embrassée au hazard , parmi des nations entieres , jusqu'à ce qu'on eût épuisé le sujet ; après avoir parcouru une grande partie de l'Europe , il faudroit représenter le miserable état de presque tous les peuples de l'Asie ; car pour ceux de l'Amerique & de l'Afrique , ils sont pour la plûpart si ignorans & si malheureux , qu'ils ne méritent pas qu'on en parle. Mais il paroît assez , par les exemples que l'on vient de rapporter , quel danger il y a de juger d'une chose aussi importante que la Morale , sans l'avoir étudiée , & sans y avoir fait de longues & de fortes réflexions.

Puis qu'il faut que les Particuliers & les Societez entieres vivent sous des Loix , & sous une certaine forme de gouvernement ; ils ne sont pas moins obligez de se former des idées de Politique aussi nettes & aussi

justes qu'il leur est possible. Ceux qui ont les premiers formé les Etats firent au commencement des Loix fort simples & fort grossieres, & établirent diverses formes de gouvernement ou par force, ou par le consentement libre des peuples, selon qu'ils le jugerent à propos. Depuis on a ajouté & changé diverses choses, par la volonté des Souverains, ou à la priere des peuples, selon les temps & les lieux. Il auroit bien été à souhaiter que les premiers qui fonderent les Societez, ou ceux qui ont corrigé les établissemens de leurs prédécesseurs, eussent été infailibles; en sorte qu'on ne vît en aucun lieu que de bonnes loix, & que d'excellentes formes de gouvernement. Mais puis que cela n'a point été, ni ne sera, & que toutes les choses humaines sont sujettes à de grands changemens; il est nécessaire que ceux qui gouvernent & ceux qui obeissent se forment des Idées raisonnables concernant la Politique; ce qui ne se peut faire, sans application & sans étude.

J'avouë que ce n'est pas un usage fort établi, & que la plûpart même de ceux qui se destinent aux Emplois publics, & qui concernent l'administration de l'Etat,

l'Etat, y apportent très-peu de préparation. On regarde ordinairement les Dignitez & les Charges, comme des moyens de vivre dans l'éclat & dans l'abondance; & l'on ne tâche d'y parvenir que par ambition, ou par avarice. Quand on y est parvenu, par faveur & par intrigue, plutôt que par mérite; on se conduit ou par caprice, ou par les lumières des autres, & l'on n'apprend enfin que par la coutume, & avec la longueur du temps, à gouverner les peuples, ce qui est néanmoins la chose du monde la plus difficile. Ceux qui se trouvent sujets à quelque passion violente tournent même souvent toute leur administration de ce côté-là, sans se mettre en peine, si cela est utile à la Société, ou non. Cependant dans toutes les autres professions, qui sont de beaucoup moindre conséquence, on se conduit d'une manière toute différente; puis que l'on s'attache à apprendre les Sciences ou les Arts, qui sont nécessaires pour exercer ces professions avec honneur, & avec sûreté. Aussi de cette négligence de s'instruire de ce qu'il est nécessaire de savoir, pour gouverner les peuples, naissent une infinité de malheurs, dans lesquels les Sociétez se trouvent enveloppées, avec ceux qui

les conduisent. On croit en bien des lieux qu'il n'y a point de forme de gouvernement meilleure que celle, qui fait dépendre tout de la volonté d'un seul homme, au caprice de qui l'on soumet toutes les Loix. Ceux qui approchent le plus près de sa personne, n'oublient rien pour gagner sa faveur, & lui sacrifient l'Equité, la Justice, le bien de toute la Société, & tout ce qu'il y a de plus saint & de plus inviolable parmi les hommes. Par là ils acquièrent des biens immenses, ils gouvernent avec lui l'Etat, ils vivent dans les délices; sans se mettre en peine ni du bien public, ni de celui des particuliers. Si le Prince n'est pas content des Etats, qu'il a reçu de ses prédécesseurs, s'il a de l'envie contre ces Voisins; ces indignes Courtisans applaudissent à ces passions, & ne s'occupent qu'à chercher les moyens de les satisfaire. Là dessus on fait des guerres funestes, qu'on ne peut soutenir sans rendre la vie amère à une infinité de gens, par des exactions excessives, & qui sont accompagnées des plus horribles desordres, que l'on puisse imaginer, & pour ceux qui attaquent & pour ceux qui se défendent. C'est là ce que l'on appelle bonne Politique, comme si cette Science n'avoit



n'avoit d'autre but que de rendre les Societez malheureuses, pour satisfaire les passions déreglées des Souverains, & de ceux qui ont part à leur faveur. Cependant ceux qui gouvernent de la sorte sentent souvent eux mêmes des revers fâcheux, & s'exposent à des malheurs qui leur font comprendre, mais trop tard, que jusqu'à lors ils avoient exercé un métier, s'il est permis de parler ainsi, qu'ils n'entendoient pas.

Ceux qui n'ont aucune part au gouvernement de l'Etat ne sont pas à la verité obligez de s'appliquer si fortement à connoître la veritable Politique, dans toute son étendue. Mais au moins il faut qu'ils sachent deux choses, qu'ils ne peuvent ignorer tout à fait, sans s'exposer aux dangereuses conséquences d'une ignorance trop grossiere. La premiere renferme les principes généraux; sur lesquels toutes les Societez sont bâties; tels que sont par exemple, la subordination, qui doit être dans un Etat; pour l'entretien de la Justice & de la Tranquillité, & l'obeissance que tous les membres de la Société doivent rendre & aux Loix & à leurs Ministres. Si un peuple n'est instruit de ces veritez, en sorte qu'il n'en doute point, il

est nécessairement exposé à des troubles & à des séditions, dès qu'il s'en présente quelque occasion. L'autre chose, que chaque Particulier doit savoir, c'est quelle forme de gouvernement est la plus propre pour rendre la Société heureuse ; afin de la conserver dans sa patrie, si elle y est établie, ou de l'aller chercher ailleurs, si elle ne se trouve point chez lui, & s'il n'y a point d'apparence qu'elle s'y introduise. Je ne sai lesquels sont les plus malheureux de ceux, qui vivent sous un gouvernement doux & juste, autant qu'il le peut être dans l'état où sont les choses humaines, cherchent à le troubler : ou de ceux qui étant soumis à une puissance tyrannique, sous laquelle rien n'est assuré, n'ont pas le courage d'abandonner les lieux soumis à ce joug insupportable, lors qu'il n'est pas possible de le secouer. Les derniers gémissent dans un esclavage perpétuel, auquel ils ne trouvent aucun remède, que de s'endurcir contre la misère : & les premiers inquiets & turbulens, pour ne pas sentir leur bonheur, cherchent des maux, qu'ils n'aiment que parce qu'ils ne les ont jamais éprouvés. Les uns fuient, comme des insensés, la Liberté & la Justice, dont  
ils

ils ont vû les heureuses suites : & les autres n'ont pas assez de résolution , pour fuir les Fers & l'Injustice , qui les accablent. Les uns ne veulent obeir à rien , qu'à ce qui accommode leurs interêts particuliers : & les autres sont prêts à obeir aux commandemens les plus injustes , sans les examiner. D'où vient cela , si ce n'est que ni les uns , ni les autres , n'ont presque aucune idée de la véritable Politique , dont ils entreprennent néanmoins de juger ?

Il n'est pas moins visible , qu'il faut que chacun s'instruise des sentimens , que l'on doit avoir de la Divinité & de la Révelation , autant qu'il luy est possible ; puis qu'il faut se déterminer là-dessus , & que si l'on s'y trompe , on se jette dans des dangers & dans des malheurs effroyables. La plupart des Chrétiens croient qu'on ne peut esperer le salut éternel , que dans la Société dans laquelle ils se trouvent ; ou au moins qu'il est plus difficile d'être sauvé dans les autres , que dans la leur. Avant que de juger de la sorte , dans une chose de si grande importance , il faudroit être assuré qu'on ne se trompe pas ; & comment en être assuré , sans avoir fait de grandes & de fréquentes réflexions sur la

Reli-

Religion, & sans y avoir apporté beaucoup d'attention & d'étude ? J'avoüe que les personnes même les plus savantes s'y peuvent tromper , parce qu'elles ne sont pas exemptes de préjugés ; mais les ignorans sont sans doute en plus grand danger, & ils ne se déterminent qu'au hazard.

La Théologie ne regarde pas seulement l'autre vie, mais en conséquence des sentimens, que l'on a embrassés, il faut se conduire diversément avec les hommes, & s'exposer quelquefois à de grands dangers & à de grands maux. Si je me suis mis dans la tête, que, sans rien examiner, parce que je ne croi pas en être capable, je dois suivre les sentimens établis dans les lieux, où je suis né, & agir selon l'avis des Théologiens que je connois ; supposé que ces derniers se trompent, ce que je ne fais point, & que leur conduite soit injuste, ce que j'ignore entièrement ; je me rendrai coupable de leurs erreurs & de leur injustice. Si je veux examiner les sentimens divers, qui divisent le Christianisme, comme je le dois faire pour en juger ; il faudra que je me résolve à faire ce que ma conscience me dictera, après cet examen ; comme sera peut-être, de  
mq

me déclarer très-éloigné des sentimens de ceux que j'ai respectez & aimez, toute ma vie; de sortir des lieux, où il ne me sera pas permis d'en faire profession; d'abandonner, si je ne puis faire autrement, mes biens & mes amis, & d'aller vivre dans des pays où je n'ai ni connoissances, ni moyens de subsister. Voilà de fâcheuses extrémités, & dont les exemples néanmoins ne sont pas rares, parmi les Chrétiens. Si l'on n'examine point, on s'expose à un danger manifeste; & si l'on examine, il y a souvent d'autres extrémités à craindre. Il n'y a pourtant aucun milieu, entre examiner & n'examiner pas; entre suivre les mouvemens de sa conscience & ne les pas suivre. Lequel des deux embrasserons-nous? Le parti où le danger est moindre: c'est à dire, celui dans lequel nous jugeons qu'il n'y a que nos intérêts temporels qui courent risque, & où nous nous assurons, autant qu'il est en nous, de la faveur du Ciel & de la félicité éternelle. Ce parti, qui est celui de l'examen, est non seulement le plus sûr, mais encore le plus honête; car enfin on ne peut, sans en avoir honte soi-même, faire profession des sentimens qu'on ne croit pas, & agir contre toutes les lu-

lumières de la conscience. On ne peut juger non plus de ce qu'on n'entend point, ni sur tout condamner qui que ce soit ; sans être assuré qu'il se trompe, par lumière & par examen , & sans avoir par conséquent étudié la matière.

Il faut donc avouer que quelques que puissent être les suites de l'examen , on doit s'y exposer , puis qu'il faut nécessairement que nous jugions ; & que l'on doit aquerir les lumières nécessaires , pour juger solidement.

J'avoue que la plupart du monde juge , sans bien savoir pourquoi ; mais la multitude de ceux qui agissent imprudemment & injustement ne change pas la nature des choses. Ce sera toujours , quoi qu'il arrive , une extrême imprudence , & une injustice criante , que de condamner ou d'absoudre , sur tout dans une chose de grande importance , sans en avoir de raison. Ce sera toujours , quoi que l'on dise , une lâcheté honteuse & extravagante , & un mépris visible de la Verité , que de préférer les intérêts temporels à ceux de l'autre vie. Pour convaincre les Chrétiens , il faut leur représenter cette conduite dans une autre Religion. Que l'on demande à quelque Secte du Christianisme , que l'on  
vou-

voudra, si les Mahométans font bien de n'examiner point leur Religion, & de condamner la Chrétienne, sans la connoître? Elle répondra, sans doute, que non. Si l'on demande encore, si un Mahométan laïque fait bien de suivre aveuglément les suggestions des Mouftis & des Alfaquis, contre les Chrétiens? On répondra indubitablement qu'il fait fort mal. Si l'on continue à demander, si un Mahométan, après avoir reconnu la vérité de la Religion de Jésus-Christ & la fausseté de celle de Mahomét, peut dissimuler toute sa vie & continuer à faire profession du Mahometisme, à cause du danger qu'il y auroit à faire autrement? On répondra, qu'il doit mépriser ce danger, & s'exposer à tout, plutôt que de trahir sa conscience. Que l'on fasse donc généralement ce que l'on exige des autres; car il est visiblement injuste de faire des loix, que l'on ne veut pas observer soi-même.

Ainsi puis qu'il faut juger, il faut examiner, & s'instruire, quoi qu'il en puisse arriver. Ceux qui ne le font pas doivent passer pour des insensés & pour des aveugles, qui négligent la Vérité, & leurs plus précieux intérêts qui en dépendent; ou pour des juges téméraires

res & injustes, qui absolvent & qui condamnent sans connoissance de cause; ou enfin pour des timides & pour des lâches, qui n'osent pas suivre les lumières du Bon Sens, de peur de s'attirer des affaires; en un mot pour des gens dignes d'être mis dans le rang des Mahometans ignorans, ou perfides.

Mais pour raisonner d'une manière juste, sur des sujets difficiles & embarrassés, tels que sont quantité de controverses; il faut avoir pris quelque soin de cultiver son jugement, par la connoissance des regles, qui nous apprennent à discerner le Vrai du Faux, & à conduire nos pensées, dans la recherche de la Verité. Quand il s'agit de choses, qui tombent sous nos sens, ou qui dépendent de l'expérience; la connoissance, que l'on en acquiert, par l'usage même de la vie, fait que l'on connoit si les raisonnemens, que l'on fait sur ces sortes de choses, sont concluans ou non. On ne trompe guere un laboureur, par des raisonnemens captieux, concernant le labourage; il voit facilement que l'on raisonne mal, quoi qu'il ne le puisse pas prouver par les regles de l'Art. Chaque artisan, qui fait son métier, par l'expérience, est à couvert par là contre  
tous



tous les sophismes, qu'on lui peut proposer. Mais un laboureur, ni quelque artisan que ce soit, n'apprend pas, en exerçant son métier, à juger solidement de matières spéculatives; comme sont quantité de questions Théologiques, sur lesquelles on oblige néanmoins ces gens-là de prendre parti. Au lieu de prendre des exemples tirez du plus bas peuple, venons, si vous voulez, à ceux qui se destinent aux Charges de l'Etat, ou qui y sont déjà arrivez. Peut-on dire que ces gens-là, ou en faisant leurs charges, ou en brigant pour y parvenir, se mettent en état de bien raisonner, sur les disputes qui divisent le Christianisme; & se forment des regles sûres, pour ne s'y pas tromper, lors qu'ils sont obligez d'en raisonner? Je ne croi pas que l'experience, qu'ils acquierent dans les affaires du monde, leur rende l'esprit plus exact & plus juste en d'autres matières. En effet, on voit tous les jours, je ne dirai pas de simples Magistrats, mais de puissans Princes & de grands Rois consommer, comme l'on croit, par une longue experience, dans l'art de conduire les peuples, publier des Déclarations & des Arrêts, sur des matieres de Religion, dont l'exposé est pitoiable, & les

raisonniemens ridicules. S'ils n'étoient soutenus de l'autorité souveraine, armée de loix civiles & ecclesiastiques, qui traînent après elles d'un côté les récompenses & de l'autre les peines; on s'en moquerait publiquement, & l'on montreroit qu'ils sont pleins de faux raisonnemens. Il faudroit donc que ceux, que leur naissance, ou leur éducation, ou quelque autre conjoncture appelle à des Emplois relevés, étudiaissent non seulement la Politique en général, & en particulier la constitution de l'Etat; dont ils sont membres, & les Loix de leur pays; mais encore l'Art de penser juste & de ranger ses pensées dans l'ordre, dans lequel elles doivent être rangées pour éviter l'Erreur & pour trouver la Vérité.

J'avoue que bien des gens, sans s'être appliqués particulièrement à cette étude, raisonnent souvent fort bien, & disent en bon ordre & avec netteté ce qu'ils veulent. Mais si l'on y prend garde, on trouvera premièrement que c'est pour la plupart du temps, lors qu'il s'agit de choses que l'expérience leur a apprises, comme je l'ai déjà dit. En second lieu, on verra que si ce sont d'autres matières, ils les ont tirées d'Auteurs habiles & exer-

Et exercez dans l'Art de bien raisonner. Cette lecture seule sert beaucoup à former l'esprit & le jugement, parce qu'en lisant avec assiduité des Livres, où la clarté & l'ordre reynent par tout, quoi qu'on ne sâche pas distinctement les regles que ceux qui les ont écrits ont suivies, on s'accoutume insensiblement à raisonner comme eux. Comme les enfans aprennent à bien parler, par l'usage seul, quand ils sont élevez, par des personnes qui parlent bien, quoi qu'ils ignorent les regles des Grammairiens: il y a des gens, qui apprennent à penser, comme il faut, par le commerce perpetuel qu'ils ont avec des Auteurs, à qui les Loix du bon raisonnement n'ont pas été inconnues. Cependant il est certain que quand il s'agit de choses que l'on n'entend pas bien, & dont on veut juger, on court grand risque de raisonner mal; si l'on n'est point aidé par les secours, que l'Art fournit, pour ne se point tromper. On remarque, dans ces occasions, une très-grande difference entre ceux qui sont éclairés par les lumières de la bonne Logique & ceux qui ne le sont pas. C'est que les premiers trouvent plus facilement la Verité, si on la peut trouver, qu'ils expliquent plus net-

tement leurs pensées, & qu'ils prouvent sans peine aux autres ce dont ils sont convaincus. Ils distinguent facilement ce qui n'est que vrai-semblable de ce qui est assurément vrai; & ils ne parlent de chaque chose qu'à proportion du degré de clarté, dans lequel elle leur est connue. Si on ne peut pas parvenir à la connoissance de la Verité, ils s'apperçoivent, en peu de temps, que ceux qui la cherchent travaillent en vain; & ils sont en état de leur montrer, pourquoi on ne peut pas trouver ce qu'ils cherchent; ce qui, en quelques occasions, n'est guere moins important, que la découverte même de la Verité. S'il est à souhaiter, que l'on puisse découvrir ce qui est encore caché, il n'est pas moins souhaitable de ne croire pas avoir trouvé ce que l'on cherchoit, quand en effet on ne l'a point encore trouvé. Au contraire ceux à qui les regles, que l'on emploie pour ne se pas tromper, sont inconnues, ont beaucoup de peine à découvrir la Verité, dans des matières, dans lesquelles ils ne sont pas exercez; & ils ne sont point en état de faire voir aux autres les lumières, dont ils ont été frappez, lors qu'il leur arrive de découvrir quelque verité inconnue. Ce qu'il  
y a de

y a de pire, c'est que très-souvent, s'ils ne prennent pas des faussetez manifestes pour des veritez, ils s'arrêtent aux moindres vraisemblances, & croient avoir trouvé ce qu'ils n'ont pas seulement entrevû. Après s'être trompé eux mêmes de la sorte, ils travaillent, sans le savoir, à tromper les autres, non seulement par de mauvais raisonnemens, mais encore par toutes les mauvaises voies, dont ils peuvent s'aviser. Ceux qui prennent pour la Verité de legeres vraisemblances, soutiennent ordinairement les phantômes, dont ils se repaissent, avec la dernière violence. Outre cela, ceux qui ne raisonnent que par coûtume, & qui n'ont pas une connoissance distincte des regles, ne raisonnent souvent bien que par hazard; & pour un bon raisonnement ils en font plusieurs mauvais, dont ils ne s'entêtent pas moins que des meilleurs; au lieu que ceux qui ont examiné avec soin les démarches, que les Maîtres de l'Art disent qu'il faut faire pour découvrir la Verité, ne s'égarent que rarement, & plutôt par quelque passion, dont la plus exacte Logique ne prévient pas les mauvais effets, que par ignorance, ou par oubli.

Que l'on seroit heureux, si ceux que

la Providence a appellez à la conduite des autres, aimoient autant les bons raisonnemens, qu'ils aiment l'obeissance aveugle ! On verroit la tranquillité des Societez établie sur des fondemens inébranlables ; & chacun instruit & convaincu de ses devoirs s'en acquiter avec fidélité & avec exactitude, & contribuer au bonheur de l'Etat, autant qu'il lui seroit possible. Les lumières se répandant depuis ceux qui occupent les postes les plus relevez, jusqu'à ceux qui font le moins de figure dans le monde ; le Bon Sens prendroit de si profondes racines, parmi les hommes, qu'aucune Puissance ne seroit capable de le déraciner.

*Comment  
on peut  
s'instruire.*

III. ON demeurera peut-être d'accord de tout ce que je viens de dire, ou du moins on m'en accordera une bonne partie ; mais on me demandera de quelle maniere on peut étudier les quatre Sciences que je soutiens être nécessaires, pour bien juger de tant de choses, dont on doit nécessairement juger, dans quelque état que l'on se trouve. On souhaitera que je montre le chemin qu'il faut tenir, pour arriver à la connoissance de la Verité ; sur tout à ceux qui non seulement ne sont pas gens d'étude, mais à qui la maniere dont ils ont été éle-

élevez, & leurs occupations perpetuelles ne permettent pas de s'appliquer à examiner des choses aussi difficiles, que le sont la Morale, la Politique, la Théologie & la Logique. Quelques fortes, que puissent paroître les raisons, que j'ai données de la nécessité de cet examen; peut-être que tout ce que j'ai dit paroîtra inutile, ou même captieux, si je n'en montre la possibilité; car enfin ce qui est impossible ne peut jamais être imposé aux hommes, comme nécessaire.

Pour satisfaire à ces difficultez, il faut, avant toutes choses, partager le genre humain, en divers ordres, selon les differens états où il se trouve. Premièrement il y a des gens qui n'ont naturellement aucune penetration, ou qui ont été si mal élevez, qu'ils ne savent pas seulement lire, & que les nécessitez de la vie occupent si fort, qu'ils n'ont que très-peu de temps de reste, qu'ils puissent employer à d'autres choses. Secondement il y a d'autres personnes, qui quoi qu'elles ne soient pas dans une semblable pauvreté, & qu'elles aient été mieux instruites & mieux élevées, sont néanmoins très-peu appliquées à la lecture, & à s'instruire de ce qu'elles ne sa-

vent pas. Le Commerce , par exemple , ou des occupations militaires emportent presque tout leur temps ; & ce qu'elles en ont de reste , elles l'emploient à se divertir ; c'est à dire à penser à toute autre chose , qu'à s'instruire des sentimens de Morale , de Politique & de Théologie , dont elles ne jugent pas moins que les autres , & qu'à cultiver leur esprit & leur jugement. Enfin l'ordre le plus relevé de tous est celui des Magistrats & des Princes , qui auroient assez de temps , s'ils vouloient , pour s'instruire des matières , que l'on vient de marquer , autant qu'il seroit nécessaire ; si les intrigues inutiles , & les plaisirs ne consommoient une très-grande partie de leur vie. Je ne parle pas des gens de Lettres , qui font profession d'étudier , parce que l'on suppose qu'ils emploient leurs temps , comme ils doivent. S'ils ne le font pas , rien ne peut les excuser.

*Devoirs  
des plus  
ignorans.*

Pour commencer par le premier ordre , c'est à dire , par ceux qui sont incapables d'examiner méthodiquement des choses difficiles , sans pouvoir remédier à leur incapacité ; on voit bien que je n'ai garde d'exiger d'eux ce qu'ils ne feroient faire. Que peut-on donc demander



der de ces gens-là? Trois choses, ce me semble, très-possibles & très-justes. La première est qu'ils fassent le meilleur usage, qu'ils pourront, de leurs petites lumières; qu'ils évitent tout ce que l'expérience la plus commune de la vie, jointe avec le peu d'instruction qu'ils ont, leur a fait connoître n'être pas permis; comme, de nuire de gaieté de cœur à quelcun, de noircir sa réputation par des calomnies, de lui enlever son bien, de le maltraiter en la personne, & autres choses semblables; & qu'au contraire ils disent toujours la vérité, qu'ils conservent, autant qu'ils peuvent, le bien de leur prochain, & qu'ils en usent bien envers tout le monde. Si l'on doutoit si les plus simples sont persuadés, par raison, de la nécessité de ces devoirs; il seroit facile de découvrir ce qu'ils en pensent, quand même ils entreprendroient de le cacher; ou en leur demandant s'ils voudroient qu'on leur fit le mal qu'ils font aux autres, ou en le leur faisant effectivement. On verroit à l'instant, par leurs réponses, ou par leurs plaintes, & par leurs actions, qu'ils regardent ces sortes de choses comme mauvaises, & qu'ils croient qu'on a raison de les leur défendre. Il n'y a

personne , qui ne se plaigne , si on le calomnie , si on le vole , ou si on le maltraite. Les plus grossiers ont alors assez d'esprit , pour faire voir qu'on leur fait injustice. On a donc raison de les condamner , par leur propre jugement , & ils ne peuvent pas s'excuser sur leur ignorance. Si l'on supposoit qu'il y a des peuples , ou des hommes , qui ne sont pas même capables de cette connoissance générale ; pour ne pas dire que cette supposition ne seroit pas conforme à la vérité , je répondrois que des hommes si grossiers ne mériteroient pas d'être traités de même que ceux qui ont quelques lumières ; mais d'être soumis à un empire despotique , qui exigeât d'eux une obéissance aveugle ; jusqu'à ce qu'ils eussent appris , par l'expérience , les principes de Morale , sans lesquels aucune Société ne peut subsister.

La seconde chose , à quoi le Bon Sens oblige les personnes même les plus simples , c'est à tâcher d'augmenter leurs lumières autant qu'il leur est possible , selon l'état dans lequel elles se trouvent. Dès que l'on a acquis des connoissances , telles que sont celles , dont j'ai parlé ; on peut facilement les augmenter , autant que cela est nécessaire à la condition

tion dont on est ; à moins que par malice & par brutalité , on ne veuille rien apprendre , à dessein de satisfaire plus tranquillement quelque passion déréglée dont on est agité. Par exemple , il y a des gens adonnez à l'oisiveté & au larcin , qui ferment les oreilles à ce qu'ils entendent dire contre ces vices , & qui ne veulent pas voir les desordres qu'ils causent , dans la Société ; à cause du plaisir , qu'ils trouvent à s'y abandonner ; & qui pourroient facilement s'instruire & se corriger , s'ils le vouloient. Aussi les Législateurs ont-ils condamné à des peines severes tous ceux qui troublent la Société , par des crimes défendus par les Loix ; dans la supposition qu'il n'y a personne , qui soit si stupide , qui ne comprenne qu'il fait mal en les violant , ou qui puisse dire qu'il n'a pas eu de moien de sortir d'une si grossiere ignorance.

En effet , le seul usage de la vie , dans quelque Société que ce soit , joint avec tant soit peu de réflexion , & d'envie d'apprendre , fournit aux plus grossiers les principes de Morale , de Politique & de Théologie , dont ils ont nécessairement besoin , dans l'état dans lequel ils sont. Ils se peuvent même former  
le

le jugement, s'ils en ont la moindre envie, ou par la réflexion, ou en écoutant quelquefois parler ceux qui en savent plus qu'eux. On peut dire qu'il en est de ce qui est absolument nécessaire à l'esprit, pour mettre l'homme en état de vivre conformément à la nature, qu'il a reçue du Ciel, de même que de ce qui est tout à fait nécessaire au corps. L'un & l'autre est facile à acquérir; l'un & l'autre est proportionné à tout le monde. La Société étant nécessaire aux hommes, pour jouir de mille biens & se garantir d'une infinité de maux; il n'y a personne, qui n'aime mieux vivre en société, que tout seul. Or la Société ne pouvant être heureuse, qu'à proportion qu'on y observe les règles de la Morale la plus juste; on ne peut vivre parmi les hommes, sans s'en appercevoir, & sans se former là dessus des principes fixes & qui s'étendent à la plupart des actions de la vie; à moins que, par quelque mauvaise habitude, où l'on se jette volontairement, on ne ferme malicieusement les yeux à ce que l'on voit tous les jours.

On acquiert de même quelque idée des devoirs de ceux qui conduisent les peuples, envers ceux qui leur obéissent;  
& des

& des peuples, à l'égard de ceux qui les conduisent. On sent le bon & le mauvais ordre, par leurs suites avantageuses, ou défavantageuses. On ne confond point un gouvernement doux & juste, avec une violente tyrannie. On voit facilement si le peuple est heureux, ou malheureux, dans l'état auquel il est; à moins que la coutume de tyranniser n'ait tout à fait endurci le cœur, ou que la longue servitude n'ait entièrement abatu le courage. Encore est-il très-difficile, que l'on ne s'en apperçoive pas; pour peu que l'on ait conservé de sens commun, dans la haute fortune, ou dans la basse condition. J'avouë qu'il faut encore ici être capable de quelque réflexion; mais on ne donne pas des préceptes à ceux, qui ne les sauroient comprendre, ni réfléchir sur ce qu'ils voient, si tant est qu'il y ait des gens dans ce degré de stupidité. Plus on fera de réflexion sur ce que l'on voit, & que l'on entend dire tous les jours; plus on sera capable de juger de cette sorte de choses.

A l'égard de la Religion ou de la Théologie, il est facile d'augmenter ses lumières; si en supposant toutes les Verritez assurées de Morale & de Politique,

que

que l'on aura découvertes par l'expérience & par la réflexion ; on vient à considérer les corps qui sont autour de nous & l'ordre merveilleux que les plus simples y remarquent. Ils recueillent très-facilement de là, que si les ouvrages de l'art ne se font pas d'eux mêmes, ceux que l'on nomme les Ouvrages de la Nature ne se font pas formez sans aucune Cause intelligente, & par conséquent que ce que l'on dit de l'existence de Dieu est véritable. Il ne faut pas être non plus fort subtil, pour comprendre que ce Dieu, qui a fait les hommes, comme tout le reste, & qui les a mis dans la nécessité de former des Sociétés, approuve tout ce qui est utile à la conservation de la Société & au bonheur des hommes, & désapprouve au contraire ce qui leur est opposé ; c'est à dire, que l'observation d'une bonne Morale & d'une bonne Politique lui est agréable, & au contraire que la violation des règles, qu'elles nous prescrivent, lui déplaît. Comme il peut tout, ainsi qu'il paroît par ses ouvrages (car que peut-on concevoir de plus difficile à faire, que ce qu'il a fait ?) les seules lumières de la Raison apprennent aux hommes qu'il y a une très-grande apparence

rence que Dieu veut récompenser ceux qui auront vécu d'une manière qui lui est agréable , & punir ceux qui auront fait tout le contraire. Que si l'on joint la Révélation à la Raison , pour peu que l'on soit capable de réflexion , on comprendra par la seule lecture du Nouveau Testament , ou par ce qu'on en entend dire à ceux qui l'ont lû , qu'il n'y a rien qui ne s'accorde parfaitement bien aux idées de Morale & de Théologie , que la seule Raison est capable de former dans nos esprits & qu'elle avoit en effet formées dans ceux des Payens. Plus on fera de réflexion sur ces sortes de choses , plus on sera convaincu , & plus on augmentera ses lumières ; sans qu'il soit besoin d'y employer trop de temps.

Si l'on s'applique à ces recherches , autant que l'état où l'on est le souffre , dans la seule envie de savoir la Vérité & de s'affermir dans sa connoissance , sans avoir aucune vue d'intérêt , ou d'avancement ; il est bien difficile qu'on ne voie le fonds des choses , & qu'on ne découvre , au moins dans ce qui est nécessaire , le véritable sens de Jesus-Christ & de ses Apôtres. Mais dans quelque degré de connoissance , que l'on soit ,  
il

il y a une troisième chose à observer, qui est à la portée des plus simples. C'est que comme l'on est obligé de faire ce que l'on juge être bon : il faut éviter au contraire généralement de faire non seulement ce que l'on juge mauvais, mais encore tout ce dont on doute, sur tout si ce sont des choses dont les conséquences sont importantes à la vie. Il n'est pas besoin d'avoir beaucoup de pénétration, pour se faire cette règle; puis que tous les hommes, qui font quelque usage de leur raison, l'observent constamment, à moins que quelque passion, ou quelque intérêt présent ne les en détourne. Quoi qu'ils la violent en des cas particuliers, aveuglez par quelque cupidité qui les agite, ils conviennent néanmoins toujours de sa justice, à la considérer en général. Si l'on demande aux plus ignorans, s'il est permis de ne pas faire une chose, que l'on fait être bonne & agreable à Dieu; ils ne manqueront pas de dire que non, & de blâmer ceux qui se conduisent de la sorte. Si on leur demande encore, s'il ne faut pas éviter de faire ce que l'on juge être mauvais; ils diront qu'oui, & condamneront, sans hésiter, ceux qui ne s'abstiennent pas de le faire. Enfin ils ne  
nie-



nieront nullement qu'il y a un très-grand danger à faire des actions importantes & dont les suites peuvent être dangereuses; pendant que l'on ne fait point, si ces actions sont permises, ou non. Si un Juge condamnoit un homme à la mort, comme aiant commis un crime, que les Loix punissent par ce supplice; quoi qu'il ne fût pas bien si cet homme auroit commis ce crime, & qu'il ignorât de quelle peine les Loix ordonnent qu'on le punisse; & qu'on racontât aux plus ignorans cette action, qui peut douter, qu'ils ne la blâmassent?

Cela étant ainsi, il n'y a personne qui ne comprenne facilement qu'en matière de Religion, il ne faut rien assûrer que l'on n'ait jugé être véritable, ni rien faire que l'on ne soit persuadé être agréable à Dieu. Ainsi s'il arrive que l'on veuille contraindre quelqu'un de condamner des sentimens, qu'il n'est pas en état de comprendre, ni d'examiner, ou l'obliger de maltraiter ceux qui sont dans ces sentimens; le Sens Commun lui apprend que ceux, qui le veulent faire agir de la sorte, l'engagent dans un très-grand danger; puis qu'il ne fait pas s'il ne condamne point la Verité, & s'il ne maltraite point l'Innocence. Voulez-

vous vous assurer s'il est convaincu de ce principe général du Bon Sens & de l'Équité? Servez vous de la méthode, que j'ai employée plus d'une fois, dans ces Pensées diverses; racontez lui qu'un autre a fait ce que je viens de dire, & vous verrez ce qu'il vous répondra. On pourra comprendre par là, qu'il n'y a personne qui soit si ignorant, qui ne soit convaincu qu'il faut s'abstenir de juger des controverses de Théologie, que l'on n'entend pas; & de rien faire contre ceux, dont on ne peut pas examiner les sentimens. Aulieu de cette retenue si naturelle & si nécessaire, la multitude aveugle s'ingere presque par tout de juger des controverses les plus obscures & les plus embarrassées, & sert d'instrument aux personnes mal-intentionnées, pour maltraiter, pour persécuter cruellement, & pour faire périr par toute sorte de supplices, ceux qui s'éloignent des sentimens reçus publiquement, quoi que d'ailleurs irréprochables dans leurs mœurs. C'est là ce qui s'appelle se dépouiller de la Raison, pour suivre une impetuosité aveugle & semblable à celle des bêtes; & se défaire de l'humanité, pour imiter, non celles que leur commerce avec les hommes a apprivoisées, mais

mais les lions, les tigres , & toutes les plus farouches qui se trouvent dans les montagnes les plus desertes & dans les plus impénétrables forêts.

On dira peutêtre que le petit peuple ne peut pas juger des Controverses , en les examinant en elles mêmes , mais qu'il peut juger qu'il s'en doit fier à ceux qui le conduisent & qui ont plus de lumière que lui. Mais je demande s'il doit s'y fier sans examen , & sans être assuré , par des raisons claires & solides ; ou si ce n'est qu'après s'être assuré que ceux , à qui il s'en remet , ne le trompent pas par malice , on ne se trompent point eux mêmes par ignorance , par peu d'attention , ou par passion ? Si l'on dit qu'il doit s'y fier , sans examen , & seulement par le sentiment qu'il a de sa propre incapacité ; je soutiens qu'il est inutile de lui parler de quoi que ce soit , car enfin ceux qui doivent croire leurs conducteurs sans savoir pourquoi , & faire tout ce qu'ils leur ordonnent , sont incapables d'aucune action morale , puis qu'ils dépendent absolument d'un autre. S'ils sont tels , qu'on les décrit , je ne vois pas en quoi ils different , au moins à cet égard , des bêtes farouches , auxquelles on expose , en quelques lieux ,

les criminels condamnez à mort. Qu'on ne les louë donc pas de ce qu'ils font, & qu'on ne les blâme de quoi que ce soit; non plus que les bêtes que l'on lâche contre les criminels, de ce qu'elles les dévorent. Cependant on n'oseroit rabaisser les peuples à ce point-là, & les Loix que l'on veut qu'ils observent font bien voir qu'on les suppose plus raisonnables, que lors que l'on abuse de leur ignorance d'une maniere si scandaleuse. On ne fait pas des Loix pour les bêtes & l'on ne leur propose ni recompenses, ni peines. Si l'on dit qu'avant que la multitude s'en fie à ses conducteurs, il faut qu'elle s'assure de leurs lumières & de leur bonne foi, en sorte qu'elle soit persuadée, par de bonnes raisons, qu'ils ne la trompent pas; je répons à cela, qu'on tombe d'accord par là, que le peuple le plus ignorant est assez éclairé pour décider, en raisonnant, d'un point aussi délicat & aussi important que celui-là. On accorde qu'il doit s'en fier à sa Raison, pour savoir s'il doit se soumettre à celle des autres; & qu'il ne doit venir à cette soumission, qu'après s'être clairement convaincu lui même qu'il ne sauroit mieux faire; en sorte qu'il ait assez de confiance en sa propre Raison, pour croire

croire qu'elle ne le sauroit tromper, dans ce raisonnement. Si l'on a cette opinion des plus ignorans , je ne vois pas pourquoi on prétendrait les éloigner de toute sorte d'examen , à l'égard des questions particulieres , qui sont bien moins importantes & bien moins difficiles que celle-là. Outre cela , si l'on veut avouer la verité , on tombera d'accord , que , pour peu que l'on entre dans l'examen de l'autorité des Puissances , qui veulent qu'on s'en fie en elles ; on aura beaucoup plus de raisons de s'en défier , que de s'y soumettre. Cette seule présomption , que ceux qui parlent de la sorte ont un intérêt temporel très-considérable à faire en sorte que l'on se confie en eux , les doit nécessairement rendre suspects , à tous ceux qui ne sont pas tout à fait stupides. Il n'y a rien de si doux , que d'être considerez commè les arbitres du Vrai & du Faux , du Juste & de l'Injuste , dans la matière du monde la plus importante ; c'est à dire , dans la Religion ; & d'être respectez , à cause de cela , par un très-grand nombre de ses semblables. Il n'y a rien de si agréable , que de tirer un tribut considerable de la multitude , qui se croit obligée à le payer , par un principe de conscien-

ce. A moins que d'être tout à fait aveugle, on voit qu'on a grand sujet de se défier de ceux qui tirent un si grand profit de la confiance, qu'ils veulent que l'on ait en eux.

Quelques uns de ceux, qui tomberont d'accord de ce que je viens de dire, m'objecteront peut-être que ce que j'ai dit, de la manière dont le peuple peut s'instruire de la Religion, & dont il doit se conduire à l'égard des dogmes qu'il n'entend pas, peut être véritable; mais qu'il n'est d'aucun usage dans les lieux où il n'y a point de liberté de conscience, & où il faut se soumettre sans examen aux décisions des Théologiens, à moins que de vouloir se perdre. Là les Laïques ne peuvent juger de rien, pas même s'il est juste de se soumettre, parce qu'il n'est pas permis de mettre en doute ce principe fondamental du gouvernement Ecclesiastique. Pourquoi parler d'étude & d'examen à des gens, qui ne peuvent s'y engager sans risquer tout? J'avoue que le meilleur conseil, qu'on pût donner à ces peuples seroit de se retirer des lieux soumis à une semblable domination, à moins que d'être en état de secouer d'un commun accord, ce joug insupportable. Mais cela n'empêche

pêche pas que ce que j'ai entrepris de prouver ne soit véritable ; c'est que l'on peut augmenter ses lumières, autant que cela est nécessaire , pour juger des dogmes, sur lesquels on ne peut pas demeurer en suspens.

Il est vrai que la multitude ignorante ne sauroit se former de regles distinctes du bon raisonnement, qu'elle puisse considérer d'une maniere générale & abstraite ; mais il y a deux choses , qui lui peuvent beaucoup servir, pour l'empêcher de tomber dans l'erreur. L'une c'est l'amour de la Verité , dont elle peut être aussi capable que les gens d'étude. Ces derniers ont souvent envie d'apprendre , plutôt par vanité, ou pour s'avancer dans le monde, que pour s'instruire & se satisfaire d'une connoissance solide. Aussi cherchent-ils plutôt les moyens de paroître habiles à soutenir les sentimens reçus , qu'à les examiner à la rigueur. Au contraire, il arrive souvent que ceux qui n'ont aucune étude aiment plus la Verité, que les sentimens reçus dans leur pays. L'autre chose, que l'on remarque assez fréquemment, c'est que le peuple est beaucoup moins aveuglé de préjugés , que ceux qui se piquent de science ; parce qu'on n'a

pas eu soin de lui inspirer de certains sentimens de Philosophie & de Théologie, qui servent à prévenir les esprits, & à les empêcher de reconnoître la Verité, lors qu'elle se présente à eux. Ceux qui croient savoir quelque chose, mais qui se trompent, sont beaucoup moins en état de la recevoir; que ceux, qui, convaincus de leur ignorance, n'ont aucuns sentimens formez sur les choses qu'ils n'ont point examinées. Ainsi le peu de préjugés, dont ils se trouvent prévenus, & l'amour sincere de la Verité leur tiennent lieu de Logique, & les empêchent de se tromper.

C'est là la raison, pour laquelle on a souvent remarqué que le peuple recevoit la Verité, avec plus de facilité que ceux qui sembloient avoir beaucoup plus de lumiere. Quand Jesus-Christ prêchoit l'Evangile aux Juifs, il sembloit que les Docteurs de la Loi devoient être les premiers à l'embrasser; parce qu'ils étoient plus capables d'examiner les miracles de Jesus-Christ & de reconnoître l'excellence de sa doctrine, que ne l'étoit le Vulgaire ignorant. Cependant le contraire arriva, & Jesus-Christ reconnut cet effet de la sagesse divine, en  
s'adres-



s'adressant à Dieu, en ces termes: \* *7e* \* Matt.  
*te louë, ô Pere Seigneur du ciel & de la ter-* XI, 25.  
*re, de ce que qu'ayant caché ces choses aux* Luc X.  
*sages & aux prudens, tu les a découvertes* 21.  
*aux simples.* On avoit remarqué la même chose, lors que S. Jean Baptiste avoit commencé à prêcher. \* *Tout le peuple* \* Luc  
*l'ayant oui, & même les Péagers, ils justifie-* VII, 29.  
*rent Dieu, ayant reçu le bapême de Jean;*  
*mais les Pharisiens & les Docteurs de la Loi*  
*ont rendu sans effet le conseil de Dieu à leur*  
*égard, n'ayant pas été baptizez par lui.* On vit de même, lors que l'Evangile fut prêché aux Payens, peu de Philosophes l'embrasser, & quantité de personnes sans Lettres s'y soumettre avec joie. Une des principales raisons de cela, c'est sans doute que le peuple aimoit plus la Verité, & avoit beaucoup moins de préjugés que les Philosophes; qui étoient entêtés de leurs anciens sentimens, & qui avoient pris parti sur plusieurs choses, où ils se trouvoient opposez à la doctrine de l'Evangile. Je pourrois produire des exemples plus récents d'une semblable conduite, mais ceux-là suffisoient pour établir ce que j'ai avancé, touchant la capacité des plus ignorans à prendre parti, pourvû qu'ils suivent les lumieres du Bon Sens.

Ce que je viens de dire du bon usage que le peuple a souvent fait de ses lumières, quoique petites, fait voir que rien n'excuse ceux qui en usent autrement; mais il ne faut pas croire qu'en général les ignorans soient plus propres à reconnoître la Verité. „ Quelquefois „ le Vulgaire a le goût bon, mais il se „ trompe aussi souvent: \*

\*Horatius „

Ep. I. 63.

Lib. 2.

*Interdum Vulgus rectum videt, est ubi peccat.*

La plus grande partie du peuple Juif & Payen rejetta autrefois l'Evangile, & ceux qui ont aujourd'hui la multitude pour eux n'ont pas pour cela la Verité de leur côté. Mais si l'on y prend garde, on s'appercevra que le Vulgaire ne se trompe pas si fréquemment, en se confiant à ses lumières & en les suivant, qu'en les sacrifiant à l'autorité de ceux qu'il croit plus habiles que lui. On doit très-souvent attribuer les fautes qu'il commet à ceux, qui abusent de la confiance qu'il a en eux. „ Celui-là se „ trompe, dit un Orateur, qui croit „ que, dans les choses humaines, il y „ ait aucun crime que l'on doive attri- „ buer au Public. Tout ce qu'une „ ville

„ ville fait doit être attribué à l'autori-  
 „ té de ceux qui le lui persuadent ; &  
 „ dans toutes les actions du peuple , il  
 „ ne se fâche qu'à proportion qu'ils l'ir-  
 „ ritent : \* *Fallitur quisquis nullum facinus* , \* *Quinti-*  
*in rebus humanis , publicum putat. Per-* *lianus*  
*scidentium vires sunt quidquid civitas facit ;* *Orat. XI.*  
*& quodcumque facit populus , secundum id* *pro Divite-*  
*quod exasperatur , irascitur.*

Après avoir montré que les plus igno- De quelle  
 rans peuvent s'instruire , autant qu'il maniere  
 leur est nécessaire , de Morale , de Po- ceux qui  
 litique & de Théologie , & se conduire , sont d'une  
 dans la recherche de la Verité , selon les meilleure  
 regles de la droite Raison ; il sera bien condition  
 moins difficile de prouver la même cho- peuvent  
 se , à l'égard de ceux qui ont reçu une s'instruire.  
 meilleure éducation , & qui peuvent em-  
 ployer quelque temps à la lecture ; quoi  
 qu'ils soient attachez à des occupations  
 fort éloignées de l'étude. Outre qu'ils  
 ont tous les secours , dont nous avons  
 fait voir que les plus ignorans peuvent  
 se servir avec succès ; il y a une infinité  
 de livres écrits dans les Langues moder-  
 nes , sur les matières que j'ai marquées ,  
 dans lesquels ils peuvent s'instruire avec  
 facilité.

Je ne veux pas entreprendre d'en don-  
 ner ici une liste. Il y en a sur tout en  
 Fran-

François , en Anglois & en Flamand une si grande quantité , que personne n'en peut manquer. Mais comme il y en a beaucoup plus de mauvais , que de bons , je tâcherai de donner de certaines marques , auxquelles on pourra s'assurer qu'un livre est bon , & qu'il mérite d'être lû.

*A quoi  
l'on con-  
noit un  
bon Livre.*

Toutes fortes de Livres doivent avoir trois qualitez , pour mériter d'être lûs par des gens , qui ne font pas profession de Lettres ; car ces derniers sont souvent obligez de lire des livres peu utiles , pour des raisons que je ne dirai pas. Premièrement le stile en doit être clair & net ; & en second lieu l'ordre en doit être commode & facile. Sans cela , ils ne font qu'embarrasser ceux qui ne sont pas accoutumez à pénétrer le sens d'un livre mal écrit , ni à redresser dans leur esprit le desordre & la confusion qu'ils remarquent dans ce qu'ils lisent. Il leur semble qu'ils sont dans une épaisse forêt , où ils ne voient que quelques sentiers entrouvers , & dont ils ne peuvent se dégager. Aussi après l'avoir lû avec attention , ils ne peuvent se former aucune idée nette & suivie de ce qu'ils ont lû ; ce qui fait qu'ils l'oublient bien tôt , si ce n'est peut-être quelque pensée détachée,

chée, plus brillante & mieux exprimée que les autres. C'est à quoi l'on peut connoître si un livre est écrit avec ordre & avec netteté. Car il n'est pas possible qu'un homme capable de quelque attention & qui n'est pas destitué de mémoire, ne retienne en gros le plan d'un Ouvrage, & les principales pensées; si cet Ouvrage est clair & méthodique. Que ceux qui entendent le Flamand, ou l'Anglois fassent cette expérience, en lisant quelques Sermons d'*Isaac Barrow*, fameux Théologien & Geometre, de *Jean Tillotson*, Archevêque de Cantorbery, ou de *Simon Episcopius*, fameux Théologien parmi ceux que l'on nomme *Arminiens*, ou *Rémontrants* dans les Provinces Unies. Ces trois Auteurs étant d'un ordre & d'une clarté extraordinaires, pour ceux qui entendent leur Langue; ils verront que toute la suite de leurs discours, & leurs principales raisons leur demeureront dans l'esprit, après les avoir lûs, & qu'ils pourront s'en servir au besoin. Qu'ils lisent au contraire, s'ils entendent le François, les *Essais de Morale*, & ils trouveront qu'il n'en demeure rien dans l'esprit, excepté l'élégance du stile, & quelques pensées détachées. La troisième chose,

que

que doit avoir un Livre , pour être lû avec fruit , par ceux qui n'ont pas le loisir d'employer beaucoup de temps à la lecture ; c'est qu'il doit prouver ce qu'il entreprend de persuader au Lecteur , par des raisons concluantes ; sans quoi il ne remplit l'esprit que de vrai-semblances & de probabilitéz , qui peuvent envelopper des mensonges , aussi bien que la Verité. On s'apperçoit que des raisons sont solides , non seulement en les lisant , mais encore en ce qu'après les avoir lûes , plus on les médite , plus on s'en trouve convaincu. On voit qu'on en peut tirer quantité de conséquences utiles , & dont on ne manque pas de se servir , lors que l'occasion s'en présente. Au contraire quand des pensées ont plus de brillant que de solidité , si elles surprennent d'abord , l'éclat qu'elles avoient eu à la première lecture diminue à mesure qu'on y pense ; & ce feu , qui avoit frappé l'esprit , devient en peu de temps une fumée qui s'évanouit. Elles n'ont que des conséquences , dont l'absurdité fait connoître la fausseté des principes dont elles naissent. On peut ajouter à cela que l'on connoit un raisonnement solide à ceci , c'est qu'on le peut facilement exprimer en toute sorte de Langues ,

gues , & qu'il paroît aussi fort , par exemple , en François qu'en Latin. Il est visible qu'un raisonnement , qui dépend si fort d'une Langue , qu'il paroît foible traduit dans une autre , consiste plutôt dans le tour & dans l'expression , que dans la chose même ; car les idées & leur arrangement sont de toutes les Langues , mais les figures ne le sont pas. Quand je parle de *traduire* , je n'entends pas mot pour mot ; il est vrai qu'on ne le peut pas toujours faire , à cause de la différence des Langues ; mais on peut exprimer clairement , dans toutes , un raisonnement que l'on a une fois clairement conçu , & il n'est pas possible que ce qui est un bon raisonnement en Latin paroisse un sophisme en François , si l'on en rend fidelement le sens. La Raison , & l'art de s'en bien servir sont de tous les temps & de tous les lieux ; il n'y a que l'expression , qui n'est pas la même. C'est à quoi l'on peut reconnoître la vanité des pensées poétiques , qui paroissent souvent admirables exprimées en termes poétiques , & considérées avec leur cadence ; mais qui semblent ridicules , si on met leurs expressions dans leur ordre naturel , & si on les change en d'autres synonymes. Il en est

est des vers, comme d'une femme d'une médiocre beauté, ou même laide, que sa parure fait souvent paroître charmante, ou au moins agreable; mais qui retombe dans sa médiocrité, ou dans sa laideur, dès qu'elle a posé sa coiffure. Une veritable beauté a plus d'agrément lors qu'elle est bien mise, je l'avouë; mais elle conserve néanmoins ses charmes naturels, lors même qu'elle est négligée; & il y a bien des yeux, auxquels elle plaît davantage en cet état, que soutenue par l'artifice de la parure. On doit être persuadé qu'un discours, veritablement beau & solide, ne pert rien de sa force & de sa solidité, mis dans une autre Langue, par un homme qui l'a bien entendu, & qui s'exprime facilement dans la Langue, dans laquelle il le traduit.

Ce sont là des marques certaines auxquelles on peut connoître la bonté d'un livre, & sans lesquelles on aura raison de croire qu'il ne mérite pas d'être lû. Peu de feuillets suffisent, pour en faire l'épreuve; & après l'avoir faite, ceux qui ne sont pas nez, pour employer leur vie à toutes sortes de Livres, feroient mal d'en continuer la lecture.

Ces remarques sont importantes, sur  
tout



tout pour les livres de Morale , qui ne renferment souvent qu'un amas confus d'expressions figurées ; qui n'expriment rien de clair , & qui ne renferment que très-peu de raisonnemens concluans. Ceux qui les ont lûs ne sauroient en faire aucun usage , ni dire en autres termes ce qu'ils y ont appris ; semblables à ceux qui vantent un Sermon , qu'ils ont , disent-ils , trouvé admirable , mais dont ils ne sauroient redire une pensée solide ; ce qui fait voir qu'ils ont été charmés de l'exterieur du Prédicateur & de ses expressions ; mais non pas persuadés , par ses raisonnemens. Si l'on fait réflexion sur ce que je viens de dire , on sera capable de choisir les livres , qui méritent d'être lûs , & dont on doit faire son étude.

Dès que l'on a découvert des Livres , où l'on trouve de la clarté , de l'ordre , & de la solidité ; il faut s'y tenir , & les relire plusieurs fois , jusqu'à ce qu'on en puisse avoir d'autres du même caractère , en sorte que l'on ne perde rien au changement de sa lecture. Je voudrois pouvoir en indiquer ici un bon nombre , afin de prévenir le dégoût des Lecteurs par la variété ; mais j'avouë que je n'en fai pas beaucoup , qui soient de l'excel-

lence des trois que j'ai nommez. D'ailleurs comme on en publie tous les jours, si je ne nommois que les ouvrages des morts, on me soupçonneroit d'envie, envers les vivans ; & si je nommois ceux des derniers , on pourroit croire que je les flatte. Si j'omettois ceux que quelques personnes estiment , & que peut-être je n'estime pas , ils se plaindroient ou de ma négligence , ou de mon mauvais goût. Ainsi il est plus sûr pour moi de m'en tenir à ces remarques générales.

Si l'on lit plusieurs fois & avec application des Ouvrages de cette nature, dans peu de temps on se formera une idée de Morale assez étendueë & assez exacte, pour s'en servir en toutes sortes d'occasions, & pour bien juger de tous les cas particuliers, qui arrivent dans la vie. Je conseillerois à ceux , qui veulent sérieusement apprendre à vivre, de reduire tout ce qu'ils lisent en Maximes & en Regles, & de les écrire , selon l'ordre qui leur paroîtra le plus facile & le plus commode. La raison de cela est que la lecture d'un Livre étendu ne fait pas assez d'effet sur nous , si l'on ne le resserre , pour ainsi dire, dans son esprit , pour en retenir la substance. Peu de gens ont la mémoire assez bonne,  
pour

pour se ressouvenir long-temps de ce qu'ils ont lû , au moins d'une maniere distincte , & pour pouvoir en faire application à ce qu'ils voient arriver tous les jours ; sans avoir quelque secours, qui aide leur mémoire.

Par exemple , après avoir lû le LII. Sermon de *Tillotson* , qui traite de l'éducation des enfans , on en peut tirer diverses excellentes maximes \* & entre au- \* *Par.*  
tres celle-ci , touchant la nécessité de *623. Ed.*  
joindre la Connoissance à la Pratique : *in folio.*

„ La Connoissance & la Pratique s'en-  
„ traident & s'augmentent l'une l'autre.  
„ La Connoissance prépare & dispose  
„ à la Pratique ; & la Pratique est la  
„ meilleure manière de perfectionner la  
„ Connoissance. La simple spéculation  
„ est très-imparfaite & très-grossiere , en  
„ comparaison d'une Connoissance di-  
„ stincte acquise par l'expérience. La  
„ plus grande capacité d'un Géographe ,  
„ qui n'a vû un pais que sur la Carte ,  
„ n'est rien en comparaison de la con-  
„ noissance d'un homme qui a joint les  
„ voyages à la spéculation , & qui a vû  
„ lui même les lieux dont il avoit lû la  
„ description dans les Géographes. Le  
„ plus habile homme , dans l'Art & dans  
„ les Regles de la navigation , n'est nul-

„ lement comparable à un pilote expe-  
„ rimenté. C'est qu'il y a autant de  
„ difference entre la Connoissance , per-  
„ fectionnée par la Pratique , & la sim-  
„ ple spéculation ; qu'il y en a entre  
„ avoir oui dire comment il faut faire  
„ quelque chose & le savoir faire. On  
„ peut facilement n'entendre pas bien  
„ les Regles , mais une longue & fre-  
„ quente Experience trompe rarement.  
„ Donnez moi un homme qui ait fait  
„ constamment bien certaine chose , &  
„ je croirai qu'il sait comment il la faut  
„ faire. On pourroit abreger davanta-  
„ ge cette maxime ; mais il me suffit ici  
„ d'avoir produit un exemple , pour faire  
„ comprendre ce que je veux dire.

On m'objectera peut-être que j'exige  
bien du travail de ceux à qui je donne  
ces conseils , & que j'ai oublié que je les  
suppose fort occupez. Mais je répons  
à cela , qu'il n'y a point de vie si occu-  
pée , où l'on ne puisse trouver quelques  
heures par semaine , pour s'appliquer à  
lire & à recueillir quelque chose de ce  
qu'on a lû , tantôt plus , tantôt moins ,  
selon l'importance des occupations que  
l'on a. En voulez-vous une preuve sen-  
sible ? Voiez combien d'heures ces gens  
occupez , à ce qu'ils disent , donnent à  
d'inu-

d'inutiles conversations, & à des divertissemens souvent dangereux ; & vous comprendrez que, s'ils vouloient, ils auroient assez de temps pour faire ce que je leur conseille.

Un autre dira encore que cela est trop difficile , & qu'il ne peut pas faire attention à tant de choses. Si cela est , qu'il souffre qu'on le range désormais parmi la populace ignorante , parmi les laboureurs & les bergers. Qu'il n'entreprene plus de juger de ce qu'il n'entend pas, & qu'il renferme sa conduite dans les bornes de ses petites lumières. Mais c'est ce que cette espece de gens ne sauroit souffrir. Elle veut juger de la conduite de tout le monde , & décider , sans aucunes Regles , de la Vertu & du Vice de tout le Genre Humain.

Il faudroit donner un semblable soin à l'étude de la Politique, quoi qu'il ne soit pas besoin d'y prendre tant de peine ; parce que tout le monde est appelé à bien vivre , & qu'il n'est pas appelé à la conduite des peuples. Ainsi une connoissance plus générale de la Politique lui doit suffire. On la peut apprendre dans des Livres , qui ont été faits exprès , ou dans des Ouvrages qui n'en parlent qu'en passant. Les Livres d'*Hugues Grotius*

*du Droit de la Guerre & de la Paix*, & celui de *Samuel Pufendorf*, intitulé *du Devoir de l'Homme & du Citoyen* sont admirables pour les principes généraux. Le second principalement, qui est le plus court, établit, avec beaucoup de netteté & d'ordre, les fondemens de la Morale, de la Politique & de la Jurisprudence. Si on le lit avec soin, on y trouvera des principes suffisans, pour foudre la plûpart des questions principales que l'on agite dans ces Sciences.

On voit là la spéculation de la Politique, mais si on en veut voir la pratique, il faut lire les Histoires, dont on a une grande quantité en toutes les Langues. Il faut choisir seulement les plus exactes & les plus sinceres, & où l'on voit par tout beaucoup de liberté & de moderation; en sorte que l'Historien s'éloigne également de la flatterie & de la satire. Ces deux dernieres qualitez fautent aux yeux des Lecteurs. Mais on peut reconnoître si un Historien est exact, & à sa narration, & au soin qu'il prend de marquer les Auteurs qu'il a suivis. Pour la sincerité, on peut s'en assurer; premierement, si l'on voit que l'Historien louë & blâme sans façon les mêmes personnes, selon qu'il croit qu'elles

les se font bien ou mal conduites; & en second lieu, s'il n'a eu aucun intérêt à déguiser, ou à dissimuler la vérité. Dès que l'on est convaincu, ou que l'on soupçonne qu'il y a eu à gagner, ou à craindre, en favorisant ou en blâmant quelcun, & que l'on voit un Auteur parler conformément à ses intérêts; il est très-difficile de s'y fier. Pour les autres, qui font plutôt des Plaidoyers, que des Histoires, à dessein de faire estimer ou de rendre odieux quelcun; il ne faut lire leurs Ecrits, que comme des *Fatums*; que l'on doit comparer les uns aux autres, avant que d'en juger.

Comme cette espece d'étude est très-agreable, il y a peu de gens à qui elle ne plaise. On peut même dire que l'on apprend ordinairement, par le goût du Public, & par la réputation des Livres \* *Le premier a écrit l'Histoire Universelle de son temps, & le second celle de la Réformation d'Angleterre.* de cette sorte, ceux qui méritent d'être lûs. On n'a rarement vû paroître d'Histoire exacte, sincere, modérée & libre en même temps, sans être presque généralement applaudie; & \* celles, par exemple, des *De Thous* & des *Burnets* ne periront jamais, à cause des qualitez, que je viens de dire. Au contraire les *Maimbourgs* & les *Varillas* ont été généralement contredits, & ont même survê-

cu au peu de réputation, qu'ils s'étoient acquise dans l'esprit des personnes peu éclairées. Si nous avons lû leurs livres, à cause du bruit qu'ils ont fait de nos jours ; la génération prochaine ne daignera pas les regarder.

Pour venir à l'étude de la Théologie, le premier & l'unique fondement qu'elle doit avoir, c'est l'étude de l'Ecriture Sainte & principalement du Nouveau Testament. Les Chrétiens, quoique divisez, reconnoissent tous que c'est là au moins la plus pure source d'où nous puissions puiser la connoissance de la Religion Chrétienne. Quoi que quelques uns d'entre eux disent qu'il faut l'entendre comme l'Eglise, c'est à dire, leur Parti, l'explique, & que sans cette explication on n'y entend rien ; il n'y a qu'à le lire, pour se convaincre que ces discours ne sont que des chicaneries de gens qui ont peur qu'on n'y trouve autre chose que ce qu'ils souhaitent, & qu'on n'y trouve pas au contraire ce qu'ils voudroient bien que l'on y trouvât. Ceux qui avouënt que c'est l'unique regle infailible de la Verité, ou au moins quelques uns d'entre eux, disent aussi quelquefois qu'il y faut joindre le consentement des Chrétiens anciens & modernes, & les  
C on-



Confessions de foi. Mais à l'égard du consentement des Chrétiens de tous les siècles, il n'y a que les gens d'étude & encore qu'un très-petit-nombre, qui puissent s'en assurer; car il faut une prodigieuse lecture, pour s'instruire avec quelque exactitude du sentiment de tous les siècles; outre qu'on peut faire mille difficultez sur ce consentement, lesquelles il n'est pas possible de soudre. Où Jesus-Christ & ses Apôtres nous ont-ils donné cet avis? Faut-il renfermer toutes sortes de Chrétiens, dans le nombre de ceux, dont on demande le consentement? Si l'on y met ceux que l'on nomme *Hérétiques*, & qu'on ne prenne pour l'essence de la Religion Chrétienne, que ce dont ils sont convenus, on la réduira à peu d'articles, & l'on en effacera des dogmes qui sont plus clairs que le jour, dans le Nouveau Testament, & qui nous sont recommandez comme absolument nécessaires. Si on en exclut les *Hérétiques*, c'est à dire, ceux qui ont été condamnez par les autres, soit qu'ils aient été plus forts ou plus foibles, car la multitude n'y fait rien; quel sens aura ce que l'on veut dire? Qui sera *Hérétique*, & qui sera *Orthodoxe*? Chaque Parti prétendra être Orthodoxe, & il n'ad-

mettra dans le nombre de ceux , dont le consentement est requis , que ceux qu'il croira favorables à ses opinions ; & ce qu'on veut dire reviendra à ceci , c'est qu'il s'en faut remettre au consentement de ceux qui auront l'approbation des Théologiens, qui nous font ces beaux-discours. A l'égard des Confessions de Foi, elles ne peuvent passer que pour des explications du sentiment de ceux qui les ont faites , qui n'étoient comme on l'avouë , nullement infallibles , & dont par conséquent les opinions ne sont recevables , qu'autant qu'elles sont conformes au Nouveau Testament. Ainsi il est inutile d'en parler , lors qu'il s'agit de la Regle infallible de la Foi. Elles ne servent que pour entendre les sentiments de ceux qui les ont faites , & non pour s'y fier. Ceux qui en parlent autrement ne le feroient pas , s'ils entendoient ce qu'ils disent , ou si l'esprit de dispute ou de domination ne les faisoit pas parler contre leurs propres principes. Il faut donc lire & relire le Nouveau Testament , sans aucun dessein , que d'y chercher la doctrine infallible de Jesus-Christ & de ses Apôtres ; & comme tout n'est pas également clair , dans leurs Ecrits, la premiere chose , qu'il faut faire,

re,

re, c'est de s'attacher à méditer tout ce qui est clair; pour s'en former une idée aussi nette & aussi exacte qu'il sera possible, afin de l'avoir toujours présente à l'esprit, & de régler là dessus tous ses jugemens. Après s'être formé cette idée, on peut venir à l'examen des passages, qui sont obscurs; qu'il faut constamment expliquer, par ceux qui sont clairs, en sorte que jamais on ne torde un passage clair, pour le concilier avec un passage obscur, mais que l'on suppose toujours que ce qu'on n'entend pas bien doit être conforme à ce que l'on entend clairement. Il est visible que le Bon Sens demande que l'on en use ainsi, puis que c'est là la manière constante dont on explique tous les Livres & tous les Actes, que l'on suppose avoir été faits par des personnes raisonnables & sinceres. Comme on croit qu'ils ne se sont pas contredits & qu'ils ont fû ce qu'ils disoient, on juge qu'on ne peut mieux expliquer leurs intentions cachées, que par leurs plus claires pensées, avec lesquelles elles ont été sans doute conformes. S'il arrive qu'on ne trouve aucune explication de ces passages obscurs, qui satisfasse l'esprit, il faut suspendre son jugement, en attendant que l'on puisse trou-

trouver les lumières que l'on cherche ; & s'il n'arrivoit jamais que l'on pût se satisfaire, il faudroit ranger ces passages, parmi ceux qu'il n'est pas nécessaire d'entendre, puis que rien de ce qui est au dessus de nos forces ne peut nous être nécessaire. On doit se garder sur tout de deux choses ; la première est d'abandonner les dogmes, que l'Ecriture sainte nous enseigne en termes clairs & formels, pour s'attacher à des pensées tirées de passages obscurs. Quand les propositions, sur lesquelles un raisonnement est fondé, sont obscures, il s'ensuit de là nécessairement que les conséquences en sont douteuses ; car on ne peut pas ne point douter de ce qui est obscur, si l'on fait raisonner. Dire qu'une proposition est obscure, & dire qu'on ne peut pas s'assurer du sens qu'elle renferme, & que par conséquent on doit demeurer en suspens là dessus ; c'est tout un. L'autre chose, dont on doit se garder, c'est d'inventer aucune hypothèse sur tout peu croiable, ou opposée à des lumières certaines, pour expliquer un passage obscur. Toutes les idées & toutes les expressions dont on se sert, pour l'explication de l'Ecriture sainte, qui est un Livre à l'usage de tout le monde, doivent

vent être tirées du Livre même, ou des lumières générales du Sens Commun. Autrement, on rendroit le plus admirable Livre, qui ait jamais été fait, le plus absurde de tous les Livres ; parce que l'on y trouveroit toutes sortes de chimeres. Il y a eu des Héretiques, que l'on nommoit \* *Docetes*, parce qu'ils disoient \* *Du mot* que Jesus-Christ *sembloit* bien avoir eu *Grec* un corps comme le nôtre ; mais qu'il *dois*, étoit dans le fonds d'une nature toute *sembler.* différente. Ce sentiment, comme l'on voit, est tout à fait contraire au Nouveau Testament, qui nous apprend très-clairement que le Corps de Jesus-Christ étoit comme les nôtres, & ces Héretiques n'y étoient tombez, que parce qu'ils croioient devoir l'entendre, selon cette idée étrangere, qu'ils s'étoient formée ; qu'un Corps, dans lequel la Divinité habitoit d'une manière toute particuliere, ne devoit pas être fait comme ceux des hommes. Sur cette idée, qui étoit de leur pure invention, ils avoient renversé le sens des passages les plus clairs du Nouveau Testament. D'autres pour expliquer à la Lettre des passages figurez, ont imaginé des hypotheses absurdes, & inconcevables ; qui n'ont aucun rapport avec le reste de l'Ecriture Sainte,

te, ni avec le génie, s'il faut ainsi dire, de la Religion Chrétienne. Si l'on admettoit cette méthode, on tireroit tout ce qu'on voudroit de l'Ecriture Sainte, pourvu que la lettre semblât en quelque sorte le favoriser. L'absurdité du dogme ne serviroit de rien, pour en faire voir la fausseté ; on auroit incessamment recours au mystere & à la puissance divine, qui s'étend plus loin que nos connoissances. C'est ainsi que les *Anthropomorphites* prétendoient prouver, par la lettre de l'Ecriture Sainte, que Dieu a un corps semblable à ceux des hommes. Ils opposoient à tous les raisonnemens, que l'on faisoit contre eux, les passages de l'Ecriture, où elle attribue des yeux, des mains, & d'autres membres à Dieu ; & ils prétendoient qu'il falloit que la Raison humaine se tût, lors que la Révelation parloit.

Il faut éviter, avec soin ces extrémités, dans lesquelles on ne tombera pas, si on lit fréquemment l'Ecriture Sainte ; & si l'on se sert des Interpretes, qui l'ont expliquée à la Lettre, & qui n'ont eu d'autre but que de faire entendre ses expressions. Il est fâcheux qu'il y en ait si peu, dans les Langues modernes ; mais il faut se servir de tout ce qu'on pourra trou-

trouver, en attendant que l'on ait davantage de secours pour cela. Je suis persuadé que ceux qui apporteront à cette étude beaucoup d'amour pour la Verité, & d'envie de s'instruire, sans se laisser prévenir par aucuns préjugés, c'est à dire, par aucun sentiment duquel ils n'aient aucune preuve, découvriront bien-tôt de quel côté se trouve la Verité, pourvu qu'ils s'appliquent sérieusement à cette étude. On peut même dire que lors qu'ils auront fait de bonne foi ce qu'ils auront pû pour s'instruire, ils auront aquis toutes les lumières qui leur seront nécessaires; parce que c'est une Regle de justice, que nul n'est obligé d'observer une Loi, qu'autant qu'il l'entend, après avoir apporté pour l'entendre tout le soin dont il est capable. Ainsi supposé que quelcun lise l'Ecriture Sainte, avec les dispositions que je viens de dire; ce qu'il y aura entendu suffira pour lui. Il ne s'agira plus que de regler tous ses jugemens & toute sa conduite sur les lumières qu'il en aura tirées. Il seroit à souhaiter que plus de gens voulussent faire l'épreuve de cette verité; on verroit qu'ils deviendroient, par cette seule lecture, beaucoup plus éclairés, qu'on ne le pourroit peut-être croire.

Quoi-

Quoique je ne parle que de la lecture de l'Ecriture Sainte, & sur tout du Nouveau Testament, je ne prétends pas déconseiller la lecture des livres de Théologie & de Controverse. Il y en a quantité, qui peuvent être très-utiles, pour se former une idée juste de la Religion, & que l'on peut lire, selon la commodité que l'on a de les trouver, ou selon qu'on les peut entendre. Mais il faut toujours se ressouvenir que l'Ecriture Sainte en est la source, & puiser d'elle seule le fonds de la Religion: par lequel on juge de ces Livres, qu'on ne doit estimer qu'autant qu'ils y sont conformes. Il faut donc demeurer longtemps appliqué à la seule lecture des Livres Sacrez, avant que de venir aux autres qui traitent de Théologie, & ne l'abandonner jamais. Si on ne prend garde à cela, il arrivera que, sans y penser, on n'entendra l'Ecriture Sainte, que par rapport aux Livres de Théologie, que l'on aura lûs, & que l'on y cherchera leur doctrine; que l'on y trouvera aisément dès qu'on l'aura crüe, quoi qu'il n'y ait rien de semblable. Dès qu'une opinion, quelque mal fondée qu'elle soit, s'est rendue maîtresse de l'esprit; on en trouve la confirmation par tout, & même



même dans les passages , qui lui sont le plus opposéz. Il faut donc commencer par les Livres , qui ne peuvent pas nous tromper , si nous apportons seulement à leur lecture l'envie d'apprendre la Verité , & l'attention qui est nécessaire pour cela.

J'ai déjà dit que la lecture fréquente des Livres , écrits avec l'ordre & avec l'exactitude , que l'Art demande , forme le jugement & accoûtume à raisonner juste ; mais que lors que l'on joint la connoissance des Regles au commerce , s'il faut parler ainsi , que l'on a avec de bons Auteurs ; on est plus en état d'éviter l'Erreur & de découvrir la Verité. Comme on ne manque pas de livres de cette sorte en François , & dans d'autres Langues modernes , ceux qui peuvent donner quelque temps à la lecture auront suffisamment de quoi se satisfaire. La *Logique de Port-Royal* , & la *Recherche de la Verité* peuvent apprendre à raisonner solidement & à bien disposer ses pensées. On n'y peut trouver à redire , que quelques sentimens particuliers , qui ne font rien au but général de ces Ouvrages , & qui n'empêchent pas qu'on ne les puisse lire avec plaisir & avec utilité. Telles sont par exemple , la pensée de l'Auteur

de la *Recherche de la Vérité*, que l'on voit toutes choses en Dieu ; & la coutume qui lui est commune avec l'Auteur de la *Logique*, de renoncer aux principes les plus certains du Sens Commun , lors qu'il s'agit de dogmes Théologiques, qui s'y trouvent contraires. On peut aussi tirer de très-grandes lumières de l'*Essai Philosophique touchant l'Entendement humain*, qui après plusieurs Editions Angloises vient enfin de paroître en François. En nous représentant la maniere dont les hommes ramassent les idées qu'ils ont, & dont ils tombent dans l'erreur, & en traitant de quantité de matières curieuses & utiles ; l'Auteur donne insensiblement, ou fait pratiquer les Regles du bon raisonnement.

Jusqu'au milieu de ce siècle, ou environ, ce que l'on appelloit Logique n'étoit qu'un amas inutile de spéculations creuses, suivi des Regles des Syllogismes. On ne peut pas nier que ces Regles ne soient vraies, mais comme elles ne servent à découvrir aucune Vérité d'importance, mais seulement à disputer dans un Auditoire ; on méprisoit généralement la Logique, comme une science puerile & pédantesque ; mais depuis que *Descartes* eut publié sa Méthode, & qu'on

qu'on eut formé là dessus de nouvelles Logiques, on s'apperçut de l'utilité infinie de cette Science; non seulement dans les Auditoires de Philosophie, mais dans la Chaire, dans le Barreau, & dans toutes les Consultations les plus importantes & les plus serieuses. On vit dans les discours de ceux qui avoient pris l'esprit géométrique, s'il faut ainsi dire, de la méthode Cartesienne, infiniment plus de clarté & plus d'ordre, que dans ceux à qui elle étoit inconnue; & l'on comprit l'usage que l'on en pouvoit faire en toutes sortes de Sciences, & en toutes les occasions, où il s'agit d'éclaircir quelque question embrouillée.

Ceux qui n'ont jamais lû cette espece de Livres croient ordinairement qu'ils sont extrêmement difficiles, & par conséquent ennuyeux; quoi que dans le fonds il n'y ait rien de si facile, parce qu'il s'agit dans ces Ouvrages d'idées ou simples, ou générales, qui sont infiniment plus claires, que celles des choses ordinaires de la vie, qui sont extrêmement composées & qui ne regardent que des choses particulieres, & par conséquent difficiles à former, en sorte qu'on en conçoive distinctement toutes les parties. J'avouë qu'il faut être un peu

accoutumé à penser, pour pouvoir faire attention à des choses abstraites ; mais on peut former cette habitude, en assez peu de temps, si l'on s'attache à cette lecture, avec quelque passion & dans le dessein de ne la pas abandonner qu'on n'ait une idée nette de la manière dont il faut chercher la Verité, & dont il faut disposer ses pensées, pour la faire entrer dans l'esprit de ceux qui ne la connoissent pas encore. S'il y a quelque peine à esluier d'abord, on doit penser que cette peine ne sera pas perdue, si l'on se résout de continuer ; puis que la manière de bien raisonner est d'un usage infini dans tous les états où l'on se trouve. On s'applique souvent à apprendre des Arts Mécaniques, que l'on ne veut savoir que par par divertissement, & l'on y emploie infiniment plus de temps & plus d'attention, qu'il n'en faut pour lire & pour entendre les livres que j'ai nommez. Pourquoi donc ne prendroit-on pas la même peine, pour apprendre l'Art de ne se pas tromper, dans les raisonnemens que l'on est obligé de faire sur des sujets de la dernière importance ? Si l'on plaint sa peine, dans cette occasion, il faut se résoudre à demeurer dans le suspens & dans le silence,

ce , & à descendre dans le rang de la plus basse populace. Il est ridicule d'entreprendre de juger & de parler de ce qu'on n'entend point.

Ce que je viens de dire des études de tous ceux qui peuvent employer quelque temps à la lecture , de quelque condition qu'ils soient , & de quelque manière qu'ils veuillent passer leur vie ; regarde encore plus particulièrement ceux qui se destinent à des Emplois publics , & à des charges considerables dans l'Etat. Il est d'autant plus important qu'ils ne se trompent pas , que les autres , de qui les erreurs n'ont le plus souvent que peu ou point d'influence que sur peu de gens qu'ils fréquentent ; que les fausses opinions de ceux qui gouvernent la Société & leur peu de capacité à distinguer le Vrai du Faux , le Juste de l'Injuste & l'Utile du Nuisible influe le plus souvent sur tout l'Etat. Les débauches , la tyrannie , la superstition , l'ignorance , le mépris des Arts & des Sciences sont rarement les vices des Chefs de la Société , s'ils la gouvernent long-temps , sans devenir les défauts de ceux qui leur obeissent. Les Puissances barbares , par exemple , qui se sont rendues maîtresses de l'Asie & de l'Afrique , pour ne pas

*Ce que  
doivent  
faire ceux  
qui aspi-  
rent aux  
charges.*

parler des autres parties du Monde , y ont répandu tous les defordres auxquels elles étoient sujettes. Ils y regnent avec elles, depuis plusieurs siècles , & y règneront jusqu'à ce que quelque révolution plus heureuse y porte avec elle les bonnes qualitez , que l'on n'y connoit plus depuis si long-temps.

Ainsi ceux qui se destinent à des Emplois relevez doivent avoir soin , plus que tous les autres hommes , à se former des idées droites de Morale , de Politique , & de Religion , & , pour ne pas y être trompez , à aquerir l'Art , qui donne des Regles , pour bien juger de toutes sortes de sujets. S'ils y sont plus obligez que les autres , il est certain aussi qu'ils ont plus de moyens de le faire que la plûpart de ceux , qui ne pensent qu'à obeir , n'en peuvent avoir ; étant beaucoup plus occupez à aquerir ou à conserver ce qui leur est nécessaire , pour se soutenir parmi leurs semblables. Ceux qui aspirent au Gouvernement ont ordinairement plus de richesses , & de temps pour s'appliquer à l'étude , & pour avoir des Maîtres dans les Sciences , qui leur sont nécessaires. Il leur est donc facile de faire non seulement ce que l'on peut exiger de ceux , dont j'ai parlé auparavant ;

vant ; mais encore de s'instruire de tout , avec plus d'exactitude.

Quoi qu'il y ait des gens qui par l'attention & par l'expérience jointes avec une assez médiocre lecture , ne jugent pas mal d'une infinité de choses ; il faut néanmoins que l'on tombe d'accord que s'ils avoient plus de lecture , la connoissance acquise par cette voie rendroit leurs jugemens plus assûrez & plus exacts. Car enfin il est certain que plus un esprit , d'ailleurs solide & pénétrant , a de lumières , plus il est en état de juger solidement , & d'embrasser plus de choses , dans ses vuës. D'ailleurs il y a peu de gens de ce caractère , & la plûpart ont besoin des lumières des autres , pour être en état de ne se tromper pas.

Il seroit donc à souhaiter que les gens , qui se destinent à des Emplois de cette sorte , eussent assez de connoissance des Belles Lettres , pour lire tout dans les Originaux & pour voir tout par leurs yeux. Ils devroient être capables de lire des livres Latins ; ou au moins , si on n'a pas eu soin de leur faire apprendre cette Langue , dans leur enfance , ils en devroient savoir plusieurs modernes , afin d'être en état de profiter des lumières des nations voisines. Le François , surtout ,

*\* On écrit  
ceci, la  
dernière  
année de  
ce Siècle.*

& l'Anglois me paroissent d'une tres-  
grande utilité, pour pouvoir lire une in-  
finité de livres de toutes sortes, quel'on  
à publiez dans ces deux Langues \* pen-  
dant ce XVII. siècle. Il n'y a guere  
de matières, que l'on n'ait traitée dans  
l'une ou dans l'autre, d'une maniere plus  
nette & plus solide, que l'on n'avoit fait  
dans les siècles précédens.

Si quelcun m'objecte que je prétends  
charger d'une grande peine ceux à qui je  
conseille toute cette Etude ; & que de  
grands hommes d'Etat s'en étant bien  
passez jusqu'à présent , on s'en passera  
bien encore à l'avenir ; je réponds à cela  
premierement que l'on ne peut pas en-  
treprendre en conscience d'exercer des  
Emplois considerables, sans être capable  
de supporter beaucoup de peine. Ce  
n'est pas un jeu, que d'être au timon de  
l'Etat, ou d'opiner tous les jours de cho-  
ses de la dernière importance ; & ce n'est  
pas une témérité supportable, que d'en-  
treprendre de dire son sentiment de cho-  
ses que l'on n'entend point, & que l'on  
est incapable d'entendre, faute d'un peu  
d'étude, & de contraindre en suite les  
personnes les plus éclairées de s'y sou-  
mettre. Si l'on veut jouir des avanta-  
ges & des douceurs, que donnent de  
grans



grans Emplois, il est juste qu'on prenne la peine, qui est nécessaire pour se rendre capable de s'en acquitter dignement. En second lieu, il y a très-peu d'hommes d'Etat, qui aient été fort utiles à leur patrie, sans étude & sans lecture; sur tout lors qu'ils se sont trouvez dans quelques conjonctures délicates, où il faut nécessairement de grandes lumieres pour prendre le bon parti. Combien y a-t-il eu de Cours ignorantes & présomtueuses, qui pour ne se mettre en peine de rien que de satisfaire leurs passions, uniques lumieres qu'elles consultoient, en ont suivi aveuglément la pente, & ont perdu par là & leur autorité & les peuples qui y étoient soumis? Combien y a-t-il eu de Princes, de Grands & de Magistrats, qui n'ont été que les vils ministres de l'ignorance & de l'injustice de ceux à qu'ils avoient livré leur Raison, pour suivre sans examen leurs conseils, & pour ce qui regarde les choses de cette vie, & pour ce qui concerne l'autre? Je ne veux pas entreprendre d'en faire le catalogue, ni même d'en donner des exemples. Si l'on n'en trouve pas chez soi, que l'on en cherche chez les voisins, & l'on sera pleinement convaincu de ce que je viens de dire.

### III. *Moyens de rendre une République heureuse.*

Je n'entreprends pas ici de composer un traité complet de Politique, sur les moyens de rendre une République heureuse ; pour faire un ouvrage de cette nature, il faudroit remplir plus d'un volume, comme celui-ci. Je veux seulement donner quelques avis, qui me paroissent de grande conséquence, pour le bonheur de la Société ; sans m'engager à rien faire d'achevé, ni à reprendre les choses à leur source. Ceux qui voudront savoir comment les Societez se forment, & quels sont les fondemens sur lesquels elles sont bâties, pourront s'en instruire ailleurs. Un très-habile homme a publié en Anglois en 1690. un petit traité, intitulé, \* *Essai touchant la véritable origine, l'étendue & la fin du Gouvernement Civil* ; & l'on peut trouver dans ce Livre, si on le lit avec attention, de quoi se satisfaire. On le traduisit en François l'année suivante, & on le publia à Amsterdam. Si l'on ne voit pas, dans la version, autant de clarté que dans l'Original, & si le Traducteur s'en est éloigné

en

\* On en voit l'Abregé dans le XIX. Tome de la Bibliothèque Universelle.

en quelques endroits, on y verra néanmoins le fonds de la matière.

Les avis que l'on peut donner, pour rendre une République heureuse, concernent trois choses ; les Loix, les Chefs de la Société, & le Peuple. Il est visible que si les Loix sont mauvaises, ou trop défectueuses, si ceux qui les doivent faire observer s'acquittent mal de leur commission, ou si le peuple n'observe pas ce qui est bien établi, une République ne sauroit être heureuse. On a déjà touché diverses choses, qui ont du rapport à cette matière, dans le premier Tome de cet Ouvrage, dans des réflexions sur *les raisons de la Décadence de divers Etats*. On ne les redira pas ici, mais on fera quelques autres réflexions sur les Loix, sur leurs Ministres, & sur les Peuples.

I. ON peut dire en general qu'une Loi n'est autre chose qu'un *Ordre du Corps entier de la Société, ou de ceux qui la représentent, où il y a quelque récompense attachée pour ceux qui l'observent & quelque peine pour ceux qui le violent.* Il n'importe que cet Ordre soit écrit, ou non, pourvu que l'on convienne qu'il a été observé auparavant & qu'il le doit être encore. Il y a diverses sortes de Loix, selon la

*Des bonnes & des mauvaises Loix en général.*

la difference des choses qu'elles reglent. Les unes regardent la forme du Gouvernement en général, les droits des Chefs de la Société, leurs fonctions & la maniere dont ils doivent les exercer. Les autres regardent le Corps Ecclesiastique, qui est comme une autre Société, unie très-étroitement avec la Société Civile. Les autres enfin regardent la vie, les biens & l'honneur des particuliers. On peut nommer les premieres *Politiques*, les secondes *Ecclesiastiques* & les troisieme *Civiles*. On fera quelques remarques sur ces trois especes de Loix, en particulier, après les avoir considerées en général.

Je suppose ici qu'aucune Société ne peut subsister sans Loix, parce que c'est une chose qu'on ne peut nier, & qui a été prouvée dans le Livre que j'ai nommé, & dans celui de *Samuel Pufendorf*, dont j'ai parlé ailleurs, où il traite des *devoirs de l'Homme & du Citoyen*, pour ne pas parler des autres Livres de Politique. Il faut seulement remarquer qu'on regarderoit comme destituée de Loix une République; dans laquelle les recompenses & les peines qui y sont attachées seroient sans effet; parce que la plûpart des hommes ne les observent que pour être recompensez, ou de peur d'être

d'être punis. L'ignorance & les passions, qui les aveuglent, les empêchent d'envisager le bien & le mal, lors qu'ils sont éloignés; & l'avantage présent, qu'ils tireroient en leur particulier d'une mauvaise action, ne permettroit pas qu'ils pensassent qu'ils feroient exposez au même mal qu'ils feroient aux autres, & aux desordres qui arriveroient, si chacun en usoit comme eux. Cette idée, de laquelle naît celle du devoir & de l'obéissance aux Loix, leur paroît dans un trop grand éloignement, pour les ébranler, & ne seroit jamais capable, sans des biens & sans des maux présens, de les retenir dans l'ordre. \* La plus légitime sou- \*  
mission, comme un excellent Historien *Vie de S. Louis*  
moderne l'a fort bien remarqué, n'étant *sur la fin du Liv. I.*  
„ dans la plûpart des hommes, que com-  
„ me un ressort contraint, & sans cesse  
„ en effort contre le poids qui le presse;  
„ l'esprit d'indépendance est toujours  
„ prêt de se mettre au large, dans ceux  
„ qui ne sont pas retenus par l'amour de  
„ leur devoir. Ainsi lors que les pei-  
nes, qui sont comme la force qui arrête  
l'effet de ce ressort, viennent à cesser;  
il n'y a aucun crime, auquel les hommes  
ne se portent.

Mais il ne suffit pas, pour le bonheur  
de

de la Société , qu'elle ait des Loix soutenues de recompenses & de peines , il faut que ces Loix soient faites pour son bien , en sorte que l'Etat en général , & les Particuliers , qui le composent , en reconnoissent l'utilité par l'expérience. Souvent il arrive qu'une Société entière , ou ceux à qui elle a donné le pouvoir de faire des Loix , en font qu'ils croient justes & avantageuses ; mais que la suite fait voir être nuisibles. Ni la multitude ni ceux qui la gouvernent ne sont pas exempts d'erreurs & de passions , même lors qu'il s'agit de choses de la dernière importance ; de sorte que les Societez n'ont point de moien de remédier au mal , qu'elles se font quelquefois à elles mêmes , sans y prendre garde , que d'abolir les établissemens dont l'expérience a fait voir les défauts. Comme le but unique de la Société est le bien général de ceux qui la composent , on peut dire que c'est la seule Loi suprême & immuable ; à laquelle toutes les autres doivent céder , dès qu'il arrive qu'elles se trouvent en opposition avec elle. Les hommes sont faits pour être heureux , & ne se font engagez à l'observation des Loix particulieres , que dans cette seule vue. S'ils n'arrivent à ce but,

but, qu'ils se sont propofez , par le chemin qu'ils avoient crû le plus droit & le plus sûr ; ils ne fauroient demeurer en repos, il faut qu'ils y aillent par un autre.

Mais on demandera ce qu'il faut observer dans les Loix , pour ne pas en faire , qui foient oppofées à ce but général, & néceffaire de la Société ? Je répons à cela , qu'il faut qu'elles foient conformes aux Loix de la nature , qui font fondées fur l'état auquel Dieu a mis les hommes fur la Terre. Telles font par exemple, ces propositions générales qu'il y a un Dieu éternel, ami des bons, ennemi des méchans, & auquel les hommes doivent rendre un culte religieux: Qu'en matiere d'opinions, perfonne n'eft obligé de croire plus que ce qu'on lui prouve, ou de regarder les chofes comme plus certaines qu'elles ne lui paroiffent: Que chacun eft maître de ce qu'il a acquis par fon industrie, fans faire tort à perfonne: Que les Peres & les Meres doivent avoir du foin de leurs Enfans, & les Enfans réciproquement du refpect & de l'amitié pour eux : Que l'on ne doit pas faire à un autre , ce qu'on ne fouffriroit pas de lui , fans croire avoir raifon de s'en plaindre : Que les hommes

mes doivent composer ensemble des Societez, pour passer la vie plus heureusement, &c. Les Loix qui seroient opposées à ces veritez ne pourroient passer pour de bonnes Loix ; & s'il arrivoit (ce qui n'est arrivé que trop souvent, même parmi des nations assez éclairées) qu'on en établît quelques unes de cette sorte, dans peu de temps on en verroit de dangereux effets, auxquels on ne pourroit apporter de remede, qu'en changeant, ou qu'en négligeant ces Loix.

Pour en donner des exemples, supposons que dans une République, on fût persuadé qu'il n'y a point de Divinité de qui la Vertu pût attendre des récompenses, & le Vice craindre des peines, & par conséquent point de culte religieux à rendre à qui que ce soit ; & que l'on fît des Loix fondées sur cette opinion, comme si l'on défendoit toute sorte de culte de la Divinité ; dans peu de temps, on verroit que ceux qui obéiroient à ces Loix n'auroient d'autre maxime que celle-ci ; c'est que tout ce qu'on peut faire, sans être puni par les hommes, est permis. De là il arriveroit que les Princes & les personnes trop puissantes, contre qui on ne peut pas toujours faire executer les Loix, se croiroient permis  
tout



tout ce que leurs passions leur suggeroient ; & que les autres ne feroient conscience de rien , pourvû qu'ils esperassent de pouvoir cacher leurs crimes ; ce qu'ils espereroient facilement , si ces crimes leur apportoit quelque grand avantage ; parce qu'on croit sans peine ce que l'on souhaite avec passion. Ces desordres se multipliant feroient bien tôt apercevoir qu'il y a une si grande liaison entre ces deux veritez ; que les hommes ne peuvent être heureux que vivant en Societé , & qu'il y a un Dieu qui aime ceux qui l'entretiennent , & qui hait ceux qui la détruisent ; que l'une ne peut subsister sans l'autre. Les Relations de la Chine , qui nous apprennent que les Chinois de qualité ne croient ni l'existence d'une Divinité , qui gouverne toutes choses , ni l'immortalité de l'Ame ; nous disent aussi que \* toute la \* *Mém. de la Chine* vertu des Chinois ne consiste que dans *T. I. L. 5.* une profonde dissimulation de leurs vi- *& T. II.* ces. Parmi les Juifs , les Sadducéens , *L. I.* \* qui nioient l'immortalité de l'ame , \* *Joséph de la Guer. Jud.* quoi qu'ils crussent une Divinité , mais *Lib. 11.* à qui ils ôtoient toute Providence , fai- *C. 12.* soient aussi paroître dans leurs mœurs , qu'on ne peut être dans ces sentimens , sans devenir ennemi de la Societé. Les

*Saduséens*, dit l'Historien Juif, *sont farouches les uns envers les autres, & cruels dans le commerce qu'ils ont avec leurs semblables* (c'est à dire, avec les autres Juifs) *comme à l'égard des étrangers.*

Supposons encore que, dans quelque autre país, on s'imaginât, sans savoir pourquoi, que la Verité dépendît des décisions de quelques personnes, qui ne seroient nullement obligées d'en apporter des raisons, ou (ce qui est néanmoins tout un, dans le fonds) dont les raisons dûssent être reçues, avec soumission; à peine d'être diffamé, déclaré incapable de parvenir à aucun Emploi, de perdre les biens, & même la vie. Cette conduite, qui est entièrement opposée à la nature raisonnable que les hommes ont reçue du Ciel, & qui leur défend de rien croire, sans savoir pourquoi, produiroit de très-méchants effets dans la Société. Premièrement dans la supposition incertaine que l'on feroit que ces gens-là ne pourroient ni tromper, ni être trompez, on se livreroit à toutes les suites fâcheuses, qui naissent naturellement d'une si dangereuse supposition. Ces gens-là pourroient faire passer mille mensonges, pour des veritez; soit à l'égard de la spéculation, soit à l'égard de la  
pra-

pratique. Après avoir établi comme incontestablement vrais des dogmes faux & absurdes, ils seroient en état de les imposer par force à ceux qui vivroient dans l'étendue des pais, où leur autorité seroit reconnue. Ils n'écouteront ni raisons, ni remontrances, quelques fortes, & respectueuses qu'elles fussent; parce que ce n'est pas la coutume de ceux, qui ont reçu une autorité qui ne leur appartient pas, d'avouer qu'ils ont eu tort. L'orgueil de l'esprit humain, lors que rien ne l'arrête, ne trouve quoi que ce soit d'excessif; & le plaisir, qu'il y a, d'être regardé comme infallible, est trop grand, pour s'en priver, & souffrir patiemment la contradiction. Outre cela, on se mettroit par là en état d'aller d'erreur en erreur, sans pouvoir revenir jamais de rien; puis qu'après avoir fait une décision fautive, il en faudroit soutenir toutes les conséquences, qui sont infinies. Dès que l'on s'est une fois égaré du droit chemin; plus il semble que l'on marche droit, plus on s'en éloigne. Enfin cette étrange supposition étoufferoit peu à peu tout ce qu'on appelle Raison, & Bon Sens. Toutes les lumières naturelles, toutes les Regles de la Logique devroient céder aux

décisions de cette autorité, que l'on croiroit infallible ; & dès lors on n'auroit plus de moyen de discerner le Vrai du Faux ; parce que dès qu'on a une fois renoncé aux lumières les plus claires, il n'y a plus aucune certitude. Tout ce qui nous paroît vrai peut être faux , & tout ce qui nous paroît faux peut être vrai.

Les Romains supposoient quelque chose de semblable, lors que le Christianisme commença à faire des progrès. Ils prétendoient que la Religion, établie par leurs Peres, étoit véritable, sans en donner d'autres raisons. \* Ils opposoient aux Chrétiens les Loix de l'Etat, qui ne permettoient pas que l'on fit aucun changement dans la Religion que par l'autorité du Senat ; qui s'en tenant aux anciens usages, ne vouloit entendre parler d'aucune correction, comme si l'Antiquité avoit été infallible. Cette conduite étoit sujette à toutes les mauvaises suites, que j'ai marquées. Pour les éviter, il n'y avoit point de remède que de la changer, & de corriger les Loix, qui avoient été faites par des gens sujets à se tromper. \* „ Si je trouve, leur disoit un Chrétien, que ce que vôtre Loi a défendu est bon ; elle ne peut pas,

\* *Tertul-*

*liani Apo-*  
*log. c. IV.*

\* *Tertull.*

*ibidem.*

„ pas , par ce préjugé , me le défendre  
 „ avec justice , comme elle le feroit , si  
 „ cela étoit mauvais. Si vôtre Lois'est  
 „ trompée ; c'est , comme je croi , qu'el-  
 „ le a été faite par des hommes , car  
 „ elle n'est pas tombée du ciel. Vous  
 „ étonnez-vous , que des hommes se  
 „ soient pû tromper , en faisant une  
 „ Loi ; ou se soient ravisez , en la des-  
 „ approuvant ? *Si bonum invenero esse*  
*quod Lex tua prohibuit ; nonne ex illo pra-*  
*judicio prohibere me non potest , quod si ma-*  
*lum esset , jure prohiberet ? Si lex tua erra-*  
*vit , puto ab homine concepta est ; neque*  
*enim de caelo ruit. Miramini hominem aut*  
*errare potuisse , in lege condenda , aut resi-*  
*puisse in reprobanda ?* Quand on opposoit  
 aux Chrétiens le respect , qu'on doit  
 avoir pour les Loix , ils repliquoient  
 „ qu'aucune Loi ne doit cacher la justi-  
 „ ce sur laquelle elle est fondée , qu'il  
 „ faut qu'elle la fasse connoître à ceux ,  
 „ dont on s'attend qu'elle doit être ob-  
 „ servée : Que la Loi , qui ne veut pas  
 „ qu'on l'examine , doit être suspecte ; &  
 „ que celle qui sans être approuvée ,  
 „ après l'examen que l'on en a fait , de-  
 „ meure encore en vigueur , ne vaut  
 „ rien. *Nulla lex sibi soli conscientiam*  
*justitiae suae debet , sed eis , à quibus obsequium*

*exspectat. Ceterum suspecta Lex est, quæ probari se non vult; improba autem, si non probata dominetur.* On ne doit entendre cela que des Loix, qui regardent des opinions, ou des actions qui n'ont aucun rapport avec les Loix Politiques & Civiles; car au reste les Chrétiens ne parloient d'aucune innovation, dans la forme du Gouvernement; ils obeïssent, en toute autre chose, aux Empereurs; & ils observoient, aussi exactement, que qui que ce fût, les Loix Civiles, quoi qu'ils condamnaissent la Religion établie, par autorité publique.

On pourroit donner un autre exemple d'une très-grande Société, qui occupe les plus belles Provinces de l'Empire Romain, & qui a entrepris, depuis plusieurs siècles, de se rendre maîtresse de la liberté naturelle des hommes, à l'égard des opinions. Il seroit facile de faire voir qu'elle a éprouvé toutes les mauvaises suites de cette espèce de tyrannie. La Verité opprimée, le Mensonge mis en sa place, la Violence, l'Injustice, l'Oppression des peuples, la Superstition, les Tromperies, la Cruauté & tout cela sans aucune esperance d'y voir apporter aucun remede, sont les fruits de cette étrange Loi, qui dépouille  
la

la plûpart des hommes de leur Raison, pour les assujétir aux caprices de quelques autres, & pour les rendre tributaires de leurs Cupiditez. Elle est encore suivie, à l'égard de beaucoup de gens, de la ruine entiere du Bon Sens ; qui fait que, dès qu'il s'agit de Religion, ils paroissent être en délire ; quoi que d'ailleurs ils sâchent l'Art de raisonner, & qu'ils raisonnent fort bien de ce qui n'y a point de rapport. D'autres s'apercevant de l'incertitude des principes fondamentaux, qu'on leur a appris, non seulement ne peuvent s'empêcher d'en douter, mais ne croiant pas qu'il y ait rien de meilleur, viennent à douter de tout, & du Pyrrhonisme tombent dans l'Atheïsme, dont ils ne reviennent jamais ; parce qu'ils ne travaillent pas assez à augmenter leurs lumieres & à cultiver leur Raison, pour se dégager de leurs doutes. Les commoditez de la vie les empêchant de se déclarer, ils font sans scrupule, tout ce qu'il faut faire, pour en jouir tranquillement : comme ils ne font point de conscience de s'abandonner à tout ce qui ne peut pas nuire à leurs interêts temporels, en particulier ; sans se mettre en peine ni des droits inviolables de la Societé, ni de ce qu'il y a

à attendre dans une autre vie de celui qui a créé les hommes, pour s'aider les uns les autres. Je n'en dirai pas davantage là dessus. Il est facile d'entendre ce que je veux dire.

Si dans un Etat on introduisoit cette maxime ; savoir , que ce que chacun s'acquiert par son industrie n'est pas à lui , mais au Prince , qui en peut disposer , comme il lui plaît ; cette pensée étant contraire au Droit naturel détruiroit bien-tôt l'industrie des peuples , de laquelle il ne pourroit rester guere au delà de ce qui est tout à fait nécessaire à la vie. Car enfin qui voudroit se donner beaucoup de peine , pour acquérir un bien , dont il n'est nullement le maître , & qui lui peut être enlevé à toute heure ? Peut-on avoir le courage de travailler , avec application , pour voir un autre vivre dans les délices du gain , que l'on a fait avec peine , pendant que l'on se voit replongé dans la pauvreté ? Aussi par ce dogme , ou plutôt par cette coutume tyrannique , les plus beaux pays de l'Asie sont-ils devenus deserts ; ou s'ils sont habitez , ce n'est que par des esclaves malheureux , dont la plupart vivent dans une extrême indigence. C'est ce que l'on peut apprendre particulièrement



ment dans les Relations de la Turquie & des Indes.

On a vû autrefois , dans la Grece & dans l'Empire Romain , une abominable coûtume opposée aux devoirs naturels , auxquels les peres & les meres sont obligez envers leurs enfans ; & cette coûtume a duré si long-temps , que les Empereurs Chrétiens ont eu de la peine à la déraciner. \* Dès que l'on se sentoît trop chargé de famille , ou qu'on ne croioit pas pouvoir nourrir les enfans qui naissoient ; on les pouvoit exposer impunément en les laissant dans les ruës , dans les bois , & en quelque lieu que l'on trouvât à propos. Ils perissoient souvent de faim , ou de froid , ou ils étoient déchirez par les bêtes sauvages. On pouvoit encore les tuer soi même , si on le vouloit. La meilleure fortune , qui pût arriver , à ces innocens , étoit d'être enlevez par quelque Maquereau , ou par quelque Marchand d'Esclaves ; qui ne les élevoient , que pour les vendre ou pour les prostituer. Ainsi sans parler de l'inhumanité de cette conduite , la République perdoit une infinité de Citoyens , qui lui auroient pû être utiles quelque jour ; ou ne faisoit qu'augmenter le nombre de ses Esclaves , &

\* Voyez le Julius Paulus de Mr. Noodt, où il a épuisé cette matière.

des gens de mauvaise vie. Pour moi, je me persuade que ce fut là une des raisons, qui fit que l'Empire Romain manqua à la fin de Soldats, nez dans l'Italie, pour se défendre, & qu'il fut obligé de remplir ses armées de Gaulois, de Germains, & d'autres peuples encore plus barbares, qui parvinrent en suite aux premières dignitez de l'Etat, & donnerent même des Maîtres à l'Empire.

Le soin que l'on a de secourir les pauvres, en plusieurs Etats de la Chrétienté, & sur tout en quelques uns, comme dans les Provinces Unies, fait un effet tout contraire. On n'y manque ni de soldats, ni de matelots, ni d'artisans; dont il faut qu'il y ait toujours une très-grande quantité, pour entretenir le commerce, & pour être en état de se défendre contre les invasions des voisins.

Aussi les Philosophes ont-ils reconnu, que lors qu'il y a de mauvaises Loix dans l'Etat; pour défendre ceux qui les ont violées, il est permis d'opposer à ces Loix le droit naturel autorisé par le consentement des autres nations, l'équité & l'utilité publique. \* Si la Loi écrite

\* Arist. Rhet. Lib. 10. disent-ils, est contraire à votre affaire, 1. c. 5. il est visible qu'il faut employer la Loi commune à tous les hommes, & l'Equité, comme

*me étant plus justes. — Il faut dire que l'Equité est toujours la même & ne change jamais, non plus que la Loi commune à tout le genre humain, parce qu'elles sont fondées sur la nature ; au lieu que les Loix écrites changent souvent. — Il faut montrer que ce qui est juste est vrai & utile, & non ce qui paroît l'être ; de sorte que la Loi écrite (qui y est contraire) n'est pas une Loi, puis qu'elle ne s'acquiesce pas du devoir de la Loi. Ce devoir c'est de procurer l'utilité publique, à laquelle les Loix, dont j'ai parlé, sont tout à fait contraires.*

On peut se convaincre, par ces exemples & par quantité d'autres, qu'il est facile de trouver dans l'Histoire, qu'un Etat ne sauroit être heureux, si l'on y viole impunément quelques unes des Loix de la Nature ; ou de la justice & de l'utilité desquelles on est convaincu, par la seule Experience, pour peu que l'on y joigne de raisonnement. Si l'on y prend garde, on trouvera que plus on s'y attache, plus la Société devient heureuse ; comme elle devient au contraire plus malheureuse à mesure que l'on s'en éloigne.

II. J'AI dit que l'on pouvoit nommer *Loix Politiques* celles qui reglent la forme du Gouvernement. Telles sont les

*Des Loix  
Politi-  
ques.*

les Loix, qui déterminent le nombre de ceux qui doivent être les Chefs de la Société, qui marquent la manière dont on doit parvenir aux dignitez, soit qu'elles soient héréditaires, ou qu'on y soit élevé par élection; qui donnent des bornes à leur autorité, & qui décrivent l'exercice de leurs charges, & les devoirs auxquels ils sont obligez. Il y a diverses formes de Gouvernement, comme tout le monde le fait, que je n'entreprendrai pas de décrire, & l'on peut même assurer qu'une semblable forme ne seroit pas également bonne par tout, à cause du différent génie des peuples. Les uns sont si accoûtumés au Gouvernement Monarchique, qu'ils n'en pourroient pas souffrir un autre; & au contraire il y en a, qui ne pourroient vivre tranquillement, que sous une République.

Mais quoi que l'humeur des peuples soit fort différente, il y a néanmoins de certaines maximes générales, qui sont utiles dans toutes les formes de Gouvernement, & que l'on ne fauroit négliger, sans que la Société en souffre.

1. Par exemple, il faut par tout que les Loix soient la souveraine Règle, dont il ne soit pas permis de s'éloigner, non seulement aux Particuliers, mais  
pas

pas même aux Magistrats & aux Princes. Dès qu'elles ont été une fois établies, par le consentement de la Société, & qu'elles n'ont point été révoquées par le même consentement, il faut qu'elles subsistent. Autrement on changeroit tous les jours de Loix, en faveur des Princes, ou des personnes puissantes; selon que cela s'accommoderoit avec leurs passions, ou avec l'envie qu'ils auroient de perdre ou de favoriser quelqu'un. On viendrait même peu à peu à n'avoir aucune Loi, que leur volonté; & la Société cesseroit d'être libre. Car toute la différence d'un homme libre & d'un esclave; c'est que ce dernier est sujet au caprice changeant de son maître, au lieu que le premier n'obéit qu'aux Loix, qui doivent être immuables, tant qu'elles sont utiles à la Société; comme elles le sont en effet, à moins que quelque faction trop puissante ne vienne à les renverser. Pour éviter cet inconvénient, on doit bien se garder de donner à qui que ce soit ou assez d'autorité, ou assez de force, pour les pouvoir violer impunément. On peut dire qu'il en est de même des membres de l'Etat, que des voisins; leur trop grande puissance est toujours formidable.

\* *Polybe*

\* Lib. I.  
p. 117.  
Ed. Am-  
stel.

\* *Polybe* remarque qu'Hieron , Roi de Syracuse , après avoir vû les victoires que les Romains avoient remportées sur les Carthaginois en Sicile , crut qu'il étoit important pour affermir sa domination , & pour faire alliance avec les Romains, de conserver les Carthaginois ; de peur , dit ce judicieux Historien , qu'il ne fût permis aux Romains , qui se trouveroient les plus puissans , de faire tout ce qu'il leur plairoit , sans courir aucun risque. En quoi il raisonna très-prudemment ; car il ne faut jamais négliger cette sorte de choses , ni donner à qui que ce soit , une si grande puissance , qu'on ne puisse pas soutenir contre elle ce qui est reconnu juste de tout le monde.

Les Atheniens avoient si peur de tomber dans cet inconvenient , que pour le prévenir , ils envoioient en exil , pour dix ans , ceux qui avoient aquis trop d'autorité dans leur République ; même par de belles actions , & avantageuses à leur patrie. On en peut voir des exemples , dans les vies de Cimon , de Themistocle & d'Aristide. Je ne saurois approuver cette conduite , qui n'étoit propre qu'à dégouter les plus braves gens de servir l'Etat , & qui faisoit qu'il valloit mieux avoir mal fait son devoir , que de s'être trop sagement conduit. Mais les Atheniens

niens auroient eu raison de chercher quelque autre voie , pour empêcher qu'aucun citoyen ne vînt à avoir plus d'autorité que les Loix.

La peur que les Romains eurent que la grande autorité de Scipion l'Africain ne diminuât enfin leur liberté , ou ne servît d'exemple à ceux , qui seroient parvenus aux premières charges de l'Etat , fit qu'une ridicule accusation intentée contre lui l'obligea de sortir de Rome , pour n'y jamais retourner. \* On disoit \* *T Live*  
à Rome „ qu'aucun citoyen ne devoit *Liv.*  
„ être si fort distingué des autres , qu'on *xxxviii.*  
„ ne le pût appeller en justice ; que rien *c. 50.*  
„ n'étoit plus propre à conserver la li-  
„ berté égale à tout le monde , que de  
„ pouvoir obliger les plus puissans à se  
„ défendre devant les juges ; qu'on ne  
„ pourroit rien confier à qui que ce soit  
„ avec sûreté , & encore moins les af-  
„ faire de la République , que toute  
„ autre chose , si on ne pouvoit pas faire  
„ rendre compte ; que la force étoit per-  
„ mise contre un homme , qui ne vou-  
„ loit pas que ses concitoyens eussent  
„ les mêmes droits que lui : *Neminem*  
*unum civem tantum eminere debere , ut le-*  
*gibus interrogari non possit ; nihil tam equan-*  
*de libertatis esse , quam potentissimum quon-*  
*que*

*que posse dicere causam ; quid autem tuò cuiquam , nedum summam Reipublica permitti , si ratio non sit reddenda ? qui jus equum pati non possit , in eum vim hand injustam esse.*

On vit en suite qu'une semblable crainte , quoi qu'injuste à l'égard de Scipion , n'étoit que trop bien fondée , dans les guerres civiles de Sylla & de Marius , & ensuite dans celle de Pompée & de César. Les grandes armées qu'ils avoient commendées , à diverses reprises , ou même plusieurs années de suite , les mirent en état de mépriser toutes les Loix ; & changerent enfin la forme de la République , en celle d'une Monarchie , dans laquelle les Empereurs firent tout ce qu'ils voulurent.

On a accoûtumé de dire , que lors que la puissance des Chefs de la Société (soit qu'on les nomme Rois , ou Magistrats) est bornée ; ils sont hors d'état de faire quantité de belles actions qu'ils feroient , si leur autorité n'étoit pas limitée par les Loix. Comme il ne manque jamais de personnes peu éclairées , ou mal-intentionnées , qui ont néanmoins souvent beaucoup d'influence dans les Conseils ; les meilleurs desseins échouënt par ignorance , ou par envie , sous pré-  
texte



texte que les Loix ne permettent pas aux plus éclairés & aux mieux intentionnés de rien exécuter, malgré leur consentement. On ne manque pas d'étaler ici quantité d'exemples, par lesquels il paroît que la discorde, ou la malice de divers Magistrats égaux en autorité, ou les trop longues délibérations ont été cause de bien des maux. On conclut de tout cela, qu'il vaut mieux remettre la suprême autorité entre les mains d'un seul; qui n'observe des Loix, que ce qu'il trouve à propos.

On ne sauroit nier qu'un homme seul, si on le suppose extrêmement éclairé & vertueux, ne soit capable de gouverner mieux l'Etat; qu'une Assemblée, dont la plupart des membres n'ont ni tant de lumières, ni tant de vertu que lui. Mais aussi s'il arrive que cet homme manque ou de la capacité nécessaire, ou d'une intention droite; il fera beaucoup plus de mal à l'Etat, par sa mauvaise conduite, que n'en pourra faire une Assemblée, qui ne va pas si vite dans ses résolutions, & dont chaque membre craint au moins d'être censuré du Public. Peu de personnes sages empêchent souvent de prendre des résolutions pernicieuses, que l'on prendroit sans leurs

avis. Outre cela, il ne faut point supposer qu'il y ait communément plus de lumières & plus de droiture dans la tête d'un seul homme élevé à l'autorité suprême, & environné de flatteurs, qui ne cherchent que leurs intérêts particuliers, ou de personnes timides, qui n'osent pas lui dire leurs pensées; que dans une Assemblée des principaux de l'Etat. Pour un Prince de ce caractère, on en voit mille qui ne sont propres qu'à rendre malheureux ceux qui leur obéissent; & il est bien difficile que cela ne soit ainsi, si l'on considère la manière, dont les Princes sont élevez. Nourris dans les délices, & instruits par des flatteurs, qui travaillent à se rendre maîtres de leurs esprits, dès leur enfance, par une complaisance criminelle, afin d'en profiter lors que ces Princes prendront le gouvernement de l'Etat; obsédez de gens qui leur applaudissent, dans le même dessein, & qui ne cherchent que les moyens de les satisfaire, afin de regner avec eux; faut-il s'étonner si peu à peu ils s'imaginent que leur volonté est la règle du bien & du mal, & qu'ils sont maîtres légitimes, ou plutôt propriétaires de la vie & des biens de ceux qui leur obéissent? Il n'y a absurdité, que  
leurs

leurs Courtisans ne leur persuadent:

„ Il n'y a rien, dit \* un Poète, que \* *Juven.*  
 „ la puissance égale aux Dieux ne puisse *Sat. I V.*  
 „ croire d'elle même, lors qu'on la *v. 70.*  
 „ loue.

—— *Nihil est quod credere de se  
 Non possit, cum laudatur Diis aqua potestas.*

De là est venue l'étrange coutume  
 d'appuyer l'autorité des Déclarations,  
 non sur leur conformité avec les Loix,  
 & sur l'utilité dont elles peuvent être;  
 mais sur la *volonté*, & sur le *bonplaisir* de  
 ceux qui les font. *Tertullien* \* traitoit \* *Apol.*  
 autrefois de tyrans les auteurs des Loix *Cap. IV.*  
 contre les Chrétiens, parce qu'ils se fon-  
 doient sur un semblable principe: „ Lors  
 „ que vous parlez, disoit-il, avec dure-  
 „ té, en nous disant: *il ne vous est pas*  
 „ *permis d'être Chrétiens*, & que vous  
 „ n'en dites aucune raison équitable,  
 „ vous faites profession de n'employer  
 „ que la violence; & vous ressemblez  
 „ à ces tyrans qui dominant dans un  
 „ lieu dont ils ont saisi la forteresse, si  
 „ vous niez qu'il nous soit permis d'être  
 „ Chrétiens, seulement parce que vous  
 „ ne le voulez pas, & non parce que  
 „ ce doit être une chose défendue: *Cum*

*durè definitis, dicendo: non licet esse vos; & hoc, sine ullo retractatu humaniore, prescribitis, vim profitemini; & iniquam ex arce dominationem, si ideò negatis licere, QUIA VULTIS, non quia debuit non licere.*

Dès que le Souverain, sur tout dans une Monarchie, en est venu à ce degré d'autorité, on doit s'attendre à voir arriver deux choses. L'une est d'être à tous momens en guerre, avec les Voisins, & l'autre d'être chargé d'impôts excessifs. L'Ambition, que l'on croit être une vertu dans les Princes, les rend non seulement si sensibles aux moindres apparences d'injure, mais encore si entreprenans, & si envieux de ce que les Voisins possèdent, qu'ils sont prêts de courir aux armes, à l'occasion du moindre démêlé, & que le plus léger prétexte suffit, pour désoler de vastes provinces, & pour réduire en cendre les villes les plus florissantes. Il y a longtemps qu'on fait consister \* l'art de regner en certains raffinemens d'intérêts, qui sont une source inépuisable de démêlez, & dans l'habileté à forger ou à grossir des prétextes, pour inquieter les Voisins, ou pour les dépouiller de ce qu'ils possèdent le plus légitimement, dès qu'on espère de le pouvoir faire avec succès.

Pour

\* *Vie de S.*  
*Louis*  
*Liv. XI.*  
*§. I.*

Pour cela, il faut perpetuellement être en guerre, ou au moins toujours armé, pour être en état de se faire craindre. Il faut avoir des sommes prodigieuses d'argent, que l'on ne peut exiger des peuples, sans faire une infinité de malheureux; car il s'en faut bien que les conquêtes fournissent de quoi les conserver. Et les Provinces conquises & celles qui ont aidé à les soumettre se trouvent aussi malheureuses les unes que les autres. Pendant la guerre, il faut des subsides extraordinaires, pour la soutenir avec honneur; pendant la paix, il en faut pour entretenir ce que l'on garde de Troupes, & pour se dégager des dettes, que l'on a contractées pendant la guerre; de sorte que le temps ne se trouve jamais propre à soulager les peuples, qui gémissent en vain sous ces exactions insupportables. Je ne parle pas du faste, de la magnificence, & de la profusion, qui sont les moindres défauts de ceux qui croient n'être responsables à personne de leur conduite; ni des crimes, que ceux, qui s'égalent à Dieu ne regardent, comme l'on parle, que comme des pechez véniels. Les Histoires des Monarchies les plus puissantes sont pleines d'exemples de tout ce que je viens de remarquer; &, s'il faut

dire la vérité , nous n'avons pas même besoin d'en chercher dans les Livres.

Il ne faut donc pas supposer tout le contraire de ce qui est fondé sur l'état , où est la nature humaine , & confirmé par l'Experience de tant de siècles. Au contraire , on doit s'attendre constamment à voir ceux , qui sont au dessus des Loix , abuser de leur pouvoir. Les hommes étant faits , comme ils le sont , cela ne manquera presque jamais d'arriver ; on doit compter là dessus. J'ai de la peine à croire qu'il y ait personne , qui puisse dire sérieusement qu'il est persuadé du contraire ; mais comme il y a à gagner , en bien des lieux , à parler autrement , il n'est pas surprenant de voir écrire pour ce qui apporte du profit. Non seulement une recompense présente , mais la plus légère esperance de plaire à ceux qui croient être au dessus des Loix , ou qui aspirent à cette autorité excessive , est capable de toucher de certains esprits ; qui ne le sont nullement par les idées de la Justice , de l'Equité , & du Bonheur des peuples. Tout cela leur paroît des chimeres , pourvû qu'ils profitent en leur particulier de leurs flatteries.

2. S'il ne faut pas faire dépendre les Loix , c'est à dire , l'unique fondement  
du

du repos & du bonheur de la Société, du caprice d'un seul homme; il ne faut pas non plus s'en remettre à la discrétion de quelque peu de personnes, soutenues par la populace. C'étoit un défaut essentiel dans la constitution des Démocraties de la Grece & de la République même de Rome. Dès que les Démagogues, ou Orateurs publics, entreprennent quelqu'un à Athenes, par exemple, il étoit perdu sans ressource. Les Tribuns avoient le même pouvoir à Rome, & il n'étoit presque pas possible de leur résister. Ces gens-là, pour peu qu'ils eussent d'éloquence populaire, échauffoient si fort la multitude ignorante, & envieuse, contre ceux qui étoient en quelque sorte distinguez, qu'il n'étoit plus possible de la faire revenir. Plus ils s'échauffoient, plus ils étoient formidables; au lieu que dans une République bien réglée, leurs emportemens les auroient dû rendre suspects. L'Histoire Greque & l'Histoire Romaine sont pleines d'exemples illustres de grands hommes, & à qui leur patrie avoit des obligations infinies, ruinez ou exilés; non pour avoir été convaincus d'aucun crime, mais seulement pour avoir été accusés, par les Orateurs, ou par les Tribuns. Ceux

qui recherchoient ces Emplois , & qui y vouloient réussir , n'avoient besoin que de deux choses ; l'une étoit de passer pour populaires, ce qui n'étoit nullement difficile ; & l'autre de parler hardiment & avec quelque sorte de grace , selon le goût de la multitude. Pourvû qu'ils eussent ces deux choses , aucun vice ne leur pouvoit nuire. Ils avoient beau être ignorans, malicieux, fiers, vindicatifs, violens, cruels ; ils couvroient tous ces défauts du voile specieux de l'amour, pour le bien public , & leur facilité à parler leur tenoit lieu de lumieres, dans l'esprit de la multitude encore moins éclairée qu'eux. Quoi qu'il semblât qu'ils dûssent se rendre odieux, en témoignant trop de hauteur & de dureté envers ceux qu'ils accusoient ; le peuple aveugle & credule n'y prenoit pas garde , & prenoit leurs passions les plus envenimées, pour un zele extraordinaire pour le bien de l'Etat. *Aristophane*, \* dans sa Comedie des Cavaliers, introduit Demosthene, l'un des Généraux des Atheniens, en ce temps-là, voulant persuader à un vendeur de Saucisses, d'entreprendre de se mêler des affaires de l'Etat ; & comme cet homme faisoit difficulté de s'engager dans un Emploi, dont il ne se sento

toit

\* In

*Equitibus*

*Act. I. S.*

2.



toit point capable, n'ayant jamais pensé à autre chose, qu'à ses Saucisses, le Poëte fait parler ainsi Demosthene: „ Il n'y „ a rien de plus facile, faites ce que „ vous avez accoustumé de faire. Brouil- „ lez, confondez tout, & feignez tou- „ jours d'être populaire, en adoucif- „ sant votre discours par quelques ter- „ mes de cuisine. Pour le reste, vous „ avez tout ce qu'il faut, pour faire un „ Orateur public. Vous avez la voix „ forte, vous êtes méchant, on vous „ voit tous les jours dans la place pu- „ blique; vous avez tout ce qu'on doit „ avoir, pour se mêler du gouverne- „ ment. C'étoit là le portrait de Cleon, violent Démagogue joué dans cette Co- medie; qui de corroyeur devint homme d'Etat, & qui donna bien de la peine aux plus honêtes gens d'Athenes, & aux plus grands Généraux de cette Républi- que. C'est aussi le portrait des Tribuns du Peuple, chez les Romains; comme on le peut voir, dans toute leur Histo- re, Des gens qui n'avoient jamais don- né aucune preuve de leur capacité, ni de leur amour pour leur Patrie, étoient élus pour cet emploi; seulement parce qu'ils faisoient les populaires, & qu'ils paroissoient ennemis de la Noblesse & du Senat.

Des gens de ce même caractère ont souvent causé de grands desordres, dans des brouilleries publiques, & dans les Assemblées des États de divers Royaumes. On nomme ordinairement ces gens-là *des Clefs de meute*, parce que comme les chiens, que l'on appelle ainsi, mettent en mouvement une meute entière, en aboyant les premiers : dès que ces grands parleurs ont dit ce qu'ils jugent de plus plausible, pour parvenir à leurs fins, on voit la multitude se déclarer pour eux & étourdir de cris & d'injures ceux qui osent s'y opposer. Il y a un Royaume, qu'il n'est pas besoin de nommer, où l'on assure qu'il ne faut que gagner cinq ou six des plus grands & des plus hardis parleurs dans l'Assemblée des États, pour être maître des suffrages. Quand ces gens-là sont favorables à un dessein, quelque déraisonnable & quelque injuste qu'il soit, il ne manque presque jamais de réussir; & au contraire quand ils n'approuvent pas quelque proposition, le Bon Sens, la Justice, l'Equité, l'Utilité publique ne sont pas d'un assez grand poids, pour faire pencher l'Assemblée du côté qu'ils désapprouvent.

Pour rendre inutile la facilité que ces gens-

gens-là, ont à parler, qui fait ordinairement plus de mal que de bien, & qui est toujours dangereuse ; il faudroit séparer les membres de l'Assemblée, avant que d'opiner, comme l'on dit que Ptoleméc *Philadelphie* sépara les LXXII. Interpretes Juifs, à qui il fit traduire le Vieux Testament ; c'est à dire les mettre dans des Cellules séparées, & les obliger d'opiner par écrit, & chacun à part. Il y a grande apparence qu'alors ils ne seroient pas si bien d'accord à commettre des injustices, que l'on dit que les Interpretes Juifs le furent à traduire l'Ancien Testament. Chacun disant son sentiment indépendamment des autres, on ne se laisseroit pas tromper par les impressions d'une éloquence, dont les manieres hardies & décisives tiennent souvent lieu de raisons. Il y a même de l'apparence que le Bon Sens & la Justice prévaudroient, chacun rentrant plus facilement en soi même, lors qu'il se verroit seul dans sa Cellule, pour y consulter la Raison. Au moins on prévienendroit des manières contagieuses des imaginations fortes, qui entraînent souvent après elles les mieux intentionnez, & qui ne manquent jamais d'ébranler la multitude, quand il n'y a que la Raison

son

son qui la retienne dans le devoir. Il faudroit en même temps prendre des mesures, pour empêcher qu'il ne se fit des brigues & des cabales, avant les délibérations ; ce qui se pourroit faire de diverses manieres, auxquelles je ne m'arrêterai pas.

3. Mais comme, malgré toutes les Loix, les passions de ceux qui se trouvent les plus forts, dans l'agitation perpetuelle où sont les choses humaines, leur font passer les bornes que les Loix leur ont marquées, dès qu'ils croient n'avoir plus de sujet de craindre les peines qu'elles imposent à ceux qui les violent ; il faut pour les arrêter, quelque autre frein, qui subsiste toujours, & qui prévienne également les entreprises illégitimes de ceux qui gouvernent, & les mouvemens irréguliers de ceux qui doivent obeir aux Loix & à leurs Ministres. Si les Peuples ne craignent pas que les Princes, ou les Magistrats ne soutiennent l'autorité des Loix, ils se laissent aisément séduire à ceux qui trouvent leurs interêts particuliers à les violer ; & c'est là une source perpetuelle de brouilleries & de séditions, qu'il est impossible d'épuiser. C'est ce qu'on a souvent vû, pendant la Minorité des Princes, ou  
dans

dans d'autres desordres inévitables, ou imprévûs, qui ont troublé les Etats les mieux reglez. La justice ne pouvant être exercée, des esprits inquiets & turbulens, inspirent bien tôt à d'autres leurs mauvais sentimens; en leur faisant voir qu'il n'y a point de risque à courir, en essayant de rendre leur condition meilleure. Il y a toujours grand nombre de gens, qui n'étant pas satisfaits de l'état auquel ils se trouvent & qui ne pouvant que gagner au changement; sont prêts à écouter les premières propositions, qu'on leur fait. Pour prévenir & pour arrêter ces sortes de mouvemens, il est absolument nécessaire que les Peuples sachent

*\* que ce n'est pas en vain que le Magistrat \* Rom. XIII, 4. porte l'épée, & qu'il est le Ministre de Dieu*

(Auteur de la Société, à qui il a donné le droit de se choisir des Chefs pour sa conservation), *en punissant ceux qui sont mal.* Il faut qu'ils craignent cette épée, qui est donnée à ceux qui les gouvernent, pour faire observer les Loix, & pour défendre la Justice & l'Innocence. La force, sans les Loix, est sans doute une pure tyrannie, qu'on a droit de secouer, dès que l'on peut; mais les Loix, sans la force nécessaire pour les soutenir, contre ceux qui ont plus d'égard à leurs passi-

passions qu'à la Justice, ne sont que des toiles d'araignée, que l'on rompt sans peine. On peut dire, en renversant & en changeant un peu les premières paroles des Institutes de *Justinien*, „ que la „ souveraine Majesté doit non seulement „ être vénérable, à cause des Loix; „ mais encore redoutée, à cause des armes : *Imperatoriam Majestatem non solum Legibus decoratam, sed etiam armis oportet esse metuendam.*

Mais d'un autre côté, puis que nous supposons que les plus grandes Puissances ne sont établies, que pour faire exécuter les Loix, & pour le bien de la Société; & que les Puissances peuvent abuser de la force qu'elles ont en main, en l'employant à se rendre maitresses absolues & des peuples & des Loix; on demandera quelles précautions on peut prendre, pour les en empêcher. \* *Quis custodiet ipsos custodes?* „ Comment se „ gardera-t-on de ceux à qui la Société „ a donné la commission de garder les „ autres? J'avouë que ce n'est pas une chose facile, sur tout s'ils sont en trop petit nombre. Tout ce qu'on peut dire, c'est que le Peuple doit être extrêmement jaloux de sa liberté, & se plaindre des premières infractions que l'on y fait,

\* *Juvenal. Sat.*  
VI. 348.

fait, afin de se faire en quelque sorte craindre à son tour. Comme il n'obéiroit pas, sans avoir peur des peines; on ne le gouverneroit pas, avec assez de Justice & d'Equité, sans avoir peur de lui. De l'humeur dont les hommes sont, la plupart ne gardent les devoirs réciproques de la Société, que de peur de ne trouver pas leur compte à les violer. Si le peuple Romain n'eût pas eu peur des faisceaux de haches & de verges, que les Licteurs portoient devant les Magistrats; s'il n'avoit pas été tenu dans le respect, par les Préteurs & par les Juges des affaires civiles & criminelles; la Noblesse auroit été foulée aux pieds par la canaille; si au contraire la Noblesse n'avoit pas craint le peuple, parce qu'elle avoit besoin de ses suffrages pour parvenir aux Charges de l'Etat; si les Tribuns ne se fussent pas fait redouter; le peuple Romain seroit tombé dans un pur esclavage. Les séditions que les Tribuns exciterent de temps en temps, quoi que dangereuses, ne laisserent pas de rendre la Noblesse plus retenue; qui autrement auroit traité le peuple, avec une hauteur insupportable. Il n'y a personne, qui n'avouë qu'il valut mieux que le peuple Romain causât quelquefois du desordre;

dre; que de laisser faire aux Patriciens tout ce qu'ils vouloient & devenir ainsi leur esclave, de peur de troubler la tranquillité publique. Il vaut mieux sans doute se quereller quelquefois, que d'être esclave pour jamais.

Il y a un certain peuple en Europe, qui a été & qui est souvent en querelle avec ses Roix, en sorte que tantôt les Roix font peur à leurs sujets, & tantôt les Sujets effraient réciproquement ceux qui regnent chez eux. Par cette espee de flux & de reflux, les Roix empêchent que les peuples n'abusent trop de leur liberté; & les peuples de leur côté arrêtent l'ambition démesurée des Roix. Cela ne se peut faire, sans quelque tumulte, & sans risquer quelque chose; mais ces tumultes & ces risques ne sont pas comparables à l'état des peuples qui ont une fois baissé le cou sous le joug, pour le porter éternellement. Un corps malade passe souvent d'un mal extrême à un meilleur état, par des crises violentes, qui l'agitent & qui le mettent en danger; mais sans ces crises, il n'en reviendrait jamais. Il est fâcheux, que pour conserver un bien il faille passer par un mal; mais c'est là la nature des choses humaines, & l'on a sujet de se félici-



féliciter , lorsque le bien est plus long & plus confiderable que le mal , que l'on souffre pour en jouir.

Mais afin que les Peuples puissent s'opposer , fans fédition & fans guerre civile , à l'abus que les Chefs de la Société pourroient faire de leur puissance ; il seroit à fouhaiter que dans tous les Royaumes , aussi bien que dans les Républiques , il y eût des Assemblées , qui représentassent le peuple ; tel qu'est encore aujourd'hui le Parlement d'Angleterre , & tels qu'étoient autrefois les États de France ; où les Députés chargez des plaintes que l'on feroit , dans les lieux d'où ils viendroient , obligeassent les Rois de les écouter , & d'y mettre ordre. Mais pour mettre ces Assemblées en état de se faire craindre , sans quoi toutes les remontrances sont bien souvent vaines , il faut que les Loix les autorisent à pouvoir refuser aux Rois quelque chose , dont ils aient besoin ; telles que sont les impositions extraordinaires ; privilege que l'Angleterre a heureusement conservé , & sans lequel il y a long temps qu'elle seroit dans l'esclavage. Quand on n'a que des remontrances à opposer aux passions d'une Puissance armée & fournie de tout ce

qui est nécessaire pour se faire obeïr ; on s'apperçoit bien tôt qu'elle aime mieux employer les moyens qu'elle a de les satisfaire, que d'écouter la Raison & la Justice, qui s'y opposent. Ainsi il faudroit qu'il y eût par tout des Assemblées Politiques, qui représentassent les peuples, & qui pûssent s'opposer aux entreprises excessives des Chefs de la Société. Sans cela, ou il faut souffrir tout, ou s'opposer à eux d'une manière qui a l'apparence d'une sédition, & qui est d'une dangereuse conséquence.

*Des grâces & de l'explication des Loix.*

4. Il y a encore une chose fort périlleuse, dans l'administration de ceux qui ont la commission de faire executer les Loix ; c'est l'autorité qu'on leur donne de faire grace à ceux qui les ont violées, & de les expliquer, lors qu'elles sont conçues en termes ambigus, ou trop généraux. Ils peuvent beaucoup nuire à l'Etat, en abusant de ce pouvoir, ou par ignorance, ou à dessein. En donnant grace trop facilement, sur tout à des crimes odieux & commis à dessein, ils peuvent rendre la justice méprisable, & être cause ainsi de mille maux. En expliquant les Loix, ils les peuvent entendre d'une manière toute opposée au dessein du Législateur. Cependant la Socie-

Société ne peut se passer d'une Puissance, qui puisse faire grace, en de certains cas; où il y a plus de malheur que de malice, en ceux qui violent les Loix, & où l'Etat perdrait plus par leur perte, qu'il ne gagneroit par l'exercice d'une justice rigoureuse. Les Loix étant conçues nécessairement en termes généraux sont sujettes à des ambiguités & à des exceptions; dont il faut faire juge quelcun.

A l'égard des graces, il faudroit que les Loix marquassent clairement en quel cas on les peut accorder; de peur que ceux, qui les accordent, ne les étendissent trop loin. Quoi qu'une sévérité excessive paroisse difficile à supporter, si elle demeure néanmoins exactement dans les limites prescrites par les Loix, elle n'est pas si nuisible à la Société; que la mauvaise coutume de faire grace à toutes sortes de crimes, ou que l'impunité. Comme il n'y a que les peines, qui retiennent la plupart des hommes dans le devoir; dès qu'ils peuvent espérer d'obtenir facilement grace d'un crime, ils ne prennent pas les précautions qu'il faut prendre pour s'empêcher d'y tomber, & lors que quelque passion, ou quelque mauvaise habitude les y porte, ils

se mettent peu en peine de résister à ce penchant. On en a vû un exemple en France, pendant plusieurs siècles. Malgré les Loix, qui depuis S. Louis jusqu'à Louis XIII. avoient défendu les duels, on ne laissoit pas de se battre tous les jours, & il perissoit par là une infinité de gens très-capables de servir utilement l'Etat; parce qu'on accordoit facilement grace, pour cette sorte de crime que l'humeur brusque & peu endurante de la nation rendoit très-commun. Rien n'a pû arrêter cette fureur qu'une justice inexorable; & cette justice a fait infiniment moins perir de gens, qu'il n'en périssoit par les duels, en peu d'années. C'est de quoi l'on ne peut ôter la gloire à Louis XIV. sans malignité, & sans envië; & les sujets de la France ne peuvent que souhaiter que ses successeurs en usent à l'avenir, avec la même sévérité que lui. On dit que sous le Pontificat de Gregoire XIII. qui se faisoit honneur de faire grace aux coupables des plus grands crimes, Rome étoit devenue comme un bois, où l'on voloit & l'on tuoit impunément; de sorte que Sixte V. son successeur fut obligé d'être extraordinairement sévère, pour rétablir la sûreté publique. Mais s'il fit mourir

mourir beaucoup de criminels , pendant les premières années de son Pontificat , les dernières , la justice eut beaucoup moins d'exercice ; & avec tout cela , il fit peut-être moins mourir de coupables , que Grégoire , par une indulgence excessive , n'avoit laissé perir d'innocens.

Il n'y a pas long-temps , que dans un Roiaume , dont les Monarques jurent d'être soumis aux Loix , on s'avisa de dire qu'à la vérité le Roi seul n'avoit pas le pouvoir de faire de nouvelles Loix , ni d'abroger les anciennes , pour permettre ce qui étoit défendu , ou pour défendre ce qui étoit permis ; mais qu'il pouvoit *dispenser des Loix* , c'est à dire , permettre de les violer , lors qu'il le trouvoit à propos , comme par grace. Mais on s'apperçut d'abord , que par le moien de cette *dispense* , il alloit rendre toutes les Loix inutiles ; car enfin il n'y a pas grande différence , à l'égard de l'autorité suprême , entre abroger une Loi & en *dispenser* ses Sujets , quand il lui plait. Les *dispenses* pourroient enfin devenir si fréquentes , qu'on n'observeroit plus les Loix les plus importantes. On doit donc bien prendre garde à ne pas confondre ce prétendu droit , avec celui de faire grace. Celui qui reçoit grace

avouë qu'il est criminel , & punissable par les Loix qu'il étoit obligé d'observer ; mais celui qui a reçu une *dispense* prétend qu'il n'est pas obligé de leur obeir , & qu'en les violant , il ne mérite aucune peine.

Il feroit bien à fouhaiter que les Loix fussent conçues d'une manière si claire, qu'il n'y eût aucune ambiguité, & même qu'elles pussent exprimer tous les cas ; mais comme c'est une chose impossible , parce qu'il y a une infinité de cas, & qu'il n'y a que très-peu de Regles, qui ne soient sujettes à quelque exception, il faut nécessairement s'en remettre en plusieurs choses , à la discretion des Ministres des Loix. Ce qu'on doit faire en cette occasion, c'est que dans l'explication d'une Loi, ou dans une application douteuse, que l'on en fait à un cas particulier, il faut toujours pencher du côté le plus doux. \* Un Orateur Payen, dans une harangue , qu'il a adressée à l'Empereur Constance , a fait quelques réflexions là dessus, que ceux, qui n'ont pas lû cet Orateur, ne seront peutêtre pas fâchez de voir ici. Après avoir dit quelque chose des punitions , qui servent à tout autre , qu'à celui qui les souffre , il continue en ces termes :

„ C'est

\* *Themistius Or.*  
I. ad *Constantium*  
P. 14. *Ed.*  
*Paris.*  
1684.

„ C'est ce que vous avez très-bien com-  
 „ pris, ô très-sage Empereur, lors que  
 „ vous avez jugé qu'entre les peines la  
 „ mort est un remede ridicule; puis que  
 „ l'on avouë qu'il ne sert de rien à celui  
 „ qui est malade (*c'est à dire, au compa-*  
 „ *ble*) mais seulement à ceux qui se por-  
 „ tent bien. Quelle sagesse y a-t-il à  
 „ se servir d'un remede, qui ne guerit  
 „ point celui à qui on l'applique; &  
 „ qui est utile seulement à ceux à qui  
 „ on ne l'applique pas? Il faut, selon  
 „ moi, qu'un remede serve, avant tou-  
 „ tes choses, à celui à qui on le fait;  
 „ or il lui sert, non lors qu'il le fait pe-  
 „ rir, mais lors qu'il le rend meilleur.  
 „ On estime habile, non le Medecin,  
 „ qui coupe d'abord une jambe malade,  
 „ mais celui qui tâche auparavant de la  
 „ guerir. Je vous dirai la raison, que  
 „ j'ai d'être de ce sentiment. Les an-  
 „ ciennes Loix voulant, comme je croi,  
 „ épouvanter les hommes, menacent le  
 „ plus souvent de l'épée, & condam-  
 „ nent également à la mort des crimes  
 „ fort inégaux. C'est parce qu'on ne  
 „ pourroit faire aucune Loi, si l'on  
 „ entreprenoit d'entrer dans le détail des  
 „ fautes; car l'inégalité des actions des  
 „ hommes, qui sont sujettes à toutes

\* C'est  
d'expli-  
quer les  
Loix.

„ sortes de differences , engageroit à un  
 „ travail infini ceux qui les voudroient  
 „ toutes exprimer. C'est pourquoi ,  
 „ ce me semble , on a crû que le meil-  
 „ leur étoit de prononcer en peu de  
 „ mots un seul jugement de tout , &  
 „ pour tous les temps à venir , autant  
 „ qu'il étoit possible de le faire à l'égard  
 „ des crimes , qui n'étoient encore ja-  
 „ mais arrivez. Il n'y a donc qu'une  
 „ seule chose , qu'on a laissée \* au pou-  
 „ voir du Legislatteur ; à cause de quoi  
 „ la Loi , comme un homme difficile &  
 „ chagrin , fait souvent la même répon-  
 „ se à ceux qui ne lui font pas la mê-  
 „ me demande. Cela étant ainsi , & la  
 „ Loi faisant nécessairement un sembla-  
 „ ble jugement de choses différentes ; un  
 „ juge trop sévère s'attache opiniâtre-  
 „ ment aux paroles de la Loi , & à  
 „ cause de cela fait souvent mourir des  
 „ gens , que la Loi même auroit absous ,  
 „ si elle avoit pû ajoûter encore une  
 „ parole , & commet une injustice en  
 „ observant la Loi. Mais un Prince ,  
 „ qui a de l'humanité , pardonne à la  
 „ Loi son peu d'exactitude , & y ajoû-  
 „ te ce qu'elle ne peut pas ajoûter elle  
 „ même.

Il n'y a personne , qui puisse desap-  
 prou-



prouver ce que l'on vient de lire, mais les paroles suivantes de *Themistius* renferment une honteuse flatterie, & digne seulement des Grecs de ce temps-là, accoutumés depuis longtemps à l'esclavage. Les voici : „ le Prince étant, comme je le croi, lui même une Loi, & „ élevé au dessus des Loix. Mais quoi qu'il en soit, il est certain qu'elles ont très-souvent besoin d'explication, & que cette explication peut être bonne, ou mauvaise. C'est aux Etats du Roiaume, ou à l'Assemblée des principaux Magistrats de la République à y mettre ordre. Autrement un Prince ou un homme puissant trouve facilement des Jurisconsultes, qui sont prêts à donner aux Loix le sens qu'il souhaite qu'elles aient. On a vû, il n'y a pas longtemps, un Prince consulter les Juges de son Roiaume, non pour savoir si les Loix lui permettoient de faire certaines choses, comme il le disoit; mais pour en tirer la réponse, qu'il leur avoit dictée, & afin de paroître faire par leur conseil ce qu'il souhaitoit.

5. Après avoir donné au Gouvernement la forme qui paroît la plus convenable à la Justice naturelle, & la plus propre au génie du peuple que l'on gouverne; *Moyens de rendre digne un bon Gouvernement.*

verne ; pour rendre cette forme de Gouvernement éternelle, autant qu'il est possible, il faut tâcher de faire deux choses. La première c'est qu'il faut persuader aux peuples que le Gouvernement, sous lequel ils vivent, ne sauroit être changé, sans qu'ils y perdent beaucoup. Cette persuasion les tient fortement attachés aux intérêts de l'Etat, & les remplit de zèle pour la tranquillité publique ; qu'ils sont prêts alors à conserver, aux dépens de leurs biens & de leurs vies. Mais s'ils s'imaginent communément qu'il n'y a rien à perdre dans le changement, ou même qu'il y a à gagner ; on peut regarder l'Etat, où cette pensée s'est rendue maîtresse des esprits, comme étant à la veille de sa ruine. Pour y faire le changement désiré, ou au moins regardé avec indifférence ; il faut seulement qu'il se présente quelqu'un, qui soit en état de se soutenir quelque temps, contre la puissance de ceux qui ont intérêt à la conservation du Gouvernement. Un grand Prince, que je ne nommerai pas, s'étant rendu odieux à ses Sujets, & ayant allumé dans leur cœur, par sa conduite, un brulant desir de voir du changement dans l'administration de l'Etat, les a vus, à la première appa-  
rence

rence de se pouvoir soutenir contre lui, se soustraire à son obeïssance, & a été obligé d'abandonner un Etat, où son administration faisoit soupirer ses Sujets pour un autre. Il y a un certain Etat, qui n'en est pas éloigné de mille lieues, & dont le Gouvernement est un des plus justes & des plus doux, dont on ait jamais oui parler. Cependant une partie du peuple, par pure ignorance, comme je croi, y a assez de penchant à voir les Loix, qui y regnent autant qu'en aucun lieu, soumises à la volonté d'un seul; ou au moins verroit, sans chagrin, ce changement, où il y auroit infiniment à perdre. Déjà plus d'une fois, par des malheurs attachez à toutes les choses humaines, on y a vû suspendre pour un peu de temps l'observation des Loix Politiques, à certains égards; avec l'applaudissement de la multitude aveugle, qui ne voioit pas le danger où elle étoit. On auroit à donner, si cela étoit permis, un conseil à cet Etat, dont il ne pourroit que se bien trouver. C'est d'avoir quelques personnes habiles & bien intentionnées, qui de vive voix, ou par écrit entreprissent de mettre dans l'esprit des peuples les veritables principes de la bonne Politique, pour leur faire aimer  
la

la douceur & la justice du Gouvernement, auquel ils sont soumis. Il seroit beaucoup plus utile d'avoir quelques Professeurs *du Droit de la Nature & des Gens*, tel que le fameux *Samuel Pufendorf* l'étoit dans le Palatinat & en Suede, que d'en avoir un si grand nombre dans les autres Sciences. Ils pourroient fournir à la Jeunesse des principes utiles, à quelque genre de vie qu'elle voulût s'engager, les confirmer par des exemples tirez, non seulement des Anciens, mais encore de l'Histoire Moderne, & lui apprendre même cette Histoire, & la manière de la lire utilement. Ils pourroient produire quantité d'Ouvrages, qui empêcheroient que les idées de la Justice, de l'Equité, & de l'Ordre ne s'éteignissent dans les esprits de la plupart des hommes. Je ne doute pas même qu'on n'en vît bien tôt des fruits, par l'affermissement de la tranquillité publique, & par l'attachement des peuples à conserver les choses dans l'état le plus conforme aux Loix, & à la Liberté. Cela soit dit en général & avec tout le respect, qui est dû à ceux que la Providence a appelez au Gouvernement d'un Etat, à qui tout ce qu'il y a de personnes équitables au monde, ont sujet

jet

jet de souhaiter toutes sortes de biens.

L'autre chose qu'il faut faire, pour rendre durable un bon Gouvernement, c'est qu'il faut intéresser, dans sa conservation, le plus de gens qu'il est possible; non seulement par l'intérêt, qui est commun à tous ceux qui lui obéissent, mais encore par les Charges & les bienfaits particuliers. Lors qu'un seul homme jouit de divers Emplois, qui pourroient suffire à plusieurs autres, ou que trop peu de familles se partagent entre elles tous les avantages, que l'on peut espérer en servant le Public; cette conduite ne manque jamais d'exciter l'envie d'une infinité de gens, qui croient avoir autant de droit d'y prétendre, que les autres. Si l'on ajoute à cela que pour conferer les bienfaits on n'ait aucun égard à la capacité & au mérite; premierement les personnes indignes, que l'on en fait jouir, s'attirent en particulier le mépris & la haine du Public, en s'acquittant mal de leurs Emplois, ou en méprisant leurs Concitoyens; & en second lieu tout le corps, pour ainsi dire, du Gouvernement est chargé des fautes que ces gens-là commettent. On le regarde même, comme une Société de gens qui s'entraident les uns les autres,

non

non à faire du bien à l'Etat , mais à se partager ses dépouilles. Dès que le Public est prévenu de semblables pensées, il ne s'intéresse plus pour l'état présent du Gouvernement, & il embrasse la première occasion de le changer, qui se présente, ou au moins ne s'y oppose point. Il faut donc partager, & répandre les bienfaits aussi loin que l'on peut, & avoir égard, autant qu'il est possible, à la capacité de ceux à qui on les donne; afin d'attacher aux intérêts du Gouvernement présent le plus grand nombre de personnes qu'il se peut, & les plus capables de le soutenir.

La République Romaine fut dans des troubles perpétuels, pendant que les Charges furent entre les mains des seules familles Patriciennes; exposées par là à l'envie implacable des Plebeiennes, qui ne se plaignoient pas sans fondement, de ce que prenant autant de peine, & courant autant de dangers pour servir l'Etat, que les Patriciennes, & étant aussi capables de le gouverner qu'elles, elles étoient néanmoins éloignées de presque tous les Emplois. S'il arrivoit quelque accident fâcheux, par l'imprudence des Généraux ou des Magistrats, le peuple crioit contre le Corps des Patriciens,

ciens , comme s'ils eussent été tous coupables de la faute de quelques uns d'entre eux. Les armées leur obeissoient souvent même fort mal , à dessein de leur attirer encore davantage la haine publique. Enfin il n'y eut pas d'autre moien d'appaiser ces desordres , qu'en partageant tous les Emplois , avec les familles Plebeïennes.

Il y a une certaine Monarchie , dans l'Europe, d'une espee toute particuliere , qui n'a de l'autorité & de l'influence par tout , & ne se conserve dans un état florissant & formidable , contre toutes les raisons imaginables tirées de la Religion, de la Politique, & du Bon Sens, qu'on lui oppose depuis long-temps ; que par le grand nombre d'Emplois & de recompenses, qu'elle donne à ceux qui la servent. Elle a trouvé moyen par là d'interessier à sa conservation un nombre prodigieux de personnes de toutes les qualitez ; aiant des recompenses de toutes sortes, pour les grands & pour les petits. Ceux qui y possèdent quelque Emploi ne pensent qu'à en jouir, avec sûreté ; & plus il est considerable, plus ils s'échauffent à défendre la Monarchie de qui ils le tiennent. S'il est petit, ou au moins s'il ne satisfait pas la cupidité  
de

de celui qui l'a, l'esperance de parvenir à un meilleur Emploi l'y tient fortement attaché; parce qu'en effet toutes sortes de gens y parviennent aux plus hautes Dignitez. Pendant qu'elle aura ce grand fonds de recompenses, & qu'elle les répandra sans distinction, sur tous ceux qui voudront la servir; tous les raisonnemens du monde, quelques solides & quelques évidens qu'ils puissent être, ne pourront pas la détruire. Les recompenses feront toujours plus d'effet sur l'esprit interessé des hommes, que la Verité quoi qu'accompagnée de toutes les Vertus & de toutes les Sciences.

Il ne faut pas imiter cette Monarchie, en ce qu'elle peut avoir de mauvais; mais il faut profiter de son exemple, en ce qu'elle a de prudent & de sage. On ne lauroit témoigner plus de zele, pour la conservation d'un Gouvernement, dont on souhaite la prosperité; qu'en lui conseillant de multiplier le plus qu'il pourra, & d'étendre ses bienfaits, sur tout à l'égard de ceux qui en sont dignes.

*Des Loix  
Ecclesiastiques.*

III. QUAND on auroit fait non seulement tout ce que j'ai dit, mais en général tout ce qui est utile pour bien regler la Société Civile, & pour



pour la rendre florissante ; on n'auroit encore rien fait, si l'on n'avoit établi de bonnes Loix dans une autre espece de Société, que la Religion Chrétienne a introduite dans le monde. Comme le Christianisme y entra, malgré les Puissances, à qui les Juifs & les Payens obeïssent, les Chrétiens pour conserver leur Religion, furent obligez de former une Société à part, sans quoi ils auroient infailliblement succombé sous la persecution. Chaque Assemblée se soumit donc à la conduite d'un Evêque, qui présidoit sur un certain nombre de Prêtres & de Diacres, plus ou moins grand, selon la ville où ils étoient. Ils furent chargez du soin d'administrer le Baptême à ceux qui vouloient se faire Chrétiens, & l'Eucharistie à ceux qui étoient déjà membres de l'Assemblée. Comme il importoit infiniment que la réputation des Chrétiens fût sans tache ; c'est à dire, qu'ils passassent pour des gens de bien & inviolablement attachez à la doctrine de Jesus-Christ & de ses Apôtres ; les Chefs de l'Assemblée eurent soin d'en exclure ceux dont les mœurs étoient scandaleuses, ou qui abandonnoient la doctrine Apostolique en leur refusant l'Eucharistie, ou même

la porte des lieux , où l'on s'assembloit. Si quelcun inventoit quelques nouveaux dogmes , dont on n'eût pas oui parler , & qui ne se trouvât pas dans les livres des Apôtres & qu'il voulût néanmoins faire passer pour un dogme Apostolique & nécessaire au salut , on le mettoit hors de l'Eglise. On en ufoit de même envers ceux , qui faisoient quelque acte de Paganisme , défendu par la doctrine des Apôtres. Si les uns ou les autres vouloient ensuite rentrer dans l'Eglise Chrétienne , de peur de se diffamer en recevant des personnes légères , & prêtes à changer à la première occasion , on les faisoit passer par une assez longue & une assez difficile Pénitence. Outre ces soins , les Evêques & les autres Ecclesiastiques avoient l'administration de l'argent que l'Assemblée offroit pour leur entretien & pour celui des pauvres , & des biens consacrés à cet usage. Le nombre des Chrétiens s'étant beaucoup augmenté , ces biens s'augmenterent à proportion & rendirent les Ecclesiastiques beaucoup plus considérables. Constantin ayant trouvé les Eglises en cet Etat , au commencement du quatrième siècle , accorda de nouveaux privilèges aux Ecclesiastiques , comme on le peut voir dans

\* les

\* les Codes Theodosien & Justinien. De \* Lib. I.  
là se forma peu à peu cette Monarchie, <sup>utrinque</sup>  
dont nous avons parlé plus d'une fois. <sup>Codicis.</sup>  
Je n'entre pas dans le détail de cette Histoire, ni je ne prétends pas examiner le changement qui s'est fait, dans la Discipline Ecclesiastique; parmi la plupart des Protestans. Il me suffit ici de supposer ce que l'on voit par tout, c'est que l'Eglise est comme une Société à part, gouvernée par d'autres que par ceux qui gouvernent la Société Civile. Cette distinction a souvent excité de grands desordres, les Chefs de l'une & de l'autre Société empiétant; tour à tour, sur les droits, qu'on croioit ne leur appartenir pas. Les Ecclesiastiques ont prétendu non seulement être exempts de la Jurisdiction Civile, mais être Juges supérieurs de la conduite des Puissances Temporelles, dans ce qui peut avoir quelque rapport à l'Eglise; & ces dernières ont eu souvent toutes les peines imaginables de soutenir leur autorité contre les censures des Ecclesiastiques. Pour prévenir ces desordres, & tous les autres semblables, aussi bien que pour rendre le Ministère Ecclesiastique fructueux, c'est à dire, propre à engager les Chrétiens à l'observation de l'Evangile, on peut

prendre diverses précautions , dont je marquerai ici quelques unes des principales.

*Qu'il ne  
faut pas  
mêler les  
intérêts du  
Clergé  
avec ceux  
de l'Etat.*

1. Pour s'acquiter exactement des devoirs d'un bon Ecclesiastique , il faut premierement les savoir , & ensuite avoir , ou aquerir les qualitez nécessaires pour les pouvoir mettre en pratique. Tout le monde fait que ses principaux devoirs sont d'instruire les peuples de ce que l'Evangile demande d'eux , & de réfuter par de bonnes raisons les sentimens qui y sont opposez. On fait aussi que, pour s'en aquiter, avec succès , il faut beaucoup d'application & d'étude, non seulement dans la jeunesse , mais encore pendant toute la vie. Cela demande donc un homme tout entier, & qui n'ait rien d'autre à faire. J'avouë qu'il n'est pas possible d'éviter mille petites affaires domestiques, dont il faut que les Ecclesiastiques prennent soin, comme les autres ; mais au moins il est dans leur pouvoir de ne pas se mêler des affaires politiques , parce qu'ils ne le sauroient faire, en s'acquittant fidelement de leur Emploi.

Aussi les premiers Chrétiens ne s'en mêloient-ils pas, car l'Empire Romain étant Payen ne le leur auroit pas permis ;  
outre

outre que la forme du Gouvernement de ces temps-là ne souffroit pas qu'on se mêlât de ce dont les Loix chargeoient les Empereurs & les Magistrats, qu'autant qu'ils le vouloient. Mais les Empereurs étant devenus Chrétiens, les Evêques comme je l'ai dit; en reçurent de grands privileges; ils commencerent à se mêler des affaires civiles, & dans les siècles suivans & les Evêques & d'autres Ecclesiastiques des Ordres inferieurs devinrent les Conseillers & les Ministres des Princes, & en divers lieux Princes eux mêmes. Ils regarderent ce mélange de soins Politiques & Ecclesiastiques comme quelque chose de la dernière importance pour eux; parce que cela leur donna lieu d'employer l'autorité civile pour établir, ou pour soutenir, non pas tant les dogmes de l'Evangile, que ceux qui servoient à augmenter leur autorité & leurs revenus. Dès lors ce qui se devoit faire, par la persuasion & par les raisons, commença à se faire par l'autorité & par la force. Il ne fut plus besoin de savoir & d'étude; pour réfuter ce que l'on soutenoit être faux, mais seulement de la Puissance Temporelle, qui executât les arrêts des Ecclesiastiques contre ceux qui croioient devoir s'éloi-

gner de leurs sentimens , parce qu'ils les jugeoient opposez à ceux de l'Evangile. Aussi les Ecclesiastiques ne travailloient-ils à autre chose , qu'à donner un certain tour aux affaires Politiques, qui les rendit toujours plus puissans ; & il n'y avoit ni Justice , ni Equité , ni Humanité, qu'ils ne sacrifiasent au projet qu'ils s'étoient formez de regner & sur les esprits & sur les corps. C'est de là que sont nées une infinité de violentes persecutions , contre ceux qui osoient s'opposer au Clergé, qui ont de beaucoup surpassé celles des Empereurs Payens. C'est de là encore que sont venues tant de querelles & de brouilleries, dans la plûpart des États , où l'Autorité Civile ne s'est pas trouvée assez grande pour reprimer les efforts des Ecclesiastiques, & pour calmer leurs agitations.

Il est visible que les Princes & les Magistrats doivent se proposer, avant toutes choses, la tranquillité de la Société Civiles ; & il est visible encore que c'est un soin dont la Providence, qui veut que les hommes vivent en Société, les a chargés. La Religion Chrétienne , qui vient du même Dieu par lequel la Société Civile a été établie , ne sauroit être contraire à cela ; & en effet l'Evangile ne recom-

recommende rien tant, que la charité & la paix. S'il arrive donc que, sous prétexte de Religion, on veuille troubler l'Etat, en l'engageant à maltraiter une partie de ses membres, quoi que d'ailleurs ils observent toutes les Loix Civiles; c'est aux Princes & aux Magistrats, qui sont les défenseurs de ces Loix, à s'y opposer de toutes leurs forces, & à renvoyer les Ecclesiastiques à leurs fonctions; qui ne consistent que dans la persuasion, ou tout au plus dans l'infliction des peines Ecclesiastiques, à l'égard de ceux qui sont de mauvaises mœurs, ou qui attaquent l'essence du Christianisme. Si sous l'ancienne Rome, on avoit attaché le repos de l'Etat, à la concorde des Philosophes des différentes Sectes entre lesquelles la Philosophie étoit partagée; ou si l'on avoit crû qu'il falloit en faire regner une seule, en contraignant tous les autres Philosophes de souscrire à ses dogmes, par des peines pécuniaires, ou corporelles, ou même infamantes; non seulement on auroit commis une extrême injustice, mais encore on auroit troublé le repos de l'Empire, sans que la Société Civile en tirât le moindre avantage. Les Philosophes n'auroient pû souffrir qu'on leur imposât un

semblable joug, & ils auroient enseigné leurs dogmes en public, ou en secret, malgré l'autorité tyrannique, qui les auroit voulu ranger à une uniformité de sentimens, que la Raison Humaine ne souffre pas. Aussi les Magistrats les laissoient-ils disputer, tant qu'il leur plaisoit ; sans prêter main forte à aucun d'eux, pour opprimer les autres. On n'avoit garde de faire dépendre le repos de la Société de l'uniformité de la Philosophie, ou d'une chose aussi changeante que le sont les opinions des hommes, en matieres spéculatives. Il en faut faire de même, à l'égard des sentimens de Théologie, qui n'ont point de rapport avec l'obéissance que l'on doit aux Loix & aux Magistrats, ni avec les autres devoirs d'un bon Citoyen. Sans cela, ou le repos de l'Etat sera toujours chancelant, ou il ne sera fondé que sur une injustice criante ; car il n'y a pas moins d'injustice (pour ne pas dire qu'il y en a beaucoup plus) à contraindre de faire profession de certains sentimens de Théologie, purement spéculatifs, qu'il y en auroit d'établir, par autorité publique, la maniere dont on doit philosopher. Ainsi il faut bien se garder d'établir, comme un principe de la bonne Politique, que



que la Société ne peut être tranquille, à moins que l'on n'y fasse profession de certaines spéculations de Théologie, à l'exclusion de tous autres dogmes.

On peut même dire que l'Autorité Civile est beaucoup mieux établie & plus assurée, là où il y a quelque diversité de sentimens, que là où par une Loi de l'Etat, on n'en souffre qu'un. Les différentes opinions, en partageant les Citoyens, diminuent beaucoup la puissance formidable des Directeurs de la Société Ecclesiastique ; parce qu'ils ont moins de gens qui dépendent d'eux, & qu'ils sont beaucoup moins entreprenants, les Partis opposez les empêchant de s'émanciper trop. Pendant que tout l'Occident, à l'exception de très-peu de gens, étoit sous une seule Monarchie Ecclesiastique, les entreprises perpétuelles de ses Ministres, sur la liberté publique, tenoient tous les Occidentaux en inquietude. On ne voioit qu'usurpations sur l'autorité des Princes ; qu'injustices des Ecclesiastiques, que l'exemption de la Justice Civile empêchoit de punir ; que pilleries, sous prétexte de lever des dîmes, pour faire la guerre aux ennemis de Dieu & de l'Eglise ; qu'Excommunications & qu'Interdits, contre

les Particuliers, & même les Royaumes entiers, dès que l'on avoit quelques dé-mêlez avec les Ecclesiastiques, depuis le moindre Evêque jusqu'à celui qui s'attribue une espece d'Episcopat Universel; que guerres cruelles, où l'on a vû succomber les plus grands Princes & les plus grands Empereurs, sous le poids des plus injustes excommunications; enfin que de l'ordres scandaleux, dont l'un donnoit la naissance à l'autre. L'Histoire des siècles XIII. & XIV, ou, si l'on veut, l'Histoire seule de ce qui s'est passé sous le Regne de S. Louis, en fournit un très-grand nombre d'exemples. Ce n'a été que depuis que l'Europe s'est partagée en differens sentimens; & que l'on a détaché l'interêt des opinions Ecclesiastiques du repos de l'Etat, que l'on a vû cesser les entreprises du Clergé; même parmi ceux qui lui accordent le plus d'autorité, de peur qu'ils n'imitassent ceux qui ont entièrement secoué son joug.

Il y a d'ailleurs de l'imprudence à faire dépendre le bonheur public de certaines choses, qui n'ont aucune liaison naturelle avec la félicité des peuples. On a déjà assez de peine à arrêter le cours des mauvaises actions & des vices, qui troublent la tranquillité de l'Etat & qui empê-

empêchent les peuples d'être aussi heureux qu'ils le feroient, sans cela ; sans s'entêter de soutenir, au hazard de troubler l'Etat, de certaines opinions, qui ne sauroient contribuer en rien à le rendre plus florissant. Les Magistrats sont assez occupez à reprimer les funestes effets de l'ambition, de l'avarice & de l'amour déreglé des plaisirs, qui déchirent par tout le cœur humain ; sans s'embarraffer d'opinions, qui ne servent nullement à brider les passions. Quand je pense à ceux, qui en usent de la sorte, il me semble que je vois des gens qui ont toutes les peines du monde d'arrêter une mer orageuse par des digues & des levées, & qui au lieu de s'attacher uniquement à tenir ce terrible élément dans ses bornes, se mettent dans la tête d'arrêter le cours des vents, dans leur pays. Tant qu'il y aura des hommes, il y aura parmi eux des opinions, aussi inconstantes & aussi difficiles à retenir que les vents. Comme il faut nécessairement laisser souffler les vents, & bâtir des maisons, qui puissent résister à leur violence : il faut laisser parler les hommes de ce qu'ils ne savent point, & appuyer le repos de l'Etat sur des fondemens, que de vaines opinions ne puissent pas renverser.

2. Pour

*Ne donner  
à personne  
le droit de  
décider.*

2. Pour venir plus facilement à bout de cela, il ne faut pas souffrir qu'aucune Assemblée fasse de décisions, au delà de ce qui est tout à fait nécessaire pour obeir aux préceptes clairs de l'Evangile, dans l'esperance de la felicité éternelle qu'il nous promet, à cette condition. Les décisions renfermées dans l'enceinte des dogmes absolument nécessaires, pour bien vivre & pour esperer le salut, selon les promesses de l'Evangile, sont si raisonnables, si justes, & si clairement fondées sur l'Ecriture Sainte; que toutes les sectes, qui l'ont reçue, les ont toujours reconnues & les reconnoissent encore, malgré toutes leurs disputes, & toutes les animositez qui sont entre elles. Il est seulement arrivé qu'elles y ont ajouté plus ou moins, selon l'humieur des Théologiens qui ont fondé ces sectes. C'est en quoi les Chrétiens ont sujet de bénir la Providence Divine, qui a mis le nécessaire au dessus de toutes disputes; par la simplicité & la clarté de la Religion Chrétienne. Avant que de passer plus outre, & de penser à se quereller les uns les autres, comme font les Chrétiens, ils devroient s'attacher à cet unique nécessaire; & ils verroient que les dogmes & la pratique, qui en est une

con-

conséquence, leur donneroient assez d'occupation, pour employer leur vie entière à les méditer, & à faire ce qu'ils demandent de nous. Ils éprouveroient que cette retenue est infiniment plus propre à calmer l'esprit & à donner du repos à la conscience ; que de disputer sans fin, sur des questions épineuses. On n'oseroit dire qu'un homme qui recevant l'Ecriture Sainte, en retiendrait tout ce qu'il y pourroit entendre, & observeroit, de bonne foi, sur ce fondement, tous les préceptes dont il comprendroit le sens ; sans tordre ni les dogmes, ni les préceptes, par passion ; ne fût un homme d'une piété exemplaire, & très-agreable à Dieu, quoi qu'il ne fût rien des controverses, qui divisent les Chrétiens. On oseroit encore moins soutenir qu'un homme de cette sorte ne fût un très-bon Citoyen, & digne de jouir de toute la tranquillité que les Loix Politiques & Civiles promettent à ceux qui les observent.

Cela étant ainsi, il est de l'intérêt & de l'Etat & de l'Eglise, d'empêcher qu'on ne fasse aucune décision sur les dogmes obscurs, ou douteux ; ou sans lesquels on peut être homme de bien. Tout le monde y est engagé & par la justice

justice de la chose considérée en elle-même , & par la grande utilité , que l'on en peut retirer.

Puis qu'il n'y a aucune autorité infallible sur la terre , qui puisse décider du sens de la Révélation, en sorte qu'un homme sage & sincère doive soumettre sa Raison & ses lumières à ses décisions, & les recevoir, quoi qu'il lui semble que le contraire est plus vrai-semblable ; il est injuste de vouloir contraindre qui que ce soit de se soumettre à la décision d'un autre homme, malgré les lumières de sa conscience ; & on ne peut, sans une inhumanité effroiable , le mal-traiter là dessus. On doit être content de ce qu'il embrasse tout ce qu'il entend , & qu'il fait tout ce qu'il croit lui être commendé, autant que la fragilité humaine le permet.

Il est vrai qu'une partie considérable des Chrétiens prétend qu'il y a une autorité infallible , à laquelle il faut se soumettre ; mais pour ne pas dire qu'ils n'ont jamais rien répondu de solide à ceux qui le nient, & qui ont montré le contraire ; si cet homme , dont nous parlons, qui reçoit les principes communs du Christianisme , & dont les mœurs sont irréprochables, n'est nullement touché

ché de leurs raisons, après les avoir examinées, peuvent-ils avec justice, supposé même que la Verité soit de leur côté, employer la violence, pour lui faire dire ce qu'il ne croit pas? Pour assurer que cela est juste, il faudroit s'être dépouillé de l'Équité naturelle, que l'on exige des barbares mêmes. Peuvent-ils soutenir qu'il est permis de le maltraiter & d'ôter la vie à un homme tel que je l'ai décrit, de peur qu'il n'attire les autres dans son sentiment? Il faudroit pour cela produire quelque Loi de l'Evangile qui fût claire, ce qu'on ne fera jamais. Pour ceux, qui avouent qu'il n'y a aucune autorité infallible parmi les hommes; ils seroient encore moins excusables, s'ils en ussoient ainsi. Car de vouloir que l'on se soumette à une autorité, que l'on croit non seulement sujette à l'erreur, mais même actuellement dans l'erreur; & au défaut de cela, persécuter, ou tuer les gens, c'est une conduite monstrueuse, & qui n'en a pas de pire parmi les Mahometans & les Payens.

Outre cela, si l'on permet que l'on fasse des décisions, dont on peut se passer, on se hazarde sans nécessité à tomber dans mille erreurs; car dans peu de temps

temps les décisions se multiplient étrangement , comme on l'a vû par l'expérience , & plus il y en a , plus le danger de se méprendre est grand , ceux qui les font étant sujets , comme les autres à se tromper. Quand même on ne se tromperoit pas , à quoi bon mettre à la gêne les esprits , pour des opinions , qui pour le moins ne sont pas nécessaires pour s'acquiescer des devoirs d'un homme de bien & d'un bon Citoyen ; & dont l'utilité , par rapport à l'autre vie , est très-douteuse ? C'est prendre plaisir à irriter les esprits & à multiplier les disputes , qui ne manquent jamais de naître des décisions inutiles.

Je sai que l'on a accoutumé de dire que les Chefs des deux Societez , qui se trouvent parmi les Chrétiens , sont obligés en conscience de soutenir & de répandre ce qu'ils croient être véritable , & de s'opposer au contraire aux erreurs , & aux fausses explications de la Révélation. On dit qu'ils doivent avoir soin du salut éternel des peuples , & de les y conduire autant qu'il leur est possible ; à quoi si toutes les Veritez ne sont pas nécessaires , elles sont au moins utiles. J'en tombe d'accord , mais ce doit être par des voies permises , & sans s'arroger une au-  
torité



torité que personne n'a sur la terre. Qu'ils empêchent seulement que l'Erreur n'emploie aucunes autres armes que des raisons, & qu'ils fassent en sorte que la Verité puisse paroître dans toute son étendue; il y aura bien du malheur, si elle ne prévaut bien tôt, les esperances étant égales des deux côtez. Que si l'on demeure, après avoir bien raisonné, dans quelque diversité de sentiments, ce ne sera que dans des choses douteuses, où chacun peut embrasser sans danger ce qu'il croit de plus vrai semblable, ou même demeurer en suspens. Mais quelque effet que pût produire la liberté de dire son sentiment en matière de Religion, en obeïssant d'ailleurs à toutes les Loix Politiques & Civiles; il n'est pas plus permis aux Magistrats d'employer les recompenses & les peines, pour soutenir leurs sentimens, qu'il ne l'est aux Ecclesiastiques; les uns n'étant pas plus infaillibles que les autres, & personne n'étant obligé de suivre en cela leurs lumieres, plutôt que les siennes.

J'avouë que je ne puis comprendre ce que la Religion Chrétienne & la Societé Civile pourroient perdre à cela, quoi que je ne disconviene pas que l'autorité de divers Chefs des Societez Ecclesia-

stiques seroit un peu moins grande ; lors que leurs Décisions ne seroient pas reçues, comme des oracles. Mais la Société Ecclesiastique est-elle faite pour ses Chefs & afin de leur procurer de l'autorité ; ou les Chefs sont-ils établis, pour le bien de la Société ? On ne peut pas douter que la seconde partie de cette alternative ne soit véritable, à l'égard de cette Société, aussi bien qu'à l'égard de la Société Civile. Il n'y a donc pas à balancer là dessus ; que leur autorité diminue, à la bonne heure , pourvû que le Christianisme, & la Société Civile y gagne. On n'a que trop long-temps, souffert les funestes effets de cette autorité sans bornes , & l'on n'est que trop assuré, par l'expérience, de ses dangereuses suites.

Mais quoi, dira quelque Déclamateur, enlèverez-vous aux Pasteurs la conduite de leurs Brebis , du salut desquelles ils doivent répondre à l'Auteur de la Société Ecclesiastique ? Si ces Brebis étoient en effet des Brebis, c'est à dire, des bêtes, & les Pasteurs des hommes, je n'aurois garde de dire qu'il ne faut pas qu'elles soient soumises aveuglément aux décisions de ceux qui les conduisent. Je souffrirois sans peine que ces Bergers les frap-

frappassent de la houlette, si elles s'égaroient du chemin par où ils les veulent conduire; & même qu'ils les tondissent & les mangeassent, quand ils voudroient, pourvû qu'elles fussent à eux. Mais ici le nom de Brebis ne dégrade pas de la Raison, & le nom de Pasteur n'élève pas au dessus des lumieres & des foiblessees humaines. Si les Pasteurs doivent veiller sur leurs Brebis, les Brebis ne doivent pas s'endormir entre leurs mains, comme s'il n'y avoit rien à craindre, en se confiant aveuglément en eux. Il faut qu'ils se puissent rendre raison réciproquement de leur conduite, & qu'ils en puissent tous répondre un jour au Souverain Pasteur; qui ne pardonnera pas plus aux peuples de s'être laissez séduire & porter à mal faire par ses Pasteurs, qu'aux Pasteurs d'avoir négligé, ou mal conduit leurs troupeaux. L'autorité des uns, ni l'obeissance des autres ne seront comptées pour rien; il n'y aura que l'observation des préceptes de l'Evangile, qui soit reçue en ce jugement: comme il n'y a que cela seul, qui soit utile à la Société Civile.

3. Il s'ensuit de là que s'il y avoit des Loix Ecclesiastiques, qui fussent mauvaises & contraires à la justice & aux

*Corriger, s'il le faut, les Loix Ecclesiastiques.*

Regles de l'Evangile, il les faudroit corriger, ou les abolir, après l'avoir reconnu: de même que l'on abroge les Loix Civiles, quand on reconnoit, par experience, qu'elles sont nuisibles. Il faut remarquer que par les Loix Ecclesiastiques je n'entends pas les préceptes de l'Evangile, à l'observation desquels le salut est attaché; mais seulement les additions que les Chefs de la Societé Ecclesiastique y peuvent avoir faites, à divers desseins, bons ou mauvais. Les premiers sont absolument immuables, & ne dépendent que de Dieu seul, qui les a donnez, & qui ne peut rien avoir commandé de mauvais, ou qui puisse être redressé par les hommes. Mais les établissemens faits par les hommes, étant sujets à l'erreur, sont aussi sujets au changement; & il y auroit même de la folie à ne pas changer ce dont on voit les mauvaises conséquences.

Quoi que les Payens n'eussent ni Societé, ni Loix Ecclesiastiques, ils avoient pourtant des Loix, concernant la Religion, en vertu desquelles ils prétendoient pouvoir persecuter avec raison les Chrétiens. *Celse* avoit commencé par là l'Ouvrage qu'il avoit fait contre eux; mais ces derniers ne faisoient point de diffi-

difficulté d'accuser ces Loix d'injustice, comme on le peut voir par le commencement du premier Livre d'Origene. S'il arrivoit à quelcun, \* dit-il, d'être engagé \* je me <sup>version de</sup> <sup>M. Boube-</sup> <sup>reau, qui</sup> <sup>est exacte</sup> <sup>& fidele.</sup> ~~je me~~ <sup>trouvant réduit à vivre au milieu de ces peu-</sup> ~~plés~~, dont les Loix sont abominables; il se- <sup>ro</sup> <sup>it</sup> <sup>en</sup> <sup>droit</sup>, pour maintenir la Verité & ses Loix, qui passent pour criminelles parmi eux, de faire des assemblées avec ceux qui sont du même sentiment que lui, bien qu'il ne le pût faire, sans choquer les Loix du pais: ainsi lors qu'il s'agit de ces Loix, qui établissent parmi les nations le culte des simulacres, & l'adoration de plusieurs Dieux, qui est un vrai Atheïsme; l'on ne doit pas trouver étrange que ceux, qui connoissent la Verité, fassent des assemblées pour ses intérêts, malgré les Loix qui, devant son tribunal, sont jugées aussi impies, & plus impies même, s'il se peut, que celles des Scythes. C'est pour cela que Tertullien en demandoit le changement: \*, Vous étonnez-vous, disoit-<sup>Apol.</sup> <sup>c. 4.</sup> <sup>il,</sup> qu'un homme ait pû se tromper, en faisant une Loi; ou qu'il se soit ravisé, en la desapprouvant? Les Loix même de Lycurgue, corrigées par les Lacedemoniens, ne causerent-elles pas une si grande douleur à leur auteur, qu'il s'en condamna lui-même à

„ mourir de faim , dans sa retraite ? Vous  
„ mêmes par les lumières , que l'expérience vous donne tous les jours , n'é-  
„ clairez-vous pas les ténèbres de l'An-  
„ tiquité , & ne retranchez vous pas dans  
„ l'ancienne & l'épaisse forêt des Loix ,  
„ ce que vous trouvez à propos , par de  
„ nouvelles Ordonnances des Empe-  
„ reurs ? Severe , le plus constant de  
„ tous les Princes , n'a-t-il pas depuis  
„ peu après tant d'années , révoqué la  
„ vaine Loi Papienne , qui ordonnoit  
„ que l'on eût des enfans , avant que la  
„ Loi Julienne ordonnât le mariage ? Il  
„ y avoit encore des Loix , qui permet-  
„ toient aux créanciers de partager en-  
„ tre eux le corps des débiteurs condam-  
„ nez , qui ne les payoient pas ; mais on  
„ a aboli ensuite cette cruauté , par un  
„ consentement public ; & la peine de  
„ mort a été changée en une peine infamante , en faisant vendre publique-  
„ ment les biens des débiteurs. On a  
„ mieux aimé leur causer de la honte ,  
„ que de répandre leur sang. Combien  
„ n'y a-t-il pas encore de Loix , que  
„ vous ne savez pas , à réformer parmi  
„ vous ; puisque ce n'est ni le nombre  
„ des années , ni la dignité de ceux qui  
„ les ont faites , mais la seule équité qui  
„ les

„ les rend recommandables? C'est pour-  
 „ quoi , quand on a reconnu qu'elles  
 „ sont injustes , on les condamne avec  
 „ raison. *Miramini hominem aut errare  
 potuisse, in Lege condenda ; aut resipuisse,  
 in reprobanda ? Non enim & ipsius Lycurgi  
 leges , à Lacedemoniis emendata , tantum  
 auctori suo doloris incusserunt , ut in secessu  
 inedia de semetipso judicaret ? Nonne & vos  
 quotidie , experimentis illuminantibus tene-  
 bras antiquitatis , totam illam veterem &  
 squalentem sylvam legum novis principalium  
 Rescriptorum & Edictorum securibus trun-  
 catis & ceditis ? Nonne vanissimas Papias Le-  
 ges , quæ ante liberos suscipi cogunt , quam Julia  
 matrimonium contrahi , post tanta auctoritatis  
 senectutem , heri Severus constantissimus Prin-  
 cipum exclusit. Sed & judicatos in partes secari  
 à creditoribus legeserant ; consensu tamen publi-  
 co crudelitas postea crasa est , & in pudoris no-  
 tam capitis poena conversa est ; bonorum adhi-  
 bita proscriptione. Suffundere maluit hominis  
 sanguinem , quàm effundere. Quot adhuc vos  
 repurgande Leges latent ; quas neque anno-  
 rum numerus , neque conditorum dignitas  
 commendat , sed æquitas sola ? Et ideo cum  
 iniqua recognoscuntur , meritò damnantur,  
 &c. Les Interpretes de Tertullien ont  
 fait voir , par d'autres exemples de Loix  
 corrigées , qu'il ne disoit rien que de très-  
 veritable.*

Cela étant ainsi , je ne vois pas pourquoi l'on feroit plus de scrupule de corriger les Loix Ecclesiastiques , que les Civiles. Cependant ceux , qui ont intérêt à la conservation de certains abus , introduits dans des siècles d'ignorance , en parlent comme si l'on n'y pouvoit toucher sans sacrilege ; quoi que diverses de ces Loix ne soient fondées ni sur la Révélation divine , ni sur la Raison , & que l'Experience ait fait voir , qu'elles sont nuisibles à la Société Ecclesiastique aussi bien qu'à la Civile. Par exemple , on a crû , que ce qu'une Assemblée d'Ecclesiastiques avoit une fois décidé étoit inviolable ; quoi qu'il soit visible que ces Assemblées ne sont pas plus infailibles , en matières de dogmes Théologiques , que les Etats des Roiaumes ne le sont , dans les affaires Politiques & Civiles. On a crû encore que le Chef d'une certaine Eglise particulière étoit élevé au dessus de toutes les autres , quoi que cette opinion n'ait aucun fondement ; & parce que c'est une Loi établie dans une grande partie de l'Occident depuis quelques siècles , on n'ose pas y rien changer. Néanmoins l'une & l'autre de ces opinions ont causé une infinité de maux , depuis qu'elles se sont introduites ,  
me



me l'Histoire Ecclesiastique nous l'apprend.

D'autres, qui rejettent avec raison ces pensées, soutiennent néanmoins que les Chefs de la Société Ecclesiastique ayant une fois établi un certain système de doctrine; il n'est permis, dans cette Société, de l'examiner, que pour le trouver bon, & pour l'apprendre, afin de l'enseigner; ce qui, dans le fonds, revient à la même chose, que le dogme, dont nous avons d'abord parlé. Quoi que l'on sâche que la plupart de ces systèmes ont été faits assez à la hâte, & par des gens, qui n'étoient pas extraordinairement éclairés; on s'y tient opiniâtrément attaché, comme s'ils avoient été infaillibles. Il n'est pas même sûr d'y trouver quelque chose à redire, avec quelque modestie qu'on le fasse, & quelques raisons que l'on en apporte. On s'attire à l'instant des Censures, & des Excommunications, à moins que l'on ne se dédise; pour ne pas parler d'autres persecutions plus violentes. Il est visible qu'il y a une contradiction palpable, dans ces dogmes & dans cette conduite.

Cependant ceux qui sont pour l'immutabilité des Loix Ecclesiastiques ré-

pondent à cela trois choses. La première c'est qu'il faut observer un certain ordre dans l'Eglise, & que par conséquent on ne doit rien changer dans ses dogmes, jusqu'à ce que cela se fasse par autorité publique. Autrement, disent-ils, chacun y enseigneroit ce qui lui plairoit, & cette diversité de doctrines produiroit une trop grande confusion. Je replique à cela premièrement, que si les Chefs de la Société Ecclesiastique ont pour maxime de ne changer jamais rien, dans leurs dogmes ; on ne doit attendre d'eux aucune correction. Que faut-il donc faire ? Il faut que le changement se fasse insensiblement, par le moien des Particuliers. C'est ainsi que parmi les Lutheriens, on a suivi plutôt le sentiment de *Melanchthon*, que celui de *Luther*, touchant la Predestination & la Grace ; non par autorité d'aucun Synode, mais par le soin des Particuliers, qui ont défendu le sentiment de *Melanchthon*, dans leurs Ecrits. C'est ainsi encore qu'en Angleterre on a approuvé la même opinion, plutôt que celle de *Calvin* ; quoi que cette dernière se trouve dans la Confession de l'Eglise Anglicane. Si l'on avoit autrefois assemblé des Synodes là dessus, ils se seroient, sans doute, opposés

posez à ce changement ; & comme il ne s'en est point tenu , on auroit attendu en vain la décision d'une autorité publique, pour oser dire ce que l'on croioit véritable. En second lieu l'ordre , qui doit être dans l'Eglise , ne s'étend proprement qu'à l'essentiel de la Religion ; c'est à dire , à l'obéissance à l'Evangile , & aux dogmes sans lesquels on ne peut pas lui obéir ; & non à des subtilitez Théologiques , qui sont si peu nécessaires, que le peuple ne les sauroit entendre. Il doit y avoir là dessus la liberté de penser & de dire sans emportement ce que l'on en juge de plus vrai-semblable , ou au moins de se taire de ce qu'on ne croit pas véritable , pour ne pas se quereller , avec des gens qui ne cherchent que cela , afin de faire du bruit dans le monde ; sans être cependant obligé de parler contre ce que l'on pense , ni d'approuver ce que l'on ne croit pas véritable. Si l'on vouloit , il seroit fort facile de vivre en paix de cette maniere , sans troubler l'ordre que la Société demande nécessairement. Mais en exigeant une parfaite conformité, en des choses qui ne sont point nécessaires , & dans lesquelles on ne s'accorde pas , on cause nécessairement des divisions & des Schismes. Enfin il est

est faux que chacun prêcherait ce qu'il lui plairait , si les Particuliers osoient changer quelque chose dans la doctrine reçue ; car l'essentiel demeureroit toujours le même , quoi que l'on changeât quelques dogmes particuliers ; comme il paroît , par les exemples que j'ai rapportez. Que si quelcun entreprenoit de le changer , ce seroit alors à la Société à s'y opposer. Quelque diversité de sentimens entre les Docteurs ne feroit aucune confusion , pourvû qu'ils ne se querellassent pas , & qu'ils ne tâchassent point de former des partis parmi le peuple , afin de s'accabler mutuellement , par la multitude.

On peut remarquer tout cela , dans la Société Civile , où sans aucun desordre on néglige diverses Loix , non nécessaires pour la conservation de l'Etat ; que l'on abolit souvent enfin par là , sans faire aucune Loi contraire. Cependant on ne laisse pas d'observer les Loix fondamentales , auxquelles on ne pourroit toucher , sans ébranler toute la Société. Dans tous les changemens qui arrivent , elles demeurent dans leur entier ; & c'est aussi ce qui a fait que la plupart des peuples un peu polis ont toujours eu des Loix assez semblables , dans le gros , quoi qu'el-

qu'elles fussent assez différentes en diverses particularitez. Pour quelque négligence, ou pour quelque petit changement, qui arrivent dans l'observation des Loix, ou dans les sentimens que l'on en a; on n'excite pas des tumultes, & l'on n'arme pas la populace pour vanger une bagatelle, aussi sévèrement qu'une trahison. Par cette sage conduite des Magistrats, la Société Civile jouit d'une profonde paix, & l'ordre y regne; pendant que les Ecclesiastiques, se querellant pour rien, troublent eux mêmes l'ordre essentiel, en demandant qu'on le garde en des choses de nulle importance. Ils font ce que feroit un homme qui mettroit le feu à la maison de son Voisin, parce qu'on auroit négligé, en la bâtissant, quelque ordre peu important de la ville; sans néanmoins l'avoir rendue moins habitable, & sans avoir incommodé les Voisins.

La seconde chose, que l'on dit contre les changemens, c'est que si l'on en laisse introduire, ou si l'on en accorde quelques uns; on s'expose à perdre même l'essentiel, que quelque esprit inquiet entreprendra de renverser. Mais à l'égard de ce dernier point, il sera toujours temps de s'y opposer; car enfin  
il

il ne s'ensuit pas de ce qu'on change quelque chose, pour de bonnes raisons, que l'on doive changer ce qui est bien établi. Dans les Loix Civiles on change souvent diverses choses, sans avoir peur, pour cela, qu'il faille changer les Loix fondamentales de la Société. Ainsi on ne sauroit se servir ici de cette mauvaise regle de politique : *aqua negantur, ne flagitentur iniqua*, on refuse des choses justes, de peur qu'on n'en demande d'injustes: d'où il s'ensuivroit qu'il ne faudroit jamais corriger un mauvais établissement, ce qui est contraire à l'expérience de tous les jours. Mais il est facile de reconnoître que ceux qui disent qu'il ne faut rien changer, dans la Société Ecclesiastique, ne sont pas ennemis du changement en général; mais seulement du changement en mieux, lors qu'ils croient qu'il est contraire à leurs interêts; en ce que si on leur propose quelque nouveauté, par le moyen de laquelle ils puissent voir leurs revenus & leur autorité s'augmenter, ils l'embrassent avidement, & n'oublient rien pour la faire recevoir; sans se mettre en peine si elle est fondée sur la Verité & sur la Justice, ou si elle leur est contraire. C'est là le principe, par lequel on a  
intro-

introduit avec facilité dans l'Eglise Chrétienne, pendant plus de mille ans, quantité de dogmes faux & de coutumes injustes, parce qu'il y avoit à gagner pour les Chefs de cette Société; & qu'on a toujours eu toutes les peines du monde à en obtenir quelque petite réformation, quoi que les abus fussent visibles.

On dit en troisième lieu, que si l'on changeoit facilement, même les choses, qui pourroient être mieux réglées, & qu'il seroit en effet à souhaiter que l'on redressât; il se trouveroit tous les jours des gens, qui proposeroient de nouveaux changemens à faire, & que pour arrêter cette inquietude de l'esprit humain, il vaut mieux ne rien changer, ou au moins ne le faire qu'avec beaucoup de peine. Pour ne pas redire ce que j'ai déjà dit, je réplique à cela, que si c'est là un moyen d'empêcher que l'on n'aille de mal en pis, c'en est un aussi qui empêchera toujours qu'on n'aille de mal en bien. Si l'on avoit eu cette maxime dans la Société Civile, il y auroit encore quantité de méchantes Loix, établies dans des temps barbares, quoi que l'on vît qu'elles sont mauvaises. On ne trouveroit pas dans le *Corps du Droit* tant de Loix abrogées, avec beaucoup  
de

de raison , que l'on y en trouve. Si l'on n'avoit rien corrigé dans les Loix Romaines, pourroit-on excuser les Préteurs & les Empereurs ; en disant qu'ils n'y avoient rien voulu changer , de peur que si on y corrigeoit quelque chose, il ne se trouvât tous les jours des gens, qui parleroient de nouvelles corrections ? Cette excuse ne vaudroit rien , & l'on diroit à ceux qui s'en serviroient qu'il y avoit un milieu à suivre entre ces deux extremitez ; qui consistoit à ne changer que pour de bonnes raisons , & après les avoir mûrement examinées. C'est ce que l'on doit dire aussi à l'égard des Loix Ecclesiastiques, & que tout le monde trouveroit sans doute bon ; s'il n'y avoit de certaines gens , qui comme je l'ai dit, craignent de perdre quelque chose dans la réformation des abus.

Par cette opiniâtreté , les Ecclesiastiques se sont attirez , en divers lieux , la réputation d'avoir fort peu de Religion , & de sacrifier la Verité & la Justice à leurs interêts temporels. Ils ont beau faire profession du contraire, il est visible, par leur conduite perpetuelle, que lors que la Justice & la Verité sont, pour ainsi dire, dans une balance & leurs interêts dans l'autre, ceux-ci font constamment



ment pencher la balance , lors que cela dépend d'eux. On les accuse , à cause de la même conduite , de se soucier peu de la Société ; dont ils ne procurent point le bien , & aux desirs de laquelle ils ne satisfont jamais , s'ils croient qu'il y ait la moindre chose à perdre pour eux. On a vû une fameuse Assemblée , dans l'Occident , refuser opiniâtrément des changemens très-justes & très-legitimes ; malgré les souhaits de toute l'Europe , qui demandoit avec passion quelque correction dans des dogmes & des pratiques qu'on ne sauroit défendre. Qu'est-il arrivé de là ? C'est qu'un Schisme , qu'on auroit pû faire cesser , s'est confirmé plus que jamais , & a donné & donnera des peines infinies à ceux qui devoient souhaiter , plus que qui que ce soit , d'en voir la fin. Avant même que ce Schisme se formât , il auroit été facile de le prévenir , ou de l'étouffer au moins dans sa naissance ; si ceux qui gouvernoient en ce temps-là avoient eu quelque sorte d'Equité , & d'amour pour la Verité. On pourra s'en assurer , si on ne le fait pas , par la lecture du I. Livre de l'Histoire de *Jean Sleidan*.

Pour ne rien corriger , les Chefs de la Société Ecclesiastique se sont souvent ser-

vis d'une raison, qui fait voir qu'ils ont infiniment plus à cœur leur autorité, que la Verité, ni l'avantage de ceux qui sont soumis à leur conduite. C'est qu'après qu'ils ont fait quelque décision ou quelque Etablissement ; s'il arrive que des personnes plus éclairées, ou mieux intentionnées découvrent ensuite que ces décisions, ne sont pas conformes à la Verité, ou que ces Etablissmens sont nuisibles ; on oppose aux raisons les plus claires & les plus solides de ces gens-là

\* C'est à dire, des Ecclesiastiques.

*l'honneur*, comme l'on parle, *de l'Eglise* \*, qui seroit blessé, si l'on avouoit qu'elle s'est trompée, ou qu'elle n'a pas toujours été tout à fait bien intentionnée. Par ce principe, on s'obstine à ne jamais rien changer ; c'est à dire, qu'on se met bien en état d'aller de mal en pis, mais qu'on ferme la porte à toute sorte de réformation. Cependant personne ne doute, qu'il n'en soit des Directeurs de la Société Ecclesiastique, comme de ceux de la Société Civile, & qu'ils ne soient également susceptibles & d'erreurs & de mauvaises intentions ; puis qu'ils sont sujets à toutes les mêmes passions & à tous les mêmes vices. Quand je dis que *personne n'en doute*, j'en excepte néanmoins le Vulgaire, c'est à dire le petit peuple &

& ceux qui ne sont pas plus éclairés, entre lesquels il n'y a que trop de gens du premier rang. „ J'appelle le Vulgaire, „ disoit un Philosophe, tant ceux qui „ sont vêtus de pourpre que la multitu- „ de. Car je ne regarde pas la couleur „ des habits, qui environnent le corps; „ quand il s'agit de juger d'un homme, „ je ne m'en fie pas à mes yeux. \* *Vulgum* \* *Seneca*

*autem tam chlamydatos, quam coronam voco. de Vita*  
*Non enim colorem vestium, quibus prætecta cor-* *Boetius c. 2.*  
*pota sunt, adspicio; oculis de homine non credo.*

Mais pour revenir aux Ecclesiastiques souvent il est arrivé que le peu d'esperance que les peuples mêmes ont vû d'obtenir quelque chose d'équitable d'eux; soit à cause de leur opiniâtreté, soit par un honneur mal entendu; les ont engagez à se séparer d'eux violemment, & à les envoyer gouverner; non pas des hommes, qui ne veulent rien faire contre la Raison; mais de véritables brebis, c'est à dire, des gens qui suivent leurs décisions sans examen;

\* *qui pecorum ritu sequuntur antecedentium* \* *Ibid. c. 1.*  
*gregem, pergentes, non quâ eundum est, sed*  
*quâ iur;* „ qui comme des bêtes, mar- „ chent après le troupeau qui les pré- „ cede, & qui ne regardent pas, où il „ faut aller, mais où l'on va. Ils ne

doivent attribuer ces desordres qu'à leur opiniâtreté & à leur orgueil ; auxquels les Chefs de la Société Civile, s'ils sont sages, ne doivent jamais céder.

*Que les  
peines Ec-  
clesiasti-  
ques ne  
doivent  
pas être  
civiles.*

4. Je ne veux pas traiter ici de l'origine des peines Ecclesiastiques, ni de leur bon & de leur mauvais usage ; je remarquerai seulement que ces Censures étant infligées, non seulement à cause des fautes que l'on commet contre les bonnes mesures, mais encore à cause de quelques opinions opposées à celles des Conducteurs de la Société Ecclesiastique, mais qui n'ont aucune mauvaise influence dans la pratique ; c'est aux Magistrats à prendre garde que ces peines ne deviennent civiles. Car enfin il n'est pas juste qu'un homme, qui s'acquiesce de tous les devoirs d'un bon Citoyen, & dont les mœurs sont irréprochables, souffre, pour une simple opinion, quelque peine civile. Cependant les Censures Ecclesiastiques deviennent des peines civiles, lorsque, malgré ce que je viens de dire, un homme censuré devient infame, ou se trouve par là exclus des privilèges dont les autres Citoyens jouissent.

Je ne prouverai pas, en cet endroit, qu'une opinion spéculative, quoi qu'erronée, n'est pas un crime, quand elle  
n'est

n'est suivie d'aucune mauvaise action ; & que par conséquent elle n'est punissable par aucunes Loix. Quand je parle d'opinion, je n'entends pas un sentiment qui demeure caché dans l'esprit & qui n'est connu que de Dieu & de celui qui l'a ; car il est visible que les hommes n'ont point de pouvoir sur ce qu'ils ignorent ; mais d'une opinion que l'on dit ouvertement, à ceux qui la veulent savoir, & que l'on publie, ou pour en persuader le Public, ou pour en être soi-même desabusé, si elle est fautive. Je soutiens que s'il n'y a rien contre les bonnes mœurs, ni contre la Société Civile, on n'a aucune raison de s'en formaliser. Mais elle est, dites-vous, contre les Loix de la Société Ecclesiastique, qui ont consacré d'autres sentimens. Tout ce qui s'ensuit de là, c'est que ces Loix de la Société Ecclesiastique subsistant, si elles ne souffrent pas qu'un de ses membres fasse profession de cette opinion ; il faut que celui qui les professe, après avoir essayé de ramener les autres au sentiment qu'il croit vrai, se taise s'il ne le croit pas nécessaire, ou au moins important à la Religion ; ou qu'il sorte d'une Société, qui ne le veut pas souffrir, ou qui lui veut imposer la nécessité

té de condamner ce qu'il croit véritable, pour vivre avec ceux qui s'accommoderont de ses sentimens ; ou qui le voudront bien supporter. Mais on ne doit pas souffrir que cette séparation soit jointe avec aucune note d'infamie, ni aucune perte dans la Société Civile ; si cet homme est d'ailleurs de bonnes mœurs, comme je l'ai déjà dit, & obeît aux Loix de l'Etat.

Mais la Société Ecclesiastique qui n'avoit été instituée originairement que pour instruire & pour porter les hommes à la vertu & les conduire par là au bonheur éternel ; étant devenue une Monarchie, ou une Aristocratie Politique, dont les Chefs cherchent pour le moins autant leurs avantages temporels, & leurs prérogatives, que les Princes & les Magistrats dans la Société Civile ; la Société Ecclesiastique, dis-je, étant changée de la sorte, ses Chefs ont prétendu avoir droit de punir toutes les opinions, qui iroient à diminuer en quelque sorte leur autorité, leur reputation, ou leurs revenus, comme des crimes d'Etat. Ils ont crû pouvoir rendre infames & odieux ceux qu'ils ne vouloient pas souffrir dans leurs assemblées, empêcher qu'on n'eût du commerce avec eux, & faire même

en forte qu'ils fussent déchus de tous les privileges des Loix Civiles , quoi qu'ils ne les eussent nullement violées. Ainsi il est arrivé qu'on n'a plus eu d'égard à la verité ni à la fausseté des sentimens ; ni à la bonté, ou à la dépravation des mœurs ; ni à l'utilité publique , ou au mal qui en peut arriver à la Société en général ; mais à la fantaisie ou à l'interêt des Chefs de cette Société. Ce qu'il y a eu de pire , c'est que les Princes & les Magistrats sont devenus eux mêmes sujets à ces Censures, lors qu'ils ont témoigné d'avoir des sentimens differents de ceux des Ecclesiastiques , ou les vils exécuteurs de leurs arrêts, pour maltraiter, emprisonner, chasser ou faire mourir ceux contre qui les censures Ecclesiastiques avoient été lancées , sans pouvoir en examiner les raisons.

Il est visible que par là les plus grandes Puissances de la Société Civile sont devenues dépendantes, & pour le spirituel & pour le temporel , des Chefs de la Société Ecclesiastique , au moins indirectement. On a beau le nier , dans les pais, dans lesquels la Monarchie Ecclesiastique de l'Occident s'étend ; il n'y a rien de plus veritable. S'il est permis de mal-traiter en toutes manieres non

seulement une ou deux personnes, mais des peuples entiers, pour des sentimens spéculatifs, qui se trouvent contraires aux dogmes établis; si c'est mal-fait de les souffrir & de les protéger; les Puissances ne peuvent pas manquer d'encourir les Censures de l'Eglise, si elles le font, & de déchoir elles mêmes des droits de leurs dignitez. On devra regarder un Prince déclaré Héretique, ou Fauteur d'Héretiques, comme un homme flétri, dangereux, & dont il faut éviter le commerce, pour se joindre aux Puissances Ecclesiastiques, & le réduire à son devoir. Pourquoi souffriroit-on dans un Prince ce qui est crime dans une Nation entiere? Pourquoi en seroit-il quitte à meilleur marché, lui dont les sentimens ont infiniment plus d'influence sur le Public, que ceux des Particuliers? Aussi les défenseurs de la Monarchie Ecclesiastique le soutiennent-ils ouvertement; & elle n'a pas manqué de les mettre en pratique, lors qu'elle a crû pouvoir le faire avec sûreté. L'Histoire Ecclesiastique des siècles XII. & suivans en fournit une infinité d'exemples, & il n'y a personne, qui ne sache que les Princes Protestans ont été excommuniés, & leurs sujets absous du serment de fidélité.

C'est



C'est à eux à prendre garde, que cette redoutable autorité & ces étranges coutumes ne se rétablissent chez eux, par quelques autres voies, & sous d'autres noms. Souvent on a vû la Puissance tyrannique des Ecclesiastiques, sortir par une porte de devant, & rentrer un moment après déguisée par une porte de derrière.

On ne préviendra néanmoins jamais cet inconvenient, qu'en réduisant les fonctions des Ecclesiastiques à prêcher l'essence de l'Evangile, & à louer les Vertus & à blâmer les Vices; sans employer jamais aucunes censures contre ceux qui font profession de croire l'Evangile & dont la conduite ne dément pas la profession, par aucune mauvaise action; mais seulement contre ce que tout le monde reconnoit être vicieux, & dont les mauvaises conséquences sont visibles dans la Société Civile. La doctrine de l'Evangile est si parfaitement conforme aux lumières de la nature, qu'on ne sauroit la suivre sans rendre la Société Civile heureuse; ni la violer, sans faire tort à cette même Société. C'est à quoi l'on peut reconnoître & la vérité de cette divine doctrine, & les parties même essentielles dont elle est

composée. Dès qu'un dogme peut être indifferemment suivi, ou rejeté, sans aucun inconvenient, dans la Société Civile; on peut s'assurer que ce dogme n'est pas un dogme essentiel de l'Évangile. Qu'on en fasse l'essai, & l'on reconnoîtra la vérité de ce que je viens de dire. Qu'on repasse dans son esprit tous les dogmes & les préceptes de Jesus-Christ & de ses Apôtres; & l'on verra si l'on en peut trouver un, qui ne soit utile à la Société, & qu'on puisse négliger sans lui nuire. Si l'on renfermoit les discours & les exhortations Ecclesiastiques, dans l'enceinte de ces préceptes, & des dogmes sans lesquels on ne les peut observer; il n'arriveroit jamais, comme il arrive tous les jours, que ce que l'on juge utile à la Société Ecclesiastique fût inutile ou même nuisible à la Société civile.

Si les peines Ecclesiastiques ne regardoient que les Vices, & les sentimens inventez pour les autoriser; elles ne pourroient consister que dans des actions par lesquelles on feroit voir que l'on n'a de la haine que pour le Vice, & que l'on ne demande autre chose que les bonnes mœurs, & des sentimens propres à y conduire ceux qui veulent être mem-

membres de la Société Ecclesiastique, Ce soin que l'on auroit de les tenir dans leur devoir, à cet égard, rejailliroit sur la Société Civile, qui est d'autant plus florissante qu'il y a plus de Vertu dans ceux qui la composent. Mais le malheur est que l'on y supporte les Vices & les Vicieux; au lieu que l'on s'irrite au dernier point contre des opinions, qui n'ont aucun rapport aux Vices, ni à la Vertu. On pourroit faire plusieurs autres remarques là dessus, qui ne seroient pas moins importantes; mais il faudroit faire un Traité complet sur cette matiere.

5. Les Ecclesiastiques étant, ou de- *Du choix*  
vant au moins être des maîtres publics *des Eccle-*  
de la Vertu pour le peuple, qui les écou- *siaftiques,*  
te volontiers, & qui a beaucoup de con-  
fiance en eux; il est de grande impor-  
tance d'en faire un bon choix, sur tout  
dans les lieux, où il y a beaucoup de  
peuple. Ils sont à quelque égard, com-  
me les Démagogues des Grecs & com-  
me les Tribuns des Romains; excepté  
qu'ils ne se mêlent pas, ou ne doivent  
pas se mêler d'affaires politiques. Ceux  
qui plaisent à la multitude la peuvent  
souvent enflammer & la retenir, comme  
ils veulent; lui inspirer telle passion  
qu'ils

qu'ils trouvent à propos, ou au contraire la porter à la moderation & à la paix. Si le peuple prend occasion de quelque accident, ou de quelque opinion, de causer des brouilleries; ce n'est pas tant au peuple qu'il s'en faut prendre, qu'à ceux qui le poussent, & qui l'irritent. On n'a guere vû de villes s'émouvoir malgré le consentement de ceux qui font profession de l'instruire, ou en public, ou en particulier.

Ceux qui entreprennent de s'acquitter de ce difficile Emploi doivent avoir principalement trois qualitez. La première est qu'ils sachent la Religion, c'est à dire, qu'ils aient étudié avec soin l'Ecriture Sainte, & qu'ils l'aient méditée; en sorte qu'ils sachent à fonds tous les devoirs du Christianisme, & toutes leurs suites, avec les fondemens sur lesquels ils sont bâtis. Ce doit être là le fonds de leurs études & la fin à laquelle toutes leurs lectures & toutes leurs méditations tendent. Ils doivent rapporter à cela tout ce qu'ils savent d'Histoire, de Morale, de Philosophie, de Belles Lettres, & généralement tout ce à quoi ils s'appliquent, & ne l'estimer qu'à proportion de ce qu'il peut servir à les mettre plus en état de porter les hommes à obéir à l'Evangile. La

La seconde qualité, qu'ils doivent avoir, & qui n'est pas moins importante que la première; c'est que leurs mœurs doivent être conformes à la doctrine qu'ils enseignent; en sorte qu'ils puissent être un exemple des Vertus Chrétiennes, qu'ils prêchent aux autres. Quoiqu'on ne puisse pas demander d'eux une perfection Angelique, qui est au dessus des forces de la nature humaine, & qu'on leur doive même pardonner leurs foiblesses, aussi bien qu'aux autres hommes; il est néanmoins certain que l'on exige d'eux, & avec raison, non seulement plus de lumière, mais encore plus de Vertu, que l'on n'en demande de ceux qui suivent une autre profession. On appelle communément un *bonête homme*, parmi ceux qui suivent un autre genre de vie, un homme qui ne fait rien d'infamant, ni de punissable par les Loix, & qui s'acquie des devoirs extérieurs de la Société, en sorte qu'on ne lui peut rien reprocher de honteux, selon la manière de vivre & l'usage de son pais, pour les personnes de sa condition. Cette idée d'un *bonête homme* est compatible avec toutes les mauvaises coutumes, & toute la dépravation des temps & des lieux, où ceux qui la for-

forment ont été élevez ; & quoi que la corruption des mœurs ne soit pas égale par tout , & n'ait pas toujours été la même , il est néanmoins certain qu'il n'y a aucun lieu , où les hommes ne s'entrepardonnent bien des vices , & même dans un degré qui est beaucoup au delà de ce que la regle Evangelique en souffre , & qu'aucun siecle n'a été exempt de ce desordre. Par exemple , on peut être très ambitieux , ou aspirer à des Emplois dont on n'est pas capable , & tâcher d'y parvenir par toutes les voies qui ne sont pas punissables , pour satisfaire à sa vanité , & non dans le dessein d'être utile au Public ; sans passer pour mal-honête homme , & sans être regardé avec indignation de personne. On peut , en conservant cette même réputation , être infiniment plus avare , & plus adonné aux plaisirs que l'Evangile ne le permet ; ou faire tout ce qui n'est pas honteux dans les lieux où l'on vit , ou punissable par les Loix Civiles , pour gagner de l'argent , ou pour augmenter son bien , ou pour passer sa vie , dans les délices. Il s'en faut de beaucoup qu'un *honête homme* de cette sorte puisse passer pour un *homme de bien* , selon les Loix de l'Evangile , ou même selon celles de la

Morale

**Morale Philosophique.** Ceux qui font profession d'enseigner la Religion aux autres ne doivent pas se contenter d'être *honêtes gens*, selon le sens que l'on donne communément à ces paroles ; mais ils doivent être gens de bien , selon le sens Evangelique ; c'est à dire , n'être sujets à aucun peché d'habitude , sur tout de ceux qui sont tout à fait incompatibles avec la pieté.

Si l'on ne les choisit irréprochables, il en arrive nécessairement deux maux. Le premier est que leur mauvais exemple fait infiniment plus de mal , que leurs bons discours ne peuvent faire de bien. Les hommes sont naturellement beaucoup plus disposés à imiter le mal & le bien , qu'ils voient faire qu'à profiter des plus beaux discours ; & ainsi un Ecclesiastique , qui vit bien , persuade plutôt par ses mœurs qu'il faut bien vivre, que le plus grand Orateur ne le peut faire par le discours le plus étudié : comme au contraire , s'il vit mal , ses mauvaises mœurs font plus d'impression sur les esprits , que tout ce qu'il sauroit dire. Il n'est pas besoin de le prouver, c'est un fait que l'expérience de tous les jours apprend à tout le monde. Ainsi on a beau avertir les peuples , qu'il faut  
faire

faire ce que ces gens-là disent , & non pas ce qu'ils font ; on imitera toujours le mal qu'ils feront , & l'on oubliera tout ce qu'ils diront de bien. Jamais Ecclesiastique ambitieux , ou querelleux n'a inspiré , par ses discours , le mépris des honneurs du monde , ou l'amour de la paix. Jamais avare Prédicateur n'a rendu ses auditeurs libéraux. Jamais Theologien voluptueux n'a persuadé à personne qu'il faut fuir les plaisirs ou en user avec beaucoup de retenue ; au moins lors que ces gens-là ont été connus pour tels qu'ils étoient.

C'est pour le dire en passant , ce qui empêchoit les beaux discours des Philosophes Payens de faire aucun effet sur ceux qui les écoutoient. „ Combien,

• *Cicéron*  
*Tuscul.*  
*Quæst.*  
*Lib. II.*  
*num. II.*

„ disoit un grand Orateur , \* trou-  
„ vera-t-on de Philosophes , dont les  
„ mœurs soient réglées , & l'esprit dis-  
„ posé comme la raison le demande ?  
„ qui croient que leur science n'est pas  
„ une ostentation de savoir , mais une  
„ Loi pour la conduite de leur vie ? qui  
„ s'obeïssent à lui même , & qui observe  
„ ses dogmes ? Vous voyez les uns si  
„ pleins de vanité , & de venterie , qu'il  
„ vaudroit mieux qu'ils n'eussent rien  
„ appris ; les autres avides de l'argent ,  
„ quel-



, quelques uns de la gloire , & beau-  
 „ coup esclaves des plaisirs ; en sorte  
 „ qu'il y a une étrange opposition en-  
 „ tre leur vie & leurs discours , ce qui  
 „ me paroît la chose du monde la plus  
 „ honteuse. Car comme si un homme ,  
 „ qui fait profession de Grammaire , parle  
 „ d'une manière barbare , ou si un hom-  
 „ me , qui veut passer pour Musicien ,  
 „ chante mal ; il est d'autant plus blâ-  
 „ mable , qu'il peche dans la chose qu'il  
 „ fait profession de savoir : ainsi un Phi-  
 „ losophe , dont les mœurs sont mau-  
 „ vaises , est d'autant plus digne de cen-  
 „ sure , qu'il peche dans les devoirs ;  
 „ qu'il prétend apprendre aux autres ;  
 „ & qu'il manque dans l'art de se con-  
 „ duire dans la vie , dont néanmoins il  
 „ fait profession. *Quotus quisque Philo-*  
*sophorum invenitur , qui sit ita moratus , ita*  
*animo ac vitâ constitutus , ut ratio postulat ?*  
*qui disciplinam suam non ostentationem*  
*scientiæ , sed legem vitæ pulet ? qui obtempe-*  
*ret ipse sibi , & decretis suis pareat ? Videre*  
*licet alios tantâ levitate & jactatione , iis*  
*ut fuerit non didicisse melius ; alios pecuniæ*  
*cupidos , gloria nonnullos , multos libidinum*  
*servos , ut cum eorum vitâ mirabiliter pugnet*  
*oratio , quod quidem mihi videtur esse tur-*  
*pissimum , &c.*

*Seneca* dans sa Lettre CVIII. a touché cette matiere avec beaucoup de force. „ Personne, dit-il entre autres choses, ne fait, selon moi, tant de mal „ aux hommes, que ceux qui ont appris „ la Philosophie comme un métier, que „ l'on enseigne pour de l'argent ; & qui „ vivent autrement, qu'ils ne l'ordonnent. Ils portent avec eux des exemples de l'inutilité de leur savoir ; „ étant sujets à tous les vices, qu'ils condamnent. Un maître de cette sorte „ ne peut pas m'être plus utile, qu'un „ Pilote, qui a mal au cœur dans une „ tempête. *Nullos pejus mereri de omnibus mortalibus judico, quam qui Philosophiam, velut aliquod artificium venale, didicerunt ; qui aliter vivunt, quam vivendum esse precipiunt. Exemplum enim se ipsos inutilis disciplina circumferunt, nulli non vitio, quod insequuntur, obnoxii. Non magis mihi potest quisquam talis prodesse praeceptor, quam gubernator in tempestate, nauseabundus.* Il ne se peut rien de mieux, que cela ; mais le malheur est que *Seneca* avoue \* ailleurs que ni les anciens Philosophes, ni lui même ne faisoient ce qu'ils enseignoient aux autres. Il introduit des gens qui lui font cette objection : *Quid ergo tu? fortius loqueris, quam vivis.*

\* *De vita  
beata c.*

17. & seq.

Et

„ Et vous, ne parlez-vous pas mieux;  
 „ que vous ne vivez; Il joint à cela di-  
 vers reproches, qui n'étoient que trop  
 bien fondés, à quoi il réplique avec plus  
 de vérité, que peut-être il ne pensoit :  
 „ Je ne suis pas sage, & pour satisfaire  
 „ votre malignité, je ne le ferai pas.  
 „ J'exige de moi-même, non d'égaliser  
 „ les meilleurs, mais d'être meilleur que  
 „ ceux qui ne valent rien. Ce m'est  
 „ assez de diminuer tous les jours mes  
 „ vices & de censurer mes fautes : *Non  
 sum sapiens, & ne malevolentiam tuam  
 pascam, nec ero. Exigo itaque à me non  
 ut optimis par sim, sed ut malis melior. Hoc  
 mihi satis est, quotidie aliquid ex vitis meis  
 donare & errores meos oburgare.* J'avoue,  
 dans la suite, qu'on avoit fait la même  
 objection aux anciens Philosophes, com-  
 me à Platon, à Epicure, à Zénon : *ali-  
 ter loqueris, aliter vivis* : vous parlez d'une  
 façon & vous vivez d'une autre. „ Car  
 „ tous ces gens-là, dit-il, disoient, non  
 „ comme ils vivoient eux-mêmes, mais  
 „ comme il falloit vivre : \* *Omnes enim  
 isti dicebant, non quemadmodum ipsi vive-  
 rent, sed quemadmodum vivendum esset.*

Il est facile de voir le tort que cela  
 faisoit à la Philosophie, que bien des  
 gens soutenoient à cause de cela n'être

\* Vide  
 eundem  
 apud La-  
 ctantium  
 Lib. III.  
 c. 15. Inst.  
 Div. 5  
 Lucia-  
 num pas-  
 sim.

point telle que les Philosophes la représentoient. „ Tant s'en faut, disoit Cor-  
 „ nelius Nepos, que je croie que la Philo-  
 „ sophie apprend à vivre, & qu'elle  
 „ nous rend heureux ; que je suis per-  
 „ suadé que personne n'a plus besoin de  
 „ maître pour cela, que la plûpart de  
 „ ceux qui sont occupez à l'expliquer.  
 „ Car je vois qu'un très-grand nombre de  
 „ ceux qui dans l'école donnent des pré-  
 „ ceptes très-subtils de pudeur & de re-  
 „ tenue, vivent en toute sorte de cupi-  
 „ ditez & de plaisirs : \* *Tantum abest ut  
 ego magistrum esse putem vitæ Philosophiam,  
 beatæque vitæ perfectricem, ut nullis magis  
 existimem opus esse magistris, quàm plerisque,  
 qui in ea disputanda versantur. Video enim  
 magnam partem eorum, qui in Schola de pu-  
 dore & continentia præcipiant argutissimè,  
 eosdem in omnium libidinum cupiditatibus  
 vivere.*

• Apud  
 Lactan-  
 tium Ibi-  
 dem.

C'est aussi ce qui fait beaucoup de tort, en divers lieux, à la Religion ; car on croit, en second lieu, à cause de la mauvaise vie de ceux qui l'enseignent, non seulement qu'on n'est pas obligé de vivre mieux qu'eux, mais encore que la Religion même n'est qu'un prétexte pour tromper le Vulgaire. En effet les richesses immenses, dont jouissent les Ec-  
 clesti-

clesiastiques, dans une grande partie de la Chrétienté; le luxe & le faste, dans lesquels ils vivent; l'orgueil & la hauteur, que l'on voit dans leurs manieres à l'égard de leurs inferieurs; la colere implacable, avec laquelle ils vangent les injures qu'ils croient avoir reçues, sur tout de ceux qui jugent qu'ils abusent de la Religion, pour satisfaire leurs passions; pour ne pas parler des autres vices plus grossiers, que l'on remarque parmi eux aussi communément que parmi les Laïques; tout cela fait croire à ceux, qui ne connoissent la Religion Chrétienne que par leur ministere, ou par ceux qui dépendent d'eux, & qui aspirent tous à la même Dignité, que la Religion n'est autre chose qu'un moyen de s'avancer dans le monde, & de parvenir à la jouissance des richesses, des honneurs & des plaisirs, en criant contre; de peur que le peuple ne s'appercevoive que c'est là l'unique but, que l'on se propose. Ceux qui ont lû le Nouveau Testament, & qui savent de quelle manière la Religion Chrétienne s'est établie parmi les hommes, voient facilement que la vie de ces gens-là ne peut pas être tirée en conséquence pour rendre la Religion douteuse; mais ceux qui

ne savent de la Religion, que ce qu'on leur en montre, & qui voient la conduite de ceux qui prétendent être les principaux Ministres, ne peuvent s'empêcher de croire que c'est une pure Comedie, & que ceux qui la jouent en sont plus convaincus que qui que ce soit. De là vient que l'on a des proverbes, qui marquent qu'il ne faut que voir ces lieux pour perdre la foi.

J'avoue qu'il n'en est pas de même partout, & qu'il y a des lieux où les Ministres de la Religion font un bon usage de leurs revenus, & d'autres où les revenus ne sont nullement proportionnez à la peine dont ils sont chargez. Mais on ne laisse pas d'y voir souvent autant de mauvaises mœurs, que l'état auquel ils se trouvent le peut permettre. Si l'on n'y remarque pas si souvent les vices grossiers, qui sont ordinairement les fruits de l'opulence, & des dignitez; l'envie, la malignité, les médifances, les haines implacables, les cabales pour opprimer ceux que l'on n'aime pas, l'esprit de domination, la dureté inexorable que l'on témoigne à ceux que l'on a trouvé moyen de mettre dans la dépendance, & d'autres vices spirituels y regnent presque autant qu'ailleurs. Ces vices sont  
aussi

aussi opposez à la Religion Chrétienne, que les autres, & ne sont pas moins contraires au repos de la Société. C'est donc à ceux, qui élisent ceux qui doivent instruire le Public, à y prendre garde; de peur que leurs mauvaises mœurs ne débauchent leurs Auditeurs, ou ne les jettent dans des doutes touchant la Religion.

On accuse une République d'Italie de choisir plus volontiers des gens de mauvaises mœurs & même scandaleux, pour de certains postes importants, que des gens irréprochables; sous prétexte que les premiers ne sauroient causer de désordre, parce qu'on est en état de les punir, pour leurs mauvaises mœurs; outre que, pourvu qu'on leur permette leurs débauches, ils ne se mettent en peine de rien. Au contraire des gens reglez pourroient, comme ils le croient, faire souvent de la peine à la République, dans le temps de quelques démelez avec ce qu'on appelle l'Eglise, sans qu'on pût les châtier. Mais c'est un grand malheur, que de se trouver réduit à permettre la débauche, pour avoir la paix; & il n'y a rien qu'on ne dût faire, pour corriger une si mauvaise constitution. Pour ne pas parler des Loix de

l'Evangile, il est visible qu'un Etat n'est pas en danger de perir par la débauche publique, que par la division. Il n'y a rien de si facile aux Voisins que de l'acabler, s'il arrive qu'ils soient moins débauchez.

On ne peut pas douter que toutes sortes de vertus ne soient très-avantageuses & à ceux qui les ont, & aux autres qui vivent avec eux; mais il y en a une, qui est principalement nécessaire à ceux qui enseignent la Religion, & qui est le caractère particulier de l'esprit Evangelique; c'est l'amour de la paix, qui fait éviter toutes sortes de divisions & de querelles, & qui finit facilement, autant qu'il est en ceux en qui cette vertu se trouve, celles qui naissent malgré eux dans la Société Civile & dans la Société Ecclesiastique. Cet amour de la paix est la troisième qualité, que l'on doit particulièrement rechercher dans ceux qui aspirent à l'honneur d'enseigner les autres. Quoi qu'on eût pû renfermer cette vertu sous le nom général de bonnes mœurs, auxquelles elle appartient nécessairement; on la regarde comme quelque chose de si important, qu'il est bon de faire quelques réflexions en particulier, sur cette qualité d'un Ministre Evan-



Evangelique; & cela est d'autant plus nécessaire, qu'il arrive très-souvent que des gens, qui sont irrépréhensibles dans le reste, font plus de mal par leur humeur inquiète & turbulente; qu'ils n'en feroient par une grossière débauche, s'ils y étoient adonnez.

Quand on parle ici de *l'amour de la paix*, on voit bien que l'on n'entend pas proprement *la paix civile*, qui dépend des Princes & des Magistrats, & que l'on ne peut troubler, sans être soumis aux peines des Loix Civiles; mais la paix de la Société Ecclesiastique, qu'il dépend, en grande partie, des Ecclesiastiques d'entretenir, ou de troubler, selon l'humeur dont ils se trouvent. S'ils sont naturellement chagrins & querelleux, ou fiers & opiniâtres, il y a fort peu de paix à esperer de leur part. La moindre diversité de sentimens, & le moindre differend, même concernant des choses, qui n'ont point de rapport avec la Religion, suffisent pour exciter des querelles éternelles ou qui ne finissent, que par la ruine entière du Parti contraire. Mais lors que les Ecclesiastiques sont d'une humeur douce & pacifique, & se piquent de modestie, & d'entendre raison; s'il s'élève des controverses con-

siderables, on ne les pousse jamais à l'extrémité, & par là elles s'éteignent peu à peu ; ou si elles ne sont pas considérables, elles sont bien tôt finies, en se supportant les uns les autres. Les premiers, changent, pour ainsi dire, les mouches en éléphants, & multiplient à l'infini les sujets de se quereller ; & les seconds n'estiment chaque chose, que selon son importance, & s'abstiennent avec soin de remuer des questions inutiles, ou dont l'obscurité n'est propre qu'à embarrasser les esprits.

Il est donc de très-grande importance, pour ceux qui souhaitent de conserver la paix, dans la Société Ecclesiastique, de prendre garde à l'humeur de ceux qu'ils choisissent pour en occuper les postes les plus considérables. On peut même dire, que, si l'on y prend garde, c'est de là que dépend non seulement le repos présent, mais encore celui de la postérité. On a vû, au milieu du XVII. siècle, dans une Académie d'Allemagne un Professeur en Théologie d'une humeur querelleuse, fiere & contrariante, répandre la même aigreur dans l'esprit de ses disciples ; qui regardent la paix, avec ceux qui ne font pas tout à fait du même sentiment qu'eux, comme le  
der-

dernier des malheurs , & qui traitent  
 d'impies & d'athées ceux qu'ils nomment  
*Syncretistes* , c'est à dire , ceux qui vou-  
 droient se reconcilier à des conditions ju-  
 stes & équitables , avec un Parti qui n'est  
 point à mépriser & dont les sentimens ne  
 sont éloignez des leurs , dans aucune  
 chose essentielle. Au contraire , on a  
 vû un autre Professeur , dans une autre  
 Academie d'un pais voisin , qui soute-  
 noit que ces deux Partis devroient se  
 supporter l'un l'autre , & ne se plus que-  
 rer ; de peur qu'un troisiéme , qui est  
 leur commun ennemi , ne profite de  
 leurs divisions , comme il l'a fait plus  
 d'une fois , & ne les accable enfin tous  
 deux. Les disciples de ce Théologien ,  
 animez du même esprit de paix & de mo-  
 deration , soutiennent encore à présent  
 la même chose. Si dans toutes les Aca-  
 demies , où l'on va étudier la Théolo-  
 gie , on avoit soin de mettre des Profes-  
 seurs moderez & pacifiques , on pourroit  
 voir , dans peu d'années , toutes les aigreur  
 cesser , & la charité & la paix prendre  
 par tout la place de l'esprit de division  
 & de discorde. Ce seroit là un conseil  
 à donner à un grand Prince , dont les  
 Etats sont partagez en deux Partis , qui  
 se querellent depuis leur établissement ,  
 sans

sans que rien puisse appaiser l'aigreur réciproque, qui est entre eux. S'il n'appelloit dans ses Academies que des Professeurs moderez & propres à accommoder, par la douceur, les Partis irritéz, on en verroit bien tôt des fruits; ou par une Réunion si long-temps désirée, ou au moins par une Tolerance mutuelle, qui seroit un grand acheminement à une entiere paix. Sans faire aucune violence à personne, & sans employer l'autorité, dans une occasion où les seules raisons doivent avoir lieu; mais seulement en soutenant & en favorisant les esprits pacifiques; on déracineroit, dans peu d'années, la plus grande partie des animositéz. Mais pendant qu'on n'a aucun égard à cela, & que l'on choisit indifféremment des boute-feux & des gens d'une humeur plus douce, ou même que l'on préfere des Théologiens querelleux & opiniâtres, aux pacifiques, on ne verra jamais de paix entre ces deux Partis.

C'est pourquoi on ne peut qu'approuver la conduite de bien des Magistrats, qui ont beaucoup plus d'égard à l'humeur tranquille & douce de ceux qu'ils appellent pour instruire les peuples, qu'aux talents extérieurs, qui plaisent si fort à la multitude. Il importe peu qu'elle

qu'elle ait des Maîtres , qui flattent ses oreilles ; car il ne s'agit pas de la divertir , mais de l'instruire. Il lui importe au contraire infiniment de ne pas s'engager dans des brouilleries , à l'exemple & par la persuasion de ceux qui l'instruisent. Souvent même il arrive que ceux , que la multitude estime les plus éclairés , ne sont rien moins que ce qu'elle croit ; & qu'il n'y a de différence entre ceux , que l'on nomme habiles gens , & les ignorans ; si ce n'est que les uns ont un peu moins d'extérieur , & les autres beaucoup plus de présomption. Qui peut douter que de deux Orateurs de ce caractère , le moins dangereux ne soit celui qui est le moins propre à soulever le peuple ? Les Magistrats , qui ont à cœur la tranquillité publique , ont donc raison de préférer les pacifiques.

6. L'Emploi d'enseigner la Religion *Revenus des Ecclesiastiques.* au peuple , ou à ceux qui se destinent à l'enseigner aux autres , étant si l'on s'en acquitte bien , un Emploi de grande étendue & très-difficile ; il faut nécessairement y consacrer tout son temps , & consumer même assez de bien ; ou pour avoir des livres , ou pour aller chercher des Maîtres , dans des lieux quelquefois assez éloignés de chez soi. Après cela ,  
il

il faut vivre d'une manière, qui ne permet pas que l'on augmente son bien, ou que l'on répare la dépense, que l'on peut avoir faite; parce qu'on ne peut se mêler d'autre chose, que de son Emploi. Il faut encore avoir quelque douceur, dans la vie, soit pour soi même, soit pour les autres, si l'on veut réussir. Si l'on est obligé de vivre avec trop d'économie, parce que l'on ne pourroit autrement fournir aux dépenses les plus nécessaires; & que l'on se voie à la veille de laisser une famille malheureuse, & exposée à la misère; l'occupation chagrine, que l'on a, & les craintes de l'avenir abattent entièrement le courage & troublent l'esprit; en sorte que l'on n'est capable de rien de relevé. On peut dire, avec bien plus de raison, de cette occupation, que *Juvénal* ne l'a dit de celle de faire des vers; „ que nos esprits „ ne sont pas capables de deux soins, „ en même temps, & que c'est l'ouvrage d'un esprit relevé & qui n'est pas „ en peine pour trouver de quoi acheter „ une couverture de lit. \*

\* Sat.  
VII. 65.

*Profecta nostra domus non admittentis curas.  
Adignus mentis opus, nec de lectis paranda  
Armonia.*

On

On dira que ni la crainte de l'avenir, ni la disette pour le présent ne doit troubler l'esprit de ceux qui savent les promesses de l'Evangile, envers ceux qui s'acquittent de leur devoir & qui les croient veritables. Je l'avoue, mais si *l'esprit est fort*, il faut tomber d'accord que *la chair est foible*. On doit supposer les hommes tels qu'ils sont, & non tels qu'ils devroient être ; & d'ailleurs si ces foibles ne sont pas dignes d'un esprit détaché des vanitez de la vie, il est encore moins digne d'une Societé Chrétienne de tenir ceux, qui emploient tout leur temps à la servir, dans la misere & dans la crainte de laisser une famille mendicante.

Outre cela, il est certain que la plupart des hommes, parmi les Chrétiens, comme parmi les Chinois, viennent facilement à concevoir du mépris pour ceux qu'ils voient dans la pauvreté, & que ce mépris va ensuite jusqu'à mépriser l'Emploi d'enseigner la Religion, & peut-être enfin la Religion même. Il y a certains lieux, où le peu de revenus des Maîtres publics de la Religion empêche très-assurément que ceux, qui sont un peu accommodés des biens, quel'on nomme de la fortune, ne veuillent de-

stiner

stiner leurs enfans à cet Emploi, qu'ils regardent comme un métier infructueux, & incapable d'entretenir honêtement une famille. Il arrive, à cause de cela, que la plûpart de ceux qui prétendent à cet Emploi ne sont que du menu peuple, qui n'ont eu souvent ni éducation honête, ni exemple raisonnable devant les yeux; ce qui fait que leurs manieres grossières les rendent, & eux & leur Emploi, encore plus méprisables qu'auparavant. Quoi que le respect, que l'on a pour une profession, doit être fondé sur l'utilité, & l'importance de la profession même, & sur la manière dont on s'en acquite, sans avoir aucun égard aux personnes; il est pourtant certain que les personnes relevent souvent l'éclat de leur Emploi, non seulement par leurs qualitez personnelles, mais encore par l'estime que l'on a pour leurs parens & pour leur famille. On a plus d'égard communément pour un homme de bonne famille, que pour un autre, quoi qu'ils s'acquittent également bien de leurs devoirs. Il faut des talens tout à fait extraordinaires, pour faire considerer les gens de la lie du peuple. Souvent même leurs parens aiant de la peine à les entretenir sans rien gagner, & n'étant nulle-  
ment



ment en état de leur acheter les livres dont ils auroient besoin ; ils tâchent, s'il est permis de parler ainsi, de se faire passer au plutôt maîtres dans ce triste métier, pour avoir du pain. Pour cela, tout ce qu'on tâche d'acquérir c'est la facilité de parler élégamment sa langue maternelle, & de réciter en public avec quelque hardiesse. Si l'on peut contracter cette habitude, & si l'on a naturellement la voix forte & agréable, on s'avance bien tôt aux postes les moins mauvais de cette profession.

Voilà des inconveniens presque inévitables, comme l'expérience le fait voir, de la pauvreté des Ecclesiastiques, parmi les Protestans. D'un autre côté, souvent les trop grandes richesses les séduisent : comme on le voit dans les lieux, où leurs revenus sont trop grands. Ce qu'il y a de pire, c'est qu'il n'y a aucune proportion entre les revenus ; les uns en ayant beaucoup plus qu'il ne faut, & les autres manquant du nécessaire. Les premiers s'attirent l'envie & la haine du Public, par leurs dépenses fastueuses, & par la vie oisive & délicate qu'ils mènent ; & les autres le mépris, par la pauvreté, dans laquelle ils se trouvent. Il seroit facile, si l'on vouloit,

de prendre un milieu , & de faire au moins en sorte que personne ne manquât du nécessaire ; sans ôter même l'inégalité des revenus , afin de conserver la subordination dans les Emplois , & de donner de l'émulation à ceux qui y prétendent.

Sans entrer dans le détail de tout cela , on peut dire que les Societez Civile & Ecclesiastique ne pourroient que tirer beaucoup d'avantage d'un reglement qui en mettant les Ecclesiastiques au dessus du mépris & de la misere , feroit qu'ils pourroient se rendre dignes de leurs Emplois , & que ces Emplois seroient recherchez des meilleures familles. Comme on leur donneroit le moyen de s'en acquiter , comme il faut , on seroit en droit de se plaindre lors qu'ils ne le feroient pas ; au lieu que de la manière dont on les traite , il y a peu de sujet de trouver mauvais qu'ils ne fassent pas ce qu'ils pourroient faire , si leurs revenus étoient un peu plus grands.

Il est vrai qu'il y a des ames généreuses & élevées au dessus de tous les intérêts mondains , qui semblent n'avoir aucun égard à la condition où ils se trouvent , & qui s'acquittent de leurs devoirs , avec autant de courage & de vigueur ,  
que

que si on les recompensoit , comme on devroit. Mais il n'y a qu'un très-petit nombre de personnes de cette sorte , & la plûpart ont besoin de soutien , pour ne pas perdre courage.

Une autre chose , qui décourage beaucoup ceux , qui n'ont pas bien de la constance & bien de l'attachement à leur devoir ; c'est lors qu'ils voient dans les postes les plus avantageux , ou les moins mauvais , non ceux qui les méritent , mais ceux qui ont plus de parens ou d'amis , ou qui ont mieux sû briguer , & qui n'ont d'ailleurs d'autre talent que celui de manger & de boire , & de jouir agreablement de leurs revenus , en prenant le moins de peine qu'il leur est possible. Il semble que souvent on ne cherche nullement des gens , qui soient capables de se bien acquiter des Emplois qu'on leur donne , ou de servir utilement le Public , pour les revenus , ou les gages qu'ils en tirent ; mais que l'on considere seulement si ces émolumens les accommodent , ou s'ils en ont besoin , comme si c'étoit par pitié qu'on les leur donnât. Il semble que les Emplois , avec les profits qui y sont attachez , ne sont pas tant fondez pour l'utilité de la Société , que pour donner moyen à quel-

ques particuliers de vivre plus à leur aise, quoi qu'ils ne soient bons à rien. On ne doit pas s'étonner, si le Public murmure quelquefois contre cette espece de gratification; qui est sans doute une véritable prodigalité, & que l'on ne fau-  
roit excuser, sur tout si les Emplois sont de conséquence. Ceux qui aiment le bien public, & qui souhaitent que leur administration ait l'approbation générale, doivent s'abstenir, s'il est possible, de cette espece de liberalité mal-entendue, & chercher constamment des hommes propres aux Charges, qu'ils leur donnent, & non distribuer les charges seulement en faveur de l'indigence, ou de la cupidité de ceux qui les recherchent.

*Des Loix  
Civiles.*

IV. APRES avoir tant dit de choses concernant la Société Ecclesiastique, il faut, avant que de finir ces réflexions, dire quelque chose des Loix Civiles. Je n'entrerais néanmoins ici dans aucun détail, non plus qu'à l'égard des autres Loix dont j'ai parlé; je ferai seulement quelques remarques générales, qui me paroissent importantes & dont on pourra tirer des conséquences propres à rendre la Société Civile plus heureuse.

*Instruire  
les peup-  
les.*

I. Comme les Loix ne peuvent pas être bien observées par ceux qui les ignorent,

rent, il semble que l'on devroit avoir  
soin d'en instruire les membres de l'Etat,  
autant qu'il est possible. Cependant il  
n'y a guere de choses, que l'on néglige  
davantage, & si l'on en veut savoir la  
raison, la voici telle que je l'ai trouvée  
dans *S. Augustin*, \* „ Les Roix, dit-  
„ il, ne se mettent pas en peine si leurs *Civit. Dei*  
„ sujets ont de la vertu, mais seulement \* *Lib. II.*  
„ s'ils leur sont bien soumis. Les pro- *c. 20.*  
„ vinces obeïssent aux Roix, non com-  
„ me à des gens qui doivent regler les  
„ mœurs de leurs peuples; mais com-  
„ me à des maîtres, qui doivent avoir  
„ soin de leur procurer des plaisirs. El-  
„ les ne les honorent pas sincerement;  
„ mais elles ont peur d'eux, comme les  
„ méchants esclaves ont peur de leurs  
„ maîtres: *Reges non curant quàm bonis,*  
*sed quàm subditis regnent; provincia Regi-*  
*bus, non tamquam rectoribus morum, sed*  
*tamquam rerum dominatoribus & deliciarum*  
*suarum provisoribus serviunt; eosque non sin-*  
*ceriter honorant, sed nequiter ac serviliter ti-*  
*ment.* *Salluste*, ou l'Auteur des Discours  
à Jules Cesar, touchant la manière de re-  
gler la République, l'avoit dit avant lui,  
dans le premier de ces Discours: „ La  
„ plûpart, dit-il, de ceux, qui sont  
„ maîtres de l'Etat, suivent un mauvais

„ conseil ; ils se croient d'autant plus en  
 „ sûreté , que ceux à qui ils commen-  
 „ dent ont moins de vertu. Mais il faut  
 „ tâcher de faire tout le contraire , &  
 „ d'être non seulement vous même bon  
 „ & vigilant , mais de rendre encore , le  
 „ plus qu'il est possible , honêtes gens  
 „ ceux à qui vous commendez. Car  
 „ ce sont les plus mal-honêtes gens , qui  
 „ souffrent , avec le plus de peine , ceux  
 „ qui les gouvernent. *Plerique rerum  
 potentes perverse consulunt , & cò se munitiones  
 putant , quò illi , quibus imperitant , nequio-  
 res fuere. At contra id eniti decet , cum  
 ipse bonus atque strenuus sis , uti quàm opti-  
 mis imperites.*

Je suppose que les Loix Civiles sont équitables & justes , comme elles le sont en effet ordinairement , pour la plûpart ; de sorte qu'elles sont proprement des préceptes de justice & de vertu. Cela étant ainsi , on ne peut s'en instruire , sans apprendre en même temps ce qu'on doit observer à l'égard du prochain. Cependant il n'y a que les Jurisconsultes , qui s'en instruisent , avec quelque soin ; tout le reste du monde ne les fait , que par routine & fort confusément. De là il arrive que moitié par passion , & moitié par ignorance , on fait beaucoup de tort

tort aux autres & à soi même, en violant les Loix. On ôte injustement aux autres ce que les Loix leur ont donné, avec beaucoup de raison ; & l'on se jette dans des procès fâcheux , d'où l'on ne sort bien souvent que ruiné , pour n'avoir pas bien su ce que les Loix permettent, ou défendent.

Je ne prétends pas néanmoins que tout le monde devienne Jurisconsulte. Cela ne se peut, & si un peuple s'entêtoit un peu trop de Jurisprudence , il deviendrait bien-tôt tel que l'on décrit les habitans d'une Province de France ; qui, à ce qu'on dit, ne peuvent vivre, sans avoir trois ou quatre procès, & qui donnent à leurs filles en mariage une corbeille pleine de procès bien fondez. Mais je voudrois qu'avec la connoissance des Loix qu'on acquiert, par l'usage de la vie , & à laquelle on joint , en cas de besoin, les lumières & l'expérience des Jurisconsultes , on fût bien instruit des principes généraux de la Justice & de l'Equité. Bien souvent on ne peche pas tant, parce qu'on ignore les Loix particulieres , que parce qu'on ne fait presque ce que c'est que Justice & qu'Equité en général ; aulieu que si on le savoit, on en tireroit facilement les con-

séquences, qui en naissent, qu'on appliqueroit aux cas particuliers de la vie.

Ceux qui n'ont pas ces idées générales ne savent point les raisons, sur lesquelles les Loix particulières sont fondées ; & les regardent souvent comme de purs caprices des Législateurs, qui auroient pû également bien établir tout le contraire. Il leur semble, pour peu qu'ils aient d'intérêt à le croire, que l'on ne leur en peut demander l'observation exacte, que par pure tyrannie. Dans cette persuasion, ils n'y obéissent qu'avec toutes les peines du monde, & dès qu'ils croient les pouvoir violer impunément, ils ne manquent pas de profiter de l'occasion.

Par exemple, les Loix défendent presque par tout de briguer une Charge, & d'employer autre chose que sa seule capacité pour y parvenir. Il y a même, en bien des lieux, des peines établies & contre ceux qui briguent, & contre ceux qui promettent leur suffrage. Cependant on trouve fort peu de gens, qui en fassent scrupule, & qui n'emploient même des voies illicites pour diffamer leurs compétiteurs, s'ils en ont, afin de les faire éloigner. — J'avouë que cela vient en grande partie d'amour propre, d'ambition,



bition, ou d'avarice; mais il est certain qu'on fait très-peu de réflexion sur les principes de Justice, sur lesquels les Loix, contre les brigues sont fondées, mais qu'on n'a pas le moindre scrupule de les avoir violées. On néglige de même mille Loix particulieres, sans aucun scrupule; non seulement parce qu'on préfère ses intérêts particuliers à ceux du Public; mais aussi parce qu'on ignore les raisons générales, qui ont fait établir ces Loix, & qu'on croit qu'il n'y a aucun mal à les violer, si on le peut faire impunément.

Mais on ne commet point, à cet égard, de faute plus grande & plus considerable, que celles qui regardent les Loix Politiques, qui concernent l'établissement & la forme de la Société. Bien des gens ont entrepris de la troubler, par des guerres civiles, ou par des séditions, & ont entraîné une infinité de monde après eux, comme si ces mouvemens étoient une chose indifferente; parce que la plûpart du monde ne fait ce que c'est que ces Loix fondamentales, que l'on ne peut violer, sans mettre la Société dans un très-grand danger. Lors que ceux qui n'ont aucun Emploi dans l'Etat, ou qui sont destituez de bien, par leur faute ou autrement, confide-

rent l'éclat dans lequel les Roix & leurs Ministres, ou même les premiers Magistrats des grandes Républiques vivent ordinairement, leurs richesses, leur autorité, les bienfaits qu'ils répandent sur leurs créatures, les plaisirs dont ils jouissent, & en général tout ce qui est attaché à une haute fortune; ils leurs portent beaucoup d'envie, ils en parlent mal, ils en sont en colere, & s'il se trouve quelque occasion apparente de se mettre en leur place, ils ne manquent pas de le faire, avec beaucoup d'avidité. Il leur semble que les Dignitez & les Charges de l'Etat sont comme une proie, qu'il est permis d'enlever à ceux qui l'ont, dès que l'on se trouve le plus fort; en sorte que si on ne le fait pas, ce n'est que par pure foiblesse. En effet s'ils obeïssent au Gouvernement, ce n'est que parce qu'ils ne peuvent pas lui desobeïr impunément. Mais si ces gens-là consideroient les fondemens, sur lesquels la Société est bâtie, ils auroient de toutes autres idées. Ils verroient qu'elle ne peut pas subsister, sans des Magistrats, ou sans des Ministres Publics de ses Loix; puisque le peuple ne pouvant s'assembler tous les jours, pour les faire observer, il a été absolument nécessaire qu'il

qu'il se déchargeât de ce soin sur quelqu'un. Ils comprendroient qu'arracher violemment, aux Ministres des Loix, l'autorité que la Société leur a confiée; c'est premièrement s'attribuer un droit qu'aucun Particulier n'a, & en second lieu la dissoudre entierement & mettre toutes choses, dans l'état où elles seroient, si personne ne se croioit obligé d'observer aucune Loi, mais de faire pour lui & pour sa famille tout ce qu'il trouveroit à propos, sans se mettre en peine, s'il feroit tort aux autres. Car enfin s'il est permis à un Particulier d'employer la violence, pour accommoder ses affaires; s'il peut se mettre à la tête de la Société, sans son consentement; pourquoi la même chose ne sera-t-elle pas permise à un autre? Il n'y en a aucune raison; & si cela est, que deviendra le genre humain? Il ne sera plus composé de Societez de gens raisonnables, qui se joignent pour procurer leur bien commun; mais de troupeaux de bêtes sauvages, qui ne feront que s'entre-déchirer les uns les autres; tels que sont ces troupes de Caffres & d'Anthrophages, aussi abominables que malheureuses, qui courent les deserts de l'Afrique & de l'Amerique, & qui se mangent

gent. les unes les autres, sans se faire aucun quartier. Voilà quelles sont les affreuses conséquences des rebellions & des séditions injustes.

Mais on dit que les Princes, les Grands & les Magistrats abusent souvent de l'autorité qu'on leur a confiée, & qu'ils ne pensent à la conservation de l'Etat, qu'autant qu'elle est jointe à leur intérêt particulier, & que le faste & les plaisirs les occupent entierement. Je réponds à cela en second lieu que ceux qui parlent de la sorte, sont bien moins touchés de l'envie de rendre, s'ils le pouvoient, la Société plus heureuse, ou pénétrés d'indignation contre ces défauts, que fâchés de n'en pouvoir pas faire autant. Si l'on examine les discours que tenoient *Olivier Cromwel* & ceux de son parti, avant qu'ils se fussent rendu maîtres du Gouvernement de l'Angleterre ; il sembloit qu'ils n'avoient d'autre dessein, que celui de rendre leur patrie heureuse, en corrigeant les défauts que l'on avoit remarquez dans la conduite de *Charles I.* Mais dès qu'ils furent les maîtres, il parut clairement qu'ils n'aspiroient à autre chose qu'à en faire eux mêmes autant que lui, quoi que d'une manière différente. C'est ce que l'on peut voir assez clairement

ment dans les Mémoires d'*Edmond Ludlow* & ailleurs. Outre cela , le repos de la Société est de si grande importance , & il y a tant de danger à la troubler ; qu'on ne doit jamais en avoir la moindre pensée , pour de légers défauts , & desquels fort peu de gens sont exempts : Il ne faut pas demander des Chefs de l'Etat , des perfections Angeliques , & que presque personne n'auroit , s'il étoit en leur place ; puis qu'après avoir fait un changement si périlleux , à cause de cela , on se trouve dans le même état qu'auparavant. Il est absurde de hazarder une guerre civile , ou une sédition , qui sont ordinairement accompagnées d'une infinité de desordres & de crimes ; pour se trouver dans le même état qu'auparavant , après la prétendue réformation que l'on y aura faite.

Il arrive très-rarement des révolutions semblables à celle qui est arrivée depuis peu en Angleterre , sous la conduite du Roi Guillaume III. où sans aucune effusion de sang & sans desordre , ce Prince a rétabli la liberté & les Loix , & mis le Parlement , asservi sous les deux Regnes précédens , en état d'user de son autorité , dans toute son étendue. Cet exemple est si extraordinaire , qu'il ne doit

doit pas être tiré en conséquence, & les Anglois ont autant de sujet de soutenir le Gouvernement présent, qu'ils en avoient de se plaindre des précédents. Il ne pourroit y arriver du changement, qui ne leur fût très-désavantageux, puis qu'ils ne pourroient mieux jouir de leurs Privileges & de leurs libertez.

*Prévenir  
les desor-  
dres.*

2. Il devroit donc y avoir des Loix Civiles, qui fissent quelque établissement, par lequel les peuples fussent instruits de leurs devoirs. Mais il ne suffit pas d'éclairer l'esprit des peuples, si l'on n'éloigne autant qu'il est possible les occasions d'agir contre leurs lumieres. Les passions, dont les hommes sont agitez, & leurs mauvaises habitudes font qu'ils agissent à tous momens & contre leur conscience, & contre leurs veritables interêts, lors qu'ils en ont des occasions trop fréquentes. Personne ne doute que la débauche ne soit nuisible, & si quelqu'un en doutoit, il seroit très-facile de l'en convaincre, & de tirer cet aveu de sa bouche. Cependant combien ne voit-on pas de gens, qui s'y plongent d'une manière honteuse ? Ainsi pour déraciner les vices, autant que cela se peut, il faut non seulement que les Loix punissent les crimes, lors qu'ils sont arrivez ; mais qu'el-

qu'elles les préviennent , en ôtant aux Citoyens les occasions de les commettre.

C'est apparemment ce que *Periandre* vouloit dire , par ces paroles , que \* l'on trouve dans *Diogene Laërce* & ailleurs : ne punissez pas seulement ceux qui commettent quelque faute ; mais empêchez que ceux , qui la commettraient , n'y tombent.

\* In Periandro §. 28. ubi vide Menagium.

Pour faire comprendre ce que je veux dire , il faut rapporter quelques exemples , qui fassent voir l'importance de cet avertissement. La coutume , qui regne dans les Etats les plus florissans , & qui est ordinairement une suite de l'abondance & des richesses , de faire beaucoup de dépense ; & qui se répand , pour ainsi dire , depuis les plus riches jusqu'aux moins accommodés ; est la source de mille maux & de mille crimes , dont on préviendrait une bonne partie , si l'on faisoit ce qui se peut , pour en faire tarir la source. Mais comme on n'y touche pas , il n'y a aucunes Loix , ni aucunes exhortations , qui en puissent arrêter les dangereuses suites.

Ceux qui sont accoutumés à une grande dépense se plaisent si fort à cette manière de vivre , qu'ils regardent enfin cette dépense comme absolument nécessaire , & qu'ils ne peuvent s'en passer ,  
sans

sans un chagrin extraordinaire. Outre que c'est là un mal attaché à toutes les longues coûturnes, les exemples que l'on voit de tous côtez de gens de sa condition, qui font une certaine dépense, irritent si fort le luxe, auquel on est sujet, qu'on ne peut se sentir hors d'état d'en faire autant, sans une extrême douleur. Il n'y a guere de chagrins égaux à celui que ressent un homme glorieux, ou une femme vaine, lors qu'ils voient qu'ils ne sauroient égaler la dépense de leurs égaux. Leur train, leurs domestiques, leurs maisons, leurs meubles, leurs tables font tout autant d'objets, qui déchirent le cœur de ceux qui n'en peuvent pas faire autant. S'ils ne peuvent paroître comme leurs égaux, il leur semble que tout le monde les regarde de haut en bas & méprise leur pauvreté. Ces pensées & ces agitations s'augmentent, lors qu'ils voient ceux qui font belle dépense, avec un air content & des manières hautaines, faire ostentation de leurs richesses; & lors qu'ils remarquent qu'on a des égards & des empressements pour eux, que l'on n'a point pour ceux, dont la fortune est moindre, quoi qu'ils soient d'aussi bonne condition qu'eux. Il n'est pas possible qu'un cœur, qui n'est pas



pas entierement gueri des vanitez du sie-  
 cle , ou une imagination foible résiste à  
 l'impression que ces objets font sur les  
 Sens. „ Lors qu'un honête homme, dit  
 „ *Salluste* dans son second discours à Ce-  
 „ sar, voit un homme , qui ne le vaut  
 „ pas, plus estimé & plus honoré que  
 „ lui, à cause de ses richesses ; d'abord il  
 „ se chagrine, & se trouve agité de di-  
 „ verses pensées ; mais quand il voit que,  
 „ de jour en jour , on préfere la répu-  
 „ tation à l'honneur , & les richesses à  
 „ la vertu ; son esprit abandonne la ju-  
 „ stice, & ne cherche que ce qui peut  
 „ faire du plaisir. *Ubi bonus deteriorem*  
*divitiis magis clarum , magisque acceptum*  
*videt ; primò aestuat multaque in pectore*  
*volvit ; sed ubi gloria honorem magis in dies ,*  
*virtutem opulentia vincit , animus ad volupta-*  
*tem à vero deficit.*

Les esprits étant très-communément  
 dans cette disposition, il arrive de là que  
 ceux, qui sont accoutumez à la dépen-  
 se, sont prêts à tout faire, plutôt que de  
 manquer de quoi soutenir leur faste.  
 Pour cela on foule aux pieds tout ce  
 qu'il y a de plus sacré au monde, & l'on  
 n'a aucun égard à quoi que ce soit. On  
 change de Religion, on parle contre sa  
 conscience, on viole toutes les regles de

la Justice, il n'y a fourberie, ni méchanceté que l'on ne fasse. Un homme d'Etat vend, pour ainsi dire, Dieu & sa patrie; une femme vaine se prostitue honteusement, sans penser aux suites de ce qu'ils font; un Ecclesiastique embrasse le gros parti, contre toutes ses lumières, & ne veut pas entendre parler de réformation, qui diminue le moins du monde ses revenus. Si toute la multitude des gens du monde, qui n'a pas de quoi faire la dépense qu'elle souhaiteroit passionnément de pouvoir faire, ne va pas pour cela aux derniers excès; c'est que tous ne sont pas également entêtés du faste, ou qu'ils ont d'autres vices qui contreballancent l'amour du luxe, ou que les occasions de faire éclatter leur passion ne se présentent pas. Cependant l'amour de la dépense inutile n'est pas éteint dans leur cœur, & ils sont dans une tentation perpétuelle de mal faire, que la première occasion met en mouvement.

Ceux qui ont besoin de beaucoup d'argent, & qui n'en ont que peu, à proportion de la dépense qu'ils font, ou qu'ils voudroient faire, sont comme dans une contrainte perpétuelle, d'où ils sortent dès qu'ils trouvent quelque voie de s'enri-

s'enrichir ; sans se mettre en peine , si elle est juste , ou injuste. L'Histoire nous apprend que Jules Cesar n'entreprit de se rendre maître de la liberté de sa patrie ; \* que parce qu'il ne savoit \* *Voiez Suetone dans sa vie c. 30.* comment payer ses dettes , contractées par une prodigalité excessive , ni comment soutenir la dépense prodigieuse qu'il faisoit. Bien des gens n'entrèrent dans son parti, ou dans celui de Pompée, que parce qu'ils n'avoient plus de quoi fournir au luxe, dans lequel ils étoient engagés, & qu'ils esperoient de gagner, par la guerre civile, de quoi soutenir leur premier faste. C'est ce que l'on peut apprendre dans les deux Discours de *Saluste*, que j'ai déjà citez, & dans d'autres Auteurs de ce temps-là. Si les Romains avoient été alors de l'humeur de ce Curius, \* que les Samnites trouverent faisant cuire des raves ; lors qu'ils *Plutarque, dans la vie de Caton l'Ancien.* essaierent de le corrompre ; ils n'auroient pas été tentez, par l'amour des richesses, non plus que lui, de ruiner leur patrie. En effet un homme, qui vivoit de raves, qu'il avoit fait cuire lui même, n'avoit que faire de l'or des Samnites. On dit que François de Mendoza, Amiral d'Arragon, qui avoit été fait prisonnier, par le Prince Maurice de Nassau,

à la bataille de Nieuport, fouhaita, pendant qu'il étoit arrêté à la Haie, de voir l'Assemblée des Etats de Hollande, & qu'après avoir vû des gens bien éloignez du faste Espagnol, & qui avoient la mine de ne souper gueres mieux que Curius, & de dépenser dans le reste à proportion; il dit, qu'il voioit bien qu'il n'y avoit point d'apparence que son Prince corrompît jamais des gens, qui avoient besoin de si peu d'argent.

Ce que je viens de dire de ceux qui ont trahi l'interêt de leur patrie pour de l'argent, qui leur étoit nécessaire pour soutenir leurs vaines dépenses; on le peut dire de toutes sortes de crimes, qui, pour parler ainsi, heurtent à toute heure à la porte des personnes indigentes & fastueuses, & qui sont rarement exclus, quand ils viennent accompagnez d'une bonne somme d'argent. Pour prévenir ces maux & ces desordres, il n'y a rien de plus utile, que de bonnes Loix somptuaires; qui repriment le luxe, & que l'on fasse executer rigoureusement. On coupe ainsi, par la racine, toutes les tentations, que j'ai décrites; & l'on arrête l'envie excessive d'avoir de grandes richesses, qui deviennent presque inutiles, dès qu'on ne peut pas s'en faire hon-

honneur dans son païs. „ Il faut que  
 „ vous fassiez en sorte , disoit *Salluste*  
 „ \* à Cefar , que le menu peuple , que  
 „ l'on corrompt par des largesses & en  
 „ lui distribuant du bled , ait ses occupa-  
 „ tions , qui l'empêchent de nuire au  
 „ Public ; & que la Jeunesse s'attache à  
 „ la Vertu & au Travail , & non pas à  
 „ faire de la dépense , & à tâcher de  
 „ gagner des richesses pour la soutenir.  
 „ Cela arrivera , si vous ôtez à l'argent ,  
 „ qui est la chose du monde la plus nui-  
 „ sible , son usage & son lustre. *Provi-*  
*deas oportet uti plebes , largitionibus & pu-*  
*blico frumento corrupta , habeat negotia sua ,*  
*quibus ab malo publico detineatur ; juventus*  
*probitati & industria , non sumtibus , neque*  
*divitiis studeat. Id ita eveniet si pecunia ,*  
*qua maxuma omnium pernicies est , usum at-*  
*que decus demseris.* Par là , on procure  
 encore un autre avantage à l'Etat ; qui  
 n'est pas de petite conséquence c'est que  
 l'on se marie beaucoup plus facilement,  
 lors qu'il ne faut pas faire trop de dé-  
 pense , pour soutenir une famille ; que  
 lors qu'on ne peut pas éviter honêtement  
 cette dépense , à laquelle néanmoins il  
 y a beaucoup d'honnêtes gens , qui ne  
 peuvent pas suffire. Aussi *Auguste* vou-  
 lant corriger les mœurs des Romains ,

\* *Orat. I.*  
*de Repub.*  
*ordinam-*  
*da.*

\* Suetone. 34. entre diverses Loix, qu'il fit, ou qu'il renouvella, \* rétablit en même temps & la Loi somptuaire, & celle qui imposoit aux Romains la nécessité de se marier, *de maritandis ordinibus*. S'il ne put obliger les Romains à observer la seconde, il y a grande apparence, que ce ne fut que parce que la première n'étoit pas assez sévère. On pourroit produire là dessus l'histoire d'Hortalus qui, quoique d'une famille illustre, ne se seroit jamais marié, si Auguste ne lui eût fait présent de soixante & quinze mille francs. On la peut voir au long dans le II. Livre des Annales de Tacite, c. 37.

Il faut remarquer que bien des gens, qui fuyent le mariage pour la raison que j'ai dite, ne font aucun scrupule de commettre toutes sortes de débauches ; qui vont à la ruine totale & des familles & de l'Etat, & que l'on préviendrait par les Loix, dont je viens de parler.

On louë la République de Venise, de ce qu'il y a des Loix somptuaires, qui retiennent la Noblesse à quelque égard, & qui conservent ainsi les anciennes maisons. Je n'en ai pas assez de connoissance, pour dire si ces Loix sont d'une assez grande étendue, & si elles s'observent avec assez d'exactitude ; mais je con-

nois

nois une autre République beaucoup plus petite , où ces Loix sont d'une grande utilité ; quoi qu'elles ne soient pas observées , avec assez de rigueur & de constance. Sans cela , les habitans glorieux , & excitez par le faste d'une nation voisine , se ruineroient en peu de temps ; très-peu de gens y ayant des revenus assez grands , pour soutenir une dépense considerable. Ainsi l'on ne peut que louer ceux qui ont établis ces Loix , également conformes à la bonne Politique & à la Morale Chrétienne. Il seroit à souhaiter qu'on les imitât par tout , & principalement dans les Etats , où la véritable Politique , & la Morale de l'Evangile sont plus connues qu'ailleurs. On prévien droit bien des maux , qui leur arriveront infailliblement , s'ils n'y prennent garde.

Une autre source d'une infinité de desordres , c'est l'Oisiveté , ou le manquement d'occupation utile & honête. L'Esprit Humain étant d'une nature aussi agissante qu'il l'est , il ne peut pas demeurer dans l'inaction ; & s'il n'est occupé de quelque chose de bon , il s'applique inévitablement au mal. Car quoi qu'il y ait des choses indifférentes , elles deviennent mauvaises , lorsqu'elles occu-

pent seules l'esprit ; s'il est vrai néanmoins qu'il y ait des personnes oisives, qui s'occupent d'avantage de choses indifférentes, que de mauvaises. Les hommes sont nez, pour s'aider les uns les autres à passer doucement cette vie, & à régler leurs mœurs, en sorte qu'ils puissent espérer d'être heureux dans l'autre. S'occuper à ce qui peut nuire aux autres, dans les affaires d'ici bas, ou à ce qui peut faire perdre le bonheur éternel, est sans doute une manière de vie qu'on ne peut que blâmer ; mais louëra-t-on ceux qui emploient tout leur temps à des choses, qui ne sont ni utiles aux hommes, ni agréables à Dieu ? On ne le sauroit ; s'il est vrai, comme on ne peut pas en douter, que les hommes soient créés pour faire du bien. Mais ceux qui n'ont rien à faire ne se contentent pas seulement de ne pas faire ce qu'ils devroient ; ils font ce qu'ils ne devroient pas. Les choses indifférentes ne suffisent point, pour occuper l'activité de l'esprit humain ; si on ne la tourne du côté du bien, elle s'attache infailliblement au mal. C'est comme un torrent, qu'on ne sauroit arrêter en lui opposant des digues ; il faut seulement tâcher de régler son cours, en le faisant passer par  
des



des lieux , où il ne puisse pas faire de ravage. Aussi voit-on , par l'Experien-  
ce , que ceux qui ne s'appliquent à au-  
cune occupation honête , se jettent ordi-  
nairement dans la débauche , ou dans le  
jeu. C'est en vain qu'on les exhorte de  
s'abstenir de l'un , ou de l'autre ; si on  
ne trouve moien de les occuper à quel-  
que chose d'utile , ils ne pourront s'em-  
pêcher de tomber dans le desordre ; car  
enfin on ne peut pas demeurer , sans rien  
faire.

Il seroit donc à souhaiter qu'il y eût  
des Loix contre l'Oisiveté , pour préve-  
nir ses mauvaises suites , & qu'il ne fût  
permis à personne de vivre , sans avoir  
quelque occupation honête , ou de l'es-  
prit , ou du corps. Tous ne sont pas  
nez , je l'avouë , pour les arts méchani-  
ques , ou pour le commerce , ou pour  
exercer quelque profession plus relevée ,  
afin d'en tirer de quoi subsister ; il y a  
des gens , que l'on destine aux Emplois  
politiques , ecclesiastiques ou militaires ,  
qui ne doivent pas s'occuper à gagner  
leur vie , comme les autres. Mais ces  
derniers doivent s'attacher à étudier  
les Sciences , dont on a parlé dans le  
second Article de ce Volume , sans quoi  
ils sont indignes d'obtenir aucun Em-

ploi. Il ne devroit donc pas être permis à la Jeunesse , qui y aspire , de passer dans l'Oisiveté le temps de leur vie le plus propre à l'étude de la Morale , de la Politique , de la Religion , de l'Art de raisonner juste , & , si l'on veut , des Mathématiques & de l'Histoire. Il y a encore d'autres personnes , qui ne se destinent à rien , mais seulement à manger tranquillement les revenus que leurs Pères leur ont laissez , & qui ne se soucient d'apprendre quoi que ce soit ; assez satisfaits d'eux mêmes , s'ils ne consomment pas leur capital. Toute la vertu de ces gens-là consiste à regler leur dépense , en sorte qu'elle n'aille pas au delà de leurs revenus. Mais si ces revenus sont considerables , il arrive infailliblement qu'ils en abusent & qu'ils se jettent en mille débauches ; de sorte qu'ils deviennent inutiles & aux autres & à eux mêmes. Il n'y a aucun moyen de les retirer de leurs desordres , que de les obliger de s'occuper à quelque chose d'honnête & d'utile ; sans quoi toutes les raisons du monde ne servent de rien , pour les en détourner. C'est le conseil que donnoit un Poète , qui n'avoit que trop éprouvé les mauvais effets de l'Oisiveté.

„ Lors que vous croirez , dit-il , pou-  
„ voir

„ voir être guéri, par mon art, la pre-  
 „ miere chose, selon moi, que vous  
 „ devez éviter c'est l'Oisiveté. C'est  
 „ elle qui vous rend amoureux; c'est  
 „ elle qui soutient votre mauvaise con-  
 „ duite, dès que vous y êtes engagé;  
 „ c'est elle qui est la cause & la nourri-  
 „ ture de cet agreable mal. Si vous  
 „ ôtez l'Oisiveté, l'arc de l'Amour est  
 „ perdu, & il est obligé de jeter son  
 „ flambeau éteint. \*

\* Ovide  
 de Reme-  
 dio Ama-  
 ris.

*Ergo ubi visus eris nostra medicabilis arti,  
 Fac monitis fugias otia prima meis.*

*Hec ut ames faciunt, hec ut fecere tuentur,*

*Hec sunt jucundi causa cibusque mali.*

*Otia si tollas, periere cupidinis arcus,*

*Contemtaque jacent & sine luce faces.*

Il continue la même pensée, dans la  
 suite; que l'on pourra voir, si l'on veut,  
 dans l'Original.

3. J'ai déjà dit, en parlant des Loix <sup>Justice &</sup>  
 Politiques, qu'un des plus grands desor- <sup>tout le</sup>  
 dres, qui pût arriver dans un Etat, <sup>monde.</sup>  
 c'étoit lors que les Loix n'y sont point  
 observées. Il faut remarquer à l'égard  
 des Loix Civiles en particulier, qu'il ne  
 doit y avoir aucune acception de per-  
 sonnes, lors qu'il s'agit de juger entre  
 les

les Concitoyens. Autrement si les uns sont punis, lors qu'ils violent ces Loix, & que les autres les puissent négliger impunément; ces Loix ne seront faites que pour une partie de la Société, & l'autre en sera exempte; ce qui divisera l'Etat en deux ordres de Citoyens, dont les uns auront des privileges, que les autres n'auront pas. Cette distinction est propre à entretenir une division éternelle, car il n'est pas possible que ceux qui se voient punir, pour avoir fait ce que les autres font impunément, ne trouvent cette conduite injuste, & ne conçoivent beaucoup d'envie & de haine, pour ceux qui prétendent être privilegiez. Ces passions ne manquent pas de paroître, lors que l'occasion se présente; & d'éclater avec violence, contre ceux qui les ont fait naître.

On dit qu'un Païsan aiant eu une de ses vaches tuées, par un taureau d'un Gentilhomme du voisinage, & ne sachant comment faire, pour en tirer raison, prit ce tour pour lui faire comprendre qu'il lui devoit payer sa vache. Il fut chez le Gentilhomme & débuta par lui dire, qu'il venoit lui demander pardon d'une disgrâce, qui lui étoit arrivée; *c'est, dit-il, qu'un taureau que j'ai s'étant échappé,*  
*il*

*il est entré dans une de vos prairies , & y a tué une de vos vaches , d'un coup de corne. Là dessus le Seigneur , prenant un air chagrin , lui répondit qu'il n'avoit point d'autre faveur à lui accorder , que celle de lui abandonner sa vache , en payant ce qu'elle seroit estimée. Le Païsan eut beau le prier de considérer qu'il ne pouvoit ni vendre , ni garder pour lui la chair de cette vache ; le Seigneur conclut toujours qu'il falloit qu'il la payât , & qu'il n'y avoit rien de plus juste , puis qu'il n'avoit pas eu soin de renfermer son taureau , ou de l'embarasser en sorte qu'il ne pût pas sortir de son pré , pour aller sur les terres des voisins. Il soutint son droit par la coutume & par les Loix , qui étoient visiblement pour lui. Il fit même estimer à l'instant la vache , qu'il croioit avoir perdue , fort haut , & ne voulut recevoir aucune excuse du Païsan. Ce dernier crut alors qu'il étoit temps de découvrir la vérité du fait , & lui dit naïvement : *Monsieur , c'est votre taureau , qui a tué une de mes vaches , qui païssoit dans mon pré , & que votre Fermier n'a pas renfermé , comme il devoit. Faites moi donc la grace de me la payer , selon l'estimation que l'on vient d'en faire , par votre ordre.* Alors le Gentilhomme ,  
qui*

qui s'étoit condamné lui même , par sa propre bouche , en changeant de couleur , changea aussi de langage , & se mit à soutenir hardiment que ce n'étoit plus la même question. Comme il n'avoit point de raison , la colere y suppléa , & il dit mille injures au païsan , qui n'en eut d'autre satisfaction.

Il y a bien des lieux , où il en est des Juges comme de ce Gentilhomme ; c'est à dire qu'ils rendent fort bonne justice aux Supérieurs , lors qu'ils ont à faire à leurs Inférieurs surpris en quelque faute ; mais qui regardent les mêmes questions comme très-differentes , lors que les Loix sont en faveur de ces derniers. C'est ce que l'on remarque dans tous les lieux , où la Noblesse est trop considérée. Ce qui n'est qu'une bagatelle dans un Gentilhomme , est un crime capital à un Roturier , & ce dernier ne peut obtenir aucune justice contre le précédent. L'Allemagne & la Pologne en sont des exemples sensibles , où les Païsans sont plutôt d'infortunés Esclaves , exclus des privilèges des Loix ; que des membres libres de la Société. Aussi ont-ils causé quelquefois de terribles mouvemens , dans ces lieux-là , lassés de la tyrannie de la Noblesse... L'an MDXXV.  
les

les Païsans exciterent une guerre très-dangereuse contre la Noblesse de Suaube & de Franconie ; & peutêtre qu'ils ne manquerent que de Chefs, pour la ruiner de fonds en comble. On en peut voir l'histoire dans le V. Livre des Mémoires de *Jean Sleidan*. Et de qui pense-t-on qu'étoient formées les redoutables armées de Gustave Adolfe & de ses Généraux , qui désolèrent l'Allemagne pendant tant d'années ; sinon de Païsans Allemands, qui se trouvoient bien mieux de se joindre aux ennemis de l'Allemagne & de la piller avec eux ; que de défendre les terres de la Noblesse , dans lesquelles , avec tout leur travail , ils avoient toutes les peines du monde à vivre ; & contre laquelle, ils ne pouvoient avoir aucune justice.

Quoi que les Loix ne fassent pas tout le monde égal , à l'égard des Charges & des Dignitez ; ce qui seroit changer la Société en une pure Anarchie, & la détruire ; elles rendent néanmoins égaux tous ses membres à l'égard de cette Justice générale, qui regarde la propriété des biens, & qui conserve à chacun ce qui lui appartient. Le moindre des Citoyens doit posséder aussi sûrement ce qu'il a acquis, ou qu'il possède selon les Loix,

Loix, que les plus confiderables. Qu'il soit d'ancienne ou de nouvelle famille, il n'importe ; pourvu qu'il soit dans le nombre des Citoyens, c'est à dire, qu'il vive sous la protection des Loix, en leur obeissant, il doit posséder avec toute sûreté ce qu'il a, & être en état d'obtenir justice contre les injures, que les plus anciens Citoyens pourroient entreprendre de lui faire. Outre que la Justice le demande ainsi, c'est le moyen de rendre la Societé beaucoup plus florissante, & d'y attirer de toutes parts de nouveaux membres. Il y a quelques années qu'une grande Princesse étant venue voir la plus confiderable ville des Provinces Unies, & admirant la grandeur & la régularité des ruës, la beauté & la propreté des bâtimens, où l'on ne voit rien qui blesse la vuë ; on lui dit que cette ville étoit parvenue à cette grandeur dans l'espace d'assez peu d'années, & qu'elle étoit très-peu confiderable à la fin du siecle passé. Elle demanda là-dessus ce qui avoit si fort contribué à l'aggrandir, & on lui repondit „ que cette ville devoit son accroissement & sa grandeur principalement à trois choses. La premiere c'est „ que l'on n'y persecute personne, pour „ la Religion ; la seconde, que l'on y „ prend



„ prend un soin extraordinaire des pau-  
 „ vres: & la troisiéme, que l'on y rend  
 „ justice, sans acception de personnes,  
 „ aux nouveaux venus, comme à ceux  
 „ qui y sont établis depuis longues an-  
 nées. Quoi que, dans les choses humai-  
 nes, il y ait toujours quelques défauts;  
 il est certain néanmoins qu'il n'y a point  
 de lieu au monde, où l'on observe au-  
 tant ces devoirs de Pieté, de Justice &  
 de bonne Politique, qu'on le fait dans  
 cette fameuse ville. Si elle continue de  
 suivre la même route, comme on a tout  
 sujet de l'espérer, on la verra toujours  
 fleurir & croître; pendant que ceux,  
 qui ont des maximes contraires, éprou-  
 veront les mauvais effets de leur Super-  
 stition, de leur Injustice, & de leur Po-  
 litique mal entendue.

L'Auteur de la vie de \* S. Louis, \* Ad anti.  
 après avoir rapporté divers exemples par- 1262. T.  
 ticuliers de la justice de ce Prince, fait 2. P. 329.  
 là dessus des réflexions qui méritent  
 d'être rapportées ici, & qui devroient  
 être gravées dans le cœur des Princes:  
*Le fruit présent, dit-il, de cette conduite  
 fut d'établir l'abondance & le repos dans son  
 Etat, & d'augmenter en même temps les re-  
 venus de la Couronne; & c'est là ce qu'on  
 peut appeller le Chef-d'œuvre de ceux qui*

gouvernement. Car ce ne fut point , par des impositions extraordinaires qu'il s'enrichit ; on ne les connoissoit presque point en ce temps-là &c. Tenant pour maxime que rien ne fau- roit être avantageux au Prince , de ce qui est à charge au peuple ; il ne laissoit point subsister les levées , tant soit peu onereu- ses , quand elles n'étoient pas autorisées , par une coutume immémoriale. Ainsi la France , que le mauvais ordre avoit presque rendu de- serte , se repenloit à vue d'œil. On venoit de toutes parts y CHERCHER LA JUS- TICE , qui ne se trouvoit point ailleurs ; & la paix profonde , dont elle jouissoit , pen- dant que la guerre ravageoit l'Angleterre , l'Allemagne , les Pays-bas , & l'Italie. De sorte que le commerce reprenant comme une nouvelle vie , & rien ne demeurant inutile , chacun faisoit valoir ce qu'il avoit , & tout cela ne pouvoit être que les revenus de la Couronne ne s'en ressentissent considéra- blement. Aussi augmentoient ils tous les ans de moitié , à ce que dit Joinville , quoi que le Roi continuât de renoncer à tout ce qui lui paroissoit douteux. Ce sont là les fruits , non seulement de la Justice que S. Louis rendoit aux Princes voisins , mais en- core de celle qu'il faisoit à ses propres sujets , sans avoir aucun égard aux per- sonnes , comme son Historien le fait  
voir

voir en plusieurs rencontres.

4. J'ai déjà montré , dans le premier Volume de ces Recueils , là où j'ai traité *de la Décadence de quelques Etats*, qu'il est de la dernière importance de favoriser le Commerce. Il n'est pas besoin que je redise ce que j'ai déjà dit , mais j'ajouterai à cela trois remarques qui me paroissent importantes. La première est que toute la faveur , que l'on peut faire au Commerce , consiste principalement à ne charger point d'impositions exorbitantes les marchandises qui sortent du país, soit qu'elles y soient crues , soit qu'elles y soient travaillées ; à charger très-peu celles qui viennent du dehors non travaillées , sur tout si on ne les peut pas tirer de son propre país ; enfin de mettre les principales impositions sur celles dont on peut facilement se passer , & qui viennent toutes travaillées d'ailleurs , sur tout si ce n'est que pour vendre dans le país , & non pour envoyer dehors. Par là , on donne lieu à l'industrie des Ouvriers du país de s'exercer & de s'entretenir , en sorte qu'elle devient fructueuse à l'Etat. Par là , on donne moyen aux Marchands de pouvoir négotier avantageusement avec les Etrangers , & d'établir leur commerce malgré

*Qu'il faut favoriser le Commerce & les beaux Arts.*

leurs oppositions ; parce qu'ils peuvent donner leurs marchandises à meilleur marché qu'eux. Du reste on ne doit nullement gêner le Commerce , mais s'en remettre à l'adresse des Particuliers , que leur intérêt & leur expérience rendent plus habiles dans ces matières , que les plus grands Ministres d'Etat. Mais les voisins, direz-vous , en feront autant, chez eux , & votre soin de favoriser le Commerce ne sera pas d'une grande utilité. Je répons premièrement que le Commerce iroit encore plus mal, si on ne faisoit pas ce que je viens de dire, parce que les voisins l'attireroient tout à eux. Mais après que la Puissance Souveraine a fait ce qui est en elle, pour le faire fleurir ; c'est aux Particuliers à seconder ses soins, par leur travail, & par leur industrie. Le principal moyen de se rendre maître d'un certain Commerce, qui dépend de quelque manufacture, c'est de pouvoir donner une marchandise aussi bien travaillée, qu'on le peut faire ailleurs, à meilleur marché que les autres. Sans cela, on ne sauroit y réussir. Mais je n'ai pas entrepris de faire ici un traité du Commerce.

En second lieu, il faut remarquer qu'en favorisant le Commerce, on se doit

doit bien garder d'une faute , que l'on voit commettre très-fréquemment en certains lieux. C'est que l'on y favorise une partie de l'Etat contre l'autre, ou plutôt quelque peu de Particuliers contre tout l'Etat; ou parce que la Puissance Souveraine , ou ses Ministres y gagnent ; ou parce que les Particuliers, qui en tirent de l'avantage , savent si bien cabaler , qu'ils obtiennent des Loix, qui leur sont favorables, quoi que contraires au bien public.

Dans un Royaume fameux , lors que quelques puissans Marchands sont chargés de quelque Marchandise, sur laquelle ils craignent de perdre, si le Négoce a son cours ordinaire; lors qu'ils peuvent avoir quelque accès auprès des Ministres , ils ne manquent pas d'entreprendre de leur persuader qu'il est de l'intérêt de l'Etat, de faire défendre qu'il n'entre point de ces Marchandises dans le Royaume; parce qu'il y en a déjà assez, & que l'on empêche que les Etrangers n'attirent par là chez eux l'argent des sujets de l'Etat. Ces raisons paroissent plausibles à des gens qui ne savent pas que ceux , qui ont soin de les étaler, ne pensent qu'à leur intérêt particulier; mais s'ils ne les goûtent pas assez pour

entreprendre de porter la Puissance Souveraine à faire quelque Déclaration en faveur de ces gens-là ; on ne manque pas de leur faire ouvrir les yeux , en leur offrant une somme considérable d'argent , s'ils obtiennent une Déclaration telle qu'on la demande. Dès lors , les Ministres comprennent très-clairement qu'il est de l'intérêt de l'Etat de défendre les marchandises , dont il est question , & ils ne manquent pas de communiquer leurs lumières au Souverain , qui fait la Déclaration que l'on souhaite , & qui commet de plus les Intéressés eux mêmes , pour veiller à son execution. Alors ces marchandises augmentent considérablement de prix , parce que personne n'en peut faire venir , que les Intéressés , qui y mettent tel prix qu'ils veulent. Ainsi au lieu de favoriser le Commerce dont une infinité de gens profitent , & dont l'Etat tire de grands revenus ; on favorise un Monopole , où il n'y a que très-peu de gens qui gagnent , sans qu'il en revienne aucun avantage à l'Etat. On trompe le Souverain , en mille manières semblables ; & c'est ce qui fait qu'on voit à tous momens des Déclarations & des Arrêts , qui ne font que faire & défaire les mêmes choses ; pendant que les  
Etats,

Etats, où le Négoce est beaucoup plus grand, abandonnent ces sortes de choses à l'habileté & aux soins des Particuliers, & s'en trouvent beaucoup mieux. La regle générale, que l'on doit suivre en ces sortes de matières, c'est de rejeter tout ce qui a quelque apparence de Monopole, ou qui le favorise en quelque chose, lors qu'il s'agit d'un commerce établi.

On doit encore se garder d'une autre tromperie des Particuliers, qui préférant leurs interêts au bien général de l'Etat, obtiennent par surprise des défenses qui lui sont contraires. Supposons, par exemple, qu'il y ait un pais, dont une des principales richesses consiste en pâturages; de sorte que les plus accommodez aient leurs biens en prairies & en bétail. Supposons encore que ce pais soit composé de diverses Provinces, dont quelques unes aient beaucoup plus d'autorité, que les autres, dans l'Assemblée Générale des Etats du Royaume. Il peut arriver que les Particuliers de ces Provinces, par autorité, par cabale, ou par adresse, persuadent aux Etats, qu'il est avantageux au Public que l'on ne vende que la chair de leur bétail & que la seule laine de leurs moutons. On peut

colorer les plus mauvais conseils de raisons assez plausibles , pour tromper la multitude ; principalement lors que ces conseils sont soutenus , par l'autorité & par l'intrigue & qu'une bonne partie des membres de l'Assemblée a le même intérêt. S'ils obtiennent ce qu'ils souhaitent, il est vrai que leurs revenus augmentent considérablement ; mais ceux de l'Etat diminuent , & les Provinces, qui rendroient beaucoup, si on leur permettoit de négotier librement de leur bétail & de leur laine, ne rendent presque plus rien. On fait, en cette occasion, ce que la Comedie a joué depuis longtemps ; c'est que l'Etat se coupe un bras, afin que l'autre soit plus gras. Mais lors qu'il arrive quelque chose de fâcheux, & qu'il faut prendre les armes ; il s'en faut de beaucoup que l'Etat ne puisse faire, avec un seul bras, ce qu'il pourroit faire avec tous les deux.

Si l'on dit que toutes les Provinces du Royaume ne sont pas égales, & que quelques unes ayant été conquises, elles ne doivent pas avoir les mêmes privilèges que les autres ; il est facile de répondre qu'étant permis aux anciens sujets de l'Etat de s'habituer dans les Provinces conquises , ils peuvent s'y établir , & effa-



effacer tous les vestiges de la conquête, en les remplissant de Colonies, qui n'auront point été conquises. C'est ainsi que faisoient les Romains, en envoyant des Colonies dans les pais conquis; où bien loin de perdre leurs anciens droits, elles les communicoient \* avec les habitans des lieux auxquels elles se joignoient. Il est surprenant qu'il y ait des Etats, où il semble que l'on ne comprend pas encore l'excellence de cette maxime. Il faut donc favoriser le Commerce, non seulement de quelques Provinces, mais en général de toutes les parties de l'Etat.

\* *Voiez le passage de Deuys d'Halicarnasse cité p. 268. du I. Vol.*

On doit aussi, en même temps, favoriser tous les autres Arts & mécaniques & liberaux; ce qui se fait en recompensant liberalement toutes les inventions nouvelles, & en favorisant ceux qui ont donné des marques d'un genie extraordinaire. Par des recompenses répandues sur des personnes indignes, on n'avance nullement les Arts & les Sciences; au contraire on est cause qu'on les néglige, parce qu'on voit qu'elles ne servent de rien, pour être considéré dans la Société, & qu'elles ne sauroient produire ce que l'art de mendier & de briguer produit. Mais si l'on apporte quel-

\* Vers la  
fin.

que discernement dans les recompenses, & que le Public s'apperçoive que l'on a égard au mérite ; tous ceux , qui ont du génie , se sentent animez à perfectionner les Arts & les Sciences , & à employer pour la Societé tous les talents qu'ils ont reçus du Ciel. *Jacques Auguste de Thou*, dit dans la Préface \* de son Histoire, „ qu'il faut qu'un Etat „ périsse, dès que ceux qui le gouver- „ nent ne distinguent plus les honêtes „ gens, des mal-honêtes gens : *Eam Civitatem interire necesse est , cujus præfecti probos ab improbis discernere nesciunt* ; mais on peut dire que l'Etat , où les Magistrats ne distinguent point le savant homme de l'ignorant, l'homme propre à servir le Public de celui qui n'est bon qu'à vivre à ses dépends ; que cet Etat, dis-je, est à la veille de tomber dans la dernière barbarie, & d'être exposé à toutes ses suites. La raison en est sensible , car le savoir & la capacité fuient d'un lieu où on leur égale , & où souvent même on leur préfère l'ignorance & la mal-habileté. Mais que dira-t-on des lieux , où le mérite non seulement ne sert de rien , pour jouir de quelque douceur dans la Societé, mais même est nuisible ; en attirant une infinité d'en-  
vieux

vieux & de médifans, qui par leur discours seditieux & pleins de calomnies, empêchent les Chefs de la Société de faire du bien à ceux qui le méritent, & les portent de plus à leur faire du mal? Si on n'en doit pas faire le jugement qu'*Heraclite* fit des Ephesiens, il est certain que cette Société marche à grands pas à sa ruine. Il y avoit alors à Ephese un excellent homme, nommé *Hermodore*, & dont le mérite étoit si grand & si distingué, que ces Concitoyens ne le purent souffrir, & firent à son occasion une Loi tout à fait scandaleuse. Ils l'envoierent en exil, simplement parce que personne n'égalait sa capacité, & firent en même temps une Loi, dont voici les termes: *Que personne d'entre nous ne soit plus habile que les autres, en quoi que ce soit; que s'il arrive que quelqu'un le devienne, qu'il s'en aille ailleurs & qu'il demeure avec d'autres.* \* *Ἡμέων μὴδὲ εἰς ὀνητὸς ἔσῳ* \* *Diog.*  
*εἰ δὲ τις τοιούτος, ἀλλήτε ἢ μετ' ἄλλων.* *Ne-* *Laert. in*  
*mo de nobis unus excellat; sed si exstiterit,* *Heraclico.*  
*alio in loco & apud alios sit.* *Heraclico* ju- *S. 2.*  
 geoit tous les Ephesiens adultes dignes de mort, pour cette infame action; en sorte qu'il n'y avoit que ceux qui n'avoient pas atteint l'âge de puberté, qui pussent échapper au supplice. C'est qu'il croioit,

croioit, & avec raison, que chacun étoit obligé de s'opposer aux affronts que l'on entreprenoit de faire à ceux qui ne les avoient pas mérité. *Il faut, disoit-il, éteindre un affront, avec plus de soin qu'un incendie. Il faut que le peuple combatte pour ses Loix, (qui ne permettent nulle part qu'on fasse une injustice, comme celle que les Ephesiens avoient faite à Hermodore) comme pour ses murailles.* Cet excellent homme s'étant retiré en Italie, se refugia à Rome; où les Romains furent ravis de profiter de ses lumières, lors qu'ils voulurent former le corps de leur Jurisprudence, contenu d'abord dans les XII. Tables; en reconnoissance de quoi ils lui dressèrent une statue, dans le *Comice*, ou dans la place des assemblées publiques du Peuple.

*Abreger  
la Jurif-  
prudence.*

5. Cet exemple me fait ressouvenir d'une autre chose, qui me paroît de la dernière importance, dans un Etat bien réglé. C'est que les Loix y doivent être nettes & claires & en petit nombre; de peur que par leur obscurité, ou leur multitude, elles ne fassent naître une infinité de procès, & ne paroissent plutôt faites pour faire gagner les gens de Pratique, que pour faire regner la Justice.

\* *Annal.*  
*Lib. III.*  
*C. 27.*

\* *Corruptissima Republica*, dit Tacite,  
*plu-*

*plurima leges.* Plus la République a été corrompue, plus il y a eu de Loix. L'Empereur *Justinien* tâcha, à cause de cela, d'abreger, autant qu'il fut possible, les Loix Romaines par le moyen de *Tribonien*; mais on accuse ce Jurisconsulte d'en avoir fait un véritable cahos, & d'y avoir apporté des changemens malicieux, & causé beaucoup d'obscurité. L'on peut consulter sur cela le fameux *François Hotoman*, dans son *Tribonianisme* adressé au Chancelier de l'Hôpital, où il accuse le Travail de *Tribonien* de desordre, de confusion, & de contrariété; & soutient qu'on n'étudie pas ses *Pandectes* à cause de leur excellence, & de leur utilité, mais seulement à cause du profit qu'on en retire, par les chicaneries qu'ils font naître. Il prétend que *Justinien* par ce Recueil & par ces *Institutes* a fait la même chose que *Cadmus*, lors qu'en semant les dents du Dragon, qui gardoit la fontaine de Mars, il en vit naître des hommes armez, qui se tuaient les uns les autres; c'est, à dire, que des *Institutes* & des *Pandectes* est née cette grande quantité de Notaires, de Solliciteurs, de Procureurs, d'Avocats, & de Juges, que l'on voit dans toute l'Europe; mais qui n'ont garde néanmoins

moins de se ruiner les uns les autres, comme firent ces hommes nez des dents du Dragon de Cadmus.

Le Droit Romain étant confondu avec le Droit qui avoit été établi en France, ou par une ancienne coutume, ou par les Réglemens des Roix, y avoit causé une étrange obscurité, & donné occasion à une infinité de procès. C'est ce qui obligea Henry III. & qui a obligé encore depuis Louis XIII. & Louis XIV. des faire des Ordonnances, dont sont composez les *Codes*, qui portent leurs noms; afin d'abreger les procès, & de couper par la racine mille chicaneries, qui naissoient de l'obscurité des Loix. Il est certain que leur siecle & la posterité leur auront, à cause de cela, une obligation éternelle.

On assure que les Loix d'Angleterre auroient extrêmement besoin d'une semblable réformation, étant composées d'une infinité d'Actes des Parlemens, pleins d'ambiguité & d'Antinomies; qu'il est très-difficile d'éclaircir, & de concilier. On s'y plaint communément de la longueur insupportable de la Justice, & de la dépense qu'il faut faire, pour la meilleure cause du monde; défauts qui ne regnent que trop par tout,  
mais

mais que l'on dit être en leur comble en ce pais-là. Aussi dit-on que Londres est comme les mines de *Potosi*, pour les gens de Pratique. *Edmond Ludlow* nous apprend, dans ses Mémoires, que l'on eut, de son temps, plusieurs fois le dessein de corriger cet abus; mais que les intérêts particuliers de diverses personnes empêcherent qu'on ne l'exécutât. Je ne sai si l'on y a pensé depuis, mais les choses sont demeurées dans le même état qu'auparavant.

Le retranchement des superfluités dans les Loix, leur éclaircissement, & l'abrogation de celles qui font naître trop de procès & de difficultés, produiroient encore ce bon effet; c'est que ceux qui se destinent à des Emplois de Judicature pourroient plus facilement les étudier, & juger en suite plus conformément aux Loix; au lieu que souvent ils ne les entendent pas, & qu'il faut qu'ils s'en fient aux Avocats.

Il y a des lieux, où l'on supplée en quelque sorte à ce défaut, en jugeant des questions qui ne sont pas formellement décidées par les Loix, plutôt par l'Equité naturelle, *ex aquo & bono*; que selon les termes rigoureux des Loix, que l'on suppose devoir être entendus

con-

conformément aux regles de l'Equité. On ne peut pas blâmer cette conduite, lors qu'effectivement les jugemens ne sont contraires à aucune Loi décisive, & qu'ils sont conformes à l'Equité, qui doit être la base de toutes les Loix. Mais il y a néanmoins quelques inconveniens, dans cette pratique, que l'on doit éviter avec soin. Par exemple, il arrive quelquefois, que ceux qui sont élevez sur les Tribunaux de Justice; soit dans les lieux où les Charges de Judicature sont vénales, & à vie, soit dans ceux où l'on y parvient par élection, & où l'on ne les possède que peu de temps; n'ont que peu ou point d'étude non seulement des Loix, mais pas même de l'Equité. Il y a à la verité des personnes, qui par une droiture de cœur, & une pénétration d'esprit naturelle, jointes à leur éducation & à quelque experience des affaires de la vie, acquierent; sans grande lecture, assez de capacité pour juger solidement d'une infinité de choses. Mais il y en a beaucoup d'autres, qui n'ont ni droiture, ni pénétration, ni experience, que l'on voit souvent assis dans les Tribunaux les plus relevez. Il est facile à un Avocat, ou à un Procureur habile de donner un tour à ce qu'ils propo-



proposent, qui fait paroître aux yeux de ceux, qui ne pénètrent pas le fonds des choses, non seulement conforme aux Loix, mais même équitable, ce qui est opposé & aux Loix & à l'Equité. Qu'on ne dise pas que l'Avocat de la partie a assez de soin de découvrir l'artifice de son Antagoniste, ou que les Juges éclairés servent de guide à ceux qui ne le sont pas tant. Souvent il arrive que le plus habile Avocat est celui, qui a tort, & que son adversaire n'est pas capable d'écarter la poudre qu'il a jettée aux yeux des Juges. Souvent les Juges les plus éclairés ne sont pas assez attentifs, ou quelquefois mêmes assez bien intentionnez pour prendre le bon parti; & il est toujours dangereux de se fier à un autre d'une chose, que l'on n'entend pas, & d'être de son sentiment seulement parce qu'on le croit habile homme, & qu'on n'est pas capable de juger par connoissance de cause.

Aussi arrive-t-il souvent que le hazard décide des choses, dans ces Tribunaux; où les Loix ne sont pas assez connues, & où sous prétexte que l'Equité naturelle sert beaucoup à bien juger, on se contente d'apporter le peu de Sens Commun, que l'on a reçu de

la nature, & que l'on n'a point eu de soin de cultiver. Un Juge de ma connoissance, qui étoit un homme éclairé & integre, ayant un jour rencontré, au sortir de l'Audience, deux Avocats qui venoient de plaider, avec beaucoup d'art & d'étude, une cause un peu embarrassée, l'un contre l'autre, s'arrêta avec eux, & leur demanda s'ils croioient avoir beaucoup mieux fait, que s'ils engageoient leurs Cliens à décider leur procès, par le fort? Chacun se crut obligé de dire qu'il avoit trop de confiance dans la bonté de sa cause & dans la Justice de la Cour, pour penser rien de semblable. Le Juge leur répondit:

„ croiez vous donc, Messieurs, que  
„ tous les Juges aient été attentifs à  
„ toute la suite de vos Plaidoyers?  
„ Mais mettez que tous aient été atten-  
„ tifs, croiez vous qu'ils aient tous  
„ compris la force de vos raisons? Cro-  
„ iez vous encore que ceux qui l'ont  
„ comprise soient sans préjuger, ou  
„ qu'ils soient tous résolus de juger se-  
„ lon leurs lumières? Les Avocats ne  
repondant rien à ces questions, il ajouta que l'inadvertence, l'ignorance, les préjuges, ou le peu de droiture des Juges ne font guere moins perdre de bon-  
nes

mes causes, que l'on en perdrait si l'on s'en remettoit à la décision du sort. Je ne sai si cet habile homme pensoit à ces Loix Romaines, où la décision des procès se nomme le hazard des jugemens, ou la destinée des causes, \* *fortuna judicii, fata causarum*. Les Jurisconsultes, qui ont écrit des remarques de Critique sur les Loix Romaines, doutent si dans certaines paroles \* d'*Hermogenien*, il faut lire *Fortuna judicium*, le jugement de la Fortune, ou *fortuna judicii*, le hazard du jugement; mais suivez laquelle de ces deux manières de lire, qu'il vous plaira, elle quadre également bien aux décisions des Juges peu éclairés, qui décident de ce qu'ils n'entendent pas.

C'est ce que j'avois à dire touchant ce qui peut rendre une République heureuse. Je sai que tout ce que j'ai dit ne regarde que l'intérieur de l'Etat & les temps de Paix, & qu'il faudroit encore traiter de la manière dont on doit se conduire avec les Etats voisins & dans la Paix & dans la Guerre. Mais je ne me suis engagé à rien de complet, & ces recherches me mèneroient trop loin. Il y auroit un très-grand nombre de fausses maximes de Politique à réfuter, & bien des remarques à faire non seulement

sur les Guerres justes & injustes , mais encore sur la manière de la faire , que l'on suit présentement , comparée avec celle des Anciens Grecs & Romains, & des temps moins éloignez du nôtre. Tout cela, quoi que traité légèrement, & en choisissant les endroits que l'on voudroit , demanderoit un assez long discours, si l'on vouloit laisser dans l'esprit du Lecteur une entière conviction de ce qu'on auroit entrepris de prouver. Peutêtre qu'on le fera, dans quelque autre occasion ; peutêtre aussi qu'on gardera le silence , sur des matieres , que les passions présentes décident bien plus, que ce qu'on en trouve dans les livres.

Au reste, je n'ai qu'à finir ces Réflexions , par le vœu , par lequel *Salluste* finit celles qu'il envoya à César , touchant la manière de regler l'Etat après la guerre civile , & que j'ai déjà citées plus d'une fois: „ Il ne me reste plus, „ que de souhaiter que le Ciel fasse „ réussir tout ce qui sera jugé bon par „ la Puissance Souveraine : *Reliquum est optare uti quæ tibi placuerint ea Diis immortalibus approbent , benèque evenire sinant.* „ Je „ prie le Ciel , que de quelque manière „ qu'elle agisse , tout réussisse avantageusement & pour elle , & pour tout „ l'Etat:

, l'Etat : *Ceterum Deos immortales obtestor, uti, quocumque modo ages, ea res tibi Reique publica prosperè eveniat.* C'est à quoi se doivent réduire les pensées de tous ceux qui écrivent de matières politiques. Après avoir dit avec sincérité, mais sans invective & sans esprit de sédition, leurs pensées, sur les matières qu'ils entreprennent de traiter ; ils doivent être aussi prêts à se soumettre aux décisions des Ministres suprêmes des Loix, que ceux qui n'y ont jamais pensé ; & faire des souhaits pour le bien de l'Etat en général & pour ses Conducteurs en particulier, quelque parti qu'ils puissent jamais prendre. Ni la Raison, ni l'Evangile ne nous défendent pas de demander au Souverain Législateur de tout le Genre Humain, qu'il veuille procurer l'exécution des bons desseins, & détourner le mal qui pourroit arriver, par les fautes, que l'on commet par imprudence ou autrement. Il n'y a que lui, qui le puisse faire, & qui sache parfaitement ce qui est utile ou nuisible à la Société. Au contraire, & l'Evangile & la Raison obligent à cela tout le monde & principalement ceux qui ne peuvent servir le Public, que de leur plume & de leurs souhaits. C'est aussi ce que je

fais, de tout mon cœur, à l'égard de toutes les Puissances Souveraines, & Subalternes, & sur tout de celles à qui les Provinces Unies & celle de Hollande en particulier obeissent. Qu'elles puissent conserver éternellement tout ce qui est véritablement utile à elles & à leurs peuples, & corriger tout ce qui peut leur être nuisible; en sorte que leur République, leurs Provinces & leurs Villes soient des Ecoles de Bon-Sens & de Vertu, & des Modeles de l'Etat le plus heureux, que l'on puisse imaginer sur cette Terre !

---

*IV. Réflexions sur Perennis & sur ses devoirs, où l'on fait voir qu'elle peut être entre des gens qui ne sont pas du même sentiment sur des choses très-importantes.*

**E**N lisant dans l'Histoire des exemples de personnes illustres, entre lesquelles il y a eu une très-grande amitié, quoi qu'elles fussent dans des sentimens opposez, sur des choses de la dernière importance; & au contraire une infinité d'autres exemples de ceux, que la diversité des sentimens a rendu ennemis; j'ai tâché de rechercher les raisons d'une con-

conduite si différente , & de découvrir lesquels agissent plus conformément aux Regles de la bonne Morale , & doivent nous servir de modeles. Pour cela, il a fallu considerer la nature de l'Amitié en général, & ses devoirs. Voici donc ce qui m'en semble, que je soumets néanmoins au jugement des personnes éclairées en cette sorte de choses, comme tout le reste de ce que j'écris ; aussi prêt à changer de sentiment, si l'on me fait voir que j'ai tort, que disposé à défendre ce que je croi veritable.

I. JE commencerai par l'Amitié & *Ce que par ses devoirs, dont je ne dirai pourtant c'est que que ce qui peut servir à foudre la que- l'Amitié. stion que j'ai proposée. Il me semble que l'Amitié n'est autre chose, qu'une estime & une bien-veillance réciproque, qui fait que les amis se réjouissent & s'affligent mutuellement du bien & du mal qui leur arrive, & se rendent les uns aux autres tous les devoirs dont ils sont capables, & que la Vertu permet de rendre.* Pour avoir de l'estime pour un autre, il faut être persuadé qu'il a des qualitez, qui méritent en effet d'être estimées; car l'estime ne peut naître que de là. Il est contradictoire que l'on estime un homme, que l'on regarde avec mépris. On peut se trom-

per, à la vérité, dans le jugement que l'on fait des personnes, comme on voit tous les jours que nous avons de meilleurs sentimens de nos proches, qu'ils ne le méritent; mais il est constamment vrai que l'estime est fondée sur un jugement avantageux, que l'on fait de ceux que l'on aime. La bien-veillance naît de la même chose, car on ne veut du bien qu'à ceux que l'on croit en être dignes; & l'on n'en croit dignes, que ceux que l'on juge avoir quelque chose d'estimable. J'avouë que la bien-veillance est aussi fondée sur d'autres choses, comme sur la ressemblance d'humeur, d'inclination, de desseins & d'intérêts; mais l'estime est nécessairement jointe à cette ressemblance. Comme chacun s'estime & s'aime soi même, il est difficile de voir un autre qui nous ressemble, en tant de choses, sans l'estimer & sans l'aimer. On croit même communément que c'est là le plus fort lien de l'Amitié. „ Sou- „ haïter & craindre les mêmes choses, „ dit Catilina dans \* Salluste, c'est là „ l'amitié la plus solide : *Idem velle at-* „ *que idem nolle, ea demum firma amicit-* „ *ia est.*

\* *In Bello* „  
*Catilina-* „  
*rio.*

Mais il faut remarquer ici qu'il y a principalement deux sortes de person-  
 nes,



nes, qui peuvent avoir de l'estime & de la bien-veillance les unes pour les autres; & que l'on peut faire aussi deux sortes de souhaits, en faveur de ceux que l'on estime & à qui l'on veut du bien. On voit souvent de très-grandes liaisons entre des personnes vicieuses, à cause de la ressemblance de leurs vices, & des mêmes intérêts, qui les lient ensemble. Tels étoient les amis de Catilina, que *Salluste* décrit au commencement de son Histoire. C'étoient des gens également abîmez par la débauche & par le luxe; & qui ne pouvoient trouver moyen de continuer de vivre dans les plaisirs, ou de payer leurs dettes, qu'en causant une guerre civile. Ils souhaitoient également qu'il arrivât quelque brouillerie dans l'Etat, pour pêcher, comme l'on dit, en eau trouble; & ils craignoient tous que la Justice & les Loix ne subsistassent trop long-temps, pour eux, parmi les Romains. Voilà ce qui unissoit Catilina, & la Noblesse débauchée, qui étoit dans son Parti. Ces gens-là, qui n'avoient aucune idée de Vertu, & qui ne pensoient qu'à satisfaire à leurs passions, n'estimoient que ceux, qui leur ressembloient, & ne souhaitoient du bien, qu'à des gens comme

eux. Ils haïssoient mortellement ceux qui passoient pour vertueux dans l'Etat, tels qu'étoient Cicéron & Caton ; parce qu'ils avoient des qualitez tout à fait opposées aux leurs, & qu'ils étoient intéressés dans la tranquillité de l'Etat. Les Anciens, qui ont traité de l'Amitié, nient quelquefois que ces gens-là soient unis par un si beau lien, & soutiennent qu'il n'y a de l'Amitié, qu'entre les personnes vertueuses. Ils appellent l'union, qu'il y a entre les personnes vicieuses, \* *conjuratiom* ; plutôt qu'Amitié ; & en effet si l'Amitié est le nom d'une Vertu, & si elle doit être définie, comme nous l'avons définie, il est visible qu'elle ne peut être qu'entre des personnes vertueuses.

• *Voiez*  
*Arist.*

*Nic. VIII,*  
*I. & Cice-*  
*ron de*  
*Offic. Lib.*  
*III. c. 10.*  
*de Amic.*  
*c. 5.*

Aussi, si l'on y prend garde, cette Amitié prétendue n'étant principalement fondée que sur l'intérêt présent, elle ne dure qu'autant que ces gens-là ont besoin l'un de l'autre. Si Catilina se fût rendu maître de l'Etat, par le moyen des troupes, qu'il avoit rassemblées ; il se seroit très-peu mis en peine de ceux de la Noblesse Romaine, avec lesquels il avoit conspiré, & il n'auroit point voulu partager avec eux l'autorité souveraine. S'il avoit été besoin de les faire perir,  
pour

pour n'avoir point de Colleague, il n'en auroit fait aucune difficulté. On vit de même Jules-Cesar jouir seul de la Dictature perpetuelle, sans en faire part à aucun de ses Amis. L'Amitié d'Antoine, de Lepide, & d'Auguste ne dura non plus, qu'autant qu'ils eurent besoin les uns des autres. Les Philosophes ont donc raison de refuser le nom d'Amitié à ces liaisons vicieuses & interessées, que l'on ne contracte que pour un temps.

L'Amitié solide & de durée ne peut être qu'entre des gens, qui s'aiment réciproquement, à cause des Vertus solides, qu'ils voient les uns dans les autres. Tant que ces Vertus durent, (& elles durent très-long temps, lors qu'elles ont pris de profondes racines) l'Amitié demeure inébranlable, quelque changement, qui arrive d'ailleurs dans la fortune des Amis. Comme on ne les a estimés & qu'on ne leur a voulu du bien, qu'à cause de leurs qualitez personnelles; pendant que ces qualitez subsistent, on ne sauroit s'empêcher de les aimer. Ainsi Atticus touché, depuis sa jeunesse, des belles qualitez de Cicéron, l'aima jusqu'à sa mort, & ne témoigna pas moins d'empressement pour lui dans son exil, qu'il en avoit témoigné pendant son

son Consulat. C'est que les raisons, qu'Atticus avoit d'aimer Cicéron, bien-loin d'être changées, se trouvoient plus fortes dans sa disgrâce; qui ne fut qu'une épreuve de sa Vertu, qui en parut davantage. On peut dire la même chose, de l'Amitié réciproque, que Cicéron eut pour Atticus.

Que s'il arrive néanmoins qu'un homme, en qui l'on avoit d'abord vû de la Vertu, vienne à se laisser séduire, comme il arrive souvent à ceux dont la Vertu n'est pas assez confirmée; alors il n'est pas possible que ceux, qui demeurent constamment attachez à la Vertu, continuent d'être Amis de ceux qui l'ont abandonnée. Ce qui avoit fait naître l'Amitié & ce qui l'avoit entretenue n'étant plus; il ne peut pas se faire qu'elle subsiste davantage. Il peut bien arriver, qu'à cause de l'ancienne Amitié, on ait encore des égards pour ceux que l'on voit s'écarter du chemin de la Vertu; & qu'on en ait même plus de pitié & de douleur, que d'indignation & de colère; mais il y a une très-grande différence entre la pitié, & l'estime. Il arrive encore que, comme l'Amitié ne s'éteint pas tout d'un coup, on ne cesse pas d'aimer ceux que l'on a une fois aimez, d'a-  
bord

bord que l'on s'apperçoit qu'ils abandonnent la Vertu ; parce que l'on espere de les pouvoir ramener à leur devoir, jusqu'à ce que l'on voie, par l'experience, qu'ils l'ont abandonnée sans retour. Pendant qu'il y a quelque esperance, on continue d'avoir de l'Amitié pour eux ; mais dès que l'on desespere , on la perd entierement, & elle se change même souvent non en haine (car il n'est jamais permis de haïr qui que ce soit) mais en une certaine indignation , qui vient de l'attachement que l'on a pour la Vertu, & de l'éloignement où l'on est à l'égard du Vice. „ Il arrive souvent, dit \* *Ci-\** *Cap. 21.*  
 „ *ceron* dans son Livre de l'Amitié, que  
 „ les Vices des Amis viennent à éclatter  
 „ contre leurs Amis, ou contre ceux avec  
 „ qui ils n'ont point de liaison, mais en  
 „ sorte que l'infamie de ces Vices rejail-  
 „ lit sur leurs Amis. Il faut insensible-  
 „ ment se défaire de ces Amitiez, & dé-  
 „ tacher plutôt les liens, qui nous unif-  
 „ sent à ces gens-là, comme je me sou-  
 „ viens de l'avoir oui dire à Caton,  
 „ que de les rompre violemment ; à  
 „ moins qu'ils ne nous aient fait quelque  
 „ tort tout à fait insupportable, en sor-  
 „ te qu'il ne soit ni juste, ni honête, ni  
 „ même possible de différer de rompre  
 „ avec

„ avec eux. *Exemptunt sepe vitia amicorum, cum in ipsos amicos, tum in alienos; quorum tandem ad amicos redundet infamia. Tales igitur amicitie sunt, remissione assus, elucenda, &c., ut Catonem dicere audivi, dissuenda magis, quam discindenda; nisi quidam admodum intolerabilis injuria exarserit, ut neque rectum, neque honestum sit, neque fieri possit ut non statim alienatio, dis-junctioque facienda sit.* „ Il faut tâcher, „ dit-il un peu plus bas, de faire en „ sorte, qu'on ne vienne pas à rompre „ avec ses Amis; mais si cela arrive, il „ faut qu'il paroisse que l'Amitié s'est „ plutôt éteinte d'elle même, qu'elle „ n'a été étouffée par quelque violence. *Danda opera est, ne qua amicorum discidia fiant; si tale aliquid evenerit, ut extincta possint amicitie, quam oppressa esse videantur.*

La Bien-veillance est aussi de deux sortes, parce que l'on peut souhaiter deux sortes de biens, selon les idées que l'on en a. Ceux qui ne savent ce que c'est que Vertu, & qui n'ont d'idée d'autre Bonheur, que de celui, qui consiste dans les Richesses, les Honneurs & les Plaisirs, ne souhaitent d'autres biens à leurs Amis : comme ils n'en souhaitent en effet pas d'autres, pour eux mêmes. Tout ce que l'Amitié la plus sincère, se-  
lon

lon eux, puisse faire est de souhaiter à ses Amis cette sorte de biens, & de les leur procurer, lors qu'il est possible; sans qu'il entre dans cette vuë la moindre idée de Vertu, qu'il, regardent comme je ne sai quoi, qui est tout à fait hors d'œuvre, & qui ne sert de rien à passer heureusement la vie. S'étonneroit-on qu'ils ne la souhaitent pas à leurs Amis, puis qu'ils ne la souhaitent pas pour eux mêmes? S'ils s'avisent de demander des bénédictions au Ciel, par ces bénédictions, ils n'entendent que les instrumens, pour ainsi dire, de leurs cupiditez; c'est à dire, les Richesses & les Honneurs, qu'ils ne souhaitent que pour leur satisfaire.

Au contraire, la Bien-veillance des personnes vertueuses va directement à souhaiter, à ceux qu'elles aiment, une augmentation de ce qu'elles estiment & qu'elles aiment le plus; c'est à dire, qu'ils soient de jour en jour plus confirmés dans toutes les dispositions, qui sont conformes à l'excellence de la nature qu'ils ont reçue du Ciel. Ils font des vœux, pour les voir plus éclairés dans les choses, que tout le monde doit savoir, & particulièrement dans celles que l'état où ils sont demande qu'ils sachent, avec plus d'exacti-

d'exactitude que les autres ; pour leur voir une force de bon Sens , qui les empêche de s'égarer dans aucune erreur nuisible ; pour les voir enfin marcher constamment selon leurs lumières , & demeurer inébranlablement attachés à tout ce qui est agréable à l'Auteur de la Nature Humaine. Ils ne leur souhaitent de Richesses , d'Honneurs & de Plaisirs , qu'autant que cela se trouve compatible avec les dispositions vertueuses , qu'ils demandent au Ciel pour eux. Ils croiroient l'offenser , s'ils lui demandoient , pour leurs Amis , avec passion des choses , qui de leur nature sont indifférentes , & que Dieu répand également sur ceux qui en usent bien & qui en abusent ; & s'ils ne témoignent que de la froideur pour les biens , que Dieu lui-même estime le plus , parce qu'ils nous rendent semblables à lui , & auxquels il a attaché le bonheur éternel.

Ceux qui ne sont touchés , que de ce qui regarde le Corps & les Sens , ne s'affligent nullement lors qu'ils voient leurs Amis abuser de leurs Richesses & de leurs Honneurs & se plonger dans les Plaisirs défendus ; tout le plus grand chagrin qu'ils ont , c'est de les voir privés des Biens & des Honneurs dont ils abusoient



soient & réduits à se passer des Voluptez les plus illégitimes. Ils ne connoissent pas d'autre malheur, que celui-là. Ils ne se réjouissent que de voir jouir leurs Amis, de ce qui lui est opposé; c'est à dire, de les voir riches & honorez, sans se mettre en peine s'ils font un usage raisonnable de ce qu'on nomme leur bonne Fortune.

Mais ceux qui ont goûté ce que c'est, que les lumières de l'Esprit, & la droiture inviolable du Cœur, ne se réjouissent qu'à proportion qu'ils voient leurs Amis éclairés & vertueux; & ne s'affligent que lors qu'ils remarquent que ces lumières s'éteignent en eux, ou qu'ils commencent à agir d'une manière qui leur est opposée. A l'égard des Biens, des Honneurs & des Plaisirs de la vie, ils ne les regardent que comme des choses indifferentes; dont on ne doit pleurer la perte, que lors qu'elle met la vertu de nos Amis dans une trop grande tentation; & dont on ne doit féliciter ses Amis, que lors qu'ils les emploient selon les regles de la Vertu, & pour la soutenir dans les autres, de peur que l'indigence, la honte, & la vie trop dure & trop peinible n'en triomphent à la fin, à cause de la foiblesse de la nature humaine.

Les personnes, qui ne sont occupées que de ce qui frappe les sens, trouveront cette idée de l'Amitié bien éloignée de la leur, & diront peut-être que j'ai entrepris de décrire une Amitié Angélique, & non telle qu'elle se trouve parmi les hommes ; & que c'est outrer la matière, que de demander qu'on pense & qu'on agisse tout autrement, que ne fait la plus grande partie du genre humain, depuis que Dieu l'a mis sur cette Terre. Je répons à cela, que si l'on se formoit une idée des Vertus, sur ce que fait la multitude, elle seroit tout à fait contraire à la droite Raison, & que même l'on en auroit honte. Si je décrivois la véritable Amitié, telle qu'est celle de ceux que j'ai dit n'avoir aucune idée de Vertu ; ne diroit-on pas que je la veux faire passer pour un Vice, & en inspirer de l'horreur ? Ne faut-il pas que l'Amitié soit conforme aux lumières du Bon Sens & à celles du Christianisme, que l'on n'en peut plus séparer, dès qu'on en a été éclairé ? Il n'y a rien d'outré dans un portrait, sur lequel il faut nécessairement, que nous nous réglions ; si nous ne voulons passer, dans l'esprit des personnes sages, non seulement pour des impies, mais même pour des foux. Car  
enfin

enfin c'est une veritable folie , que d'estimer ce qui n'est point digne d'estime & d'aimer ce qui n'est point aimable , si on l'examine avec un peu de soin ; & au contraire de mépriser & de hair ce qui est seul digne de nôtre estime & de nôtre Amitié.

II. IL est facile de recueillir de ce *Choix des Amis.* que je viens de dire , qu'il ne faut pas faire des Amis au hazard , sans les connoître , & qu'il doit y avoir divers degrez d'Amitié , selon les degrez de Vertu de ceux que l'on aime ; mais il est bon de faire quelques remarques sur cette matière.

Puis qu'on ne doit lier Amitié qu'avec des personnes vertueuses , & qu'il n'y a que leurs bonnes qualitez , qui les doivent faire aimer ; il est visible que l'unique chose , qu'il faut chercher dans ses Amis , ce sont les lumières de l'Esprit , & les bonnes dispositions du Cœur. Il ne faut pas supposer que ceux qui recherchent nôtre Amitié , ou qui l'accepteroient , si nous la leur offrions , ont les qualitez que l'on demande dans un Ami , avant que de les avoir bien examinez. Il arrive si souvent que l'on est trompé à l'exterieur , lors qu'on s'en tient là ; que c'est une extrême imprudence ,

dence, que de s'y fier. Mais comment se gardera-t-on de ces apparences trompeuses, pour n'en être pas surpris ? Je pose en fait qu'un homme vertueux, qui n'est pas destitué de pénétration, & qui a quelque usage de la vie, ne peut pas fréquenter un homme, pendant quelque temps, sans s'appercevoir non seulement des lumières de son Esprit, mais encore des dispositions de son Cœur. En parlant sur une infinité de sujets, comme l'on fait avec ceux que l'on voit familièrement, il est bien difficile qu'on ne découvre non seulement ses sentimens, mais encore ses inclinations ; sur tout lors que l'on est observé par des gens, qui ne sont pas aveugles. Il se trouve, outre cela, tous les jours, tant d'occasion d'agir, qu'il n'est pas possible de se contraindre perpétuellement, & de cacher si bien ses passions, qu'elles ne paroissent aux yeux de ceux qui sont témoins de ce que l'on fait. Ceux qui sont plus pénétrants que les autres distinguent même assez facilement un air affecté & forcé, des manières simples & naturelles de la véritable Vertu. Un Hypocrite, si l'on y prend bien garde, s'acquie tout autrement des devoirs extérieurs de la Vertu, que ne font ceux qui en sont véritablement

ment touchez. Le soin qu'il a de paroître homme de bien , dans les choses exterieures , fait connoître qu'il ne l'est pas dans le Cœur.

Il y a néanmoins des personnes si adroites , & des embuches , pour ainfi dire , si cachées , que l'on dresse à ceux dont on veut gagner l'amitié , qu'il est quelquefois difficile de ne s'y pas laisser tromper. Ceux qui forment ce dessein tâchent de reconnoître la passion dominante de celui , de qui ils veulent se faire aimer ; & après l'avoir reconnue , ils feignent d'entrer dans toutes les pensées , qui sont des suites de cette passion. Comme on s'aime naturellement soi même , & que l'on croit ses passions légitimes , comme elles le sont en effet quelquefois , on conçoit facilement de l'amitié , pour ceux qui les approuvent , & qui paroissent être possédez du même esprit. Dès lors , on n'examine plus assez attentivement leurs discours & leur conduite ; & la conformité apparente d'humeur , que l'on remarque en eux , sert à couvrir tous leurs défauts. C'est pourquoi les plus habiles gens ont dit ,  
 „ qu'il ne falloit aimer , qu'après avoir  
 „ jugé des personnes ; & non en ju-  
 „ ger , après avoir pris de l'amitié pour  
 X 3 „ elles :

\* Cicéron  
de Amicit.  
c. 22.

„ elles: \* *cùm judicaveris , diligere oportet ; non cùm dilexeris , judicare.* Il faut être assuré de la Vertu de ceux , avec qui l'on voudroit faire amitié , avant que de s'engager dans aucune liaison particulière.

J'avouë que cette conduite rend ces liaisons un peu difficiles , parce qu'il faut du temps , avant que de s'assurer de la Vertu de qui que ce soit. Mais il vaut mieux lier Amitié , avec quelque peine , que de s'engager facilement avec des gens , avec qui l'on fera peutêtre obligé de rompre peu de temps après ; ce qui ne se peut jamais faire sans beaucoup de chagrin , & souvent même n'est pas sans danger , lors que l'on a eu beaucoup de confiance en ceux , avec qui l'on est obligé de rompre. Il vaut mieux avoir peu d'amis , mais fideles , & qui le soient pendant toute nôtre vie ; que d'en avoir beaucoup , avec qui l'on court risque de se brouiller.

En cette occasion , on peut dire que les Grands & tous ceux , qui sont relevés au dessus des autres , sont plus malheureux que ceux qui n'ont ni grandeurs , ni Dignitez. Ces derniers qui ne recompensent l'Amitié , que l'on a pour eux , que par une Amitié réciproque , & en

en qui un homme vertueux ne peut estimer que ce qui est véritablement estimable, sont beaucoup plus assurés de la sincérité de leurs Amis; que ne peuvent être ceux, de l'Amitié de qui on peut tirer des avantages considérables. Car enfin on peut dire souvent, à quoi bon recherche l'amitié d'un honête homme, en le trompant; puis qu'il n'y a rien à gagner avec lui, qu'une Amitié vertueuse? Ce n'est pas là, ce que les trompeurs cherchent. Mais on peut être avancé par un grand Seigneur, ou par un Magistrat, & tirer beaucoup d'avantage de l'Amitié feinte, qu'on lui témoigne; de sorte qu'il lui est très-difficile de s'assurer si ceux, qui lui marquent de l'estime, en ont effectivement. S'il n'avoit que de l'Estime & de la Bien-veillance, pour payer les égards & les empressements que l'on a pour lui, il verroit le plus souvent disparoître tous ceux qui lui font la cour avec le plus d'assiduité.

„ On feint de respecter ces gens-là, pour  
 „ un temps; & s'il arrive qu'ils viennent  
 „ à tomber, ce qui n'est pas rare, alors  
 „ on voit combien peu ils avoient d'a-  
 „ mis. C'est ainsi qu'on assure que Tar-  
 „ quin, étant en exil, disoit qu'il re-  
 „ connoissoit ceux qui lui avoient été

„ fideles amis, & ceux qui avoient été  
 „ infideles, depuis qu'il ne les pouvoit  
 \* Ciceron „ plus recompenser. \* *Coluntur tamen*

*Ibid. c. 1 §. simulatione, dumtaxat ad tempus. Quod si*

*forte, ut fit plerumque, ceciderint; tum in-*  
*telligitur quam fuerint inopes amicorum; quod*  
*Tarquinius dixisse ferunt tum exsultantem se*  
*intellexisse, quos fidos amicos habuisset, quos*

*Pofidip-*  
*pus in*

*• Floril.*

*Stob. l. 14.*

*infidos, cum jam neutris gratiam referre pos-*  
*set. Il leur arrive ce qu'un \* Comique*

Grec a représenté fort agréablement,  
 dans un homme, qu'il avoit fait venir  
 sur le Théâtre vêtu d'habits magnifi-  
 ques, & à qui tout le monde faisoit ci-  
 vilité, à cause de cela, mais qui y reve-  
 nant mal vêtu n'avoit été regardé de per-  
 sonne: *Tout le monde, comme il me sem-*  
*ble, disoit cet homme, parloit à mon ha-*  
*bit, & non à moi; car personne ne me par-*  
*le à présent. Combien de gens n'y a-t-il*  
*pas, parmi les Grands, qui se croient*  
*environnez d'Amis, & qui les verroient*  
*tous disparoître, s'ils cessoient de faire*  
*les personnages qu'ils font? Souvent mê-*  
*me, s'il faut dire la Verité, ils méritent*  
*qu'on les traite de la sorte, parce qu'en*  
*effet ils n'ont rien d'aimable en eux mê-*  
*mes, & qu'il n'y a que les services,*  
*qu'ils peuvent rendre, qui les puissent*  
*faire confiderer, par ceux qui ont be-*

*soin*



soin de leur faveur. S'ils n'ont point d'Amis fideles on ne doit nullement le trouver étrange , non seulement parce qu'ils ne méritent pas d'en avoir de meilleurs ; mais parce qu'ils ne sauroient distinguer un Ami d'un flatteur , un homme qui a de la vertu d'un autre qui n'en a point. Ils n'estiment les gens qu'à proportion de la basse complaisance qu'ils ont pour eux , & de l'encens qu'ils leur prodiguent. Ils ne sauroient souffrir non seulement ceux qui les contredisent en quelque chose , mais pas même ceux qu'ils soupçonnent avoir des principes de Morale indépendans de leurs volontez. En un mot , ils veulent avoir des Esclaves & non des Amis , & ils ne manquent pas de trouver ce qu'ils cherchent.

Mais pour laisser ces gens-là , qui ne connoissent de l'Amitié que le nom : ceux qui sont capables d'avoir de veritables Amis , & qui ne cherchent en eux que les lumières & la Vertu , sont obligez d'avoir des Amis de differens ordres , selon les degrez des qualitez aimables qu'ils remarquent en eux. Comme l'Amitié n'est pas une liaison aveugle , mais une suite d'un jugement éclairé , elle est plus ou moins grande , selon que ceux , pour qui on l'a conçue , méritent d'être aimez.

*Degrez de  
l'Amitié.*

On ne peut pas douter qu'il n'y ait differens ordres de personnes veritablement vertueuses. Les lumières & les Vertus ne sont pas également éclatantes, ni également étendues dans tous ceux qui en ont ; & ceux qui surpassent les autres méritent que l'on ait plus de consideration pour eux. Mais il y a encore une autre chose, qui met de la difference entre les Amis ; c'est que les lumières & les Vertus sont accompagnées dans les uns d'agrémens, qu'elles n'ont pas dans les autres. Il y a des gens dont la vertu est si austere, ou se trouve jointe avec une humeur si peu commode, qu'elle répand je ne sai quoi de rude dans leurs manières ; qui rebute quelquefois ceux qui d'ailleurs les aiment, à cause de leurs bonnes qualitez. Il n'y a guere de gens, qui puissent faire liaison avec ceux, qui ont des manières trop rudes, & un accueil rebutant, quoi que d'ailleurs sincerer & incapables de nuire malicieusement. Il semble que la douceur dans les manières soit comme un assaisonnement de la Vertu, qui ne la rend pas à la verité plus estimable en elle même, mais qui la fait mieux recevoir, même à ceux qui l'aiment sincerement. Les personnes les plus vertueuses ayant toujours quel-

quelque chose à se reprocher, & n'étant pas d'ailleurs parfaitement assurées de la constance des autres, ne peuvent aborder un Ami, dont l'air, a je ne sai quoi de chagrin; sans craindre d'en être querrellé, ou de lui entendre dire quelque chose qui fasse voir que son Amitié est diminuée. Les personnes un peu délicates, parce qu'elles croient qu'on a sujet de les aimer, ne peuvent souffrir que l'Amitié que l'on a pour elles paroisse sous le même visage que la Haine. C'est ce qui fait que lors que les Vertus de deux Amis, que l'on a, sont égales, on ne les aime néanmoins pas également, si leur douceur est inégale. Celui, dont les manières sont engageantes, l'emporte toujours sur celui dont l'air est plus rude.

J'ai souvent ouï parler, parmi les peuples du Nord, de leur amitié & de celle des peuples plus Méridionaux. Comme chaque Nation ne manque pas de préférer ses manières à celle de toutes les autres, parce que l'on aime ce à quoi l'on est accoutumé dès l'enfance; j'ai plusieurs fois ouï dire que l'Amitié est plus forte parmi les peuples des Climats plus froids, que parmi ceux sur qui les rayons du Soleil tombent moins obliquement. Je ne doute pas qu'il ne se trou-

ve autant d'Amitié dans le Nord , que dans le Midi , parmi les personnes vertueuses , mais je doute qu'il s'en trouve plus. J'ai connu par tout des gens , qui m'ont paru être fort bons Amis , & d'autres qui n'aimoient proprement que leurs intérêts ; ou leurs passions présentes , & qui n'avoient d'Amis , que par rapport à cela. Mais il faut avouër , que dans les Climats plus doux l'Amitié est aussi communément plus douce , & par conséquent plus agréable. Que l'on suppose que les Vertus sont égales dans le fonds en deux personnes , dont l'une est née au Nord du cinquantième degré de Latitude Septentrionale , & l'autre cinq ou six degrez au Midi ; il est certain qu'elles auront un extérieur plus aimable , dans celle qui sera née du côté du Midi. Cela fait que l'on jouit de ses Amis & de toutes leurs Vertus avec plus de plaisir , dans les Climats plus doux ; & cela étant il n'est pas possible que , généralement parlant , l'Amitié des peuples plus Méridionnaux n'ait quelques degrez de plus que celle des Septentrionaux. On peut dire qu'il en est de l'Amitié , à cet égard , de même que des viandes les plus nécessaires à la vie. Tout le monde aime les viandes , & les mange  
avec

avec plaisir ; mais il est certain que quand elles sont bien apprêtées , on les mange plus avidement , que quand elles ne le sont pas. Rien n'est plus agréable que l'Amitié, lors qu'elle est sincere ; mais quand elle est de plus assaisonnée d'un air accueuillant & de mille petits empressemens , elle donne infiniment plus de plaisir , & elle devient plus ardente & plus vive.

Ainsi les differents degrez des lumières & des Vertus , & les manières différentes de les faire paroître font que l'on aime plus ou moins ses Amis ; quoique l'Amitié soit également sincere.

III. LE premier devoir de l'Amitié *Devoirs de l'Amitié.* c'est qu'elle soit sincere ; autrement ce n'est qu'une apparence d'Amitié ; que l'on doit plutôt nommer feinte ou dissimulation , qui sont des noms de Vices , que du nom d'une Vertu. Tous les discours des Amis doivent être parfaitement sinceres , & éloignez de toute supercherie & de toute tromperie ; puis qu'il est visible qu'on ne sauroit regarder comme son Ami un homme que l'on tâche de surprendre & de tromper. Comme il n'y a rien pour quoi l'on ait plus d'éloignement , que d'être la dupe de qui que ce soit : il est impossible que l'on  
fasse

faſſe à ceux , à qui l'on eſt véritablement Ami , ce que l'on ſeroit bien fâché d'éprouver de leur part. „ Il n'y a rien , „ dit *Cicéron* \* dans l'Amitié de feint, • *De* „ ni de ſimulé ; tout ce qu'elle renferme *Amic. c. 7.* „ eſt ſincere & part du cœur : *In Amicitia nihil fictum , nihil ſimulatum ; & quidquid in ea eſt , id eſt verum & voluntarium.* Dès que ceux qui ont été Amis , ou qui ont crû l'être , ſe déguiſent , & tâchent de ſ'entreperſuader qu'ils penſent ce qu'ils n'ont point dans le cœur ; ils ceſſent dès lors d'être Amis. On peut concevoir par là , qu'il ne ſauroit y avoir de véritable amitié entre des gens , qui en ſont aux complimens les uns envers les autres. C'eſt une eſpece de fauſſe monnoie , que l'uſage a introduite dans le monde , & que l'on veut bien recevoir de ceux , pour qui l'on n'a point d'Amitié , pour la leur rendre , lors que la coûtume le demande. Mais dès que l'Amitié eſt formée entre deux perſonnes , les Complimens réduits à leur juſte valeur , ſont , ſ'il eſt permis de parler ainſi , renvoyez au billon , & n'ont plus de cours. Dès que vous voyez des gens ſ'entre-complimenter , ſoyez perſuadez qu'il n'y a pas grande Amitié entre eux ; & ſi quelcun vous aborde , l'encenſoir à  
la

la main, sâchez qu'il n'a pas encore conçu beaucoup d'Amitié pour vous.

Il est vrai qu'il y a des gens, qui sont si fort accoutumés à recevoir & à donner de l'encens, qu'on ne peut en approcher sans cela ; mais jamais je ne chercherois d'Amis, parmi les gens de ce caractère. On accuse les Nations Méridionales d'être plus sujettes à faire des complimens peu sinceres, que les autres ; & l'on n'a pas tout à fait tort ; parce qu'elles en font une si grande quantité, & à tant de gens, qu'il n'est pas possible qu'ils partent tous du cœur. Mais ceux qui les connoissent interieurement savent que ceux, qui sont véritablement Amis, parmi ces Nations, n'emploient aucuns complimens entre eux, & vivent ensemble avec une liberté & une franchise, qui ne sont que peu connues aux peuples du Nord. Cette ouverture de cœur & ces manières simples & naïves de la forte Amitié sont incompatibles avec beaucoup de petites façons gênées, que l'on y appelle Civilité. Ce n'est pas qu'il n'y ait en cela des exceptions, & des Amitiez aussi dégagées des formalitez inutiles, au deça de cinquantième degré de Latitude Septentrionale, qu'au de là.

Le

Le Second devoir, ou, si l'on veut, le second caractère de l'Amitié, c'est que dès qu'elle est parvenue à sa perfection, elle est égale, & se soutient toujours dans le même degré; pendant que la Vertu, qui l'a fait naître, demeure dans le même état. On voit des gens, qui ont l'humeur si inégale, &, pour ainsi dire, si journalière, qu'après en avoir été reçu un jour avec le meilleur visage du monde & avec tous les empressements de la véritable Amitié; on est surpris en suite du froid, avec lequel on en est accueilli quelques jours après, sans qu'il se soit rien passé qui les puisse avoir desobligé, ni rien dit qui leur puisse avoir causé ce refroidissement. Quand ils sont de bonne humeur, leurs Amis, ou ceux qu'ils nomment ainsi, sont les bien-venus; mais s'ils sont chagrins, ou par bizarrerie ou autrement, ils les querellent ou les reçoivent avec un froid propre à les glacer. S'ils étoient véritablement Amis, ils n'en useroient pas ainsi; car il n'y a rien de plus sûr qu'on aime non seulement à répandre sa joie dans le sein de ses Amis; mais que leur vuë, rejouit & console, dans tous les chagrins que l'on a. „ Qu'y a-t-il de plus doux „ que d'avoir quelcun, avec qui vous „ puis-



„ puissiez vous entretenir de tout, com-  
 „ me vous faites avec vous-mêmes.  
 „ Quel avantage si grand pourriez vous  
 „ retirer de la prospérité , si vous n'a-  
 „ vriez quelcun qui s'en réjouît autant  
 „ que vous ? Pour l'adversité, il vous  
 „ seroit difficile de la supporter con-  
 „ stamment, sans avoir quelcun, qui y  
 „ prît plus de part , que vous même.  
 „ Enfin dans tout le reste de ce que l'on  
 „ souhaite , chaque chose n'est bonne  
 „ qu'à un seul usage ; les richesses ne  
 „ sont que pour s'en servir, la puissan-  
 „ ce n'est que pour être respecté , les  
 „ honneurs ne sont que pour s'attirer  
 „ des louanges, les voluptez que pour  
 „ se réjouir, la santé que pour n'avoir  
 „ pas de douleur, & pour s'acquitter de  
 „ toutes les fonctions du corps. L'Amitié  
 „ renferme plusieurs choses ; de quelque  
 „ côté, que vous vous tourniez, elle est  
 „ prête à vous rendre service ; on ne  
 „ l'exclut d'aucun lieu ; jamais elle n'est  
 „ hors de saison , jamais elle n'est fâ-  
 „ cheuse. C'est pourquoi nous ne nous  
 „ servons pas de l'eau & du feu , com-  
 „ me l'on dit, en plus de lieux que de  
 „ l'Amitié. \* *Quid dulcius quàm habere* \* Ibid. c.  
*quicum omnia audeas sic loqui, ut tecum? 6.*  
*Quis esset tantus fructus in prosperis rebus,*  
 Tome II. Y „ nisi

*nisi haberes qui illis , aquè ac tu ipse , gauderet ? Adversas verò ferre difficile esset , sine eo , qui illas gravius etiam , quàm tu , ferret. Denique cetera res , quæ expetuntur , opportuna sunt singula rebus ferè singulis ; divitiæ ut utare , opes ut colare , honores ut laudare , voluptates ut gaudere , valetudo ut dolore careas & muneribus fungare corporis. Amicitia res plurimas continet ; quoquò te verteris , præsto est ; nullo loco excluditur ; numquam intempestiva , numquam molesta est. Itaque non aquâ , non igni , ut aiunt , pluribus locis utimur , quàm amicitia. Quand on voit donc qu'un jour on est bien reçu & un autre mal , on peut s'assûrer que l'on n'est pas fort avant dans l'Amitié de ceux qui en usent de la sorte.*

Le troisième devoir de l'Amitié , c'est qu'elle doit être pleine de confiance réciproque. Quand on s'estime mutuellement , il n'est pas possible qu'on n'ait de la confiance l'un pour l'autre ; parce que l'on ne sauroit estimer une personne capable d'abuser de la confiance , qu'on auroit en elle. On ne sauroit non plus avoir de la bien-veillance pour ceux que l'on soupçonne d'infidélité , ou de trahison , envers ceux dont ils font profession d'être Amis. Il est vrai que l'usage donne quelquefois le nom d'Ami à des

des gens, que l'on fréquente, & avec qui l'on en use civilement; mais sans avoir aucune liaison particuliere, & sans s'être jamais fait confidence de rien. C'est alors un simple terme de civilité, qui signifie que l'on connoit les gens, qu'on les voit quelquefois, & qu'on n'a aucun démêlé avec eux. Mais il vaudroit mieux n'employer ce terme, que dans son sens propre; pour marquer un homme, pour qui l'on eût au moins quelque degré d'estime & de bien-veillance particuliere, & de qui l'on fût considéré de la même manière. C'est ce qui fait que *Senèque*

\* censure *Lucile* d'avoir nommé son *Ami* \* Ep. IXXI.  
un homme, en qui il ne se fioit de rien:

„ Vous dites, lui dit-il, que vous avez  
„ donné vos Lettres à porter à un de vos  
„ *Amis*; & ensuite vous m'avertissez  
„ que je ne lui communique pas tout ce  
„ qui vous regarde, parce que vous n'a-  
„ vez pas accoutumé de le faire. Ainsi  
„ dans la même Lettre vous avez dit  
„ qu'il étoit votre *Ami*, & vous l'avez  
„ nié. Vous vous êtes servi de ce mot  
„ dans un sens vulgaire, & vous l'avez  
„ nommé votre *Ami*, comme on appel-  
„ le *honêtes gens* tous ceux qui préten-  
„ dent à quelque Charge, & comme  
„ nous traitons de *Seigneurs* ceux que

„ nous rencontrons, lors que nous ne  
„ nous souvenons pas de leur nom.  
„ Mais laissons passer cela. Si vous cro-  
„ yez que quelcun soit vôtre Ami, en  
„ qui néanmoins vous n'ayiez pas autant  
„ de confiance qu'en vous même ; vous  
„ vous trompez infiniment, & vous ne sa-  
„ vez pas ce que c'est que la véritable Ami-  
„ tié. Déliberez de tout, avec vôtre  
„ Ami ; mais auparavant délibérez de lui  
„ même. Après avoir fait Amitié, il  
„ faut avoir de la confiance ; mais avant  
„ que de lier Amitié, il faut juger des  
„ personnes. *Epistolas ad me perferendas*  
*tradidisti, ut scribis, amico tuo. Deinde*  
*admones me ne omnia cum eo ad te pertinen-*  
*tia communicem, quia nec soleas ipse quidem*  
*hoc facere. Ita eadem Epistolâ illum & di-*  
*xisti amicum & negasti. Itaque sic priore*  
*illo verbo, quasi publico usus es, & sic il-*  
*lum Amicum vocasti, quomodo omnes Can-*  
*didatos bonos viros dicimus, quomodo ob-*  
*vios, si nomen non succurrit, dominos salu-*  
*tamus. Hoc abierit ; sed si aliquem amicum*  
*existimas, cui non tantumdem credis, quan-*  
*tum tibi, vehementer erras, & non satis*  
*nostis vim verae amicitiae. Tu verò omnia*  
*cum amico delibera, sed de ipso prius. Post*  
*amicitiam, credendum est ; ante amicitiam,*  
*judicandum.* Voiez le reste de cette Let-  
tre,

tre, où il parle du soin que l'on doit apporter au choix de ses Amis. Après les avoir donc choisis, comme l'on doit, il ne leur faut faire paroître aucune défiance. *Ciceron* le montre au long, dans son Livre de l'Amitié, & voici le résultat de ce qu'il en dit\*: „ Quand les mœurs \**Cap. 17.*  
 „ des Amis sont bonnes, alors on leur  
 „ doit tout communiquer, tous ses des-  
 „ seins & toutes ses volontez, sans au-  
 „ cune exception. *His igitur finibus uten-*  
*dum arbitror, ut, cum emendati mores ami-*  
*corum sint, tum sit inter eos omnium rerum,*  
*consiliorum, voluntatum, sine ulla exceptione,*  
*communitas.*

Comme on suppose que l'un & l'autre Ami est vertueux, on suppose en même temps & qu'ils sauront bien se retenir de dire ce qui pourroit nuire à leur Ami, & qu'ils ne feront rien dont il soit trop honteux de faire confidence à un autre. „ Pensez long-temps, dit *Seneca*,  
 „ que, si vous devez recevoir quelcun  
 „ dans votre Amitié; & quand vous au-  
 „ rez résolu de le faire, recevez-le de  
 „ tout votre cœur, & entretenez vous  
 „ avec lui, aussi hardiment qu'avec vous  
 „ même. A la vérité vous devez vivre  
 „ en sorte, que vous ne fassiez rien, que  
 „ vous ne puissiez confier même à votre

¶ Ibid.

„ Ennemi; mais parce qu'il arrive des  
 „ choses, que la coutume veut que l'on  
 „ tienne secretes, faites part à votre Ami  
 „ de toutes vos inquietudes & de toutes  
 „ vos pensées. Vous le rendrez fidele,  
 „ si vous le croiez tel; car il y a bien  
 „ des gens, qui ont appris aux autres à  
 „ les tromper, en craignant de l'être, &  
 „ qui par leurs soupçons ont donné aux  
 „ autres le droit de pécher contre l'A-  
 „ mitié: \* *Diu cogita an tibi in amicitiam  
 aliquis recipiendus sit; cum placuerit fieri,  
 toto illum pectore admittite; tam audacter cum  
 illo loquere, quam tecum. Tu quidem ita  
 vive, ut nihil committas, nisi quod commit-  
 tere etiam inimico possis; sed quia interve-  
 niunt quedam, quæ consuetudo fecit arcana,  
 cum amico omnes curas, omnes cogitationes  
 tuas misce. Fidelem si putaveris, facies:  
 nam multi fallere docuerant, dum timent  
 falli, & aliis suspicando jus peccandi fecerant.*

En quatrième lieu, comme lors que  
 l'on a commis quelque faute, on ne  
 manque pas de se la reprocher à soi mé-  
 me, & d'en être fâché, dès qu'on la re-  
 connoit: on ne doit pas trouver mau-  
 vais, qu'un Ami, qui s'en apperçoit le  
 premier, en avertisse, ou pour réparer  
 le mal que l'on peut avoir fait, ou pour  
 se

se garder à l'avenir de commettre rien de semblable. Quoi que je suppose que l'Amitié, que je décris , n'est qu'entre des personnes vertueuses ; je ne suppose pas que ceux , que je nomme ainsi , soient impeccables , ou qu'ils soient tous parvenus à un degré de Vertu , qui exclue toutes sortes de défauts. Si cela étoit , il ne pourroit y avoir de l'Amitié qu'entre les Anges & les Esprits Bienheureux ; & ce seroit , à nôtre égard , une liaison de l'autre vie , & non de celle-ci.

La véritable Vertu , autant qu'on la possède ici bas , est compatible avec bien des foiblesses & bien des fautes ; qu'il faut que l'Amitié corrige , ou supporte. Il y a des personnes très-vertueuses d'ailleurs , qui ont des défauts , qui sont plutôt des Travers d'Esprit , comme l'on parle , que des Vices du Cœur ; ou si ce sont des Vices , ils font si peu de mal à ceux qui en sont atteints , & à ceux qui ont à faire avec eux , que ce sont des défauts véniels , & que l'on doit supporter , sans que l'Amitié en souffre , si on ne les peut corriger. Telles sont , par exemple , diverses opinions spéculatives , ou qui n'influent nullement dans la conduite de nos Amis , & dans lesquelles

néanmoins, ils se trompent. Telles sont une promptitude à parler, ou à agir un peu trop grande : ou au contraire une lenteur, qui cause de l'impatience à ceux qui sont un peu plus ardents ; trop de hardiesse, ou trop de timidité ; des manières un peu trop particulières, & qui blessent en quelque sorte l'usage reçu parmi ceux qui ont quelque politesse, & autres choses semblables. Ce sont là des défauts, dont on doit souhaiter que ses Amis soient exempts, & tâcher deles en corriger ; mais si on ne peut en venir à bout, comme en effet souvent les plus honêtes gens ne s'en corrigent jamais entièrement, il les faut supporter, & les pardonner à ses Amis, à cause des bonnes qualitez, qu'ils ont d'ailleurs. Il en est, en cette occasion, d'un Ami, comme d'une Femme. Il faut guerir ses défauts, ou les souffrir ; si on les guerit, on a un Ami dont les opinions, ou les manières sont meilleures ; si on ne les guerit pas, & qu'on les souffre patiemment, on devient soi même meilleur. *Vitium uxoris*, disoit *Varron* dans une Satire Menippée, touchant le devoir des Maris, qui s'est perdue, *aut tollendum, aut ferendum est. Qui tollit vitium, uxorem commodiorem præstat ; qui fert, se se meliorem facit.*

Mais



Mais il arrive encore qu'on fait des fautes considerables, parce que les Vertus de cette vie ne sont pas inamissibles, comme parlent les Théologiens, & parce qu'encore que l'on ne perde pas une bonne habitude, on agit quelquefois contre son penchant, à cause de quelque tentation violente. Les fideles avertissemens d'un Ami sont, en cette occasion, de grande utilité; puis qu'ils soutiennent la Vertu chancelante, contre la violence de la tentation, & qu'ils la remettent en pleine possession d'un cœur, où elle ne regnoit plus aussi absolument qu'auparavant, & d'où elle étoit peut-être prête à s'enfuir.

Ces avertissemens doivent être réciproques, selon le besoin des Amis, & donnez avec toute la douceur, que l'Amitié demande; c'est à dire, avec la même douceur avec laquelle on se traite soi même, quand on se reproche quelque faute; en sorte que l'on témoigne beaucoup de douleur & point du tout de colere, & que l'on fasse voir, que l'on ne demande autre chose, si ce n'est que celui qui a fait la faute n'y retourne plus, & que l'on est prêt à cette condition de conserver pour lui toute l'Amitié que l'on a eue auparavant, sans se

souvenir plus du passé. Des reproches que l'on fait d'une chose, où l'on ne retombe plus, seulement pour humilier les gens, & pour prendre au dessus d'eux un air de supériorité, ne sont pas compatibles avec la véritable Amitié. Ce sont là des discours d'un Maître, & non d'un Ami. Mais comme celui, qui reprend, le doit faire avec douceur : celui, qui est repris avec justice, doit écouter patiemment les censures de son Ami. S'il s'agit sur tout d'une faute, dont il faut se repentir ; c'est à dire, qu'il faut éviter à l'avenir, à moins que l'on n'abandonne une Vertu essentielle à un homme de bien ; il faut souffrir d'être repris, & faire voir par la suite que l'on a profité des avertissemens de son Ami. Sans cela, l'Amitié ne pourroit plus subsister, puis qu'elle ne peut être qu'entre des gens de bien.

Pour les affaires de la vie, où il n'y a proprement ni bien, ni mal, par rapport à la Morale, mais tout au plus de la prudence, ou de l'imprudence à se conduire d'une certaine façon ; il faut qu'il y ait beaucoup de liberté & de complaisance entre les Amis ; en sorte qu'ils puissent prendre le parti, qu'ils trouvent le meilleur ; sans se choquer les uns les autres,

très , que l'on n'ait pas suivi leurs avis.

*Cicéron* qui a été lui même un des modèles de la plus belle Amitié , que l'on ait vuë parmi les Payens , nous en a donné de très-belles leçons dans le Livre qu'il a écrit sur cette matière. J'en traduirai ici un passage remarquable , \* où *Laelius* , \* *Cap. 24.* qui dans ce Livre explique la nature de & 25. l'Amitié , parle de la sorte : „ Je ne sai „ comment il arrive qu'il n'y a rien de „ si vrai , que ce que dit mon Ami (*Terence*) dans l'*Andrienne* : *La Complaisance fait des Amis , mais la Verité produit de la Haine.* La Verité est fâcheuse , s'il en naît de la Haine , qui „ est le poison de l'Amitié ; mais la Com- „ plaisance est bien plus fâcheuse , lors „ que par indulgence pour les fautes de „ ses Amis , on permet qu'ils se précipitent dans le Vice. Celui qui a le „ plus grand tort est néanmoins celui „ qui rejette la Verité , & que la Com- „ plaisance séduit. Il faut donc avoir „ beaucoup de soin , dans toute cette affaire , premièrement que les avertisse- „ mens soient sans aigreur , ensuite que „ la censure ne soit accompagnée d'aucun affront , & que dans la Complaisance , (pour me servir encore du ter- „ me

„ me de *Terence*, ce que je fais volon-  
„ tiers) il y ait de la Civilité. Mais pour  
„ ce qui regarde la Flatterie, qui ne sert  
„ qu'à favoriser le Vice, il la faut en-  
„ tierement éloigner. Bien-loin d'être  
„ digne d'un Ami, elle n'est pas seule-  
„ ment digne d'un homme libre; car  
„ enfin on vit autrement avec un ty-  
„ ran, & autrement avec un Ami. On  
„ doit desespérer d'un homme, dont les  
„ oreilles sont si fort fermées à la Veri-  
„ té, qu'il ne la peut même ouïr dire à  
„ ses Amis. Caton disoit fort bien, en  
„ cette rencontre, comme en plusieurs  
„ autres : *Qu'il y a des gens à qui leurs*  
„ *ennemis font plus de bien, que leurs amis*  
„ *qui leur paroissent les plus agreables; parce*  
„ *que ceux-là disent souvent la Verité, que*  
„ *ceux-ci ne disent jamais.* Ce qu'il y a  
„ d'absurde, c'est que ceux, que l'on  
„ avertit de leur devoir, ne se chagri-  
„ nent pas de ce qui les doit chagriner,  
„ & au contraire se chagrinent de ce qui  
„ ne leur devroit donner aucun chagrin.  
„ Ils ne sont pas fâchez d'avoir commis  
„ une faute, mais ils souffrent avec pei-  
„ ne qu'on les en reprenne; au lieu qu'ils  
„ devroient avoir du chagrin d'être tom-  
„ bez en faute, & de la joie de s'enten-  
„ dre censurer. Comme donc avertir &  
„ être

„ être averti est le propre de la verita-  
 „ ble Amitié; dans laquelle on avertit  
 „ librement, mais sans aigreur, & l'on  
 „ reçoit les avertissemens avec patience  
 „ & sans peine : il faut être persuadé  
 „ qu'il n'y a point de plus grande peste  
 „ dans l'Amitié, que la Flatterie, les  
 „ Caresses, & la mauvaise Complaisan-  
 „ ce : *Nescio quomodo verum est quod in*  
*Andria familiaris meus dicit : Obsequium*  
*Amicos, Veritas Odium parit. Molesta*  
*veritas, si quidem ex ea nascitur odium,*  
*quod est venenum Amicitia; sed obsequium*  
*multò molestius, quod peccatis indulgens præ-*  
*cipitem amicum ferri sinit. Maxima au-*  
*tem culpa in eo est, qui & Veritatem asper-*  
*natur & in fraudem obsequio impellitur.*  
*Omni igitur hac in re, adhibenda ratio & di-*  
*ligentia est; primum ut monitio acerbitate,*  
*deinde objurgatio contumelia careat; in obse-*  
*quo autem (quoniam Terentiano verbo liben-*  
*ter utimur) comitas adsit: adsentatio, vitio-*  
*rum adjutrix, procul amoveatur, qua non*  
*modò amico, sed ne libero quidem digna est;*  
*aliter enim cum tyranno, aliter cum amico*  
*vivitur. Cujus autem aures Veritati clausæ*  
*sunt, ut ab amico verum audire nequeat,*  
*hujus salus desperanda est. Scitum est enim*  
*illud Catonis, ut multa: meliùs de qui-*  
*busdam acerbos inimicos mereri, quàm*  
 eos

cos amicos, qui dulces videantur; illos verum sæpe dicere, hos numquam. *Atque illud absurdum est, quod is qui monetur, eam molestiam, quam debent capere, non capiunt; eam capiunt, quâ debent vacare. Peccasse enim se non anguntur, objurgari moleste ferunt; quod contra oportebat, delicto dolere, correctione gaudere. Uti igitur & monere & moneri proprium est vera Amicitia, & alterum libere facere, non asperere: alterum patienter accipere, non repugnare; sic habendum est, nullam in Amicitia pestem esse majorem, quam adulationem, blanditiam, adsentationem.* Le passage est un peu long, mais la Latinité en est si belle, que ceux qui l'entendent ne s'ennuieront pas plus à le lire, que je ne me suis ennuié à le copier.

Le cinquième devoir de l'Amitié, est de secourir & d'aider ses Amis, en tous leurs besoins, autant qu'on le peut faire. Il faut prendre leur parti, lors que leur réputation est attaquée; soit que l'on invente d'eux des choses absolument fausses; ou que l'on fasse paroître leurs défauts plus grands qu'ils ne sont, pour les diffamer; ou que l'on tourne odieusement quelques unes de leurs actions ou de leurs paroles, qui peuvent avoir été faites ou dites innocemment. Comme  
j'ai

j'ai déjà dit plusieurs fois, qu'il n'y a que les personnes vertueuses, avec qui l'on puisse avoir une Amitié solide ; on voit bien que je n'ai garde de dire que la véritable Amitié engage à mentir pour ses Amis, ou à soutenir leurs Vices, ou leurs mauvaises actions ; puis qu'un Ami vertueux n'a que faire d'un semblable secours. S'il tombe néanmoins dans quelque faute, qui soit connue, on ne le doit pas défendre, en niant un fait avéré, ni en soutenant que ce qui est mal est bien, ni même en diminuant une faute inexcusable ; car on ne doit pas servir ses Amis aux dépens de la Vérité & de la Vertu, ou mentir & établir de fausses maximes de Morale, pour sauver leur réputation. Tout ce qu'on peut faire, c'est de faire remarquer qu'ils ne pèchent pas par habitude, de donner espérance qu'ils ne tomberont plus à l'avenir dans de semblables fautes, & de contrebalancer leurs fautes, par leurs bonnes qualitez & leurs belles actions.

Si l'on attaque un Ami, dans ses biens, c'est à dire, si on tâche de l'en dépouiller injustement ; il est de l'Amitié de le défendre, par toutes les voies que la Justice permet. Mais il n'est pas de l'Amitié de l'aider à retenir le bien d'au-

d'autrui , ou à l'enlever à qui que ce soit. Ce seroit se rendre complice d'Injustice ou de Larcin ; ce qui rendroit l'Amitié une espece de cabale nuisible à la Société, Car enfin les Amis conspireroient en quelque sorte contre les Loix, & feroient, pour ainsi dire, une Ligue offensive & défensive contre le Droit, & la Justice ; ce qui est tout à fait contraire à la description de l'Amitié vertueuse, que j'ai d'abord proposée. Tout ce que peut faire un Ami, dans une semblable occasion, c'est de détourner son Ami d'un si pernicieux dessein ; & de rompre avec lui, s'il s'obstine à vouloir fouler aux pieds la Justice & les Loix, c'est à dire, s'il veut abandonner la Vertu, sans vouloir rentrer dans son devoir, quelque remontrance qu'on lui puisse faire. Que s'il arrive que par malheur il soit hors d'état de payer ce qu'il doit légitimement, il faut l'aider à le payer, si l'on peut, ou de son propre bien, ou par quelque voie honête qu'on lui suggere ; mais non pas en lui fournissant les moyens que la Chicane inspire, pour faire perdre ceux à qui il doit, ou en employant son autorité, si l'on en a, à l'empêcher d'être poursuivi par ces légitimes Créanciers. L'Amitié vertueuse est une liai-  
son,



son , qui engage à tout faire pour ses Amis , excepté ce qui est mauvais. Mais si l'on attaque la vie d'un Ami , *Cicéron* permet que l'on aille un peu plus loin. „ Il faut , dit-il , se renfermer dans ces „ bornes , c'est que lors que les mœurs „ de ses Amis sont bonnes , il faut que „ tout soit commun entre eux , sans „ aucune exception , desseins , volonte „ & tout le reste ; en sorte que si , par „ hazard , il arrive qu'il faille soutenir „ quelques volonte injustes de nos Amis , „ où il s'agit de leur tête , ou de leur „ réputation , on se détourne un peu du „ droit chemin , pourvu que cela se „ puisse faire , sans une trop grande infamie. On peut pardonner à l'Ami „ tié , jusqu'à un certain point : \* *His* \* *Cap. 27.*  
*finibus utendum arbitror , ut cum emendati mores Amicorum sint , tum sit inter eos omnium rerum , consiliorum , voluntatum , sine ulla exceptione communitas ; ut etiam , si qua fortuna acciderit , ut minus justa Amicorum voluntates adjuvanda sint , in quibus eorum aut caput agatur , aut fama , declinandum sit de via , modo ne summa turpitudine sequatur. Est enim quatenus Amicitia dari venia possit.*  
 Ce grand Orateur se contredit en cette occasion , car comment est-il possible qu'un Ami de bonnes mœurs exige de

ses Amis qu'ils favorisent ses injustices? Lui même ne dit-il pas ailleurs , qu'il ne peut y avoir d'Amitié qu'entre les personnes vertueuses, & que cet agreable lien est rompu, dès que d'un côté ou de l'autre on rompt avec la Vertu? On verra encore, dans la suite, qu'il soutient qu'on ne peut rien exiger d'injuste de ses Amis.

Mais pour parler plus distinctement du secours , que l'on doit à ses Amis, quand ils sont en danger de perdre la vie; il est indubitable qu'on les doit secourir de toute sa force , c'est à dire , qu'on ne doit épargner ni soins, ni sollicitations, ni peines, ni dépenses pour la leur sauver, par toutes les voies que la Justice ne condamne point. On doit même les secourir, autant que l'on peut, lors qu'ils sont en danger de la vie, pour quelque crime que les Loix condamnent justement; pendant que l'on peut croire que leur vie est plus utile, ou au moins aussi avantageuse à la Société, que leur mort. Alors il les faut défendre, non en palliant leur crime, ou en soutenant qu'ils ont bien fait; mais en implorant la miséricorde du Souverain , & en faisant tout ce qu'il est possible de faire pour obtenir leur grace. On ne sauroit être blâmé d'en user ainsi,

prin-

principalement lors que le crime dont il s'agit , est un crime commis plutôt par accident , & dans l'ardeur d'une passion , dont il est difficile d'être le maître , qu'à dessein prémédité & de sang froid. Les personnes vertueuses , pendant qu'elles conservent quelque habitude à bien faire , ne peuvent guere commettre cette dernière espece de crime ; & s'il arrive que des gens , en qui l'on avoit remarqué de la Vertu , le fassent , c'est une marque qu'ils l'ont abandonnée , & qu'ils ont entierement ruiné les fondemens de l'Amitié , que l'on avoit pour eux. Outre cela , il est infiniment plus important , pour la conservation des Loix de la Vertu & de la Societé parmi les hommes , que ces gens-là périssent , qu'il n'est avantageux & honête à leurs Amis de les conserver.

Il faut donc ne rien épargner , pour secourir ses Amis vertueux , dans leurs besoins , & leur aider , autant qu'il est possible , à passer leur vie avec quelque douceur , sans abandonner jamais la Vertu. On ne doit pas craindre une fausse infamie , dont on tâche quelquefois de les couvrir , ni la puissance de qui que ce soit qui les veuille perdre injustement. C'est le plus beau sacrifice , que l'on

puisse faire non seulement à l'Amitié, qui est ce qu'il y a de plus doux parmi les hommes, mais à la Justice & à l'Innocence, ou plutôt à Dieu, qui est l'auteur & le rémunérateur de toutes ces Vertus. Ce n'est pas être Ami, que d'estimer quelcun, & de souhaiter du bien à ses Amis; sans que cette estime & ses souhaits produisent jamais aucun effet, quoi qu'on le puisse faire, sans s'incommoder, & que l'on sâche que ses Amis ont besoin que l'on fasse quelque chose pour eux. Ce n'est pas être Ami de la Vertu, que de l'honorer dans le fonds de son Ame, & de faire en secret de simples souhaits pour elle, lors qu'elle a besoin de quelque chose de plus. Ce n'est pas l'aimer, que de faire paroître son amour par de simples paroles, & lors seulement qu'elle n'a que faire d'autre secours plus réel. C'est l'abandonner honteusement, que de cacher ses sentimens ou d'en demeurer-là, sans vouloir rien hazarder pour elle, dans un temps fâcheux & où elle a besoin des effets les plus solidés de l'Amitié.

Ce que j'ai dit de la manière, dont il faut aider ses Amis, me conduit à un sixième avertissement que j'ai à donner à ceux qui veulent entretenir, avec leurs  
Amis,

Amis, une liaison vertueuse. C'est qu'il n'y a point d'Ami, qui puisse exiger d'un autre, qu'il fasse du mal en sa faveur. *Cicéron* nous l'enseigne, en très-beaux termes, en plus d'un endroit du Livre, que j'ai déjà cité tant de fois. „ Il faut, „ dit-il, établir cette Loi dans l'Amitié, qu'on ne demande à ses Amis rien de honteux, ni qu'on ne fasse rien de semblable, si l'on en est prié. C'est une mauvaise excuse, & que l'on ne peut recevoir, ni pour quelque autre faute que ce soit, ni lors que l'on avoue que l'on a fait quelque chose, contre le bien de l'Etat, en faveur d'un de ses Amis. \* *Hæc lex in Amicitia sancitur, ut neque rogemus res turpes, nec faciamus rogati. Turpis enim excusatio est, & minimè accipienda, cum in ceteris peccatis, tum si quis contra Rempublicam se amici causâ fecisse fateatur.* En suite, il rapporte l'exemple de quelques illustres Romains, qui avoient été abandonnez par leurs Amis, dans les entreprises, qu'ils avoient faites contre l'Etat; après quoi il conclut encore en ces termes: „ Que ce soit donc la première Loi, „ que l'on établisse dans l'Amitié, que „ l'on ne demande de ses Amis que des „ choses honêtes, & que l'on ne fasse

Z 3

„ pour

\* Cap. 13.

„ pour eux que ce qui est honête ; que  
 „ l'on n'attende pas même d'être prié ;  
 „ qu'on leur fasse toujours plaisir , avec  
 „ ardeur & sans retardement ; que l'on  
 „ se réjouisse d'en recevoir des conseils  
 „ libres ; que l'autorité des Amis , qui  
 „ conseillent bien , soit de grand poids  
 „ dans l'Amitié ; qu'on l'emploie non  
 „ seulement pour avertir avec franchise ,  
 „ mais encore avec force , si la chose le  
 „ demande ainsi , & qu'on lui obeisse :

*Hac igitur prima lex Amicitia sancitur , ut  
 ab amicis honesta petamus , amicorum causa  
 honesta faciamus ; nec expectemus quidem ,  
 dum rogemur ; studium semper adsit , cun-  
 ctatio absit ; consilium verò dari gaudeamus  
 liberè ; plurimum in amicitia amicorum bene  
 suadentium valeat auctoritas ; eaque & ad-  
 hibeatur ad monendum non modo aperitè , sed  
 etiam acriter si res postulabit , & adhibita  
 pareatur.*

*Fins de  
 l'Amitié.*

Ces veritez n'ont pas besoin d'un plus  
 long commentaire ; on en recueuillira  
 seulement , que l'utilité , que l'on doit  
 rechercher dans l'Amitié , n'est autre  
 chose que de s'aider mutuellement à pas-  
 ser vertueusement la vie ; à quoi la fin-  
 cerité de l'Amitié , la constance , la con-  
 fiance réciproque que les Amis ont les  
 uns pour les autres , les avertissements  
 fide-

fideles qu'ils s'entredonnent , & les secours qu'ils se rendent réciproquement, sans s'entredemander jamais rien d'injuste , servent infiniment. On a raison de s'aimer soi même , on n'a pas tort de chercher son avantage , j'en conviens ; mais il faut savoir auparavant ce qui nous est véritablement avantageux , & ce qui nous peut faire le plus de bien. Or il n'y a rien , qui nous soit plus utile , que de passer la vie en sorte , que lors que nous irons en rendre compte , nous n'ayons pas à nous reprocher de l'avoir passée dans le desordre & dans le Vice.

Si l'on a pour but de retirer cette utilité de l'Amitié , on n'aura guere que des Amis vertueux & fideles. Mais si l'on y cherche des avantages , qui n'ont aucun rapport avec la Vertu , comme font la plûpart des gens ; on ne se conduit ni en veritable Ami de soi même , ni en homme qui recherche à lier une Amitié solide , avec ceux qui en sont capables. Il est bon d'écouter là dessus *Epictete* ,  
 \* qui après avoir montré que la liaison \* *In Dis-*  
 du sang , ni les caresses réciproques ne *sert. Lib.*  
 font pas l'Amitié , continuë de la sorte : 11. c. 22.  
 „ Ne vous y trompez point ; il n'y a  
 „ rien à quoi aucun animal soit plus

„ fortement attaché , qu'à sa propre  
 „ utilité. Tout ce qui paroît y appor-  
 „ ter de l'empêchement , quand ce se-  
 „ roit son frere , son pere , son enfant ,  
 „ celui qu'il aime le plus , ou dont il  
 „ est le plus aimé ; il le hait , il l'a en  
 „ horreur , il le déteste. Car il ne fau-  
 „ roit rien aimer , à l'égal de sa propre  
 „ utilité. C'est là son pere , son frere ,  
 „ son parent , sa patrie , son Dieu. Nous  
 „ maudissons les Dieux mêmes , lors  
 „ qu'ils nous y paroissent opposez , nous  
 „ renversons leurs statues & nous bru-  
 „ lions leurs Temples : comme fit Ale-  
 „ xandre , après la mort de son cher He-  
 „ phestion , à l'égard des Temples  
 „ d'Esculape. C'est pourquoi si quel-  
 „ cun confond ce qui lui est utile , avec  
 „ ce qui est saint , ce qui est honête , sa  
 „ patrie , son pere & sa mere , ses amis ,  
 „ il conservera tout cela en même temps ;  
 „ mais s'il distingue son utilité propre  
 „ de ses amis , de sa patrie , de ses parens ,  
 „ & même de ce qui est juste , tout ce-  
 „ la est perdu , l'utilité propre lui étant  
 „ préférée. Il est de nécessité que l'a-  
 „ nimal penche vers le côté , où est ,  
 „ pour ainsi dire , \* le MOI & le  
 „ MIEN. Si c'est dans des choses  
 „ charnelles , elles feront sa passion do-  
 „ minan-

\* τὸ ἐγὼ  
 καὶ τὸ ἐμόν.



„ minante ; si c'est dans des choses spi-  
 „ rituelles , il y sera fortement attaché.  
 „ Si donc ce que je regarde comme le  
 „ moi , qui m'appartient , est du côté  
 „ de l'esprit ; alors seulement je pourrai  
 „ être Ami , Fils , Pere , tel que je le  
 „ dois être. Alors je jugerai qu'il m'est  
 „ utile d'être fidele , plein de pudeur ,  
 „ retenu , éloigné des plaisirs , bien fai-  
 „ sant , & d'observer tous les devoirs  
 „ auxquels je suis obligé. Que si je me  
 „ sépare de ce qui est honête , le dogme  
 „ d'*Epicure* prévaudra , qui dit que l'Hon-  
 „ nête n'est rien , ou ne dépend que de  
 „ l'opinion des hommes. Pour avoir  
 „ ignoré ces veritez , les Atheniens &  
 „ les Lacedemoniens se firent autrefois  
 „ la guerre , les Thebains se brouillerent  
 „ avec ces deux peuples , le Grand Roi  
 „ avec les Grecs , les Maccdoniens avec  
 „ les uns & les autres : comme aujour-  
 „ d'hui les Romains le sont avec les Ge-  
 „ tes. C'est encore pour cela , que se  
 „ fit autrefois la guerre de Troie. Ale-  
 „ xandre (*Paris*) avoit été logé chez  
 „ Menelas , & si quelcun eût vû les ca-  
 „ resses qu'ils se faisoient l'un à l'autre ;  
 „ il n'auroit jamais pû croire qu'ils n'é-  
 „ toient pas Amis. Mais une belle fem-  
 „ me fut entre eux , comme un mor-

„ ceau, que l'on jette à deux chiens;  
„ & causa la guerre dont je viens de  
„ parler. Prélentement lors que vous  
„ voyez des freres, qui paroissent être  
„ d'accord, ne jugez point par là de  
„ leur Amitié; quand même ils en jure-  
„ roient, & qu'ils diroient qu'il leur est  
„ impossible de vivre séparément les uns  
„ des autres. L'esprit d'un homme vi-  
„ cicux est infidele, inconstant, irrésol-  
„ lu, & succombe sous les phantômes  
„ de son imagination. Ne recherchez  
„ pas, comme les autres, s'ils sont nez  
„ de mêmes parens, s'ils ont été nourris  
„ ensemble, s'ils ont eu le même pré-  
„ cepteur; mais seulement en quoi ils  
„ font consister leur utilité propre, si  
„ c'est dans les choses exterieures, ou  
„ dans celles qui regardent l'esprit. Si  
„ c'est dans les choses du dehors, vous  
„ ne les pouvez pas nommer Amis, plû-  
„ tôt que fideles, constans, hardis, ou  
„ libres, &c. Mais si vous apprenez que  
„ ces gens-là croient en effet que le vrai  
„ bien ne se trouve que dans les choses  
„ qui concernent l'esprit, & dans un bon  
„ usage de ce qui frappe l'imagination;  
„ ne vous informez pas s'il s'agit d'un  
„ fils, ou d'un pere, ou de freres, ou  
„ s'ils ont vecû long-temps ensemble,  
„ ou

„ ou entretenu un long commerce les  
 „ uns avec les autres. Dès que vous  
 „ avez sù cela , dites hardiment qu'ils  
 „ sont Amis , de même que fideles &  
 „ justes. Car où seroit l'Amitié, si ce  
 „ n'est là où est la fidelité, là où est la  
 „ pudeur, & là où on ne s'entrecom-  
 „ munique rien que ce qui est honête?  
 Il n'y a rien de mieux que ce que dit ce  
 Philosophe, & je voudrois avoir pû ren-  
 dre en François toute la force de ses ex-  
 pressions. Ceux que la Vertu lie en-  
 semble se trouvent avoir les mêmes incli-  
 nations, & les mêmes vuës, & posséder les  
 mêmes biens, sans que ce que l'un a puis-  
 se diminuer ni augmenter ce que l'autre  
 possède. Comment pourroient-ils se con-  
 noître , sans s'aimer ; & comment ne  
 s'aimeroient-ils pas, s'ils demeurent dans  
 les mêmes dispositions ? Au contraire  
 ceux qui ne s'aiment que pour quelque  
 intérêt d'avantages temporels, que l'un  
 croit tirer de l'autre, partagent nécessai-  
 rement ce qu'un seul voudroit bien pos-  
 séder , & ne peuvent rien s'entrecom-  
 munique, sans que l'un perde ce que  
 l'autre gagne. Cela produit facilement  
 de la division , & s'ils s'entreconnois-  
 soient bien , ils ne pourroient que se  
 hair ; parce qu'ils sont rivaux, & éper-  
 du-

dument amoureux d'un objet qu'aucun d'eux ne peut posséder entièrement, sans en priver les autres.

*Amitié  
entre des  
personnes  
de diffé-  
rentes opi-  
nions.*

IV. A P R E `S avoir décrit de la sorte l'Amitié & ses devoirs, il faut venir à la question, qui a été l'occasion de ce que l'on vient de lire. Je soutiens qu'il peut y avoir une très-grande Amitié entre des personnes de différens sentimens, même en des choses de grande importance. Ma raison générale est, que l'on peut avoir de la Vertu, quoi qu'on soit dans des sentimens très-éloignez ; & que la Vertu étant la base de l'Amitié, la diversité des sentimens ne sauroit la détruire.

Quoi que j'aie supposé la Vertu telle qu'elle est, selon les idées du Christianisme, dans la description que je viens de faire de l'Amitié ; il faut néanmoins reconnoître qu'il y avoit parmi les Payens, & qu'il peut encore y avoir une espece de Vertu, qui naît des lumières naturelles, & qui consiste à vivre conformément à ces lumières. Ainsi deux Payens, qui vivoient de cette manière, étoient vertueux, & pouvoient lier entre eux une Amitié aussi forte qu'il y en pouvoit avoir de ce temps-là. Je sais que quelcun a appelé les vertus des Payens des

des *vices éclatans* ; mais pour avoir droit de parler ainsi , il faudroit qu'il eût montré auparavant que les lumières naturelles que l'on a touchant le bien & le mal sont fausses , & que c'est mal fait de vivre conformément à ces lumières. Autrement il faut convenir que ceux , qui profitent de leurs lumières , autant qu'il leur est possible , sont bien & peuvent être nommez vertueux. Il est vrai qu'il peut entrer dans la conduite de ces gens-là des motifs , qui ne sont pas conformes à la Raison ; mais alors c'est par leur faute , la Raison seule en fournissant de très-beaux & de très-légitimes , comme il seroit facile de le montrer. D'ailleurs la faute de quelques Payens , qui s'attachoient peut-être à la Vertu , par vanité , n'empêche pas que d'autres ne pussent s'y attacher par des motifs très-raisonnables & très-solides , & ne doit pas être regardée par conséquent comme un défaut de la Vertu Payenne en général : non plus que l'hypocrisie de quantité de Chrétiens , qui se servent du prétexte de la Religion pour regner sur les peuples , pour s'enrichir , & pour vivre dans les délices , ne peut passer pour un défaut de la Vertu Chrétienne.

Ce que je dis de la Vertu des Payens ,  
il

il le faut entendre aussi, si l'on veut, de celle des Mahometans & de ceux d'entre les Chrétiens, dont les pensées sont les plus éloignées de celles des Apôtres, quels qu'ils puissent être, ce que je ne décide point ici. Quoi qu'ils soient dans l'erreur, à quantité d'égards, s'ils reglent leur vie sur les idées de Vertu, qui leur sont demeurées, soit par les lumières naturelles, soit par celles qu'ils ont tirées de la Révélation, quoi que corrompue par leurs erreurs, on les peut nommer vertueux.

Ainsi l'ambiguïté du mot de *Vertu*, étant ôtée, on comprend facilement que quoi que la Vertu d'un véritable Chrétien soit la plus parfaite & la plus relevée de toutes, & par conséquent le fondement le plus inébranlable de la belle & de la solide Amitié; les Payens, les Mahometans, & les Chrétiens les moins éclairés ne laissent pas d'être capables d'un certain degré de Vertu, sur lequel on peut bâtir une Amitié, que l'on ne sauroit nommer mal fondée. On peut encore comprendre par là que par les *sensations*, dont la diversité n'empêche pas l'Amitié, je n'entends pas des sentimens, qui détruisent les idées que cette liaison suppose nécessairement, telles que sont les  
les

les idées de Vertu & de Vice , qui doivent être nécessairement conformes , à plusieurs égards , entre les Amis. Si quelqu'un appelloit Vice , ou regardoit avec mépris , ou avec haine tout ce que nous nommons Vertu ; il est visible qu'il ne feroit pas possible de faire Amitié avec lui. J'entends donc par ces sentimens , dans lesquels les Amis peuvent être éloignez , sans qu'ils en soient moins Amis , des opinions qui laissent dans leurs Esprits des idées communes de Vertu & de Vice , & des dispositions semblables dans leurs Cœurs , à l'égard de l'un & de l'autre. Il faut encore remarquer qu'on doit distinguer les sentimens considerez en eux mêmes , des conséquences qu'on en tire ; soit qu'elles en naissent nécessairement , ou qu'on les en tire sans raison ; parce qu'il arrive très-souvent que ceux , qui font profession de certains sentimens , rejettent leurs conséquences , qu'ils croient n'en pouvoir être tirées , soit qu'ils se trompent , ou non. Ainsi il pourroit arriver que des sentimens , dont les conséquences légitimes seroient incompatibles , avec la véritable Vertu , se trouveroient néanmoins joints avec elle dans une même personne , qui rejetteroit ces conséquences.

ces. Ainsi un Academicien pouvoit être un homme de bonnes mœurs ; quoique les conséquences, qui naissent de l'opinion des Academiciens touchant l'incertitude de toutes choses, soient incompatibles avec la Vertu. On doit dire la même chose d'un Epicurien, à l'égard des sentimens d'*Epicure*, concernant la Providence, qu'il nioit tout à fait, & la mortalité de l'Ame, qu'il soutenoit. Si l'on pressoit les conséquences de ces sentimens, la Vertu se trouveroit réduite à une simple adresse de vivre aussi doucement qu'il seroit possible, sans être ni deshonoré, ni punissable par les Loix ; & par conséquent un Epicurien ne pourroit passer, pour un homme vertueux. Mais on fait qu'il y en a eu, qui ont porté la vertu beaucoup plus loin, & j'en donnerai deux illustres exemples.

Après ces éclaircissemens, je soutiens qu'il y a pû avoir une étroite amitié entre deux Philosophes de Sectes opposées, ou entre deux personnes qui suivoient les sentimens de diverses Sectes. Prenons les deux Sectes, dont nous venons de parler, je dis qu'un Academicien, ou un homme qui a embrassé une bonne partie de leurs sentimens, a pû être Ami intime d'un Epicurien, dont les principes  
• sont



ont été très-éloignez de ceux des Academiciciens. Je n'entre pas dans la discussion de ces sentimens, qui sont d'ailleurs assez connus. La raison de cela est, qu'un Academicien & un Epicurien ont pû convenir, malgré la diversité de leurs idées spéculatives, qu'il falloit vivre de la même manière, pour passer sa vie conformément à la droite Raison. Quoi que les fondemens de leur Philosophie fussent très-differens & que les Academiciciens prétendissent qu'il falloit suivre ce qui étoit le plus vrai-semblable; néanmoins un honête homme Academicien & un honête homme Epicurien n'étoient pas fort differens dans leurs mœurs. *Epicure* n'a pas vécu moins sobrement, par exemple, que *Socrate* ou *Carneade*, comme on le peut voir dans la vie du premier composée par *Gassendi*.

Cela étant ainsi, cette ressemblance de mœurs, ou de Vertu, a pû lier, entre deux personnes de la sorte, une très-étroite Amitié. Nous en avons deux exemples remarquables, dans l'Amitié qui étoit entre *Cicéron* & *Atticus*, & dans celle qui étoit entre *Brutus* & *Cassius* chefs de ceux qui tuerent Jules-César, pour délivrer la République de sa tyrannie. Tous ceux, à qui les Ecrits de *Cicéron* font un

peu connus, savent qu'il suivoit les sentimens des Académiciens, & qu'il se servoit même des idées des Stoiciens, comme dans ses livres des Offices. Ils savent encore, qu'il crie à tous momens contre les sentimens d'*Epicure*, & qu'il en parle en termes très-desavantageux, même dans les Livres, qu'il a dédiés à *Atticus*, qui étoit Epicurien, comme ceux de la Vieillesse & de l'Amitié. Cependant ce dernier, qui croioit sans doute qu'il se trompoit, ne l'en aimoit pas moins pour cela, ne lui reprochoit nullement les services qu'il lui avoit rendus, & ne lui en rendit pas de moindres, dans la suite. \* La sœur d'*Atticus* étoit mariée à *Quintus Ciceron*, & *Marc Ciceron* avoit fait ce mariage. Il avoit vécu dans une très-grande union avec *Atticus*, depuis qu'ils avoient été à l'Ecole ensemble, & étoit même plus familier avec lui, qu'avec son frere *Quintus*; desorte, dit l'Auteur de la vie de cette illustre Chevalier Romain, qu'on pouvoit voir, que la ressemblance des mœurs étoit plus propre à former l'Amitié, que le parentage. Il assista *Ciceron* dans tous les dangers, auxquels ils s'exposa pour la République, & lors qu'il fut obligé de quitter sa patrie, il lui fit présent de deux cents cinquante

\* *Cornel.*  
*Nepos in*  
*Attico c.*  
*V. & ali-*  
*bi.*

quante mille sesterces , c'est à dire de plus de cinq mille écus , il eut soin de toutes ses affaires , & il travailla beaucoup à le faire rappeler de son exil. Du temps de la proscription des Triumvirs , Antoine étant rentré en Italie , il n'y eut personne , qui ne crut qu'*Atticus* seroit en très-grand danger , à cause qu'il étoit Ami intime de *Cicéron* & de *Brutus*. C'est pourquoi il se cacha chez P. Volumnius , Ami d'Antoine , à qui il avoit rendu auparavant un service important ; mais Antoine quoi que si irrité contre *Cicéron* , qu'il haïssoit tous ses Amis , & qu'il les vouloit proscrire , se souvint néanmoins d'une obligation qu'il avoit à *Atticus* , & s'étant informé du lieu où il étoit , lui écrivit de sa main qu'il n'eût point peur , & qu'il l'avoit ôté du nombre des pros crits.

Une marque particulière de l'Amitié d'*Atticus* & de *Cicéron* , c'est qu'encore que le premier fût pour le parti de la liberté , aussi bien que son Ami ; il ne se crut pas néanmoins obligé d'entrer dans toutes ses passions , en matière d'Etat , sans qu'il paroisse qu'il l'en ait moins aimé. \* Antoine , aiant été jugé ennemi de l'Etat , sortit de l'Italie , sans qu'il eût aucune esperance de se rétablir.

\* *Id. Cap. I X.*

Alors on vit non seulement ses ennemis, qui étoient puissants & en grand nombre, mais même ses amis se joindre au parti qui lui étoit opposé, comme s'il y avoit eu à gagner à lui nuire. Ils le maltraitoient, en toute occasion, & tâchoient même de dépouiller Fulvie sa femme & de tuer ses enfans. Mais *Atticus*, quoi qu'intime de *Cicéron*, & grand ami de *Brutus*, ne voulut jamais, pour leur faire plaisir, nuire à Antoine. Au contraire, il aida ses amis, autant qu'il put, à sortir secrètement de Rome. Il rendit de si grands services à P. Volumnius, qu'un pere n'en pourroit pas rendre de plus grands à son fils. Il prit le parti de Fulvie, avec tant de soin, que dans un temps où elle avoit beaucoup de procès, & où on lui faisoit de grandes frayeurs, elle ne comparut pas une seule fois devant les Juges, sans *Atticus*, & qu'il répondit toujours pour elle. Ayant même acheté un fonds, dans sa bonne fortune, qu'elle devoit payer à un certain terme, & ne pouvant pas trouver de l'argent à emprunter, dans son malheur; *Atticus* intervint, & lui prêta l'argent dont elle avoit besoin, sans intérêt & sans obligation. Il croioit que c'étoit beaucoup gagner, que de faire voir qu'il avoit  
de

de la reconnoissance , & qu'il n'étoit pas Ami de la fortune , mais des personnes. On ne pouvoit croire qu'il s'accommodât au temps , car qui que ce soit ne soupçonnoit alors qu'Antoine pourroit se rendre maître de l'Etat. On ne peut guere douter que *Cicéron* ne désapprouvât la bonté de son Ami , & l'Auteur de sa vie remarque que quelques uns des principaux le reprenoient de ce qu'il ne paroissoit pas assez ennemi des mauvais Citoyens. On peut voir par là que *Cicéron* n'étendoit pas les droits de l'Amitié , jusqu'à imposer la nécessité de suivre en tout ses sentimens , & qu'Atticus ne croioit pas être moins bon Ami de *Cicéron* , en traitant si généreusement Antoine & tous ceux qui lui appartenoient. Aussi toutes les manières d'*Atticus* étoient si pleines de bonté & de générosité , & ses mœurs étoient si réglées , qu'il n'étoit pas possible de n'aimer pas cet obligant & cet honête Epicurien. Aujourd'hui même en lisant sa vie , on a , s'il faut ainsi dire , de l'inclination pour l'idée que l'on s'en forme ; & l'on seroit disposé à lui faire mille caresses , s'il revenoit du lieu d'où personne ne vient nous revoir. En lisant les Lettres que *Cicéron* lui a écrites , pleines des plus vives mar-

ques d'une tendre Amitié, & d'une Confiance, sans réserve; il n'y a personne qui ne voulût être le troisième, dans une semblable Amitié. Il n'y a qui que ce soit, qui ne souhaitât d'avoir des Amis, dont le Cœur fût aussi bon & les manières aussi aimables que celles de ces deux illustres Romains. Cependant ces gens-là étoient très-éloignés de sentimens & dans la Philosophie, & dans les maximes concernant la conduite de la vie, à l'égard de la République.

Pour venir présentement à *Brutus* & à *Cassius*, *Plutarque* témoigne au commencement de la vie du premier, qu'il savoit les sentimens de toutes les Sectes des Philosophes; mais qu'il s'étoit attaché particulièrement aux disciples de Platon, & à l'ancienne Académie; car il n'approuvoit pas la moyenne, ou la nouvelle. Il admiroit sur tout *Antiochus* d'Ascalon, dont un frère, nommé *Ariston*, étoit son ami & mangeoit à sa table. Cependant il semble que *Brutus* penchoit un peu du côté des Stoïciens, à cause de *Caton* d'Utique son Oncle & ensuite son Beau-père; qui avoit ouvertement favorisé cette Secte, & que *Brutus* se proposoit comme un modèle de sagesse, qu'il tâchoit d'imiter. *Cassius* au contraire,

traire, Beaufrere de *Brutus*, étoit Epicurien, comme Plutarque l'affure dans la vie de \* Jules-Cesar, & dans \* celle \* Pag. 739. Ed. de *Brutus*. Cependant non seulement ils étoient alliez, comme je viens de le dire, mais encore très-bons Amis, & ils Vechel. \* Pag. 1002. entreprirent ensemble de délivrer leur patrie de la tyrannie de Jules-Cesar. Il semble qu'un Epicurien ne devoit pas trop se fier à un Platonicien, parce que le Platonisme étoit assez plein de superstitions, dont les Epicuriens se moquoient ouvertement; & qu'au contraire un Platonicien devoit avoir de l'aversion pour un Epicurien, qui non seulement rejettoit les superstitions vulgaires, mais encore se moquoit de tout ce qu'on disoit de la Divinité & de la Providence. Mais comme l'un & l'autre vivoit d'une manière aussi réglée, & que *Cassius* étoit si éloigné de la débauche qu'il ne buvoit pas même de vin; outre qu'ils étoient tous deux passionnez pour la liberté de leur patrie; ils s'unirent aussi étroitement, que s'ils avoient été en tout de la même opinion. Il paroît encore, par cet exemple, que la conformité des sentimens n'est pas une chose nécessaire pour lier Amitié; & qu'il suffit que l'on ait de certains principes

de Vertu , & de conduite dans la vie, que l'on approuve également. Si *Brutus* eut été un débauché , & un lâche, jamais *Cassius*, que l'on décrit comme un homme pâle, sérieux , pensif, & ennemi juré des tyrans & de la tyrannie, n'auroit fait amitié avec lui ; & si *Cassius* avoit vécu , comme les Epicuriens auroient dû vivre , selon les principes de leur Philosophie , & avoit préféré les plaisirs au bien public , jamais *Brutus*, admirateur de Caton , ne seroit devenu son Ami. Mais la vertu Romaine, qui leur étoit commune, les lia pendant leur vie, & fit même que l'un ne voulut pas survivre à l'autre.

On me demandera peut-être ici , s'il est vrai que la diversité des sentimens de Philosophie ne devoit nullement être une raison d'inimitié entre ceux, qui suivoient des Sectes différentes, d'où vient que les Philosophes Grecs étoient perpétuellement en querelle les uns avec les autres, comme on le voit par ce que *Lucien* raconte en divers endroits de leurs démêlez. Je réponds à cela, qu'on ne doit pas attribuer ces querelles à la diversité des opinions, mais à l'esprit querelleux des Grecs, qui ne pouvoient pas vivre en paix , ni dans leurs Républiques,



ques, ni dans leurs Ecoles. Ils se piquoient si fort de savoir bien défendre un sentiment , & de bien attaquer un adversaire , qu'ils faisoient beaucoup plus de cas de ceux qui entendoient l'art de disputer , que celui de trouver la verité. C'est ce qui est connu à tous ceux , qui sont un peu versez dans l'histoire de leurs Philosophes ; & c'est aussi ce que les Romains leur reprochoient. \* *Graculi*, disoient-ils , *contentionis cupidiores , quam Veritatis* ; les Grecs aiment mieux se quereller , que de trouver la Verité. Outre cela l'interêt , qui se trouvoit joint à cette humeur querelleuse , leur faisoit faire mille choses indignes du nom de Philosophe. Ils croioient qu'il s'agissoit de leur réputation , & de leur profit , dans les querelles qu'ils avoient entre eux. Un Stoïcien se croioit faire plus estimer , s'il décrioit non seulement la Philosophie d'Epicure , mais les personnes mêmes des Epicuriens ; & cette estime lui attiroit un plus grand nombre de disciples & par conséquent plus de profit. Il en étoit de même d'un Epicurien , à l'égard des Stoïciens , & de tous les autres Philosophes qui étoient ennemis les uns des autres , & qui rendoient la Philosophie méprisable , par leurs querelles. La dif-

\* Cicero  
de Oratore  
Lib. I. c.  
II.

ference des sentimens n'étoit point , dans le fonds , la veritable cause de leurs démêlez ; mais l'esprit de chicane , si estimé parmi les Grecs , la vanité , & l'avarice de ceux , qui faisoient profession de ne rechercher que la Verité , & de mépriser également & la gloire & les richesses. Pours'assurer de cela , si ç'avoit été une chose douteuse , il n'auroit fallu qu'ériger dans une ville deux Auditores , & les donner à deux Philosophes de la même Secte , sans leur accorder de gage que ce qu'ils pourroient tirer de leurs Écoliers ; on auroit vû bien tôt deux Stoïciens , par exemple , se quereller aussi âprement que si l'un d'eux eût été Epicurien , quoi qu'ils fussent des mêmes sentimens. Deux Philosophes qui auroient vécu auparavant en bonne intelligence , & qui auroient , si vous voulez , étudié sous le même Maître , de qui ils auroient tiré leurs opinions , ne se feroient pas plutôt vûs réduits à moissonner le même champ , je veux dire , à vivre des disciples qu'ils pourroient avoir dans une même ville ; que l'on entendroit *Zenon* dire des injures à *Cleanthe* , & être traité de même par son Rival. C'est là la principale source des querelles des Philosophes.

C'est

C'est pour cela qu'un \* Rhéteur \* *Themistius in Orat. de Amicitia, p. 275.*  
 Grec, qui connoissoit le génie de ceux  
 de sa nation, déconseille à ceux, qui  
 veulent bien vivre ensemble, d'exercer  
 la même profession, quoi que d'ailleurs  
 il attribue les querelles, plutôt au mau-  
 vais naturel, qu'au métier commun.  
 „ Il est dangereux, dit-il, que la res-  
 „ semblance des inclinations, qui fait  
 „ souhaiter les mêmes louanges, n'en-  
 „ gage insensiblement à se quereller.  
 „ C'est pourquoi si la fortune a lié d'a-  
 „ mitié un Orateur avec un Orateur,  
 „ un Médecin avec un Médecin, un  
 „ Grammairien avec un Grammairien;  
 „ qu'il n'entreprene pas de disputer avec  
 „ son Ami, mais qu'il combatte plutôt  
*Hésiode*, (qui a dit que les gens du même  
 métier s'envioient les uns aux autres) „ &  
 „ qu'il tâche de faire voir, non que son  
 „ Ami ne l'égale pas lui même en sa-  
 „ voir, mais que le Poëte n'a pas dit la  
 „ vérité. Qu'il cede à son Ami le pre-  
 „ mier rang dans la réputation, & qu'il  
 „ se contente du second, quoi que le  
 „ premier lui soit dû légitimement. S'il  
 „ se conduit de la sorte, nous n'aurons  
 „ plus de sujet d'admirer les vers d'*He-  
 „ siode*, mais nous lui dirons plutôt : ô  
 „ Poëte admirable, & qui n'étiez rede-  
 „ vable

„ vable de l'art de faire des vers qu'à vous  
„ même , ce n'est pas la ressemblance  
„ des arts qui produit la colere & les  
„ querelles , mais le naturel des hom-  
„ mes. S'ils sont doux & moderez , leur  
„ art commun ne les émouvra pas mal à  
„ propos les uns contre les autres ; mais  
„ s'ils sont d'une humeur opposée , l'i-  
„ gnorance , aussi bien que le savoir , les  
„ empêchera de s'unir jamais d'Amitié.

Les illustres Romains , que j'ai nom-  
mez , n'étant point d'une humeur que-  
relleuse , en matières de Philosophie , &  
n'ayant aucun bas intérêt , ni pécuniaire ,  
ni de réputation , de faire triompher le  
Platonisme , l'Epicureïsme , ou la nou-  
velle Academie , & de ruiner de réputa-  
tion & de biens ceux , qui n'étoient pas  
de leurs sentimens , vivoient ensemble  
dans une aussi parfaite union , que s'ils  
avoient tous été dans une même pensée.  
Ils combattoient cependant de part &  
d'autre aussi librement les sentimens de  
leurs Amis , que si ces derniers n'y  
avoient pris aucune part. Mais ils di-  
stinguoient avec soin les opinions des  
personnes , & *Cicéron* , qui fait mille in-  
vectives contre l'Epicureïsme , louë les  
mœurs d'*Epicure* & de quantité d'Epi-  
curiens de son temps , qui vivoient en  
une

une très-grande Amitié. Il seroit à souhaiter que nous eussions encore les Ecrits d'*Atticus*, & sur tout ses Lettres à *Cicéron*; nous y verrions sans doute les loüanges d'*Epicure*, aussi bien que celles des Academiciens, dans les Ecrits de *Cicéron*.

Il faut que j'ajoute à ces exemples d'Amitié, entre des Payens de divers sentimens, un exemple beaucoup plus remarquable d'Estime, de Confiance & de Générosité entre un Empereur Chrétien, & un Roi de Perse; qui adoroit à la verité un Dieu suprême, mais qui rendoit encore un culte superstitieux aux Elemens & sur tout au Feu. Malgré l'énorme difference, qu'il y a entre la doctrine du Nouveau Testament & celle du \* *Zend*, un Empereur Chrétien, charmé sans doute des belles qualitez d'un Roi de Perse, eut pour lui la plus grande confiance, qu'on puisse avoir pour qui que ce soit; & ce Prince touché, de son côté, de cette marque d'Amitié, rendit à l'Empereur un service, que son propre frere ne lui auroit peut-être pas rendu avec la même facilité. Sa conduite me paroît avoir quelque chose de si grand & de si plein d'Amitié; que je ne puis m'empêcher de ressentir quelque

\* C'est ainsi que les Perses appellent les livres de Zoroastre, Auteur, ou Réformateur de leur Religion.

que espece d'indignation contre les Historiens Chrétiens, qui ne l'ont pas assez louée, ou qui n'en ont rien dit, en haine apparemment de la Religion des Persans; comme si le mal devenoit bien entre les mains des Chrétiens, & que le bien devint mal entre celles des Payens; sans penser à celui qui nous a dit que ceux qui n'ont point reçu la Loi seront jugez sans la Loi, par leurs propres lumières: comme ceux, qui ont reçu la révelation, seront jugez par la révelation. Mais c'est une matière, dont je n'ai pas entrepris de traiter ici.

Pour ne pas tenir le Lecteur plus longtemps en suspens, l'Empereur, dont je veux parler, c'est *Arcadius*, & le Roi de Perse c'est le fameux *Isdegerde* ou *Jezdegherd* qui vivoit, aussi bien que cet Empereur, sur la fin du IV. siecle, & au commencement du V. Voici ce qu'en raconte *Procope*, qui est le seul Historien Chrétien, qui ait parlé de cette action,

\* *De bello Pers.* Lib. I. avec l'éloge qu'elle méritoit. \* „ *Arca-*  
 „ *dus* Empereur de Byzance étant prêt  
 „ de mourir, & en peine touchant son  
 \* *Secrate* „ successeur *Théodose* son fils, \* qui  
 Lib. VI. C. „ étoit encore au berceau, cherchoit  
 23. dit „ dans son esprit quel tuteur il pour-  
 qu'il „ roit lui donner, pour gouverner l'Etat  
 avoit 8 „  
 ans. „ pen-

„ pendant sa minorité, pour l'élever com-  
 „ me il faut , pour repousser ses enne-  
 „ mis & pour lui remettre ensuite l'Em-  
 „ pire en bon état. Comme il n'avoit  
 „ aucun parent à Constantinople, plu-  
 „ sieurs de ceux, qui lui venoient dans  
 „ l'esprit, lui paroissoient plus disposez  
 „ à devenir tyrans , qu'à être tuteurs.  
 „ Pour son frere Honorius, il ne le ju-  
 „ geoit pas propre à cela , parce que les  
 „ affaires étoient brouillées en Italie ; ou-  
 „ tre qu'il y avoit sujet de craindre que  
 „ les Persans , méprisant l'enfance de  
 „ Théodose , n'attaquassent l'Orient.  
 „ Arcadius étant dans cet embarras,  
 „ quoi que d'ailleurs d'un esprit fort mé-  
 „ diocre, forma un dessein salutaire, par  
 „ lequel il sauva son fils & l'Empire.  
 „ Soit que ce fût de l'avis de ses prih-  
 „ cipaux Ministres , qui ne l'abandon-  
 „ noient point, ou par une inspiration  
 „ divine, il fit un Testament, dans le-  
 „ quel il fit son fils héritier , & déclara  
 „ tuteur Isdegerde Roi de Perse ; qu'il  
 „ pria de diverses choses & principale-  
 „ ment de conserver en son entier, par  
 „ sa prudence & par ses forces, l'Em-  
 „ pire à son fils Theodose. Après avoir  
 „ réglé les choses de la sorte , il mou-  
 „ rut. Si jamais Isdegerde fut estimé  
 „ pour

„ pour son bon naturel & pour sa grandeur d'ame , il parut principalement digne d'admiration , dès qu'il eut lu le Testament qu'on lui présenta. Loin de mépriser la commission qu'Arcadius lui avoit donnée , & la confiance qu'il avoit témoignée d'avoir en lui ; pendant tout le temps qu'il regna , il fut en paix avec les Romains , & il écrivit d'abord au Senat (*de Constantinople*) qu'il acceptoit le soin dont Arcadius l'avoit chargé , & promit de défendre l'Empire d'Orient contre tous ses ennemis. On pourra voir la confirmation de cette Histoire dans *Théophane* , & dans l'Auteur de l'Histoire Mélée qui l'a traduit. Ils y ajoutent quelques circonstances , comme qu'Isdegerde envoya un habile homme à Constantinople , nommé *Antiochus* , pour servir de Tuteur en sa place.

La mémoire de cette action d'Amitié d'Isdegerde envers Arcadius , se conserva long temps , dans l'Empire d'Orient , comme *Agathias* le témoigne dans le Livre IV. de son Histoire ; mais personne , comme il le dit , n'en avoit rien écrit avant *Procopé* , quoi que plusieurs Historiens eussent écrit l'Histoire de la mort d'Arcadius. *Agathias* paroît être sur-



surpris de ce silence , mais pour moi je soupçonne que l'envie des Chrétiens de ce temps-là , passion tout à fait indigne de la Religion , dont ils faisoient profession, n'ait supprimé cette belle action d'*Isdegerde*, dont peut-être très-peu d'Empereurs Chrétiens auroient été capables. Il reprend de plus *Procope* d'avoir loué *Arcadius*, de la confiance qu'il avoit eue dans le Roi de Perse. Il ne peut comprendre comment *Arcadius* pouvoit recommander en mourant ce qu'il avoit de plus cher, à un étranger , à un barbare , au Roi d'une nation ennemie de l'Empire, à un homme d'une opinion différente , de la justice & de la fidélité duquel il ne pouvoit pas être assuré. Il ajoute que si *Isdegerde* en usa, comme il devoit, il mérite bien davantage d'en être loué, qu'*Arcadius* d'avoir eu cette confiance en lui. Mais quoi qu'on n'ait pas sujet de croire qu'*Arcadius* ait été un grand homme , rien n'empêche qu'on ne puisse juger qu'il avoit assez de connoissance de la générosité d'*Isdegerde*, dont les Etats touchoient les siens , & avec qui il devoit avoir fréquemment des affaires. Il est même tout à fait incroyable que le Roi de Perse ne fût très-connu à Constantinople , & qu'*Arca-*

dus ; assisté de ses Conseillers , mît la Tutelle de son fils unique , & l'administration de l'Empire entre les mains d'un Prince dont la Vertu ne lui auroit pas été connue. Car enfin que pouvoit-on faire de pis , quand tout auroit été perdu ? Ne valloit-il pas mieux confier Théodose à la conduite de quelques uns de ses Ministres , qu'il connoissoit , au moins en quelque sorte , que de livrer tout entre les mains d'un Prince formidable , & d'un Prince qu'il n'auroit point connu ? Il y a donc toutes les apparences du monde qu'Arcadius connoissoit à fonds la haute générosité d'Isdegerde , & qu'il étoit pleinement persuadé que , malgré les superstitions du Zend , qu'il prenoit mal à propos pour un livre divin , il ne violeroit jamais la justice envers son pupille. En effet quoi que Zoroastre ait inventé ou rétabli un grand nombre de cérémonies superstitieuses , que les anciens Persans prenoient pour des commendemens divins ; il a laissé quantité de beaux préceptes de Morale , & persuadé à ses disciples , qu'il y aura une résurrection , où les gens de bien seront recompensez & les méchans punis.

Un savant homme \* qui vient de nous

don-

donner tout fraîchement un Traité très-<sup>son livre</sup> savant & très-curieux de la Religion <sup>de Reli-</sup> des Anciens Persans, nous en a fourni des <sup>gione</sup> preuves incontestables. Il seroit bien à <sup>vett. Per-</sup> souhaiter que pendant la vie de cet ha- <sup>sarum.</sup> bile homme, qui entend presque toutes les Langues de l'Orient, & même la Langue morte du *Zend*, on pût acheter ce livre dans les Indes ou dans la Perse; où l'on pût lire les paroles mêmes de *Zoroastre* dans sa Langue, & dans ses caractères. Ce seroit sans doute un trésor, pour l'intelligence des Antiquitez Orientales & même de plusieurs endroits du vieux Testament, où il y a quantité d'allusions aux mœurs des peuples plus Orientaux. Mais pour revenir à *Agathias*, il est étonnant qu'un Payen, comme lui, ait trouvé mauvais qu'un Chrétien se fît en un Persan. Il se peut faire qu'étant Jurisconsulte, & versé dans la chicane, il fût devenu plus défiant, qu'il n'auroit été. Peut-être aussi qu'il jugeoit de la générosité d'*Isdegerde*, par lui même, & que ne se sentant pas capable de faire rien de semblable il a douté de la vérité de cette histoire, & condamné *Arcadius* d'imprudence, supposé qu'il eût fait ce que *Procopé* avoit écrit de lui, & que l'on di-

soit communément. „ Bien des gens  
 „ ne croient pas que l'on fasse ce qu'ils  
 „ ne sauroient faire , & jugent de la

\* *Seneca* „ Vertu, par leur foiblesse : \* *Non pu-*  
*Ep. LXXI. tant fieri posse quidquid facere non possunt, ex*  
*infirmirate sua de Virtute ferunt sententiam.*

Quoi qu'il en soit , les Historiens qui  
 avoient écrit l'Histoire des regnes d'Ar-  
 cadius , ou de Theodose son fils , de-  
 puis le temps de ces Princes , jusqu'à ce-  
 lui de Justinien , auquel vivoient *Proco-*  
*pe & Agathias* , n'étoient pas pardonna-  
 bles d'avoir omis un événement aussi re-  
 marquable & aussi extraordinaire que ce-  
 lui-là. On ne peut pardonner ce silen-  
 ce à *Socrate & à Sozomene* , qui ont tous  
 deux écrit sous *Theodose le Jeune* , & qui  
 ont étendu leurs Histoires jusqu'à son  
 temps , & dont le premier a même par-  
 lé d'Isdegerde comme d'un Prince qui  
 avoit de bons sentimens \* pour la Reli-  
 gion Chrétienne. C'est une dissimula-  
 tion honteuse & pour eux & pour le  
 regne de Théodose , si l'on pouvoit soup-  
 çonner qu'ils ne dissimulassent , que par-  
 ce que la Cour le trouvoit à propos. Si  
 cela étoit , on ne pourroit pas laver la  
 mémoire de ce Prince , de la plus hon-  
 teuse ingratitude , dont on ait jamais oui  
 parler , car il est certain que plus la gé-  
 nerosité

\* *Socr. L.*  
*VII. c. 8.*

nerosité d'Isdegerde avoit été grande, plus le manque de reconnoissance dans Theodose étoit blâmable.

ON voit assez, par ces raisons & par ces exemples, que l'on peut être de differens sentimens dans des choses de grande importance & néanmoins Amis; d'où l'on doit conclurre qu'il se pourroit faire qu'entre les Chrétiens, tous divisé par qu'ils sont, les personnes vertueuses lieroient une forte Amitié ensemble, quoi qu'elles vécussent en differens Partis. Ces Partis, quoi qu'on en puisse dire, ont beaucoup plus de choses communes ensemble, & de plus grande importance; que n'en avoient les illustres Amis, dont j'ai parlé. Si l'on observoit ce dont on convient de tous les côtez, on ne pourroit pas disconvenir que l'on ne vécût d'une manière très-vertueuse; & par conséquent on seroit en état de contracter des Amitiez solides & bien fondées, les uns avec les autres. D'où vient donc qu'on ne le fait, que fort rarement? C'est, s'il faut dire la verité, que les prétendues Vertus de bien des Chrétiens sont des Vertus de faction & d'interêt, & non des Vertus Evangeliques. On est attaché à certains sentimens, & on les défend avec chaleur; à cause des Hon-

Bb 3.      neurs,

neurs, des Richesses, & des Plaisirs, dont chaque Parti recompense, non l'amour de la Verité, l'Erudition & les bonnes mœurs, mais la passion que l'on témoigne pour ses sentimens. C'est ce qui fait qu'on décrie, non seulement les sentimens des Partis contraires, mais encore les personnes qui les soutiennent, & qu'on craint de passer pour leurs Amis; de peur d'être soupçonné de manquer de zèle, ou de n'être pas *orthodoxe* à la mode des lieux où l'on vit. Les Partis sur tout destituez de bonnes raisons sont étrangement soupçonneux, dans ces sortes de choses, & ils craignent même l'ombre d'un Hétérodoxe. On n'ose ni le fréquenter, ni le louer, comme on reconnoit en secret qu'il le mérite; & l'on veut paroître estimer des gens & être attaché à eux, quoi qu'on les méprise dans le fonds de l'Ame. Mais si, par miracle, on détachoit par tout les avantages mondains des opinions, qui divisent le Christianisme, & qu'il n'y eût pas plus à craindre, ni à espérer de quelque côté qu'on se tournât, & de quelque sentiment que l'on fit profession, qu'il n'y avoit à craindre ou à espérer pour les Sénateurs & les Chevaliers Romains, à l'égard de la Secte de Philosophie

phie qu'ils préféreroient aux autres ; on verroit bien tôt la chaleur que l'on témoigne pour les sentimens particuliers se diminuer , & le zele se refroidir. On n'auroit plus d'aversion pour personne, à cause de ses opinions , & l'on n'auroit égard qu'aux Vertus , qui sont d'usage dans la Société Civile. Le Catholique Romain s'uniroit d'Amitié avec le Protestant , & le Protestant avec le Catholique Romain , sans aucun scrupule ; pourvû qu'ils trouvaient réciproquement , dans leurs Amis , les Vertus sur lesquelles l'Amitié est fondée. Il en seroit de même des Sectes , qui divisent les Protestans , & qui peuvent beaucoup plus facilement se réunir. Personne n'entreprendroit plus d'imposer à son Voisin la nécessité d'embrasser de certains sentimens ; parce qu'il n'y auroit rien à gagner pour lui en cela , ni rien à craindre s'il ne le faisoit pas.

Ainsi l'intérêt de ceux , qui ont de l'avantage à soutenir de certains sentimens , les a rendu ennemis de tous ceux qui n'en font pas , & même de ceux qui ont plus de moderation qu'eux , quoiqu'ils soient dans les mêmes idées ; & cette passion s'est répandue sur les autres membres de la Société , soit par imitation , ou par

ignorance , ou par timidité ; de sorte que ceux là même qui sont dans le fonds les moins entêtez font souvent les zelez , de peur d'avoir à dos toute la cabale passionnée pour la Diane des Ephesiens ; c'est à dire , pour le profit , que l'on couvre du voile de la Pieré. Cela fait que l'on trouve moins d'exemples parmi plusieurs d'entre les Chrétiens d'Equité, de Moderation ; de grandeur d'ame , & de vertueule Amitié, qu'il n'y en a eu parmi les Payens. S'il y en a encore quelques uns , ils ne se trouvent que parmi ceux , qui ne vivent pas d'opinions , s'il m'est permis de parler ainsi , & dont ni les Honneurs , ni les Biens , ni la Douceur de la Vie n'en dépendent point. Tel étoit , par exemple , l'illustre Président *Jacques Auguste de Thou* , qui avoit plusieurs Amis Protestans , & entre autres *Joseph Scaliger* & *Isaac Casaubon* , à qui il donnoit publiquement de très-grands éloges , comme il l'a fait dans la Préface de son Histoire. C'est ce que n'auroit jamais fait un Ecclesiastique , quelque persuadé qu'il eût été du mérite de ces deux grands hommes. S'ils donnent quelque louange aux Hétérodoxes , c'est avec de malins correctifs , & des restrictions odieuses , en disant qu'ils



qu'ils voudroient que leur Religion leur permît d'en dire davantage ; comme s'ils avoient peur que la bonne opinion , que l'on a du mérite personnel des habiles gens , ne rejaillît sur leurs sentimens. Ces Ames vénales & artificieuses ont fait , par leurs bas intérêts , que la Religion Chrétienne dont l'ame est la Charité ; qui est une Amitié générale pour tous les hommes , & qu'une Amitié plus étroite suppose nécessairement ; au lieu de réunir tout le genre humain , comme elle le devoit faire naturellement , a produit contre l'intention de son Auteur , des divisions , des querelles , des persecutions , des guerres sous prétexte de Religion , desquelles on n'avoit encore vû aucun exemple. Mais il ne faut pas que je finisse cet article , qui traite de l'Amitié , par rien qui puisse ressembler à l'aigreur. Puissé le Ciel faire en sorte que l'on voie enfin le temps auquel le loup demeurera avec l'agneau , & le tigre se reposera avec le chevrain ; c'est à dire , auquel les hommes cessant d'imiter les bêtes farouches se feront honneur de posséder la vertu qui tire son nom d'eux !

V. *Caractères du vrai & du faux ZELE, & de celui qui est dangereux.*

*Ce que  
c'est que  
Zele en  
général.*

\* Num.  
xxv, 11.

**Q**UOI QUE le mot de *Zele* soit Grec, & que l'on en doive chercher l'origine dans la langue Greque; il a eu une signification particulière parmi les Juifs, de qui elle est passée aux Chrétiens. Comme l'Ecriture Sainte nous représente Dieu, comme un *Dieu jaloux*, c'est à dire, qui ne permet pas qu'on en adore un autre que lui, & qui punit ceux qui le font: elle nous décrit aussi les personnes attachées à la Loi de Dieu, comme ne pouvant souffrir qu'on introduisît aucun autre usage, & c'est pour cela qu'elle les nomme \* *jalouses*. Les Interpretes Grecs du Vieux Testament & les Auteurs du Nouveau se sont servis du mot de *Zele*, qui signifie *jalousie*, pour exprimer cette disposition d'esprit; qui étant jointe avec beaucoup d'ardeur, ce mot-là a signifié ensuite parmi les Juifs & les Chrétiens une certaine ardeur, avec laquelle on défend, ou l'on exécute ce que l'on croit révélé de Dieu, ou au moins lui être agréable. Comme on peut se tromper, dans cette créance, ou que l'on peut

peut même feindre d'être persuadé de ce que l'on ne croit pas, pour en tirer quelque avantage, en trompant les autres : il peut y avoir un vrai & un faux *Zele* ; de sorte que ce mot est devenu équivoque, & se prend également en bonne & en mauvaise part ; pour une ardeur blâmable, aussi bien que pour une disposition d'esprit digne de louange. Quoi que tout *Zele* soit nécessairement ou bon, ou mauvais, ceux qui en jugent ne peuvent pas toujours discerner l'Erreur ou la Tromperie de la Verité, & de la Bonne-Foi, & c'est en ce sens-là qu'on peut dire qu'il y a un *Zele* douteux ; lors qu'on n'y peut remarquer aucun caractère assuré, qui convainque que ceux, qui en paroissent animez, aiment véritablement la Verité & la Vertu & qu'ils agissent par ce principe.

Avant que d'examiner en détail ces trois sortes de Zeles, il faut montrer en peu de mots que celui que l'on nomme un bon *Zele* est tout à fait nécessaire. Personne ne peut disconvenir qu'il ne faille aimer la Verité & la Vertu ; & l'on peut dire aussi que tout le monde, & même les plus corrompus les aiment, à quelque égard, au moins dans les autres & autant qu'il est de leur intérêt particulier.

Si

Si l'on mettoit le Mensonge & la Vérité en général dans le même rang , il n'y a personne qui ne s'écriât contre un goût si extravagant. Si c'étoit à la vérité dans des choses de nulle conséquence, & dans lesquelles soit que l'on se trompe, ou que l'on ait raison, on ne voit aucune suite avantageuse pour ceux qui ne se trompent pas, ni défavorable pour ceux qui se trompent; on pourroit pardonner l'indifférence que l'on auroit, pour le Vrai & le Faux, sur tout s'il étoit difficile de découvrir ce qui en est. Par exemple, quel'on prenne, si l'on veut, un point contesté de l'histoire Greque ou de l'histoire Romaine; il importe si peu de savoir ce qui est vrai, ou faux, qu'on a raison des'en mettre peu en peine. Ce n'est pas que, si l'on avoit à choisir, on n'aimât mieux ne s'y tromper pas, que de s'y tromper; pourvu qu'on pût s'assûrer, sans beaucoup de peine, de ce qui est vrai. Car enfin on aime à tout savoir, quand il n'en coûte rien, & l'on n'aime point à se tromper. Mais on ne sauroit poser pour maxime générale, qu'on peut regarder avec indifférence le Vrai & le Faux. On ne peut pas faire une démarche raisonnable dans la vie, sans supposer de cer-

certaines veritez comme assurées ; & l'on sent bien que , si l'on s'y trompoit , il en arriveroit de grands defordres , selon l'importance des choses dont ils s'agiroyt. Que si cela est constant , dans les choses de la vie , qui n'ont aucune conséquence pour l'éternité , & si nous souhaitons passionnément de sçavoir la Verité , quand il s'agit de quelque intérêt que l'on regarde communément comme important ; comment peut-on être indifferant , sans extravagance , à l'égard des veritez qui concernent la Religion , dont les suites sont de la dernière importance , pour cette vie , ou pour l'autre ? Est-il indifferant pour le repos & pour le bonheur de cette vie même , quelque sentiment que l'on ait en matière de Religion ? Personne ne le peut dire , qui sache la difference qu'il y a & pour le repos d'esprit & pour la Société Civile , entre une Religion raisonnable & une autre qui ne l'est pas. Il n'y a aucun mal , que les Religions extravagantes n'aient fait commettre aux hommes ; & il n'y a qu'une Religion conforme aux lumières de la Raison ; telle qu'est la Chrétienne , qui y puisse remedier. On ne peut pas dire non plus que pour la vie à venir , s'il y en a une ( je parle dans la supposition de ceux

ceux qui doutent) il n'importe point de savoir la Verité, en matière de Religion. Comme les Incrédules ne sauroient prouver qu'il n'y a point de Dieu, ils ne sauroient non plus faire voir qu'il n'y a point d'autre vie, & qu'il n'y a pas des récompenses & des peines à attendre, selon qu'on aura vécu dans celle-ci, comme la Religion Chrétienne l'affure. Quand la chose seroit incertaine, il n'y a personne qui ne dût souhaiter passionnément de savoir ce qui en est; car enfin si quelque chose doit nous toucher, c'est l'esperance d'un bonheur éternel, ou la crainte d'un supplice dont on ne voit point de fin. Pour n'avoir que de l'indifference pour ces recherches, il faut être visiblement extravagant. Mais si l'on ajoute à cela, que la Religion Chrétienne donne des preuves solides d'une autre vie, où il y a des récompenses & des peines, selon qu'on aura vécu ici bas; on ne peut plus regarder ces dogmes avec froideur, & comme s'il s'agissoit de spéculations inutiles, sans devenir ennemi de soi même.

Si l'on considère d'un autre côté la Vertu & le Vice, & les suites avantageuses de l'une, & les malheurs dont l'autre est suivi, dans cette vie même;

il n'y a personne qui ne doive ardemment souhaiter que les hommes deviennent vertueux ; & qu'ils s'éloignent du Vice. Il n'y auroit point de Société au monde , dont le bonheur approchât de celui d'une Société, dont tous les membres vivroient selon les regles de la Vertu ; & si tout le Genre Humain gardoit cette conduite, il ne seroit presque inférieur aux Anges, que par la mort, qui ne finiroit cette aimable vie, que pour aller jouir d'une autre plus heureuse. Mais ni le Genre Humain en général, ni aucune Société en particulier, ne régloant assez exactement la conduite sur les idées de Vertu, que l'on peut se former par la seule Raison; il en arrive les malheurs, que l'on voit regner plus ou moins, parmi toutes les Nations, selon que la Vertu y est plus ou moins négligée. Si la Vertu, comme la Religion Chrétienne l'assure, est récompensée dans l'autre vie d'une félicité qui ne finit point, & le Vice puni de supplices sans bornes ; peut-on penser à cela, sans se sentir saisir d'une très-grande envie de gagner cette récompense & d'éviter ces peines ? On ne sauroit ne pas sentir ce mouvement, à moins qu'on ne regarde ce qu'en dit la Religion Chrétienne comme faux ; ce qu'il

qu'il est impossible de prouver , & que les raisons des Chrétiens au contraire rendent si vrai semblable , qu'on ne peut refuser de le croire , sans tomber dans un ridicule Pyrrhonisme.

Ainsi les Veritez que la Religion Chrétienne nous enseigne & les préceptes qu'elle nous donne , également utiles pour cette vie & soutenus des recompenses & des peines d'une autre ; doivent nécessairement , si nous sommes tant soit peu raisonnables , nous enflammer d'un Zele qui nous porte premièrement à savoir & à pratiquer nous mêmes tout ce qu'elle nous enseigne , & en suite à tâcher d'éclairer les autres des mêmes lumières dont nous avons été frappez , & à les engager à l'observation des mêmes commandemens , dont nous admirons la sagesse & la sainteté. Car c'est un de ses préceptes les plus essentiels , que d'aimer son Prochain comme soi même ; ce qu'on ne peut faire , sans bruler d'envie de lui montrer le chemin de la félicité , en cas qu'il l'ignore , & de lui persuader de le suivre , s'il ne le fait pas. Comme la Religion Chrétienne veut qu'on traite son Prochain , comme soi même ; elle n'ordonne pas seulement qu'on le secoure dans les nécessitez de la vie , mais  
aussi



aussi dans des besoins bien plus importants, c'est à dire, lors qu'il lui manque quelque chose ou utile, ou nécessaire pour parvenir au salut éternel. Si l'Evangile ne promet point le salut à ceux qui ne secourent pas leur prochain, autant qu'ils le peuvent, lors qu'il est dans l'indigence : il le promet encore moins à ceux, qui ne font pas ce qu'ils peuvent, non pour le délivrer de quelques incommoditez de la vie, mais pour le mettre en état d'être éternellement heureux. C'est pour cela que Jesus-Christ envoya ses Disciples, pour prêcher l'Evangile par tout l'Univers, malgré les dangers auxquels ils s'exposoient, & les peines infinies qu'il falloit qu'ils prissent; & que ces saints hommes lui obéissent, avec tant d'ardeur & de courage, qu'ils comptèrent pour rien leurs peines & leurs vies, pourvu qu'ils lui obéissent, & qu'ils gagnassent quelques Ames à leur Maître. C'est pour cela encore qu'il étoit venu lui même au monde, & que la vie la plus austere, & la mort la plus cruelle & la plus honteuse, qu'il lui fallut subir, ne l'empêcherent pas d'exécuter son dessein. Il est vrai que tout le monde n'est pas appelé au même Emploi que Jesus-Christ & ses Apô-

tres, & n'a pas reçu les talens du Ciel, qui seroient nécessaires pour faire ce qu'ils firent. Mais on est néanmoins obligé de les imiter, autant qu'il est possible & selon les circonstances dans lesquelles on se trouve. *Si quelcun parmi vous* dit \* S. Jaques, *s'égare de la vérité, & que quelcun le fasse retourner (dans le bon chemin), qu'il sache que celui qui a fait revenir un pecheur de son égarement, délivrera une ame de la mort & couvrira une multitude de pechez.*

\* C. v,  
20.

Il est donc visible que soit que l'on doute de la Religion, pour ne la pas assez connoître, soit que l'on en soit convaincu ; on ne peut pas demeurer dans la froideur & dans l'indifférence, à l'égard de la Vérité & de la Vertu, du Mensonge & du Vice ; sans mépriser également & les lumières du Bon Sens, & celles de l'Evangile. Ne se soucier pas de les connoître, quand on n'en est pas instruit, est un aveuglement qui dégrade l'homme, pour le mettre au rang des bêtes, qui ne cherchent que le présent & que ce qui frappe leurs sens. Ne sentir pas son bonheur, quand on les connoît, & n'être pas plein d'ardeur à régler ses mœurs sur les lumières, & à faire triompher & dans soi même & dans les

les autres la Verité du Mensonge & la Vertu du Vice , autant qu'il est possible ; c'est être, à quelque égard , encore pire que les bêtes , qui jouissent au moins avec plaisir des biens qu'elles ont , & qui ne se les laissent enlever qu'avec toutes les peines du monde. Il est donc facile de comprendre que les tièdes & les froids , en ces sortes de choses , sont tout à fait inexcusables.

C'est ce dont on peut encore se convaincre plus clairement , si l'on prend garde de quelle manière ces gens , si froids en matière de Religion , s'échauffent pour les choses de la vie , dans lesquelles ils s'intéressent. Qu'on attaque leur réputation , qu'on leur enlève justement ou injustement quelque petite partie de leur bien , qu'on les empêche de prendre les plaisirs auxquels ils sont accoutumés ; on les voit tout émus faire leur apologie , & étaler leur innocence à tous ceux qui la veulent ouïr ; implorer le secours des Loix pour défendre leurs droits , ou se jeter dans tous les labyrinthes de la Chicane , pour ne pas payer ; crier d'une manière tragique , contre la rigueur ou la dureté de ceux qui sont causes qu'ils ne vivent pas si agréablement qu'ils avoient accoutumé.

On ne remarque alors rien en eux de foible & de languissant , ils se donnent les plus violens mouvemens , pour se défendre , & rien ne peut satisfaire leur impatience & leur ardeur. S'agit-il encore d'augmenter les honneurs dont ils jouissent , leurs biens , ou leurs plaisirs , lors mêmes qu'ils en sont comblez ? Il n'y a point d'affiduité , ni de vigilance , qui soit comparable à la leur. Néanmoins non seulement les Chrétiens , mais même les plus sages d'entre les Payens , tombent généralement d'accord , convaincus par l'évidence de la chose , que ce qui regarde la Verité & la Vertu , sur tout en matière de Religion , est infiniment plus important , que tout ce qu'on peut posséder de plus agréable dans cette vie. D'où vient donc que l'on n'a que de la froideur , pour la Verité & pour la Vertu , pendant que l'on est si échauffé pour tout le reste ; & comment peut-on excuser ceux qui en usent de la sorte ? Le Bon Sens permet-il de s'emporter beaucoup pour ce qui importe peu , & de vivre dans l'indolence à l'égard de ce qui est de la dernière conséquence ? Ou il ne faut s'échauffer pour rien , ou il faut témoigner de l'ardeur , à proportion de l'importance des choses dont il s'agit.

Mais

Mais comme il y a une infinité de gens, en qui l'on remarque cette indifférence; il y en a aussi beaucoup d'autres, en qui l'on voit un Zele si peu réglé, & si peu sage, qu'il n'est propre qu'à diffamer la Religion & à la rendre ou ridicule, ou odieuse. C'est peut-être même là une des raisons, qui font que bien des gens, qui ont d'ailleurs de l'esprit, agissent avec plus de froideur, qu'il ne faudroit, en matière de Religion; pour s'éloigner des manières indiscrettes & violentes des Esprits trop bouillants, qu'ils ont raison de désapprouver. Mais ils devroient plutôt distinguer le vrai Zele du faux, ou du douteux; que de se jeter dans une extrémité vicieuse, qui les fait agir avec une nonchalance blâmable. Pour les aider à faire cette distinction, & pour empêcher qu'ils ne condamnent le bien & le mal en même temps; j'entreprendrai de donner les caractères différens de ces trois espèces de Zele, par lesquels il sera facile de les distinguer.

I. Le premier caractère du Zele louable, c'est qu'il naît d'une connoissance claire, que l'on a de la doctrine, ou de la conduite que l'on défend; en sorte que l'on sait qu'elle est ou véritable, ou

*Caractères  
du vrai  
Zele.*

agréable à Dieu ; ou au contraire que ce qu'on attaque est faux, ou opposé à la volonté divine. Pour cela , il faut avoir examiné soigneusement & sans préjugé les matières , dont il s'agit , en sorte que l'on soit pleinement assuré que l'on ne se trompe point. Il faut avoir lû & écouté le pour & le contre , sur tout quand il est question de condamner quelqu'un , à moins que ce ne soit une chose tout à fait claire. S'il faut agir contre quelqu'un , la justice de ce qu'on entreprend de faire , doit être si claire , que ceux-là même , contre qui l'on agit , soient obligés d'en convenir. Ainsi

\* Phinées , qui est le premier Zelateur , dont l'Ecriture Sainte parle avec éloge , ayant remarqué que Zimri violoit une Loi de Dieu , dont le sens est clair & indubitable , & ne pouvant pas douter du fait qu'il voioit , & que les Juges d'Israël baissoient impuni , par pure lâcheté , le tua lui & la femme Madianite , qu'il avoit amenée dans sa tente. L'action criminelle étoit hors de doute , & la défense de Dieu d'avoir commerce avec des femmes étrangères & adonnées à l'Idolâtrie , étoit aussi sans équivoque. Zimri lui-même n'auroit pû en disconvenir , si on l'avoit examiné sur le crime qu'il avoit commis. C'est

• Num.  
xxv, 7. &  
seqq.

C'est une Règle de Morale que l'Ecriture Sainte donne & que tous les Sages Payens, & Grecs & barbares ont approuvée, qu'avant que de rien faire, il faut savoir si ce qu'on va faire est bon ou mauvais. S. Paul \* après avoir montré \* Rom. que chacun doit se conduire selon les <sup>XIV, 23.</sup>

sentimens de sa conscience, dit que *tout ce qui ne vient pas de la foi est un péché*, c'est à dire, qu'en matière de Morale, on commet un péché, lors que l'on agit, sans être entièrement convaincu que l'on fait bien. Cicéron a dit de même, que „ ceux-là nous donnent un bon avis, qui „ nous défendent de rien faire de ce dont „ nous doutons s'il est juste ou injuste :

\* *Bene precipiunt qui vetant quidquam agere, quod dubites animum sit, an iniquum.* \* Offic. Lib. I. c.

Les Disciples de Zoroastre disent de même : \* *Quand il se présente quelque action* <sup>9. ubi vi-</sup> <sup>de Init.</sup>

*douteuse, que vous ne savez pas si c'est une* \* *bonne action ou un péché, il ne faut pas la* <sup>\* In Sad-</sup> <sup>der, portâ</sup> <sup>30. apud</sup> <sup>Tb. Hydr.</sup>  
*faire, jusqu'à ce que vous vous en soyez informé du Destur.* (C'est ainsi qu'ils nomment les Docteurs de leur Religion.)

Car il est certain dans la Religion, que Dieu a dit en secret à Zoroastre : *ne faites pas l'action, de laquelle vous ne savez pas si elle est bonne, ou si c'est un péché; et ne tâchez pas d'obtenir ce que vous ne connoissez pas.*

*Informez vous , & vous instruisez , après quoi vous agirez ; mais ne faites rien , avant que de vous être informé. Il n'y a rien de si juste que cette maxime , puis qu'agir sans une connoissance certaine , c'est visiblement s'exposer à tomber dans l'Erreur ; & à s'engager dans toutes les mauvaises suites. On ne peut pas s'échauffer avec plus de raison , pour une chose , que l'on ne fait pas si elle est bonne ou mauvaise , permise ou défendue ; qu'un Juge ne peut absoudre ou condamner une personne accusée , sans savoir assurément si elle a observé , ou si elle a violé les Loix.*

Mais direz-vous , les Zelez prétendent souvent qu'ils sont instruits de ce qu'ils ignorent. Pour les desabuser , il n'y a qu'à les prier de rendre raison de leur Zele , \* „ Si c'est le devoir de cha-

„ cun , comme S. Pierre nous l'apprend ,  
 „ d'être prêt de répondre à tous ceux qui lui  
 „ demandent compte de l'esperance qui est en  
 „ lui : il est sans doute beaucoup plus du  
 „ devoir de chacun d'être en état de  
 „ rendre raison de son Zele ; parce que  
 „ le Zele de chacun a beaucoup d'in-  
 „ fluence pour le Public & lui est de  
 „ beaucoup plus grande importance ,  
 „ que ce qu'un homme croit ou espere  
 „ en son particulier. Le

\* Mr.  
 Sharp Ar-  
 chevêque  
 d'York  
 Serm. x.



Le second caractère du Zele loüable, c'est qu'il embrasse toute la Révélation, sans excepter aucun des commendemens de l'Evangile. Il ne s'attache pas à quelques points de spéculation, ou à quelques cérémonies, pour abandonner l'observation de la Morale. Ce qui inspire du Zele pour la Religion, c'est son Auteur; c'est la grande utilité & la grande importance de ce qu'elle nous enseigne; & par conséquent il la faut recevoir & la soutenir toute entiere, ou à cause de son Auteur, ou à cause des grands avantages que nous en tirons. Qui pourroit souffrir qu'un serviteur choisit entre les ordres qu'on lui auroit donnez, & n'exécutât que ceux qui s'accorderoient avec son humeur & négligeât les autres? On diroit que ce serviteur s'aimeroit lui même, & non pas son Maître. On soutiendrait, avec raison, qu'il n'a aucun zele pour son service. Au contraire on estimeroit infiniment un serviteur, qui étant une fois instruit de la volonté de son Maître, fait ponctuellement tout ce qu'il lui a commandé; sans avoir aucun égard à sa propre inclination, ni à sa commodité. Tel fut le Zele de nôtre Seigneur, à obeir à Dieu son Pere, \* *en accomplissant* \* Matt.

*toute justice.* Il ne se contenta pas d'observer ce qui pouvoit être facile à observer dans la Loi Morale, ou Cérémonielle; il accomplit généralement tous les commendemens, sans aucune exception. Il executa de même à la rigueur tous les ordres qu'il avoit reçus de son Pere, dans les fonctions particulieres de son office de Rédempteur des hommes. Comme il ne put souffrir que l'on fît du Temple \* un lieu de commerce, quoi qu'il ne fût destiné qu'au culte de Dieu, parce que *le Zele de la maison de Dieu le consumoit*: il ne put souffrir non plus que les Scribes & les Pharisiens corrompissent, comme ils faisoient, la Loi de Dieu par leurs fausses explications, & il le leur reprocha ouvertement, sans craindre leurs cabales, ni leur cruauté. Ses Apôtres en usèrent de même, & témoignèrent autant d'attachement, pour ce qu'il y avoit de plus difficile & de plus austere, dans les fonctions de leur Apostolat, que pour ce qu'il y avoit de plus facile.

• Joan.C.  
II, II.

Il faut néanmoins remarquer, que le troisième caractère du Zele légitime consiste à distinguer les doctrines & les pratiques les plus importantes, de celles qui le sont moins. Car enfin toutes les doctrines véritables ne sont pas toutes néces-

nécessaires au salut, & toutes les pratiques utiles ne le sont pas également, ni ne peuvent pas être exigées d'une manière indispensable. Les Juifs enseignoient avec raison qu'il ne falloit rien faire le jour du Sabbath, selon les préceptes de Moïse, & étoient extraordinairement zelez pour l'observation de ce jour-là. Ce commendement n'étoit néanmoins pas d'une si grande importance, qu'il fallût nécessairement souffrir un dommage considerable, plutôt que de faire quelque chose le jour du Sabbath. C'est pourquoi lors que les Disciples de Jesus-Christ fatiguez & mourant de faim, firent entre leurs mains quelques épis de bled, pour pouvoir continuer leur chemin; il répondit aux Pharisiens, qui les reprenoient, comme ayant fait une chose, qu'il n'étoit pas permis de faire le jour du Sabbath : \* *n'avez-vous pas lu ce que fit David, ayant faim, aussi bien que ceux qui étoient avec lui? comme il entra dans la Maison de Dieu & qu'il prit les pains présentez à Dieu, dont il mangea & dont il donna à ceux qui étoient avec lui, quoi qu'il ne soit permis d'en manger qu'aux seuls sacrificateurs? Il leur dit encore que le fils de l'homme étoit maître du Sabbath; c'est à dire, comme il s'exprime* \* ailleurs,

\* Luc. vi,  
3.

\* Marc.  
ii, 27.

que

que le Sabbath a été établi à cause de l'homme, & non l'homme à cause des Sabbath.

Quoi que S. Paul fût très-zelé pour toutes les doctrines de l'Evangile, il distinguoit pourtant avec soin ce qui est nécessaire de ce qui ne l'est pas. Quoiqu'il

\* In Epp.

ad Rom.

& ad Gal.

\* soutint fortement qu'on ne devoit point imposer aux Gentils la nécessité d'observer les cérémonies Judaïques, & que Dieu n'en exigeoit plus l'observation de qui que ce soit; il souffroit néanmoins que les Juifs, qui faisoient scrupule de les négliger, les observassent encore, pourvu qu'ils n'entreprissent pas de contraindre les autres à la même observance. \* Il distinguoit le fondement de

\* 1 Cor.

III, II.

ce qu'on bâtit dessus, & pourvu qu'on retint le premier, c'est à dire, que Jesus-Christ est le Messie, en qui il faut croire, & aux commendemens de qui il faut obeir, il n'excluoit pas du salut ceux qui mettoient sur ce fondement des matières moins precieuses; c'est à dire, des erreurs, qui ne le détruisoient pas.

Le quatrième caractère du véritable Zele, c'est qu'il ne se trouve jamais en opposition, avec aucune Vertu; que la Raison, ou l'Evangile nous ait enseignée. Puisque ce n'est autre chose qu'une ardente envie de servir Dieu, & d'ex-  
cuser

cuter ses volontez, il est visible qu'il ne peut qu'être conforme à ce qu'il a commandé, & sur tout aux principaux de ses commendemens; qui sont exprimez, dans le Nouveau Testament, avec beaucoup de force & de clarté. Quel serviteur pourroit passer pour un homme zélé pour les intérêts de son Maître, qui en faisant semblant de le servir avec ardeur, violeroit ses ordres les plus précis & les plus fréquemment réitérez? S'il trompoit ceux qui ne seroient point informez de la volonté de son Maître, il ne sauroit passer pour un bon Serviteur, dans l'esprit de ceux à qui elle seroit connue, & encore moins dans celui de son Maître.

C'est pour cela que de très habiles gens ont judicieusement remarqué que pour être zélé d'une manière qui soit louable il faut que l'ardeur, que l'on témoigne pour le service de Dieu, soit jointe avec la charité envers le Prochain, qui après l'amour de Dieu est la plus grande & la plus recommandée de toutes les vertus Chrétiennes. \* „ Le ze- \* *Mr.*  
 „ le, qui est selon la connoissance, est *Sharp*  
 „ toujours accompagné d'une charité sin- *Arch.*  
 „ cere. Ce n'est point cette amere pal- *d'York*  
 „ sion, dont l'Apôtre parle, qui traîne *Serm. x.*  
 „ avec

„ avec soi la haine, l'envie, & l'esprit  
„ de contention. Il est bien faisant, il  
„ est sociable. il est doux, même à  
„ l'égard de ceux qui ne sont pas du même  
„ sentiment. C'est cette *sagesse qui*  
„ *vient d'en haut, qui est premierement pure,*  
„ *& ensuite amie de la paix, facile & trait-*  
„ *able.* C'est un zele qui aime Dieu  
„ & sa verité sincerement, & qui est  
„ prêt à faire tout ce qui lui est possible  
„ pour l'honneur de Dieu & pour  
„ l'avancement de la Verité ; mais qui  
● „ en même temps aime aussi tous les  
„ hommes. C'est pourquoi dans toutes  
„ les choses, où il paroît, il examine  
„ d'abord l'importance des questions  
„ dont il s'agit ; mais il laisse les personnes  
„ à part. La marque assurée d'un  
„ zele ignorant & mal conduit, c'est  
„ lors que l'on n'a point d'égard aux  
„ questions, & à l'interêt que l'on doit  
„ prendre dans la gloire de Dieu ; &  
„ que l'on tourne toute son ardeur contre  
„ ceux à qui l'on a à faire ; lors que  
„ l'on est de mauvaise humeur & en colere  
„ contre ceux, avec qui l'on est  
„ en dispute ; lors que l'on ne se contente  
„ pas d'opposer argumens à argumens,  
„ & de gagner sa cause par un  
„ raisonnement calme & tranquille :  
„ mais

„ mais que l'on s'empporte d'une maniére  
 „ furieuse & pleine de rage , après  
 „ quoi l'on ne s'informe plus de ce qui  
 „ est séant , & l'on attaque aigrement tous  
 „ ceux qui se trouvent en des partis opposés.

En général le Zele , qui est véritablement Chrétien , comme les mêmes l'ont très-bien dit , „ ne se propose que des  
 „ fins légitimes, aux quelles il ne tâche de  
 „ parvenir que par des moyens légitimes. Il ne fait jamais aucun mal,  
 „ pour soutenir la bonne cause. C'est  
 „ ce que S. Paul nous a donné , comme  
 „ une regle, qui doit être éternellement  
 „ observée par les Chrétiens; lors que  
 „ dans le Chapitre III. de l'Epître aux  
 „ Romains, il déclare que *la condamnation de ceux-là est juste, qui disent : faisons du mal, afin qu'il en arrive du bien.*  
 „ Quand la cause que nous défendons  
 „ seroit la meilleure, & la plus importante du monde , néanmoins si nous  
 „ emploions quelques moyens deshonestes & illicites pour la gagner; je veux  
 „ dire, si nous faisons quelque chose, qui soit en soi même mauvais, & qui  
 „ paroisse être tel par les lumières naturelles, ou qui soit défendu par les  
 „ Loix de notre Sainte Religion; il est  
 „ cer-

„ certain que nous sommes coupables.  
„ Encore que nôtre cause soit très-bon-  
„ ne & que les fins, que nous nous pro-  
„ posons, soient très-loüables ; néan-  
„ moins puis que les moyens, par les-  
„ quels nous y allons, sont insoutena-  
„ bles, toute nôtre action & toute nô-  
„ tre procedure ne valent rien, de quel-  
„ que zele qu'elles puissent proceder. Car  
„ le vrai zele suppose également une in-  
„ struction exacte, à l'égard de ce qui  
„ en fait la matière ; & que l'on agit  
„ par des voies honêtes, afin de ne par-  
„ venir à ses fins que par des moyens le-  
„ gitimes.

En cinquième lieu, le véritable Zele ne s'attache jamais à censurer ou à corriger les défauts du Prochain, qu'après avoir sanctifié ceux qu'il anime ; & lors qu'il regarde les autres, il est plus à leur avantage, qu'à l'avantage de celui qui en est enflammé. Si c'est l'amour des Loix divines, & l'envie de les voir observées qui échauffe nos cœurs ; il est visible que la première pensée, qui nous doit venir, c'est de voir si nous les observons nous mêmes. Si nous avons quelque intérêt à corriger les autres, nous en avons infiniment plus à nous corriger nous mêmes. Les Loix divines sont faites égale-



également pour tout le monde, & l'on n'est pas dispensé de les observer, parce que l'on travaille à faire que les autres les observent. S'il résulte quelque avantage temporel de l'observation des Loix divines, cet avantage doit être principalement pour ceux qui les observent & non pour ceux qui les portent à cela; de peur que l'on ne croie que ce n'est pas tant l'amour des Loix divines, qui anime ces derniers, que le profit qu'ils esperent de tirer de ceux qu'ils auront engagez à les observer. C'est ce que l'on peut voir clairement, dans le zele de Jesus-Christ & de ses Apôtres, qui ne prêchoient aucune Vertu, dont ils ne fussent eux mêmes des modeles: & qui ne tiroient aucun avantage temporel de ceux qu'ils avoient amenez à la Vertu, si ce n'est ce qui leur étoit nécessaire, pour vivre dans une grande austerité, & pour pouvoir donner tout leur temps à la prédication de l'Evangile. A cela il étoit facile de connoître qu'ils étoient pénétrez de l'amour des Loix divines, qu'ils observoient les premiers, avec beaucoup d'ardeur & d'exactitude, sans qu'ils tiraient aucun profit mondain d'une si sainte & d'une si édifiante vie. *Marques*

III. CE sont là les marques assurées *du faux*  
*Tome II.* Dd *du zèle.*

du Zele , qui est digne de louange ; voions à présent celles du Zele blâmable , dont l'opposition rendra les précédentes encore plus sensibles. Comme il y a parmi les hommes beaucoup plus de zele vicieux , que de zele estimable , on en pourroit fournir bien plus d'exemples ; mais ceux qui se donneront la peine de lire ceci n'auront qu'à y ajouter les exemples , qui seront venus à leur connoissance.

La premiere chose , que l'on remarque ordinairement dans le faux zele , c'est qu'il est destitué de connoissance. Il ne connoit bien ni les Loix divines , ni les infractions que l'on y peut faire ; & ce qu'il y a d'étrange , c'est que moins il les connoit , plus il est violent. Tel étoit le zele des Payens contre la Religion Chrétienne , dont ils ne connoissoient presque que le nom , comme les anciens Apologites le leur reprochent. Ils ne savoient pas non plus eux mêmes , pourquoi ils supposoient comme véritable la Religion de leurs Peres ; & ils ne pouvoient rendre , que des raisons ridicules , de leur conquite. Tel étoit encore le zele des Juifs , contre la même Religion Chrétienne , que \* S. Paul dit

\* Rom.  
x, 2.

*avoir été au zele de Dieu , mais qui n'étoit*

*pas selon la connoissance* ; c'est à dire, que quoi qu'à parler en général , ils fussent zelez pour les Loix du vrai Dieu , néanmoins en cette occasion ils faisoient une mauvaise application de leur zele ; parce qu'ils ne savoient pas , que les Loix du Christianisme étoient des Loix du même Dieu , qui avoit donné celles de Moïse.

Mais il n'est pas besoin d'aller chercher dans les siècles passez, ou parmi les Infideles, des exemples de zele aveugle. On n'a qu'à jeter les yeux sur celui qu'une grande partie des Chrétiens se font honneur d'avoir contre ceux, qui ne sont pas de leur Communion. Les uns font non seulement profession de s'en fier à leurs Conducteurs, sur ce qu'il faut croire, sans aucun examen; mais encore de condamner toutes les opinions, qu'ils desapprouvent, sans vouloir écouter les raisons de ceux qui les soutiennent, ni lire leurs Livres. D'autres, qui censurent avec raison cette foi aveugle, ne laissent pas d'irriter souvent les peuples, autant qu'ils peuvent, contre ceux qui ne sont pas de leur sentiment; quoi qu'ils se gardent bien de les exhorter à lire les livres de leurs Adversaires, pour juger par eux mêmes de quel côté est la Ve-

rité. Si l'on fait quelcun , qui les lit, avec attention , & qui ne veut pas juger sans connoissance de cause ; on le tient d'abord pour suspect , & dans les lieux, où le zele aveugle regne le plus , cette lecture suffit pour être condamné. Comment peut-on néanmoins s'ériger en juge , dans des causes si importantes , & condamner premierement aux flammes éternelles , autant qu'il est en soi , ceux dont on n'a point examiné les raisons, & en suite les regarder avec horreur , ou au moins avec aversion ; pour ne pas parler ici des mauvais traitemens , que l'on fait à ceux que l'on a une fois condamnés ? J'avouë que je ne comprends pas quelle Injustice on peut condamner , si l'on approuve ce Zele aveugle , que l'on tâche néanmoins d'allumer dans le cœur des peuples les plus ignorans. Cette mauvaise coutume de porter les gens à juger de ce qu'ils n'entendent pas , & de les détourner en même temps de s'en instruire , en écoutant également les deux Partis , a produit quelquefois un étrange effet. C'est que le peuple mal informé a condamné , sans y prendre garde , les personnes de ceux dont il approuvoit les sentimens , sans le savoir : & au contraire a soutenu , par un Zele extravagant,

vagant, ceux dont il defapprouvoit les opinions. L'Auteur de la Vie de *Simon Episcopius* \* rapporte qu'un Charpentier, \* *Pag.*  
 qui s'étoit aidé à piller la maison du frere 104.  
 de ce grand homme à Amsterdam, sous prétexte d'Arminianisme, étant interrogé par un Magistrat, pourquoi il étoit entré dans la maison de *Rembert Episcopius*, lui répondit, *que c'étoit par un bon zèle, pour attaquer les Arminiens, qui étoient assemblez-là.* Comme on lui demanda d'où venoit qu'il avoit tant de haine pour les Arminiens, *faut-il supporter*, reprit cet homme, *des gens qui prêchent une fausse doctrine, & qui disent que Dieu a créé les uns pour les damner, & les autres pour les sauver?* Tout le monde sait, que c'est là le dogme des *Supralapsaires*, que les Arminiens ont le plus fortement attaqué. Un Soldat \* de la garnison de \* *Ibid. p.*  
*Louvestein* étoit aussi dans la même er- 311.  
 reur, & avoua à un Ministre Arminien, qui étoit prisonnier dans ce Château, qu'il avoit mal-traité des gens, dans les sentimens de qui il étoit, sans le savoir.

Un autre exemple remarquable du Zele sans connoissance, c'est celui des Fanatiques, qui avouant qu'ils ne peuvent point prouver leurs dogmes par des

raisons, & se fondant sur des sentimens interieurs qu'ils ont, disent-ils, de la verité de ce qu'ils soutiennent, ne laissent pas de mal-traiter, au moins de paroles, ceux à qui ils ne sauroient prouver leur prétendue inspiration. Ils ne peuvent leur donner aucune raison solide, pour laquelle ils croient que les mouvemens, dont ils sont animez, viennent de l'esprit de Dieu, plutôt que de colere, d'orgueil ou de mélancholie; & par conséquent ils ne savent eux mêmes ce qu'ils font. Si leurs passions ou leur temperament ne sont pas la cause des excès qu'ils commettent, c'est quelquefois l'esprit d'imitation, qui les porte à faire ce que font leurs Conducteurs; sans savoir s'ils font bien ou mal, en les imitant. „ Les uns sont zelez, dit un  
 „ excellent Auteur, \* seulement à cau-  
 „ se qu'ils voient que leurs Docteurs,  
 „ ou que ceux qu'ils fréquentent le font.  
 „ Ils suivent le torrent, sans examiner  
 „ les choses. D'autres ont un principe  
 „ de zele, qui est au delà de tout ce-  
 „ la. Ils sont émûs, disent-ils, inte-  
 „ rieurement à suivre un certain Parti;  
 „ & leur esprit est poussé à cela, d'une  
 „ manière à laquelle ils ne peuvent ré-  
 „ sister. Mais ce fondement ne peut  
 „ justi-

\* Mr.  
 Sharp.  
 Serm. x.

„ justifier personne. Car si ces mouve-  
 „ mens, dont ils parlent, venoient de  
 „ Dieu, ils seroient accompagnez de  
 „ telles raisons, en faveur du Parti pour  
 „ lequel ils sont zelez; qu'en les pro-  
 „ duisant, elles satisferoient & convain-  
 „ croient toutes les personnes raisonna-  
 „ bles, aussi bien qu'eux. Il est ridi-  
 „ cule de s'imaginer que Dieu agisse  
 „ aujourd'hui sur les hommes, par des  
 „ voies qui ne soient pas conformes à la  
 „ Raison, & à la règle qu'il nous a don-  
 „ née dans sa Parole; & si le zele peut  
 „ être justifié par l'une ou l'autre, on  
 „ n'a que faire d'inspiration pour cela.

En second lieu, le faux Zele n'em-  
 brasse point toutes les Loix divines,  
 mais seulement celles qu'il peut obser-  
 ver, sans que ceux qui en sont animez  
 se corrigent de leurs plus grands défauts.  
 Ils choisissent, dans la révélation, seule-  
 ment ce qui les accommode, & qui les  
 laisse dans leurs mauvaises dispositions, &  
 abandonnent tout le reste. C'est ce que  
 faisoient les Pharisiens, du temps de nô-  
 tre Seigneur, comme il paroît par cette  
 censure qu'il leur adresse : \* *Malheur à*  
*vous, Scribes & Pharisiens hypocrites; parce*  
*que vous payez le dîme de la menthe, de*  
*l'anet & du camin, & vous abandonnez*

\* Matth.  
 XXI II,  
 23.

*les préceptes plus importants de la Loi, la justice, la miséricorde & la fidélité. Il falloit faire ces choses-ci & ne négliger pas celles-là.* La raison de cette conduite, c'est qu'ils pouvoient observer rigoureusement la Loi Céremonielle & en faire encore plus que Moïse n'avoit commendé; sans cesser d'être orgueilleux, avares, inhumains, vindicatifs & d'avoir mille autres défauts, beaucoup plus grands que n'auroit été la négligence de quelques Cérémonies. Ces observances gênoient à la vérité, mais elles n'avoient aucune influence sur le cœur, & l'on ne sauroit dire que l'exactitude, dans ces sortes de choses, vînt d'un véritable Amour de Dieu, pendant que l'on négligeoit ses autres commendemens. Si les Phari-siens croioient véritablement être agréables à Dieu, par cette étrange conduite, il faut avouër que leurs passions les aveugloient étrangement. Car enfin il faut bien être aveugle, pour croire pouvoir plaire à Dieu, en négligeant ses plus importantes Loix, pour s'attacher seulement aux Céremonielles. Cependant il y a de l'apparence qu'il y en avoit nombre, qui se trompoient de bonne foi; si l'on considère l'exemple de S. Paul, qui étoit attaché à cette Secte, & qui



& qui témoigne que ce n'étoit que \* *par* \* 1 *Tim.*  
*ignorance.* Quand la superstition s'est 1, 13.  
 une fois rendue maîtresse d'un esprit, les  
 plus grossieres erreurs & les abus les plus  
 scandaleux de la Religion ne paroissent  
 plus ce qu'ils sont en effet , & passent  
 même souvent pour des Vertus.

On voit encore des gens aujourd'hui,  
 parmi les Chrétiens , qui ont un Zele  
 extraordinaire pour tout le dehors de la  
 Religion , qui n'en est , pour ainsi dire,  
 que l'habit, & qui en négligent entiere-  
 ment le dedans & le corps même. Ces  
 gens-là sont aussi déraisonnables, que ceux  
 qui négligeroient leur fanté, & qui croi-  
 roient se porter bien , parce qu'ils se-  
 roient bien vêtus. Ils assistent réguliè-  
 rement à tous les exercices publics de la  
 Religion & s'aquittent de toutes les Cé-  
 remonies que l'on y pratique ; mais ils ne  
 laissent pas d'être ennemis de la Verité,  
 voluptueux, avares, ambitieux, fiers,  
 intraitables, trompeurs, calomniateurs  
 & adonnez en un mot à tous les Vices  
 que les Loix Civiles ne punissent pas.  
 On remarque même souvent que ceux,  
 qui sont les plus zelez pour l'exterieur  
 de la Religion, sont ordinairement des  
 gens, en qui on ne peut guere se fier.  
 On ne peut pas les blâmer de leur assiduité

duité dans les exercices publics , ni de leur exactitude dans l'observation des Cérémonies instituées par Jesus-Christ , ou même par les Conducteurs de la Société Ecclesiastique ; lors que ces dernières n'ont rien de mauvais , ni de superstitieux ; mais on a raison de censurer l'esprit dans lequel ils le font , aussi bien que leurs mauvaises mœurs. Il paroît qu'ils regardent ce dehors comme la Religion même , au lieu que ce n'en est qu'une simple profession ; qui est louable , quand on obéit d'ailleurs aux préceptes de l'Evangile , mais qui est blâmable quand on s'en tient-là. Car il semble que l'on prétend satisfaire Dieu & les hommes de quelques pratiques extérieures , qui ne font aucun changement dans le cœur ; ce qui est la dernière superstition , ou la dernière hypocrisie. La Religion seroit une chose très-inutile dans le monde , si les plus corrompus pouvoient faire tout ce qu'elle ordonne , sans renoncer à leurs corruptions ; mais elle est d'une nature , qu'il n'y a que les gens de bien , c'est à dire , ceux qui observent également toutes les Vertus Chrétiennes qui soient religieux aux yeux de Dieu , & des hommes mêmes , qui ont un peu étudié la nature de la Religion :

\* *Le*

\* *Le culte pur & sans tache aux yeux de \* Jac. 1, Dieu, qui est nôtre pere, c'est de visiter les 27. orphelins & les veuves, dans leur affliction, & de se conserver sans être souillé par le monde.*

La troisième marque du faux Zele c'est qu'il ne fait aucune distinction entre les sentimens, & les fautes. Toutes les opinions, que ceux, qui en sont prévenus, ont embrassées, sont essentielles; toutes les fautes, ou ce qu'ils jugent être tel, méritent les plus severes peines ecclesiastiques & civiles. Cette étrange humeur, qui les fait emporter pour rien, & qui les conduit aux derniers excès, leur fait non seulement violer entierement la Justice & la Charité; mais les empêche même de penser à se corriger de leurs mauvaises mœurs.

„ Ils s'intéressent si fort, \* dit un illustre Prélat Anglois, dans de petites opinions spéculatives, qu'ils appellent toujours articles fondamentaux de la foi, qu'ils négligent presque entierement la pratique de la Religion. Ils sont si occupez à épier & à censurer les erreurs & les hérésies dans les autres, qu'ils ne pensent jamais à se guerir des Cupiditez, des Vices & des Passions, qui regnent si visiblement en

\* Jean Tillotson  
Serm.  
XXXIV.

„ en eux. Que ces gens-là se trompent  
 „ qui ne considèrent pas que la plus  
 „ grande hérésie du monde c'est la mau-  
 „ vaïse vie, parce qu'elle est directement  
 „ opposée à tout le dessein de la Reli-  
 „ gion Chrétienne ; & qui ne pensent  
 „ pas que Dieu pardonnera plutôt à un  
 „ homme cent défauts de son Entende-  
 „ ment, qu'une seule faute de sa Vo-  
 „ lonté!

\* Mr.  
 Sharp.  
 Serm. x.

Un autre \* Prélat de la même Eglise  
 a très-bien décrit & ce faux Zele & ce-  
 lui qui lui est opposé, en ces termes :  
 „ Le Zele, qui est selon la connoissân-  
 „ ce, est régulier dans ses mesures. Ce-  
 „ lui qui en est rempli prend garde de  
 „ ne passer pas certaines bornes, com-  
 „ me font les zelez ignorans. Il distin-  
 „ gue les differens objets, pour lesquels  
 „ il a du zele, & s'y interesse seule-  
 „ ment à proportion qu'ils le méritent,  
 „ & pas davantage. S'il ne s'agit que  
 „ d'une chose peu importante, il ne s'y  
 „ interesse que peu. Si c'est une chose  
 „ de grande conséquence, il y emploie  
 „ tous ses soins. Mais il regarde, com-  
 „ me folle & téméraire, & comme l'ef-  
 „ fet de beaucoup d'ignorance & de foi-  
 „ ble, la conduite de ceux qui s'échauf-  
 „ fent & se passionnent également pour  
 „ tout.

„ tout. Nous regarderions , comme  
 „ un enfant , ou comme un simple ,  
 „ celui qui se plaindrait en termes aussi  
 „ forts d'une petite coupure qu'on lui  
 „ auroit faite au doigt , que si on lui avoit  
 „ cassé une jambe. C'est commettre la  
 „ même faute , que de faire grand bruit ,  
 „ pour des choses de nulle conséquen-  
 „ ce , & dans lesquelles ni la Religion ,  
 „ ni la Tranquillité publique ne sont  
 „ que très-peu intéressées ; comme si  
 „ nos vies & nôtre salut étoient en dan-  
 „ ger. C'est pourquoi toutes les per-  
 „ sonnes prudentes & sages doivent se  
 „ garder d'employer leur zele pour de  
 „ legers sujets , & de témoigner trop de  
 „ passion & de véhémence pour des cho-  
 „ ses qui ne le méritent pas. Si nous  
 „ voulons faire passer les choses , pour  
 „ être de plus grande importance qu'el-  
 „ les ne le sont en effet ; si nous té-  
 „ moignons autant de chaleur pour des  
 „ questions peu considérables , que s'il  
 „ s'agissoit des fondemens de nôtre foi ;  
 „ nous sommes à la vérité zelez , mais  
 „ non pas *selon la connoissance*.

La quatrième marque du faux Zele ,  
 c'est que sous prétexte de défendre la  
 cause de Dieu , il viole les devoirs que  
 la Nature nous apprend , & que la Reli-  
 gion

gion Chrétienne nous prescrit. Supposons qu'il défende en effet une vérité, que quelcun attaque, sans la connoître; ou qu'il désapprouve une conduite, que ceux qui la suivent croient bonne, quoi qu'elle soit mauvaise; il ne s'ensuit pas, qu'à cause de cela, il faille violer la Justice, l'Equité naturelle, ou la charité Chrétienne. Les Loix de la Religion, qui nous ordonnent de rechercher la Vérité, de la suivre, & de nous conduire sagement, ne nous ordonnent pas moins de rendre Justice aux autres, & d'avoir de l'Equité & de la Charité pour tout le monde.

Nous avons des exemples de ce Zèle mal-entendu dans le Nouveau Testament, même dans les Apôtres, mais avant qu'ils fussent assez instruits de l'Evangile. \* Quelques Samaritains ayant refusé de donner logement à Jesus-Christ, qui passoit par leur pais, parce qu'ils le prenoient pour un simple Juif, qui alloit à Jerusalem; Jaques & Jean, fils de Zebedée, irrités de ce refus, & d'ailleurs haïssans ce peuple, selon la coutume des Juifs, voulurent faire tomber le feu du ciel sur ces Samaritains; sans avoir aucun égard à leur ignorance & aux sujets que les Juifs leur donnoient

\* Luc  
IX, 51.

tous les jours de n'en user pas mieux envers eux. Ils demanderent à leur Maître qu'il le leur permît , ou plutôt qu'il fît en sorte qu'à leurs prieres le feu du ciel tombât sur eux ; mais Jesus-Christ les censura & leur dit : *vous ne savez de quel esprit vous êtes ; car le fils de l'homme n'est pas venu pour faire perir les ames des hommes , mais pour les sauver.* C'est comme s'il leur eût dit , qu'ils ignoroient la disposition d'esprit que l'Evangile demande de ceux à qui il est révélé , & sur tout de ses Ministres ; & qu'ils devoient savoir que cette disposition d'esprit étoit la patience , la douceur , la charité , la miséricorde ; vertus absolument nécessaires aux Ministres du Messie , qui étoit venu non pour punir les hommes , & les envoyer incessamment dans les lieux des peines dûes à leurs pechez , comme quelques Prophetes , en certaines occasions ; mais pour n'oublier rien de ce qu'il seroit possible de faire , pour les ramener à leur devoir & les sauver.

Tel fut encore le Zele de S. Pierre , qui , lors que l'on prit son Maître , mit l'épée à la main & coupa l'oreille \* au *• Matth. xxvi, 51.* ferviteur du Souverain Pontife ; comme si Jesus-Christ avoit eu besoin d'une semblable

blable défense. Dieu demandoit de lui qu'il se laissât prendre & mener au supplice, sans aucune résistance; & ne vouloit pas punir sur le champ le crime, que faisoient les Juifs. Prendre l'épée, pour attaquer ceux qui venoient le prendre, c'étoit premierement s'opposer au dessein, aux prédictions & au commandement de Dieu; & ensuite violer la Charité, qui ne permettoit pas qu'on blessât un misérable serviteur, qui ne faisoit qu'exécuter la volonté de son Maître, le premier Magistrat que les Juifs eussent en ce temps-là de leur nation, & qui ne savoit pas qui étoit Jesus. C'est pourquoi Nôtre Seigneur ordonna à S. Pierre de remettre son épée en son fourreau, & lui dit que ceux *qui auroient pris l'épée periroient par l'épée*; c'est à dire, que le temps viendrait, sans qu'il s'en mêlât, auquel ceux qu'il voioit armez, pour prendre son Maître, periroient eux mêmes, par les armes de leurs ennemis. Ce qui arriva sans doute dans les guerres, qu'il y eut en suite dans la Judée.

On peut encore mettre le Zele de S. Paul avant sa conversion, dans le même rang; car outre qu'il pechoit par ignorance, pour soutenir la Loi de Moïse, il renversoit toutes les règles de la Justice



ftice & de la Charité; lors \* qu'entrant \* *Ad.*  
 dans les maisons il en tiroit les hommes *VIII, 3.*  
 & les femmes, par force, & les faisoit  
 mettre en prison; \* lorsqu'il étoit plein \* *1b. 12,*  
 de menaces & ne respiroit que le sang *1.*  
 des Disciples du Seigneur; \* lors qu'il \* *Gal. I.*  
 perfecutoit, comme il le dit lui même, *13.*  
 & qu'il ravageoit avec excès l'Eglise de  
 Dieu, se signalant dans le Judaïsme au  
 dessus de plusieurs de ceux de sa nation  
 & de son âge, & ayant un Zele déme-  
 suré pour les traditions de ses peres. Les  
 Chrétiens de la Judée & du voisinage,  
 que S. Paul perfecutoit si violemment  
 en ce temps-là, n'étoient pas punissa-  
 bles, non seulement selon les Loix de  
 l'Equité naturelle, mais pas même selon  
 la Loi de Moïse. Car enfin ayant été  
 Juifs, avant que d'être Chrétiens, ils  
 observoient cette Loi comme aupara-  
 vant, & ils n'y ajoûtoient autre chose,  
 que la créance que Jesus étoit le Messie,  
 à qui il falloit obeir, & qui viendrait ju-  
 ger les vivans & les morts. Supposé  
 qu'ils se fussent trompez, ce qui n'étoit  
 pas possible, on ne leur pouvoit néan-  
 moins rien faire, en vertu de la Loi de  
 Moïse, qui ne punissoit aucune opinion,  
 qui n'introduisoit pas un nouveau Dieu,  
 ni un nouveau culte. On pouvoit n'être

pas du même sentiment , sur les traditions , sans rien craindre ; la Loi n'ayant rien dit là dessus , & la pratique même des Juifs permettant assez de diversitez d'opinions , comme on le voit par les trois Sectes , dans lesquelles ils étoient divisez. Ainsi c'étoit contre toute raison , que l'on mal-traitoit les Chrétiens , quand même ils se seroient trompez. Cependant le Zele Pharisaïque , qui alloit toujours à l'extrémité , s'il n'étoit retenu par la force , ne pouvoit pas souffrir les Chrétiens , & faisoit commettre à S. Paul mille injustices , & mille cruautés.

Les Apôtres , selon leur sincérité ordinaire , ayant fait voir eux mêmes que leur Zele étoit blâmable , & tout à fait contraire à l'esprit du Christianisme , comme ils l'avoient appris de leur Maître ; il est surprenant que les Chrétiens aient depuis aimé mieux imiter le zele aveugle de S. Paul encore Pharisien , ou des autres Apôtres encore peu instruits ; que leur conduite , après qu'ils eurent été éclairés par le S. Esprit. Une infinité d'entre eux soutiennent que la persécution pour des sentimens de Religion , qui n'ont point de rapport avec les bonnes mœurs , est permise , & persécutent  
autant

autant qu'ils peuvent ceux qui ne sont pas de leur sentiment. C'est une abominable coutume, établie depuis plusieurs siècles, & que les Zelez entretiennent autant qu'ils peuvent, contre toutes les lumières de la Raison & de la Révélation. On diroit que Dieu n'exige des Chrétiens qu'une charité bornée à ceux qui sont du même sentiment; & que les autres, qui refusent de changer de pensées, quoi que d'ailleurs ils soient de bonnes mœurs, sont exclus du nombre de ceux que Jesus-Christ veut que nous regardions comme nos Prochains. A en juger, par la conduite de bien des gens, ou diroit que les règles d'Equité & de Justice, que la Religion & la Raison nous apprennent, doivent être renfermées dans les bornes de leur Société, & que c'est un privilege du ciel qui leur est particulier. Cette conduite est si indigne de Chrétiens & d'hommes raisonnables, qu'on la peut prendre pour l'un des principaux caracteres du Zele blâmable.

La dernière marque du faux Zele est lors qu'il se tourne entièrement du côté des autres, & qu'il ne produit aucun effet en ceux qui en sont animés. Il est visible qu'il n'y a rien de si absur-

\* Luc.  
xi, 46.

de que d'exhorter , avec beaucoup de Zele , les autres à faire des choses que l'on ne veut pas faire soi même. On peut pourtant tromper le monde , en se conduisant de la sorte , pourvu que l'on ait soin de couvrir les dehors de quelque belle apparence. Bien des Docteurs de la Loi passioient pour des personnes très-pieuses , pendant *\* qu'ils chargeoient les hommes de fardeaux insupportables , qu'ils n'eussent pas voulu avoir touchés du bout du doigt.* Combien de gens ne voit-on pas encore , qui prêchent avec succès la modestie & l'humilité , en donnant des marques d'un orgueil insupportable , & d'une ambition sans bornes ; qui crient contre l'amour des richesses , & qui ne parlent que du mépris qu'on doit avoir pour elles , pendant qu'ils jouissent de très-grands revenus , qu'ils ont recherchez par toutes sortes de brigues , ou dont ils font une ostentation pleine d'une grossiere vanité ; qui déclament sans fin contre les plaisirs des autres , quelques innocents qu'ils soient , & qui ne mènent rien moins qu'une vie austere ? Personne ne lira ceci , qui n'en puisse fournir un bon catalogue , que je laisserai à chacun le soin de faire.

Mais

Mais d'où vient, dira quelcun, que ce faux Zele étant si facile à connoître, on s'y laisse surprendre depuis tant de siècles ? Pourquoi ne se détrompe-t-on point, sur des choses si claires ? Il est aisé d'en trouver la raison, si l'on considère de quelle sorte d'esprits la multitude est ordinairement composée. Les uns sont tout à fait stupides, & se laisseroient tromper encore plus grossièrement, & ce sont ceux qui font le grand nombre. Les autres, qui peuvent s'appercevoir de la tromperie & qui sont beaucoup moins, sont de deux ordres. Il y en a qui font semblant de n'en rien voir, & qui n'en disent mot, afin de profiter à leur tour de l'utilité que l'on retire de ce Zele affecté, ou mal-conduit ; ou de peur de s'attirer des affaires, par trop de sincérité. S'ils n'en profitent pas eux mêmes, ou s'ils n'ont rien à craindre, ce sont leurs parens, ou leurs Amis ; ce qui suffit pour les faire taire. D'autres, qui sont en très-petit nombre, ont assez de sincérité, de desintéressement & de courage ; pour dire tout ce qu'on en a dit, ou même davantage ; mais le grand profit qu'il y a à les laisser dire sans entreprendre de rien ré-

former, & le danger où l'on se met, en s'opposant au faux Zele, fait que leurs avertissements ne produisent presque aucun effet.

Il y a particulièrement une puissante Cabale de gens animez du Zele blâmable, que je viens de décrire; qui tient, depuis plusieurs siècles, dans l'esclavage les plus beaux pays du monde, sans qu'ils pensent à secouer ce joug, pour les raisons que j'ai dites. On y voit une infinité de gens s'emporter, sur des opinions qu'ils n'entendent point; choisir de la Religion ce qui les accommode & abandonner tout le reste; s'échauffer excessivement pour des sentimens qui ne sont d'aucune conséquence, ni pour cette vie, ni pour l'autre; violer les plus grandes Vertus, pour s'opposer à des dogmes, que l'on peut croire sans être engagé dans aucun Vice; prêcher enfin aux autres, avec la dernière véhémence, ce qu'ils seroient bien fâchez de faire eux mêmes; & après tout cela être confiderez, honorez, respectez comme des modeles de Vertu, & comme les arbitres suprêmes du salut de ceux qu'ils tyrannisent en cette vie. Faut-il s'étonner après cela si le faux Zele dure

dure si long temps, puis qu'il y a tant à gagner à en suivre les mouvemens, & tant à craindre si l'on entreprend de le décrier?

III. J'AI dit, depuis le commencement de cet Article, qu'il y a un Zele, que l'on peut nommer douteux; parce qu'il est difficile de savoir s'il vient d'un bon, ou d'un mauvais principe. Il est facile de reconnoître le Zele, qui mérite des louanges, & celui que l'on doit blâmer, aux marques que j'en ai données, & qui ne sont point équivoques, lors qu'elles se trouvent toutes ensemble. Mais il arrive souvent que l'on n'en voit qu'une partie & que le mélange du mal & du bien fait douter de la disposition de ceux en qui on les remarque. On ne peut accuser un homme de faux Zele, parce que sa conduite n'est pas telle, que l'on décrit celle de ceux qui en sont animez; & l'on ne peut pas non plus le juger, avec certitude, homme de bien, parce que les marques exterieures de Vertu, qu'il donne, pourroient venir d'un principe qui n'a rien de louable. Il est vrai qu'il y a une règle de Morale, qui ordonne de regarder chacun comme vertueux jusqu'à ce que l'expe-

rience fasse voir le contraire ; mais on a ouï dire à un fameux Druïde , que cette règle étoit bonne pour les autres professions ; mais que tout Druïde devoit passer pour malhonête homme, jusqu'à ce qu'il eût fait voir , par sa conduite , qu'il ne l'étoit pas. On est si fréquemment trompé , en ces sortes de choses , qu'on a sujet de se défier de tout. Il y a néanmoins deux choses principalement , qui peuvent faire douter de la droiture des intentions de ceux qui paroissent zelez. La première c'est lors que l'on fait principalement paroître son zele , en des choses qui font honneur dans le Parti où l'on est , qui peuvent servir à s'avancer , à augmenter ses revenus , à s'attirer la faveur des Grands ; à ruiner des sentimens & des personnes , que l'on n'aime pas ; enfin en tout ce dont on peut tirer quelque avantage temporel. Supposé même que ceux , en qui l'on voit ce zele , aient des sentimens droits de la Religion , qu'ils aient du savoir , & de la conduite , & que leurs mœurs soient irréprochables , selon l'usage de leur temps & des lieux dans lesquels ils vivent ; il peut se faire très-facilement que l'ardeur qu'ils témoignent pour ce qu'ils  
defen-



défendent & contre ce qu'ils attaquent ne vienne pas d'un bon principe , mais seulement de l'envie de se signaler dans le Parti , & de s'y avancer aux premières Dignitez. Le véritable Zele naît uniquement de l'envie de faire son propre salut , & de sauver les autres , selon les regles que l'Evangile nous a marquées. Il n'y entre rien du tout , que ces vuës , que l'on ne sauroit assez louer. Mais lorsqu'en paroissant travailler à son salut , & à celui des autres , on gagne des Dignitez , des revenus , & beaucoup de douceur dans la vie ; il est difficile aux autres de savoir si ces dernieres choses ne sont point les principaux motifs , qui ébranlent les zelez. C'est pourquoi il semble que la Providence ne voulut accorder aucune semblable recompense aux premiers fondateurs du Christianisme ; que l'on vit méprisez , pauvres , misérables , exposez à mille contradictions , du dedans & du dehors , courir les terres & les mers avec des fatigues incroyables pour répandre l'Evangile , & enfin mourir , pour la plûpart , par des supplices cruels & honteux. Cette vie , malheureuse aux yeux des hommes , étoit une marque certaine de la sincérité de leurs discours & de leur Zele. Car enfin des gens ,

qui n'auroient pas brulé d'une véritable envie d'obtenir le salut éternel pour eux mêmes, & d'y conduire les autres, auroient bien tôt abandonné un Emploi; dont ils ne tiroient aucun avantage, à l'égard de cette vie. Supposez au contraire que les Apôtres ayant gagné la plus grande partie de l'Empire Romain & les Empereurs mêmes, eussent fondé douze sieges Apostoliques, dans lesquels ils eussent vécu dans le même éclat, dans la même abondance & avec la même douceur, que ceux qui prétendent aujourd'hui avoir succédé à S. Pierre; il seroit bien difficile de persuader au monde, qu'ils n'auroient eu aucun égard à ces agreables effets de leur prédication. Qui voudroit croire qu'ils auroient joui de tant d'honneur, sans'en soucier; qu'ils auroient consumé leurs grands revenus, pour soutenir, comme l'on dit, l'honneur de l'Eglise, en méprisant les richesses; qu'ils auroient eu des tables magnifiques, des trains superbes, des palais, & des jardins délicieux, sans que le plaisir les y interessât en aucune manière? Certainement il faudroit peu connoître le cœur humain, pour pouvoir se le persuader. Après cela, que peut-on dire de ceux, à qui le Zele ne manque  
pres-

presque jamais de procurer des honneurs, des richesses, & des délices, ou au moins beaucoup de douceur? On ne peut pas toujours dire qu'ils soient de mal-honnêtes gens, selon la manière de vivre qui est établie aujourd'hui, ni qu'il y ait de l'hypocrisie dans leur Zele; mais il est difficile de croire qu'il ne s'y mêle beaucoup de desirs mondains, & l'on a bien de la peine à se persuader que leur Zele fût le même, s'il n'étoit récompensé que d'ignominie, de pauvreté, de peines, de chagrins, & de souffrances.

Ce qui rend encore ce Zele plus douloureux, c'est que s'il paroît souvent avoir les marques du véritable, à divers égards; on voit pourtant en ces gens là communément beaucoup plus d'ardeur contre ce qu'il est honorable & avantageux de condamner, que contre ce qui est plus mauvais & plus dangereux; mais qui est en usage. Qu'il s'élève, par exemple, quelque hérésie, que je suppose une véritable erreur, mais spéculative; on les voit s'échauffer tout autrement contre cette hérésie, que contre ceux qui persécutent ceux qui en sont infectez; quoi qu'ils soient convaincus que la persécution n'est pas permise, & que les Persécuteurs sont mille fois pires, que les Hérétiques. On  
n'a

n'a garde de refuser la Communion aux premiers & on la refuse à des gens qui ont de simples erreurs spéculatives ; quoi qu'il n'y ait aucune comparaison entre le crime des Persecuteurs, qui est un des plus énormes, que l'on puisse commettre, & des erreurs de l'entendement, qui sont souvent involontaires, & toujours plutôt des foiblesses, que des pechez. D'où vient cela ? C'est qu'il y a alors du deshonneur à protéger l'innocence noircie & opprimée, & qu'il n'y en a point à regarder comme freres les plus violens Persecuteurs. Peu de gens ont le courage d'imiter \* *S. Martin de Tours*, qui refusa de communier avec les Persecuteurs des Priscillianistes, quoi qu'étrangement diffamez ; parce que si l'on a du Zele pour l'honneur de Dieu, on est également sensible pour celui du monde, ou pour le moins on paroît l'être. On prend quelquefois le parti de l'innocence, je n'en disconviens pas ; mais c'est lors que cela se peut faire, avec l'approbation du Public ; autrement on l'abandonneroit, si sa protection attiroit la haine, ou les censures de la multitude.

\* *Vide*  
*Salpitiurn*  
*Severum*  
*Lib. II.*  
*sub fin.*

L'autre marque du Zele douteux, c'est l'indiscrétion qui l'accompagne le plus souvent. Il se peut faire que l'ardeur,  
que

que l'on témoigne , soit dans le fonds  
 louable, & qu'il n'y paroisse aucun des  
 caracteres du Zele vicieux ; mais on ne  
 peut pas s'en assurer , lors qu'on y re-  
 marque trop d'indiscretion. Dire tout  
 ce qu'on pense, quoi que veritable, en  
 tout temps, en tous lieux, & sans avoir  
 égard aux personnes devant qui l'on par-  
 le, ni à la manière dont on doit propo-  
 ser la Verité, ni aux autres circonstan-  
 ces où l'on se trouve ; c'est une indiscre-  
 tion, qui vient souvent plutôt d'ardeur de  
 temperament & d'impetuosité naturel-  
 le, que d'envie d'obeir aux préceptes  
 de l'Evangile. Il nous ordonne d'être  
*prudens comme les serpens & simples comme*  
*les colombes* ; c'est à dire, d'être prudens  
 sans fourberie, & sinceres sans indiscre-  
 tion. Ceux qui se croient animez d'un  
 Zele louable doivent s'examiner, selon  
 cet avertissement, & prendre garde de ne  
 donner pas dans l'indiscretion, aussi bien  
 que dans la tromperie ; quand ce ne se-  
 roit que parce qu'un Zele indiscret n'édi-  
 fie personne, & offense une infinité de  
 gens.

ON pourroit dire beaucoup d'autres  
 choses, sur les trois especes de Zele dont  
 j'ai parlé ; on les pourroit encore sou-  
 tenir de quantité d'exemples & d'autori-  
 tez

rez des ficcles passez & du nôtre ; mais il faudroit faire un volume exprès, & il vaut mieux laisser à ceux, qui liront ceci, le soin d'augmenter & de confirmer ce qu'on a dit, par leur propres recherches, & par l'experience qu'ils en auront faite. En parlant trop de ces sortes de choses, & en faisant l'application des principes généraux à ce qui se passe devant nos yeux, si l'on ne bleffoit pas la *simplicité* louïée dans l'Evangile ; il seroit dangereux qu'on ne pechât, contre les regles de la *prudence*, qu'il nous a également recommandée.

P I N.

INDICE



# INDICE

DES

## MATIERES

Du Tome II.

- I. **R**eflexions sur les DISPUTES des gens de Lettres & particulièrement des Théologiens. pag. 1.  
 1. *Que la diversité des sentimens est inévitable.* Ibid. & seqq.  
 2. *Qu'il doit être permis d'attaquer & de défendre.* 4. & seqq.  
*Que les disputes sont utiles.* 10. & seqq.  
 3. *Ce qu'il faut observer dans les disputes, à l'égard de ceux qui attaquent.* 18. & seqq.  
 4. *Ce que doivent faire ceux qui se défendent.* 37. & seqq.  
*Si l'on peut, pour repousser les calomnies, se représenter tel que l'on est.* 43
- II. Pensées sur la nécessité & sur la manière D'Étudier, pour les personnes, qui ne font pas profession de Lettres. 54  
 1. *Que tout le monde juge nécessairement d'une infinité de choses.* Ibid. & seqq.  
 2. *Que*

2. *Que tous ceux ; qui veulent juger doivent s'instruire.* 61. & seqq.
- De la Morale.* 65
- De la Politique.* 69
- De la Religion.* 75
- De l'Art de bien raisonner.* 80
3. *Comment ceux qui ne sont pas gens de Lettres peuvent s'instruire dans ces Sciences.* 86. & seqq.
- Comment peuvent faire les plus ignorans.* 88. & seqq.
- De qu'elle manière ceux qui ont été mieux élevés peuvent s'instruire.* 107. & seqq.
- A quoi l'on peut connoître un bon livre.* 108
- Comment il faut s'en servir , pour en profiter.* 114
- Ce que doivent faire ceux qui aspirent aux Charges de l'Etat.* 133
- III. Moyens de rendre une REPUBLIQUE heureuse. 138. & seqq.
1. *Des bonnes & des mauvaises Loix en général.* 139. & seqq.
2. *Des Loix POLITIQUES.* 155
- Que personne ne doit être au dessus des Loix.* 156. & seqq.
- Qu'il ne les faut pas faire dépendre de la populace & de ceux qui sont propres à l'émouvoir.* 166. & seqq.
- Qu'il faut que les peuples craignent les Magistrats, & qu'il est bon que ceux-ci appréhendent d'irriter les peuples.* 172. & seqq.
- Danger qu'il y a à accorder des grâces & à expliquer les Loix.* 178. & suiv.
- Moyens de rendre un bon gouvernement durable.* 185. & seqq.
3. *Des Loix ECCLESIASTIQUES.* 192
- Qu'il*



*Qu'il ne faut pas confondre les interêts du Clerg  
avec ceux de l'Etat.* 196. & seqq.

*Qu'il ne faut donner à personne le droit de déci-  
der en matière de Religion.* 204. & seqq.

*Que l'on ne doit pas faire difficulté de corriger les  
Loix Ecclesiastiques, lors qu'il en est besoin.* 211. & seqq.

*Que les peines Ecclesiastiques ne doivent pas de-  
venir civiles.* 228. & seqq.

*Qu'il faut apporter beaucoup de soin au choix des  
Ecclesiastiques.* 235. & seqq.

*Des Revenus Ecclesiastiques.* 253

4. Des Loix CIVILES. 260

*Qu'il faut que les peuples soient bien instruits de  
leurs devoirs.* 261. & seqq.

*Qu'il faut prévenir les desordres de l'Etat, qui  
sont des suites des mauvaises mœurs des peup-  
les.* 270. & seqq.

*Qu'il faut rendre justice également à tout le mon-  
de.* 283. & seqq.

*Qu'il faut favoriser, le commerce & les beaux  
Arts.* 291. & seqq.

*Qu'il faut empêcher la longueur des procès.* 300.  
& seqq.

IV. Réflexions sur L'AMITIE & sur ses  
devoirs, où l'on fait voir, qu'elle peut être  
entre des gens, qui ne sont pas du même  
sentiment sur des choses très-importantes.

310  
1. Ce que c'est que l'Amitié. 311. & seqq.

*Que la véritable Amitié ne peut être qu'entre des  
personnes vertueuses.* 315

2. Qu'il faut apporter beaucoup d'attention dans  
le choix des Amis. 323. & seqq.

*Qu'il y a divers degrez dans l'Amitié comme dans*  
Tome II. Ff les

# 450 INDICE DES MATIERES.

<i>les vertus des Amis.</i>	329
3. <i>Six principaux devoirs de l'Amitié.</i>	333. & seqq.
<i>Fins que l'on se propose dans l'Amitié.</i>	359. & seqq.
4. <i>Amitié entre des gens de différentes opinions.</i>	364. & seqq.
<i>Exemple de Cicéron &amp; d'Atticus.</i>	369
<i>Exemple de Brutus &amp; Cassius.</i>	374
<i>D'où venoient les divisions entre les Philosophes.</i>	376
<i>Exemple remarquable d'Amitié entre Arcadius &amp; Isdegerde.</i>	381
<i>Censure des Historiens, qui n'en ont pas parlé.</i>	384.
<i>Conclusion où l'on fait voir que les Chrétiens de différens partis pourroient être amis.</i>	389
V. <i>Caractères du vrai &amp; du faux ZELE &amp; de celui qui est douteux.</i>	394. & seqq.
<i>Ce que c'est que Zele en général, &amp; que le Zele louable est nécessaire.</i>	Ibid.
<i>Cinq principaux caractères du Zele louable.</i>	405. & seqq.
<i>Caractères opposés du Zele blamable.</i>	417. & seqq.
<i>Caractères du Zele douteux.</i>	439

F I N,

C A.

# CATALOGUE

D E

## LIVRES

Imprimez chez HENRI SCHELTE,  
& de quelques autres dont il a nombre.

**A** Merique Angloise, avec des Cartes & des  
Fig. 12.

*Andry*, Réflexions sur l'usage présent de la  
Langue Française, in 12.

--- De la Generation des vers dans le corps  
de l'homme, in 12.

Apologetique de Tertullien, de la tradu-  
ction de Mr. *Giry* de l'Academie Fr. avec  
le Texte latin à côté. in 8.

Art de guerir les maladies. 12.

Art de plaire dans la Conversation. 12. N. Ed.

Le grand Atlas de Blaeu en Espagnol. 10. Voll.  
in fol. grand papier.

--- Idem en Latin. 11. Voll.

*Andiffret*, Histoire & Geographie Ancienne &  
Moderne. 3 Voll. 12.

*Bayle* (Pierre) Critique generale de l'Histoire  
du Calvinisme de Maïmbourg. 4 Voll.  
12.

*Beaujeu* (le Chevalier de) ses Memoires,  
contenant ses Voyages en Pologne, en Al-  
lemagne & en Hongrie, avec des Rela-  
tions particulieres des Guerres & des Af-  
faires de ces Pais-là. 12.

*Bellogarde* (Abbé de) Réflexions sur ce qui  
Ff 2 peut

# C A T A L O G U E

peut plaire ou déplaire dans le Commerce du Monde. 12.

- - - Suite des Réflexions sur ce qui peut plaire, &c. 12.

- - - Réflexions sur le Ridicule. 12.

- - - Suite des Réflexions sur le Ridicule. 11.

- - - Modelles de Conversations. 12.

*Le Berger Fidelle.* Traduit de l'Italien en vers François. 12. Fig.

*Bigarrures Ingenieuses.* 12.

*Bibliothèque Universelle & Historique.* 15. Voll. 12.

*Bizardiere* (Michel de la) Histoire de la Scission ou Division arrivée en Pologne le 27. Juin 1697. au sujet de l'Élection d'un Roy. 12.

*Blanc* (Thomas) Abregé de l'Histoire de la Maison de Savoye. 3 Voll. in 12. Lyon 1693.

*Le Songe de Bocace.* Traduit de l'Italien. 12.

*Boileau Despreaux* (Nicolas) ses Oeuvres diverses. N. Edit. augmentée de 3 Epitres Nouvelles. 2 Voll. in 12. Fig.

*Bussy-Rabutin* (le Comte de) ses Memoires. 2 Voll. in 12. N. Ed. augmentée de son Discours sur l'usage des Adverbes.

- - - Idem de l'Édition de Paris en 2 Voll. in 4.

*Caracteres, Pensées, Maximes & sentimens,* dédiés à M. de la Rochefoucault. 12.

*Chapelle* (Emanuel Louillier) Voyage de Bachaumont & la Chapelle. Nouv. Édition. 12.

*Chapelle* (Jean de la) de l'Académie Française, ses Oeuvres. 2 Voll. in 12.

*Clerc* (Jean Le) Entretiens sur diverses matieres de Theologie. 12.

- - - Par-

# D E L I V R E S

- - - Parrhasiana ou Pensées diverses de Critique, d'Histoire, de Morale, & de Politique. in 8.

- - - Idem Tome Second.

Commentaire Philosophique sur ces Paroles *contrain les d'entrer*. 4 Voll. 12.

Comte (Le P. Le) Nouveaux Mémoires de la Chine. 2 Voll. 12. Fig.

Courtin, Nouveau Traité de la Civilité Francoise. 12.

Darsy (Jean Louis) Dictionnaire Flamand & François, & François & Flamand. 2 Voll. in 4.

D'herbelot, Bibliothéque Orientale. in Folio, Paris 1699.

Dictionnaire de l'Academie Francoise, de l'Edition de Paris 1694. 4 Voll. in Fol.

- - - Historique de Morery, Huitième Edition, corrigée & augmentée par Mr. Le Clerc. 4 Voll. in Fol.

- - - Historique & Critique de Bayle. 4. voll. in Fol.

- - - Etymologique, de la Langue Francoise. Par Menage. Avec les Origines Francoises de Caseneuve. in Fol. Paris, 1694.

- - - François de Richelet. Dern. Edition de Geneve. 1694. in 4.

Edouard, Histoire d'Angleterre. 12.

Fenelon (François de Salignac, Archevêque de Cambray) Education des Filles. Nouv. Edition augmentée d'une Instruction d'une jeune Princesse, par M. de la Chetardye. 12.

- - - Explication des Maximes des Saints. N. Ed. où l'on a ajouté diverses pieces concernant ce Livre; & l'Instruction Pastorale touchant le même Livre. in 12.

# C A T A L O G U E

- • • **Avantures de Telemaque, cinquième**  
Edit. in 12.
- Fontaine** (Jean La) ses Oeuvres Posthumes. 12.
- Froger**, Ingenieur, Relation du Voyage de  
Mr. de Gennes, au Détroit de Magellan.  
Enrichie d'un grand nombre de Figures  
dessinées sur les Lieux. 12.
- Gouvernement Civil**, Traduit de l'Anglois,  
Gracian, Son Criticon, ou l'Homme dé-  
trompé. Traduit de l'Espagnol. 12.
- Gustave Vasa**, Histoire de Suede. 12.
- Histoire des trois derniers Empereurs Turcs.** 12.
- - - **Des Diables de Loudun.** 12.
- Laure** (de) ses Satyres. 12.
- Leti** (Gregoire) La Vie d'Olivier Cromwel,  
Traduite de l'Italien. 2 Voll. in 12. Fig.
- - - Vie de Sixte V. in 12.
- - - Idem en Flamand.
- - - Vita dell'Imperadore Carlo V. 4. Voll.  
in 12.
- Limborch** (*Phil. à*) *Historia vita Simonis Epis-*  
*copii*, in 8.
- Locke** (Jean) Essai Philosophique concernant  
l'Entendement Humain, où l'on montre  
quelle est l'Etendue de nos Connoissances  
certaines & la manière dont nous y parve-  
nons. Traduit de l'Anglois par *Pierre*  
*Coste*, sur la quatrième Edition augmentée  
par l'Auteur. in 4.
- - - De l'Education des Enfans. Traduit de  
l'Anglois par le même. in 8.
- Loix Civiles** dans leur Ordre naturel par M.  
d'Aumat, Avocat du Roy au Siege Presi-  
dial de Clermont. 3 Voll. in 8.
- Maire** (Le) Voyage aux Isles Canaries. 12. Fig.
- Marselier**, Histoire du Cardinal Ximenès. 12.

Mar-

## D E L I V R E S.

**Martene** (*Edm.*) de *Antiquis Ecclesiæ Ritibus Libri IV. Tomus I.* in 4.

- - - *Veterum Scriptorum Collectio Nova.* in 4.

**Marthe** (Le P. Denis de Ste) Vie de Cassiodore. 12.

**Matthiæ**, Commentaires sur Dioscoride, Traduits du Latin en François. Dern Edit. enrichie d'un grand nombre de Figures in Fol. à Lyon 1680.

**Mazarin** (Le Cardinal) ses Lettres en 2 Voll. 12.

**Menestrier** (Le P.) Les divers Caracteres des Ouvrages historiques. Avec le Plan d'une Nouvelle Histoire de Lyon. 12. à Lyon 1694.

- - - Histoire de la Ville de Lyon. in Fol. à Lyon 1699.

**Mexeray** (François de) Abregé Chronologique de l'Histoire de France. 7 Voll. 12. Fig. N. Ed. Augmentée.

- - - Sa grande Histoire de France, en 3. Voll. in Fol. à Paris.

**Nani** (Baptiste) Procurateur de S. Marc. Histoire de la Republique de Venise. Traduite de l'Italien. en 4 Voll. in 12. dont le I & le IV. sont sous la presse avec Fig.

**Noble** (Le) Avantures Provinciales, ou Voyage de la Falaise. 12.

- - - Avantures Provinciales, ou la Fausse Comtesse d'Ilamberg. 12.

- - - Ses 12 Promenades, 2 Voll. 12.

- - - Idem, les 2 voll. à part.

**Nodot**, Sa Traduction de Petrone, suivant le MS. trouvé à Belgrade en 1688. 2 voll. Fig.

Recueil des Opera, représentés par l'Academie

# CATALOGUE DE LIVRES.

- mie Royale de Musique, 50 pieces qui font  
 7 voll. 12. Fig.  
*Orleans* (Le P. d,) Histoire des Revolutions  
 d'Angleterre. 3 voll. 12.  
*Ovidii Opera*, ex recensione Nic. Heinssii. 3  
 voll. in 24.  
*Pays* (René Le) Amitiez, amours & amou-  
 rettes. 12.  
 - - - Nouvelles Oeuvres. 2 voll. 12.  
*Pointis* (Mr. de) Relation de son Expedition  
 de Carthagene faite en 1697. 12. Fig.  
*Pontis*, ses Memoires. 2 voll. 12.  
*Pradon*, ses Comedies & Tragedies. 12.  
*Quinault* (Philippe) son Theatre en 2 voll. in  
 12. Fig.  
*Racine* (Jean) ses Oeuvres, en 2 voll. 12. Fig.  
 Recueil des Apophtegmes des Anciens & des  
 Modernes. 12.  
*Religion des Dames*. Discours où l'on montre  
 que la Religion est & doit être à la portée des  
 plus simples, des femmes, & des gens sans  
 Lettres. Traduit de l'Anglois. 12.  
 Que la Religion Chrétienne est très-raisonna-  
 ble, telle qu'elle nous est représentée dans  
 l'Ecriture. Traduit de l'Anglois. in 8.  
*Rosini* (Joh.) *Antiquitatum Romanarum Cor-  
 pus absolutissimum cum Notis* Th. Dempsteri.  
 4. Ed. Nova.  
*Ross*, Religions du Monde, 3. voll. 12. Fig.  
*Segrais*, de l'Academie Françoise, Zayde, Hi-  
 stoire Espagnole. dern. Edit. revue par l'Au-  
 teur. Avec le Traité de l'Origine des Ro-  
 mans par M. Huet Evêque d'Avranches. 12.  
*Sylvii Deleboë* (*Francisci, Opera Medica*. in 4.  
*l'ertot* (l'Albé de) Histoire des Révolutions  
 de Suede. 12. 2 voll.  
*Villiers* (Abbé de) Traité de la Satire. 12.









